



**HAL**  
open science

# Le récit des origines dans la “ Estoria de España ” d’Alphonse X le Sage (1252-1284)

Soizic Ecurignan

► **To cite this version:**

Soizic Ecurignan. Le récit des origines dans la “ Estoria de España ” d’Alphonse X le Sage (1252-1284). Littératures. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2019. Français. NNT : 2019BOR30030 . tel-02632500

**HAL Id: tel-02632500**

**<https://theses.hal.science/tel-02632500>**

Submitted on 27 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne

**École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)**

Laboratoire de recherche : AMERIBER EA 3656

EREMM : Équipe de Recherche sur l'Espagne Médiévale et Moderne

THÈSE DE DOCTORAT

Discipline : Études ibériques et ibéro-américaines

Spécialité : Espagnol

**Le récit des origines dans la *Estoria de España* d'Alphonse X le Sage (1252-1284)**

Présentée et soutenue publiquement le 23 octobre 2019 par

**Soizic ESCURIGNAN**

Sous la direction de

**Madame Ghislaine FOURNÈS**

Professeur des Universités, Université Bordeaux Montaigne

**JURY :**

**Monsieur Elvezio Canonica**, Professeur à l'Université Bordeaux Montaigne.

**Madame Ghislaine Fournès**, Professeur à l'Université Bordeaux Montaigne.

**Monsieur Jean-Pierre Jardin**, Professeur à l'Université Paris III Sorbonne Nouvelle.

**Madame Corinne Mencé-Caster**, Professeur à l'Université Paris IV Sorbonne.

**Madame Patricia Rochwert-Zuili**, Professeur à l'Université d'Artois.



À mon grand-père, Raoul Escurignan

À mes aïeux Escurignan et Brechoteau,  
ceux qui n'ont pas donné leur vie à la Grande Guerre,  
l'ont donnée au travail de la terre.



# Remerciements

Je remercie tout d'abord Madame le Professeur Ghislaine Fournès, ma directrice de thèse, sans qui ce travail n'aurait jamais pu voir le jour. Sa bienveillance, sa disponibilité, sa patience et ses conseils m'ont accompagnée au cours de cette longue aventure, parfois difficile, mais toujours passionnante. Nos nombreux échanges ont fait mûrir ma réflexion et m'ont permis d'envisager mes recherches sous des angles différents lorsque cela était nécessaire. Madame Fournès a souvent apporté un éclairage de grande valeur à mes questionnements. Elle m'a appris la rigueur et la précision, et sans son travail de relecture, cette thèse aurait été bien différente. Elle s'est aussi montrée compréhensive face aux difficultés que la vie met parfois sur notre route. Un grand merci !

Ma gratitude va aussi à Madame le maître de conférences Marta Lacomba qui a dirigé mon mémoire de recherche et qui la première m'a fait pénétrer dans le monde des chroniques médiévales.

Je remercie AMERIBER, et particulièrement l'EREMM, l'équipe de recherche sur l'Espagne médiévale et moderne, dirigée par Monsieur le professeur Elvezio Canonica. J'ai tout de suite été intégrée au sein du groupe, et les encouragements et le soutien de ses membres m'ont été précieux.

Ma reconnaissance va à l'Université Bordeaux Montaigne et à l'École Doctorale Montaigne Humanités, qui ont financé les premières années de thèse en m'offrant un contrat doctoral puis un poste d'ATER. J'ai été touchée par l'accueil que m'ont fait les membres du département d'Espagnol de l'Université. Merci à vous.

Je remercie ma famille : ma mère qui m'a permis de faire des études et de choisir ma voie, et mes grands-parents qui m'ont donné le goût de l'histoire dès mon plus jeune âge. Je me sens aussi obligée de mentionner une série télévisée de qualité douteuse qui m'a pourtant donné le goût du Moyen Âge. Vingt ans plus tard, mon attachement à Robin des Bois n'aura finalement pas été vain !

Enfin, je remercie Monsieur le Maître de conférences HDR Charles Garcia et Madame le Professeur Hélène Thioulin-Pardo qui ont généreusement accepté d'être les pré-rapporteurs de ce travail, ainsi que les Professeurs Elvezio Canonica, Jean-Pierre Jardin, Corinne Mencé-Caster et Patricia Rochwert-Zuili qui m'ont fait l'honneur de faire partie du jury de thèse aux côtés de Ghislaine Fournès. Je suis certaine que leurs remarques et conseils continueront de faire mûrir ma réflexion.



# Sommaire

Remerciements .....	5
Introduction .....	13
<b>Première partie – La <i>Estoria de España</i> et l’historiographie médiévale .....</b>	<b>25</b>
<b>Chapitre 1 – Aux sources d’Alphonse X .....</b>	<b>27</b>
A. L’historiographie latine (péninsule Ibérique) V <sup>e</sup> -XII <sup>e</sup> siècles .....	27
B. Le tournant du XIII <sup>e</sup> siècle : Lucas de Tuy et Jiménez de Rada .....	32
C. Le néo-gothicisme dans l’historiographie astur-léonaise et castillane .....	35
<b>Chapitre 2 – La <i>Estoria de España</i> : évolution ou rupture ? .....</b>	<b>42</b>
<b>Chapitre 3 – Le choix du castillan .....</b>	<b>48</b>
<b>Chapitre 4 – Statut et fonctions de la <i>Estoria de España</i> .....</b>	<b>56</b>
A. Statut de la <i>Estoria de España</i> .....	56
B. Fonctions revendiquées par la <i>Estoria de España</i> .....	60
a. Conservation et transmission du savoir .....	60
b. Dire le vrai .....	65
C. Alphonse X est-il <i>auctor</i> ? .....	72
D. L’abri idéologique .....	74
<b>Deuxième partie – Construction mentale et physique de l’Espagne : espaces et origines mythiques .....</b>	<b>79</b>
<b>Chapitre 1 – L’espace dans la <i>Estoria de España</i> .....</b>	<b>83</b>
A. La présentation géographique .....	83
B. Des hommes et des villes .....	99

a. Les fondateurs .....	99
Tubal .....	100
Rocas, roi de l'Éden .....	103
Hercule .....	106
Hispan .....	108
Les Troyens.....	112
Les Carthaginois .....	114
Les Romains.....	116
b. Les schémas opératoires de transmission mythique .....	119
Le lignage.....	119
L'onomastique .....	121
L'écriture et l'architecture .....	124
C. Du passé lointain au XIII <sup>e</sup> siècle .....	131
a. Les fondations mythiques et Alphonse X .....	132
b. Le symbolisme de Tolède : siège du pouvoir civil et du pouvoir épiscopal. 137	
Les Conciles de Tolède .....	138
La primatie .....	139
<b>Chapitre 2 – La <i>Estoria de España</i>, un mythe de création ? .....</b>	<b>149</b>
A. Les couples fondateurs .....	151
a. Les modèles bibliques et antiques .....	151
b. Pelayo et Alphonse I <sup>er</sup> .....	153
B. La terre promise.....	159
C. La descendance promise.....	167
a. Les Cétubales .....	167
b. Hercule et Hispan.....	168
c. Sécheresse et récréation .....	169
d. Pelayo et Alphonse I <sup>er</sup> .....	172

D. Le motif folklorique .....	176
<b>Chapitre 3 – Chute(s) et temps cyclique.....</b>	<b>180</b>
A. La faute.....	180
a. La dynamique politique (IX <sup>e</sup> – XII <sup>e</sup> siècles) .....	181
b. Contamination littéraire et modification des enjeux politiques (XII <sup>e</sup> - XIII <sup>e</sup> siècle) .....	188
c. La faute dans la <i>Estoria de España</i> .....	189
d. Quel coupable ?.....	202
B. Le providentialisme, du châtime(n)t divin au Salut .....	204
C. Le temps cyclique.....	210
<b>Troisième partie – La figure royale .....</b>	<b>219</b>
<b>Chapitre 1 – La construction de l'exemplarité royale .....</b>	<b>223</b>
A. Le guerrier .....	223
a. De grands guerriers .....	224
b. L'honneur et le courage .....	225
c. Les tacticiens .....	227
d. La paix et l'amour .....	228
e. La guerre juste .....	233
B. Le juste et le justicier.....	237
a. Protéger le royaume .....	237
b. La générosité .....	239
c. L'ordre et la paix .....	241
C. Le champion de la Chrétienté.....	243
a. Les empereurs romains .....	243
b. Les rois wisigoths .....	245
c. Le clergé wisigoth .....	250

D. Le sage .....	255
a. Sagesse et vertus cardinales .....	255
b. Sagesse et <i>fortitudo</i> .....	257
c. Sagesse et émancipation.....	261
d. La sagesse royale .....	265
<b>Chapitre 2 – Contre-modèles : une exemplarité à rebours .....</b>	<b>275</b>
A. Les vices charnels .....	275
B. La cruauté .....	279
C. La convoitise et la prodigalité .....	282
D. Le péché d’orgueil.....	285
E. Les ennemis de Dieu.....	288
F. La folie royale ? .....	290
G. Les conséquences de l’inconduite royale .....	297
<b>Quatrième partie – Identité du pouvoir et pouvoir de l’identité.....</b>	<b>305</b>
<b>Chapitre 1 – Le gouvernement de l’Espagne.....</b>	<b>308</b>
A. Le Roi, l’Espagne et les nobles .....	309
a. Les mots pour dire la noblesse .....	309
<i>Alto omne</i> .....	311
<i>Omne onrado</i> .....	311
<i>Omne bueno</i> .....	312
<i>Mayoral</i> .....	313
<i>Ric omne</i> .....	314
b. La noblesse idéale .....	315
c. La noblesse félonne .....	318
d. La tyrannie .....	324
Le tyran usurpateur .....	325

Le tyran régicide .....	330
e. La guerre civile.....	334
f. L'image de la noblesse .....	339
B. Le Roi, l'Espagne et l'Église.....	342
a. La direction de l'Église .....	344
L'organisation de l'Église.....	345
Les Conciles.....	346
b. Exemplarité et contre-exemplarité cléricale .....	351
Théodisque .....	351
Les rébellions contre Wamba.....	353
La perte de l'Espagne.....	354
c. Le roi pasteur.....	357
Récarède et la conversion .....	358
Wamba et l'onction.....	361
Pelayo et Covadonga.....	364
C. Le Roi et l'Espagne .....	369
a. Le roi législateur .....	369
b. Le roi face à ses sujets.....	370
c. Le concept de <i>naturaliza</i> .....	372
d. Le roi et la terre .....	375
e. Vers une définition du royaume-Espagne .....	377
<i>Espanna</i> .....	378
<i>Espannoles</i> .....	379
<b>Chapitre 2 – Quelle mémoire pour l'Espagne ? .....</b>	<b>382</b>
A. Analyse quantitative.....	382
a. Le <i>De Rebus Hispaniae</i> .....	382
b. La <i>Estoria de España</i> .....	386

B. Analyse qualitative .....	390
a. Isidore de Séville et Rodrigue Jiménez de Rada .....	390
b. La <i>Estoria de España</i> .....	394
Les Grecs .....	396
Les Romains.....	398
Les Wisigoths.....	406
C. Les Espagnols descendent-ils des Goths ou des Romains ?.....	407
Conclusions .....	417
Bibliographie.....	431

# Introduction

En 711, la défaite du roi wisigoth Rodrigue lors de la bataille du Guadalete marque l'effondrement du Royaume de Tolède et ouvre la porte de la péninsule Ibérique à l'invasion musulmane. Dans le nord, la cordillère Cantabrique sert de refuge à une poignée de chrétiens qui y maintiennent d'abord une poche de résistance avant d'y fonder le Royaume des Asturies. S'organise alors une guerre de conquête des territoires dominés par les musulmans, territoires qui reçurent le nom d'Al-Andalus. Ces conquêtes sont sous-tendues par l'idée que les chrétiens sont les maîtres légitimes de toute la péninsule et qu'il leur incombe donc de reprendre ce qui leur appartient afin de mener à bien une restauration spirituelle, c'est-à-dire chrétienne. C'est ce que nous appelons la Reconquête<sup>1</sup>. Bien que le verbe « *reconquistar* » ne date que de 1796<sup>2</sup>, le terme s'est aujourd'hui imposé pour désigner la période allant de la bataille de Covadonga (721 dans la *Estoria de España*) jusqu'à la prise de Grenade en 1492, ainsi que le processus de formation et d'expansion des royaumes chrétiens.

La reconquête territoriale a réellement pris de l'ampleur au milieu du XI<sup>e</sup> siècle avec la définitive disparition du Califat de Cordoue à la suite d'une guerre civile. En 1085, la prise de Tolède, l'ancienne capitale des Wisigoths, par Alphonse VI (roi du León de 1065 à 1109 et roi de Castille de 1072 à 1109) est un symbole de ce processus. Dès lors, les chrétiens ne cessent de progresser même si leur avancée est parfois freinée, particulièrement par les

---

<sup>1</sup> Au sujet de la Reconquête voir Julio VALDEÓN BARUQUE, *La Reconquista. El concepto de España : unidad y diversidad*, Madrid : Espasa-Calpe, 2006 ; Adeline RUCQUOI, *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Paris : Seuil, 1993 ; Denis MENJOT, *Les Espagnes médiévales 409-1474*, Paris : Hachette, 2009 ; Manuel GONZÁLEZ JIMÉNEZ, « Sobre la ideología de la Reconquista : realidades y tópicos », in : José Ignacio de la IGLESIA DUARTE et José Luis MARTÍN RODRÍGUEZ, (éd.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval. XIII Semana de estudios medievales, Nájera, 2002*, Logroño : Instituto de Estudios Riojanos, 2003, p. 151-170 ; Jorge LÓPEZ QUIROGA, « El "mito-motor" de la Reconquista como proceso de etnogénesis socio-política », in : Thomas DESWARTE et Philippe SÉNAC (éd.), *Guerre, pouvoirs et idéologies dans l'Espagne chrétienne aux alentours de l'an mil : actes du colloque international organisé par le Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale Poitiers-Angoulême (26, 27 et 28 septembre 2002)*, Brepols, 2005, p.113-122, ou encore Justo PÉREZ DE URBEL et Ricardo del ARCO Y GARAY, « España cristiana. Comienzo de la reconquista (711-1038) », in : Ramón MENÉNDEZ PIDAL (éd.), *Historia de España*, 6, Madrid : Espasa-Calpe, 1956.

<sup>2</sup> Joseph ORTIZ Y SANZ, *Compendio cronológico de la Historia de España desde los tiempos más remotos hasta nuestros días*, 2, Madrid : Imprenta Real, 1796, p. 192, cité par Gaël LE MORVAN, *Le mythe néowisigothique dans la culture historique de l'Espagne médiévale (XIIe-XIIIe siècles)*, thèse de doctorat réalisée sous la direction de Georges Martin et soutenue en 2013, p. 14 : « *se iban refugiando en las asperezas de Asturias. [...] La desesperación, la pena de ver la patria perdida, y sobre todo, la Religión y favores del cielo, los animó a pensar no solo en defenderse, sino también en reconquistar la patria de mano del enemigo* ».

Almoravides, arrivés dans la péninsule Ibérique en 1086, et les Almohades arrivés en 1147. En 1212, une coalition menée par les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre remporte une victoire décisive lors de la bataille des Navas de Tolosa qui affaiblit considérablement les Almohades et relance la Reconquête. Ferdinand III (roi de Castille de 1217 à 1252 et roi du León de 1230 à 1252), père d'Alphonse X, s'empare ainsi de la vallée du Guadalquivir (Cordoue est reprise en 1236, Jaén en 1246 et Séville en 1248).

Lorsqu'Alphonse X (1252-1284)<sup>3</sup> monte sur le trône de Castille et León en 1252, il hérite des deux royaumes définitivement réunifiés et considérablement agrandis par son père. Il se retrouve ainsi à la tête du seul royaume qui dispose encore de frontières avec Al-Andalus désormais réduit à une étroite bande de terre ; Alphonse X est ainsi le seul protagoniste chrétien de la Reconquête dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Ferdinand III lui laisse un royaume en paix, mais les défis qui s'offrent à lui n'en sont pas moins nombreux. Il doit en effet faire face à une situation économique désastreuse en raison d'une inflation galopante. Il doit aussi organiser le difficile repeuplement des importants territoires récemment conquis et réaliser l'unité des royaumes et des territoires nouvellement incorporés à la couronne de Castille<sup>4</sup>. De plus, à partir de 1256, et ce pendant dix-neuf ans, il tente de se faire élire empereur du Saint-Empire Romain en se fondant sur son lignage maternel : sa mère, Béatrice de Souabe, est en effet apparentée à Frédéric II Hohenstaufen, empereur du Saint-Empire de 1220 à 1250. Le *fecho del Imperio* marque alors profondément la politique juridique et économique d'Alphonse X<sup>5</sup>.

La dernière décennie de son règne voit se cristalliser tous les mécontentements causés par sa politique économique et juridique qui provoque l'attitude hostile à son égard de pratiquement toute la société<sup>6</sup> ainsi que de graves déconvenues<sup>7</sup>. D'abord, le début des années 1270 est marqué par une importante révolte nobiliaire. Les nobles ont pourtant sensiblement renforcé leur pouvoir personnel grâce aux *donadíos*, ces territoires immenses qu'ils ont reçus comme récompense après la Reconquête de l'Andalousie, ainsi qu'au contrôle des postes les plus importants à la cour. Néanmoins, ils exigent toujours plus, exacerbant ainsi les rivalités

---

<sup>3</sup> À propos du règne d'Alphonse X, voir Manuel GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *Alfonso X, 1252-1284*, Palencia : Ed. La Olmeda, 1999 ; Joseph F. O'CALLAGHAN, *El rey sabio, el reinado de Alfonso X de Castilla*, Séville : Universidad de Sevilla, 1999 ; H. Salvador MARTÍNEZ, *Alfonso X el Sabio, una biografía*, Madrid : Polifemo, 2003 ; Julio VALDEÓN BARUQUE, *Alfonso X el Sabio, la forja de la España moderna*, Madrid : Temas de hoy, 2003.

<sup>4</sup> M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 36-37 et J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 207.

<sup>5</sup> M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 61.

<sup>6</sup> H. S. MARTÍNEZ, *op. cit.*, p. 317.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 317.

nobiliaires, à tel point que, selon Joseph F. O’Callaghan, la moindre faveur royale destinée à l’une ou l’autre des grandes familles est aussitôt perçue par les autres comme une attaque personnelle<sup>8</sup>. Ils estiment aussi que leurs droits et privilèges sont bafoués par les nombreux tributs levés par le Roi Sage, ainsi que par sa politique d’homogénéisation juridique. Ils réclament donc la baisse drastique de leurs impôts, le retour au respect de la coutume et des juges spéciaux pour les hidalgos. Ils refusent également de continuer à servir en Italie pour le *fecho del Imperio*<sup>9</sup>. Pour retrouver la paix, le Roi Sage accepte de faire de nombreuses concessions qui sont un premier frein à ses projets politiques et juridiques. Ensuite, en 1275, une première pénétration des Mérinides, une dynastie berbère venue du Maghreb, dévaste le sud de la péninsule Ibérique. Au cours de la campagne qui vise à les repousser, Ferdinand de la Cerda (1255-1275), fils et héritier du souverain, trouve la mort. Alphonse X, tombé gravement malade, finit par renoncer au trône impérial<sup>10</sup>.

Toutefois, l’abandon de la course à l’Empire et les diverses concessions du Roi Sage ne résolvent rien. La révolte nobiliaire continue de gronder et trouve un nouveau sujet de mécontentement : la succession au trône de Castille. En effet, la mort de Ferdinand de la Cerda provoque une lutte de succession entre les partisans d’Alphonse de la Cerda (1270-1333), fils aîné du défunt infant, âgé de seulement cinq ans à la mort de son père, et le futur Sanche IV (1284-1295), le frère de Ferdinand de la Cerda, âgé de dix-sept ans et héros de la campagne contre les Mérinides<sup>11</sup> au cours de laquelle il a pris la place de son frère Ferdinand. Soutenu par la noblesse, le clergé<sup>12</sup> et même les *municipios* dont Alphonse X a pourtant considérablement augmenté le pouvoir<sup>13</sup>, Sanche dépose son père en 1282 lors des Cortès de Valladolid<sup>14</sup>, ce qui contraint le Roi Sage à se replier à Séville qui lui demeure fidèle<sup>15</sup> jusqu’à sa mort en 1284.

Au cours de son règne, Alphonse X a développé une intense activité culturelle, d’une ampleur inédite au Moyen Âge. Il est ainsi à l’origine d’une production lyrique avec les *Cantigas de Santa María*, recueil de poésie mariale en galaïco-portugais, d’une production de

---

<sup>8</sup> J. F. O’CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 111 et J. VALDEÓN BARUQUE, *Alfonso X el Sabio...*, p. 89-90.

<sup>9</sup> M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 125-127 ; J. F. O’CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 110-111 et H. S. MARTÍNEZ, *op. cit.*, p. 317.

<sup>10</sup> H. S. MARTÍNEZ, *op. cit.*, p. 317 et J. F. O’CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 283.

<sup>11</sup> J. F. O’CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 285.

<sup>12</sup> Carlos de AYALA MARTÍNEZ, « La política eclesiástica de Alfonso X : el rey y sus obispos », *Alcanate, Revista de Estudios Alfonsíes*, 9, 2014-2015, p. 41-105 ; J. F. O’CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 78-92 et H. S. MARTÍNEZ, *op. cit.*, p. 321, 351.

<sup>13</sup> M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 328-330.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 197.

contes exemplaires avec le *Calila et Dimna*<sup>16</sup>, ouvrage à vocation didactique traduit de l'arabe, ou encore d'une intense production scientifique. Citons par exemple le *Lapidaire*<sup>17</sup>, les *Tables alphonsines*<sup>18</sup> et le *Livre des croix*<sup>19</sup>.

Le monarque met au service de son idéal politique des ateliers de juristes et de chroniqueurs qui rédigent sous son égide une vaste production juridique et historiographique. Alphonse X entend en effet affermir son pouvoir, homogénéiser le système juridique à l'intérieur de son royaume et ainsi mettre fin à la pluralité normative, notamment en utilisant le droit romain et en abrogeant les fors et les systèmes de privilèges. Il fait ainsi rédiger successivement l'*Espéculo de las leyes*<sup>20</sup> et le *Fuero real*<sup>21</sup>, vraisemblablement promulgués en 1255<sup>22</sup>. Les *Siete Partidas*<sup>23</sup> sont l'aboutissement de ce travail d'uniformisation et règlementent tous les aspects de la vie du royaume : le droit canonique, les rôles du roi et de la noblesse, le droit civil et pénal, le fonctionnement de la famille...<sup>24</sup>. Néanmoins, le Roi Sage ne parvient pas à imposer ce code à l'ensemble du royaume en raison de la résistance de la noblesse et du clergé.

Le projet historiographique d'Alphonse X n'est pas moins ambitieux que son œuvre juridique. Deux chroniques sont ainsi rédigées sous sa direction entre 1270 et 1284, l'une universelle, la *General Estoria*<sup>25</sup> et l'autre particulière, la *Estoria de España*<sup>26</sup>. Le projet

---

<sup>16</sup> ALPHONSE X (auteur), Juan Manuel CACHO BLECUA et María Jesús LACARRA (éd.), *Calila e Dimna*, Madrid : Castalia, 1984.

<sup>17</sup> ALPHONSE X (auteur), Sagrario RODRÍGUEZ M. MONTALVO (éd.), *Lapidario (según el manuscrito escurialense H. I. 15)*, Madrid : Gredos, 1981.

<sup>18</sup> ALPHONSE X (auteur), Manuel RICO Y SINOBAS (éd.), « Libro de las tablas alfonsíes », in : *Libros del saber de astronomía del rey don Alfonso X de Castilla*, 5 vol., Madrid : Tipografía de don Eusebio Aguado, impresor de Cámara de S. M. y de su real casa, 1863-1867, vol. 4, 1866.

<sup>19</sup> ALPHONSE X (auteur), Lloyd A. KASTEN et Lawrence KIDDLE (éd.), *Libro de las cruces*, Madrid-Madison : CSIC (Instituto Miguel de Cervantes), 1961.

<sup>20</sup> ALPHONSE X, *Opúsculos legales del rey Don Alfonso el Sabio : publicados y cotejados con varios códices antiguos, 1 : El Espéculo o espejo de todos los derechos*, Madrid : Real Academia de la Historia : 1836.

<sup>21</sup> ALPHONSE X, *Opúsculos legales del rey Alfonso el Sabio : publicados y cotejados con varios códices antiguos, 2 : Fuero real*, Madrid : Real Academia de la Historia, 1836, p. 1-169.

<sup>22</sup> H. S. MARTÍNEZ, *op. cit.*, p. 323-326 et J. VALDEÓN BARUQUE, *Alfonso X el Sabio...*, p. 160-166.

<sup>23</sup> ALPHONSE X, *Las Siete partidas, glosadas por Gregorio López*, Madrid : Compañía general de impresores y libreros del reino, 1843.

<sup>24</sup> J. VALDEÓN BARUQUE, *Alfonso X el Sabio...*, p. 163-166.

<sup>25</sup> ALPHONSE X (auteur), Antonio G. SOLALINDE (éd.), *General Estoria, primera parte*, Madrid : Centro de Estudios Históricos, 1930 ; *id.*, *Segunda parte*, Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Miguel de Cervantes, 1957. ALPHONSE X (auteur), Pedro SÁNCHEZ-PRIETO BORJA (éd.), *General Estoria [tercera parte, cuarta parte, quinta y sexta partes]*, Madrid : Fundación José Antonio de Castro, 2009.

<sup>26</sup> ALPHONSE X (auteur), Ramón MENÉNDEZ PIDAL (éd.), *Primera crónica general. Tomo I, Texto : Estoria de España que mandó componer Alfonso el Sabio y se continuaba bajo Sancho IV en 1289*, Madrid : Bailly Baillière, 1906 ; Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ (éd.), *Versión Crítica de la Estoria de España. Estudio y Edición desde Pelayo hasta Ordoño II*, Madrid : Fundación Ramón Menéndez-Pidal, Universidad Autónoma de Madrid, 1993 ; et Mariano de la CAMPA GUTIÉRREZ (éd.), *La Estoria de España de Alfonso X : Estudio y edición de la versión crítica desde Fruela II hasta la muerte de Fernando II*, Málaga : Universidad de Málaga, 2009.

initial prévoyait de relier l'histoire des origines du monde avec l'histoire de la Castille en utilisant la Bible, l'histoire antique et la mythologie, ainsi que l'histoire du royaume wisigoth. Cependant, à la mort du roi en 1284, le projet reste inachevé.

La *Estoria de España* retrace l'histoire de l'Espagne et plus spécifiquement l'histoire du royaume de Castille, de ses origines jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, ou plus exactement jusqu'au règne de Ferdinand III. La chronique narre l'histoire des rois qui ont régné sur la péninsule Ibérique en tant que territoire appartenant à un ensemble plus large (Carthage, Rome...) ou en tant que Royaume (Wisigoths) afin de célébrer un territoire et un passé communs, garants de l'identité hispanique. La première rédaction de la *Estoria de España*, ou *Version primitive*, a été entreprise sous l'égide du Roi Sage vers 1270<sup>27</sup>. Quelques années plus tard, Alphonse X fait rédiger celle que nous appelons *Versión enmendada después de 1274*, même si, selon Mariano de la Campa, il serait plus juste de parler d'une autre famille de la *Version primitive* plutôt que d'une autre *version*<sup>28</sup>. Enfin, entre 1282 et 1284, alors qu'il est en exil forcé à Séville, abandonné de tous ou presque, contemplant à distance le royaume que son fils et une grande partie de ses sujets, au premier rang desquels la noblesse, lui ont arraché, le Roi Sage fait entreprendre une troisième rédaction de la *Estoria de España*, la *Version critique* qui constitue, selon Inés Fernández-Ordóñez, une rédaction alternative à la *Version primitive* :

*Se caracteriza por una radicalización ideológica respecto de la primera, observable en la afirmación continua del poder del rey y en el rechazo a cualquier pacto con los estamentos, así como por la oposición a la soberanía portuguesa y a los intereses de la diócesis de Santiago*<sup>29</sup>.

Depuis la publication de la *Primera Crónica General* par Ramón Menéndez Pidal en 1906<sup>30</sup>, certains chercheurs de renom comme Diego Catalán<sup>31</sup>, Georges Martin<sup>32</sup>, Inés

---

<sup>27</sup> Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « Estoria de España », in : Carlos ALVAR et José Manuel LUCÍA MEGÍAS (éd.), *Diccionario filológico de literatura medieval española*, Madrid : Castalia, 2002, p. 54-80. À propos des manuscrits de la *Estoria de España* que nous conservons aujourd'hui, voir du même auteur « Apéndice. La transmisión textual de la Estoria de España y de las principales crónicas de ella derivadas », in : Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ (éd.), *Alfonso X el Sabio y las Crónicas de España*, Valladolid : Universidad de Valladolid / Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 2000, p. 219-260.

<sup>28</sup> Mariano de la CAMPA, « Las versiones alfonsíes de la *Estoria de España* », in : Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ (éd.), *Alfonso X el Sabio y las crónicas de España...*, p. 83-106, p. 86-88 : « esta *Versión primitiva* se ha conservado en numerosos y distintos manuscritos, los cuales pueden agruparse en diferentes ramas a las que tradicionalmente se les ha venido llamando, con mayor o menor fortuna, "versiones" cuando en realidad se trata de distintas familias de manuscritos que en poco modifican el texto de la redacción primitiva ».

<sup>29</sup> Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « Variación en el modelo historiográfico alfonsí en el siglo XIII. Las versiones de la Estoria de España », in : Georges MARTIN (éd.), *La historia alfonsí : el modelo y sus destinos (siglos XIII-XV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2000, p. 41-74.

<sup>30</sup> ALPHONSE X (auteur), Ramón MENÉNDEZ PIDAL (éd.), *Primera crónica general. Tomo I, Texto : Estoria de España que mandó componer Alfonso el Sabio y se continuaba bajo Sancho IV en 1289*, Madrid : Bailly Bailliere, 1906.

Fernández-Ordóñez<sup>33</sup> ou encore Corinne Mencé-Caster<sup>34</sup> ont étudié la genèse textuelle, les procédés d'écriture ainsi que certains aspects juridiques et politiques de la *Estoria de España*. Néanmoins, la plupart de ces excellents travaux se sont concentrés sur des aspects généraux et sur le récit postérieur au règne de Pelayo, c'est-à-dire à partir de la formation du Royaume des Asturies et du début de la Reconquête. Des recherches ont bien sûr porté sur le récit des origines, mais il s'agit d'études ponctuelles sur un fait, un peuple ou un personnage donné. Ainsi, Ramón Menéndez Pidal<sup>35</sup>, Madeleine Pardo<sup>36</sup> ou encore Georges Martin<sup>37</sup> ont consacré des articles ou des ouvrages au roi Rodrigue et à la chute du Royaume de Tolède. La figure de Pelayo, la bataille de Covadonga et l'idéologie néo-wisigothique du relèvement qui établit une continuité entre le Royaume de Tolède et le Royaume des Asturies, ont aussi été abondamment traitées. Nous aurons l'occasion d'aborder ce thème dans notre étude, contentons-nous pour l'instant de citer quelques travaux récents comme ceux de Patrick

---

<sup>31</sup> Diego CATALÁN, *De Alfonso X al Conde de Barcelos: cuatro estudios sobre el nacimiento de la historiografía romance en Castilla y Portugal*, Madrid : Gredos, 1962 ; *La Estoria de España de Alfonso X : creación y evolución*, Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 1992 ; *De la silva textual al taller historiográfico alfonsí*, Madrid : Fundación Menéndez Pidal, Universidad Autónoma, 1997 ; « El taller historiográfico alfonsí. Métodos y problemas en el trabajo compilatorio », *Romania*, 84, 1963, p. 354-375.

<sup>32</sup> Georges MARTIN, *Les Juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris : Klincksieck (*Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 6), 1992 ; « Compilation (cinq procédures fondamentales) », in : *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 107-121 ; « Le pouvoir historiographique (L'historien, le roi, le royaume. Le tournant alphonsin) », in : *Histoires de l'Espagne médiévale...*, p. 123-136 ; « El modelo historiográfico alfonsí y sus antecedentes », in : G. MARTIN (éd.), *La historia alfonsí : el modelo y sus destinos (siglos XIII-XV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2000, p. 9-40 ; « Dans l'atelier des faussaires. Luc de Túy, Rodrigue de Tolède, Alphonse X, Sanche IV : trois exemples de manipulations historiques (León-Castille, XIII<sup>e</sup> siècle) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 24, 2001, p. 279-309 ; « Los intelectuales en la corte alfonsí. La producción científica y literaria al servicio de la monarquía », in : Manuel RODRÍGUEZ LLOPIS (éd.), *Alfonso X y su época*, Murcie : Carroggio, 2002, p. 259-285...

<sup>33</sup> Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias de Alfonso el Sabio*, Madrid : Istmo, 1992 ; « El taller historiográfico alfonsí. La Estoria de España y la General Estoria en el marco de las obras promovidas por Alfonso el Sabio », in : Ana DOMÍNGUEZ RODRÍGUEZ et Jesús MONTOYA MARTÍNEZ (éd.), *Scriptorium alfonsí, de los libros de astrología a las Cantigas de Santa María*, Madrid : Universidad Complutense, 1999, p. 105-126 ; « Evolución del pensamiento alfonsí y transformación de las obras jurídicas e históricas del Rey Sabio », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 263-283 ; « El taller de las Estorias », in : Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ (éd.), *Alfonso X el Sabio y las Crónicas de España...*, p. 61-82 ; « Variación en el modelo historiográfico alfonsí en el siglo XIII. Las versiones de la Estoria de España », in : Georges MARTIN (éd.), *La historia alfonsí : el modelo y sus destinos (siglos XIII-XV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2000, p. 41-74 ; « Novedades y perspectivas en el estudio de la historiografía alfonsí », *Alcanate, Revista de Estudios Alfonsíes*, 2, 2000-2001, p. 283-301 ; « De la historiografía fernandina a la alfonsí », *Alcanate, Revista de Estudios Alfonsíes*, 3, 2002-2003, p. 93-133.

<sup>34</sup> Corinne MENCÉ-CASTER, *Un roi en quête d'auteurité, Alphonse X et l'Histoire d'Espagne (Castille, XIII<sup>e</sup> siècles)*, Caraïbéditions-Université, 2011.

<sup>35</sup> Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Floresta de leyendas heroicas españolas. Rodrigo, el último godo*, 3 tomes, Madrid : Espasa-Calpe, 1956-1958.

<sup>36</sup> Madeleine PARDO, « Le roi Rodrigue ou Rodrigue roi », *Annexes des Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 17, 2006, p. 23-60.

<sup>37</sup> Georges MARTIN, « Un récit (la chute du royaume wisigothique d'Espagne dans l'historiographie chrétienne des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles) », in : *Histoires de l'Espagne médiévale...*, p. 11-42.

Henriet<sup>38</sup>, Thomas Deswarte<sup>39</sup> ou Gaël Le Morvan<sup>40</sup>. Plusieurs articles ont été également consacrés aux fondations et aux personnages mythiques par Adeline Rucquoi<sup>41</sup>, Juan Antonio Estévez Sola<sup>42</sup>, José Antonio Caballero López<sup>43</sup> ou encore Helena de Carlos Villamarín<sup>44</sup>.

Tous ces travaux, qui constituent des études remarquables et absolument indispensables pour appréhender la *Estoria de España*, ne proposent toutefois qu'une vision partielle du récit des origines ; aucune étude d'ensemble et approfondie n'a été consacrée à la narration de l'histoire de la péninsule Ibérique des origines jusqu'à Pelayo, alors qu'il nous semble que le récit des origines occupe un rôle fondamental dans la *Estoria de España*. Les 565 premiers chapitres de la chronique ne peuvent en effet être considérés comme un simple préliminaire sans aucune connotation politique, ni sans aucun lien avec les chapitres qui suivent ou avec le projet alphonsin en général. Notre travail de recherches suppose qu'il existe, tout au contraire, une cohérence entre le récit des origines tel qu'il a été élaboré par le Roi Sage et l'ensemble de son œuvre. Notre étude porte donc sur le récit des origines de l'Espagne – c'est-à-dire depuis la Création jusqu'à l'effondrement du Royaume de Tolède, en passant par les dominations grecque, carthaginoise, romaine, barbare et wisigothique – tel que l'élabore la *Estoria de España*. Nous avons choisi d'arrêter notre étude à l'élection du roi Pelayo (719 dans le récit), car avec lui s'ouvre l'histoire du Royaume des Asturies qui évolue ensuite vers le Royaume du León puis le Royaume de Castille.

La *Version enmendada* et la *Version critique* commençant le récit de l'histoire péninsulaire avec les Wisigoths – la première à partir d'Alaric et la seconde dès les origines

---

<sup>38</sup> Patrick HENRIET, « Le jour où la "reconquête" commença : jeux d'écritures et glissements de sens autour de la bataille de Covadonga (VIII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) », in : Claude CAROZZI et Huguette TAVIANI-CAROZZI (éd.), *Faire l'événement au Moyen Âge*, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2007, p. 41-58.

<sup>39</sup> Thomas DESWARTE, *De la destruction à la restauration. L'idéologie du royaume d'Oviedo-León (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout : Brepols, 2003.

<sup>40</sup> G. LE MORVAN, *op. cit.*

<sup>41</sup> Adeline RUCQUOI, « Les villes d'Espagne : De l'histoire à la généalogie », in : Hanno BRAND, Pierre MONNET et Martial STAUB (éd.), *Memoria, communitas, civitas. Mémoire et conscience urbaines en Occident à la fin du Moyen Âge*, Ostfildern : Jan Thorbecke Verlag, 2003, p. 145-166 ; « Le héros avant le saint : Hercule en Espagne », in : Véronique LAMAZOU-DUPLAN (éd.), *Actes du Colloque international, Pau, 14-15-16 mai 2009*, Pau : Presses Universitaires de Pau, 2011, p. 55-75.

<sup>42</sup> Juan Antonio ESTÉVEZ SOLA « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania », *Habis*, 21, 1990, p. 139-152 ; « Algo más sobre los orígenes míticos de Hispania », *Habis*, 24, 1993, p. 207-218 ; « Los orígenes míticos de Hispania en las Crónicas españolas de la Edad Media », in : José María CANDAU MORÓN, Francisco GONZÁLEZ PONCE et Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *Historia y mito : el pasado legendario como fuente de autoridad (Actas del simposio internacional celebrado en Sevilla, Valverde del Camino y Huelva entre el 22 y el 25 de abril de 2003)*, Málaga : Servicio de publicaciones centro de ediciones de la diputación de Málaga, 2004, p. 365-388.

<sup>43</sup> José Antonio CABALLERO LÓPEZ, « Desde el mito a la historia », in : José Ignacio de la IGLESIA DUARTE et José Luis MARTÍN RODRÍGUEZ (éd.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval : XIII Semana de Estudios Medievales, Nájera, del 29 de julio al 2 de agosto de 2002*, 2003, Instituto de Estudios Riojanos, p. 33-60.

<sup>44</sup> Helena de CARLOS VILLAMARÍN, « Mitos fundacionales en la Península Ibérica. Entre la historiografía medieval y la del temprano humanismo », *Euphrosyne*, 1995, 23, p. 247-258.

des Goths –, ces versions ne sont, pour notre étude, pertinentes que en ce qui concerne l'histoire des Wisigoths, histoire qui correspond à environ un tiers du récit des origines de la *Version primitive*. De plus, dans cette section wisigothique, la *Version enmendada* et la *Version critique* ne présentent que peu de divergences par rapport à la *Version primitive*<sup>45</sup>. En conséquence, la *Version primitive* sera notre version de référence – elle offre le récit des origines le plus complet – même si nous aurons ponctuellement l'occasion de citer la *Version enmendada* et la *Version critique*.

En 1906, Ramón Menéndez Pidal a publié ce qu'il pensait être la *Version primitive* sous le titre de *Primera crónica general de España*. Le brillant philologue pensait que les manuscrits E<sub>1</sub> (Y-I-2) et E<sub>2</sub> (X-I-4) de la Bibliothèque royale de l'Escorial étaient issus des ateliers alphonsins. Cependant, Diego Catalán a montré que seul le manuscrit E<sub>1</sub> ainsi que les dix-sept premiers folios de E<sub>2</sub>, provenant en fait de E<sub>1</sub>, avaient été rédigés dans le *scriptorium* d'Alphonse X, tandis que le codex E<sub>2</sub> a été composé à partir de plusieurs manuscrits sous le règne d'Alphonse XI (1312-1350). Ainsi, même si la *Primera crónica general* n'est pas entièrement fidèle au texte alphonsin, le récit depuis la Création jusqu'à la dix-septième année du règne d'Alphonse II le Chaste correspond bel et bien à la *Version primitive*<sup>46</sup>. C'est pourquoi nous désignerons notre corpus sous le nom de *Estoria de España*, même si l'édition de Menéndez Pidal est bien notre édition de référence. Nous nous concentrerons, afin d'analyser et de comprendre le récit des origines élaboré par Alphonse X dans la *Estoria de España*, sur les chapitres 1 à 565, de la Création jusqu'à l'élection de Pelayo, même si nous permettrons de nous référer à quelques chapitres postérieurs, notamment à propos de la bataille de Covadonga ou du règne d'Alphonse I<sup>er</sup>.

Le récit des origines, divisé en chapitres, est structuré en fonction des peuples qui ont dominé l'Espagne :

Chapitres 1 à 13 : fondateurs mythiques (bibliques et grecs).

Chapitres 14 à 15 : Almujuces.

Chapitres 16 à 22 : Carthaginois.

Chapitres 23 à 364 : Romains.

Chapitres 365 à 385 : Vandales, Silings, Alains et Suèves.

Chapitres 386 à 565 : Wisigoths.

---

<sup>45</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « Apéndice. La transmisión textual de la Estoria de España... », p. 223-233 ; *id.* « Variación en el modelo historiográfico alfonsí... » ; et M. de la CAMPA, *art. cit.*, p. 85-90.

<sup>46</sup> *Ibid.*

La chronique est donc agencée en fonction de l'enchaînement des dominations exercées par différents peuples. La succession de ces peuples et de leurs rois organise les grands mouvements du récit dont la continuité s'articule autour de la ligne chronologique de ceux qui détiennent le *sennorio*, c'est-à-dire qui exercent le pouvoir sur l'Espagne<sup>47</sup>. Cette logique structurelle se retrouve également à l'intérieur même des chapitres. En effet, comme l'a fait remarquer Inés Fernández-Ordóñez<sup>48</sup>, la chronologie en tête de chaque chapitre est établie en fonction du peuple ou du roi au pouvoir. Par exemple, dans la partie romaine de la chronique, les rédacteurs commencent par rappeler depuis combien de temps règne le roi dont il est question, avant de situer la date en fonction de la fondation de Rome lorsqu'il s'agit d'un roi ou d'un empereur romain. En troisième position, la chronique situe les événements par rapport à l'ère hispanique et ensuite par rapport à la naissance du Christ. Enfin, elle utilise aussi parfois comme repère un épisode majeur de l'histoire universelle comme le règne d'un autre grand roi ou l'élection d'un nouveau pape. L'exposition des chapitres sur les Wisigoths suit le même schéma même si la fondation de Rome, omise, cesse d'être un jalon fondamental dans ce contexte. On voit que les premiers repères (années de règne, années de fondation de Rome) sont bien fondés sur celui qui exerce le pouvoir et qu'on ne trouve les références à l'ère hispanique ou à l'ère chrétienne qu'en position secondaire. Citons à titre d'exemple le début du chapitre 158 qui porte sur la quinzième année de règne de l'empereur Tibère :

*En el quinzeno anno del regno de Tiberio en que se cumplieron sietecientos et ochenta de la puebla de Roma, e que andaua la era en sessenta et ocho, e ell anno de Nuestro Sennor en treinta, e el regno de Herodes Tetrarcha en quinze*<sup>49</sup>.

En organisant son récit de la sorte, le Roi Sage y introduit une singularité puisque jusqu'à présent l'historiographie astur-léonaise, puis l'historiographie léonaise et castillane traitaient essentiellement de la domination des Wisigoths. De plus, c'est la première fois qu'une chronique est rédigée en langue vernaculaire, le castillan, et non en latin, et c'est aussi la première fois qu'elle est rédigée directement sous l'égide du roi par des rédacteurs anonymes.

La *Estoria de España* n'est ni un vrai Miroir des princes, ni un discours philosophique, ni un code juridique, il ne s'agit pas non plus d'un traité dans lequel Alphonse X explique sa

---

<sup>47</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias...*, p. 19-26 et « El taller historiografico alfonsi... », p. 9. Voir aussi G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 333.

<sup>48</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias...*, p. 21.

<sup>49</sup> PCG, 158, p. 113, 51a-2b.

politique, ce qu'est l'Espagne ou encore ce qu'il attend de ses sujets mais bien une narration des faits passés, ou plutôt d'une version de ces faits. Il nous faudra donc examiner le récit des différents épisodes et les nombreux portraits présents dans cette première partie de la chronique, et analyser les relations entre les personnages, la présence de mythes, le rôle de l'intertextualité et des correspondances intratextuelles, ainsi que les procédés d'écriture... Il nous faudra en somme détisser le texte – il n'est pas anodin que « texte » vienne de *textus*, tissu en latin – afin d'extraire les visées de l'écriture historiographique alphon sine. En effet, nous savons que l'historiographie est avant tout histoire contemporaine<sup>50</sup>, c'est-à-dire qu'elle est produite en fonction du contexte et des préoccupations du présent de rédaction, et il s'agira de mettre en évidence les valeurs défendues par le roi Sage, et de découvrir le lien, ou sûrement plutôt les liens, entre cette chronique et l'idéal alphon sin. Analyser le récit des origines nous amènera donc à nous interroger sur les finalités idéologiques de ce récit fondateur, écrit à une période charnière de la Reconquête de la péninsule par les royaumes chrétiens parmi lesquels la Castille entend jouer le premier rôle.

Alphonse X, par son action politique et par son œuvre, entend promouvoir une image de la royauté fondée à la fois sur les principes chrétiens et sur le droit romain. Il s'appuie en cela sur les nouvelles théories politiques, la théorie des deux glaives, et, surtout, sur la théorie organiciste énoncée par Jean de Salisbury qui, dans le *Policraticus*<sup>51</sup>, et présente la société comme un corps dont le roi est la tête. Ces concepts ou problématiques étant également abordés dans les *Siete Partidas*, nous procéderons à une étude non pas comparative mais bien complémentaire de la chronique et de certaines lois de la somme juridique. Une étude comparative sera aussi nécessaire entre la *Estoria de España* et ses sources principales, le *Chronicon Mundi*<sup>52</sup> achevé en 1236 par Lucas de Tuy et le *De Rebus Hispaniae*<sup>53</sup> achevé en 1246 par Jiménez de Rada, archevêque de Tolède. Cela devrait nous permettre de comprendre dans quelle mesure le récit des origines est l'héritier de la tradition historiographique – qu'en

---

<sup>50</sup> Peter LINEHAN, « Reflexiones sobre historiografía e historia en el siglo alfon sino », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 101-111, p. 102.

<sup>51</sup> Jean de SALISBURY (auteur), Katharine Stephanie Benedicta KEATS-ROHAN (éd.), *Ioannis Saresberiensis Policraticus I-IV*, Turnhout : Brepols, 1993.

<sup>52</sup> Lucas de TUY (auteur) et Emma FALQUE (éd.), *Lucae Tudensis Opera omnia. Tomus I. Chronicon mundi*, Turnhout : Brepols, 2003, abrégé en *Chronicon Mundi*. Une traduction de la chronique a été éditée par Julio PUYOL, *Crónica de España por Lucas, obispo de Tuy, primera edición del texto romanceado, conforme a un códice de la Academia, preparada y prologada por Julio Puyol*, Madrid : Real Academia de la Historia, 1926, abrégé en *CM trad.*

<sup>53</sup> Rodrigue JIMÉNEZ DE RADA (auteur) et Juan FERNÁNDEZ VALVERDE (éd.), *Roderici Ximenii de Rada Historia de rebus hispanie sive historia gothica, Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis, LXXII*, Turnhout : Brepols, 1987, abrégé en *De Rebus Hispaniae*. La chronique a été traduite en espagnol par Juan FERNÁNDEZ VALVERDE (éd. et trad.), *Historia de los hechos de España*, Madrid : Alianza, 1989, abrégé en *DRH trad.*

est-il des concepts comme le néo-gothicisme et la *translatio imperii*<sup>54</sup>... ? – ou dans quelle mesure il s'en démarque. En effet, au cours des siècles et même des décennies qui ont précédé le règne d'Alphonse X, les chroniqueurs chrétiens, ont surtout façonné le passé de sorte qu'il puisse justifier, imposer même un droit et un devoir de reconquête. Cette construction, car il s'agit d'une construction historiographique et non d'histoire (au sens moderne et scientifique du terme)<sup>55</sup>, reposait sur ce que les chercheurs ont appelé le néo-gothicisme, c'est-à-dire sur l'idée de continuité entre le Royaume de Tolède et le Royaume des Asturies. Toutefois, le contexte de rédaction de la *Estoria de España* est sur bien des plans distinct du contexte dans lequel les chroniques antérieures ont été élaborées. La dilatation des frontières du royaume suite à la victoire de Las Navas de Tolosa, aux grandes conquêtes de Ferdinand III et à la réunification du León et de la Castille, le *Fecho del Imperio*, les nouvelles conceptions politiques d'Alphonse X, les contestations incessantes de la noblesse et du clergé ou encore l'accaparement de l'écriture par le roi lui-même... sont autant de facteurs nouveaux susceptibles de modifier les enjeux de l'écriture. L'évolution des enjeux et l'apparition de nouveaux défis entraînent-elles de simples ajustements ou bien une modification plus profonde de la conception du passé de l'Espagne ? Tous ces changements ont-ils une influence sur la façon dont Alphonse X conçoit l'historiographie et entend l'utiliser ?

Pour répondre à ces questionnements, nous devons d'abord replacer la *Estoria de España* dans son contexte historiographique et étudier les implications de l'appropriation directe de la narration par le Roi. Puis, dans une deuxième partie, nous analyserons la construction mentale et physique de l'Espagne que le Roi Sage réalise dans le récit des origines, notamment à travers les différents mythes qu'il associe à l'histoire de l'Espagne. Ensuite, dans une troisième partie, entre exemples et contre-exemples, nous dégagerons l'idéal royal défendu dans la chronique par Alphonse X. Enfin, dans une dernière partie, il nous appartiendra de mettre au jour l'image du pouvoir que le souverain construit tout au long du récit historiographique. Nous envisagerons, d'une part, les origines et les fondements du pouvoir en Espagne et, d'autre part, la façon dont le pouvoir peut et doit s'exercer au sein du royaume. Tout au long de notre étude, nous étudierons les arguments et les outils mis en œuvre dans le récit des origines afin de mettre en évidence les continuités et les éventuelles

---

<sup>54</sup> Durant tout le Moyen Âge, les nations occidentales se sont construites à partir de mythes, en utilisant le concept de la *translatio imperii*, c'est-à-dire le transfert de pouvoir d'un empire à un autre, en l'occurrence de Troie et de l'Empire Romain aux différents royaumes qui se sont créés lorsque l'Empire Romain a éclaté sous la pression des peuples barbares. Ce phénomène de la *translatio imperii* est notamment présent en Italie à travers l'*Enéide*, en Germanie avec le Saint-Empire Romain Germanique présenté comme héritier de Rome, ou en Angleterre avec Geoffroy de Monmouth qui présente Brutus de Bretagne comme le petit-fils d'Enée et l'ancêtre du roi Arthur.

<sup>55</sup> Voir p. 73-74.

divergences de l'écriture alphonsine vis-à-vis de ses modèles, et ainsi mettre au jour les finalités poursuivies par Roi Sage à travers la rédaction du récit des origines de la *Estoria de España*. Ce qui devrait nous permettre *in fine* d'apprécier la place qu'occupe la *Estoria de España* dans l'œuvre alphonsine ainsi que son originalité textuelle et idéologique.

Première partie

**La *Estoria de España* et l'historiographie  
médiévale**



# Chapitre 1

## Aux sources d'Alphonse X

### A. L'historiographie latine (péninsule Ibérique) V<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles

Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, les chroniques étaient le fruit de clercs confinés dans leurs monastères et contraints à l'anonymat. Relater l'histoire des rois et des empereurs constitue une part importante de l'activité des clercs<sup>56</sup> ; à cette époque-là, l'histoire est d'abord produite par et pour les clercs<sup>57</sup>. Ce sont ceux qui savent lire et écrire et qui ont donc la capacité de se constituer une bibliothèque (d'abord dans les cathédrales puis dans les monastères à partir de l'an mille<sup>58</sup>), ce sont aussi ceux qui représentent une autorité politique et morale dans des temps troublés<sup>59</sup> et ce sont enfin ceux qui ont un devoir d'enseignement<sup>60</sup>, auprès du clergé et auprès de l'aristocratie laïque.

De plus, le livre d'histoire par excellence, celui qui fait autorité à travers l'Europe, quelles que soient la langue ou les traditions, est la Bible<sup>61</sup>. À la différence de l'Islam ou de l'Hindouisme, le Christianisme est une religion d'histoire<sup>62</sup>. Aussi bien à travers l'Ancien que le Nouveau Testament, la Bible est avant tout un récit qui réunit plusieurs histoires : histoire de la Création, histoire des premiers hommes, histoire du peuple élu, généalogie et vie de Jésus... De plus, les Pères de l'Église (Eusèbe de Césarée, saint Jérôme...) ont écrit leur propre histoire et ont eu besoin de recourir à des arguments historiques lors des disputes avec les philosophes païens (Celse<sup>63</sup>, Porphyre<sup>64</sup>...) qui les accusaient notamment d'avoir causé des catastrophes comme le sac de Rome<sup>65</sup>. Saint Augustin<sup>66</sup> demande d'ailleurs à Orose<sup>67</sup> de rassembler une liste de catastrophes antérieures à l'ère chrétienne pour prouver que les

---

<sup>56</sup> Charles-Olivier CARBONELL, *L'historiographie*, Paris : PUF, Que sais-je ?, 1981, p. 38.

<sup>57</sup> Marie-Paule CAIRE-JABINET, *Introduction à l'historiographie*, Paris : Armand Colin, 2013, p. 29.

<sup>58</sup> Bernard GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris : Aubier-Montaigne, 1980, p. 45-55.

<sup>59</sup> M.-P. CAIRE-JABINET, *op. cit.*, p. 29.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>61</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 31.

<sup>62</sup> C.-O. CARBONELL, *op. cit.*, p. 26-28.

<sup>63</sup> Philosophe romain du II<sup>e</sup> siècle, auteur du *Discours véritable* ou *Discours contre les Chrétiens*.

<sup>64</sup> Philosophe grec (234-v. 310), auteur d'un traité *Contre les Chrétiens*.

<sup>65</sup> C.-O. CARBONELL, *op. cit.*, p. 27.

<sup>66</sup> Saint Augustin d'Hippone (354-430) est un philosophe et théologien de l'Église chrétienne de Rome des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Il est l'un des quatre Pères de l'Église d'Occident, avec saint Ambroise, saint Jérôme et Grégoire 1<sup>er</sup>.

<sup>67</sup> Paul Orose (v. 380-v. 420), prêtre, chroniqueur et théologien originaire de la péninsule Ibérique.

chrétiens ne sont pas responsables de ces malheurs<sup>68</sup> (*Histoires contre les Païens*)<sup>69</sup>. D'un point de vue plus pratique, l'Église a besoin du calendrier pour fixer la liturgie<sup>70</sup>. Citons par exemple le calendrier chrétien (ère chrétienne)<sup>71</sup> fixé par le moine Denys le Petit au VI<sup>e</sup> siècle ou le calendrier bien plus tardif fixé par le pape Grégoire XIII<sup>72</sup> (XVI<sup>e</sup> siècle).

Ses aptitudes particulières, ses liens étroits avec le temps et son rôle au sein de la société médiévale expliquent donc que le clergé ait été chargé ou se soit chargé de cette tâche. C'est pour cela que Charles-Olivier Carbonell parle de « quasi-monopole historiographique »<sup>73</sup>.

Pour ce qui est de l'anonymat des clercs, il était imposé par la nature-même de leur travail. En effet, ils ne pouvaient être considérés comme historiographes puisqu'ils se *contentaient* de recopier les écrits des vrais auteurs, les « anciens ». Nous y reviendrons plus loin<sup>74</sup>, mais la crédibilité des chroniques reposait justement sur le fait que leurs auteurs n'étaient pas censés être des auteurs mais de simples copistes, ou au mieux des continuateurs. La *Chronique d'Alphonse III* au début du X<sup>e</sup> siècle en est un bon exemple : on ignore qui en sont les auteurs et le rédacteur affirme que l'histoire qu'il s'apprête à conter est celle qu'il tient des anciens, et ce faisant il certifie qu'il n'invente rien : « *sivut ab antiquis et a praedecessoribus nostris audiivimus, et uera esse cognouimus, tibi breuiter intimabimus* »<sup>75</sup>.

L'historiographie de cette époque est aussi marquée par la difficulté d'accéder aux sources, indispensables pour écrire l'histoire antérieure d'une centaine d'années au présent de l'historiographe<sup>76</sup>. Même si les réseaux monastiques sont étendus et denses, l'accès aux manuscrits est loin d'être aisé pour la plupart des moines. En effet, les manuscrits constituent avant tout un bien économique : ce sont des ouvrages de luxe qui ne sont pas toujours faits pour être lus mais plutôt pour grossir les trésors des églises<sup>77</sup>. S'en séparer est donc difficile<sup>78</sup>

---

<sup>68</sup> C-O. CARBONELL, *op. cit.*, p. 27-28.

<sup>69</sup> Il s'agit de la première histoire universelle chrétienne. Cet ouvrage d'Orose, rédigé vers 416-417, a eu un grand succès au Moyen Âge. OROSE (auteur), Marie-Pierre ARNAUD-LINDET (éd. et trad.), *Histoires contre les Païens*, Paris : Les Belles Lettres, 1991.

<sup>70</sup> C-O. CARBONELL, *op. cit.*, p. 42-43.

<sup>71</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 153.

<sup>72</sup> Krzysztof POMIAN, *Sur l'histoire*, Paris : Gallimard, 1999, p. 91-92.

<sup>73</sup> C-O. CARBONELL, *op. cit.*, p. 38.

<sup>74</sup> Voir p. 65-72.

<sup>75</sup> Yves BONNAZ, *Chroniques Asturiennes (fin IX<sup>e</sup> siècle)*, Paris : CNRS, 1987, version érudite, lettre/prologue, p. 31 : « *sivut ab antiquis et a praedecessoribus nostris audiivimus, et uera esse cognouimus, tibi breuiter intimabimus* » ; « comme nous l'avons entendue des anciens et de nos prédécesseurs et telle que nous l'avons tenue pour exacte ».

<sup>76</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 77-80.

<sup>77</sup> Jacques LE GOFF, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957, p. 13-14.

et un simple moine n'a pas toujours la possibilité de se déplacer dans tous les monastères. De plus, les classements qui sont entrepris à partir du XI<sup>e</sup> siècle restent fragiles et inégaux<sup>79</sup> ; dans les bibliothèques des laïcs, l'usage est le plus souvent celui de l'accumulation sans ordre<sup>80</sup>, sans compter les disparitions dues aux vols ou à un mauvais rangement.

De plus, tous les monastères ne sont pas des centres culturels. Les moines savent lire, mais l'écriture et la lecture étant enseignées séparément, ils ne sont pas tous capables d'écrire. Tous les moines ne sont donc pas des scribes. Du reste, tous les monastères n'ont pas de *scriptorium* et tous les *scriptoria* n'ont pas l'ambition de développer les études historiques<sup>81</sup>. De toute façon, les historiographes sont et restent avant tout des moines : ils ne peuvent ni ne veulent consacrer tout leur temps à l'histoire<sup>82</sup>. La plupart des historiens ne sont pas qu'historiens comme l'a écrit Bernard Guenée : « au Moyen Âge on fait souvent de l'histoire, mais on n'est pas historien. Se dire ou être dit historien marque une activité, non un état »<sup>83</sup>.

Tout cela explique que la propagation des œuvres soit assez lente, puisqu'elle se fait de monastère voisin en monastère voisin, de copie de *scriptorium* en copie de *scriptorium*, ou sur initiative personnelle ou encore grâce au hasard<sup>84</sup>. La culture des historiographes est donc conditionnée par le lieu où ils travaillent<sup>85</sup>. Les auteurs les plus lus sont vraisemblablement Flavius Josèphe, Eusèbe, Orose, Cassiodore, Bède, César, Suétone, Lucain, Salluste, Tite-Live, Valère-Maxime<sup>86</sup>... ; à ce propos Bernard Guenée estime à une vingtaine de livres le fonds commun historiographique à la fin du Moyen Âge<sup>87</sup>. Et encore, parfois ce sont seulement certains chapitres qui sont recopiés. Au XII<sup>e</sup> siècle, il y a ainsi peu de chance de connaître une œuvre écrite moins d'un demi-siècle auparavant<sup>88</sup>. La plupart des historiographes travaillent à l'aveugle<sup>89</sup>, ils ignorent ce qui se passe autour d'eux et leurs contemporains n'ont pas toujours connaissance de leur travail. Tel un tonneau des Danaïdes,

---

<sup>78</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie médiévale », in : *Politique et histoire au Moyen Âge, recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1981, p. 205-219, p. 215.

<sup>79</sup> M.-P. CAIRE-JABINET, *op. cit.*, p. 19-20.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>81</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 46-55.

<sup>82</sup> Ainsi, sur les trente-cinq œuvres de Bède le Vénérable, seules deux sont historiographiques, B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 46-55.

<sup>83</sup> B. GUENÉE, « L'historien par les mots... », p. 221-237, p. 225.

<sup>84</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie médiévale »..., p. 214 et *Id.*, *Histoire et culture...*, p. 283-285.

<sup>85</sup> B. GUENÉE *Histoire et culture...*, p. 301.

<sup>86</sup> *Ibid.*, 303-304, et Benoît LACROIX, *L'historien au Moyen Âge*, Montréal : Publications de l'Institut d'études médiévales, 1971, p. 35.

<sup>87</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 306.

<sup>88</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie médiévale »..., p. 214.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 215.

« l'effort des générations successives ne se cumule pas forcément. Il est à reprendre sans cesse »<sup>90</sup>.

De plus, quand bien même la consultation est possible, la maîtrise des manuscrits n'est pas à la portée de tous<sup>91</sup>. En effet, d'autres problèmes se posent aux historiographes : difficultés à situer les événements dans le temps, à authentifier ou ne serait-ce qu'à comprendre le texte source tant la maîtrise du latin n'est pas toujours suffisante<sup>92</sup>. Un autre souci habite les historiographes du Moyen Âge : l'ordre de succession des événements qui jalonnent l'histoire, et plus précisément la synchronisation des différentes chronologies. La datation est très importante pour eux<sup>93</sup> et, par exemple, dès le III<sup>e</sup> siècle, des auteurs comme Julius Africanus<sup>94</sup> (v. 160-v. 240), Eusèbe de Césarée<sup>95</sup> (v. 265-339) et Denys le Petit<sup>96</sup> (v. 470-525-555) ont cherché à recouper, à faire correspondre l'histoire païenne avec l'histoire biblique afin d'établir une chronologie universelle de l'histoire.

Les historiographes se sont aussi heurtés à différents obstacles, parfois insurmontables. Tout d'abord, se pose le problème du point de référence par rapport auquel n'importe quel événement doit pouvoir être situé, peu importe le lieu ou l'époque. Pendant longtemps c'est la fondation de Rome (*ab Urbe condita*) qui sert de référence<sup>97</sup>, puis cet usage se perd et côtoie d'autres systèmes comme les années de règnes, le système de l'indiction<sup>98</sup>, les systèmes découpant le temps en âges<sup>99</sup>, le nombre d'années depuis un événement important comme la Passion<sup>100</sup>, ou en ce qui concerne la péninsule Ibérique, l'ère hispanique<sup>101</sup>. C'est l'année de l'Incarnation (ère chrétienne), repère fondamental s'il en est, qui finit par être

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 213 : « Il faut bien dire que le tout-venant des historiens trouvait à les lire, à les dater et à les interpréter des difficultés insurmontables. Outre que le meilleur historien ne pouvait espérer maîtriser que les seules archives dont il avait la garde. Si bien que, aventuré loin des temps qui lui étaient proches et des horizons qui lui étaient familiers, un historien médiéval dépendait presque exclusivement des travaux de ses devanciers. »

<sup>92</sup> B. GUENÉE, « La culture historique des nobles : le succès des « Faits des Romains » (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », in : *Politique et histoire au Moyen Âge...*, p. 299-326, p. 301.

<sup>93</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 147-148.

<sup>94</sup> C.-O. CARBONNEL, *op. cit.*, p. 27.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 27 et K. POMIAN, *op. cit.*, p. 91-93.

<sup>96</sup> K. POMIAN, *op. cit.*, p. 91-93.

<sup>97</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 154.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 155, période de quinze ans correspondant à la révision de l'assiette de l'impôt foncier depuis Auguste.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 149-152, par exemple : les douze heures d'Origène, les six temps antérieurs au Christ d'Eusèbe de Césarée, les six âges de Saint Augustin. Les difficultés persistaient lorsqu'il s'agissait de calculer la durée de chaque période (Jérôme, Isidore de Séville, Bède).

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>101</sup> L'ère hispanique est utilisée dans la péninsule Ibérique du III<sup>e</sup> siècle au XV<sup>e</sup> siècle. Elle a un décalage de 38 ans avec le calendrier Julien et commence en l'an 38 av. J.-C., ce qui correspondrait à l'établissement de la Paix romaine en Hispanie.

adopté, même si paradoxalement le processus est assez long entre son calcul par Denys le Petit (VI<sup>e</sup> siècle) et sa généralisation (XI<sup>e</sup> siècle)<sup>102</sup>.

En outre, une fois tel ou tel schéma de datation choisi, le problème reste entier pour l'historiographe qui manie les sources antérieures qui n'ont pas adopté cette référence. Les historiographes doivent alors utiliser les catalogues de roi, de papes, d'évêques, de nobles... Mais ces catalogues suscitent à leur tour des difficultés<sup>103</sup> : parfois certains comportent des durées arrondies en années, or au bout de plusieurs règnes un décalage causé par les mois comptés en trop ou en moins peut s'installer<sup>104</sup>, sans compter que les interrègnes ne sont pas toujours précisés<sup>105</sup>. Parfois, les transcriptions ou les calculs à partir des chiffres romains sont faux. Parfois des noms disparaissent pour des raisons politiques, parfois encore les homonymes ne sont pas bien différenciés et les historiographes ne savent pas de qui il est vraiment question dans le récit. Sentant ces confusions, certains attribuent des surnoms aux rois, mais l'usage n'est pas systématique. À partir du XI<sup>e</sup> siècle, on commence à ajouter des nombres pour indiquer l'ordre de succession, mais là non plus l'usage n'est pas régulier. Il faut attendre la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle pour qu'Alphonse X systématise cet usage dans la *Estoria de España*<sup>106</sup>.

On voit donc que les problèmes rencontrés par les historiographes sont essentiellement « techniques », même si les défaillances humaines existent. Bien que la bonne volonté des historiographes et leur persévérance (acharnement) leur permettent de trouver des solutions, Bernard Guenée parle de « conquête du temps »<sup>107</sup>, leur travail reste difficile et ils sont inégalement armés, inégalement cultivés.

En péninsule Ibérique, les historiographes rédigent aussi leurs chroniques en latin et dans l'anonymat des *scriptoria*, et ils éprouvent les mêmes difficultés que les autres copistes. S'ajoute à cela un autre facteur déterminant. Il s'agit du contexte particulier de la Reconquête et de l'idéologie qui se développe dans les royaumes chrétiens pour la justifier. Cette situation conditionne l'aspect matériel en rendant plus difficile encore l'accès aux sources, et elle

---

<sup>102</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 155-156.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 157 : « parfaits ou imparfaits, ces catalogues donnant des noms et des durées furent pour les historiens du Moyen Âge l'indispensable instrument de leur conquête du temps. »

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 158-159.

<sup>105</sup> Par exemple, le pape Séverin (640) fut élu en 638, mais il dut attendre la ratification impériale pendant vingt mois. Il en fut de même pour Léon II (682-683) qui fut élu en 681 mais dut attendre dix-huit mois. ADMINISTRATION PONTIFICALE DE LA BASILIQUE PATRIARCALE SAINT-PAUL, *Les Papes, vingt siècles d'histoire*, Librairie Éditrice vaticane, 2002, p. 35-37.

<sup>106</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 161-162. La systématisation est plus ou moins simultanée en France avec Primat qui utilise ce système en 1275 dans ses *Grandes Chroniques de France*.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 147-148 et 157.

conditionne aussi et surtout le contenu des chroniques, la défaite de 711 et la Reconquête étant des éléments incontournables. De plus, l'historiographie chrétienne de la péninsule est encore plus qu'ailleurs héritière des auteurs péninsulaires tels qu'Orose (v. 380-ap. 417), Isidore de Séville (560/570-636) ou Julien de Tolède (642-690). Parmi les plus importantes chroniques des premiers temps de l'historiographie chrétienne péninsulaire, nous pouvons citer la *Chronique Mozarabe*<sup>108</sup> rédigée au VIII<sup>e</sup> siècle, la *Chronique d'Albelda*<sup>109</sup> et la *Chronique Prophétique*<sup>110</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, la *Chronique dite d'Alphonse III*<sup>111</sup> au début du X<sup>e</sup> siècle ou encore la *Chronique de Sampiro*<sup>112</sup> au début du XI<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons aussi citer la *Chronologia regum gothorum*<sup>113</sup> (VIII<sup>e</sup> siècle) et la *Chronique Moissiacense*<sup>114</sup> (IX<sup>e</sup> siècle) rédigées en Septimanie carolingienne mais dont les thématiques rejoignent celles de la Péninsule.

## B. Le tournant du XIII<sup>e</sup> siècle : Lucas de Tuy et Jiménez de Rada

À partir du XII<sup>e</sup> siècle, l'essor urbain de l'Occident chrétien et les croisades renouvellent le goût pour l'histoire et ouvrent de nouveaux horizons culturels<sup>115</sup> qui intéressent aussi les laïcs. Les goûts et donc les lectures de ce nouveau public diffèrent de celles des clercs<sup>116</sup>. Bernard Guenée explique ainsi que « si intéressé que puisse être un moine par l'histoire, il va de soi qu'il est d'abord un homme de foi, pour lequel la doctrine et la pratique religieuses restent l'essentiel »<sup>117</sup>. Antonia Grandsen, quant à elle, qualifie l'historiographie écrite dans les monastères de « sous-produit de la religion »<sup>118</sup>, et même si l'expression semble un peu excessive, l'empreinte religieuse n'est certes pas adaptée à ce que pouvait rechercher un public laïque, ce qui explique que la pratique historiographique sorte du

<sup>108</sup> Éditée par Theodor MOMMSEN, *Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi, 11, Chronica Minora 2*, Berlin : Apud Weidmannos, 1894, p. 334-368.

<sup>109</sup> Éditée par Y. BONNAZ, *op. cit.*, p. 10-30.

<sup>110</sup> Éditée par Y. BONNAZ, *op. cit.*, p. 2-9.

<sup>111</sup> Éditée par Y. BONNAZ, *op. cit.*, p. 31-59.

<sup>112</sup> Éditée par Manuel Gómez-Moreno, *Introducción a la Historia silense, con versión castellana de la misma y de la crónica de Sampiro*, Madrid : Est. tipográfico sucesores de Rivadeneyra (e.a.), 1921.

<sup>113</sup> On en connaît deux manuscrits presque identiques : le Codex regiovaticanus 667 (édité par MIGNE, 83, col.1115-1118) et le Codex coenobii moissiacensis (édité par Claude DE VIC et Joseph VAISSÈTE dans leur *Histoire Générale de Languedoc*, Toulouse : Privat, 1872-1904).

<sup>114</sup> Éditée par Georg Heinrich PERTZ, *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores, 1 Annales et chronica aevi Carolini*, Hannover : Impensis Bibliopolii avlici Hahniani, 1826, p. 280-313.

<sup>115</sup> M.-P. CAIRE-JABINET, *op. cit.*, p. 29. Quatrième croisade 1204-1217, cinquième croisade 1217-1221.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>117</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie... », p. 209.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 210. Il cite Antonia GRANDSEN, *Historical Writing in England, c. 220 - c. 1307*, Londres, 1974, p. 14.

monastère<sup>119</sup>. Elle devient alors moins marquée par le religieux, moins savante car moins bien documentée, mais plus adaptée au goût et aux capacités du *public*. Parfois, un historiographe entretenu par de puissants personnages se contente d'une seule lecture dont il réécrit une version latine ou vernaculaire<sup>120</sup>. De plus, le perfectionnement des techniques de reproduction, la meilleure commercialisation, la création des universités, le goût des princes pour les livres ou encore le succès de la prédication des franciscains et des dominicains multiplient petit à petit le nombre de bibliothèques et améliorent l'accès aux livres<sup>121</sup>.

Néanmoins, parler de véritable changement au XII<sup>e</sup> siècle en Castille et Léon semble moins pertinent que pour le reste de l'Europe. En effet, les deux chroniques principales du XII<sup>e</sup> siècle, la *Legionense*<sup>122</sup> (début du XII<sup>e</sup> siècle) et la *Najerense*<sup>123</sup> qui est la première chronique royale proprement castillane<sup>124</sup> (fin du XII<sup>e</sup> siècle), semblent partager plus de points communs avec la première phase de l'historiographie qu'avec la seconde, en particulier la rédaction en latin par un ou plusieurs clercs anonymes<sup>125</sup>. S'agissant de la Castille et du León, nous déplaçons donc plutôt le tournant historiographique à la première moitié du siècle suivant, avec les œuvres de Lucas de Tuy et Rodrigue Jiménez de Rada, qui sont les principales sources de la *Estoria de España*.

Lucas de Tuy, moine de Saint-Isidore de León et futur évêque de Tuy, achève en 1236 le *Chronicon Mundi*. Cette chronique, rédigée en latin, est une commande de la Reine Bérandère, mère du roi Ferdinand III de Castille et du León. Le récit s'ouvre sur l'Antiquité et va jusqu'à la conquête de Cordoue par Ferdinand III en 1236. L'archevêque de Tolède Rodrigue Jiménez de Rada termine le *De Rebus Hispaniae* dix ans plus tard<sup>126</sup>. Cette chronique commandée par le roi Ferdinand III est elle aussi rédigée en latin. Elle raconte aussi l'histoire de la Péninsule, de ses origines jusqu'au présent du Tolédan qui en est à la fois l'auteur et l'un des protagonistes, même si, au contraire de Lucas de Tuy, don Rodrigue passe

---

<sup>119</sup> Philippe POIRRIER, *Introduction à l'historiographie*, Paris : Belin, 2009, p. 9.

<sup>120</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie... », p. 210.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>122</sup> Nous conservons un manuscrit de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle à la Bibliothèque Nationale d'Espagne, folios 1 à 59 du manuscrit 1181 (MSS/1181)), publié par Manuel GÓMEZ-MORENO, *Introducción a la Historia silense, con versión castellana de la misma y de la crónica de Sampiro*, Madrid : Est. tipográfico sucesores de Rivadeneyra (e.a.), 1921.

<sup>123</sup> Nous conservons deux manuscrits à la Real Academia de Historia, 9/4922, antigua A-189 et 9/450 antigua G-1, édités par Juan Antonio ESTÉVEZ SOLA, *Chronica Naiarenensis*, Turnhout : Brepols, 1995.

<sup>124</sup> G. LE MORVAN, « La *Chronica naiarenensis* : d'un néo-gothisme astur-léonais à un néo-gothisme castellan », *e-Spania*, 7, juin 2009.

<sup>125</sup> Mises à part la *Chronique de Sampiro* qui a été rédigée par l'évêque d'Astorga, Sampiro, ce qui constitue une exception.

<sup>126</sup> Jiménez de Rada termine le *De Rebus Hispaniae* en 1243 et le parachève en 1246.

très brièvement sur l'histoire des peuples qui précèdent les Goths en Espagne, passant directement du grec Hispan à l'histoire des Goths et évoquant brièvement et de façon elliptique les évènements qui se succèdent après Hispan<sup>127</sup>.

Avec ces deux historiographes, et après une pause de plusieurs décennies<sup>128</sup>, l'histoire commanditée par le pouvoir royal pratiquement moribonde<sup>129</sup> renaît, en même temps qu'elle s'éloigne de son modèle initial. Certes les deux auteurs utilisent toujours le latin, et ce sont des clercs, mais la ressemblance avec leurs devanciers s'arrête là. Georges Martin affirme même que Lucas de Tuy « réinventa [...] l'histoire d'Espagne et l'art de la rapporter »<sup>130</sup>.

Tout d'abord, Lucas de Tuy et Jiménez de Rada se différencient de leurs prédécesseurs anonymes en affichant leurs noms, ainsi que par leurs fonctions (le premier, chanoine, a beaucoup voyagé et devient évêque du León en 1239<sup>131</sup>, et le second devient archevêque de Tolède en 1209<sup>132</sup>), et par leurs liens avec le pouvoir royal, en particulier pour Jiménez de Rada qui, en tant que conseiller des rois de Castille et acteur de la Reconquête, est l'un des personnages les plus importants et influents de son temps, tant au plan politique que religieux<sup>133</sup>. Pour les deux hommes, il s'agit de défendre les intérêts de leur royaume respectif dans le contexte de réunification de la Castille et du León (1230). L'un des points d'achoppement les plus importants est sans doute le siège de la primatie des Espagne. En effet, Tolède et León se disputaient la direction de l'Église Catholique de la Péninsule et le prestige et l'autorité que cela conférait. De plus, les deux œuvres sont explicitement le fruit d'une commande royale, ce qui témoigne de l'intérêt porté par la monarchie à l'historiographie, à son utilité ou plutôt à son pouvoir<sup>134</sup>. Paradoxalement, même si les deux clercs répondaient à une commande royale, ils bénéficiaient d'une plus grande indépendance.

Lieu d'une investigation et d'une élaboration argumentaire sur les droits de la couronne ou d'un dialogue politique entre des intellectuels éclairés et le roi, la pratique historiographique ménageait à l'historien – même s'il agissait à l'initiative de la royauté et pour la servir – une grande autonomie, une grande liberté de réflexion. Pour être véritablement utile, il fallait véritablement chercher, il fallait véritablement penser. C'est pourquoi, l'apogée

---

<sup>127</sup> Voir p. 382-386 et p. 390-394.

<sup>128</sup> G. MARTIN, « Dans l'atelier des faussaires... », p. 280. Aucune chronique du même genre n'est rédigée entre la *Chronique Najerense* (vers 1190) et le *Chronicon* (1236), nous ne tenons pas compte ici du *Liber Regum* (tournant du XIII<sup>e</sup> siècle) puisqu'il fut rédigé en aragonais.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>131</sup> Enrique JÉREZ CABRERO, *El Chronicon Mundi de Lucas de Tuy (c. 1238): técnicas compositivas y motivaciones ideológicas*, Thèse doctorale dirigée par Diego Catalán, 2006, p. 180-182.

<sup>132</sup> *DRH trad.*, p. 19.

<sup>133</sup> *DRH trad.*, introduction, p. 16-27.

<sup>134</sup> M.-P. CAIRE-JABINET, p. 31-32, et G. MARTIN, « Le pouvoir historiographique... », p. 123.

historiographique que constitue le règne de Ferdinand III est aussi l'apogée de l'autorité de l'historiographe.<sup>135</sup>

En dressant les portraits des rois et des princes, Lucas et Rodrigue montrent les qualités dont les rois doivent être pourvus et les défauts ou les vices qu'ils doivent au contraire bannir. Cette méthode à portée didactique s'apparente à la tradition médiévale du *Miroir des princes*, destiné à éduquer le Prince et à le guider dans son gouvernement<sup>136</sup>. Dans un rapport de pouvoir avec le roi<sup>137</sup>, les deux clercs se positionnent donc comme conseillers et enseignants du monarque. Ils peuvent se permettre d'exposer leur vision du pouvoir royal ou des relations que celui-ci doit entretenir avec la noblesse, même si en l'occurrence leurs avis divergent<sup>138</sup>.

Cependant, malgré l'évolution des siècles et des contextes d'énonciation, en particulier la formation et le renforcement des royaumes chrétiens, les jeux de pouvoir entre ces royaumes, la reconquête progressive du territoire face à l'envahisseur, il est un élément constant, un aspect pratiquement présent dans toutes les chroniques asturiennes puis léonaises et enfin castillanes. Il s'agit du néo-gothicisme.

### C. Le néo-gothicisme dans l'historiographie astur-léonaise et castillane

Le néo-gothicisme ou néo-wisigothisme est une « représentation selon laquelle les royaumes astur-léonais puis castillano-léonais doivent être considérés comme les successeurs légitimes du royaume wisigothique »<sup>139</sup>. Cette construction idéologique (même si les

---

<sup>135</sup> G. MARTIN, « *Le pouvoir historiographique...* », p. 126-127.

<sup>136</sup> Ghislaine FOURNÈS et Elvezio CANONICA (éd.), *Le miroir du prince : écriture, transmission et réception en Espagne, XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles*, Presses universitaires de Bordeaux, Pessac, 2011. *Avant-propos*, p. 11.

<sup>137</sup> G. MARTIN, « *Le pouvoir historiographique...* », p. 123.

<sup>138</sup> G. MARTIN, « *Dans l'atelier des faussaires...* », p. 291. À propos de Jiménez de Rada : « convaincu de ce que l'harmonie politique du royaume repose sur un partage équitable du pouvoir entre la noblesse et la royauté ». Et Georges MARTIN, « Luc de Tuy, Rodrigue de Tolède, leurs traducteurs et leurs compilateurs alphonins. Comparaison segmentaire d'une lexicalisation », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 14-15, 1989, p. 173-206, p. 175-176. À propos de Lucas : « conviction qui traverse tout le *Chronicon* : qu'il n'est pire ennemi de la couronne que la noblesse. Plus largement, c'est d'une extrême défiance à l'endroit de l'aristocratie laïque dans son ensemble dont témoigne son œuvre ».

<sup>139</sup> Miguel Ángel LADERO QUESADA, « Neogoticismus », in : R.-H. BAUTIER et alii, *Lexicon des Mittelalters*, München et Zürich : Artemis, 1993, t. 6, cols. 1090-1091, cité par Thomas DESWARTE, *op. cit.*, p. 11. À propos du néo-gothicisme, voir Patrick HENRIET, « Le jour où la "reconquête" commença : jeux d'écritures et glissements de sens autour de la bataille de Covadonga (VIII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) », in : Claude CAROZZI et Huguette TAVIANI-CAROZZI (éd.), *Faire l'événement au Moyen Âge*, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2007, p. 41-58 ; Thomas DESWARTE, *op. cit.* ; G. LE MORVAN, *op. cit.* ; *id.*, « La Chronica naiarensis : d'un néo-gothisme astur-léonais à un néo-gothisme castillan », *e-Spania*, 7, 2009 ; *id.*, « Un récit (la chute du royaume wisigothique d'Espagne dans l'historiographie chrétienne des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles) », in : *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 11-42 ; Julia MONTENEGRO et Arcadio del CASTILLO, « Don Pelayo y

recherches récentes semblent montrer une certaine continuité entre l'époque wisigothique et le royaume astur-léonais<sup>140</sup>, cette continuité n'est pas complète et relève au moins en partie de la construction idéologique) revêt plusieurs aspects et possède plusieurs implications. Tout d'abord, il s'agit de mettre en scène les origines mythiques du royaume, c'est-à-dire une fondation nationale et identitaire, qui repose sur des ancêtres glorieux. Présenter les Astur-léonais comme les héritiers et continuateurs des Wisigoths favorise un sentiment d'appartenance, une cohésion du groupe, garantis par une même origine, soudée par le passé. Cela légitime aussi l'existence même du royaume puisqu'il est présenté comme la continuité naturelle du royaume de Tolède. Ensuite, si l'on déroule le fil de cette logique, le fait que les Astur-léonais soient (ou soient censés être) les dépositaires légitimes de l'autorité wisigothique, leur confère une autorité hégémonique sur les autres royaumes chrétiens<sup>141</sup>. Enfin, cette filiation, qu'elle soit biologique ou symbolique – cela dépend des auteurs et des périodes – a aussi vocation à leur attribuer une autorité naturelle sur toute la péninsule Ibérique dont les Wisigoths étaient les premiers, et les seuls, à être parvenus à instaurer l'unité spatiale, politique et religieuse<sup>142</sup>. L'ensemble du territoire reviendrait donc de plein droit au royaume astur-léonais, ce qui justifierait la Reconquête, présentée comme la restauration légitime et naturelle d'un passé exalté et idéalisé. L'idéologie néo-gothiciste relève donc d'un véritable programme politique et s'appuie sur une construction du passé pour justifier le présent et tenter de réaliser l'avenir.

---

los orígenes de la Reconquista : un nuevo punto de vista », *Hispania*, 180, 1992, p. 5-32 ; Alexander Pierre BRONISCH, « El concepto de España en la historiografía visigoda y asturiana », *Norba : Revista de historia*, 19, 2006, p. 9-42 ; Luis GARCÍA MORENO, « Los últimos tiempos del reino visigodo », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 189, 1992, p. 425-459 ; *id.*, « Patria española y etnia goda (siglos VI-VIII) », in : Vicente PALACIO ATARD (éd.), *De Hispania a España. El nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de Hoy, 2005, p. 41-53 ; Alain MILHOU, « De Rodrigue le pêcheur à Ferdinand le Restaurateur », in : Jacques FONTAINE et Christine PELLISTRANDI (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, colloque international du CNRS tenu à Paris, 14-16 mai 1990*, Madrid : Casa de Velázquez, 1992, p. 365-382 ; Adeline RUCQUOI, « Les Wisigoths, fondements de la nation Espagne », in : Jacques FONTAINE et Christine PELLISTRANDI (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, colloque international du CNRS tenu à Paris, 14-16 mai 1990*, Madrid : Casa de Velázquez, 1992, p. 341-352 ; Yves BONNAZ, « Le néo-gothisme », in : Yves BONNAZ (éd.), *Chroniques asturiennes (fin IX<sup>e</sup> siècle)*, Paris : CNRS, 1987, p. LXXXVIII-XCIII ; *id.*, « Divers aspects de la continuité wisigothique dans la monarchie asturienne », in : *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 12, Madrid : Casa de Velázquez, 1976, p. 81-99.

<sup>140</sup> T. DESWARTE, *op cit.*, p. 46-48.

<sup>141</sup> Les autres royaumes chrétiens ne se sont d'ailleurs pas construits selon le même raisonnement. Michel ROUCHE, « Préface », in : T. DESWARTE, *op. cit.*, p. VIII et Michel ZIMMERMANN, « Conscience gothique et affirmation nationale dans la genèse de la Catalogne (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles) », in : Jacques FONTAINE, *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique*, p. 51-67.

<sup>142</sup> Récarède (roi de 586 à 601) instaure l'unité religieuse en se convertissant au Catholicisme en 589. Swinthila (roi de 621 à 631) est le premier roi wisigoth qui règne sur toute la péninsule Ibérique.

Le texte fondateur du néo-gothicisme est le *Testamentum* d'une donation faite par Alphonse II (roi des Asturies de 791 à 842) à la basilique du Saint-Sauveur d'Oviedo lors de sa fondation le 16 novembre 812. Ce document établit l'idée d'une continuité gothique qui enraccinerait la royauté asturienne dans la royauté des Goths, et placerait déjà Alphonse II au-dessus de tous en insistant sur le passé et sur la Providence qui l'ont conduit à être roi. De plus, c'est pendant son règne qu'a lieu la découverte considérée comme miraculeuse du tombeau de l'apôtre Jacques à Compostelle. Grâce à ce tombeau, la région devient l'un des plus importants centres de pèlerinage de la Chrétienté et contribue au renforcement politique et économique du royaume astur-léonais qui se veut sauveur et garant de la Chrétienté<sup>143</sup>. Bien que le néo-gothicisme soit avant tout une idéologie politique<sup>144</sup>, c'est un projet à multiples facettes qui se manifeste également à travers l'historiographie et qui s'inspire notamment d'Isidore de Séville. L'évêque de Séville – qui figure parmi les auteurs les plus lus du Moyen Âge et à l'origine de la culture occidentale<sup>145</sup> – est un modèle du néo-wisigothisme, dans le sens où il a posé les fondations du mythe wisigoth<sup>146</sup>. Contemporain de la conversion au Catholicisme du roi Récarède en 589, il a d'abord été témoin de l'unité religieuse et politique des Wisigoths et des autochtones hispaniques établie par Récarède, puis de l'unité territoriale réalisée par le fils de ce dernier, Swinthila qui a conquis les dernières terres possédées par les Byzantins. Dans son *Historia Gothorum, Vandalorum et Suevorum*<sup>147</sup>, Isidore célèbre la grandeur de l'Espagne et élabore et exalte l'identité gothique de l'Espagne unifiée politiquement et religieusement sous l'égide des rois wisigoths<sup>148</sup>. Mentionnons aussi

<sup>143</sup> G. MARTIN, « Un récit... », p. 25-27.

<sup>144</sup> Au sujet des différentes étapes de l'évolution politique du néo-gothicisme, voir le livre de Thomas DESWARTE, *op. cit.*

<sup>145</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 303.

<sup>146</sup> D'autres auteurs latins ont aussi contribué à forger cette image des Goths, comme Orose, Salvien, Cassiodore, Jordanès... Voir Suzanne TEILLET, *Des Goths à la nation gothique : les origines de l'idée de nation en Occident, du V<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle*, Paris : Les Belles Lettres, 2011, p. 463-501. Cependant, c'est Isidore qui scelle le mariage des Goths et de l'Espagne et qui a été le plus lu et le plus suivi. Consulter à ce propos *Ibid.*, p. 403-501 et Jacques FONTAINE, *Isidore de Séville : genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout : Brepols, 2000, p. 361-376.

<sup>147</sup> Isidore DE SÉVILLE (auteur), Nathalie DESGRUGILLERS-BILLARD (éd. et trad.), *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves*, Clermont-Ferrand : Éd. Paleo, 2009, Isidore de Séville a rédigé deux versions de l'*Histoire des Goths...*, la seconde, la plus longue est entièrement consacrée à l'éloge des Goths et elle précédée d'un éloge de l'Espagne, le *Laus Spaniae*, dont nous reparlerons plus loin (voir p. 392-393), J. FONTAINE, *Isidore de Séville...*, p. 224-225. L'archevêque a aussi rédigé une *Chronique* universelle dans laquelle il « se propose de montrer [...] dans un récit suivi l'enchaînement continu des dynasties impériales et royales, qu'il voit se succéder linéairement par générations et par règnes », *ibid.*, p. 221

<sup>148</sup> *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves*, 62, p. 110 : « aera DCLIX, ann. imperii Heraclii X, gloriosissimus Suintila gratia divina regni suscepit sceptrum. Iste sub rege Sisebuti duces nactus officium, Romana castra perdomavit, Ruccones superavit. Postquam vero apicem fastigii regalis conscendit, urbes residuas quas in Hispaniis Romana manus agebat, praelio conserto obtinuit, auctamque triumphii gloriam prae caeteris regibus felicitate mirabili reportavit. Totius Hispaniae infra Oceani fretum monarchia regni primus idem potitus, quod nulli retro principum est collatum. Auxit eo praelio virtutis ejus titulum duorum patritiorum

Julien de Tolède, archevêque de Tolède de 680 à 690, qui compose vers 675 l'*Historia Wambae*<sup>149</sup>, une brève monographie, de « triple caractère historique, panégyrique et exemplaire »<sup>150</sup> consacrée à l'éloge de Wamba, roi de 672 à 680. Sans prétendre à l'exhaustivité, donnons un aperçu des différentes étapes de l'évolution du néo-gothicisme dans l'historiographie astur-léonaise puis castillane.

La *Chronique Albeldense* achevée entre 881 et 883 sous le règne d'Alphonse III (roi de 866 à 910) s'inspire du *Testamentum* ainsi que probablement d'un *Chronicon* perdu datant du règne d'Alphonse II. Elle renforce la légitimité du royaume en présentant Alphonse I<sup>er</sup>, le gendre et successeur de Pelayo<sup>151</sup>, comme le fils du duc des Cantabres<sup>152</sup>, ce qui ferait de la monarchie astur-léonaise une royauté issue d'un Goth et d'un autochtone noble. Elle présente ensuite Alphonse II comme celui qui a restauré l'ordre des Goths tout entier, tant dans l'Église qu'au Palais : « *Omnemque Gothorum ordinem sicuti Toletum fuerat tam in Ecclesia quam in Palatio in Oueto cuncta statuit* »<sup>153</sup>. L'affirmation du royaume d'Oviedo comme le seul royaume héritier de Tolède répond aussi à la naissance d'une nouvelle dynastie en Navarre qu'Alphonse III voulait garder sous sa coupe<sup>154</sup>.

La *Chronique Prophétique*, vraisemblablement rédigée en avril 883 par un mozarabe, annonce que dans les sept mois à venir Alphonse III restaurera le règne des Goths. Cependant, ce texte ne s'inscrit pas vraiment dans la tradition de continuité néo-gothique asturienne car il s'agit de libérer et de restaurer le peuple des Goths, et non d'instaurer un nouveau royaume auquel se soumettre. Cette chronique a connu un grand succès<sup>155</sup>, mais son contenu était

---

*obtentus, quorum alterum prudentia suum fecit, alterum virtute praelii sibi subiecit* ». Traduit p. 42-43 : « ère 659. Au cours de la dixième année du règne de l'empereur Héraclius, la grâce divine octroya le sceptre du royaume goth au très glorieux Swinthila. Sous le règne de Sisebut, il avait été nommé chef des armées, était parvenu à soumettre les soldats de Rome et à surpasser les Ruccons. Après avoir été élevé aux fastes de la royauté, il prit sous sa main le reste des villes de l'Espagne romaine, tenant fermement les combats. Il remporta une immense gloire de ce triomphe. Il avait en son pouvoir toute l'Espagne jusqu'au détroit de l'Océan, si bien qu'aucun roi avant lui n'avait regroupé autant de terres. Grâce à la puissance de ses batailles, il accrut son honneur par la prise de deux patrices : l'un grâce à sa prudence, l'autre grâce à la force de la lutte ».

<sup>149</sup> Julien de TOLÈDE (auteur), Jocelyn Nigel Hillgarth, Wilhelm Levison et Bernhard Bischoff (éd.), *Sancti Juliani Toletanae sedis episcopi opera. Pars I*, Turnhout : Brepols, 1976.

<sup>150</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 585-586, 602.

<sup>151</sup> Le premier successeur de Pelayo est son fil Fafila (737-739), mais il n'a pas mené de campagnes militaires importantes et la tradition fait de lui un homme imprudent, tué par un ours au cours d'une partie de chasse. Sans descendance masculine et sans frère, c'est l'époux de sa sœur, Alphonse I<sup>er</sup> qui monte sur le trône.

<sup>152</sup> Y. BONNAZ, *op. cit.*, *Chronique Albeldense*, 38, p. 23 : « *Adefonsus, Pelagii gener, regnavit annis XVIII. Iste Petri Cantabriae ducis filius fuit* » : « Alphonse, gendre de Pelayo, régna dix-huit ans. Il était le fils de Pierre, duc de Cantabrie ».

<sup>153</sup> *Ibid.*, 44, 1, p. 24 : « Il établit à Oviedo l'ordre des Goths tout entier, tel qu'il avait existé à Tolède, tant dans l'Église qu'au Palais ».

<sup>154</sup> G. MARTIN, « Un récit... », p. 27-30.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 35.

contraire aux intérêts du royaume des Asturies qui cherchait à s'imposer dans le contexte du des débuts de la Reconquête<sup>156</sup>.

La *Chronique dite d'Alphonse III*, rédigée au début du X<sup>e</sup> siècle et dont nous conservons deux versions (*Rotense* et *Ovetense* ou *érudite*), est un document intéressant et novateur à plus d'un titre, en particulier si l'on tient compte de la richesse et de la diversité des sources et de l'important travail de refonte qui les accompagnent. Il accentue la continuité génétique et dynastique de la royauté en présentant Pelayo comme un wisigoth de sang royal et Alphonse I<sup>er</sup> comme étant lui aussi un goth d'extraction royale<sup>157</sup>. Pour Georges Martin, cette chronique montre la conscience royale de la portée du texte historiographique.

Souci de la royauté d'assembler, d'unifier sous son autorité le matériau historique épars et dissemblable, d'accaparer tout l'héritage du discours sur le temps. Mais ces composants historiographiques, mêlés d'éléments exogènes – motifs folkloriques, thèmes mythologiques, topiques chrétiens plutôt que traditions historiques orales – sont déconstruits, puis réélaborés, pour la première fois, dans une narration véritable : suivie, cohérente, appliquée à interpréter en son sein l'ensemble des événements, allant jusqu'à commenter elle-même. Il s'agit d'une émergence capitale : celle d'une conscience d'historien – ici d'abord une conscience d'écrivain –, parfaitement lucide quant aux fondements et aux enjeux de sa tâche, préoccupée par le poids du sens qu'elle donne aux faits, disposée à exploiter l'aptitude du récit historique à articuler un message idéologique complexe<sup>158</sup>.

La *Chronique Legionense (dite Silense)*, rédigée dans le premier tiers du XII<sup>e</sup> siècle est une biographie inachevée du roi Alphonse VI (roi de 1165 à 1109). Bien que présentant des caractéristiques néo-wisigothiques, elle est avant tout centrée sur le roi et ses qualités. À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, la *Chronique Najerense*, transfère le mythe gothique à la Castille. Elle prend la forme d'une histoire universelle commençant par la Création et continuant par l'histoire biblique, classique, wisigothique puis castillano-léonaise, ce qui a certainement influencé Lucas de Tuy et Rodrigue Jiménez de Rada.

À la mort d'Alphonse VII en 1157, Ferdinand II hérite du León et Sanche III de la Castille, ce qui affaiblit l'idéologie néo-wisigothique pendant plusieurs décennies. Ce n'est qu'en 1230, lorsque Ferdinand III réunit définitivement les deux royaumes, que la couronne renoue avec cette tradition. Lucas de Tuy et le Tolédan constituent alors une étape primordiale de l'historiographie et participent au renouveau du néo-gothicisme<sup>159</sup>. Lucas de Tuy continue

---

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 30-35.

<sup>157</sup> Uniquement dans la version érudite, Y. BONNAZ, *op. cit.*, version érudite 8, 1, p. 45 : « *filius Petri ducis <qui> ex semine Leuwigildi et reccaredi regum progenitus, tempore Egicani et Witzani princeps militiae fuit* » : « fils du duc Pierre (qui), issu de la race des rois Léovigilde et Récarède, fut le chef de l'armée au temps d'Égica et de Witiza ».

<sup>158</sup> G. MARTIN, « Un récit... », p. 35-42.

<sup>159</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 189-192.

par exemple de faire référence aux chrétiens du Nord de la péninsule Ibérique comme à des « Goths », même après la chute du roi Rodrigue et du royaume wisigoth<sup>160</sup>. Cependant, c'est surtout Jiménez de Rada qui contribue à ce renforcement. En effet, dans le chapitre VII, il résume plusieurs siècles d'histoire en quelques lignes :

*Grecorum igitur seruitute Hispania remansit oppressa usque ad tempora Romanorum; medio tempore regno diuiso plurium preda diripiencium uastationem non potuit fugere, que leonum faucibus cogebatur inferri*<sup>161</sup>.

Dans le chapitre suivant, le Tolédan passe directement à l'histoire des Goths, à leur origine, leurs conquêtes, leur évolution... Et, sauf exception, il ne reparle plus de l'Hispanie avant l'arrivée des Goths sur le sol péninsulaire. La présence des Phéniciens, des Grecs, des Carthaginois et des Romains passe donc presque inaperçue et n'est évoquée que de façon indirecte et souvent à travers le prisme de l'histoire des Goths. En effet, Rada met en scène l'histoire de l'Espagne de telle façon qu'à la suite des Ibères seuls les Wisigoths semblent réellement importants et décisifs avant l'invasion musulmane, l'émergence des royaumes chrétiens et la Reconquête. Cette mise en exergue se fait donc au détriment des autres peuples, comme les Romains<sup>162</sup>, pourtant longtemps présents en Espagne et qui laissèrent un héritage important (notamment juridique ou architectural). Trente-neuf chapitres<sup>163</sup> de la chronique sont consacrés aux Wisigoths en Hispanie, à partir du règne d'Athaulf (410-415) jusqu'à l'invasion musulmane qui marque la fin définitive du royaume de Tolède et des Goths, et avant cela dix-sept chapitres<sup>164</sup> sont consacrés à leur origine et leur évolution bien avant leur arrivée en Espagne. En tout, cela représente un quart<sup>165</sup> des chapitres. D'ailleurs, l'un des noms du *De Rebus Hispaniae* est *Historia Gothica*, ce qui tend à montrer que, dans cette œuvre, l'histoire de l'Espagne et des Espagnols se confond avec l'histoire des Goths. Tout comme Isidore de Séville, il insiste particulièrement sur l'unité politique et religieuse réalisée par les rois wisigoths, dont il fait des parangons de vertus, et il met aussi en scène la piété édifiante du royaume wisigoth en décrivant les Conciles de Tolède et en montrant le

---

<sup>160</sup> E. JÉREZ CABRERO, *op. cit.*, p. 186 : « entre otras, llamo la atención sobre las siguientes ocasiones en que los cristianos españoles son considerados « godos » : IV.321-22, .516, .3521-22, 45, .365, .375, 67, .405, .455, .5725, .7050, .7755 y .8342 ».

<sup>161</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 7, p. 19, 13-16, DRH trad., p. 71 : « Por tanto, España permaneció sometida a la servidumbre de los griegos hasta los tiempos de los romanos ; durante un periodo intermedio el reino, roto, quedó al arbitrio del saqueo de cuantos querían y no pudo evitar su devastación, como la presa que a dentelladas se disputan los leones ».

<sup>162</sup> Nous n'avons recensé que vingt-et-une références aux Romains, voir p. 383-384.

<sup>163</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 6, p. 47 – III, 21, p. 106.

<sup>164</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 8, p. 20 – II, 5, p. 46.

<sup>165</sup> Soit cinquante-six chapitres sur deux-cent-dix-sept.

rayonnement religieux et culturel de la capitale qui domine l'Église Catholique. Il construit ainsi un lien entre Dieu et les Goths, qu'il esquisse avec la prise de Rome par Alaric, développe ensuite avec le motif du bon gouvernement des rois, et ce lien est définitivement scellé par l'onction que reçoit Wamba.

La démonstration historiographique qui vise à installer et légitimer le mythe néo-wisigothique est donc une tradition établie avant Alphonse X. Elle repose sur une suite de mécanismes que l'on pourrait résumer ainsi : mythification des ancêtres wisigoths, explication de la chute du Royaume, établissement d'une permanence entre les Wisigoths d'avant 711, exaltation de Pelayo, le sauveur providentiel, et enfin justification d'une continuité dynastique (de parenté de sang ou d'alliance) et politique de Pelayo jusqu'au présent des historiographes<sup>166</sup>. Inés Fernández-Ordóñez affirme que la *Estoria de España* fonde bien la légitimation de la monarchie castillane sur le néo-gothicisme :

*[...] basándose en el presupuesto, defendido desde la primitiva historiografía astur-leonesa, de que la monarquía asturiana y sus herederos son por linna los descendientes de los reyes godos<sup>167</sup>.*

Or, si on peut effectivement être d'accord avec la chercheuse en ce qui concerne le néo-gothicisme des chroniques qui ont précédé l'œuvre d'Alphonse X, il ne peut en être de même pour la *Estoria de España*. En effet, elle ne peut être étudiée sans considérer ce qui précède l'histoire des Goths, car le Roi Sage ne fait pas commencer son histoire avec l'arrivée de ces derniers. Il faut donc nécessairement prendre en compte les 385 premiers chapitres de la chronique, afin d'étudier et d'évaluer les persistances et les éventuelles distances qu'Alphonse X prend avec ce mythe.

---

<sup>166</sup> La légitimation s'appuie aussi sur l'exposition des raisons de la défaite de 711, voir p. 180-210.

<sup>167</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « El taller historiográfico... », p. 24-25.

## Chapitre 2

### La *Estoria de España* : évolution ou rupture ?

La *Estoria de España* et la *General Estoria* ont été composées sous l'égide d'Alphonse X et en collaboration avec lui, mais le monarque ne présente pas le rôle qu'il a joué de la même façon dans chaque prologue. Dans la *General Estoria*, il se positionne comme l'instigateur de la chronique, mais non comme son rédacteur : « *aqui se comiença la general e grand estoria que el muy noble rey don Alfon [...] mando fazer* »<sup>168</sup>, et un peu plus loin : « *yo don Alfonso [...] despues que oue fecho ayuntar muchos escritos e muchas estorias delos fechos antiguos, escogi dellos los mas uerdaderos e los meiores que y sope; e fiz ende fazer este libro* »<sup>169</sup>. En revanche, dans la *Estoria de España*, s'il se donne aussi à voir comme commanditaire, nous lisons ainsi : « *mandamos ayuntar quantos libros pudimos auer de istorias en que alguna cosa contassen de los fechos dEspanna* »<sup>170</sup>, il s'assume aussi et surtout comme rédacteur, comme le montre la phrase suivante : « *aqui se comiença la estoria de Espanna que fizo el muy noble rey don Alfonso* »<sup>171</sup> et « *compusiemus este libro* »<sup>172</sup>. Cela constitue une nouveauté, c'est la première fois qu'un roi s'affirme comme rédacteur d'une chronique. Les deux antécédents immédiats de la chronique, le *Chronicon Mundi* et le *De Rebus Hispaniae* ont bien été commandés par des souverains, Bérandère de Castille pour le premier et Ferdinand III de Castille, son fils, pour le second, mais ces derniers ne sont pas intervenus dans la rédaction.

Il y a bien l'exemple de la *Chronique dite d'Alphonse III*, mais nous n'avons aucune certitude sur son ou ses auteurs. En effet, deux éléments pourraient laisser croire que le roi lui-même serait l'auteur de cette chronique. La première version de la chronique (version *Rotense*) affirme que la ville de Viseu a été repeuplée sur « *iussu nostro* »<sup>173</sup>, ce qui laissait penser à Sánchez Albornoz<sup>174</sup> qu'Alphonse III en était l'auteur. Quant à la lettre qui sert de

---

<sup>168</sup> *General Estoria*, titre du prologue, p. 3.

<sup>169</sup> *General Estoria*, prologue, p. 3, 20b-30b.

<sup>170</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 26a-28a.

<sup>171</sup> *PCG*, titre du prologue, p. 3.

<sup>172</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 44a.

<sup>173</sup> Y. BONNAZ, *op. cit.*, version *rotense*, 5, 2, p. 31 « notre ordre ».

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 134, et Claudio SÁNCHEZ-ALBORNOZ, *Investigaciones sobre historiografía hispana medieval (siglos VIII al XII)*, Buenos Aires : Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Historia de España, 1967, p. 42 : « *nadie, sino el rey podía escribir "iussu nostro", pues sólo en nombre del monarca y por su orden se hacían las pueblas. El refundidor, clérigo erudito, no se atreve a emplear las palabras del príncipe, impropias en su pluma,*

prologue à la seconde version (version érudite), elle semble être revendiquée par « *Adefonsus Rex* »<sup>175</sup> qui se propose de présenter la chronique à un certain Sébastien<sup>176</sup>, ce qui semble montrer que c'est le roi qui a écrit, si ce n'est la chronique, au moins le prologue. Cependant, plusieurs points viennent contredire cette idée. Selon Georges Martin, le repeuplement de Viseu par Alphonse III n'est pas attesté et rien ne prouve l'authenticité de la lettre<sup>177</sup>. De plus, les *incipit* des deux versions affirment que la chronique a été écrite pendant le règne des fils<sup>178</sup> d'Alphonse III, donc après la mort de ce dernier. Yves Bonnaz pense que « le rédacteur de la chronique est très probablement un clerc, un familier du roi habitué au style officiel des actes royaux »<sup>179</sup>, même s'il reconnaît que le roi en est sûrement l'inspirateur<sup>180</sup>. Au regard des travaux de Georges Martin et Yves Bonnaz, il semble que nous puissions légitimement penser qu'Alphonse X, tout en s'inscrivant dans une tradition de rois instigateurs, est bien le premier à prendre une part active dans la rédaction.

En effet, même si Alphonse X se présente comme (l'unique ?) artisan et rédacteur de le *Estoria de España*, et compte tenu de la somme de travail que représentent ces deux chroniques, nous pouvons être certains qu'il n'a pas pu la rédiger entièrement et seul. Antonio G. Solalinde<sup>181</sup> et Gonzalo Menéndez Pidal<sup>182</sup> ont montré qu'elles sont en réalité le fruit d'un travail collectif mené dans des ateliers d'écriture en collaboration et sous l'étroite supervision du roi. Inés Fernández-Ordóñez fait remarquer à ce propos certaines incohérences<sup>183</sup>, preuves

---

*y escribe "a nobis" [...]. A través de toda la crónica se advierte la pluma de un laico, y el "iussu nostro" a que acabamos de referirnos, parece argumento de fuerza para su atribución al rey ».*

<sup>175</sup> Y. BONNAZ, *op. cit.*, version érudite, lettre/prologue, p. 31.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 31 : « *Adefonsus Rex Sebastiano nostro salutem [...] nos quidem ex eo tempore, sicut ab antiquis et a praedecessoribus nostris audiuiimus, et uera esse cognouimus, tibi breuiter intimabimus* » : « Le roi Alphonse à notre Sébastien, salut [...] nous allons nous-même te la présenter brièvement à partir de ce temps, comme nous l'avons entendue des anciens et de nos prédécesseurs et telle que nous l'avons tenue pour exacte ».

<sup>177</sup> G. MARTIN, « Un récit... », note 58, p. 36. « Rien ne prouve l'authenticité de la lettre – l'identification de Sébastien reste incertaine ».

<sup>178</sup> Y. BONNAZ, *op. cit.*, *incipit* de la version *rotense*, p. 31 : « [...] *in tempore glorioso ordoni regis diue memorie adefonsi regis filio collecta* », et *incipit* de la version érudite, p. 31 : « [...] *in tempore gloriosi garseani regis adefonsi filii collecta* ». García I<sup>er</sup> fut roi du León (910-914), et Ordoño II fut roi de Galice (910-914) puis du León (914-924) après la mort de García.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. LIII et p. 134.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 134 : « le souverain en est, sans risque d'erreur, l'inspirateur, le maître d'œuvre ».

<sup>181</sup> Antonio García SOLALINDE, « Intervención de Alfonso X en la redacción de sus obras », *Revista de Filología Española*, 2, 1915, p. 283-288.

<sup>182</sup> Gonzalo MENÉNDEZ PIDAL, « Cómo trabajaron las escuelas alfonsíes », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 4, 1951, p. 363-380.

<sup>183</sup> Citons par exemple les deux étymologies données pour la ville de Carthagène. Selon une première version la ville doit son nom à celui de Carthage (*PCG*, 7, p. 10, 31a-32a : « *Carthagena, que ouo este nombre de Cartago la grand* »), mais dans une seconde version la ville doit son nom à un esclave de Didon, *Carthon*. La chronique dit aussi à propos de l'enlèvement par Alaric de la sœur de l'empereur Honorius, lors du sac de Rome, que cet événement a déjà été abordé : « *segund que a desuso contado la estoria* », 367, p. 210, 13b, alors que cet épisode

que chaque section a été confiée à un ou plusieurs historiographes différents qui ne connaissaient pas toujours le travail réalisé par son ou ses collègues sur le même sujet. Néanmoins, le travail réalisé par ces ateliers n'est nulle part reconnu, et les noms des historiographes chargés de rédiger les *Histoires* n'apparaissent pas, seule la figure du Roi Sage est mise en avant. Cette mise en lumière du roi au détriment des autres rédacteurs a pour conséquence un autre changement.

En effet, lorsqu'il s'agit du *Chronicon Mundi* ou du *De Rebus Hispaniae*, nous savons qu'il s'agit des œuvres de Lucas de Tuy et de Rodrigue Jiménez de Rada. Ces deux chroniques avaient marqué une rupture en posant clairement l'identité de leurs auteurs. Ceux-ci s'exprimaient à la première personne dans leur prologue, s'adressaient à leur suzerain en leur nom<sup>184</sup>. L'anonymat des ateliers alphonsois, ainsi que leur caractère laïque constituent donc un changement par rapport aux deux chroniques de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Cependant, s'agit-il bien d'un changement ou ne s'agitait-il pas plutôt d'un retour en arrière ? En effet, l'anonymat des ateliers rappelle les premières chroniques qui étaient le fruit de clercs confinés dans leurs monastères et contraints à l'anonymat. De plus, Lucas et Rodrigue bénéficient d'une grande autonomie et d'une vraie liberté de réflexion, alors que dans le cas des ateliers, les historiographes sont exclusivement au service du projet et de la réflexion royale. C'est pourquoi, dans ce dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle, même si les ateliers alphonsois ne sont plus constitués de clercs et n'écrivent plus en latin, il semble que le statut qui leur est accordé ne diffère guère de celui des copistes du XII<sup>e</sup> siècle. Dans ces conditions, l'« accaparement par le roi lui-même de l'autorité d'écriture »<sup>185</sup> et le retour à l'anonymat se comprennent comme un recul de l'autonomie de l'historiographe, dont la liberté semble si ce n'est totalement disparaître, être difficilement praticable.

Par ailleurs, la prise en main de la rédaction par l'autorité royale a aussi pour conséquence l'élargissement des sources dont les ateliers peuvent disposer. Pour mener à bien la tâche qui leur est confiée, les équipes alphonsois peuvent ainsi compter sur des sources d'une richesse inédite.

---

n'a pas encore été évoqué. À propos des problèmes rencontrés par les ateliers de rédacteurs, voir I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias...*, p. 47-68.

<sup>184</sup> *Chronicon Mundi*, prologue 2, p. 10, 148-149 : « michi Luce indigno diachono », *CM trad.*, p. 9 : « mandó a mi, Lucas, indigno diachono ». *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 88-89 : « ego Rodericus indignus cathedre Toletane sacerdos », *DRH trad.*, p. 57 : « yo, Rodrigo, indigno sacerdote ». On remarquera la similitude entre les formules de *captatio benevolentiae* utilisées par les deux chroniqueurs.

<sup>185</sup> G. MARTIN, « Le pouvoir historiographique... », p. 128.

Des rois comme Alphonse X ou Edouard I<sup>er</sup> d'Angleterre<sup>186</sup> (roi de 1272 à 1307) ont conscience des possibilités et limites face auxquelles ils se trouvent, mais leur pouvoir et la nécessité rendent possible pour la première fois une consultation massive des bibliothèques. Le roi a en effet plus de possibilités qu'un archevêque et surtout plus qu'un moine copiste. Il peut envoyer ses hommes à travers tout le royaume bien plus librement qu'un clerc souvent attaché toute sa vie à un diocèse ou à un monastère<sup>187</sup>, sans compter que le royaume de Castille n'a cessé de s'accroître, ce qui facilite l'accès aux sources qui se trouvaient jusque-là en territoire musulman ou dans un autre royaume chrétien. Le jeu des accords matrimoniaux et des ambassades permet aussi de tisser des alliances dynastiques, diplomatiques qui favorisent les échanges aussi bien économiques que culturels<sup>188</sup>. Il peut aussi réunir les meilleurs traducteurs pour travailler sur les sources religieuses, profanes, juives, musulmanes... qui ont été réunies. Ce faisant, il peut non seulement aller plus loin que ses prédécesseurs, mais il fait « valoir la puissance totalisatrice de la royauté »<sup>189</sup>, en imposant le modèle d'une autorité supérieure, capable de réunir et de concentrer tous les savoirs, et en rendant obsolète le travail des autres historiographes, incapables de mettre en œuvre la même mécanique que le Roi Sage.

Georges Martin a d'ailleurs montré que la seconde partie du récit de la *Estoria de España* visait à servir les intérêts politiques d'Alphonse X<sup>190</sup>. Les formidables recherches de sources à travers le royaume sont promises à servir des fins politiques, tout comme celles entreprises pour Edouard I<sup>er</sup>. À ceci près que les recherches ibériques avaient pour objectif la rédaction d'une chronique, là où l'enquête anglaise, très urgente, devait servir à obtenir la soumission des prétendants écossais<sup>191</sup>. Au Moyen Âge, il n'était pas rare que l'*histoire* serve ainsi une autre science. Il s'agit d'une discipline auxiliaire<sup>192</sup> qui est au service de la théologie, de l'exégèse et de la morale en fournissant des exemples édifiants<sup>193</sup>, ou encore du

---

<sup>186</sup> En 1291, Edouard I<sup>er</sup> fait ainsi entreprendre des recherches dans les bibliothèques des chapitres et des monastères de son royaume afin de prouver ses droits sur l'Écosse. M.-P. CAIRE-JABINET, *op. cit.*, p. 22, et B. GUENÉE, « Marsile de Padoue et l'histoire », in : *Politique et histoire au Moyen Âge...*, p. 327-340, p. 328.

<sup>187</sup> B. LACROIX, *op. cit.*, p. 100.

<sup>188</sup> Alphonse X descend par sa mère, Béatrice de Souabe, de l'empereur des Romains Frédéric I<sup>er</sup>, il descend par son père, Ferdinand III, d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri II Plantagenêt, ce qui l'apparente au roi Edouard I<sup>er</sup> d'Angleterre, il est aussi apparenté au roi saint Louis qui est le cousin germain de son père et il marie son fils aîné, Ferdinand de la Cerda, à Blanche de France, la fille de saint Louis. Enfin, Alphonse X est marié avec Violante d'Aragon, ce qui fait de lui le gendre de Jaime I<sup>er</sup> d'Aragon. La Castille entretient donc des liens dynastiques avec de nombreux royaumes chrétiens.

<sup>189</sup> G. MARTIN, « Le pouvoir historiographique ... », p. 135.

<sup>190</sup> Voir G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 317-p. 383.

<sup>191</sup> B. GUENÉE, « L'enquête historique ordonnée par Édouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, en 1291 », in : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 119, 1975, p. 572-584.

<sup>192</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie médiévale » ..., p. 209, et C.-O. CARBONELL, *op. cit.*, p. 42.

<sup>193</sup> M.-P. CAIRE-JABINET, *op. cit.*, p. 15-16.

droit<sup>194</sup> ou de la grammaire. Il n'y a pas d'historiens, mais des moralistes, des théologiens et des philosophes...<sup>195</sup>. Pour Bernard Guenée, l'histoire « n'était chez aucun le souci exclusif, ni même l'occupation essentielle. L'histoire était au Moyen Âge une activité secondaire »<sup>196</sup>. Preuve que l'histoire n'est pas une discipline à part entière, elle n'est pas enseignée dans les universités où prévalent encore les sept arts libéraux<sup>197</sup>, et les classements des bibliothèques médiévales ne comptent pas de section historiographique, les livres d'histoires sont dispersés au milieu des autres ouvrages<sup>198</sup>. Compte tenu de cette caractéristique de l'historiographie médiévale, il n'est donc pas étonnant de trouver une autre *utilité* à la *Estoria de España* que la seule connaissance du passé. Cependant, dans le cas d'Alphonse X, même si la visée politique de la seconde partie de la *Estoria de España* est à prendre en compte, on ne peut réduire l'entreprise historiographique alphonsine à cette seule visée politique.

Tout d'abord, il faut prendre en compte l'ampleur de l'œuvre historiographique alphonsine : la *General Estoria* et la *Estoria de España* forment un tout, un ensemble cohérent, même s'il est resté inachevé. Ensuite, il faut considérer les moyens employés et la somme de travail colossale qui a été nécessaire pour mener une telle tâche à bien. Enfin, l'investissement direct du roi est aussi un signe révélateur de l'intérêt qu'il portait à ce projet. En effet, jusque-là les rois avaient passé commande d'histoires, ils ne s'étaient jamais impliqués de la sorte dans leur réalisation. Tout ceci témoigne de l'intérêt porté à l'historiographie par le Roi Sage, non comme auxiliaire, mais comme discipline autonome qui « acquiert une importance égale à celle de la science naturelle et du droit »<sup>199</sup>. Cette prise en charge royale traduit donc à notre sens un changement dans la conception et la vision de l'historiographie, au moins aux yeux du roi.

Ainsi, la *Estoria de España*, et plus largement l'œuvre historiographique entreprise par Alphonse X, marque à de nombreux égards, plus qu'une simple évolution, une véritable

---

<sup>194</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie médiévale »..., p. 208 : « Puisque la religion chrétienne est fondée sur ces deux livres d'histoire que sont l'Ancien et le Nouveau Testaments, le premier effort du théologien sera historique [...] Puisque l'un des buts du trivium est de donner des règles de conduite, des exemples à fuir ou à imiter, il sera tout naturel de chercher dans le passé, c'est-à-dire dans des livres d'histoire, des exemples vrais. »

<sup>195</sup> C.-O. CARBONELL, *op. cit.*, p. 42.

<sup>196</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie médiévale »..., p. 211.

<sup>197</sup> Depuis l'Antiquité, le programme de l'enseignement classique se divise en deux branches, le quadrivium qui s'attache aux études scientifiques et le trivium, ou études littéraires, qui s'intéresse aux arts du discours : la grammaire, la rhétorique, la dialectique. L'histoire a toujours été un support pour l'étude du trivium, mais elle n'en faisait pas partie en tant que matière principale.

<sup>198</sup> Il faut par exemple attendre 1338 pour qu'un catalogue d'histoires et de chroniques fasse son apparition à la Sorbonne. B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie médiévale »..., p. 216, ainsi que p. 208. En fait, les chercheurs considèrent qu'il n'y a pas eu de réelle autonomie de l'histoire vis-à-vis des autres matières avant 1880, Nicolas OFFENSTADT, *L'historiographie*, Paris : PUF, Que sais-je ?, 2011, p. 41.

<sup>199</sup> G. MARTIN, « Le pouvoir historiographique... », note 4, p. 124.

rupture dans la pratique historiographique. Le roi n'est plus seulement commanditaire, il est partie prenante dans la rédaction. Les rôles sont bouleversés, les méthodes de recherches et de travail aussi. La matière à disposition des rédacteurs de la *Estoria de España* est sans commune mesure avec celle à laquelle ont eu par exemple accès les rédacteurs de la *Chronique Albeldense*. Néanmoins, l'écart se mesure peut-être surtout dans la vision même de l'historiographie. En effet, cette tâche à l'ampleur inédite (ampleur des sources, du travail, de la diffusion) n'a été rendue possible que par une rupture des pratiques, elle-même conséquence d'une rupture dans la conception de l'historiographie. Et s'il est un autre indice de la distance que prend le Roi Sage avec la tradition, c'est la langue qu'il choisit pour rédiger ses œuvres.

## Chapitre 3

### Le choix du castillan

Une différence majeure entre les chroniques de Lucas de Tuy et Rodrigue Jiménez de Rada d'un côté et les chroniques d'Alphonse X de l'autre est la langue dans laquelle elles ont été rédigées. En effet, les deux premiers auteurs ont, comme leurs prédécesseurs et leurs contemporains, écrit en latin, certes altéré, alors que le Roi Sage choisit le castillan. Ce changement d'importance ne peut être le fruit du hasard, il s'agit donc d'examiner les différentes implications de ce choix afin de dégager le ou les buts poursuivis par le monarque.

Avant tout, Alphonse X n'est pas exactement le premier roi à utiliser le castillan à l'écrit, puisque son propre père, le roi Ferdinand III, a fait traduire le *Liber Iudiciorum*<sup>200</sup> en castillan, sous le nom de *Fuero Juzgo*, et la chancellerie royale commençait déjà à employer le castillan<sup>201</sup>. Néanmoins, deux éléments de comparaison nous permettent de différencier l'usage de la langue vernaculaire fait par Alphonse X de celui de son père. D'une part, dans le cas de Ferdinand III il s'agit d'une traduction, alors que l'œuvre de son fils, même si elle compte beaucoup de passages traduits, comporte aussi des œuvres originales, parmi lesquelles les œuvres juridiques (le *Fuero Real*, l'*Espéculo de las leyes*, les *Siete Partidas*) et historiographiques (la *General Estoria* et la *Estoria de España*). D'autre part, l'usage de la langue vernaculaire par Ferdinand III se limitait à la chancellerie et à un code juridique, un usage certes nouveau mais que l'on pourrait qualifier de *pratique* ou d'*utilitaire*, alors que chez Alphonse X, le castillan est aussi destiné aux sciences et à l'histoire<sup>202</sup>.

L'utilisation de la langue vernaculaire plutôt que de la langue latine, savante, poursuit probablement un objectif pratique, celui de faciliter la diffusion et la compréhension des textes par le plus grand nombre. Toutefois, le lectorat du XIII<sup>e</sup> siècle, même en langue romane n'est pas si étendu que cela. Certains semblent d'ailleurs douter de cette volonté de diffusion plus large<sup>203</sup>. Pourtant, même si tout le monde ne lit pas le castillan, tous peuvent au moins le

---

<sup>200</sup> Il s'agit d'un recueil de lois promulgué par le roi wisigoth Réceswinthe en 654.

<sup>201</sup> G. MARTIN, « Le pouvoir historiographique ... », note 46, p. 134.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>203</sup> Emma FALQUE, « Una edición crítica del *Chronicon mundi* de Lucas de Tuy », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 24, 2001, p. 219-233, p. 230 : « si el romance adquiere fuerza frente al latín en la exposición de la historia alfonsí, ello se justifica menos como un interés por la divulgación ».

comprendre dans le cadre de lectures faites à voix haute, et la transmission au Moyen Âge passe souvent par l'oralité<sup>204</sup>. Dans ce sens, les gloses explicatives peuvent viser à simplifier la « diffusion du message royal auprès des élites peu lettrées »<sup>205</sup>, ce qu'Henri II Plantagenêt (1133-1189) avait compris en favorisant la littérature en langue vernaculaire pour s'assurer du soutien de ses chevaliers<sup>206</sup>. De plus, la littérature en langue romane n'est pas forcément destinée à un public laïque. Les clercs aussi peuvent apprécier de lire dans leur langue courante, d'autant que tous les clercs ne maîtrisent pas parfaitement le latin<sup>207</sup>. Grégoire de Tours, lui-même, a écrit sur son insuffisante formation grammaticale et rhétorique<sup>208</sup>. Le castillan permet donc une diffusion plus large que le latin, en touchant les lettrés « savants » qui ne dédaignent pas les écrits en langue vernaculaire, mais aussi les lettrés non savants qui éprouvent des difficultés avec le latin, et enfin les non-lettrés qui peuvent tout de même en saisir la lecture orale.

Néanmoins, puisque l'utilisation du castillan prend une tout autre dimension que la traduction commandée par Ferdinand III, elle ne peut être résumée à un simple souci de diffusion. Aussi bien la traduction que la « création » (souvent faite de traductions) posent parfois un problème de taille : l'absence de termes précis et adaptés en castillan puisque jusque-là ce dernier n'a jamais été utilisé comme langue scientifique. Il s'agit d'un vrai travail d'élaboration, de recherche, pour trouver le mot le plus juste, le plus en adéquation avec les critères de ce que Juan Ramón Lodares appelle le « *castellano derecho* »<sup>209</sup>. D'après lui, le choix des mots se fait en fonction d'une conception naturaliste<sup>210</sup> de la langue ou « *razón de nombres* »<sup>211</sup>, qui consiste à rechercher une correspondance entre les mots et la réalité extralinguistique, c'est-à-dire entre le nom des choses et les choses elles-mêmes. Citons ici ce que Juan Ramón Lodares a écrit à propos de ce concept et de son importance dans la production alphon sine :

*Esta particular noción de rectitud idiomática, que considera a una lengua tanto más autorizada cuanto mejor refleje el mundo exterior, domina buena parte de la más granada reflexión gramatical del medioevo, consecuentemente, cala en muchas fuentes alfonsíes donde se participa de la idea de que hay un vínculo evidente, palpable y motivado entre la palabra y la*

<sup>204</sup> B. LACROIX, *op. cit.*, p. 218.

<sup>205</sup> G. MARTIN, « Le pouvoir historiographique ... », p. 134.

<sup>206</sup> B. GUENÉE, « La culture historique des nobles... », p. 304.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>208</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 215.

<sup>209</sup> Juan Ramón LODARES, « Las razones del «castellano derecho» », *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 18-19, 1993, p. 313-334.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 321.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 322.

*cosa que se designa con ella y que una lengua es más recta cuanto más frecuentemente cumpla ese proceso*<sup>212</sup>.

*La razón de nombres es un concepto muy repetido en la obra alfonsí y motivado por las circunstancias que hemos ido señalando: como simple necesidad de aclarar términos nuevos, como consecuencia del proceso de intelectualización, como demostración de que el español era lengua suficiente para explicar las vinculaciones entre las palabras y las cosas, etc.; un nombre es razonable cuando está puesto de acuerdo con las características materiales del objeto o la noción que denomina, cuanto más directo y evidente es el enlace entre lo designado y la palabra que lo designa mayor razón hay en la voz*<sup>213</sup>.

De plus, selon le philologue, le choix des termes devait être en adéquation avec la tradition castillane (« *costumbre* »<sup>214</sup>) et l'autorité latine (« *autoridad* »<sup>215</sup>). C'est cette harmonie, entre la tradition vernaculaire, l'autorité latine et la « raison » qui montre la capacité du castillan à exprimer n'importe quelle notion ou concept parfaitement exprimés par les langues savantes ou idéales que sont l'hébreu, le latin, le grec ou l'arabe<sup>216</sup>. Alphonse X se sert des traductions et des définitions scientifiques pour mettre en lumière cette triple articulation.

Ces conclusions peuvent s'appliquer à tous les textes alphonsins. En effet, rédiger des lois, qui plus est inspirées des lois romaines donc latines, ou composer une histoire « nationale » et universelle depuis la Création ne peut pas être à la portée de n'importe quelle langue romane. À travers toutes ces œuvres, il s'agit donc pour Alphonse X de hisser une langue vernaculaire, la langue vernaculaire du royaume dont il est le roi, à la hauteur des langues savantes. Intellectualiser le castillan, c'est montrer qu'il est capable de véhiculer n'importe quel concept et donc digne de rejoindre le cercle des *auctoritates*.

Plusieurs manifestations de ce phénomène sont présentes dans le récit des origines. Citons-en quelques exemples qui montrent la diversité des langues sources et des sujets concernés. Les rédacteurs expliquent ainsi à plusieurs reprises l'étymologie de nom de villes, d'objets de la vie courante ou de concepts plus spécifiques comme l'empire :

*Por que en latin dizen ingenuo por ell omne libre, e a el dizien Carthon, puso ella nombre a aquella cibdat Carthagena*<sup>217</sup>.

*En latin dizen parare por appareiar, et esta palabra parare, segund cuenta Hugutio, componese con in, et dizen imperare. Et es imperare en el nuestro lenguaje tanto cuemo mandar sobre otros et señorear*<sup>218</sup>.

---

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 320-321.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 322.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 323-327.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 323-327.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 317 : « *lenguas modélicas como el latín, el griego o el árabe* » et p. 322 : « *lengua sabia* ».

<sup>217</sup> PCG, 55, p. 37, 18a-21a.

*Que pechassen cadanno a Roma, quando se uiniessen escriuir, cada uno por su cabeça un dinero de plata o de oro, que ualiesse diez de los de la moneda usada que corrie aquella sazón por la tierra et con que mercauan las gentes sus cosas. E por que auie de ualer diez, por endel pusieron nombre “dinero”, que quiere tanto decir cuemo dezeno; e dalli se començo ell uso de llamar dinero a toda moneda que corre por la tierra<sup>219</sup>.*

Parfois ils traduisent littéralement des mots ou des phrases en donnant d’abord le mot en latin, puis sa traduction :

*Deus stetit in congregacione deorum: in medio autem deos discernit. Que quiere dezir : Dios souo en ell allegamiento de los dioses, et estando en medio dellos los uidga<sup>220</sup>.  
Vandalia en latin, que quiere tanto dezir cuemo Andaluzia en el lenguaje castellano<sup>221</sup>.  
Fueron por ende dichos dalli adelante los federatos, que quier tanto dezir cuemo auenidos por amiztad et por paz<sup>222</sup>.*

Plus rarement la chronique traduit aussi le grec et l’arabe comme le montre les exemples suivants :

*Esta palabra teatro, segund unas palabras que dizen en griego theoros por uuer et an por aderedor, tanto quier decir cuemo logar de uista fecho en cerco; et tal era el teatro<sup>223</sup>.  
Ayuntaron se en un mont que oy dia lieua nombre daquel moro et dizen le en arauigo Gebaltarif, et los cristianos Gibraltar, ca gebel en arauigo tanto quiere dezir como “monte”<sup>224</sup>.*

En outre, le simple fait que ce soit le roi lui-même qui utilise le castillan à l’écrit suffit à donner un certain poids à cette langue, qui passe du statut de langue orale à celui de langue écrite autorisée, accréditée par l’autorité royale. Selon l’expression de Corinne Mence-Caster, Alphonse X se fait « artisan langagier »<sup>225</sup>, ce qui donne une nouvelle facette à son pouvoir et contribue à le renforcer, au moins symboliquement. Cette capacitation fonctionne à double sens : d’un côté le roi donne du crédit à cette langue et la justifie à lui seul en l’employant à l’écrit, et d’un autre côté l’utilisation du castillan montre le pouvoir et le savoir du roi qui est le premier à l’utiliser, à l’intellectualiser, à traduire des textes scientifiques... à en faire une langue savante. Ces écrits servent donc à établir la capacité de la langue du Royaume de Castille à exprimer des idées complexes et aussi (et peut-être surtout ?) la capacité du roi qui s’appuie sur son vaste savoir pour traduire et construire une nouvelle terminologie. Comme

---

<sup>218</sup> PCG, 114, p. 90, 9b-13b.

<sup>219</sup> PCG, 125, p. 99, 26a-36a.

<sup>220</sup> PCG, 319, p. 191, 24a-29a.

<sup>221</sup> PCG, 366, p. 210, 4a-7a.

<sup>222</sup> PCG, 406, p. 229, 29b-31b.

<sup>223</sup> PCG, 78, p. 57, 26a-29a.

<sup>224</sup> PCG, 556, p. 309, 33a-37a.

<sup>225</sup> C. MENCE-CASTER, *op. cit.*, p. 8.

l'a écrit Juan Ramón Lodares : « *lo que se alaba y se fomenta en esa parte del prólogo (en realidad, en todo él) son las potestades de un poder real basado en los saberes* »<sup>226</sup>.

Si les écrits et traductions d'Alphonse X rendent gloire à Dieu, ils rendent aussi gloire au roi qui est à la fois l'artisan de ces écrits et le représentant de Dieu sur Terre<sup>227</sup>. Comme le souligne le philologue : « *en los prólogos de los tratados astronómicos alfonsíes suele reiterarse una idea: las obras se traducen para mayor gloria de Dios y, consecuentemente, del rey que promueve la traducción* »<sup>228</sup>. De plus, pour les traducteurs du Moyen Âge, l'aptitude de l'être humain à traduire prouvait l'existence de la langue commune qui avait existé avant que Dieu ne punisse les hommes qui avaient érigé la Tour de Babel<sup>229</sup>. La dispersion des hommes est d'ailleurs racontée dans le tout premier chapitre de la *Estoria de España*<sup>230</sup>. Par son travail de traduction, Alphonse X contribue donc à corroborer l'existence de l'épisode de Babel, et il contribue aussi à l'œuvre de Dieu en mettant par écrit une langue envoyée par Dieu (certes comme une punition) et en contribuant à la modeler. En montrant l'étendue de son savoir et de ses facultés, Alphonse X tente d'étendre son pouvoir.

Le Roi Sage, pour qui pouvoir et savoir sont indissociables<sup>231</sup>, se sert de la création lexicale et des gloses explicatives pour codifier<sup>232</sup>, formater, systématiser le sens et l'usage des mots pour ses sujets. En d'autres termes, il pratique une sorte de sémantisation forcée du castillan à destination de ses grands sujets. Le texte devient alors le lieu d'un rapport de force entre l'autorité monarchique qui se fait autorité d'énonciation et de sémantisation et ses destinataires. Citons à ce sujet une remarque éclairante de Pierre Bourdieu : « les rapports de communication par excellence que sont les échanges linguistiques sont aussi des rapports de

---

<sup>226</sup> J. R. LODARES, *art. cit.*, p. 334.

<sup>227</sup> Voir note 240, p. 54 et p. 342-368.

<sup>228</sup> J. R. LODARES, *art. cit.*, note 47, p. 333.

<sup>229</sup> María Nieve VILA RUBIO, « Léxico y conciencia histórica en Alfonso X », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 13-24, p. 19 : « la capacidad del ser humano para traducir probaba la existencia de esa lengua común y abstracta ».

<sup>230</sup> *PCG*, 1, p. 4, 40b-50b.

<sup>231</sup> C. MENCÉ-CASTER, *op. cit.*, p. 107.

<sup>232</sup> Nous ne parlons ici que de codification sémantique ou lexicale, et non de normation grammaticale, stylistique ou orthographique. À ce propos nous renvoyons à l'article indispensable de Lodares (J. R. LODARES, *art. cit.*) au sujet de l'expression « *castellano derecho* » tirée du prologue du traité *De las XLVIII figuras de la VIII espera* et dans laquelle les philologues ont longtemps voulu voir une référence à une pureté de la langue. Cependant, Lodares indique que beaucoup de termes choisis ne sont pas d'origine castillane ou qu'un même mot peut s'écrire de façon différente, il rappelle aussi que la recherche d'une codification grammaticale au XIII<sup>e</sup> siècle est complètement anachronique. Il ne peut donc s'agir de pureté orthographique. Le philologue démontre que le vrai but d'Alphonse X est de prouver la capacité du castillan à transcrire la réalité extralinguistique aussi bien que les langues savantes et de montrer qu'il existe une cohérence entre le terme choisi et le concept de la « *razón de nombres* ».

pouvoir symbolique où s'actualisent les rapports de force entre les locuteurs ou leurs groupes respectifs »<sup>233</sup>.

Quelle que soit la langue que l'on parle, celle-ci construit notre vision du monde, la façon dont nous nous représentons les choses et elle contribue même à la réalité de ce qui nous entoure. En la modelant, en la verrouillant<sup>234</sup>, en essayant de réaliser l'unité du langage écrit<sup>235</sup>, Alphonse X tente de modifier la perception de ses sujets ou récepteurs en créant « une nouvelle représentation de la Castille, de son seigneur naturel, de l'imaginaire socio-historique »<sup>236</sup>. La construction lexicale et sémantique permet, ou en tout cas est censée permettre, une réformation mentale et idéologique<sup>237</sup>. En opposant sa monosémie à ses (grands) sujets il cherche à « court-circuiter » l'appropriation différente qu'ils pourraient faire de ses écrits. Comme l'a écrit Corinne Méné-Caster, Alphonse X « se fonde sur le pouvoir structurant des mots pour modifier le programme de perception de ses sujets et faire que ceux-ci, réalisent, par leur consentement à la ré-formation mentale qui est en jeu, son programme politique »<sup>238</sup>.

Tout au long de son règne, les combats politiques d'Alphonse X visant au double renforcement du pouvoir de la Castille en Espagne et du roi en Castille, se situent sur plusieurs plans (*fecho del imperio, fecho de allende*, problèmes de succession...). Deux d'entre eux en particulier peuvent être reliés à l'utilisation du castillan plutôt que du latin : les tensions avec l'Église Catholique et la rivalité avec les autres royaumes chrétiens pour obtenir l'hégémonie péninsulaire. D'une part, le roi entend affirmer son pouvoir politique par rapport à celui de l'Église Catholique<sup>239</sup>. En effet, le projet idéologique, à la fois politique et religieux, d'Alphonse X faisait de lui un représentant direct de Dieu sur Terre, sans besoin de

---

<sup>233</sup> Pierre BOURDIEU, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Seuil, 2001, p. 59-60.

<sup>234</sup> C. MENCÉ-CASTER, *op. cit.*, p. 111.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>239</sup> E. FALQUE, *art. cit.*, p. 230 : « *La primera gran fractura del latín como lengua de cultura, dando paso al romance de la Crónica general y de la General Estoria, no puede entenderse sino en el contexto de una monarquía castellana que decide recuperar una parte del poder que tiene la iglesia con una serie de decisiones claramente laicas : la introducción del derecho romano, la creación de universidades, y hasta la adopción del romance como vehículo de la expresión culta* ».

l'intermédiaire du clergé<sup>240</sup>. Pour lui les princes de l'Église devaient se soumettre à son autorité, et non l'inverse. L'utilisation d'une langue romane comme langue officielle peut donc participer de ce programme politique visant à enraciner et renforcer l'autorité monarchique face à l'autorité religieuse latine<sup>241</sup>. D'autre part, la Castille n'est peut-être pas le premier royaume chrétien péninsulaire à utiliser sa langue parlée à l'écrit<sup>242</sup>, mais elle est la première à le faire comme langue officielle tout à la fois politique, culturelle et scientifique. Le castillan s'élève au-dessus des autres langues vernaculaires de la Péninsule en même temps qu'il se hisse à la hauteur du latin. Selon Corinne Mencé-Caster, le castillan se constitue en opposition aux grandes langues et civilisations et non aux dialectes péninsulaire<sup>243</sup>. Cependant, les deux oppositions ne sont pas incompatibles, au contraire. Le Roi Sage légitime le castillan en le rapprochant du latin, et il établit par là-même une « hiérarchisation politique »<sup>244</sup> en affirmant sa supériorité sur les autres langues romanes et donc sur les autres royaumes. Le recours au castillan permet donc à Alphonse X de renforcer le poids de la Castille<sup>245</sup>, d'en faire une sorte de meneur naturel des royaumes chrétiens, déjà à l'avant-garde de la Reconquête, et maintenant à l'avant-garde de la politique, de l'histoire et des sciences. De plus, bien que les termes « *castellano* » et « *romance* » soient les plus utilisés<sup>246</sup>, Alphonse X va parfois plus loin, en affirmant que le castillan est la langue de l'Espagne, « *el lenguaie de Espanna* »<sup>247</sup>, reléguant ainsi au passage les autres langues romanes au rang de simples dialectes, et faisant du royaume de Castille et León l'unique véritable représentant de l'Espagne.

\*\*\*

---

<sup>240</sup> C. de AYALA MARTÍNEZ, *art. cit.*, p. 43 : « *El vicariato que la mediación eclesial no cuenta: es directamente el rey quien representa a Dios en la tierra. Por otra parte, la mayoría no admite excepciones: no cabe un poder que, en el interior de sus dominios, ensombrezca lo más mínimo la autoridad del rey, ni siquiera, por supuesto, el de la Iglesia. Pero es que, finalmente, los ministros y responsables de esta sagrada de sus dominios, ensombrezca lo más mínimo la autoridad del rey, ni siquiera, por supuesto, el de la Iglesia. Pero es que, finalmente, los ministros y responsables de esta sagrada institución en el reino deben al rey la misma obediencia y fidelidad que cualquier otro de sus naturales. El esquema de sometimiento de la Iglesia respecto del poder del monarca, apunta a formulaciones que podrían ser envidiadas por los futuros regalistas* ». Voir aussi p. 342-368.

<sup>241</sup> C. MENCÉ-CASTER, *op. cit.*, p. 103.

<sup>242</sup> La chronique du *Liber regum* (fin XII<sup>e</sup> – début XIII<sup>e</sup>) et le *Vidal Mayor* (1247-1252) compilation des Fors d'Aragon ont été rédigés en aragonais.

<sup>243</sup> C. MENCÉ-CASTER, *op. cit.*, p. 113.

<sup>244</sup> G. MARTIN, « Le pouvoir historiographique ... », p. 134.

<sup>245</sup> Cependant, comme le souligne J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 174, l'usage du castillan réduit son influence dans le nord de l'Europe.

<sup>246</sup> G. MARTIN, « Le pouvoir historiographique ... », p. 134.

<sup>247</sup> Kenneth Hale VANDERFORD (éd.), *Alfonso el Sabio, Setenario*, Universidades de Buenos Aires, Instituto de Filología, 1945, 1, p. 7 et p. 8.

Au-delà de rendre l'écrit et ses contenus plus accessibles, l'utilisation du castillan au détriment du latin est donc une manifestation du projet politique d'Alphonse X qui vise une légitimation extérieure et intérieure. Légitimation extérieure d'un côté, en faisant du castillan la seule langue romane péninsulaire capable de se hisser au rang du latin et de véhiculer les mêmes concepts que les langues savantes, plaçant ainsi le castillan sur un pied d'égalité avec le latin et associant par là-même le Royaume de Castille à Rome. Légitimation intérieure du pouvoir monarchique de l'autre, en se servant du castillan comme vecteur de démonstration du savoir et du pouvoir royal et comme vecteur de codification sémantique à destination des grands sujets.

## Chapitre 4

### Statut et fonctions de la *Estoria de España*

#### A. Statut de la *Estoria de España*

Au Moyen Âge les mots qui désignent l'histoire sont nombreux et souvent synonymes : histoire, annale, chronique, *gesta rerum*, *de rebus gestis*, *breviarum*, *compendium*, *flores historiarum*, images, *speculum*, *memoria seaculorum*...<sup>248</sup> La frontière est particulièrement mince entre les plus répandus, « histoire », « chronique » et « annales ». Les usages des historiographes ont varié au cours des siècles et ensuite les éditeurs de la Renaissance ont parfois échangé les noms « histoires » et « chroniques »<sup>249</sup>. Il n'est donc pas toujours évident de les distinguer clairement. En suivant les définitions des auteurs de l'Antiquité et en examinant les pratiques du Moyen Âge, certains historiens, en particulier Bernard Guenée, ont pu établir quelques différences entre ce que recouvre chacun de ces termes.

En raison de l'étymologie<sup>250</sup> les premiers historiens romains distinguaient les histoires des annales en fonction des temps qu'elles racontaient : les annales parlent du passé et les histoires racontent le présent en faisant la part belle aux témoignages. Cependant, au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, Cicéron (106-43 av. J.-C.) ne fait déjà plus cas de cette distinction puisqu'il définit ainsi l'histoire : « *historia est gesta res ab aetatis nostrae memoria remota* »<sup>251</sup>. En fait, les termes de la dichotomie restent les mêmes, mais son sens se déplace. Aussi bien chez Cicéron, que chez Aulu-Gelle (v. 130-v. 180) ou Sempronius Asellio (av. 159- apr. 91 av. J.-C.), les annales se limitent aux faits, alors que les histoires sont teintées de morale et ont une mission explicative<sup>252</sup>.

Aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, les traducteurs d'Eusèbe de Césarée (v. 265-339) désignent par « histoire » son œuvre longue et plus complète, l'*Histoire Ecclésiastique* et choisissent « chronique » pour désigner son œuvre abrégée, les *Canons chronologiques et abrégé de*

---

<sup>248</sup> B. LACROIX, *op. cit.*, p. 15 et B. GUENÉE, « Histoires, annales et chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Âge » in : *Politique et histoire au Moyen Âge, recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale*, 1956-1981, Paris : Publications de la Sorbonne, 1981, p. 279-298, p. 280.

<sup>249</sup> B. GUENÉE, « Histoires, annales et chroniques... », p. 279.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 281 : « Ils savaient qu'en grec ἱστορία était d'abord "celui qui sait pour l'avoir vu", "le témoin", d'où pour ζῳπία le sens premier de "ce qu'on sait pour avoir été témoin" ».

<sup>251</sup> CICÉRON (auteur) et Guy ACHARD (éd. et trad.), *De l'Invention*, Paris : Les Belles Lettres, 1994, I, 27, p. 83 : « l'histoire raconte un événement qui a eu lieu, à une époque éloignée de la nôtre ».

<sup>252</sup> B. GUENÉE, « Histoires, annales et chroniques... », p. 281-282.

*l'histoire universelle des Grecs et des Barbares*. La catégorisation évolue encore : l'histoire est longue alors que la chronique est courte. Bien qu'Isidore de Séville (v. 560-636) reprenne la dichotomie des Anciens entre histoire et annale, le début du Moyen Âge emploie indifféremment les trois mots histoires, annales, chroniques pour désigner les récits du passé.

Les annales (du latin *annus*, année) relatent les faits année par année, les chroniques (du grec χρονικά [βιβλία] livres qui suivent l'ordre du temps)<sup>253</sup> relatent les faits en suivant la chronologie. La différence est donc ambiguë entre annales et chroniques. Le terme « annales » perd finalement du terrain au XII<sup>e</sup> pour pratiquement disparaître au XIII<sup>e</sup>. À l'époque temps d'Alphonse X, il ne reste alors qu'« histoire » et « chronique » qui sont généralement confondues, et le terme « annales » n'apparaît donc pas dans la *Estoria de España*. Bernard Guenée introduit cependant des nuances entre histoire et chronique. Les histoires seraient plus détaillées et elles pourraient s'affranchir de la chronologie pour ordonner les événements par règne ou par matière. Les chroniques quant à elles, seraient plus brèves et suivraient une chronologie plus stricte. Au Moyen Âge, la distinction se ferait donc sur l'ampleur et le détail.

Cependant, cette forme de distinction ne nous semble pas pour autant en opposition avec celle que les Romains établissaient, à partir de Cicéron notamment. En effet, si les histoires des médiévaux peuvent s'affranchir du carcan de la chronologie pour clarifier leur récit, l'explicitier en l'organisant différemment, elles se rapprochent en cela des histoires des Romains qui donnaient à l'histoire un rôle explicatif et moral. En parallèle, les chroniques qui restent attachées à la chronologie rejoignent les annales romaines – on a vu la proximité sémantique de leur étymologie – qui donnaient un déroulé des faits année par année.

Toutefois, ces différences restent des nuances et elles sont surtout théoriques tant les termes de « chronique » et « histoire » ont été utilisés comme synonymes. « Histoire » avait d'ailleurs un sens très large, voire trop large. Comme aujourd'hui ce mot peut désigner ce qui s'est passé, le récit de ce qui s'est passé ou n'importe quel genre de récit alors que le terme de chronique n'a que le sens de récit d'événements. C'est sans doute pour cela qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, les récits historiques sont presque exclusivement désignés par le mot chronique<sup>254</sup>. Les chroniques sont devenues très longues<sup>255</sup>, ce qui rend donc l'argument de la taille caduc. On ne saurait donc perdre de vue que la catégorisation des récits à vocation

---

<sup>253</sup> « Crónico, ca », *Diccionario de la lengua*, Real Academia Española, <http://dle.rae.es>.

<sup>254</sup> B. GUENÉE, « Histoires, annales et chroniques... », p. 285.

<sup>255</sup> B. LACROIX, *op. cit.*, p. 38.

historique n'est généralement pas opérante au Moyen Âge. Leur emploi répond sûrement le plus souvent à ce que Bernard Guenée qualifie de « mode ».

Du VI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, la mode a pu faire passagèrement préférer un mot à un autre. Il reste que, tout au long de ce millénaire, beaucoup ont pris histoires, annales, chroniques pour de parfaits synonymes et ont, sans plus de réflexion, utilisé l'un ou l'autre pour désigner tout ouvrage dont l'auteur avait entendu relater des faits qui s'étaient réellement passés<sup>256</sup>.

Qu'en est-il pour la *Estoria de España* ? Ou pour détourner le titre d'un essai de Jacques Rancière<sup>257</sup>, quels sont les mots de l'histoire dans l'œuvre d'Alphonse X ? Si nous nous attachons d'abord à la première dichotomie établie par les Romains et reprise par Isidore de Séville<sup>258</sup>, la *Estoria de España* est à la fois annale avec le récit des origines et à la fois histoire avec le récit du passé récent de la Castille et du León et de leur présent. Ensuite, si on se sert de la dichotomie romaine plus tardive et des nuances médiévales analysées par Bernard Guenée, la *Estoria de España* se rapproche certes des annales/chroniques en cela que de nombreux chapitres relatent les événements année par année, dans ce qui ressemble parfois à un simple inventaire et qu'il ne s'agit évidemment pas d'un traité de morale. Cependant, la *Estoria de España* s'apparente aussi aux histoires car elle n'a rien d'un récit abrégé : elle sait aussi s'affranchir d'une chronologie stricte afin de traiter une période, un règne, l'histoire d'un peuple comme un tout, de façon cohérente. De plus, elle introduit parfois des explications : par exemple les Wisigoths ont détruit leur armement et leurs défenses, ce qui a grandement facilité l'invasion de 711<sup>259</sup>. Malgré toutes les réserves exprimées plus haut à propos de la catégorisation au Moyen Âge, la *Estoria de España* serait donc à rapprocher plus des histoires que des chroniques. Que dit Alphonse X à ce propos ? ou plutôt, que dit la *Estoria de España* d'elle-même ?

Le titre tout d'abord, *Estoria de España*, parle bien d'histoire. « *Aqui se comiença la Estoria de Espanna que fizo el muy noble rey don Alfonso* », et le terme apparaît trois fois dans le prologue. En plus du titre, le texte est une nouvelle fois explicitement associé à Alphonse X : « *Nos don Alfonso [...] mandamos ayuntar quantos libros pudimos auer de istorias* ». Et pour définir ce qu'est cette histoire, ce qu'il fait en l'écrivant, Alphonse X utilise

---

<sup>256</sup> B. GUENÉE, « Histoires, annales et chroniques... », p. 286.

<sup>257</sup> Jacques RANCIÈRE, *Les Mots de l'histoire : essai de poétique du savoir*, Paris : Seuil, 1992.

<sup>258</sup> B. GUENÉE, « Histoires, annales et chroniques... », p. 283 et Isidore DE SÉVILLE (auteur), Manuel Antonio MARCOS CASQUERO et José OROZ RETA (éd.), Manuel DÍAZ Y DÍAZ (préface), *Etimologías*, Madrid : Ed. Católica, 1982, I, 41, 1, et I, 44, 4, p. 358-361.

<sup>259</sup> PCG, 551, p. 305, 8b-21b.

le terme « *fecho dEspanna* » à trois reprises dans le prologue<sup>260</sup>. Le terme « histoire » apparaît ainsi à 464 reprises dans le récit des origines de la *Estoria de España*<sup>261</sup>.

Le terme « chronique » est nettement moins présent, il n'apparaît que quatre fois dans le récit des origines. Il sert une fois seulement à désigner l'œuvre d'Alphonse X<sup>262</sup>, et dans les autres cas, il renvoie aux productions historiographiques des époques antérieures : (Lucas de Tuy, Jiménez de Rada, Isidore le Jeune)<sup>263</sup>. Mais, dans le même temps, Rada ou Tuy sont associés deux fois<sup>264</sup> au terme « histoire ».

Le ratio entre « histoire » et « chronique » est donc écrasant. « Histoire » est employée 116 fois plus que « chronique » dans le récit des origines. Ce chiffre est certes à nuancer car il faudrait étudier chaque occurrence pour établir à quelle acception du mot histoire elle appartient : les événements du passé, le récit de ces événements ou n'importe quel récit, sachant que « chronique » n'a que le sens de récit des événements. Cependant, la domination du terme « histoire » reste sans appel et l'utilisation du terme « chronique » est marginale, alors que nous savons qu'il était utilisé puisqu'il sert notamment à désigner l'œuvre de Lucas de Tuy, le *Chronicon Mundi*. D'après nos observations, il semble donc que le terme « chronique » qui était connu d'Alphonse X ne soit pas retenu par lui-même et ses collaborateurs pour désigner sa propre œuvre, mais plutôt pour désigner les œuvres de ses prédécesseurs, sans que cela exclue le terme « histoire », apte à désigner la production alphonseine ainsi que la production antérieure.

Pour Alphonse X, la *Estoria de España* est bien de l'histoire, il fait selon lui œuvre historique, ce qui correspond aux catégorisations des récits historiques de son temps. S'est-il pour autant consciemment inspiré des Romains ou d'Isidore ? Si on peut penser qu'il s'agit bien d'un choix au vu de la prédominance écrasante d'« histoire », il est loin d'être certain qu'il s'agisse d'un choix motivé par la lecture des Anciens. Selon Bernard Guenée, les médiévaux n'ont pas utilisé Aulu-Gelle<sup>265</sup> et les définitions d'Isidore en la matière étaient maladroites et n'ont pas été suivies<sup>266</sup>. Toutefois, les termes servant à désigner le récit à

---

<sup>260</sup> PCG, prologue, p. 4, 11a, 28a, 44a.

<sup>261</sup> En comptant le prologue mais pas le titre, 461 fois sous l'orthographe « *estoria* » et 3 fois sous l'orthographe « *historia* ».

<sup>262</sup> PCG, 565, p. 320, 11b. Orthographié « *coronica* ».

<sup>263</sup> PCG, prologue, p. 4, 29a ; 511, p. 283, 49a ; 527, p. 295, 4a-5a. Orthographié « *cronica* ». Selon Juan Fernández Valverde, Isidore le Jeune était considéré comme l'auteur de la *Chronique Mozarabe*, DRH trad., p. 34.

<sup>264</sup> PCG, 430, p. 245, 12a-13a : « *cuenta ell arçobispo don Rodrigo et don Lucas de Thuy en sus estorias* » et 461, p. 259, 39a-41a : « *nos contamos aqui la estoria segund que la cuenta el arçobispo don Rodrigo* ».

<sup>265</sup> B. GUENÉE, « Histoires, annales et chroniques... », p. 285 : « Pour y parvenir [à distinguer les genres historiques], personne, apparemment, jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ne s'aida d'Aulu-Gelle ».

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 283-284.

vocation historique ne sont pas tout. Ils ne peuvent faire vraiment sens qu'à condition de les étudier dans un ensemble lexical plus large dont l'étude doit permettre d'élucider les visées de l'écriture alphonsine.

## **B. Fonctions revendiquées par la *Estoria de España***

### **a. Conservation et transmission du savoir**

Le prologue de la *Estoria de España* peut se diviser en deux parties qui s'inspirent très largement du prologue de Jiménez de Rada, mais de façon différente<sup>267</sup>. D'abord une première partie générale qui constitue une traduction du prologue de Jiménez de Rada et qui explique la naissance de l'écriture. On peut résumer ainsi le propos de l'historiographe (ou des historographes) : on ne peut pas faire confiance aux hommes pour se souvenir de tous les savoirs accumulés, que ce soit à cause de la mémoire faillible des hommes (« *la oluidança en que las echan depues que las saben* »<sup>268</sup>), que ce soit à cause de leur indifférence (« *el desden de non querer los omnes saber las cosas* »<sup>269</sup>) ou à cause de leur paresse (« *por la pereza que es enemiga del saber* »<sup>270</sup>). Dans ces conditions, la mort de ceux qui détiennent le savoir équivaut à la disparition du dit savoir : « *los saberes se perderien muriendo aquellos que los sabien et no dexando remembrança* »<sup>271</sup>. C'est la raison pour laquelle les sages inventèrent l'écriture<sup>272</sup>, pour empêcher que les connaissances ne soient perdues : « *fuessen guardados en escripto, por que non cayessen en oluido* »<sup>273</sup>. Le prologue donne quelques exemples généraux de ces savoirs : la géométrie, l'astronomie et surtout l'histoire sainte :

*Onde si pararemos mientes el pro que nasce de las escripturas, conoscremos que por ellas somos sabidores del criamiento del mundo, et otrosi de los patriarchas como uinieron unos en pos otros, et de la salida de Egipto, et de la ley que dio Dios a Moysen, et de los reys de la santa tierra de Iherusalem, et del desteramiento dellos, et dell anunciamiento et del nacimiento et de la passion et de la resurrección et de la ascension de nuestro sennor Ihesu Cristo; ca de*

---

<sup>267</sup> Marta LACOMBA, « Réécriture et traduction dans le discours d'Alphonse X », *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 33, 2010, p. 27-42, p. 29.

<sup>268</sup> PCG, prologue, p. 3, 19a-20a.

<sup>269</sup> PCG, prologue, p. 3, 18a-19a.

<sup>270</sup> PCG, prologue, p. 3, 22a-23a.

<sup>271</sup> PCG, prologue, p. 3, 10a-11a.

<sup>272</sup> PCG, prologue, p. 3, 32a-46a : « *fallaron las figuras de las letras...* ». Ce topique est déjà présent chez Isidore de Séville, *Étymologies...*, I, 3, 2, p. 278 : « *usus litterarum repertus propter memoriam rerum. Nam ne oblivione fugiant, litteris alligantur. In tanta enim rerum varietate nec disci audiendo poterant omnia, nec memoria contineri* », traduit, p. 279 : « *las letras comenzaron a usarse por el deseo de mantener el recuerdo de las cosas : se las encadena a las letras para que no caigan en el olvido. Pues en tan extensa variedad de materias sería imposible aprenderlas todas ellas de oídas y guardarlas en la memoria* ».

<sup>273</sup> PCG, prologue, p. 3, 45a-46a.

*tod esto et dotras cosas muchas no sopieramos nada si, muriendo aquellos que eran a la sazón que fueron estos fechos, non dexassen escripturas porque lo sopiessemos*<sup>274</sup>.

L'importance de la conservation et transmission de ces savoirs constitue le cœur de cette première partie avec l'utilisation à vingt-cinq reprises du terme « *saber* »<sup>275</sup> comme substantif ou comme verbe (parfois conjugué) pour désigner les connaissances des hommes et associer ces mots à la mort, à l'ignorance, à l'oubli et à la nécessité de préservation. Le récit historique, qu'il soit profane ou biblique, comme toutes les connaissances, est donc étroitement lié à la naissance de l'écriture qui permet sa transmission et empêche qu'il ne tombe dans l'oubli.

Ensuite, après cet exposé général, la seconde partie donne les raisons de l'écriture de la chronique. Les arguments de Jiménez de Rada relèvent de la *captatio benevolentiae* : il sous-estime ses capacités et son rôle et se place ainsi sous la protection du roi Ferdinand III<sup>276</sup> et il cite aussi une liste de ses sources. En tant que souverain, il est exclu qu'Alphonse X s'adresse à un autre roi pour solliciter son attention bienveillante, et l'autodépréciation de ses capacités ou qualités ne paraît pas non plus très adaptée ni à la personne royale ni à l'ampleur de son projet historiographique. Comme Jiménez de Rada le monarque introduit une corrélation entre l'exposé de la première partie et son œuvre : le connecteur logique « *e por end* » fait le lien entre la nécessité de préserver le savoir et sa propre entreprise historiographique. Il s'affirme comme l'autorité à l'origine du projet, prenant ainsi la place de son père à qui Rada dédiait son travail : « *mandamos ayuntar quantos libros pudimos auer de istoras en que alguna cosa contassen de los fechos dEspanna* »<sup>277</sup>. Il reprend la même liste d'historiens énoncée par le Tolédan, à cette différence près qu'il inclut Jiménez de Rada et Lucas de Tuy qu'il fait figurer au premier rang de cette liste :

---

<sup>274</sup> PCG, prologue, p. 3-4, l. 35b-4a.

<sup>275</sup> PCG, prologue, p. 3, 4a, 10a, 11a, 13a, 17a, 19a, 20a, 23a, 29a, 37a (x3), 40a, 44a, 46a, 2b, 5b, 9b, 16b, 39b et p. 4, 1a, 4a, 6a (x2), 19a.

<sup>276</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 6, 53-63 : « *quia igitur placuit uestre excellencie maiestatis mee requirere ignoranciam paruitatis ut si, qua de antiquitatibus Hispanie [...], ego uero tanti domini, tam excelsi, non possum precibus contraire et uix possibile cogor ob reuerenciam atemptare* », et p. 7, 88-92 : « *ego Rodericus indignus cathedre Toletane sacerdos stilo rudi et sapiencia tenui ad preconium nostre gentis et uestre gloriam maiestatis sollicitus compilauit, pro uenia supplicans eo quod munus tam exiguum ausus fui lectorum diligencie exhibere et conspectui tanti principis presentare* ». DRH trad., p. 56-57 : « *por tanto, ya que la excelencia de vuestra majestad tuvo a bien recurrir a la ignorancia de mi pobre persona para que me afanara en relatar, a petición vuestra, lo que viniese a mi memoria de las antigüedades de España [...], yo ciertamente, me siento incapaz de negarme a los ruegos de tal y tan magnífico señor, y, por respeto, me veo obligado a intentar lo que a duras penas me es posible* » et « *yo, Rodrigo, indigno sacerdote de la silla de Toledo, con torpe pluma y escasa sabiduría [...] pidiendo perdón por haberme atrevido a entregar a la curiosidad de los lectores y a poner al alcance de tan gran rey un presente tan pequeño* ».

<sup>277</sup> PCG, prologue, p. 4, 26a-28a.

*Tomamos de la cronica dell Arçobispo don Rodrigo que fizo por mandado del Rey don Ffernando nuestro padre, et de la de Maestre Luchas Obispo de Tuy, et de Paulo Orosio, et del Lucano, et de sant Esidro el primero, et de sant Alffonssso, et de sant Esidro el mancebo, et de Idacio Obispo de Gallizia, et de Sulpicio Obispo de Gasconna, et de los otros escriptos de los Concilios de Toledo et de don Jordan, chancellor del sancto palacio, et de Claudio Tholomeo, que departio del cerco de la tierra meior que otro sabio fasta la su sazón, et de Dion que escriuio uerdadera la estoria de los godos, et de Ponpeyo Trogo, et dotras estorias de Roma las que pudimos auer que contassen algunas cosas del fecho dEspanna*<sup>278</sup>.

De compilateur<sup>279</sup>, le Tolédan est devenu source<sup>280</sup>, une *auctoritas* digne de foi. Alphonse X s'affirme aussi comme historien, en prenant cette fois la place de Rada « *compusiemos este libro de todos los fechos que fallar se pudieron della* »<sup>281</sup>. Le roi occupe à la fois la place de commanditaire et d'exécutant. Son rang rappelé par l'énoncé de ses titres<sup>282</sup> et la triple filiation dans laquelle il s'inscrit lui permettent d'asseoir sa *potestas*, son pouvoir, sa légitimité. Marine Poirier définit ainsi la « triple filiation » :

Pour convoquer sa *potestas* dans son texte, l'asseoir et l'affirmer, le monarque se situe ici dans une triple filiation, elle-même classique et pouvant apparaître également comme un lieu commun des prologues médiévaux : la filiation spirituelle – il est roi « par la grâce de Dieu » –, la filiation royale – il se présente comme le fils du « très noble roi » son père Ferdinand III –, la filiation de peuples – en citant les territoires qui lui appartiennent, il renvoie aux peuples qui les occupent et sont au centre de son historiographie<sup>283</sup>.

La grammaire est aussi éclairante à ce sujet<sup>284</sup>. En effet, dans la première partie du prologue, centrée sur les *auctoritates*, les verbes à la troisième personne du singulier et du pluriel dominant (86,4% des propositions principales) et se réfèrent aux sages. Dans la seconde partie, centrée sur la *potestas*, ce sont les verbes à la première personne qui prédominent dans les propositions principales (100%). Ils se réfèrent au Roi Sage à travers la première personne du singulier et le pluriel de Majesté, « le roi énonciateur se positionne, dans cette deuxième étape, comme sujet unique »<sup>285</sup> et subordonne les *auctoritates* à sa *potestas*. Marine Poirier résume ainsi sa démonstration :

Le mouvement produit entre les deux temps est le suivant : une première étape de validation du discours par les autorités, qui, dans un lien direct de cause à effet [*e por end*], confluent toutes

---

<sup>278</sup> PCG, prologue, p. 4, 28a-44a.

<sup>279</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 72 et 90 : « *compilau* ». DRH trad., p. 57 : « *recopilé* » et « *he recopilado* ».

<sup>280</sup> M. LACOMBA, « Réécriture et traduction... », p. 32.

<sup>281</sup> PCG, prologue, p. 4, 44a-46a.

<sup>282</sup> PCG, prologue, p. 4, 21a-24a : « *rey de Castiella. de Toledo, de Leon. de Gallizia, de Seuilla, de Cordoua, de Murcia, de Jahen et dell Algarue* ».

<sup>283</sup> Marine POIRIER, « Autorité et pouvoir dans les prologues alphonsins », *Questes*, 29, 2015, p. 115-136, p. 120.

<sup>284</sup> Pour cette question nous sommes les débiteurs de Marine POIRIER, *art. cit.*, p. 122-123.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 122.

dans une deuxième étape vers un unique nom et titre – celui du roi – qui produit alors une subordination et agglutination de toutes les autorités citées<sup>286</sup>.

En réalité, c'est le prologue tout entier qui a vocation à légitimer l'écriture alphonsine en établissant un lien entre les premiers sages et la perpétuation des connaissances d'un côté, et la rédaction de la *Estoria de España* de l'autre. En effet, outre le connecteur logique « *por end* », Alphonse X établit des parallèles sémantiques entre la première partie du prologue qu'il tient de Jiménez de Rada et la seconde partie qui concerne la *Estoria de España*. Il réutilise le verbe savoir, ce savoir qu'il fallait absolument protéger et explique pourquoi il a entrepris la rédaction de sa chronique : « *Et esto fiziemos por que fuesse sabudo el comienço de los espannoles...* »<sup>287</sup>.

Alphonse X se met aussi en scène dans la même posture que les premiers sages : « *los sabios antigos [que] fallaron los saberes* »<sup>288</sup> et « *los sabios ancianos [que] escriuieron los fechos* »<sup>289</sup>. Tout d'abord, il partage les savoirs avec eux. Le prologue utilise l'expression « *fallaron los saberes* »<sup>290</sup> pour décrire l'activité des premiers sages, ceux qui étaient si inquiets à la pensée de la disparition de leurs connaissances qu'ils cherchèrent des solutions. Or, ce même verbe « *fallar* » est associé à l'activité d'Alphonse X qui a fait chercher tous les manuscrits qui traitent de l'histoire d'Espagne : « *todos los fechos que fallar se pudieron della* »<sup>291</sup>. Alphonse X se présente donc dans la même posture de recherche du savoir que ces sages. Ensuite, il utilise le verbe « *ayuntar* » pour décrire son activité « *mandamos ayuntar* »<sup>292</sup>, ce qui fait référence aux premiers sages qui inventèrent l'écriture, « *fallaron las figuras de las letras ; et ayuntandolas, fizieron dellas sillabas, et de sillabas ayuntadas fizieron dellas partes ; e ayuntando otrossi las partes, fizieron razon* »<sup>293</sup>. Enfin, on a vu qu'Alphonse X utilise l'expression « *fecho d'Espanna* » pour décrire sa chronique, et c'est ce même mot « *fecho* » qui est utilisé pour décrire l'histoire que les anciens sages mirent par écrit : « *escriuieron los fechos* »<sup>294</sup>. Alphonse X, comme les premiers sages écrit l'histoire et contribue ainsi à préserver les textes et à les transmettre. En cela, ce prologue peut être rapproché des prologues des ouvrages scientifiques du Roi Sage qui expriment la nécessité de

---

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>287</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 47a-48a.

<sup>288</sup> *PCG*, prologue, p. 3, 3a-4a.

<sup>289</sup> *PCG*, prologue, p. 3, 22b-23b.

<sup>290</sup> *PCG*, prologue, p. 3, p. 4a.

<sup>291</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 45a-46a.

<sup>292</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 26a.

<sup>293</sup> *PCG*, prologue, p. 3, 32a-35a.

<sup>294</sup> *PCG*, prologue, p. 3, 22b-23b.

diffuser le savoir<sup>295</sup>. D'ailleurs, d'après le prologue les connaissances développées par les sages ne leur sont pas réservées, elles représentent un profit, un bénéfice pour toute l'humanité : « *fuéron fallados pora pro de los omnes* »<sup>296</sup>. Par sa démarche il acquiert le savoir, il le protège et il le transmet, pour le plus grand bien de tous. Alphonse X se présente ainsi comme un maillon supplémentaire dans la chaîne de l'acquisition, de la conservation et de la diffusion du savoir, celle initiée par les anciens sages, mieux, il « affirme l'assimilation et la synthèse de toutes les autorités, convoquées dans le paragraphe antérieur, sous son nom et titre de roi »<sup>297</sup>. En esquissant un récit de la naissance de l'écriture Alphonse X, ébauche en quelque sorte une histoire de son propre travail, ce qui lui permet de s'identifier à ces sages et de s'inscrire dans leur lignée.

Parmi ces sages, il en est un qui les précède tous, dans le temps et par son importance. Il s'agit de Moïse. Moïse est un personnage majeur de l'histoire biblique, il fait sortir les Hébreux d'Égypte, reçoit les Tables de la Loi et mène les Hébreux à travers le désert<sup>298</sup>, à ce titre il apparaît dans le prologue<sup>299</sup>, où il est le seul personnage biblique cité avant le Christ. Il représente aussi un moment essentiel dans toutes les périodisations développées par les auteurs chrétiens<sup>300</sup>. Dans la tradition judéo-chrétienne, Moïse serait aussi l'auteur des cinq premiers livres de la Bible, ou Pentateuque (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome). Or, comme nous l'avons dit plus haut, pour les chrétiens la Bible est le livre d'histoire par excellence, celui qu'on ne peut remettre en question et comme l'a écrit Benoît Lacroix : « la Bible demeure la maîtresse incontestée et suzeraine de toute

---

<sup>295</sup> Ghislaine FOURNÈS : « Le prologue comme pré-texte chez Alphonse X (*Lapidaire, Calila e Dimna*), *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 24, 2001, p. 399-415. Voir aussi Patricia ROCHWERT-ZUILLI, « D'Alphonse X à Alphonse XI : l'affirmation du pouvoir dans les prologues des œuvres castillanes aux XIIIe et XIVe siècles », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 35, 2012, p. 45-60 ; M. LACOMBA, « Réécriture et traduction... », p. 33-34 ; *id.*, « Estrategias y eficacia de los prólogos alfonsíes », in : María Soledad ARREDONDO, Pierre CIVIL et Michel MONER (éd.), *Paratextos en la literatura española (siglos XV-XVIII)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2009, p. 253-266 ; Rafael CANO AGUILAR, « Los prólogos alfonsíes », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 14-15, 1989, p. 79-90 ; Aengus WARD, « El prólogo historiográfico medieval », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 35, 2012, p. 61-77.

<sup>296</sup> PCG, prologue, p. 3, 44a-45a.

<sup>297</sup> M. POIRIER, *art. cit.*, p. 124.

<sup>298</sup> *La Bible de Jérusalem*, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris : Éditions du Cerf, 1998, Exode.

<sup>299</sup> PCG, prologue, p. 3, 37b-41b : « *somos sabidores [...] de la salida de Egipto, et de la ley que dio Dios a Moysen* ».

<sup>300</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 149. C'est par exemple le cas dans les périodisations de saint Paul, d'Origène et d'Eusèbe de Césarée. Il n'y a que saint Augustin qui n'utilise pas le personnage de Moïse pour marquer le commencement d'un nouvel âge.

historiographie »<sup>301</sup>. Dans cette optique, Moïse est considéré comme le premier historien<sup>302</sup>, la première autorité :

Le Père de l'histoire n'est plus tellement Darès ou Thucydide, ni même Salluste ou Tite-Live ; c'est Moïse dont les textes font partout autorité. Dieu en personne les aurait inspirés et même dictés. Tout historien continue Moïse et le confirme à sa manière<sup>303</sup>.

Moïse est donc doublement important pour un historiographe médiéval : sans compter qu'il préfigure le Christ, il peut, telle une ancre dans le passé, servir à mesurer le temps, et il est aussi le premier historiographe. Il ne peut y avoir de plus grande autorité, de plus grand modèle à suivre que Moïse. C'est sans doute pour cela que Jiméñez de Rada, et Alphonse X à sa suite, ouvrent leur récit avec Moïse. Les deux chroniques débutent ainsi par une référence à la Genèse et narre la Création, de la Chute, du Déluge, de la Tour de Babel et de la confusion des langues. Et les rédacteurs prennent bien soin de dire que c'est Moïse qui a écrit la Genèse<sup>304</sup> et rappellent plus loin, qu'ils s'appuient toujours sur la Genèse pour faire leur récit : « *tod esto cuenta Moysen en este sobredicho libro, que es en el comienço de la Biblia* »<sup>305</sup>. Moïse qui a été le premier à écrire l'histoire, sert à commencer le récit historique de Jiméñez de Rada et d'Alphonse X, il est la première *auctoritas* qui justifie et authentifie ces récits.

## **b. Dire le vrai**

On peut se demander pourquoi Alphonse X qui a pensé, conçu et sûrement amplement réfléchi à ce projet reprend le prologue d'un autre. Il le reprend certes, souvent dans une traduction littérale, sans originalité pourrait-on penser, mais cela n'a rien d'anodin et les similitudes ne doivent pas occulter les modifications alphonsines, car ce sont elles qui font sens.

Tout d'abord, il transforme Jiméñez de Rada en source digne de confiance puisque son nom et celui de son contemporain Lucas de Tuy se trouvent sous la plume du Roi Sage à égalité avec des noms prestigieux comme Orose, Lucain ou Isidore. Or, si Jiméñez de Rada et Lucas de Tuy qui sont des auteurs contemporains, décédés respectivement en 1247 et 1249, peuvent devenir des sources dignes de confiance, des autorités, alors Alphonse X lui-même,

---

<sup>301</sup> B. LACROIX, *op. cit.*, p. 59.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p. 58-59.

<sup>304</sup> PCG, 1, p. 4, 26b-27b.

<sup>305</sup> PCG, 1, p. 4, 50b-52b.

qui de plus est investi de l'autorité royale, peut à son tour devenir une autorité. Au Moyen Âge, l'autorité par excellence, ou *auctor*, est un Ancien, c'est-à-dire un auteur de l'Antiquité ou un Père de l'Église. L'*auctor* est respecté, il est « autorité » et ce qu'il écrit a de la valeur. Et par corrélation ou réciprocité, un texte ne peut être cru que s'il émane d'un *auctor*<sup>306</sup>. Les historiographes n'ont pas toujours accès à ce qu'écrivent leurs contemporains<sup>307</sup>, mais même quand ils y ont accès, ils ne les utilisent pas<sup>308</sup>. En matière d'historiographie, les modernes n'ont de légitimité que s'ils reprennent les Anciens. Georges Martin parle de « l'impératif mental de s'adosser à une production antérieure, de la reproduire, d'ancrer [...] le nouveau dans l'ancien »<sup>309</sup>. En reprenant Jiménez de Rada comme si celui-ci était un Ancien, Alphonse X légitime sa propre écriture : il n'invente rien car il reprend une source fiable. Ce que cette source a écrit lui permet de justifier son projet et de se placer dans la continuité historiographique en même temps qu'il assume l'autorité commanditaire et énonciatrice de l'œuvre depuis une posture royale.

L'une des finalités de l'historiographie médiévale consiste en effet à convaincre le lecteur ou l'auditeur de la véracité de ce qui est raconté. La *vérité* est ce qui distingue le récit historique de tous les autres récits, c'est ce qui fait qu'il s'agit d'histoire et non d'une histoire. Isidore de Séville oppose ainsi l'histoire à la fable (*fabula*), ce qui s'est produit en vérité à ce qui aurait pu se produire mais ne s'est pas produit<sup>310</sup>. Le lecteur doit pouvoir différencier la fiction de l'histoire. Pour que ce *pacte de lecture* fonctionne, pour que le lecteur reçoive les chroniques comme des récits historiques donc vrais, il faut que le chroniqueur gagne la confiance de son lecteur. Comme garantie de vérité, certains récits historiques utilisent des formules topiques du type « nous n'allons dire que la vérité ». C'est le cas de Cicéron : « *ne quid falsi dicere audeat [...] ne quid ueri non audeat* »<sup>311</sup>, de Quintilien<sup>312</sup>, de Polybe<sup>313</sup>, ou

<sup>306</sup> C. MENCÉ-CASTER, *op. cit.*, p. 56.

<sup>307</sup> En raison de la fragilité, de la cherté et de la rareté des manuscrits, voir p. 28.

<sup>308</sup> B. LACROIX, *op. cit.*, p. 216-217 : « Le plus étonnant est que même les théoriciens des institutions ecclésiastiques et politiques du Moyen Âge à qui l'histoire contemporaine aurait pu rendre de grands services, ignorent les chroniques et les annales de leur temps. » Même Érasme n'utilise pas les historiens contemporains comme source primaire.

<sup>309</sup> G. MARTIN, « Luc de Tuy, Rodrigue de Tolède, leurs traducteurs et leurs compilateurs alphonsois... », p. 206.

<sup>310</sup> *Étymologies...*, I, 40, 1, p. 356-357.

<sup>311</sup> CICÉRON (auteur), Edmond COURBAUD (éd. et trad.), *De Oratore*, Paris : Les Belles Lettres, 1966, II, 15, 62, p. 31 : « ne rien oser dire tout de faux [...] dire tout ce qui est vrai ».

<sup>312</sup> QUINTILIEN (auteur), Jean COUSIN (éd. et trad.), *Institution Oratoire*, Paris : Les Belles Lettres, 1976, II, 4, 2, p. 36 : « *historiam, in qua est gestae rei expositio* », « l'histoire qui contient le récit d'une action réelle ».

<sup>313</sup> POLYBE (auteur), Paul DÉPECH (éd. et trad.), *Histoires*, Paris : Les Belles Lettres, 1961, XII, 25b, p. 34 : « l'objet propre de l'histoire est premièrement de connaître les discours véritables » et plus généralement ».

encore de Tite-Live<sup>314</sup>. Ces formules ont quelque chose de performatif, c'est comme si le fait d'annoncer que l'on ne va pas mentir suffisait à faire du récit un récit historique, à réaliser ce vœu de dire le réel. Ces formules font en quelque sorte advenir la réalité historique. Cette tradition est présente dans la Chronique d'Alphonse III avec des phrases telles que « *non istud miraculum inane aut fabulosum putetis* »<sup>315</sup> ou « *hoc uerum esse prorsus cognoscite, nec fabulosum dictum putetis, alioquin tacere magis eligerem, quam falsa promere maluissem* »<sup>316</sup>. Cependant, il n'y a aucune affirmation de ce type dans le prologue d'Alphonse X<sup>317</sup>.

Une autre façon de gagner la confiance de son lecteur est pour l'historiographe médiéval d'affirmer que l'une de ses connaissances a été témoin des faits racontés ou, mieux encore, d'en avoir été soi-même témoin. Parfois, le chroniqueur peut même être acteur. C'est le cas de Jiménez de Rada qui utilise la première personne du singulier pour s'adresser à son lecteur et qui parle de lui à la troisième personne lorsqu'il participe directement aux événements qu'il relate<sup>318</sup>. Bien sûr nul n'est dupe, le lecteur sait qu'il s'agit d'une seule et même personne, mais en dissociant ainsi les deux archevêques, l'archevêque chroniqueur et l'archevêque acteur, il renforce ses propos et donne des gages de sa bonne foi. Orose distingue ainsi trois sortes de sources : ce qui a été vu, ce qui a été entendu et ce qui a été lu<sup>319</sup>. Si les deux premières sources peuvent sembler plus convaincantes, pour le récit des origines qui nous occupe, il est exclu qu'Alphonse X ait vu ou entendu quoi que ce soit, il ne peut donc s'agir que de sources écrites.

Toutefois, le fait qu'Alphonse X ne puisse témoigner lui-même ni produire de témoignage, ou qu'il n'utilise pas de formules de vérité, ne veut pas dire qu'il ne prétende pas à cette vérité dans le récit des origines. Il utilise un seul procédé, à la fois dans le prologue et dans le corps du texte : le recours aux autorités comme preuve de l'authenticité des faits. Le recours aux auteurs de l'Antiquité et aux Pères de l'Église, est indispensable, puisqu'ils sont

---

<sup>314</sup> TITE-LIVE (auteur) et Gaston BAILLET (éd. et trad.), *Histoire romaine. Livre I, La fondation de Rome*, Paris : Les Belles Lettres, 2009, préface, p. 2-7.

<sup>315</sup> Y. BONNAZ, *op. cit.*, version *érudite*, 6.3, p. 43-44, et dans la version *rotense*, 6.3, p. 43-44 : « *Non istud inane aut fabulosum putetis* », traduits par : « ne pensez pas qu'il s'agisse d'un miracle chimérique ou fabuleux » et « ne pensez pas qu'il s'agisse d'une chimère ou d'une fable ».

<sup>316</sup> Y. BONNAZ, *op. cit.*, version *érudite*, 8.3, p. 47, et dans la version *rotense*, 8.3, p. 47 : « *Hoc uerum esse cognoscite et nec fabulosum putetis, alioquin tacere magis quam falsa promere maluissem* », traduits par : « sachez que c'est un fait absolument véridique, et ne pensez pas qu'il s'agisse d'une fable, sans quoi j'eusse préféré me taire que de raconter des mensonges » et « sachez que c'est la vérité et ne pensez pas qu'il s'agisse d'une fable, autrement j'eusse préféré le silence au mensonge ».

<sup>317</sup> Hormis la proposition « *Dion que escriuio uerdadera la estoria de los Godos* » (PCG, prologue, p. 4, 40a-41a) qui ne nous semble pas signifiante.

<sup>318</sup> DRH trad., p. 39.

<sup>319</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 77 et B. LACROIX, *op. cit.*, p. 45 et 70.

des garants de véracité. Les rédacteurs doivent ainsi fondre leur récit dans le moule proposé, ou plutôt imposé, par leurs prédécesseurs. La *Estoria de España* se doit d'être conforme au « système de références »<sup>320</sup> du public, c'est-à-dire à ce qu'il connaît des chroniques et à ce qu'il attend d'elles. Ils se plient donc aux « règles du jeu » avec lesquelles les textes antérieurs ont familiarisé les lecteurs<sup>321</sup>. Selon cette conception, le lecteur sait qu'un historien dit est vrai et qu'il peut lui faire confiance car il dit l'avoir lu chez Orose ou saint Isidore. Dans le prologue, Alphonse X donne ainsi la liste des auteurs qu'il utilise, ou en tout cas qu'il dit utiliser. Cependant, sans aller plus avant dans la lecture, cette liste ne peut qu'attirer l'attention. Elle est identique à la liste donnée par Jiménez de Rada, exception faite de l'archevêque lui-même et de Lucas de Tuy pour les raisons déjà évoquées, ainsi que d'Orose et Lucain.

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<p><i>Itaque es que ex libris beatorum Ysidori et Ildefonsi et Ysidori iunioris et Hidicii Gallecie episcopi et Sulpicii Aquitanici et conciliis Toletanis et Iordani sacri palatii cancellarii et Claudii Ptholomei orbis terre descriptoris egregii et Dionis, qui fuit historie Gothice scriptor uerus, et Pompei Throgi, qui fuit historiarum orientalium sollicitus supputator</i><sup>322</sup>.</p>	<p><i>Tomamos de la cronica dell Arçobispo don Rodrigo que fizo por mandado del Rey don Ffernando nuestro padre, et de la de Maestre Luchas, Obispo de Tuy, et de Paulo Orosio, et del Lucano, et de sant Esidro el primero, et de sant Alffonso, et de sant Esidro el mancebo, et de Idacio Obispo de Gallizia, et de Sulpicio Obispo de Gasconna, et de los otros escriptos de los Concilios de Toledo et de don Jordan, chanceller del sancto palacio, et de Claudio Tholomeo, que departio del cerco de la tierra meior que otro sabio fasta la su sazón, et de Dion que escriuio uerdadera la estoria de los godos, et de Pompeyo Trogo, et dotras estorias de Roma</i><sup>323</sup>.</p>

Certes, Alphonse X suit de très près le prologue de Jiménez de Rada, mais compte tenu de l'effort centralisateur et totalisateur de son projet, on pourrait s'attendre à ce que la liste des auteurs soit plus étoffée, ne serait-ce que pour illustrer l'expression « *mandamos ayuntar* » et ainsi montrer que ce ne sont pas des paroles vaines. Il n'en est rien. Ses nouvelles sources lui ont-elles semblé moins connues ou moins présentables surtout s'il s'agissait des sources arabes ? C'est possible, mais peu probable. Si les textes arabes scientifiques étaient dignes d'être traduits en castillan pourquoi les textes à vocation historique auraient-ils posé un

<sup>320</sup> Hans Robert JAUSS (auteur), Claude MAILLARD (trad.), Jean Starobinski (préface), *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard, 2015, p. 54.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>322</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 6-7, 65-70.

<sup>323</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 28a-42a.

quelconque problème ? Peut-être aussi que, la finalité étant de hisser Rada et Tuy à la hauteur d'Orose, d'Isidore, de Jordanés, de Ptolémée, l'ajout d'auteurs moins vénérables aurait risqué d'affaiblir l'effet recherché. Peut-être aussi ne faut-il pas chercher un exposé programmatique des sources et encore moins l'équivalent d'une bibliographie dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui. Peut-être ne faut-il pas y voir autre chose qu'une copie du prologue de Jiménez de Rada, la liste étant surtout là pour revendiquer une continuité entre les autorités et Alphonse X, qui s'engage en quelque sorte à ne rien inventer mais à simplement reprendre les écrits de ses illustres prédécesseurs.

Dans le corps du récit, les pratiques alphonsines sont un peu différentes et s'écartent davantage du *De Rebus Hispaniae*. Parfois, les rédacteurs affirment qu'ils ont trouvé leurs informations chez un auteur ou des auteurs, mais sans préciser de qui il s'agit. Il y a ainsi des formules telles que : « *ffallamos en las estorias que* »<sup>324</sup>. Cette simple allusion semble suffire à garantir qu'il n'y a pas d'invention, et elle est de plus accompagnée d'autres formules plus précises. En effet, les rédacteurs se réfèrent souvent directement à leurs sources grâce à des expressions telles que « *Paulo Orosio cuenta en sos estorias* »<sup>325</sup> ou « *segund dize la estoria de Paulo Orosio* »<sup>326</sup>. Les autorités ainsi citées sont Rodrigue Jiménez de Rada, Lucas de Tuy, Paul Orose, Lucain, Isidore, Pline, Eusèbe de Césarée et Suétone. Cette liste ne correspond pas complètement à la liste citée dans le prologue : en particulier Pline, Eusèbe de Césarée et Suétone, à qui le récit fait souvent référence, n'apparaissent pas dans la liste du prologue<sup>327</sup>, ce qui renforce l'idée que cette liste n'a pas vocation à l'exhaustivité. D'autres auteurs apparaissent aussi mais de façon plus anecdotique. C'est le cas de Galba, Huguccio, Cicéron, Flavius Josèphe, Hégésippe... Sauf dans de très rares exceptions<sup>328</sup>, la *Estoria de España* ne donne pas le nom des livres consultés, il faut se contenter du nom de leur auteur.

Pour faire référence à ces sages, la chronique utilise presque exclusivement<sup>329</sup> les verbes « *contar* » et « *dezir* » généralement conjugués au présent. L'usage des deux verbes semble

<sup>324</sup> PCG, 147, p. 107, 19b.

<sup>325</sup> PCG, 66, p. 48, 45b.

<sup>326</sup> PCG, 74, p. 53, 49b-50b.

<sup>327</sup> Pline : PCG, 78, p. 57, 8a ; 105, p. 82, 27a. Eusèbe de Césarée : 85, p. 61, 45b ; 178, p. 128, 33b ; 190, p. 141, 51b ; 207, p. 151, 15b ; 217, p. 154, 28a ; 275, p. 170, 19b... Suétone : 117, p. 94, 36a ; 167, p. 118, 54b ; 179, p. 129, 30a ; 180, p. 129, 49b ; 181, p. 130, 14b ; 182, p. 132, 27b...

<sup>328</sup> PCG, 105, p. 82, 27b-29b : « *Plinio fabla de las naturas et de las noblezas de los omnes en el XXVII capitulo del setenio libro de la Natural Estoria* ».

<sup>329</sup> Notons quelques exceptions : PCG, 90, p. 66, 16a-17a : « *desto da Orosio estos **exiemplos*** » ; 65, p. 48, 55a-56a : « *segund cuentan las estorias que **fablan** dello* » ; 67, p. 50, 28b-29b : « *en esto se acuerdan los mas que **fablaron** en estas estorias* » et 41b-42b : « *de que **fablan** las estorias* ».

indifférent<sup>330</sup>. Ces verbes peuvent être simplement accolés au nom de l'auteur, souvent avant celui-ci : « *cuenta X* », « *dize X* ». Le couple « verbe d'action + auteur » est aussi fréquemment combinée avec le substantif « *estoria* » (au singulier ou au pluriel) ou la préposition « *segund* » ou l'adverbe « *asi (cuemo)* » : « *cuenta X en su estoria* », « *diz X en su estoria* », « *assi cuemo cuenta X* », « *segund diz X* »... Les mêmes termes peuvent aussi se combiner différemment, « *estoria* » devenant sujet, et l'auteur complément du nom : « *segund dize la estoria de X* », « *cuenta la estoria de X* ».

Cependant, ces expressions sont utilisées de façon irrégulière, car les différentes sections de l'œuvre ont été élaborées par des groupes de travail différents, et ces références ont cela de commun avec nos bibliographies que pour nous aussi il s'agit de montrer que nous nous appuyons sur des autorités. Néanmoins, nous n'utilisons pas les citations pour nous abriter derrière elles et détourner leurs propos, mais plutôt afin de rendre compte de la propriété intellectuelle et de ne pas tomber dans le plagiat. Au Moyen Âge la notion de plagiat est complètement anachronique et relève en fait d'un mécanisme inverse. En effet, le plagiaire inscrit le discours d'autrui sous son nom, alors que l'historiographe médiéval inscrit son discours sous celui d'autrui<sup>331</sup>. Il ne faut donc pas voir dans ces renvois un équivalent de notre système de citations académiques, mais bien un procédé utilisé par Alphonse X pour démontrer la véracité de ces propos. Ce renvoi aux sources, est donc utilisé comme un gage de fiabilité, de crédibilité.

Cette méthode de références intertextuelles, est complétée par des renvois internes, à travers une série de connecteurs, qui font référence au récit lui-même. Il s'agit d'expressions telles que « *ya oyestes* », « *vos avemos contado* »... qui s'adressent directement au lecteur. Tout comme les renvois externes, les verbes « *contar* » et « *dezir* » sont utilisés, mais cette fois-ci pour faire référence à ce qu'Alphonse X a écrit. Ils placent donc le Roi Sage, qui transparaît dans le nous de majesté (*avemos, dixiemos...*), dans la même position que Jiménez de Rada ou Paul Orose. Le lecteur doit se fier au roi comme le roi s'est fié aux autorités. En plus des verbes « *contar* » et « *dexir* », la *Estoria de España* utilise aussi très souvent le verbe « *oir* », ce qui indique que le récit était destiné à la lecture personnelle et à la lecture

---

<sup>330</sup> Nous avons fait le compte avec Rodrigue Jiménez de Rada et Lucas de Tuy. Ils sont associés dix fois au verbe « *diz(e/en)* » (430, p. 245, 35a ; 453, p. 255, 37b ; 460, p. 259, 13a ; 461, p. 259, 35a et 36a ; 503, p. 278, 34a ; 551, p. 305, 21b ; 553, p. 307, 30a ; 557, p. 310, 5b ; 561, p. 316, 17a), et neuf fois au verbe « *cuenta* » (104, p. 80, 50b ; 388, p. 217, 23b ; 430, p. 245, 12a ; 459, p. 258, 50a ; 460, p. 259, 13a ; 494, p. 274, 17b ; 495, p. 275, 5b ; 496, p. 275, 28b ; 561, p. 316, 21b).

<sup>331</sup> Olivier BIAGGINI, « Le témoin impossible : Gonzalo de Berceo et la construction de l'auteur », *La Question de l'auteur*, Actes du XXXe congrès de la SHF, Brest, Université de Bretagne Occidentale, 2002, p. 131-146, p. 131.

collective ou orale. Ces verbes sont en général associés aux marqueurs d'antériorité « *ya* », « *como de suso* » quand ils sont conjugués au passé. Il arrive aussi qu'ils soient conjugués au futur pour annoncer ce que les rédacteurs diront plus loin (*oyredes, contaremos...*). De plus, la chronique s'adresse directement au lecteur (*oyestes, vos dixiemos...*) ce qui donne l'impression de l'inclure davantage dans le récit. Il est directement concerné, le roi s'adresse directement à lui. Parfois, le roi – ou ceux qui rédigent pour lui –, s'adresse au lecteur ou à l'auditeur à l'impératif : « *sabet* » et plus rarement « *oyt* ». Toutefois, ce système de références internes n'est pas parfait. En effet, à plusieurs reprises la *Estoria de España* nous dit qu'elle ne reviendra pas sur tel évènement car cela a déjà été dit, ou qu'elle ne parlera pas de tel autre évènement maintenant mais qu'elle le fera plus tard, alors qu'en fait, comme l'a noté Inés Fernández-Ordóñez, rien n'a été dit et rien ne sera dit de ces évènements<sup>332</sup>. Il s'agit d'un autre indice confirmant que toutes les sections n'ont pas été écrites par les mêmes rédacteurs<sup>333</sup>. Néanmoins, même si parfois on n'a pas eu ces informations avant et qu'elles ne viendront jamais, on a l'impression d'en avoir eu connaissance. Ces connecteurs, tout comme le renvoi aux sources, jouent leur rôle et donnent une fluidité, une continuité au récit qui a toutes les apparences de la vérité.

Ces « marques d'historicité<sup>334</sup> », pour reprendre l'expression de Krzysztof Pomian, garantissent au lecteur qu'il a bien entre ses mains un récit historique, un récit du vrai :

Les marques d'historicité sont là pour dire au lecteur que le récit qui en est pourvu n'est pas un produit de l'imagination, qu'il n'est pas une œuvre de fiction, une fable. Ce récit se donne, au contraire, comme conforme à ce que son auteur a vu et entendu ou à ce qu'il a découvert en étudiant les sources<sup>335</sup>.

En effet, on l'a vu il n'est pas question au Moyen Âge d'être soi-même auteur d'un récit historique. Si l'on reprend les quatre rôles énonciateurs décrits par saint Bonaventure, *scriptor, compiler, commentator et auctor*<sup>336</sup>, l'historien médiéval est censé n'être un *scriptor* : il a une action purement mécanique, il recopie sans rien modifier, comme une photocopieuse le ferait aujourd'hui, ou un *compiler* : il choisit les différents textes qu'il assemble ensuite. Le rôle d'*auctor* ne peut jamais être officiellement endossé par

---

<sup>332</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias...*, p. 205-220.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>334</sup> K. POMIAN *op. cit.*, p. 83.

<sup>335</sup> *Ibid.* p. 83.

<sup>336</sup> C. MENCÉ-CASTER, p. 43.

l'historien<sup>337</sup>. Même s'il choisit les passages et la façon de les agencer, le chroniqueur médiéval est théoriquement exclu de la création et il ne peut être détenteur de l'*auctoritas*. Il en va de sa crédibilité<sup>338</sup>.

### C. Alphonse X est-il *auctor* ?

En continuant d'avoir recours aux autorités, aussi bien dans le prologue qu'au cours du récit, Alphonse X joue donc le jeu de l'historiographe médiéval, censé n'être qu'un simple copiste ou au mieux un compilateur dont la liberté créative se résume à faire des choix<sup>339</sup>. Cependant, en tant que souverain, Alphonse X a une autorité et une liberté jamais rencontrées chez ses prédécesseurs. Il n'a pas besoin de se justifier, son autorité naturelle lui donne la légitimité pour prendre en charge l'énonciation. Est-ce pour autant suffisant pour accorder le statut d'*auctoritas* à Alphonse X ? Le monarque semble conscient des limites qui se posent à lui, il sait bien que les modernes ne peuvent théoriquement pas accéder à ce statut d'autorité. C'est pourquoi il développe des stratégies, d'abord dans le prologue puis tout au long du récit, afin de contourner les limites inhérentes à la pratique de l'histoire au Moyen Âge, tout en utilisant ces limites et ces contraintes à son avantage. En effet, d'un côté il revendique ses sources anciennes, aussi bien dans le prologue que dans le corps du récit et, de l'autre il multiplie les références qui établissent une correspondance entre ces autorités et lui-même. Tout d'abord, il fait de Jiméñez de Rada et de Lucas de Tuy des autorités et non des moindres en les plaçant en tête de liste de ses sources, ce qui a pour effet de montrer qu'un moderne peut être une autorité. Le prologue lui permet aussi de s'identifier aux anciens sages en reprenant certains éléments du prologue de Jiméñez de Rada. Il se présente comme un roi sage qui, en produisant une telle chronique, en le savoir protégeant et en le diffusant, se met à son service, comme il le fait d'ailleurs avec ses œuvres à caractère scientifique. Enfin, dans le récit lui-même les verbes renvoyant à l'activité langagière et historiographique, « *contar* », « *dezir* », établissent une concordance entre son travail d'écriture et celui d'*auctores* comme Orose, Suétone ou Jiméñez de Rada, en le plaçant dans la même position qu'eux. Dans ces moments-là, il s'adresse d'ailleurs directement au lecteur, à la première personne du pluriel, et

---

<sup>337</sup> Georges Martin, quant à lui, a établi cinq « opérations fondamentales » que l'on peut recouper avec les trois premiers rôles énonciateurs de saint Bonaventure. Il s'agit de reproduire, réunir, assembler/bâtir, assembler/agencer et réviser. G. MARTIN, « Compilation (5 procédures fondamentales) »...

<sup>338</sup> C. MENCÉ-CASTER, *op. cit.*, p. 56-57.

<sup>339</sup> E. FALQUE, « Lucas de Tuy y Rodrigo Jiméñez de Rada : el uso de las fuentes », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 26, 2003, p. 151-161, p. 153 : « en un compilador la autoría no es un acto de creación, sino de elección ».

en utilisant régulièrement l'impératif, ce qui le place *de facto* dans une position d'autorité vis-à-vis du lecteur qui doit se tenir prêt à recevoir les connaissances offertes par son roi. De plus, l'utilisation du castillan, les motivations et les enjeux qui sous-tendent ce choix ne peuvent qu'appartenir à une figure d'autorité. L'expression « *compusiemos este libro* » peut alors prendre un sens différent. En effet, le verbe *componer* est quelque peu ambigu. Son acception la plus courante renvoie au processus de compilation – à partir de sources diverses, Alphonse X a sélectionné des passages et composé sa chronique tel un patchwork sans adopter une position d'auteur – mais il peut aussi renvoyer à un processus de création<sup>340</sup>, ce qui fait du Roi Sage un *auctor* et non plus un simple *actor*<sup>341</sup>. Par le biais de ces mises en parallèle, Alphonse X parvient donc à faire converger la figure auctoriale des Anciens et la sienne. Il se présente donc comme *auctor*, sans que cela ne nous renseigne sur la réception de la *Estoria de España* par ses contemporains.

Si Alphonse X peut être considéré comme auteur de ce récit à vocation historique, peut-il pour autant être pris pour un historien ? Au sens médiéval, la *Estoria de España* est bien une histoire : c'est un récit du passé qui donne tous les gages nécessaires de véracité. Il ne serait donc pas erroné de qualifier la *Estoria de España* d'« histoire » et Alphonse X d'« historien ». D'ailleurs, Bernard Guenée parle bien d'« historiens » pour désigner les auteurs médiévaux<sup>342</sup>. Toutefois, avons-nous affaire à de l'histoire dans le sens scientifique où nous l'entendons aujourd'hui ?

L'histoire est une discipline scientifique très récente qui recherche normalement ce que l'on appelle « l'objectivité historique ». Malgré les apparences de vérité que se donnent les récits historiques médiévaux, leur élaboration, faite de sélections, d'omissions et de réorganisations, sans parler des inventions, les empêche de prétendre à une entière vérité historique. De toute façon, le recours aux sources, très lointaines dans le récit qui nous occupe, pose aussi certains problèmes. Les *historiens* médiévaux n'avaient pas la possibilité matérielle et parfois intellectuelle de faire une étude critique de leurs sources<sup>343</sup>, et les versions qu'ils possédaient n'étaient pas toujours complètes. On ne recopiait souvent qu'un passage d'une œuvre, et il ne faut pas non plus négliger l'intervention des copistes qui peut

---

<sup>340</sup> *Componer*, du latin *componere*, signifie former par assemblage, mais aussi créer, faire, produire, notamment une œuvre littéraire.

<sup>341</sup> C. MENCÉ-CASTER. *op. cit.*, p. 57.

<sup>342</sup> B. GUENÉE, « Y a-t-il une historiographie... », p. 205-207 et *id.* « L'historien par les mots ».

<sup>343</sup> Voir p. 29-31.

être volontaire ou involontaire (sauts entre deux mots identiques qui peuvent faire disparaître plusieurs mots ou phrases...), mais qui peut être lourde de conséquences.

Affirmer que l'on dit la vérité ou dire que l'on recopie simplement un auteur ancien n'est donc pas un gage de véracité ni d'honnêteté intellectuelle, c'est d'ailleurs pour cela que nous ne cherchons pas la vérité dans la *Estoria de España*. Toutefois, même si histoire médiévale et histoire du XXI<sup>e</sup> siècle n'ont rien à voir, le terme « histoire » peut tout de même désigner notre pratique scientifique, le récit historique médiéval, ainsi que les faits historiques eux-mêmes ou encore n'importe quel récit. C'est pourquoi, même s'il n'est pas faux de parler de la *Estoria de España* comme d'une « histoire » dans l'acception médiévale du terme, l'usage de ce mot bien trop polysémique serait source de confusion. Pour parler de la *Estoria de España*, nous utiliserons donc les termes « chronique »<sup>344</sup> ou « historiographie » dans le sens de narration des faits passés ou d'œuvre historique d'une époque donnée. Pour désigner ceux qui sont à l'origine de ces chroniques, nous parlerons de « chroniqueurs » et d'« historiographes ». Néanmoins, pour identifier les hommes qui travaillent dans les ateliers alphonsois, certes artisans du récit et jouissant à n'en pas douter d'une certaine autonomie – difficile à évaluer, mais nous savons que le roi a forcément dû déléguer –, nous utiliserons le terme « rédacteurs ». En effet, ils étaient les instruments au service d'un plan d'ensemble voulu et conçu par le Roi Sage, le véritable architecte de ce projet.

#### **D. L'abri idéologique**<sup>345</sup>

Est-il envisageable que les rédacteurs alphonsois, tout comme les chroniqueurs médiévaux en général, se soient contentés de recopier fidèlement les *auctoritates* qu'ils brandissent tels des boucliers, sans rien modifier, ou tout au plus en y choisissant des extraits ? La conception d'un simple copié-collé ou découpé-collé<sup>346</sup> du *compiler*, défendue en son temps par Evelyn S. Procter, atteint vite ses limites. Si le scripteur sélectionne certains textes et en exclut d'autres, s'il décide de les agencer dans un certain ordre et pas un autre, en somme s'il fait des choix, ces choix ne mettent-ils pas en forme une œuvre nouvelle<sup>347</sup> ? Opérer une sélection représente donc déjà une création en soi, d'autant plus s'il s'agit de

---

<sup>344</sup> B. GUENÉE, « Histoires, annales, chroniques... », p. 285 : « Et c'est peut-être pour cela que les auteurs du XIV<sup>e</sup> siècle, ayant à dire « ouvrage historique », ont presque exclusivement utilisé le mot chronique. Par histoires, ils entendent le plus souvent les faits eux-mêmes, ou les récits qu'on en peut lire dans les chroniques ».

<sup>345</sup> C. MENCÉ-CASTER, *op. cit.*, p. 55.

<sup>346</sup> Cette thèse était défendue par Evelyn S. Procter : « *a work of scissor and paste* », Evelyn S. PROCTER, *Alfonso X of Castile. Patron of Literature and Learning*, Oxford, Clarendon Press, 1951, p. 111.

<sup>347</sup> C'est ce que Corinne Mencé-Caster nomme la « dissidence fonction-compileur », *op. cit.*, p. 62-63.

plusieurs textes sources. Le chroniqueur doit choisir s'il reprend les différentes versions d'un même évènement sans donner son avis, ou alors en donnant son avis, ou bien s'il tente de faire coïncider les versions ou encore s'il ne choisit qu'une seule version. Plus qu'une simple compilation, il y a donc de toute façon un processus de réécriture qui transforme le ou les textes sources. De plus, il faut ajouter la traduction aux différentes fonctions énoncées par saint Bonaventure : puisque les sources d'Alphonse X sont rédigées en latin ou encore en arabe, il faut donc passer par l'étape de la traduction pour rédiger en castillan. Or, une traduction peut rarement être complètement automatique, elle implique forcément des choix, des nuances, des synonymes, des explicitations, des simplifications... Le résultat sera donc nécessairement un peu, voire très différent du texte source. En somme, les choix du chroniqueur vont donner naissance à une œuvre censée être identique mais qui ne peut l'être totalement. Il s'agit donc bel et bien d'un processus de création. Malgré la meilleure volonté, la sélection des passages et les choix de traduction laissent forcément une trace. Les chroniques qui impliquent le recours à plusieurs sources, à une sélection ou à une traduction, ce qui est le cas de la *Estoria de España*, ne peuvent donc en aucun cas être de simples répliques.

Ce n'est donc pas parce qu'ils se cachent derrière des marques d'historicité que les rédacteurs se contentent de reproduire les Anciens. Dire la vérité n'est souvent que le but officiel ou avoué. Il y a souvent d'autres visées qui dépendent d'une conjoncture. En effet, les histoires médiévales sont toujours tributaires d'un contexte historique, politique, social, juridique précis et répondent, dans la plupart des cas, à la commande d'un prince ou d'une institution, comme c'est le cas ici avec une chronique, qui, plus que commandée, a été rédigée sous l'égide du Roi Sage. Les historiographes médiévaux rendent donc compte d'une certaine vision du passé, plutôt que du passé lui-même, ou comme l'a écrit Peter Linehan, « *toda historia es historia contemporánea*<sup>348</sup> ». Il ne peut s'agir ni d'objectivité, ni de véracité, ni de récit historique fiable et scientifique. Le fait que les rédacteurs semblent pieds et poings liés et que leur crédibilité dépende de leur entière subordination ou soumission aux *auctoritates*, n'est-ce finalement pas là une chance, une opportunité pour ces rédacteurs ?

En effet, selon Corinne Mencé-Caster, le recours aux formules topiques « permet de masquer leurs éventuelles positions dissidentes »<sup>349</sup>. L'emploi des Autorités détourne la responsabilité du compilateur, ce n'est pas lui qui parle, c'est un *auctor*. Alphonse X, comme Jiménez de Rada avant lui, se place derrière l'« abri idéologique » offert par les écrits des

---

<sup>348</sup> P. LINEHAN, « Reflexiones sobre historiografía... », p. 102.

<sup>349</sup> C. MENCÉ-CASTER, *op. cit.*, p. 56.

Anciens, en se servant d'eux, en leur faisant dire ce qu'il veut sans jamais avoir l'air de le dire lui-même. Tant que le pacte de lecture semble respecté, le lecteur est en confiance et il peut être convaincu. *A contrario*, si le lecteur se méfie du narrateur parce que ses sources ne semblent pas fiables ou pire parce qu'il se présente comme le créateur du texte, alors il sera plus difficile pour le narrateur de convaincre le lecteur de quoi que ce soit, puisque son récit sera reçu comme fictionnel. Les événements doivent être donnés pour vrais et surtout être reçus comme tels. S'ils donnent suffisamment de gages de cette conformité, de « marques d'historicité », alors cela leur permet d'ouvrir une brèche pour ajouter leurs propres idées en modelant le texte selon leurs intérêts, leur vision... L'invariance n'est donc qu'apparence, mais une apparence utile qui permet en réalité au chroniqueur, ici à Alphonse X et à ses équipes, de s'exprimer plus librement qu'il ne veut bien le reconnaître.

\*\*\*

Les rédacteurs alphonsins au service de leur souverain bénéficient donc de l'espace de liberté offert par la combinaison des deux autorités que nous venons d'identifier, celle des Anciens et celle du Roi Sage. Cependant, tout le mécanisme de l'abri idéologique implique que cette liberté ne s'exerce pas » à découvert » ou de façon explicite. Il nous appartient donc de détricoter le texte, d'en tirer les fils, afin de mettre au jour l'intervention dans le récit d'Alphonse X et de ses rédacteurs.

Il est nécessaire d'identifier ce que nous appellerons les écarts entre les différentes sources et la production alphonsine car c'est dans ces écarts que transparaît le travail des rédacteurs. Ces écarts peuvent être de plusieurs types. Les omissions, les textes tronqués en vue de les simplifier, ou qui se trouvent dénaturés, peuvent nous permettre de faire émerger les événements ou les conceptions qui ne coïncident pas avec l'idéal alphonsin. Les ajouts, les emprunts à une ou plusieurs autres sources – parfois tellement remaniés et dénaturés qu'ils s'apparentent davantage à des inventions –, les sélections, les réorganisations sont autant de distorsions dans lesquelles peuvent se profiler les visées du Roi Sage. Le souverain, comme Lucas de Tuy et Jiménez de Rada avant lui, peut façonner les Autorités selon le message qu'il veut transmettre. Nous devons aussi être attentifs aux choix lexicaux opérés lors des traductions. Entre sélection, traduction orientée, manipulation et invention, il convient donc de déceler la trace laissée par Alphonse X, la distance qu'il a instaurée entre ses sources et son œuvre.

Pour comprendre dans quelle mesure ces écarts font sens et quels objectifs ils servent, nous devons tenir compte des nombreux facteurs et enjeux liés à la conjoncture socio-politique et aux spécificités de l'écriture alphonsine. La position de l'autorité d'énonciation a changé, la palette de choix est plus large, les rédacteurs sont retournés à leur anonymat au service d'un seul projet qui n'est pas leur. Le règne d'Alphonse X n'est pas celui de Ferdinand III, le Roi Sage doit repeupler un royaume immense, gérer plusieurs révoltes tout en menant de front ses ambitions péninsulaires et européennes. Tous ces éléments sont autant de données à prendre en compte et à mettre en lien avec les conceptions médiévales du pouvoir, de la justice, de l'espace, de la légitimité, de la mémoire, de la transmission...

Il nous faudra donc extraire de la chronique, notamment au prix de comparaisons minutieuses, les intérêts, les objectifs, en somme les finalités idéologiques et sociopolitiques recherchées par le Roi Sage.



Deuxième partie

**Construction mentale et physique de  
l'Espagne : espaces et origines mythiques**



Comme le titre de la chronique l'indique, la *Estoria de España* raconte l'histoire de l'Espagne, mais que recouvre ce terme pour Alphonse X ? Quand les Romains envahissent la péninsule Ibérique au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ils lui donnent le nom d'*Hispania*<sup>350</sup>, terme géographique qui désigne uniquement la péninsule. Ensuite, lorsque les Goths s'emparent de l'Hispanie, ils lui adjoignent Narbonne qui appartenait à la Gaule et la Tingitanie qui appartenait à l'Afrique<sup>351</sup>. Selon les conceptions romaines qui perdurent à Tolède, le nouveau royaume est donc constitué de trois régions distinctes. Ainsi, même si Isidore de Séville le premier associe l'Hispanie au Royaume des Goths<sup>352</sup>, lui-même oscille entre une Espagne politique synonyme du royaume dans son entier, et une Espagne géographique qui ne désigne que la péninsule Ibérique<sup>353</sup>. Après Isidore, l'ambiguïté demeure et l'usage le plus courant semble être de limiter l'Hispanie à la péninsule, ainsi les Conciles de Tolède ou encore Julien de Tolède parlent souvent d'Hispanie et de Gaule (gothique)<sup>354</sup> pour désigner le Royaume. Le terme « Espagne » comme synonyme du Royaume est une création idéologique forgée par Isidore de Séville pour favoriser l'émergence d'une unité nationale, néanmoins ce concept n'a pas pu s'imposer durablement. D'une part, la permanence de l'idée géographique de l'Espagne a fait de la « *patria* »<sup>355</sup> un terme plus adapté car il permettait de dépasser les différences géographiques et d'englober tout le Royaume, au-delà des différentes régions qui le composaient. D'autre part, les guerres civiles et les soulèvements de la Gaule gothique contre le pouvoir central n'ont de toute façon pas permis à ce concept de s'imposer

---

<sup>350</sup> Vicente PALACIO ATARD (éd.), *De Hispania a España, el nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de hoy, 2005, p. 13.

<sup>351</sup> Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « La denotación de 'España' en la Edad Media, perspectiva historiográfica (siglos VII-XIV) », in : José María GARCÍA (éd.), *Actas del IX Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española (Cádiz, 2012)*, 1, Madrid & Frankfurt am Main : Iberoamericana & Vervuert, 2015, p. 49-105, p. 49-50.

<sup>352</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 463-501.

<sup>353</sup> Alexander Pierre BRONISCH, « El concepto de España en la historiografía visigoda y asturiana », *Norba: Revista de Historia*, 19, 2016, p. 9-42, p. 23.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 19-25.

<sup>355</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 529.

durablement<sup>356</sup>. Si la défaite de 711 et l'effondrement du Royaume de Tolède marquent la disparition officielle de l'Hispanie en tant qu'entité politique cela ne signifie pas pour autant que l'idée d'Espagne ait disparu, d'autant plus que la conception géographique elle, demeure<sup>357</sup>. Luis A. García Moreno évoque une possible nostalgie<sup>358</sup> des habitants de la péninsule vis-à-vis du Royaume de Tolède, synonyme de grandeur et d'union politique. Derrière une péninsule Ibérique politiquement, linguistiquement et religieusement divisée, l'idée d'Espagne a non seulement survécu, mais elle est perçue comme le dénominateur commun<sup>359</sup> de tous ceux qui y sont nés : « *España es, pues, un ámbito geográfico al que sus habitantes, con independencia de sus varias sujeciones señoriales, se adscriben como naturales y que, en consecuencia, les confiere habitualmente conciencia de pertenencia* »<sup>360</sup>. Alors quels sont les territoires qu'Alphonse X inclut dans sa conception de l'Espagne ? Et s'agit-il d'une conception purement géographique ou l'Espagne acquiert-elle aussi une dimension politique ? Nous allons donc étudier les procédés qu'utilisent les rédacteurs afin de définir l'Espagne et de convaincre les lecteurs de leurs origines communes au travers de différents mythes et topiques littéraires et historiographiques habilement maniés.

---

<sup>356</sup> Edward Arthur THOMPSON, *Los godos en España*, Madrid : Alianza Editorial, 1979, p. 208-212, p. 219, p. 227...

<sup>357</sup> Sur l'emploi d'Hispania et Hispanias, voir aussi J. A. MARAVALL, *op. cit.*, p. 60-65.

<sup>358</sup> Luis A. GARCÍA MORENO, « Patria española y etnia goda (siglos VI-VIII) », *in* : V. PALACIO ATARD, *op. cit.*, p. 41-53, p. 43.

<sup>359</sup> José María BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, « El nombre de Hispania aparece en la historia. Los hispanos en el Imperio Romano », *in* : V. PALACIO ATARD, *op. cit.*, p. 17-39, p. 14.

<sup>360</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « La denotación de 'España'... », p. 49.

# Chapitre 1

## L'espace dans la *Estoria de España*

### A. La présentation géographique

Dans la littérature latine, il était d'usage d'inclure une description géographique<sup>361</sup>, ou plutôt topographique<sup>362</sup>, dans les ouvrages à vocation historique. L'objectif était de peindre les régions qui allaient être au cœur du récit, de sorte que le lecteur puisse se représenter les événements plus aisément. Ces digressions devaient servir à plaire au lecteur et à le distraire<sup>363</sup>. Elles devaient traiter de géographie physique – afin de situer les régions, de délimiter les positions... –, elles devaient aussi décrire les hommes et enfin contenir un éloge<sup>364</sup>. Dans son *Histoire naturelle*, Pline l'Ancien (23-79) décrit le monde, parle longuement des pays et des hommes. La *Guerre des Gaules* de César (100-44 av. J.-C.) ou la *Guerre de Jugurtha* de Salluste (86-v.35 av. J.-C.) contiennent aussi une longue description. Chez les Latins, cette description est donc intégrée dans le récit historique<sup>365</sup>. Au Moyen Âge, la digression topographique, alors souvent qualifiée de cosmographique<sup>366</sup>, sans disparaître complètement, se fait plus rare, et lorsqu'elle est présente, est généralement très réduite et en quelque sorte affadie, les médiévaux ne reprenant qu'une partie de leur modèle latin<sup>367</sup>. Si les auteurs latins voulaient plaire à leurs lecteurs en insérant ce type de description, les auteurs médiévaux ne semblent pas goûter les descriptions géographiques autant que leurs

---

<sup>361</sup> En castillan, les termes *geográfico* et *geógrafo* sont attestés à partir de 1573 et le terme *geografía* à partir de 1615. Joan COROMINAS, « Geo- », *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana* Corominas, Madrid : Editorial Gredos, 1987, p. 296. En français, le terme *géographie* est attesté à partir de 1513. « Géographie », *Le Grand Robert*, en ligne, consulté le 25 juillet 2018. B. GUENÉE, *Histoire et culture...* p. 166 : « En 1482, une traduction italienne de Ptolémée était intitulée *Géographie*. L'édition latine du même Ptolémée parue en 1490 adoptait-elle aussi le titre de *Geographia*. Telles furent, du moins dans le titre d'une œuvre, les deux premières apparitions du mot 'géographie'. » Au Moyen Âge, les langues romanes ne connaissaient donc pas le terme *géographie*.

<sup>362</sup> B. GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 166, « l'Antiquité entendait par *topographie* exactement ce que nous entendons par *géographie*. Quelques auteurs du Moyen Âge, comme Giraud le Cambrien par exemple, l'utilisèrent ».

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>365</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 166, la cosmographie « englobait alors [au Moyen Âge] non seulement ce que nous entendons par cosmographie, mais aussi les disciplines que nous appelons géographie physique, géographie humaine, géographie descriptive ».

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. 167.

prédécesseurs. Elles sont réduites à des listes, à des énumérations de villes, de fleuves...<sup>368</sup>. Ainsi parmi les chroniques péninsulaires chrétiennes qui ont été utilisées par Alphonse X et ses équipes, la *Chronique Prophétique* et la *Chronique d'Alphonse III* ne font aucune description du royaume des Asturies ou de la péninsule Ibérique. En revanche, il y en a une au tout début de la *Chronique d'Albelda*, mais elle est réduite à des énumérations dont nous donnons une liste ici :

### Présentations préliminaires au récit de la Chronique d'Albelda :

- « *Exquisitio totius mundi* »<sup>369</sup>. Il s'agit d'une étude générale du monde qui présente les quatre régions de la Terre, l'Orient, l'Occident, le Septentrion et le Midi en donnant pour chacune le nombre de mers, d'îles, de montagnes, de provinces<sup>370</sup>, de places-fortes et de fleuves, de nations.

- « *Item, exquisitio Spaniae* »<sup>371</sup>. Il s'agit d'une étude de l'Espagne : qui comprend plusieurs points :

- Une présentation générale de l'Espagne qui donne l'origine de son nom ainsi que sa position géographique. C'est le seul passage qui soit vraiment rédigé et qui aurait pu s'intégrer dans le corps du récit.

- Une liste des six provinces espagnoles avec la liste des sièges épiscopaux.

- Une liste des sièges épiscopaux de la Gaule.

- Une liste des (quatre<sup>372</sup>) fleuves d'Espagne et leur longueur.

- « *De septeni miracula quae sunt mundi* »<sup>373</sup>. Aucune de ces sept merveilles du monde ne se trouve en Espagne.

- « *Item, de proprietatibus gentium* »<sup>374</sup>. Il s'agit d'une liste de douze nations, associée chacune à un trait de caractère. Les Goths sont présents dans cette liste.

- « *Item, causas celebres ex Spaniae* »<sup>375</sup> qui comprend une liste de treize choses célèbres de l'Espagne associées chacune à une ville ou une région. En réalité, ces choses sont toutes à mettre en rapport avec l'activité humaine, que ce soit l'élevage, l'agriculture, la guerre ou les activités intellectuelles<sup>376</sup>. Cette liste s'apparente à l'éloge que les latins faisaient dans leurs digressions géographiques.

- Une présentation de l'alphabet latin<sup>377</sup>.

- « *Incipit ordo annorum mundi breviter collectim* »<sup>378</sup>. Il s'agit d'un découpage de l'histoire du monde depuis Adam.

<sup>368</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>369</sup> *Albelda*, p. 10.

<sup>370</sup> Le nombre de provinces est placé en dernier pour le Septentrion.

<sup>371</sup> *Albelda*, p. 10-11.

<sup>372</sup> Le Guadalquivir, le Tage, le Miño et l'Èbre. Le Guadiana et le Duro ne sont pas mentionnés.

<sup>373</sup> *Albelda*, p. 11.

<sup>374</sup> *Albelda*, p. 11.

<sup>375</sup> *Albelda*, 11-12.

<sup>376</sup> *Albelda*, p. 11-12 : « *Polla [...] Vini [...] Ficos [...] Triticum [...] Mulum [...] Kabellum [...] Ostrea [...] Lanceas [...] Mel [...] Disciplina atque scientia* », c'est-à-dire, la poule, les vins, les figues, le blé, le mulet, le cheval, les huîtres, les lances, le miel, l'enseignement et la science.

<sup>377</sup> *Albelda*, p. 12.

<sup>378</sup> *Albelda*, p. 12.

• « *Item, de sexta aetate scli* »<sup>379</sup>. Il s'agit aussi d'un découpage de l'histoire du monde depuis Adam mais en fonction des six âges, et qui ne coïncide pas tout à fait avec le découpage précédent.

• « *Item exquisitio miliarior civitatum* »<sup>380</sup>. Cette rubrique présente les distances en milles entre vingt cités romaines.

Les cinq premières rubriques sont organisées dans un mouvement du général vers le particulier, en l'occurrence du monde vers l'Espagne, d'abord pour une description topographique (montagnes, fleuves, villes...), puis pour une description humaine qui concernent à la fois les productions des hommes et leur caractère. Nous pouvons résumer ainsi la progression de ces rubriques :

- Monde + topographie > Espagne + topographie.
- Monde + merveilles > Nations + caractère > Espagne + activités humaines.

Même si l'on peut s'interroger sur la pertinence de citer les Sept merveilles du monde dans la *Chronique d'Albelda* puisqu'aucune ne se trouve en Espagne, ou de décrire le caractère des Grecs ou des Bretons quand aucun n'apparaît dans le récit qui s'ensuit, ce schéma d'exposition peut tout de même apparaître opportun comme *incipit* de la chronique. En revanche, la sixième rubrique semble complètement incongrue avec une présentation des lettres de l'alphabet, classées en voyelles, semi-voyelles et muettes. On pense retrouver un peu de cohérence et de pertinence avec les septième et huitième rubriques qui découpent l'histoire du monde. Cependant, c'est sans compter sur les contradictions entre les deux versions qui ne coïncident pas entre elles<sup>381</sup>. Plus grave encore, les calculs du premier découpage ne tombent pas justes<sup>382</sup>. Nous avons vu plus haut la volonté médiévale de faire coïncider les différentes chronologies, ces erreurs sont donc à prendre en compte. Le chroniqueur aurait dû voir que les différentes périodes ne concordaient pas en plusieurs points. S'il ne pouvait ou ne souhaitait pas corriger les discordances, il aurait tout de même pu les signaler. Soit le chroniqueur a mal calculé, soit il a mal copié, soit l'erreur se trouvait chez sa (ses) source(s). Dans tous les cas cela montre un manque de rigueur et sûrement un désintérêt pour ce passage. Enfin, la dernière rubrique parle des distances entre différentes cités, en partant des cités espagnoles (Cadix, Cordoue...) pour rejoindre l'Europe et terminer par Constantinople. On s'interroge alors sur le mouvement descriptif de l'Espagne vers le

---

<sup>379</sup> *Albelda*, p. 13.

<sup>380</sup> *Albelda*, p. 13.

<sup>381</sup> Par exemple, dans la septième rubrique, il s'écoule 938 années depuis Abraham jusqu'au début du règne de David, alors que dans la huitième, il s'en écoule 911.

<sup>382</sup>  $2242 + 912 + 502 + 40 + 356 + 40 + 13 + 443 + 70 + 510$  font 5128 alors que la chronique indique que cela fait 5169. Puis  $5169 + 883$  font en réalité 6052 alors que la chronique indique 6082.

général qui est en contradiction avec le schéma des premières rubriques, ainsi que sur le rapport entre la distance d'Héraclée à Constantinople et l'histoire de l'Espagne. Sans oublier que les calculs sont encore erronés<sup>383</sup>.

En outre, hormis le court passage de présentation générale de l'Espagne, tous ces éléments sont donnés sous forme de listes et d'énumérations. Ainsi, les différentes rubriques qui servent d'introduction à la *Chronique d'Albelda* sont indigestes sur le fond et la forme. En effet, bien que l'on comprenne l'intérêt et la logique d'une étude du général vers le particulier et surtout d'une présentation de l'Espagne, certaines de ces listes manquent de pertinence vis-à-vis du reste de la chronique. Elles semblent tellement étrangères à la narration, qu'elles en deviennent artificielles comme s'il avait absolument fallu copier un modèle latin mais sans bien savoir quoi faire de ces éléments, et que le problème avait été évacué en les agglutinant là, en début de chronique. De plus, le manque de cohérence de certains chiffres indique soit une sévère incompetence soit une négligence certaine qui montre le désintérêt que suscite ce genre d'explication géographique au Moyen Âge.

Le *De Rebus Hispaniae* contient aussi une description géographique au début de la chronique mais la différence est de taille avec celle de la *Chronique d'Albelda*. Le Tolédan n'adopte pas le style catalogue<sup>384</sup> de cette dernière mais inclut au contraire ses descriptions de la péninsule au sein des sept premiers chapitres du livre I. La géographie s'intègre dans la narration des premiers temps du monde et de l'Espagne, comme un élément à part entière du récit. Sur la forme, Jiménez de Rada s'éloigne donc de la *Chronique d'Albelda*. Il n'y a guère que la progression en entonnoir, somme toute courante, qui puisse s'apparenter à cette première chronique. La fin du chapitre 1 présente brièvement les continents qu'occupèrent les descendants des trois fils de Noé, Sem, Cam, Japhet. Le Tolédan termine ce chapitre en écrivant ceci : « *puesto que es mi intención continuar en este libro con la descendencia de Jafet, dejo de lado en este punto a los otros hermanos* ». Le chroniqueur montre qu'il est conscient que ce qu'il vient de décrire est général et un peu éloigné de son sujet et prévient le lecteur qu'il va resserrer son propos sur le thème de la chronique. Le chapitre 2, intitulé « *sobre Europa y la descendencia de Jafet* », commence par une description topographique des limites de l'Europe et des îles de la Méditerranée et offre une énumération des descendants de Japhet et des peuples auxquels ils ont donné leur nom. Le Tolédan qui ne

---

<sup>383</sup> 200 + 220 + 300 + 60 + 80 + 50 + 130 + 40 + 20 + 40 + 15 + 80 + 25 + 102 + 250 + 170 + 316 + 842 + 316 + 130 font 3386, alors que la chronique affirme que cela fait 3281.

<sup>384</sup> Dans le *De Rebus Hispaniae*, point de catalogue hormis un passage dans lequel le Tolédan fait figurer un découpage du temps de la dispersion des langues jusqu'à César (I, 3, p. 14, 39-50).

parle pas ici de l'Espagne est toujours conscient qu'il n'a pas encore atteint le cœur de son sujet et s'adresse à nouveau au lecteur de cette façon : « *hec ideo dixi quia cogit hystoria quam assumpsi de incolis Europe aliqua declarare* »<sup>385</sup>. L'ordre d'exposition de ces éléments fait donc l'objet d'un choix, celui d'être le plus complet, le plus précis possible, ce qui participe des procédés mis en œuvre afin de convaincre le lecteur ou l'auditeur d'accorder sa confiance au chroniqueur. En effet, ce dernier démontre l'étendue de sa culture, de ses connaissances sur le passé du monde, ce qui donne une bonne image de ses compétences et doit inciter le lecteur à se fier à lui pour le reste du récit qui concerne l'Espagne. Il avertit le lecteur que s'il ne pousse pas plus avant dans cette direction ce n'est pas par incompetence mais par souci de cohérence. De plus, les adresses au lecteur et le schéma en entonnoir, d'une vision élargie pour resserrer ensuite son sujet, tel un effet de zoom sur la péninsule Ibérique, permettent de créer un effet d'attente. Le Tolédan a montré qu'il avait beaucoup de connaissances, son lecteur attend alors avec impatience qu'il entre dans le vif du sujet, ce qu'il fait dans le chapitre 3 – malgré une digression sur l'Europe<sup>386</sup> au milieu de chapitre –, intitulé « *de primis incolis et primo nomine Hyspanie* »<sup>387</sup>. Comme l'indique le titre du chapitre, le Tolédan présente ici les premiers peuples de l'Espagne et apporte aussi une explication étymologique qui ne se trouvait pas dans la *Chronique d'Albelda*. Selon le Tolédan, les premiers habitants de la péninsule Ibérique étaient les Ibères ou Hispaniques<sup>388</sup>, appelés Cétubales, de « *cetus Tubal* », les compagnies de Tubal<sup>389</sup>, fils de Japhet, lui-même fils de Noé. Par la suite, les Cétubales descendirent des Pyrénées vers les plaines de l'Èbre et leur nom se transforma à nouveau par contamination, ils devinrent alors les Celtibères<sup>390</sup>. Les Cétubales donnent son premier nom à l'Espagne, *Hesperia*, en référence à l'étoile *Hesperum* (la planète Vénus), qui était parfois visible lors du coucher du soleil<sup>391</sup>. Plus loin, le Tolédan complète son explication étymologique avec le changement d'*Hesperia* pour *Hispania*.

<sup>385</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 2, p. 12, 59-60. DRH trad., p. 64 : « *he contado estas cosas porque la narración que he emprendido me obliga a decir algo sobre los habitantes de Europa* ».

<sup>386</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13, 10-25. Cette digression est étrange : le début a du sens, car après avoir expliqué d'où venait le premier nom de l'Espagne, *Hesperia*, il explique d'où vient le nom de l'Europe, cependant le Tolédan poursuit avec une digression sur les différentes langues parlées en Europe. Peut-être a-t-il trouvé ces informations après ou a-t-il oublié de les retranscrire plus haut. Si elles lui semblaient importantes, il aurait pu les placer là plutôt que de tout recommencer. Ensuite le chroniqueur enchaîne comme s'il n'y avait pas eu de digression : « *Cetubales itaque in populous dilatati* », DRH trad., p. 65 : « *Y extendidos de esta forma los cetúbales en distintos pueblos...* ».

<sup>387</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13. DRH trad., p. 64 : « *sobre los primeros habitantes y el primer nombre de España* ».

<sup>388</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13, 2-3 : « *Yberes* » et « *Hyspani* ».

<sup>389</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13, 7, et DRH trad., note 22, p. 64.

<sup>390</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 14, 28-29, Èbre se dit *Hiberus* en latin.

<sup>391</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13, 7-10.

Hercule donne le nom d'un noble dont il s'est occupé depuis l'adolescence<sup>392</sup>, Hispan et l'Hesperia devient l'Hispanie.

Le Tolédan dessine aussi la carte de ce qu'il appelle la Celtibérie et la Carpétanie, respectivement au nord et au sud de l'Èbre<sup>393</sup>, qui correspondent en réalité à la région romaine Tarraconaise. Cette région se compose selon le récit de quatre enclaves, Oca, Calahorra, Tarazona et Auripa (devenue César Augusta puis Saragosse) situées sur l'Èbre. Dans ce chapitre, le Tolédan se limite à cette région, même s'il indique qu'ensuite les Celtibères se déplacent vers d'autres parties de la péninsule : « *deinde ad alias partes Hesperie procedentes, in terris suis cognationes et nomina uocauerunt et in diuersis prouinciis diuersos principes habuerunt* »<sup>394</sup>. Peut-être cette première approche qui semble limitée est-elle destinée à montrer que toute l'Espagne et tous les Espagnols proviennent de la région de l'Èbre et descendent donc de Tubal, l'ancêtre biblique. Il faut attendre les chapitres suivants et l'apparition d'Hercule dans le récit pour que le Tolédan fasse « visiter » au lecteur le reste de la péninsule. En effet, la chronique poursuit avec le récit des aventures d'Hercule contre Gérion qui était le prince de trois royaumes dont s'empare Hercule : la Galice, la Lusitanie et la Bétique, avant de traverser la Carthaginoise. La chronique cite aussi plusieurs villes fondées par Hercule ou son entourage, Gades de Hércules (Cadix), Hispalis (Séville), Tarazona, Urgel, Vigo, Barcelone et Ségovie.

Ainsi, en présentant les premiers habitants de la péninsule (chapitre 3) et les aventures d'Hercule (chapitres 4 et 5), le Tolédan permet au lecteur de situer géographiquement les cinq régions<sup>395</sup> qui forment selon lui l'Espagne : la Tarraconaise, la Carthaginoise, la Bétique, la Lusitanie et la Galice. Ces régions de l'administration civile et religieuse romaine ont été conservées ensuite par les Wisigoths<sup>396</sup>, mais n'étaient plus d'actualité au XIII<sup>e</sup> siècle puisque de nouveaux royaumes chrétiens étaient nés et s'étaient développés. Cependant, le Tolédan fait comme si ce découpage était toujours en vigueur<sup>397</sup>.

---

<sup>392</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 5, p. 17, 50-53.

<sup>393</sup> *DRH trad.*, note 27, p. 65.

<sup>394</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 14, 35-38, *DRH trad.*, p. 65 : « *avanzando luego hacia otras partes de Hesperia, legaron a las tierras sus nombres y costumbres, y en las distintas provincias, tuvieron distintos jefes* ».

<sup>395</sup> *De Rebus Hispaniae*, 4, p. 15, 34 : « *Gallecia V<sup>a</sup> prouincia Hyspanie* », *DRH trad.*, p. 67 : « *Galicia, la quinta provincia de España* ».

<sup>396</sup> Le Royaume de Tolède comptait une sixième région, la Narbonnaise, située au nord des Pyrénées, que Jiménez de Rada ne reprend pas ici.

<sup>397</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 4, p. 15, 21-22 : « *tria regna que nunc dicuntur Gallecia, Lusitania, Bethica* », *DRH trad.*, p. 66 : « *los tres reinos que ahora se llaman Galicia, Lusitania y Bética* ».



La carte de l'Espagne selon Jiménez de Rada

À la fin du chapitre 3, le Tolédan insère une digression chronologique qui part du moment de la dispersion des langues et va jusqu'à Jules César. Jiménez de Rada précise que Tolède a été fondée 108 ans avant le règne de Jules César. Cela n'a rien à voir avec Hercule, mais il s'agit probablement d'une façon d'intégrer la ville de Tolède à la description géographique de l'Espagne, compte tenu du rôle prépondérant de cette ville comme capitale administrative et religieuse du royaume des Wisigoths. Tolède revêtait une double valeur symbolique ancrée dans le passé et dans le présent. Dans l'imaginaire collectif chrétien et castillan, l'ancienne capitale wisigothique représentait l'Espagne unie sous le pouvoir d'un seul roi et d'une seule religion. Au XIII<sup>e</sup> siècle, elle était aussi le siège de l'archevêché de Jiménez de Rada qui réclamait la primatie sur l'Église d'Espagne<sup>398</sup>. Dans cette perspective, il paraît logique que le chroniqueur ait voulu intégrer cette ville si importante dans la présentation de l'Espagne. De plus, le chroniqueur, ne parlant pas de l'époque où l'Hispanie était romaine, courait le risque de ne jamais parler de la fondation de Tolède. D'un point de

<sup>398</sup> P. LINEHAN, « Reflexiones sobre historiografía... ».

vue chronologique, cette ville, fondée 1051 ans après la mort d'Hercule, n'avait donc aucune raison d'apparaître à cet endroit précis du récit si ce n'est pour des raisons idéologiques.

De la seule chronique péninsulaire qui contenait un passage cosmographique, Jiménez de Rada n'a donc pas gardé beaucoup d'éléments. Sur la forme il a éliminé l'effet catalogue et sur le fond il n'a conservé que les aspects géographiques en ajoutant l'étymologie sur laquelle nous reviendrons. Rien n'apparaît sur les caractères, la grammaire ou les distances entre les villes<sup>399</sup>.

Les rédacteurs de la *Estoria de España* qui ont eu accès à la *Chronique d'Albelda* et au *De Rebus Hispaniae* ont choisi le modèle du Tolédan. Le schéma d'exposition géographique d'Alphonse X semble en effet être un copié-collé, ou plus exactement un « traduit-collé » des premiers chapitres de Jiménez de Rada, puisque nous retrouvons la division du monde en trois continents, la progression en entonnoir vers l'Espagne, les Cétubales devenus Celtibères ou encore Hercule parcourant la péninsule. Cependant, il existe des différences de plusieurs ordres.

La *Estoria de España* suit bien le même modèle en entonnoir que le *De Rebus Hispaniae*. La chronique commence par présenter la division du monde en trois parties entre les trois fils de Noé, Sem, Cam et Japhet dans le chapitre 2. Le chapitre 3 commence ensuite par une description de l'Europe et se poursuit par une description de l'Espagne. Une présentation chronologique depuis la dispersion des langues jusqu'à Jules César ainsi que la fondation de Tolède marquent le début du chapitre 4. L'ordre suivi est le même, on remarque simplement une petite différence de structure qui nous semble sans conséquence<sup>400</sup>. Les deux premiers points, le monde et l'Europe sont sensiblement les mêmes, malgré quelques modifications de l'ordre du commentaire, de la simplification, de l'explication ou du recouplement des sources.

On se souvient du commentaire du Tolédan à propos de son chapitre sur l'histoire du monde, Alphonse X, quant à lui, insère un commentaire avant et après avoir parlé du partage du monde, comme pour encadrer son récit, montrer qu'il s'agit d'une parenthèse et annoncer

---

<sup>399</sup> Jiménez de Rada ne reprend pas non plus la liste des choses célèbres en Espagne, mais il insère un éloge bien plus développé, fondé sur l'éloge écrit par Isidore de Séville, au moment où le récit traite de la chute des Wisigoths.

<sup>400</sup> Chez le Tolédan, la description du monde est dans le chapitre 1, alors qu'Alphonse X en fait un chapitre 2 à part entière. Le Tolédan décrit l'Europe dans le chapitre 2 et la péninsule dans le chapitre 3 alors qu'Alphonse X décrit l'Europe et la péninsule à la suite, dans le chapitre 3. Le Tolédan place le découpage chronologique à la fin du chapitre 3, Alphonse X le place au début du chapitre 4. Ce changement n'a donc aucune incidence sur le sens.

en même temps qu'il va être obligé de parler de l'Europe. Le sens est le même que chez Rada, on peut y voir une volonté d'être toujours plus explicite. Chez le Tolédan, il y a un autre commentaire après avoir parlé du reste de l'Europe qui disparaît chez Alphonse X, ce dernier enchaînant directement histoire européenne et histoire péninsulaire. Les deux commentaires du chapitre sur le monde ne constituent pas une traduction mot à mot mais une adaptation dans laquelle on retrouve les mêmes éléments : l'abandon de l'histoire des frères de Japhet rendue nécessaire par la volonté de parler uniquement de la descendance de Japhet, ainsi que la nécessité de parler de l'Europe pour que le propos sur l'Espagne soit complet.

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<p>Fin du chapitre 1, après la division du monde :</p> <p><i>Set quia de generatione Iaphet cura est prosequi in hoc libro, de aliis fratribus hic omito</i><sup>401</sup>.</p> <p>Fin du chapitre 2, après avoir parlé de l'Europe :</p> <p><i>Hec ideo dixi quia cogit hystoria quam assumpsi de incolis Europe aliqua declarare</i><sup>402</sup>.</p>	<p>Début du chapitre 2 :</p> <p><i>De Asia e de Affrica oydo auedes ya en otros libros quamannas son e quales, mas aqui queremos fablar de Europa por que tanne a la estoria de Espanna de que uos queremos contar</i><sup>403</sup>.</p> <p>Fin du chapitre 2 :</p> <p><i>Nos non queremos fablar de los otros linages, fueras solamientre de los fijos de Japhet, por que ellos fueron començamiento de poblar Espanna, e por saber mas ciertamientre quantas tierras ouieron, conuiene que uso digamos primero quamanna es Europa e quantas otras tierras se encierran en ella</i><sup>404</sup>.</p>

La structure est donc légèrement modifiée, mais le sens et la progression restent les mêmes. En revanche, certaines modifications structurales atteignent le sens et la cohésion du texte. Ainsi, nous nous étonnions de la digression<sup>405</sup> européenne de Jiménez de Rada au milieu de son chapitre sur les premiers habitants de l'Espagne. Les rédacteurs de la *Estoria de España* font le choix d'escamoter ce passage, probablement afin que rien ne vienne troubler la fluidité de la présentation de la péninsule. Seul un élément de cette digression est repris, il s'agit de l'origine du mot « Europe ». Europe serait la fille du roi Agénor, enlevée par le roi Jupiter. Celui-ci aurait donné son nom au troisième continent par amour pour elle. Cette information apparaît à deux reprises dans la *Estoria de España*, un peu plus loin dans le récit,

<sup>401</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 1, p. 10, 40-41, DRH trad., p. 62 : « puesto que es mi intención continuar en este libro con la descendencia de Jafet, dejo de lado en este punto a los otros hermanos ».

<sup>402</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 2, p. 12, 59-60, DRH trad., p. 64 : « he contado estas cosas porque la narración que he emprendido me obliga a decir algo sobre los habitantes de Europa ».

<sup>403</sup> PCG, 2, p. 5, 9a-13a.

<sup>404</sup> PCG, 2, p. 5, 40a-46a.

<sup>405</sup> Voir note 386.

dans les deux cas pour présenter le roi Agénor et ses fils et non comme une digression<sup>406</sup>. En revanche, les éléments sur les différentes langues européennes ne sont pas repris par Alphonse X.

Cette suppression permet d'enchaîner directement l'explication sur l'origine du nom Esperia et la transformation du nom Cétubale en Celtibère, ce qui permet à la présentation de gagner en cohérence et en efficacité : rien ne vient perturber le fil du récit et distraire inopportunément le lecteur.

Sans modifier la structure du récit de Jiménez de Rada, la *Estoria de España* apporte des précisions, des explications, le plus souvent par petites touches. Ainsi, la description de la Celtibérie faite par Rada est-elle légèrement amplifiée.

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<i>Que Oceano et Tirreno et Hiberno et Pireneis montibus terminatur</i> <sup>407</sup> .	<i>Esta tierra tiene en luengo del mar grand, que es aparte de cierço, fasta mar Mediterraneo, e dancho fasta los montes Pireneos allende dEbro, contra dentro faza la tierra llana</i> <sup>408</sup> .

Les termes ajoutés ont un rôle descriptif, ils explicitent la première description faite par le Tolédan, et permettent de mieux se représenter les limites de cette région. Cette description a probablement inspiré les rédacteurs de la *Estoria de España* qui ont ajouté une nouvelle description, celle des Pyrénées, absente chez Rada. Nous pouvons lire : « *departen Espanna la mayor de la otra, y estos montes comiençan se a la grand mar mayor cabo la uilla que es llamada Bayona, que yaze en essa mar misma contra cierço, e atrauiessa toda la*

<sup>406</sup>

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>	
« <i>dicitur autem Europa a quadam filia regis Agenoris sic uocata, quam Iupiter rapiens tercie parti mundi ex eius nomine nomen dedit</i> », <i>De Rebus Hispaniae</i> , I, 3, p. 13, 10-12. « <i>se cuenta que Europa se llama así por una hija del rey Agenor a la que Júpiter raptó y por cuyo nombre llamó así a la tercera parte del mundo</i> », <i>DRH trad.</i> , p. 65.	« <i>esta cibdat poblo Fenis fijo dAgenor, que fue rey [...] e fue padre de Europa la que leuo robada el rey Júpiter</i> », <i>PCG</i> , 4, p. 7, 16b-20b.	« <i>Cadmo et Fenis, fijos del rey Agenor, e fueron por mandado de so padre buscar a su hermana Europa que leuara pou fuerça el rey Júpiter, por cuyo amor puso nombre a la tercera parte de la tierra, Europa</i> », <i>PCG</i> , 49, p. 31, 29a-33a.

<sup>407</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 14, 30-31, *DRH trad.*, p. 65 : « *que limita con el océano, el Mediterráneo, el Ebro y los montes Pirineos* » .

<sup>408</sup> *PCG*, 3, p. 6, 13b-17b.

*tierra fastal mar Mediterraneo e acabasse allí cab una villa que dizen Colibre* »<sup>409</sup>. Quant à l'énumération des quatre villes fondées par les Celtibères, la version alphonsine, bien que n'ajoutant aucun élément fondamental, est nettement plus étoffée, plus détaillée d'un point de vue géographique.

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<p><i>Hanc Carpentaniam, que in se IIIor habet oppida, scilicet, Aucam, Calagurram, Tirasonan et Auripam, que post Cesaraugusta ab Augusto Cesare fuit dicta, uis Romanorum principum occupauit</i><sup>410</sup>.</p>	<p><i>Poblaron y quatro uillas: la una a nombre Oca que es suso en la montanna que llaman Monte dOca, la otra poblaron cabo Ebro contra parte doriente e llamaron le Calahorra, otra poblaron mas adelante, otrossi cabo Ebro, a que pusieron nombre Taraçona, e desi poblaron la quarta cabo esse rio mismo mas adelant e llamaron la Auripa; mas después, ell emperador Cezar Augusto, quand la gano por fuerça, camiol el nombre e llamol Cezar Augusta, a la que agora dizen Çaragoça</i><sup>411</sup>.</p>

L'archevêque se contentait de dire que ces quatre villes se trouvent en Celtibérie, là où Alphonse X les situe de façon plus précise.

L'autre différence notable entre les versions tolédane et alphonsine est l'actualisation des toponymes. En effet, Jiménez de Rada utilise un vocabulaire latin, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il rédige sa chronique en latin. Cependant, cela entraîne une impression de décalage entre le texte et la réalité du XIII<sup>e</sup> siècle, car il utilise les termes *Bethis*, *Tarraconense*, *Cartaginense*, *Hispalis*, *Cesaraugusta*, *Gades de Hércules*, sans jamais préciser leur nom médiéval. Le fait qu'Alphonse X rédige en castillan lui donne une liberté plus grande de ce point de vue-là. Ainsi, s'il reprend le nom latin, c'est pour mieux montrer qu'il est obsolète et que le castillan du XIII<sup>e</sup> siècle est capable de nommer les choses ou en l'occurrence les lieux, sans l'aide du latin. Prenons l'exemple des villes, régions et fleuves cités plus haut :

- Saragosse : « *llamol Cezar Augusta, a la que agora dizen Çaragoça* »<sup>412</sup>.
- Guadalquivir : « *un rio que solien llamar Bethis, al que agora dizen Guadalquiuir* »<sup>413</sup> et « *rio Bethis que agora llaman Guadalquiuir* »<sup>414</sup>.

<sup>409</sup> PCG, 3, p. 6, 42a-48a.

<sup>410</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 14, 31-35, DRH trad., p. 65 : « *comprende quatro enclaves, a saber: Oca, Calahorra, Tarazona y Auripa, que después fue llamada Cesaraugusta por Augusto César – fue ocupada por el poderío de los príncipes romanos* » .

<sup>411</sup> PCG, 3, p. 6, 18b-29b.

<sup>412</sup> PCG, 3, p. 6, 28b-29b

<sup>413</sup> PCG, 3, p. 7, 3a-5a.

<sup>414</sup> PCG, 5, p. 8, 18b-19b

- Cadix : « *ysla Gades Hercules, aquella que oy en dia llaman Caliz* »<sup>415</sup>.
- Séville : n'est appelée (*H*)*Yspalis* qu'à deux reprises<sup>416</sup> et est appelée *Seuilla* dans tout le reste de la chronique. « *Yspalis es Seuilla* »<sup>417</sup>.

Les noms Tarraconaise et Carthaginoise n'apparaissent pas du tout. Cette volonté d'actualisation qui concerne aussi certains toponymes européens<sup>418</sup>, sert surtout à simplifier la compréhension du récit. Un lecteur du XIII<sup>e</sup> siècle était sûrement plus familier des toponymes médiévaux que des toponymes latins. Bien plus loin dans le récit, lorsque la chronique donne des listes d'évêchés<sup>419</sup>, elle ne manque pas de préciser le nom moderne si elle donne le nom latin, et elle consacre même un chapitre à cette actualisation, intitulé « *de las cibdades que an los nombres camiadados* »<sup>420</sup>.

Après la présentation de la Celtibérie et des Celtibères, mais avant le découpage chronologique, la *Estoria de España* s'écarte provisoirement de son modèle en insérant une autre nouveauté. Alors qu'en dehors de la région de l'Èbre, le lecteur de Jiménez de Rada faisait découvrir la péninsule à travers les aventures d'Hercule, Alphonse X choisit d'énumérer certaines régions et leurs fondateurs (ou ceux qui leur ont donné leur nom), ainsi que les fleuves de la péninsule, directement après la présentation de la Celtibérie. Pour les régions il ne reprend que partiellement l'onomastique romaine (Galice, Lusitanie et Bétique uniquement) ce qui est compréhensible si l'on considère que les termes « Tarraconaise » et « Carthaginoise » n'étaient plus en vigueur au XIII<sup>e</sup> siècle. En revanche, il ajoute Álava, le Portugal, l'Andalousie et l'île de Cadix, peut-être pour montrer les limites nord, est et sud de la péninsule. De plus, les quatre villes dont la fondation est attribuée aux Cétubales présentent l'avantage de renvoyer sans les citer aux royaumes chrétiens contemporains d'Alphonse X, Oca et Calahorra en Castille, Tarazona en Navarre et Saragosse en Aragon. Les principaux fleuves péninsulaires apparaissent dans ce passage, hormis l'Èbre abondamment cité auparavant. Dans l'ordre du récit on trouve : le Sil (affluent du Miño), le Duro, le Miño, le

<sup>415</sup> PCG, 5, p. 8, 15b-16b.

<sup>416</sup> PCG, 6, p. 9, 26a-27a et 7, p. 10, 27a.

<sup>417</sup> PCG, 537, p. 299, 28a.

<sup>418</sup> PCG, 3, p. 6, 4a-5a : « *pusol nombre Germania, a la que llaman agora Theuthonia* » et 3, p. 6, 11a-18a : « *all una dicen Lotharingia, que es Loharena [...], la otra Frisia, a la que agora dizen Frisa [...], la otra Sasonia, que llaman agora Sansonna, all otra Sueuia, e dizenle agora Suaua [...] la otra Austria. que dizen agora Astarrica* ».

<sup>419</sup> PCG, chapitre 359 et chapitres 528 à 535.

<sup>420</sup> PCG, 537, p. 299. Citons par exemple la ville de Grenade, 329, p. 196, 35b-36b : « *Libiria que es Granada* », 531, p. 297, 26a : « *Elberri, esta es Granada* », et 537, p. 299, 29a : « *Alberri : Granada* ».

Guadiana, le Jucar, le Tage et le Guadalquivir. La totalité de la péninsule est ainsi complètement englobée dans cette description.



La carte de l'Espagne selon Alphonse X

Alphonse X en s'inspirant des auteurs latins et de Jiménez de Rada procède ainsi à une présentation géographique, topographique de ce qu'il appelle l'Espagne. De prime abord, la description du Tolédan et la description alphonstine semblent identiques ou du moins très semblables. Dans un sens elles le sont. Cependant, si l'on se reporte aux cartes proposées, la description du souverain est beaucoup plus complète et certains écarts se font jour. Nous avons relevé trois types de différences entre le texte de l'archevêque et celui du Roi Sage. Il s'agit de suppressions, d'ajouts et de changements structurels.

Le premier procédé touche essentiellement les parties consacrées au monde et à l'Europe et ne change pas le sens du texte. Les passages supprimés le sont très certainement afin de fluidifier le récit et concernent des explications sans doute jugées peu pertinentes, peu claires, obsolètes (tels les noms de villes ou de régions comme Hispalis, la Tarraconaise ou la Carthaginoise) ou douteuses. Le second procédé consiste à ajouter des explications géographiques ou à actualiser certains toponymes, dans un souci de précision et

d'accessibilité au lecteur ou auditeur. Quant aux changements structurels, ils permettent d'une part de confirmer et de rationaliser la structure en entonnoir et, d'autre part, de séparer la description géographique préliminaire du récit historique. Alphonse X réutilise pratiquement les mêmes éléments que Jiménez de Rada, mais il les réorganise, les redistribue afin de structurer son récit. Ainsi, alors que le Tolédan décrivait la région de l'Èbre dans un chapitre puis le reste de l'Espagne à travers le récit des aventures d'Hercule, la *Estoria de España* fait le choix de regrouper toutes les descriptions géographiques ensemble, avant de passer à l'histoire des hommes. En effet, jusque-là, il s'agissait de personnages bibliques et du premier peuple de la péninsule, de tous les hommes mais d'aucun en particulier. Suite à cette présentation, la chronique va s'attacher à l'histoire des hommes dans leur individualité, comme cela est annoncé en fin de chapitre 3 : « *tornaremos a fablar de Hercules, que fue ell omne que mas fechos sennalados fizo en Espanna en aquella sazón* »<sup>421</sup>.

Après avoir situé le décor biblique et géographique, l'histoire de l'Espagne peut commencer. Bien que rédigée (on est loin ici de l'énumération mécanique de la *Chronique d'Albelda*), ces trois premiers chapitres font fonction d'introduction, alors que Jiménez de Rada l'avait inséré dans son récit. Ces changements vis-à-vis de la source tolédane ne peuvent être anodins, car s'il y a des modifications structurelles et des ajouts après avoir suivi le texte source pratiquement mot à mot, ils sont nécessairement significatifs. Cela témoigne d'un véritable sens de l'espace<sup>422</sup>, d'une conscience que l'espace, s'il est bien utilisé, a un rôle à jouer et qu'il peut être porteur d'un message. En ce début de chronique, la description topographique re-agencée et amplifiée, de même que l'actualisation des toponymes, doivent permettre au lecteur de se représenter la scène de l'histoire qui va suivre. Elle fonctionne comme une carte qui doit faire vivre la géographie sous les yeux du lecteur, ce qui correspond à une *mappa mundi*, c'est-à-dire la description écrite<sup>423</sup> des noms de régions, de villes, de fleuves... Plusieurs auteurs médiévaux considèrent ainsi qu'il est très difficile de se représenter les choses sans cette « *mappa mundi* »<sup>424</sup>. Ce désir de rendre le récit plus clair vise à s'assurer de l'attention du lecteur, car un lecteur qui ne comprend pas ou qui ne situe pas bien l'action risque d'être moins attentif. Or un lecteur distrait est moins facile à toucher, à captiver. Il devient alors plus difficile de l'amener à comprendre le message que l'auteur veut

---

<sup>421</sup> *PCG*, 3, p. 7, 13a-16a.

<sup>422</sup> Nous empruntons l'expression à Bernard GUENÉE, *Histoire et culture...*, p. 169.

<sup>423</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>424</sup> *Ibid.*, p. 169, « Sans une *mappa mundi* affirme Paulin de Venise qui est ainsi en parfait accord avec Primat, "je dirais qu'il est difficile, je dirais même qu'il est tout à fait impossible de se représenter" les choses ».

lui transmettre, donc *in fine* de le convaincre. Le Roi Sage renoue avec la tradition latine en trouvant une vraie place à l'explication topographique, mais il ne s'agit pas seulement de plaire au lecteur ou de le distraire, il s'agit de l'instruire, application avant l'heure de l'expression « *deleitar aprovechando* ». En effet, si le rôle le plus évident de cette introduction est bien de dépeindre une carte de l'Espagne, il ne s'agit pas de construire la carte de n'importe quelle Espagne.

Alphonse X, tout comme Jiménez de Rada, accorde une attention particulière à la vallée de l'Èbre, comme s'il s'agissait d'une sorte de croissant fertile, mais l'Espagne ne se limite pas à cette région. Le Tolédan nous dit qu'à partir de la vallée de l'Èbre, les Celtibères ont avancé vers les autres régions d'Hesperia<sup>425</sup> ; Alphonse X se montre plus explicite encore en écrivant : « *fueron se tendiendo por las tierras e poblaron toda Espanna* »<sup>426</sup>. Et cette Espagne est aussitôt dessinée par la liste des régions et des fleuves que nous avons vue, il s'agit bien de toute la péninsule Ibérique. Elle s'étend même au-delà de la péninsule, puisque la description géographique des Pyrénées, qui constitue bien un ajout alphonsin, commence par préciser que la chaîne montagneuse sépare deux Espagne : « *departen Espanna la mayor de la otra* »<sup>427</sup>. L'expression « *Espanna la mayor* » désigne la péninsule Ibérique au sud, et « *la otra* » ne peut que signifier que l'Espagne s'étend aussi au nord des Pyrénées, ce qui fait référence aux territoires que le royaume wisigothique possédait dans le sud de la Gaule. Cependant, l'expression « *la otra* » a l'avantage de rester suffisamment vague, elle n'engage à rien et ne ferme aucune porte pour permettre de définir l'Espagne ultérieurement, peut-être en fonction des projets alphonsins. La chronique précise aussi l'étendue de ces territoires lors du récit du règne de l'empereur Constantin qui divise l'Espagne en six archevêchés dont celui de Narbonne<sup>428</sup>, ainsi que dans la partie consacrée à l'histoire des Goths : « *es en esta Espanna la Gallia Gothica que es la prouincia de Narbona dessouno con las cibdades Rodes, Albia et Beders, que en el tiempo de los godos pertenescien a esta misma prouincia* »<sup>429</sup>. Le lecteur est prévenu, l'histoire de l'Espagne, ce sera l'histoire de tous ces territoires, qu'ils soient sous domination castillane ou non, chrétienne ou non. Il est étonnant en revanche que la description géographique en début de chronique ne fasse aucune allusion aux possessions wisigothiques en Afrique, puisqu'elles apparaissent beaucoup plus loin, et qu'elles servent de

<sup>425</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13, 25-26 : « *cetubales itaque in populos dilatati ad plana Hesperie descenderunt et iuxta fluiuum* », *DRH trad.*, p. 65 : « *extendidos de esta forma los cetúbales en distintos pueblos, bajaron a las llanuras de Hesperia* ».

<sup>426</sup> *PCG*, 3, p. 6, 29b-31b.

<sup>427</sup> *PCG*, 3, p. 6, 42a-48a.

<sup>428</sup> *PCG*, 329, p. 196, 5b-11b.

<sup>429</sup> *PCG*, 558, p. 311, 41a-46a.

base idéologique au *fecho de allende*<sup>430</sup> d'Alphonse X : « *otrossi en Affrica auie una prouincia sennora de diez cibdades que fue llamada Tingintana, que era so el sennorio de los godos assi como todas estas otras* »<sup>431</sup>.

La chronique définit aussi l'Espagne par ce qu'elle ne dit pas. En dehors du Portugal<sup>432</sup>, aucun des nouveaux royaumes chrétiens n'est cité, même pas la Castille ou le León, l'Espagne n'est pas un agrégat de plusieurs entités politiques : elle les précède et les englobe toutes. Dès le début de sa chronique, Alphonse X pose donc implicitement les bases de sa politique extérieure en montrant la légitimité de ses prétentions non seulement sur les territoires musulmans, mais aussi sur les autres royaumes chrétiens : l'Aragon, la Navarre, l'Algarve dont il revendique la souveraineté dans le prologue<sup>433</sup> et éventuellement le sud de la France<sup>434</sup>. L'historien Manuel González Jiménez affirme qu'Alphonse X souhaitait créer une sorte d'empire espagnol<sup>435</sup>. L'Espagne du Roi Sage, c'est la péninsule Ibérique dans sa totalité, ainsi que certains territoires au nord des Pyrénées. Le rôle de la description topographique de l'Espagne n'est donc pas seulement d'aider à se représenter l'Espagne qui ne constitue d'ailleurs rien de tangible au XIII<sup>e</sup> siècle, mais à se représenter l'Espagne telle qu'elle est conçue et projetée par Alphonse X. Il s'agit par conséquent de conditionner le lecteur de façon à orienter sa lecture et sa compréhension de l'histoire, de le mettre en condition de recevoir le message alphonsin et de le convaincre de sa pertinence. Le rôle le plus évident de l'espace est d'aider, d'accompagner le lecteur, mais derrière sa mise en scène, transparaît le rôle idéologique que le Roi Sage entend faire jouer à cette représentation spatiale. Il est conscient de l'impact que peut avoir l'espace et l'utilise afin de persuader son lecteur de ce que devrait être les limites géographiques de l'Espagne au regard de ses origines.

---

<sup>430</sup> Ferdinand III projetait déjà de s'emparer du nord du Maroc actuel pour deux raisons, l'une stratégique – contrôler le détroit de Gibraltar et empêcher de nouvelles invasions – et idéologique – à l'époque romaine puis wisigothique le nord de l'Afrique occidentale était rattaché à l'Hispanie. J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 211. Malgré des préparatifs importants, la grande invasion planifiée se limite à quelques expéditions, et en 1264, la révolte mudéjar met un terme au *fecho de allende*, *ibid.*, p. 214.

<sup>431</sup> PCG, 558, p. 311, 46a-49a.

<sup>432</sup> Peut-être parce qu'Alphonse X a définitivement renoncé à ses visées sur l'Algarve en 1264 et 1267. J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 199-206 et H. S. MARTÍNEZ, *op. cit.*, 2003, p. 332-334.

<sup>433</sup> PCG, Prologue, p. 4, 21<sup>a</sup>-24<sup>a</sup> : « *Nos don Alfonso, por la gracia de Dios rey de Castiella, de Tledo, de Leon, de Gallizia, de Seuilla, de Cordoua, de Murcia, de Jahen et dell Algarue* ».

<sup>434</sup> Les rédacteurs, probablement influencés par leurs sources, oscillent parfois entre une Espagne synonyme du Royaume des Goths ou synonyme de péninsule. PCG, 458, p. 258, 24b-25b : « *el rio que dizen Ruedano, que es entre la Gallia Gothica et Espanna* » ; 461, p. 259, 2b-4b : « *ell estaua en el regno de Gallia Gotica, que es allend los puertos dAspa, e Leouegildo su hermano en el otro dEspanna la de contra occident* » ; 554, p. 308, 4<sup>a</sup>-5<sup>a</sup> : « *destroymiento de Espanna et de la Gallia Gothica* ». Néanmoins, considérant le soin qui est apporté à la description géographique au début du récit, il nous semble plus logique de retenir cette description qui inclut le sud de l'ancienne Gaule dans l'Espagne..

<sup>435</sup> M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 61 : « *va a desplegar una actividad política sin precedentes, orientada a dejar establecido en el marco de la Península el papel hegemónico de la Corona castellano-leonesa, tratando de crear una suerte de 'imperio hispánico'* ».

Nous allons voir que cette construction de la carte de l'Espagne est étroitement associée au récit de la fondation des villes.

## **B. Des hommes et des villes**

### **a. Les fondateurs**

La construction d'une image de l'Espagne à travers les villes et régions qui la constituent ne permet pas seulement de forger une carte physique de l'Espagne dans l'imaginaire du lecteur, elle permet aussi de former une carte généalogique. En effet, chaque ville et chaque région citées sont autant d'occasions d'expliquer leurs origines, les circonstances de leur fondation et la valeur de leur(s) fondateur(s).

Selon le droit romain qui continue d'irriguer le Moyen Âge, une ville doit avoir été fondée pour pouvoir « jouir d'une existence légale »<sup>436</sup>. Une ville ne peut exister si elle n'a pas été fondée, il lui faut donc un fondateur, un *conditor*<sup>437</sup>. *Condere* du latin, « fonder », « établir », ainsi que « créer », montre que celui qui fonde une ville, c'est celui qui la crée, qui la fait naître. Comme l'explique Jacques Le Goff, au Moyen Âge « n'existe vraiment que ce qui rappelle quelque chose ou quelqu'un, que ce qui a déjà existé »<sup>438</sup>. Il faut alors identifier un fondateur qui puisse donner vie à une ville, et qui puisse, de préférence, lui apporter gloire et grandeur. Et pour prouver la noblesse des villes et du royaume qu'elles composent, il faut les rattacher à un fondateur à la fois prestigieux et ancien<sup>439</sup>. Il doit s'agir d'un homme illustre, car il se produit ce que Jacques Le Goff appelle un « transfert de puissance »<sup>440</sup> entre le personnage qui a existé, ici le fondateur, et ce qu'il a créé, ici une ville. Tite-Live avait montré la voie dans son *Histoire romaine*<sup>441</sup> au début de laquelle il retrace la fondation de Rome. L'histoire d'Énée quittant Troie avant de fonder Lavinium, puis celle de son fils Ascagne-Iule qui fonde Albe-la-Longue, et enfin celle de Romulus qui fonde Rome, servent de modèle tout au long du Moyen Âge.

Au Moyen Âge, la noblesse de la ville se mesure donc à l'aune de son fondateur, ou pour reprendre les mots d'Adeline Rucquoi, « la seule renommée du fondateur suffit à asseoir

---

<sup>436</sup> A. RUCQUI, « Les villes d'Espagne... », p. 4.

<sup>437</sup> A. RUCQUI, « Le héros avant le saint... », p. 55.

<sup>438</sup> Jacques LE GOFF, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Arthaud : Paris, 1964, p.196-197.

<sup>439</sup> Colette BEAUNE, *Naissance de la nation Espagne*, Paris : Gallimard, 1993, p. 34 et A. RUCQUI, « Le héros avant le saint... », p. 55.

<sup>440</sup> J. LE GOFF, *La Civilisation...*, p. 196-197.

<sup>441</sup> TITE-LIVE, *op. cit.*, I-VIII, p. 8-33.

celle de ses fondations »<sup>442</sup>. En outre, plus le personnage prestigieux est ancré dans un passé lointain, plus la ville est exaltée. L'aura du personnage héroïque étant en quelque sorte décuplée par la distance temporelle. C'est ce qui explique que bien que les Wisigoths soient particulièrement célébrés par Jiménez de Rada, il ne leur attribue pas un grand nombre de créations de villes : ils étaient trop récents à l'échelle de l'histoire.

Dans la chronique alphonsine, les rédacteurs utilisent le verbe *poblar* pour désigner l'action des fondateurs de ville. En espagnol ce verbe possède un double sens et correspond aussi bien à la fondation-crédation qu'au peuplement. *Poblar* c'est aussi bien créer une ville que l'habiter, la construire que lui donner des habitants. Les fondateurs qui apparaissent dans la chronique sont aussi bien ceux qui créent les villes, qui « posent la première pierre », que ceux qui y installent des habitants. Les deux sens sont importants, cela explique que la chronique puisse attribuer plusieurs fondateurs à une même ville sans que la cohérence soit remise en cause. En effet, certains personnages trouvent l'emplacement d'une future ville et y édifient une tour, ou quelque chose qui s'y apparente, tout en sachant que ce n'est pas eux qui vont « *poblar* » cette ville, c'est-à-dire qu'ils ne vont pas la peupler, or ils sont tout de même considérés comme des fondateurs. Ils sont à l'origine de ce que nous appelons des « proto-fondations ». Un autre viendra plus tard et transformera le lieu en une vraie ville. Celui-là est aussi un fondateur. La *Estoria de España* attribue ainsi le rôle de fondateur à plusieurs hommes et groupes qui correspondent aux différents pouvoirs qui se sont succédé dans la péninsule : Tubal et les Cétubales, Rocas, Hercule, Hispan, les Troyens, les Carthaginois et les Romains.

## **Tubal**

Les premiers fondateurs qui apparaissent dans le récit sont, comme dans le *De Rebus Hiapaniae*, les descendants de Tubal<sup>443</sup>, le cinquième fil de Japhet, les Cétubales. Ces derniers fondent plusieurs villes, en particulier Oca, Calahorra, Tarazona et Saragosse, mais leur rôle dans le récit va bien au-delà. En effet, ils ne sont pas de simples fondateurs, ils sont aussi les premiers habitants d'une péninsule Ibérique encore déserte – rien d'étonnant puisque cela se passe après le Déluge. La chronique est claire, ce sont eux qui peuplent toute l'Espagne :

---

<sup>442</sup> A. RUCQUOI, « Le héros avant le saint... », p. 71.

<sup>443</sup> Flavius Josèphe est le premier à affirmer que la famille de Tubal s'est installée en Hispanie. FLAVIUS JOSÈPHE (auteur), Etienne NODÉ (éd. et trad.), *Les Antiquités juives*, Paris : Cerf, 1990, I, 6, 1 (124), p. 20 (latin) et p. 31 (traduction). Ses affirmations sont ensuite reprises par saint Jérôme et Isidore de Séville. José ÁLVAREZ JUNCO et Gregorio DE LA FUENTE MONGE « Orígenes mitológicos de España », document de travail du séminaire d'histoire de l'Université Complutense de Madrid, session du 4 novembre 2010. Consulté en ligne le 22.07.2018, <https://www.ucm.es/data/cont/docs/297-2013-07-29-7-10.pdf>, p. 3.  
J. A. CABALLERO LÓPEZ, « Desde el mito... », p. 39.

« *estas compannas fueron se tendiendo por las tierras e poblaron toda Espanna* »<sup>444</sup>. Ce sont eux qui la font exister en venant s’y installer et en la parcourant tout entière. Ils lui donnent vie, tels les fleuves qui irriguent et innervent tout le territoire. L’Espagne n’existait pas avant leur arrivée. Si l’on en croit Claude-Gilbert Dubois, beaucoup de mythes fondateurs de nations prennent une forme tripartite : le père, la mère et le fils. La mère « principe matériel, lié à la terre », en l’occurrence l’Espagne, le père qui a la « forme d’un dieu » ou d’un personnage hors du commun et « reçoit, par élection divine, pour mission d’émigrer de sa terre natale pour se rendre vers une terre promise à sa postérité » et le fils, ou ladite « postérité » (parfois des descendants plus lointains) qui « réalise en histoire les vœux parentaux »<sup>445</sup>.

Ce schéma s’applique parfaitement à cet épisode fondateur du récit. En effet, comment ne pas voir dans la péninsule Ibérique la mère définie par Dubois. Dans le chapitre 558, intitulé « *del loor de Espanna como es cumplida de todos bienes* » largement inspiré d’Isidore de Séville, l’Espagne est décrite comme la terre nourricière, remplissant donc le rôle de la mère, notamment grâce à l’eau qui y est abondante : « *riega se con cinco ríos cabdales* »<sup>446</sup>, ou encore « *la mayor parte della se riega de arroyos et de fuentes* »<sup>447</sup>. Toute cette eau qui irrigue la terre et la rend féconde permet aux hommes de ne manquer de rien, et la chronique est très prolixe à ce sujet, citons plusieurs exemples : « *por la bondad de la tierra et ell humor de los rios liuan muchos fructos et son abundados* »<sup>448</sup> ; « *Espanna a una estremança de abundamiento et de bondad mas que otra tierra ninguna* »<sup>449</sup>, ou encore :

*Espanna es abundada de mieses, deleytosa de fructas, viciosa de pescados, sabrosa de leche et de todas las cosas que se della fazen; lena de uenados et de caça, cubierta de ganados, loçana de cauillos, prouechosa de mulos, segura et bastida de castiellos, alegre por buenos uinos, ffolgada de abundamiento de pan*<sup>450</sup>.

Dans le chapitre suivant, la chronique fait de l’Espagne, explicitement et à trois reprises, la mère de son peuple, et qui plus est une mère qui pleure la mort de ses fils lors de l’invasion

---

<sup>444</sup> PCG, 3, p. 6, 29b-31b.

<sup>445</sup> Claude-Gilbert DUBOIS, *Récits et mythes de fondation dans l’imaginaire culturel occidental*, Bouloc : PUB, 2009, p. 12-13.

<sup>446</sup> PCG, 558, p. 311, 51a-52a.

<sup>447</sup> PCG, 558, p. 311, 6b-7b.

<sup>448</sup> PCG, 558, p. 311, 4b-6b.

<sup>449</sup> PCG, 558, p. 311, 36a-38a.

<sup>450</sup> PCG, 558, p. 311, 9b-16b.

de 711. Ainsi, nous pouvons lire : « *dessolada de sus hijos* »<sup>451</sup>, « *Espanna llora los sus hijos* »<sup>452</sup>, « *los sus hijos et los sus criados todos moriron* »<sup>453</sup>.

Quant à Tubal, s'il n'est pas un dieu, il est un patriarche biblique. De plus, il est le petit-fils de Noé, exemple si l'en est de l'homme choisi par Dieu, et l'arrivée des compagnies de Tubal répond à une double volonté divine. D'un côté, les fils de Noé ont reçu pour mission de peupler la Terre de leur descendance<sup>454</sup> et, d'un autre côté, il s'agit aussi d'une punition liée à la dispersion des hommes et donc des langues après la construction de la Tour de Babel. À leur arrivée, en s'installant dans la vallée de l'Èbre, image de fertilité s'il en est, et en se répandant à travers la péninsule<sup>455</sup>, ils fécondent la terre d'Espagne. Les Espagnols sont le fruit de cette alliance entre les premiers habitants, leurs pères, et l'Espagne, leur mère. La *Estoria de España* n'est autre que l'histoire de leur descendance, celle qui est appelée à « réalise[r] en histoire les vœux parentaux ». D'ailleurs, les fils que l'Espagne pleure en 711, ce sont les Wisigoths. Les Cétubales ne sont donc pas seulement les fondateurs des premières villes, ce sont aussi les fondateurs du récit et de l'histoire même de l'Espagne. Et nous verrons que plus le récit avance, plus ce schéma se répète.

Les ancêtres bibliques fondent ainsi une première parenté<sup>456</sup>, une première légitimité, et on comprend alors aisément pourquoi Jiménez de Rada et Alphonse X à sa suite se sont écartés d'Isidore qui affirmait que la première ville de la péninsule Ibérique était Cadix, fondée, par les Phéniciens et que Saragosse avait été fondée par les Romains<sup>457</sup>. Grâce aux Cétubales, l'ancienneté des Espagnols est incontestable – nul ne remettrait en question l'existence de personnages bibliques – et indépassables – tous ceux qui ont existé avant le Déluge ont péri en dehors de la famille de Noé, il est dès lors impossible de se trouver (ou de s'inventer) des ancêtres plus anciens et prestigieux. Les Espagnols et par conséquent leurs rois, parmi lesquels figure Alphonse X, descendent des Cétubales, de telle sorte que Tubal apparaît comme le « *progenitor último de la monarquía hispana* »<sup>458</sup>. Les références bibliques

---

<sup>451</sup> PCG, 559, p. 312, 28a-29a.

<sup>452</sup> PCG, 559, p. 312, 24b.

<sup>453</sup> PCG, 559, p. 312, 28b-29b.

<sup>454</sup> *La Bible...*, Genèse 9:1 : « Dieu bénit Noé et ses fils et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre », et 9:7 : « Pour vous, soyez féconds, multipliez, pullulez sur la terre et la dominez ».

<sup>455</sup> PCG, 3, p. 6, 29b-30b : « *estas compannas fueron se tendiendo por las tierras* ».

<sup>456</sup> Tout comme J. A. ESTÉVEZ SOLA « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania »..., p. 147 et 151, nous rejetons les conclusions de Robert Brian TATE, « Mythology in spanish historiography of the Middle Ages and the Renaissance », *Hispanic Review*, XXII, 1954, p. 1-18, p. 3, selon lesquelles Hercule apparaît comme progéniteur (*originator*) de la monarchie espagnole.

<sup>457</sup> A. RUCQUOI, « Les villes d'Espagne... », p. 4 : « Isidore avait donc affirmé que la première ville de la Péninsule ibérique était Cadix, fondée, disait-il, par les Phéniciens avant même leur arrivée à Carthage ».

<sup>458</sup> J. A. ESTÉVEZ SOLA, « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania »..., p. 151 : des Cétubales dérive la lignée des rois espagnols, de telle sorte que Tubal est le « *progenitor último de la monarquía hispana* ».

ne se limitent pas aux patriarches. Alphonse X qui s'écarte de toutes les sources chrétiennes que nous lui connaissons<sup>459</sup>, introduit le personnage du roi Rocas.

### Rocas, roi de l'Éden

Rocas est présenté comme un roi venant d'Orient, plus précisément de l'Éden. Pour qu'il n'y ait pas de doute, la chronique précise qu'il s'agit bien du lieu où se situerait le paradis : « *era de tierra doriente a la parte que llaman Eden, alli o dizen las estorias que es el paraíso o fue fecho Adam* »<sup>460</sup>. Comme l'indique Alphonse X<sup>461</sup>, ce roi se caractérise par sa soif d'apprendre, à tel point qu'il abandonne tout ce qu'il possède afin de se consacrer à la recherche de nouvelles connaissances, à cette fin, il se met à arpenter la Terre. Au cours de son voyage, il trouve soixante-dix piliers :

*Assi que fallo en una tierra entre orient e cierço, setaenta pilares: los treinta eran da laton e los quaraenta de mármol, y yazien en tierra, e auie escriptas letras en derredor en que yazien escriptos todos los saberes e las naturas de las cosas e cuemo sauien dobrar; e Rocas quando los uio, catolos e trasladolos todos, e fizo ende un libro que traye consigo, por o adeuinaba muchas cosas de las que auien de seer*<sup>462</sup>.

Ces piliers mystérieux, dont trente sont en laiton et quarante en marbre sont donc recouverts de toutes les connaissances du monde. Afin de pouvoir emporter ces savoirs avec lui, c'est-à-dire de les conserver, il les retranscrit et en fait un livre. Ce passage fait écho au prologue de la *Estoria de España* et à celui du *Lapidaire*<sup>463</sup> qui parlent des anciens sages soucieux de la conservation du savoir et de l'importance de l'écriture dans ce processus. De plus, comment ne pas y voir un lien avec Alphonse X lui-même ? Le Roi Sage est un roi avide de savoirs qui entreprend une démarche active de recherche des connaissances et qui les retranscrit afin de les conserver, tout comme ce roi Rocas que nous dépeint le récit alphonsin. On ne peut qu'établir un parallèle entre l'expédition de Rocas en quête de savoirs et les

---

<sup>459</sup> Il faut très probablement voir là une source arabe, I. Fernández-Ordóñez, *Las Estorias...* note 235, p. 196-197. W. L. JONXIS-HENKEMANS, *Bijdrage tot de bronnenstudie der Primera Cronica General*, Rotterdam, 1947, p. 44, 58-59, 62, suggère tout de même une identification de Rocas avec le roi Procas mentionné par Orose, cité par I. Fernández-Ordóñez, *Las Estorias...* note 235, p. 196-197. Jeneze RIQUER, « *Iberia legendaria (24). La leyenda del rey Rocas* », 2017, [https://cvc.cervantes.es/el\\_rinconete/antiores/septiembre\\_17/08092017\\_01.htm](https://cvc.cervantes.es/el_rinconete/antiores/septiembre_17/08092017_01.htm), consulté le 06.08.2018. Jeneze Riquer fait remarquer que ce récit contient « *motivos de consabida raigambre mítica: el abandono de un estado primordial por las ansias de conocimiento, la sabiduría hiperbórea, la iniciativa constructiva, el viaje a un centro del mundo, la montaña sagrada, el descenso a la caverna infernal, el sometimiento del monstruo, el hombre salvaje, la recuperación de la centralidad humana, etc* ».

<sup>460</sup> PCG, 11, p. 12, 34b-37b.

<sup>461</sup> PCG, 11, p. 12, 37b-41b : « *tan grand sabor ouo este rey daprender los saberes, que dexo todo so regno e quanto auie, e començo dir duna tierra en otra, parando mientes a aquellas cosas por que podrie mas saber* ».

<sup>462</sup> PCG, 11, p. 12, 41b-50b.

<sup>463</sup> G. FOURNÈS, « Le prologue comme pré-texte... ».

recherches commandées par Alphonse X afin de trouver le plus de matériau possible afin de mener à bien son projet historiographique. En outre, nous avons vu le lien que le prologue établissait entre la démarche des anciens sages et celle Alphonse X. Rocas, qui s'apparente à ces sages est une illustration de ce lien, d'autant plus qu'il vient d'Orient, comme certaines des œuvres scientifiques qu'Alphonse X a fait traduire de l'arabe ou de l'hébreu. Rocas est un roi, mais pas n'importe quel roi, c'est un Roi Sage, une préfigure d'Alphonse X.

Ensuite, Rocas poursuit son voyage et arrive à Troie, avant qu'elle ne tombe la première fois<sup>464</sup>, où il passe pour un fou lorsqu'il leur annonce que la cité sera bientôt détruite<sup>465</sup>. Il s'enfuit alors vers l'Italie où il s'arrête à l'endroit où Rome sera construite. Et voici ce que nous dit la chronique à propos du passage de Rocas par l'Italie :

*E uino por aquel logar o fue depues poblada Roma, y escriuio en un mármol quatro letras de la una parte que dizien Roma; y estas fallo y depues Romulo quando la poblo, e plogol mucho por que acordauan con el so nombre, e pusol nombre Roma<sup>466</sup>.*

Rocas ne fonde donc pas Rome, mais trouve son futur emplacement et écrit « *Roma* » sur un marbre. Pourquoi ces lettres-là ? La chronique ne le dit pas. L'a-t-il anticipé grâce à ce grand savoir acquis qui lui permet de deviner ce qui doit arriver, comme la destruction de Troie ? Où est-ce une paronymie entre son nom et celui de Rome (Roca(s)-Roma) qui pousse Rocas à écrire ces lettres ? Ici, l'écriture joue un rôle fondamental dans la transmission du nom. À plusieurs centaines d'années de distance (442 ans entre la seconde<sup>467</sup> chute de Troie et la fondation de Rome par Romulus selon le chapitre 4), c'est l'écriture, gravée à nouveau dans le marbre, comme quarante des piliers de la connaissance trouvés par Rocas, qui permet de transmettre le nom de celle qui deviendra la grande Rome. Cet épisode met en évidence à quel point l'écriture est gardienne et vectrice de savoir à travers le temps. Dans le récit, Alphonse X attribue à Rocas une part symbolique de l'origine de l'Empire romain.

Rocas arrive ensuite en Espagne qu'il parcourt entièrement, comme les compagnies de Tubal avant lui : « *endudola toda enderredor assi cuemo las montannas e los mares la cercan* »<sup>468</sup>. Il arrive au centre de l'Espagne, et comme pour Rome, il trouve le futur emplacement de Tolède. Voici ce que dit la chronique : « *uio que aquel logar era mas en*

---

<sup>464</sup> PCG, 11, p. 13, 2a-3a.

<sup>465</sup> PCG, 11, p. 13, 4a-19a.

<sup>466</sup> PCG, 11, p. 13, 19a-25a.

<sup>467</sup> La *Estoria de Espanna* rapporte deux chutes de Troie. PCG, 5, p. 8, 20a-21a : « *destruyo Troya la primera uegada* », ou 11, p. 13, 2a-3a : « *llego a Troya antes que fuess destroyda la primera uez* », et : 4, p. 7, 33a : « *la segunda prision de Troya* », ou encore 7, p. 9, 9b-10b : « *e fue depues poblada que Troya fue destroida la segunda uez* ».

<sup>468</sup> PCG, 12, p. 12, 33a-34a.

*medio dEspanna que otro ninguno, e auie y muy grand montanna, y entendio por so saber que alli auie a auer una grand cibdat, mas que no la poblarie el* »<sup>469</sup>. Il s'installe dans une grotte avec un dragon devenu son ami, puis épouse la fille de Tarcus, un homme honorable<sup>470</sup> et finit par construire une tour au-dessus de la grotte<sup>471</sup>, là où se trouve l'Alcázar de Tolède<sup>472</sup>. Après sa mort, ses fils Rocas et Silvio se disputent et l'un d'eux conserve cette tour tandis que l'autre en construit une autre, toujours selon la chronique à l'emplacement de l'église San Román<sup>473</sup> de Tolède. La chronique attribue donc la proto-fondation de Tolède à Rocas.

Ce personnage n'est pas un personnage biblique mais il insuffle tout de même à Tolède un caractère biblique par son origine<sup>474</sup>, ce qui permet d'établir un lien entre l'Éden et Tolède et ainsi de renforcer la relation entre l'Espagne et Dieu. De ce fait Alphonse X dote son royaume d'un second fondateur très ancien et plus que prestigieux. En outre, Rocas instaure un lien entre l'Espagne, Troie et Rome. En effet, Rocas passe par Troie, et c'est le seul personnage de la chronique présent à Troie et qui plus est qui converse avec le roi Laomédon. Le fait qu'il fuit avant la première destruction de la cité, qu'il se réfugie à Rome puis en Espagne, plus précisément à Tolède, future capitale du Royaume wisigoth et ville de Castille, n'a rien d'aléatoire. Ce parcours physique s'apparente à un parcours chronologique. Le roi Rocas apparaît comme un fil conducteur entre Troie, Rome et finalement Tolède, à la fois capitale du Royaume des Wisigoths et siège de la primatie d'Espagne, opportunément située en Castille. Rocas personnifie ainsi la *translatio imperii*. De plus, bien que la future Tolède ait été découverte après la future Rome, la construction des tours par Rocas et ses fils permet de donner un avantage à l'ancienneté de Tolède puisque Rocas n'a rien construit à Rome où il n'a laissé qu'un marbre gravé.

À la suite de Rocas, le récit introduit un épisode qui marque une séparation entre d'un côté les fondations celtibères et les proto-fondations de Rocas, rattachées aux temps bibliques, et de l'autre les fondations héroïques. En effet, une sécheresse de vingt-six ans vient s'abattre sur l'Espagne au temps des fils de Rocas. Toute la population quitte la péninsule avant de revenir à la fin de la sécheresse et de fonder la ville de Niebla<sup>475</sup>.

---

<sup>469</sup> PCG, 12, p. 13, 35a-39a.

<sup>470</sup> PCG, 12, p. 13, 46a : « *omne onrrado* » et 1b : « *caullero* ».

<sup>471</sup> PCG, 13, p. 13, 48b-49b : « *fizo una torre sobraquella cueua, e moro alli yaquanto* ».

<sup>472</sup> PCG, 11, p. 12, 32b.

<sup>473</sup> PCG, 11, p. 12, 32b-33b et 13, p. 13, 52b-53b.

<sup>474</sup> Il est aussi rattaché au temps historique puisqu'il s'intègre dans la chronologie : il est passé par Troie sous le roi Laomédon de Troie, avant la première destruction, PCG, 11, p. 13, 9a.

<sup>475</sup> PCG, 13, p. 14, 1a-35a.

## Hercule

La chronique attribue les proto-fondations de Cadix<sup>476</sup> et de Séville<sup>477</sup>, les fondations de La Corogne<sup>478</sup> (unique fondation qui n'était pas mentionnée chez Jiménez de Rada), Tarazona<sup>479</sup>, Urgel<sup>480</sup>, Barcelone<sup>481</sup>, ainsi que de la Galice<sup>482</sup> et de la Lusitanie<sup>483</sup> à Hercule. Jiménez de Rada présentait Hercule comme le fils de Liber, et le petit-fils de Jupiter et Pélops (présenté comme le créateur des Jeux Olympiques)<sup>484</sup>. Alphonse X quant à lui, s'efforce de préciser les origines du héros grec et de les rendre *utiles*. Pour ce faire, il s'inspire probablement du philosophe Évhémère de Messine (330-250 av. J.-C.) qui faisait une interprétation rationnelle des mythologies de l'Antiquité. Ce dernier considérait que les dieux n'étaient que des héros, des sages ou des savants aux qualités exceptionnelles, divinisés par l'admiration populaire<sup>485</sup>. Suivant cette idée, le Roi Sage présente Hercule comme le fils du roi Jupiter de Grèce et de la reine Almena (Alcmène), épouse du roi Amphitryon<sup>486</sup>. Cette version rationalisée de la mythologie gréco-romaine crédibilise la figure d'Hercule en même temps qu'elle l'exalte. En effet, dans un contexte chrétien, faire de lui le fils d'un dieu à ce moment précis du récit<sup>487</sup> aurait été étrange, voire blasphématoire, et le récit aurait alors relevé de la fiction, anéantissant les efforts d'Alphonse X pour faire de la *Estoria de España* un récit historique. Un demi-dieu aurait discrédité le récit, alors que cette origine royale<sup>488</sup> fait d'Hercule un héros humain, bien plus crédible et honorable. La chronique ne précise-t-elle pas qu'Hercule « *fue de muy grand linage* »<sup>489</sup> ? De plus, l'étymologie proposée par la chronique fait de lui un grand guerrier, honoré pour sa force : « *de her e de cleos, que quier dezir batallador onrado o alabado en fuerça y en lit* »<sup>490</sup>. Jiménez de Rada avait utilisé ses connaissances bibliques et classiques en les adaptant en fonction de son intérêt<sup>491</sup>, afin de fournir un glorieux ancêtre à l'Espagne. Il reprend par exemple un passage d'Orose en

---

<sup>476</sup> PCG, 5, p. 8, 3b-16b.

<sup>477</sup> PCG, 5, p. 8, 25b-35b et 6, p. 8, 40b-48b.

<sup>478</sup> PCG, 7, p. 9, 45b-p.10 5a.

<sup>479</sup> PCG, 8, p. 10, 27b-33b.

<sup>480</sup> PCG, 8, p. 10, 36b-39b.

<sup>481</sup> PCG, 8, p. 10, 40b-48b.

<sup>482</sup> PCG, 7, p. 10, 5a-8a.

<sup>483</sup> PCG, 7, p. 10, 10a-22a.

<sup>484</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 5, p. 16, 5-8. DRH trad., p. 67.

<sup>485</sup> J. A. CABALLERO LÓPEZ, « Desde el mito... », p. 36-37.

<sup>486</sup> PCG, 4, p. 7, 43b-44b.

<sup>487</sup> Jupiter apparaît plus loin dans le récit comme un dieu romain, mais pas en tant que personnage, par exemple, PCG, 92, p. 67, 14b et 21b.

<sup>488</sup> Comme l'a fait remarquer Adeline RUCQUOI, « Le héros avant le saint... », p. 60, les chroniqueurs médiévaux « brodent une histoire d'Hercule » à partir de leurs « connaissances antiques ».

<sup>489</sup> PCG, 4, p. 7, 42b.

<sup>490</sup> PCG, 4, p. 7, 39b-41b.

<sup>491</sup> J. A. ESTÉVEZ SOLA, « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania »..., p. 152.

remplaçant le nom d'Alexandre le Grand par celui d'Hercule<sup>492</sup>. Le Tolédan inclut aussi Hercule dans le temps historique en le situant par rapport au moment de la dispersion des langues, au temps des juges d'Israël et de la chute de Troie. L'histoire de l'Espagne passe ainsi de la dispersion des langues aux Cétubales, puis à Hercule et Hispan. Le philologue José Antonio Caballero López parle à ce sujet de syncrétisme biblico-classique<sup>493</sup>. Cependant, c'est bien Alphonse X qui porte à son paroxysme la vision de Jiménez de Rada en humanisant Hercule. Rada rejetait l'histoire des envahisseurs (carthaginois, romains...) pour passer directement à l'histoire des Goths, ce qui provoquait une rupture dans la fluidité de son récit. En revanche, Alphonse X fait le lien entre Hercule et les Grecs puis avec les Carthaginois et les Romains, tout en réutilisant la même chronologie<sup>494</sup> et en synthétisant histoire biblique et histoire classique afin d'inscrire le héros grec dans le temps historique<sup>495</sup>. Ainsi la *Estoria de España* nous dit qu'Hercule a vécu au temps du juge d'Israël Gédéon et est mort treize ans avant la seconde chute de Troie, soit 455 ans avant que Romulus ne fonde Rome. À travers le récit alphonsin, Hercule devient un personnage humain d'ascendance royale, un personnage historique doté de qualités chères à Alphonse X<sup>496</sup> et adoré comme un saint<sup>497</sup>. Hercule est l'un des héros les plus caractéristiques du monde classique<sup>498</sup> (notamment grâce aux douze travaux). Tout dans la présentation d'Hercule fait de lui un héros prestigieux digne de figurer parmi les fondateurs de l'Espagne à laquelle il apporte son prestige<sup>499</sup>.

Hercule occupe donc une place à part dans le récit des fondations, il est le premier fondateur au sens propre à être identifié, à posséder une individualité. Les Celtibères ne sont pas différenciés, ils forment un peuple mais aucun d'eux ne se démarque. Quant à Rocas, il est clairement identifié, mais il n'a pas à proprement parler fondé Tolède. La chronique va d'ailleurs dans ce sens, lorsqu'elle dit ceci :

---

<sup>492</sup> *Ibid.*, p. 144-145. *De Rebus Hispaniae*, I, 4, p. 14-15, 2-5 : « *cum itaque Hercules fere tota Asia ocupata peruenisset ad saxum mire et excelse magnitudinis, ut saxum et populos qui se inibi receperant expugnaret et incolas in deditionem cogeret, terre motu repulsus in Libiam nauigauit* ». OROSE, *op. cit.*, III, 19, 2 : « *Peregrata perdomitaque Alexander India cum ad saxum mirae asperitatis et altitudinis, in quod multi populi confugerant, peruenisset, cognoscit Herculem ab expugnatione eiusdem saxi terrae motu prohibitum. Aemulatione permotus, ut Herculis acta superaret* ».

<sup>493</sup> J. A. CABALLERO LÓPEZ, « Desde el mito... », p. 41. Le Tolédan n'est pas le premier à faire cela, Isidore de Séville avait utilisé des héros mythologiques qu'il avait situés au même niveau que les personnages bibliques. *Ibid.*, p. 37.

<sup>494</sup> PCG, 4, p. 7, 22a-47a. La *Estoria de España* diffère sur trois points : 1243 ans au lieu de 1273 entre la dispersion des langues et Gédéon, 443 ans au lieu de 463 entre les consuls et Jules César, et fondation de Tolède 107 ans avant l'arrivée au pouvoir de César au lieu de 108.

<sup>495</sup> A. RUCQUOI, « Le héros avant le saint... », p. 56.

<sup>496</sup> Voir notre troisième partie sur la figure royale.

<sup>497</sup> PCG, 16, p. 15, 29b-30b : « *ca los gentiles aorauan a Hercules assi cuemo a santo* ».

<sup>498</sup> J. A. CABALLERO LÓPEZ, « Desde el mito... », p. 41.

<sup>499</sup> *Ibid.*, p. 37.

*Tod estas tierras sobredichas fueron pobladas assi cuemo uos contamos, e ouo y muchos cabdiellos que fueron sennores dellas e que ouieron grandes guerras entre si, mas porque los sos fechos no fueron muy sennalados pora contar en est estoria, tornaremos a fablar de Hercules que fue ell omne que mas fechos sennalados fizo en Espanna en aquella sazon*<sup>500</sup>.

La chronique suggère ainsi qu'Hercule est le premier homme honorable et digne d'intérêt à endosser le rôle de fondateur (après les Celtibères bien sûr). Surtout, la chronologie présente l'avantage d'établir que toutes les fondations attribuées à Hercule remontent à plusieurs siècles avant la fondation de Rome, et même à quelques années avant la chute de Troie. Ces villes sont donc supérieures en ancienneté à toutes les fondations d'Europe, généralement attribuées à des survivants troyens<sup>501</sup>. Leur histoire est « par là-même supérieure en noblesse »<sup>502</sup> à tous les royaumes chrétiens voisins et à Rome elle-même.

## Hispan

Après qu'Hercule est reparti à l'aventure, c'est son neveu Hispan qui prend la tête de l'Espagne à qui il donne son nom et dont il devient le premier roi. Hispan fonde Ségovie qu'il dote de son aqueduc et fait ériger un phare en Galice, et c'est aussi lui qui fait de Cadix une ville.

Revenons d'abord sur l'origine du personnage d'Hispan qui n'appartient pas à la mythologie gréco-romaine. Il n'apparaît à aucun moment comme le neveu, le fils ou l'ami d'Héraclès (dans la mythologie grecque) ou d'Hercule (dans la mythologie romaine). Alphonse X ne l'a cependant pas inventé puisqu'il a repris le passage le concernant chez Jiménez de Rada. D'après le philologue Juan Antonio Estévez Sola<sup>503</sup>, la première apparition d'Hispan comme personnage éponyme se fait dans *Les Histoires Philippiques* de Trogue Pompée (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), que nous ne connaissons qu'à travers la version abrégée de Justin (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle). Ce dernier mentionne un roi Hispalo qui aurait donné son nom à l'Hispanie. Cependant, selon Helena de Carlos Villamarín<sup>504</sup>, Jiménez de Rada ne connaissait pas ce texte. Ensuite, Hispanus réapparaît chez Isidore de Séville<sup>505</sup>. Selon Adeline Rucquoi, c'est

---

<sup>500</sup> PCG, 3, p. 7, 8a-16a.

<sup>501</sup> Voir p. 99 et p. 109.

<sup>502</sup> A. RUCQUOI, « Le héros avant le saint... », p. 60.

<sup>503</sup> J. A. ESTÉVEZ SOLA, « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania »..., p. 149.

<sup>504</sup> H. de CARLOS VILLAMARÍN, « *Mitos fundacionales...* », p. 254.

<sup>505</sup> *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves*, dédicace, p. 79 : « *primus rex Hispanorum* extitit nomine Hispanus », traduction p. 8 : « le premier roi d'Espagne se nommait Hispanus ». Hispalo apparaît aussi dans les *Étymologies*, IX, 2, 109, p. 760-761 et XIV, 4, 28, p. 186-187, mais comme le fait remarquer Adeline RUCQUOI, « Le héros avant le saint... », p. 60 : « on trouve dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville qui suit en cela l'*Építome* de Justin le nom d'Hispalus, qui aurait donné son nom aux anciens Iberi, devenus Hispani, mais sans que soit précisé si Hispalus désignait un fleuve comme l'Èbre, une montagne ou un homme ».

aux chroniqueurs de l'Espagne musulmane que l'on doit l'existence d'Hispan<sup>506</sup>, mais Estévez Sola écarte que Jiménez de Rada se soit inspiré directement de sources arabes<sup>507</sup>. Quoiqu'il en soit, où qu'il ait pu trouver son inspiration, le Tolédan est le premier<sup>508</sup> à véritablement relier les personnages d'Hercule et d'Hispan. Adeline Rucquoi propose une explication de l'usage que fait Alphonse X du personnage d'Hispan :

L'incorporation d'Ishban-Hispan dans l'histoire chrétienne de l'Espagne relève donc du désir d'Alphonse X le Sage de ne négliger aucune source afin d'établir les concordances nécessaires pour que son œuvre fût exhaustive. Ishban-Hispan, personnage fondateur dans l'historiographie hispano-musulmane trouve ainsi sa place dans l'histoire officielle à la suite d'Hercule, dont il devient le successeur et même le neveu<sup>509</sup>.

Toutefois il est peu vraisemblable qu'Alphonse X incorpore Hispan à partir des sources arabes dans un souci d'exhaustivité puisqu'il reprend les passages de Jiménez de Rada. Ces sources ont tout au plus pu le conforter en lui montrant qu'Hispan apparaissait ailleurs que chez le Tolédan. Ce n'est pas non plus Alphonse X qui fait d'Hispan le successeur d'Hercule, c'est Jiménez de Rada, tout au plus le Roi Sage se borne-t-il à préciser leur lien et nous verrons pourquoi. Adeline Rucquoi semble suggérer qu'Hispan est un personnage secondaire, arrivé là presque par hasard, dans un simple souci d'exhaustivité. Selon notre analyse, Hispan est tout sauf un personnage insignifiant, puisque c'est son nom qu'Hercule donne à la péninsule : « *camio el nombre a la tierra qua ante dizien Esperia e pusol nombre Espanna* »<sup>510</sup>. Il est le héros éponyme qui manquait à l'Espagne. En effet, Rome avait Énée et Romulus, les Francs avaient Francion<sup>511</sup> et les Anglais avaient Brutus, tous des héros d'origine troyenne – sauf Romulus mais son père était le roi d'Albe-la-Longue, fondée par Ascagne, le fils d'Énée. Grâce à Hispan, Jiménez de Rada puis Alphonse X utilisent les mêmes armes que les autres royaumes chrétiens qui s'étaient déjà trouvés un fondateur éponyme, tout en martelant l'ancienneté de l'Espagne sur ses voisins.

De plus, Hispan est le premier roi d'Espagne. Les Celtibères et Hercule avaient peut-être conquis toute l'Espagne, mais la chronique ne faisait pas pour autant d'eux des rois, et le roi Géryon contre qui s'est battu Hercule n'était pas le roi de toute la péninsule. Hispan est le premier que Jiménez de Rada et Alphonse X désignent comme roi<sup>512</sup> ou seigneur de

---

<sup>506</sup> Voir l'explication d'Adeline Rucquoi à ce sujet, *Ibid.*, p. 60-63.

<sup>507</sup> J. A. ESTÉVEZ SOLA, « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania »..., p. 149-151.

<sup>508</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>509</sup> A. RUCQUOI, « Le héros avant le saint... », p. 63.

<sup>510</sup> *PCG*, 8, p. 11, 6a-7a.

<sup>511</sup> C. BEAUNE, *op. cit.*, p. 21-36. Voir p. 99 et p. 108.

<sup>512</sup> *PCG*, titre du chapitre 9, p. 10 ; 10, p. 11, 51a et p. 12, 36a, 38a, 44a et 47a.

l'Espagne<sup>513</sup>. Et il est le premier à se comporter comme tel en se choisissant une capitale<sup>514</sup>, Cadix. La *Estoria de España*, qui se démarque de Jiménez de Rada en cela, désigne la ville à deux reprises comme « tête » (*cabeça*) de l'Espagne<sup>515</sup>. Même si au XIII<sup>e</sup> siècle les rois de Castille et León n'avaient pas de capitale fixe puisqu'il fallait bouger pour être efficace<sup>516</sup>, le concept de capitale était loin d'être inconnu puisque Rome avait été capitale de l'Empire Romain et Tolède capitale du Royaume wisigoth. De plus, Alphonse X restait parfois deux ou trois ans dans la même ville<sup>517</sup>. Hispan devient ainsi l'ancêtre symbolique de tous les rois d'Espagne passés et futurs, ce qui englobe Alphonse X lui-même qui aspire à dominer toute la péninsule.

En outre, le fait qu'Alphonse X fasse d'Hispan le neveu d'Hercule n'est pas anodin. Chez Jiménez de Rada, Hispan est un jeune homme noble qu'Hercule a élevé depuis son enfance<sup>518</sup>, alors que pour la *Estoria de España*, si Hispan a bien été élevé par Hercule – « *criara de pequenno* »<sup>519</sup> – il est surtout son neveu<sup>520</sup>. Ce détail n'en est pas tout à fait un. Même si Jiménez de Rada précisait qu'Hispan était noble, cet ajout alphonsin en fait un membre de la famille royale puisqu'Hercule descend du roi Jupiter et de la reine Alcmène. Qu'il soit son neveu du côté paternel ou maternel, ce que la chronique ne précise pas, Hispan a le même sang royal que le grand Hercule. Le lignage d'Hispan est donc garanti par ce lien de parenté proche. L'anoblissement d'Hispan se fait ici dans la lignée de l'anoblissement d'Hercule. De plus, ce lien montre que, dès cette époque-là, la transmission du pouvoir se faisait par le sang, ce qui renvoie à la vision politique d'Alphonse X qui considérait que l'Empire devait se transmettre par le sang<sup>521</sup>. Les premiers fondateurs espagnols sont des rois comme Rocas ou qui descendent de rois comme Hercule et Hispan roi à son tour. Cet anoblissement – entièrement dû à Alphonse X qui introduit Rocas, fait d'Hercule le fils d'un roi et d'Hispan son neveu – permet d'anoblir l'Espagne à son tour, à la fois par l'ancienneté et par le sang royal.

<sup>513</sup> PCG, 8, p. 11, 2a et 9, p. 11, 13a.

<sup>514</sup> PCG, 9, p. 11, 39a-40a : « *desque toda la ouo poblada e assessegada, escoio pora su morada Caliz* ».

<sup>515</sup> PCG, 10, p. 12, 5a-7a : « *era el logar que su padre mas amaua, e allí querie fazer cabeça de tod el regno* » et 10, p. 12, 43a-45a : « *tanto la amaua el rey Espan que 110llí puso su siella e se corono, e fizo la cabeça de toda su tierra* ».

<sup>516</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 62.

<sup>517</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>518</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 7, p. 19, 2-3 : « *de heroum maioribus* », DRH trad., p. 70-71 : « *estirpe de héroes* » et I, 5, p. 17, 50-51 : « *Hispan quodam nobili qui secum ab adolescencia fuerat conuersatus* », DRH trad., p. 69 : « *un noble al que había criado desde la adolescencia* ».

<sup>519</sup> PCG, 8, p. 11, 3a.

<sup>520</sup> PCG., 8, p. 11, 2a-3a : « *un so sobrino* ».

<sup>521</sup> J. A. CABALLERO LÓPEZ, « Desde el mito... », p. 45.

La *Estoria de España* s'éloigne aussi du récit de Jiménez de Rada sur un autre point, le peuplement de Cadix (Jiménez de Rada ne parlait que de la construction d'une tour) à la suite de l'érection d'une tour par Hercule<sup>522</sup>. Ce dernier parvient à rendre l'île habitable grâce aux conseils de sa fille Liberia et au travail des prétendants et du futur époux de celle-ci, Pyrrhus, lui-même fils d'un roi grec<sup>523</sup>. Hispan est le successeur de son oncle par le sang et les actions. Encore une fois, le schéma de fondation mythique ressurgit. Hercule est le père (oncle) qui n'est certes plus un demi-dieu chez Alphonse X mais qui reste un personnage hors du commun, qui laisse le royaume à son fils (neveu) qui est donc appelé à « réaliser en histoire les vœux parentaux ». Claude-Gilbert Dubois précise que dans ce schéma, le fils « implante les éléments formateurs de l'ordre social, qui seront développés et précisés par la société future »<sup>524</sup>, et c'est exactement ce que fait Hispan en se choisissant une capitale. En devenant le premier roi d'Espagne il enracine les bases du futur ordre social, la monarchie, et il devient à son tour le père dans un nouveau schéma. En effet, ni Liberia ni Pyrrhus n'apparaissent chez Jiménez de Rada. À la mort d'Hispan, c'est Pyrrhus son gendre qui devient roi, fonde à son tour plusieurs villes dont Osuna et Grenade (Liberia) à laquelle il donne le nom de son épouse, et qui peuple Tolède. Contrairement à la tradition, la chronique affirme aussi que c'est lui qui donne son nom aux Pyrénées<sup>525</sup>. Le nouveau couple père-fils, Hispan et Pyrrhus n'est pas non plus sans rappeler le plus célèbre couple père-fils de l'histoire de l'Espagne, Pelayo et son gendre Alphonse I<sup>er</sup> qui donnent naissance à un nouveau royaume chrétien appelé à réincarner l'Espagne.

La *Estoria de España* établit aussi un lien entre Pyrrhus et le roi Rocas : c'est en trouvant les deux tours construites par Rocas et ses fils que Pyrrhus décide de construire deux châteaux-forts qui demeurent debout jusqu'à l'arrivée des Romains<sup>526</sup>. De plus, le roi Wamba

<sup>522</sup> PCG, 9, p. 11, 43a-44a : « en el logar no auie poblança ninguna sino la torre que Hercules fiziera ».

<sup>523</sup> PCG, 9, p. 11, 35b-36b : « fijos de reyes muy ricos e con grand algo : ell uno era de Grecia » et 10, p. 12, 25a-26a : « el de Grecia, que auie nombre Pirus ».

<sup>524</sup> C.-G. DUBOIS, *op. cit.*, p. 12-13.

<sup>525</sup> Généralement on attribue l'origine des Pyrénées à la jeune Pyrène, amoureuse d'Hercule qu'il enterra après sa mort. Il entassa des pierres sur sa tombe formant ainsi les Pyrénées. Voir SILIUS ITALICUS, *La Guerre punique*, livre III, consulté le 06.08.2018 en ligne sur [http://agoraclasse.fltr.ucl.ac.be/concordances/Silius\\_puniquesIII/texte.htm](http://agoraclasse.fltr.ucl.ac.be/concordances/Silius_puniquesIII/texte.htm). DIODORE DE SICILE explique en revanche le nom Pyrénées à partir du grec ancien πῦρ (*pyr*, feu) à cause d'un immense incendie qu'auraient provoqué des bergers, *Histoire universelle*, livre V, 24, consulté le 06.08.2018 en ligne sur <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/diodore/livre5.htm>. C'est peut-être de cet épisode du feu (du grec πυρο, *pyro*) qu'Alphonse X s'inspire pour nommer le personnage Pyrrhus, ou bien d'Isidore de Séville qui mentionne un Pyrrhus dans son *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves*, mais il le présente comme un ennemi des Goths sans aucun rapport avec l'Espagne : 2, p. 83 : « isti enim sunt quos etiam Alexander vitandos pronuntiavit, Pyrrhus pertimuit, Caesae exhorruit ». Traduction, p. 14, « ils sont ceux qu'Alexandre appelait indestructibles, ceux que Pyrrhus redoutait, ceux que César craignait par-dessus tout ».

<sup>526</sup> PCG, 13, p. 14, 42a-45a : « quando uido aquellas torres, fizo y fazer dos castiellos muy fuertes, e metio y gentes que los poblasen, e estudieron assi fasta que los romanos ganaron Espanna ».

fait reconstruire les fortifications de Tolède et inscrire un message sur ses murs : « *el noble rey Bamba alço e meioro la cibdad de Toledo con ayuda de Dios pora acrescentar la onrra et la nombradia de su yente* »<sup>527</sup>, et un autre message sur les tours qui encadrent les portes de la ville « *vos sanctos de Nuestro Sennor, que sodes onrrados en este logar, saluad et guardad este pueblo et esta cibdad por el poder que auedes* »<sup>528</sup>. Ces nouvelles constructions et inscriptions à l'emplacement de la future Tolède permettent d'établir un lien entre Rocas, Pyrrhus et Wamba, entre le roi venu de l'Éden, les Grecs et les Wisigoths.

Pour que la liste des fondations grecques soit complète, il faut ajouter à cela d'autres fondations, moins développées et qui se trouvaient déjà chez Jiménez de Rada. Les soldats de Galatie, de Tyr et d'Ausone qui accompagnent Hercule donnent leur nom à la Galice pour les premiers et à Tarazona pour les autres (Tirausonia). Il faut aussi citer le petit-fils d'Ulysse qui porte le même nom que son illustre aïeul et qui fonde Lisbonne, ainsi que sa fille Buena qui donne leur nom à la ville (Ulysse-Buena > Lisbona)<sup>529</sup>. La chronique attribue donc un rôle de fondateurs aux Grecs et particulièrement à Hercule, Hispan et à Pyrrhus.

La *Estoria de España* développe, ajoute des éléments au récit de Jiménez de Rada afin d'étayer la solidité, l'ancienneté et la noblesse de ces villes. L'inclusion du héros mythologique Hercule et la création d'Hispan par Jiménez de Rada puis les ajouts d'Alphonse X élargissent le fonds d'histoire antique à disposition<sup>530</sup> des rédacteurs. En effet, sans Hercule et les autres Grecs l'histoire du peuplement de l'Espagne serait bien plus réduite, puisqu'ils jouent un rôle dans la fondation ou l'attribution du nom de la moitié<sup>531</sup> des villes ou régions citées par la chronique.

## Les Troyens

Au contraire des Romains dans l'Antiquité et des Français et des Anglais au Moyen Âge, les chroniqueurs castillans n'ont semble-t-il pas cherché à se rapprocher des Troyens pour expliquer et anoblir leurs origines ou celles de leurs villes. Toutefois, ils n'ignoraient pas la grandeur de Troie<sup>532</sup> qui n'était plus à présenter, ni le recours qu'en faisaient certains

---

<sup>527</sup> PCG, 526, p. 294, 13b-16b.

<sup>528</sup> PCG, 526, p. 294, 27b-30b.

<sup>529</sup> PCG, 7, p. 9, 9b-17b.

<sup>530</sup> J. A. CABALLERO LÓPEZ, « Desde el mito... », p. 37.

<sup>531</sup> PCG, 5, p. 8, Cadix ; 6, p. 8-9, Séville ; 7, p. 9-10, Lisbonne, La Corogne, la Galice, la Lusitanie ; 8, p. 10-11, Tarazona, Urgel, Barcelone, l'Espagne ; 9, p. 11, Ségovie ; 10, p. 11-12, Cadix ; 11, p. 12-13, Osuna, Grenade (Libira) ; 13, p. 13-14, Tolède, Les Pyrénées. Les autres villes ou régions sont Oca, Calahorra, Saragosse, León, Carthagène, Pedraza, Niebla, Alava, Sigüenza, Pampelune, Cordoue, le Sil, Porto, le Portugal, l'Andalousie.

<sup>532</sup> PCG, 58, p. 39, 38a-39a : « *tan noble cibdat* » et « *tantos omnes buenos* ».

royaumes chrétiens. La chronique cite les Troyens Énée et ses fils Ascagne et Iule<sup>533</sup> ainsi que Brutus<sup>534</sup> et Priam<sup>535</sup> respectivement à l'origine de Rome, de la Bretagne, de la Germanie et de la France. Énée, Ascagne, Priam et son frère Anténor sont présentés comme des rescapés de la destruction de Troie<sup>536</sup>. De plus, la seconde chute de Troie représente un jalon dans la chronologie donnée en tête du chapitre 4 et les deux chutes servent de référence pour situer Rocas ou la mort d'Hercule et Hispan. En outre, le roi Rocas est mis en scène à Troie en présence du roi Leomedon. Il ne peut donc s'agir de méconnaissance. Alors pourquoi les Castillans et en particulier Alphonse X qui, nous l'avons vu, n'hésitent pas à faire de petits ajouts très opportuns, n'ont-ils pas fait appel aux Troyens pour prouver leurs hautes origines ?

La *Estoria de España*, ne fait qu'une seule allusion à une fondation troyenne dans la péninsule Ibérique. Il s'agit de Pedraza en Extrémadure, ville d'origine de l'empereur Trajan qui doit son nom aux Troyens (Troya - Traiano)<sup>537</sup> selon le récit.

Sans doute les rédacteurs ne voulaient-ils pas se réclamer des mêmes origines que leurs voisins européens, ce qui revenait à souligner la singularité de l'Espagne. Et surtout, les Cétubales, le roi Rocas, Hercule et Hispan antérieurs à la chute de Troie, suffisent à prouver une ancienneté supérieure à celle des voisins européens. En effet, les héros fondateurs ont réchappé de la destruction de Troie (hormis Brutus pour lequel la chronique ne précise pas de chronologie), et ils se sont ensuite établis en Europe, où ils ont été à l'origine de Rome et de la Germanie. Or, ces fondations postérieures à la seconde chute de Troie<sup>538</sup> prouvent *de facto* que l'Espagne et la monarchie espagnole sont plus anciennes que ses puissants voisins français et germaniques, puisque nombre de villes et de régions sont antérieures à cette seconde destruction. Le rappel des nobles origines françaises est peut-être moins le signe de l'exhaustivité de la *Estoria de España* qu'une preuve permettant une comparaison bien utile. Sans compter qu'Hispan, devenu le progéniteur éponyme<sup>539</sup> de tous les rois d'Espagne, apporte une éponymie plus ancienne qu'Énée, Brutus ou Francion. Alphonse X réalise le doublet prestige-ancienneté en se dotant de glorieux ancêtres symboliques et en situant les

<sup>533</sup> PCG, 59, p. 41, 33a-38a : « *deuies lo fazer por Julio to fijo, que es tan pequeño, que lieuas contigo; e tengo que assaz auie de matar a mi sola, e porque quieres matar a el? Ni otrossi ¿que merecio Ascanio, ell otro to fijo que lieuas contigo, por que muera en el mar?* » En réalité, Ascagne-Iule n'est qu'un seul personnage.

<sup>534</sup> PCG, 3, p. 6, 22a-24a : « *Bretanna poblo Brutho, que fue del linaje de los de Troya, e por essol puso assi nombre* ».

<sup>535</sup> PCG, 3, p. 5, 48b-p. 6, 22a.

<sup>536</sup> PCG, 57, p. 38, 56a-1b : « *Eneas, que escapara del destroymiento de Troya* », et 3, p. 5, 48b-50b : « *depues que Troya fue destroyda salieron ende dos hermanos; all uno dizien Priamo e all otro Anthenor* ».

<sup>537</sup> PCG, 192, p. 142, 41a-47a : « *Este Traiano fue español, cuemo dessuso es dicho, et natural duna uilla de Estremadura que a nombre Pedraza; e dixieronle Traiano porque era del linage de Troya que uinieron poblar a aquella tierra, ca el Vlpio Crinito auie nombre, et por sobre nombre Traiano* ».

<sup>538</sup> Voir note 467.

<sup>539</sup> Selon l'expression de J. A. CABALLERO LÓPEZ, « Desde el mito... », p. 37.

origines de la monarchie espagnole (castillane) avant celle des autres royaumes européens que les historiographes attribuent à des survivants de la chute de Troie, survenue treize ans après la mort d'Hercule, donc après l'arrivée d'Hispan à qui Hercule avait laissé le pouvoir avant sa mort. L'Espagne prend donc le premier rang parmi les nations européennes<sup>540</sup> en même temps que le Roi Sage lui assure l'indépendance, particulièrement vis-à-vis de la papauté et du Saint Empire Germanique qui revendiquent l'héritage de Rome<sup>541</sup>. Il s'agit d'ailleurs d'un lieu commun au XIII<sup>e</sup> siècle, résumé par la formule latine « *rex non recongnoscat superiorem in temporalibus* », les rois cherchant à se protéger d'éventuelles ingérences du pape ou de l'empereur<sup>542</sup>.

Cela dit, le récit ne se prive pas complètement d'établir une relation entre Troie et l'Espagne à travers Rocas et Trajan qui font en quelque sorte office de passeurs, de liens. En effet, comme nous l'avons déjà évoqué, Rocas passe par Troie, puis par Rome, avant de rejoindre l'Espagne. Il en va presque de même pour Trajan qui apparaît dans le récit comme un empereur romain né en Espagne avec des origines et un nom troyens. En résumé, même si Troie est loin d'être autant exploitée par les chroniqueurs castillans que par les Français ou les Anglais au même moment, ils n'ignorent pas sa renommée et son importance et utilisent d'autres procédés que la fondation afin de la relier à l'Espagne.

### **Les Carthaginois**

Carthage est également mentionnée dans la *Estoria de España* qui lui attribue la fondation de Carthagène<sup>543</sup>. La chronique donne deux étymologies différentes pour cette ville. La première, la plus évidente, Carthagène doit son nom à Carthage<sup>544</sup> et son surnom de *Spartaria* au sparte cultivé dans la région (il s'agit du nom que la ville a reçu sous l'occupation byzantine de 550 à 622). Quarante-huit chapitres plus loin, la chronique donne une étymologie totalement différente, ce qui laisse penser que ce ne sont pas les mêmes rédacteurs qui ont travaillé sur les deux chapitres. Dans cette version, Carthagène devrait son nom à un esclave de Didon, *Carthon*.

---

<sup>540</sup> C. BEAUNE, *op. cit.*, p. 53.

<sup>541</sup> *Ibid.*, p. 56-57.

<sup>542</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 45.

<sup>543</sup> PCG, 7, p. 10, 31a-39a : « *Carthagena, que ouo este nombre de Cartago la grand, que es en Affrica, que poblo la reyna Dido; e algunos dizen que, por despecho quel fizieron los daquella tierra, que passo aquend mar en Espanna e poblo otra uilla que dizen Carthagena, e solien le llamar antiguamiente Carthagena Espartera, por que toda la tierra o es ell esparto, que llaman agora Montaragon, obedecie a ella* ».

<sup>544</sup> PCG, 7, p. 10, 31a-32a : « *Carthagena, que ouo este nombre de Cartago la grand* ».

La description que le récit fait de Carthage permet d'établir que sa fondation et sa grandeur sont largement antérieures à celles de Rome<sup>545</sup> puisque, comme nous le rappelle habilement la chronique, Énée est passé par Carthage où il a épousé Didon avant de rejoindre l'Italie. De plus, la chronique exalte la grandeur de l'empire carthaginois qui fait partie des quatre empires qui ont gouverné le monde avec les Babyloniens, les Macédoniens et les Romains<sup>546</sup>. La chronique souligne les qualités de la ville : « *fue tan noble uilla e tan fuert e tan rica* »<sup>547</sup>, et son pouvoir. Nous pouvons lire : « *este [empereur] Pago crecio tanto ell imperio, el puso en tamanna onra, que fue contado por uno de los mayores sennorios del mundo* »<sup>548</sup>, ou encore « *todas las otras tierras que eran en Affrica tremien antel so nombre, e aun las dAsia e de Europa que eran sobrel mar Mediterraneo* »<sup>549</sup>. La chronique exalte aussi Carthage, faisant de la ville l'égale de Rome. Carthage est décrite comme « *espeio e resplandor de Roma* »<sup>550</sup>. Plusieurs passages, dans lesquels l'on trouve le terme « *igual* » ou des mots de la même racine, sont particulièrement significatifs. Ainsi la chronique rapporte que Romains et Carthaginois étaient des rivaux : « *se querien **eguar** con ellos en cibdat y en poder y en fechos* »<sup>551</sup>. Chaque cité ne peut supporter d'avoir une égale, c'est ce que nous dit la chronique : « *punnaron ellos e los que depues uinieron de fazer aquella cibdat de Roma atal que no fallassen otra que fuesse **egual** della; e porque Carthago era como **contrasto** de Roma mas que otro logar* »<sup>552</sup>, ou encore : « *esta guerra mas la ouieron por enuidia que por otra cosa ninguna, por ueer qual era **la meior** daquellas dos cibdades: Roma o Carthago* »<sup>553</sup>. Selon la *Estoria de España*, c'est cette rivalité qui a fini par pousser Rome à détruire Carthage, car deux empires ne pouvaient cohabiter de la sorte :

*Mayor pesar auien por el nombre que ganauan los de Carthago e que se fazien **eguales** con ellos; assi que quand algunos alabassen a Roma, otrosi podrien alabar a Carthago; e por esta **egualeza** les pesaua a ellos tanto que no podrie mas, por que equal sobre equal no a sennorio*<sup>554</sup>.

<sup>545</sup> PCG, 67, p. 50, 21b-31b : « *Algunos dixieron que la puebla de Carthago fue fecha en tiempo del rey Salomon, e otros que en tiempo del rey Daud, so padre; otrosi dixieron algunos que fue poblada en tiempo de Jair, que fue iuez de Israel yaquantos annos antes que Paris, fijo del rey de Troya, leuasse de Grecia Elena, muger del rey Menalao. Y en esto se acuerdan los mas que fablaron en estas estorias, e semeia cosa mas con guisa por el casamiento de la reyna Dido e de Eneas, que fue fecho despues que Troya fue destroyda* » et 69, p. 51, 19a-36a : « *la cibdat de Carthago fue poblada ante que Roma* ».

<sup>546</sup> PCG, 16, p. 15, 9b-17b : « *quatro emperios que sennorearon el mundo* ».

<sup>547</sup> PCG, 66, p. 50, 44a-45a.

<sup>548</sup> PCG, 61, p. 44, 1b-3b.

<sup>549</sup> PCG, 55, p. 36, 3b-6b.

<sup>550</sup> PCG, 69, p. 51, 24b-25b.

<sup>551</sup> PCG, 61, p. 45, 20a-21a.

<sup>552</sup> PCG, 69, p. 51, 23a-28a.

<sup>553</sup> PCG, 61, p. 44, 16b-19b.

<sup>554</sup> PCG, 66, p. 49, 2a-8a.

En soulignant ainsi la puissance et la richesse de Carthage, comparée à Rome, la chronique montre que cet empire combine ancienneté et noblesse, et que toutes les conditions sont donc réunies pour y voir un fondateur hautement prestigieux qui contribue à la grandeur de l'Espagne. De plus, la chronique prend soin de relier les Carthaginois aux Espagnols en soulignant leurs origines communes. En effet, certains des compagnons d'Hercule venaient de Tyr, tout comme la reine Didon et ses partisans qui ont fondé Carthage, ce qui établit un nouveau parallèle entre Carthage et l'Espagne, toutes les deux peuplées ou fondées par un personnage prestigieux et ses compagnons. En outre, les rédacteurs affirment que Didon souhaitait déplacer sa cité de Carthage à Carthagène<sup>555</sup>. Même si elle ne le fait pas car les habitants de Carthage la convainquent de rester, cette anecdote montre que l'Espagne avait déjà vocation à devenir la tête d'un empire, l'un des quatre plus grands au monde.

### **Les Romains**

La chronique rattache aussi l'histoire de ses villes à l'Empire romain en attribuant la fondation de Tolède à deux consuls romains, Tholemon et Bruto qui lui donnent leur nom<sup>556</sup> (Tholemon et Bruto > Toledo). Jules César fonde Séville après avoir trouvé les piliers d'Hercule<sup>557</sup> et il donne son nom à Saragosse (Cesar Augusta). L'empereur Trajan fonde León<sup>558</sup>. Dans les deux derniers cas, la chronique établit une origine troyenne en précisant que César et Trajan descendent de Troyens<sup>559</sup>. De plus, Saragosse ayant été fondée dans un premier temps par les Cétubales (Auripa) et Tolède par le roi Rocas, la chronique instaure aussi une continuité entre les personnages à caractère biblique et les Romains. La *Estoria de España* construit donc un double lien entre Romains et temps bibliques et Romains et Troyens.

Suivant la tradition, la chronique attribue la division métropolitaine à Constantin. Ce dernier n'a pas fondé de nouvelles villes au sens propre, mais il a symboliquement refondé toute l'Espagne en la divisant en six archevêchés et soixante-et-onze évêchés<sup>560</sup>. Cette refondation spirituelle permet ainsi de renouer avec l'histoire biblique des fondations : Dieu a envoyé les Cétubales peupler l'Espagne, il envoie ensuite Constantin pour lui donner une organisation chrétienne. Cette figure de l'Empereur organisant l'administration ecclésiastique montre que, dès les premiers siècles de l'Église, ce chef temporel exerçait son pouvoir sur les

---

<sup>555</sup> PCG, 55, p. 36, 11b-p. 37, 37a.

<sup>556</sup> PCG, 4, p. 7, 52a-2b.

<sup>557</sup> PCG, 6, p. 8-9.

<sup>558</sup> PCG, 192, p. 144, 32a-37a.

<sup>559</sup> PCG, 119, p. 96, 25a-26a : « *descendie del linage de Julio el fijo de Eneas* ».

<sup>560</sup> PCG, 329, p. 196, 5b-40b.

affaires spirituelles de son empire. Cet exemple particulièrement fort sert les projets politiques d'Alphonse X qui entend bien s'immiscer dans l'organisation de l'Église castillane, ce qui lui refusent les Papes successifs et les évêques<sup>561</sup>. L'exemple de Constantin est d'autant plus intéressant pour Alphonse X, que l'empereur a institué cette organisation territoriale. Dans cette logique, il est normal que le pouvoir temporel, Alphonse X en l'occurrence, puisse continuer d'intervenir dans les affaires de l'Église.

Après les Romains, ce sont les Wisigoths qui se sont emparés de l'Espagne, mais la chronique ne leur attribue qu'une seule fondation, celle de Recopolis par le roi Léovigilde en l'honneur de son fils Récarède<sup>562</sup>.

Au cours du récit, la chronique établit aussi des correspondances étymologiques entre Alava et les Alains, le fleuve Cil et les Sillings, l'Andalousie et les Vandales, mais à notre sens, ces rapprochements ne font que marquer les invasions successives et non une volonté d'anoblissement à travers ces peuples, comme c'est le cas avec les Grecs ou les Romains. C'est aussi le cas pour les fondations attribuées aux Almujuces<sup>563</sup>, décrits comme des païens adorateurs du feu. Les deux chapitres (14 et 15) que leur consacre la chronique ne participent pas d'une glorification de l'histoire péninsulaire.

\*\*\*

La chronique attribue ainsi les fondations à des personnages bibliques ou de hauts rangs appartenant aux civilisations les plus nobles : Troyens, Grecs, Carthaginois et Romains. De

---

<sup>561</sup> Même si officiellement Alphonse X considère que le temporel et le spirituel doivent être séparés, certaines de ses décisions montrent qu'il entend bien exercer son pouvoir sur toutes les composantes de son royaume. Sa politique de séparation servait surtout à empêcher le pouvoir spirituel de se mêler de ses propres affaires. Il a notamment gardé en mémoire l'intervention du pape Innocent IV qui avait déposé le roi du Portugal, Sanche II. Alphonse X était alors encore enfant et avait aidé le roi portugais contrevenant ainsi aux ordres de Ferdinand III. M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 28-29.

<sup>562</sup> PCG, 470, p. 263, 6a-8a.

<sup>563</sup> Certains chercheurs (R. Menéndez Pidal, I. Fernández-Ordóñez) affirment que ces deux chapitres se fondent sur une source aujourd'hui disparue, probablement arabe, notamment en raison d'éléments fantastiques ou magiques. Cependant, cette source demeure introuvable. Francisco Javier González García propose une autre explication : les rédacteurs se seraient appuyés sur différents récits historiographiques qu'ils auraient mal compris – à propos d'une incursion viking – ou légendaires – en particulier arabes et irlandais – afin de servir la structure de la chronique : « *son un pueblo inventado por los autories alfonsies [...] con la finalidad de llenar el período intermedio entre las etapas de control peninsular de griegos y cartagineses que posibilita la articulación en seis sennorios del relato* ». Francisco Javier González García, « Las fuentes del relato de la invasión de los almujuces en la *Estoria de Espanna* de Alfonso X el Sabio », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 42-1, 2012, p. 185-203, et *id.* « La invasión de los "almujuces" : un posible tema mítico de origen celta en la *Primera Crónica General* de Alfonso X el Sabio », *Gallaecia*, 20, 2001, p. 333-372.

plus, nombre de villes ont été fondées ou peuplées avant la chute de Rome, car une conséquence logique du principe d'ancienneté est qu'il permet « d'établir une indiscutable hiérarchie entre les fondations ». De ce fait, les royaumes européens qui se sont forgés sur les cendres de l'Empire Romain se lancent dans une « course » à l'ancienneté afin de surpasser leurs voisins. La noblesse se construit donc aussi au regard de celle des autres. Alphonse X<sup>564</sup> s'est servi de ses sources bibliques et classiques et de son imagination afin de se tailler des origines sur mesure pour lui-même et son royaume. Les rédacteurs racontent « le peuplement de la Péninsule comme un récit de fondation de villes »<sup>565</sup>, et opèrent une identification<sup>566</sup> entre ces villes et le royaume. Plus que l'origine de ces villes dans leur individualité, c'est l'origine du royaume qui est mise en scène et exaltée. Ces villes appartiennent non pas à la mémoire de leur royaume respectif mais à la mémoire d'un ensemble plus large, l'Espagne<sup>567</sup>. Elles fonctionnent comme une métonymie de l'Espagne, raconter leur histoire c'est raconter l'histoire de l'Espagne. Cette identification peut s'expliquer par l'héritage classique, car dans l'Antiquité il y avait « confusion entre la ville et l'empire, entre la cité et le royaume »<sup>568</sup>. Dans les années 1340, le franciscain Juan García de Castrojeriz, dans le commentaire en castillan qu'il fait du *De regimine principum* de Gilles de Rome<sup>569</sup>, explique par exemple qu'un royaume n'est rien d'autre que le rassemblement de beaucoup de villes sous un roi<sup>570</sup>. Ainsi, selon Adeline Rucquoi, « la *memoria* des cités constitua toujours en Espagne celle du royaume »<sup>571</sup>. En établissant la noblesse des origines de l'Espagne et en faisant remonter la monarchie espagnole, c'est-à-dire la monarchie qu'il revendique, aux héros de l'Antiquité<sup>572</sup>, Alphonse X façonne non seulement la noblesse de l'Espagne, mais il construit aussi celle de ses rois qui descendent tous, symboliquement, d'Hispan.

---

<sup>564</sup> Comme Jiménez de Rada avant lui.

<sup>565</sup> A. RUCQUOI, « Les villes d'Espagne... », p. 5.

<sup>566</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>567</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>568</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>569</sup> Gilles de Rome (v. 1243-1316) est un archevêque, théologien et philosophe.

<sup>570</sup> Gilles de ROME (auteur) et Juan BENEYTO PÉREZ (éd.), *Glosa castellana al Regimiento de príncipes de Egidio Romano*, Madrid : Centro de estudios políticos y constitucionales, 2005. Malheureusement, cette édition est une traduction du XIV<sup>e</sup> siècle. III, I, 5, p. 690 : « *reyno no es otra cosa sino ayuntamiento de muchas cibdades so un rey* ».

<sup>571</sup> A. RUCQUOI, « Les villes d'Espagne... », p. 23.

<sup>572</sup> J. A. ESTÉVEZ SOLA, « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania »..., p. 152.

## b. Les schémas opératoires de transmission mythique

En examinant les différentes fondations mises en scène dans la chronique, il apparaît que certains schémas se répètent et se chevauchent afin de relier les fondateurs à leur(s) fondation(s) et de relier les fondateurs entre eux.

### Le lignage

L'un de ces schémas opératoires est la transmission par le sang, l'héritage à travers la lignée qui se mêle au motif de fondation mythique. Plus qu'à un homme ou à une femme certaines villes doivent leur fondation à une famille, à une lignée. Ulysse, Rocas et surtout Hercule s'établissent en Espagne et laissent leur héritage, en l'occurrence des villes, des régions, un pays, à leurs descendants directs. Buena succède à son père Ulysse (le petit-fils du héros de l'Odyssée) à la tête de Lisbonne, les fils de Rocas héritent de sa tour à Tolède et en construisent une seconde ; on ne connaît pas la famille de Rocas, mais la chronique nous parle de son beau-père, Tarcus, un chevalier honorable<sup>573</sup>. La famille la plus remarquable par le nombre de fondations reste celle d'Hercule dont la lignée se perpétue à travers son neveu Hispan, puis la fille et le gendre de celui-ci, Liberia et Pyrrhus. Dans ces trois cas, la chronique établit une généalogie d'au moins trois générations (Ulysse > ? > Ulysse > Buena ; Tarcus > Rocas > Rocas et Silvio ; Hercule > Hispan > Liberia – Pyrrhus) et dépasse le couple père-fils des fondations mythiques. Elle établit de véritables lignées, deux lignées grecques et une lignée mixte originaire d'Orient et d'Espagne. Les rédacteurs établissent aussi un lien de parenté entre les Carthaginois et les Gaditans, puisque les deux villes ont été peuplées par des hommes originaires de Tyr. Ils affirment alors que ces deux peuples ne font qu'un, grâce à leurs ancêtres communs : « *los de Caliz, teniendo que los daquel logar [Carthagène] y ellos eran una cosa por razon de parentesco* »<sup>574</sup>. À partir du X<sup>e</sup> siècle, de profonds changements affectent les structures de parenté, le lignage (structure verticale) se substitue au cousinage (structure horizontale)<sup>575</sup>. D'abord les rois, puis les nobles tentent de démontrer et d'affirmer leur lignage, c'est-à-dire leur descendance en droite ligne d'un ancêtre commun, connu et prestigieux, ici Rocas, Hercule, Ulysse ou les hommes venus de Tyr. Ce « resserrement vertical de la parenté sur le père et le fils aîné » provoque l'émergence

---

<sup>573</sup> PCG, 12, p. 13, 46a : « *omne onrrado* » et 1b : « *cauallero* ».

<sup>574</sup> PCG, 16, p. 15, 50b-52b.

<sup>575</sup> Didier LETT, *Famille et parenté dans l'Occident médiéval, V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris : Hachette, 2000, p. 9 et 23.

de la généalogie<sup>576</sup> qui répond à plusieurs besoins, parmi lesquels celui de prouver la force du lignage, de justifier une possession et par là-même de légitimer un pouvoir grâce à l'ancienneté et au prestige<sup>577</sup>. Dans une certaine mesure, on peut se demander si Alphonse X n'a pas mis son pouvoir et son savoir au service de la rédaction de son arbre généalogique.

Comme en France où les nobles ont cherché à légitimer leur pouvoir après l'effondrement carolingien au IX<sup>e</sup> siècle<sup>578</sup>, les nobles et les rois péninsulaires ont cherché à démontrer leur pouvoir après l'effondrement wisigoth. Comme nous l'avons vu plus haut, Alphonse II et Alphonse III en sont les premiers exemples. De plus, comme le souligne l'historien Didier Lett, « la naissance du lignage est exactement contemporaine de la territorialisation de la noblesse qui, désormais, fait souche autour d'un château »<sup>579</sup>. Le pouvoir s'appuie notamment sur la possession de la terre, il est donc absolument nécessaire de prouver que la terre appartient bien à la lignée, ce que fait Alphonse X à l'échelle de l'Espagne par petites touches, tel un peintre impressionniste qui constelle la carte de la péninsule des possessions de ses ancêtres symboliques. Ainsi, selon Colette Beaune, la construction des origines nationales « reflète les mêmes soucis que les généalogistes nobiliaires contemporaines »<sup>580</sup>. De plus, l'attachement à la terre et la fondation d'abbayes<sup>581</sup> permettent d'enterrer tous les ancêtres au même endroit, garantissant ainsi une « cohésion du groupe familial »<sup>582</sup> entre les vivants et les morts. Cet ancrage territorial facilite aussi la conservation de la mémoire, mémoire qui garantit l'ancienneté et la grandeur du lignage. Les motivations que prêtent les rédacteurs à Hercule lorsqu'il choisit ceux qui lui succèdent à la tête des régions conquises sont à ce sujet très éclairantes :

*Non quiso que fincasse la tierra sin omnes de so linage, en manera que por los que el y dexasse, fuese sabudo que el la ganara ; e pos esso la poblo daquellas yentes que troxiera consigo que eran de Grecia, e puso en cada logar omnes de so linaje. E sobre todos fizo señor un so sobrino, que criara de pequeño, que auie nombre Espan...<sup>583</sup>*

La chronique insiste à deux reprises sur le fait qu'Hercule nomme des hommes de son lignage. Et il le fait pour une raison essentielle, garantir la mémoire. En transmettant ainsi ses

---

<sup>576</sup> D. LETT, *op. cit.*, p. 23. La première généalogie connue date du milieu du X<sup>e</sup> siècle et a été rédigée par Witiger, moine de Saint-Bertin à Saint-Omer, à propos du comte Arnulf de Flandre, descendant des Carolingiens.

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 24. La généalogie est aussi rendue nécessaire par la politique grégorienne matrimoniale qui est très pointilleuse sur le degré de consanguinité. La généalogie servait donc aussi à légitimer ou invalider les mariages.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>579</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>580</sup> C. BEAUNE, *op. cit.*, p. 53.

<sup>581</sup> D. LETT, *op. cit.*, p. 26.

<sup>582</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>583</sup> PCG, 8, p. 10, 52b-p. 11, 4a.

possessions, il unit sa famille et sa terre, son lignage et ses fiefs. Les descendants d'Hercule sont donc les seigneurs légitimes de ses terres. Le rattachement d'une famille à un lieu, à la fois source et caution de son pouvoir, marque le « triomphe de la seigneurie »<sup>584</sup>. On ne peut d'ailleurs s'empêcher de remarquer qu'Alphonse X a organisé le récit des origines de l'Espagne en une succession de seigneuries, conjonction d'une terre et du pouvoir et de l'autorité<sup>585</sup> exercés sur celle-ci. Le choix alphonsin, certes original au regard des œuvres antérieures, traduit l'évolution de la noblesse et de la royauté.

### L'onomastique

Le lien par le sang est renforcé par le pouvoir de l'onomastique qui permet à la fois de confirmer la lignée et à la fois de créer une parenté symbolique en fournissant une explication étymologique. Tolède doit son nom à deux consuls romains, Tholemon et Brutus (*Bruto*)<sup>586</sup>, ce qui rattache la ville à l'empire romain, Carthagène doit son nom à Carthage<sup>587</sup>, la Galice aux Galates<sup>588</sup> qui accompagnaient Hercule, Tarazona aux compagnons d'Hercule originaires de Tyr et d'Ausona<sup>589</sup>. La chronique établit aussi un lien paronymique entre Rocas et Rome<sup>590</sup>. La même paronymie séduit ensuite Romulus lorsqu'il décide d'utiliser les quatre lettres gravées par Rocas pour nommer sa cité<sup>591</sup>. D'ailleurs, la première explication étymologique concernant les villes de la péninsule, bien que d'ordre général, est une explication onomastique : « *poblaron toda Espanna, e las tierras que poblauan ponienles nombres dessi mismos* »<sup>592</sup>. Cette remarque montre que le nom des hommes et celui de leurs terres sont inextricablement liés, ce qui entre de plain-pied dans la vision médiévale de la justification des noms, ou « *razón de nombres* » que nous avons abordée plus haut. Cette paronymie entre héros et ville présente donc deux avantages qui sont en fait les deux faces d'une même médaille. D'une part, elle satisfait la conception de l'époque, et d'autre part, elle apporte une preuve de l'origine des villes. Si Tarazona prend son nom de Tyr et Ausone, si l'Espagne prend son nom d'Hispan, si Carthagène prend son nom de Carthage... alors cela prouve que ces villes ont bien été fondées par ces glorieux personnages.

---

<sup>584</sup> D. LETT, *op. cit.*, p. 34-35.

<sup>585</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 50 : l'historien définit ainsi la seigneurie : « *la suma del poder y de la autoridad que el rey tenía en el reino* ».

<sup>586</sup> *PCG*, 4, p. 7, 53a-2b.

<sup>587</sup> *PCG*, 7, p. 10, 31a-32a.

<sup>588</sup> *PCG*, 7, p. 10, 5a-8a.

<sup>589</sup> *PCG*, 8, p. 10, 27b-33b.

<sup>590</sup> *PCG*, 11, p. 13, 20a-22a.

<sup>591</sup> *PCG*, 11, p. 13, 22a-25a.

<sup>592</sup> *PCG*, 3, p. 6, 30b-32b.

L'onomastique présente aussi l'avantage d'être le lien le plus évident qui soit puisqu'il saute aux yeux ou plutôt aux oreilles. Nul besoin de savoir lire ou d'être cultivé pour entendre (dans tous les sens du terme) le lien entre Hispan et *Hispania*. Sans compter qu'au Moyen Âge, l'ouïe occupe le premier rang dans la hiérarchie des cinq sens, devant le toucher et la vue<sup>593</sup>. Cela s'explique par la prédominance de l'oral dans la transmission et par la méfiance suscitée par la vue, parfois trompeuse et surtout « procuratrice du toucher » et donc associée au désir de chair<sup>594</sup>, malgré la victoire des iconodoules sur les iconoclastes<sup>595</sup>. Il faut attendre le XVI<sup>e</sup> siècle avec la Contre-Réforme et Ignace de Loyola (1491-1556) et ses *Exercices Spirituels* pour que la vue soit réhabilitée et supprime l'ouïe, et que l'œil devienne « l'organe majeur de la perception »<sup>596</sup>.

En outre, donner son nom c'est créer, donner la vie, comme lorsque l'on baptise un enfant à sa naissance, c'est son nom qui le fait exister aux yeux et au sein de la communauté. Dans beaucoup de cultures, le nom est porteur de sens. Chez les anciens Égyptiens, la déesse Isis parvient à s'emparer du pouvoir du dieu Râ après avoir découvert son nom secret par la ruse<sup>597</sup>, et détruire le nom d'une personne ou d'un dieu revient à détruire cette personne et à annihiler son existence, surtout après sa mort. À Rome, les esclaves n'ont pas de nom car ils ne « peuvent valoir pour des personnalités autonomes »<sup>598</sup>. Le nom fait de l'homme un individu<sup>599</sup> et l'intègre dans la société et dans sa famille, en particulier au Moyen Âge où le fils aîné prend souvent le nom de son père ou de son grand-père. Il n'est d'ailleurs pas rare que le même prénom se répète dans une fratrie<sup>600</sup> ou que le fils puîné prenne le prénom de son aîné décédé<sup>601</sup>, que celui-ci meure avant la venue au monde de son frère, ou bien après, l'Église autorisant le changement de nom jusqu'à la confirmation<sup>602</sup>. La répétition d'un même prénom dans une lignée fait fonction d'intégration plus que d'individualisation<sup>603</sup> et la répétition dans une fratrie offre de meilleures chances de transmettre le nom patrimonial<sup>604</sup>.

---

<sup>593</sup> Roland BARTHES, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris : Seuil, 1971, p. 70.

<sup>594</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>595</sup> Marie-France AUZÉPY, *L'iconoclasme*, Paris : PUF, 2006. Voir aussi p. 287.

<sup>596</sup> R. BARTHES, *op. cit.*, p. 70.

<sup>597</sup> Ernst CASSIRER, *Langage et mythe : à propos des noms de dieux*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1973, p. 65-67.

<sup>598</sup> *Ibid.*, p. 67-68.

<sup>599</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>600</sup> D. LETT, *op. cit.*, p. 62.

<sup>601</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>603</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>604</sup> *Ibid.*, p. 18, le nom étant devenu patrimoine de la famille.

compte tenu du taux de mortalité<sup>605</sup>. C'est le cas du lignage d'Alphonse X dans lequel les fils aînés héritent du prénom de leur grand-père ainsi que du trône du León :

- Alphonse VII de León (1126-1157)
- Ferdinand II de León (1157-1188)
- Alphonse IX du León (1188-1230)
- Ferdinand III (1230-1252, roi de Castille depuis 1217)
- Alphonse X.

Et si Ferdinand de la Cerda n'était pas décédé avant son père, on peut supposer qu'Alphonse X aurait été suivi par un Ferdinand IV puis un Alphonse XI (Alphonse de la Cerda, le fils aîné de Ferdinand). C'est cependant Sanche IV (1284-1295) qui lui succède, puis le fils de celui-ci, Ferdinand IV (1295-1312) et son petit-fils Alphonse XI (1312-1350) dont le fils aîné décédé très tôt s'appelait Ferdinand.

En prenant le nom du père ou du grand-père, le fils héritier prend la responsabilité de perpétuer la lignée<sup>606</sup> ainsi que de protéger et faire fructifier le patrimoine familial. L'indivision devient en effet de plus en plus courante à partir du XI<sup>e</sup> siècle afin d'éviter le morcèlement des richesses et des terres<sup>607</sup>. Tout cela montre la puissance associée au nom, chargé plus que d'une symbolique, d'un véritable pouvoir, celui de garantir la légitimité de la succession, la transmission à l'intérieur de la lignée. X est le fils de son père parce qu'il est né de son épouse, mais il est reconnu comme tel et apparaît comme successeur car il porte le nom de son père ou de son grand-père.

La transmission du nom à la ville ou à la région marque ainsi l'appartenance du territoire à un homme (Pyrrhus donne son nom aux Pyrénées) mais surtout à une famille. Buena mélange son nom et celui de son père pour nommer la ville qu'ils ont fondé Lisbonne. Hercule donne le nom d'Hispan à l'Espagne « *por amor del* »<sup>608</sup>, et Léovigilde fonde une ville qu'il appelle Recopolis en l'honneur de son fils Récarède<sup>609</sup>. Dans le premier cas, la fille mélange les deux noms et dans les deux derniers cas, la ville ou le pays doit son nom au fils mais le nom est donné par le père, ce qui montre qu'au-delà du héros éponyme, c'est son

---

<sup>605</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>606</sup> *Ibid.*, p. 18 et p. 35 : « le patronyme se crée lorsqu'un individu cesse de s'inscrire exclusivement dans un rapport de filiation pour songer à s'insérer dans une lignée : l'émergence du patronyme souligne et accentue la patrilinéarité ».

<sup>607</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>608</sup> *PCG*, 8, p. 11, 5a-7a.

<sup>609</sup> *PCG*, 470, p. 263, 6a-8a.

lignage qui est impliqué. Dans ces exemples, l'onomastique est associée au sang et renforce donc le pouvoir du lignage.

### L'écriture et l'architecture

Un aspect original des fondations selon la chronique est le recours aux proto-fondations qui permettent d'associer dans une même action plusieurs héros. Ces fondateurs ne sont pas seulement réunis par leurs actes fondateurs, ils le sont aussi par deux procédés, généralement combinés, l'architecture et l'écriture, qui sont un autre moyen de renforcer les lignages et d'en créer de symboliques. Au total, cinq villes sont concernées : Rome, Séville, Tolède, Cadix et La Corogne, à travers la construction de cinq tours (une à Séville, deux à Tolède, une à Cadix et une à La Corogne) et de six colonnes (à Séville) ainsi qu'à travers la rédaction de cinq textes (deux à Séville, un Cadix, un à La Corogne et un à Rome).

L'écriture est plusieurs fois utilisée alliée au motif récurrent de la tour. C'est le cas pour les villes de Séville et Cadix et La Corogne. À Séville, Hercule fait construire six colonnes surmontées d'une statue en pierre où il fait graver deux messages « *aqui sera poblada la gran cibdat* » et « *fasta aqui llego Hercules* »<sup>610</sup>, ainsi que d'autres tours et des murs<sup>611</sup> sur lesquels nous n'avons aucun détail. Il fait aussi construire une tour surmontée d'une statue en cuivre à Cadix où il fait graver « *estos son los moiones de Hercules* »<sup>612</sup>. À La Corogne il fait construire un phare, sans statue et sans message, mais il fait tout de même inscrire le nom des premiers habitants<sup>613</sup> à la manière d'une première généalogie ou d'un acte de fondation, et donne le nom de l'une d'entre elle, Crunna, à la ville<sup>614</sup>. La verticalité de ces constructions, leur lien avec Hercule et le fait qu'elles soient toutes qualifiées de « *muy grand(es)* »<sup>615</sup> permet d'établir un lien entre ces monuments et d'y voir un motif discursif. Deux autres tours apparaissent dans le récit et sont érigées à Tolède par Rocas et l'un de ses fils<sup>616</sup>.

Les écrits laissés par Hercule sont à chaque fois associés à la mémoire. Inscrire le nom des premiers habitants de La Corogne s'apparente à une généalogie qui conserverait la mémoire des familles fondatrices, comme les archives médiévales, en particulier monastiques,

---

<sup>610</sup> PCG, 6, p. 8, 40b-48b.

<sup>611</sup> PCG, 7, 10, 27a-28a.

<sup>612</sup> PCG, 5, p. 8, 7b-13b.

<sup>613</sup> Cependant la chronique ne précise pas s'il les fait inscrire sur la tour.

<sup>614</sup> PCG, 7, p. 9, 53b-p. 10, 5a.

<sup>615</sup> PCG, 5, p. 8, 7b ; 6, p. 8, 40b-41b et 7, p. 9, 54b.

<sup>616</sup> PCG, 13, p. 13, 48b-52b. Cependant, un peu avant, la chronique affirme que les tours ont été construites par les deux fils de Rocas, 11, p. 12, 33b-34b.

conservent la trace des actes de vente, de donation...<sup>617</sup> Les deux messages gravés dans les mains des statues d'Hercule à Séville et Cadix sont eux liés au voyage du héros grec et ont une fonction structurante de la représentation de l'espace : « *fasta aqui llego Hercules* » et « *estos son los moiones de Hercules* ». L'historiographie gréco-latine a fait d'Hercule le voyageur qui est allé aux confins du monde puisqu'au-delà de la péninsule s'étend la mer infinie. L'Espagne marque alors les limites de l'Europe et du monde connu, et ces statues matérialisent d'une part cet aspect topographique et, d'autre part, la mémoire du grand Hercule. La chronique est d'ailleurs explicite à ce sujet lorsqu'elle utilise l'expression « *farie remembrança* » pour expliquer la décision d'Hercule d'ériger les six piliers de Séville. Le fait que la mémoire soit associée au verbe d'action « *hacer* » montre que la mémoire est une démarche active, entreprise non pas en aval, par les hommes qui souhaitent se souvenir de leurs devanciers – comme c'est le cas de la généalogie –, mais bien en amont, par celui qui est concerné par cette mémoire et qui, de son vivant, prend l'initiative de mettre en scène, de construire, au sens figuré comme au sens propre, sa mémoire. De plus, la mémoire acquiert ici une valeur plus forte encore en fonctionnant comme un pont vers l'avenir. Hercule veut faire acte de mémoire pour influencer le futur en marquant l'endroit où César devra ériger Séville : « *farie remembrança por que, quando uiniesse aquel, que sopiesse el logar o auie de ser la cibdat* »<sup>618</sup>. Comme pour les deux statues, les six colonnes sont accompagnées d'un message qui explique leur présence : « *aqui sera poblada la gran cibdat* ».

La mémoire n'est pas seulement garantie par l'écrit : le motif architectural n'est en effet pas moins important. Loin d'être anodin, cet élément original a toute son importance dans la démonstration alphonsine des origines de l'Espagne. Les colonnes sont l'un des supports historiques de l'écriture, en particulier sur les vestiges gréco-romains. Elles sont généralement les derniers éléments à s'effondrer et peuvent demeurer plusieurs siècles après la disparition des toits ou des murs, plus fragiles ; elles étaient peut-être aussi l'image la plus évidente qu'avaient les hommes du Moyen Âge des constructions de l'Antiquité. De plus, on expliquait le nom d'Hispalis par sa construction palafittique, puisqu'elle aurait été construite sur des pieux en raison du sol boueux. C'est ce qu'écrit Isidore de Séville dans ses *Étymologies* : « *Hispalis autem a situ cognominata est, eo quod in solo palustri suffixis in*

---

<sup>617</sup> M.-P. CAIRE-JABINET, *op. cit.*, p. 19 : « Ces archives – recueils de chartes, textes, registres, documents fiscaux, etc. – sont conservées dans les monastères, les châteaux, les chancelleries épiscopales ou royales. Elles ont été conservées non par souci « historique » mais pour justifier des titres de propriété, ou pour prouver l'ancienneté des droits d'un monastère ou encore les origines illustres d'une famille ».

<sup>618</sup> PCG, 5, p. 8, 32b-35b.

*profundo palis locata sit, ne lubrico atque instabili fundamente cederet* »<sup>619</sup>. C'est aussi la version de Jiménez de Rada<sup>620</sup> et d'Alphonse X<sup>621</sup>. Peut-être Alphonse X s'est-il inspiré de ces piliers qui supportaient les maisons, comme les colonnes ou les tours supportent physiquement les statues d'Hercule et symboliquement la mémoire qui y est rattachée. Par ailleurs, Rocas trouve les connaissances du monde inscrites sur soixante-dix colonnes. Le roi s'empresse alors de les retranscrire dans un livre qu'il emporte avec lui<sup>622</sup>. Alphonse X associe donc ouvertement ce type de constructions à la sagesse, à la mémoire et à leur conservation, dont la préoccupation est un élément essentiel du prologue de la *Estoria de España*.

Le rôle mémoriel de l'architecture, et nous pensons que c'est là que réside l'originalité et l'efficacité d'Alphonse X, prend vie sous les yeux du lecteur, dans sa propre réalité du XIII<sup>e</sup> siècle. Tout d'abord, la référence à ces tours permet d'ancrer le passé narré par Alphonse X dans le présent. En effet, certaines des constructions décrites sont toujours visibles au XIII<sup>e</sup> siècle ou l'étaient encore quelques décennies auparavant. C'est particulièrement le cas du phare de La Corogne, appelé aujourd'hui « Tour d'Hercule », ainsi que de l'aqueduc de Ségovie attribué à Hispan. À Cadix, un phare surmonté d'une statue d'Hercule est attesté dans plusieurs chroniques musulmanes<sup>623</sup>, en particulier celle du géographe al-Zuhri, qui a visité l'édifice plusieurs fois. Édifié sur l'Île de León par les Romains probablement au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, le phare à vocation commémorative était surmonté d'une statue anthropomorphique, possiblement celle d'un empereur romain selon l'archéologue Antonio García y Bellido. Ali b. Isa b. Maymun détruisit le phare en 540 de l'ère hégirienne (soit entre juin 1145 et juin 1146 de notre ère) car il pensait que la statue était en or et souhaitait financer sa révolte (il avait trahi les Almoravides au profit des Almohades<sup>624</sup>). Quant aux six colonnes de Séville, il peut s'agir de celle du temple de la rue Marmoles à Séville<sup>625</sup>, et en ce qui concerne les deux tours<sup>625</sup> de Tolède, la chronique prend soin

<sup>619</sup> *Étymologies...*, XV, 1, 71, p. 224-225.

<sup>620</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 5, p. 16, 10-11 : « *ciuitatem Hispalim populauit, nomen adaptan seo quod prima habitacula palis suppositis tegimen susceperunt* ». DRH trad., p. 67 : « *dándole este nombre porque los primeros habitáculos sostenían su techo mediante el apoyo de palos* ».

<sup>621</sup> PCG, 6, p. 9, 28a : « *fue poblada sobre estacas de palos* », et 7, p. 10, 26a-27a : « *alli o mandara fazer la villa sobre los palos, e pusol nombre Hyspalis* ».

<sup>622</sup> Faut-il y voir une évolution dans la transmission du savoir, des piliers des monuments aux livres ?

<sup>623</sup> Fernando OLMEDO, Anselmo VALDÉS, Antonio TORREMACHA, Daniele GRAMMATICO, *Ruta de los almorávides y almohades: de Algeciras a Granada por Cádiz, Jerez, Ronda y Vélez-Málaga, Gran itinerario cultural del Consejo de Europa*, Fundación El legado andalusí, 2006. Antonio Torremacha cite Al-Bakri, al-Zuhri, al-Idrisi, l'auteur du Dikr, al-Garnati, al-Himyari, al Mas'udi, Ibn al-Wardi, Yuqut..., p. 84-85.

<sup>624</sup> Amira K. BENNISON, *Almoravid and Almohad Empires*, Edinburgh University Press, 2016, p. 75.

<sup>625</sup> Actuellement trois colonnes sont toujours sur place, deux ont été déplacées vers la Alameda de Hércules au XVI<sup>e</sup> siècle et la dernière aurait été détruite lors de son transport. Voir P. B., « Las columnas de la calle

de préciser que l'une d'elles se situait à la place de l'église San Román<sup>626</sup>, et l'autre à la place de l'Alcazar<sup>627</sup> auquel Alphonse X a rajouté quatre tours d'angle.

Alphonse X, sûrement inspiré par la symbolique des piliers, utilise toute la matière qu'il a à disposition – les détails déjà présents chez Jiménez de Rada mais dont le Tolédan ne tire pas profit<sup>628</sup>, les sources de Al-Andalus et l'architecture existante – afin de forger de nouveaux épisodes de l'histoire de la péninsule qu'il met au service de sa démonstration. En effet, l'utilisation de ces tours, toujours présentes physiquement, symboliquement ou dans les mémoires, permet de faire vivre le passé sous les yeux du lecteur. Le récit fait ainsi irruption dans le présent des lecteurs qui deviennent alors témoins de ce passé. Ces tours deviennent une preuve incontestable selon un déroulement logique. La chronique – s'appuyant par ailleurs sur des Autorités – affirme que ces héros ont construit ces tours. Or, ces tours sont visibles et sont la preuve de ce passé glorieux. Donc les héros décrits par la chronique ont bel et bien existé, construit ces tours et fondé ces villes. Bien que la vue ne soit pas le sens le plus valorisé au Moyen Âge on ne peut douter de l'existence d'une tour que l'on a sous les yeux. Par ailleurs, le XIII<sup>e</sup> siècle marque le début de la réglementation du statut de témoin, en particulier sous les règnes d'Alphonse X et d'Alphonse XI<sup>629</sup>. L'historien spécialiste du droit Iñaki Bazán définit ainsi le témoin :

En droit, le mot témoin a deux acceptions, d'une certaine manière liées entre elles : il désigne d'une part la personne nécessaire à la célébration et à la légitimation de certains actes juridiques tel l'établissement d'un testament, et d'autre part la personne qui dépose sur un fait dont elle a une connaissance véridique. Dans le premier cas, le témoin constitue une solennité et dans le second, un moyen probatoire<sup>630</sup>.

Dans les passages de la *Estoria de España* qui décrivent les constructions, le lecteur est placé dans la position de témoin, puisqu'il peut avoir « connaissance véridique » des tours ou colonnes. Il constitue donc un « moyen probatoire ». Les rédacteurs utilisent d'ailleurs cet

---

Mármoles, hermanas de las de la Alameda », *SevillaCiudad por ABCdeSevilla*, 2015, <http://sevillaciudad.sevilla.abc.es/reportajes/casco-antiguo/cultura-casco-antiguo/las-columnas-de-la-calle-marmoles-hermanas-de-las-de-la-alameda>, consulté le 06.08.2018. Voir aussi Antonio MARROCO, « Sevilla ayer y hoy: la Alameda de Hércules », *ABCdeSevilla*, 2016, [https://sevilla.abc.es/sevilla/sevi-sevilla-ayer-y-alameda-hercules-201611091422\\_noticia.html](https://sevilla.abc.es/sevilla/sevi-sevilla-ayer-y-alameda-hercules-201611091422_noticia.html), consulté le 06.08.2018.

<sup>626</sup> PCG, 11, p. 12, 32b-33b et 13, p. 13, 52b-53b.

<sup>627</sup> PCG, 11, p. 12, 32b.

<sup>628</sup> De toutes ces tours ou colonnes, seules quatre apparaissent chez Jiménez de Rada, les deux premières érigées par Hercule à Cadix (*De Rebus Hispaniae*, I, 4, p. 15, 17-18), les deux autres érigées par Hispan à Cadix et en Galice (*De Rebus Hispaniae*, I, 7, p. 19, 5-6). Aucun des messages écrits n'est cité.

<sup>629</sup> Iñaki BAZÁN, « La condition du témoin dans le droit castillan et navarrais médiéval », in : Benoît GARNOT (éd.), *Les témoins devant la justice, une histoire des statuts et des comportements*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 43-53, 2.

<sup>630</sup> *Ibid.*, 1.

argument en précisant à propos de l'aqueduc de Ségovie « *assi cuemo oy dia parece* »<sup>631</sup>, même si Jiménez de Rada s'était montré plus explicite encore<sup>632</sup>. Les rédacteurs se montrent habiles en insinuant que le lecteur peut se faire témoin de cette histoire ; le lecteur passe alors du statut de spectateur à celui d'autorité. On fait confiance aux Autorités qui témoignent de ce qu'elles ont vu ou de ce qu'elles tiennent de source sûre ; le lecteur se retrouve placé dans la même position, il peut voir lui-même ces constructions – ou en avoir entendu parler – et de ce fait, il légitime le récit de la *Estoria de España*.

En outre, en plus de servir de pont entre le passé et le présent, l'architecture et l'écriture jouent aussi le rôle de fil conducteur ou de relais entre les proto-fondateurs – Hercule et Rocas – et leurs successeurs – César, Pyrrhus, Romulus. En effet, César fonde Séville à son emplacement car il trouve les piliers et le message d'Hercule<sup>633</sup> et il relève aussi le phare de La Corogne construit par Hercule<sup>634</sup>, Pyrrhus construit deux châteaux à Tolède car il a trouvé les deux tours construites par Rocas et ses fils<sup>635</sup>, Romulus nomme Rome ainsi car il a trouvé les quatre lettres gravées par Rocas<sup>636</sup>. Dans ces trois cas, la chronique établit une parenté symbolique grâce à l'architecture, à l'écriture ou bien grâce aux deux procédés combinés. Le récit associe les proto-fondateurs aux fondateurs, fournissant une double origine – gréco-romaine pour Séville et gréco-édénienne pour Tolède – grâce à l'écriture et à l'architecture. Par le même procédé, le récit crée opportunément un lien entre le roi sage Rocas et Alphonse X qui a fait construire les quatre tours d'angle de l'Alcazar de Tolède, c'est-à-dire à l'emplacement supposé de la tour construite par Rocas.

L'architecture permet aussi de conforter la parenté réelle, car à la différence de Jiménez de Rada qui attribue le phare de La Corogne à Hispan<sup>637</sup>, Alphonse X affirme que c'est Hercule qui a commencé à construire le phare et qu'Hispan l'a terminé<sup>638</sup>. Loin de dévaloriser le rôle d'Hispan, à qui il attribue par ailleurs un ingénieux système de miroir<sup>639</sup>, ce

<sup>631</sup> PCG, 9, p. 11, 26a-27a.

<sup>632</sup> *De Rebus Hispaniae*, à propos de l'aqueduc : I, 7, p. 19, 9-10 : « *qui miro opere ciuitati aquarum iniectioibus famulatur* », DRH trad., p. 71 : « *continúa sirviendo a la ciudad en el suministro de agua* » ; à propos des tours de Galice et Cadix attribuées à Hispan : I, 7, p. 19, 6 : « *quas etiam moderna tempora admirantur* », p. 71 : « *que todavía admiran los tiempos presentes* » ; et réflexion générale : I, 7, p. 19, 10-12 : « *in multis etiam aliis locis inueniuntur opera ab operibus nostri temporis aliena, que tanto amplius admiramur quanto ab antiquiori tempore adhuc extant* », p. 71 : « *también en otros muchos lugares se pueden hallar obras ajenas a nuestro tiempo, que admiramos mucho más en cuanto que aún siguen en pie desde las más antiguas épocas* ».

<sup>633</sup> PCG, 6, p. 9, 19a-26a.

<sup>634</sup> PCG, 116, p. 92, 20a-22a.

<sup>635</sup> PCG, 11, p. 12, 31b.

<sup>636</sup> PCG, 11, p. 13, 22a-25a.

<sup>637</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 7, p. 19, 5-6.

<sup>638</sup> PCG, 9, p. 11, 27a-28a.

<sup>639</sup> PCG, 9, p. 11, 29a-32a.

changement permet surtout d'établir une continuité dans l'édification. C'est aussi le cas à Cadix où Hispan, aidé de sa fille et de son gendre, assainit l'île et la rend habitable<sup>640</sup>. L'un des fils de Rocas construit une deuxième tour<sup>641</sup>, et la fille d'Ulysse continue de bâtir Lisbonne après la mort de son père. La construction permet donc aussi de concrétiser la continuité. En reprenant et en améliorant les œuvres de leurs prédécesseurs, les fondateurs prolongent leurs actions et par là-même s'inscrivent dans une chaîne lignagère ou symbolique, tout comme le fils reprend les propriétés ou la fortune de son père et les fait fructifier.

À travers le récit de fondation de ces quelques villes, il apparaît donc que construire, tout autant qu'écrire, c'est faire œuvre de mémoire et de transmission. C'est matérialiser la continuité de la lignée réelle ou symbolique. Les constructions fonctionnent comme un pont vers le futur pour celui qui bâtit et comme un pont vers le passé pour celui qui contemple le résultat plusieurs décennies ou siècles plus tard. Elles fonctionnent comme une preuve qui s'impose, ou plutôt qu'Alphonse X impose, au lecteur.

En observant les schémas opératoires développés par Alphonse X, le sang, l'onomastique, l'écriture et l'architecture, deux mécanismes essentiels se font jour, la répétition et le recours aux concepts médiévaux. En effet, le récit des fondations dans la chronique fait appel aux catégories de pensée du XIII<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement à celles de la noblesse. La transmission par le sang et le nom est un outil utilisé par les nobles afin de légitimer leur ancienneté et leur pouvoir. L'écriture, au-delà de l'importance « scientifique » que lui confère le prologue, est un élément essentiel pour prouver les droits sur une terre. Les actes souvent conservés par les monastères, font l'objet d'une attention particulière : ils sont gardés jalousement et parfois maquillés<sup>642</sup>.

Ce qui rend l'écriture alphonsine efficiente, c'est l'ancrage du passé dans le présent. Les modèles de fondations s'articulent autour de procédés connus et employés par les lecteurs du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est parce qu'ils font écho au monde réel dans lequel ils sont synonymes de puissance qu'ils peuvent être reconnus et devenir efficaces sur le plan littéraire. En d'autres termes, la construction du passé fonctionne car elle repose sur des modèles du présent. La démonstration alphonsine repose bien sur un jeu de dépendances : le présent tire son pouvoir

---

<sup>640</sup> *PCG*, 10, p. 12, 1a-42a.

<sup>641</sup> Cette construction intervient à la suite d'une mésentente entre les deux frères. Nous reviendrons plus loin sur cet épisode.

<sup>642</sup> M.-P. CAIRE-JABINET, p. 19 : « Les archives ne sont pas toujours sûres car elles contiennent un certain nombre de faux, forgés pour mieux assurer les droits de leurs propriétaires, appuyer une origine légendaire ou renforcer le prestige d'un sanctuaire ».

du passé et on construit le passé en fonction des catégories du présent. Grâce à son pouvoir – centraliser les connaissances et disposer d'équipes de traducteurs et de rédacteurs – Alphonse X reproduit en quelque sorte le travail légitimateur de la noblesse à l'échelle de l'Espagne, sur une période plus longue et un territoire plus étendu que ne peuvent le faire les familles de la noblesse. De plus, la répétition de ces schémas au cours du récit permet de créer des renvois à l'intérieur de la chronique. C'est notamment le cas du couple de fondateur père/fils. Tout le Moyen Âge croit à la fondation mythique de Rome qui constitue donc un antécédent extratextuel en même temps qu'intratextuel puisqu'Enée, Ascagne et Romulus sont évoqués dans la chronique. La *Estoria de España* n'a eu qu'à exploiter ce modèle et à le répéter pour expliquer la fondation de l'Espagne et de ses villes. Si le schéma de la fondation de Rome est opérant, c'est-à-dire s'il est perçu comme vrai, il doit en être de même pour les autres fondations calquées sur ce modèle. Si une version est acceptée, il n'y a pas de raison pour que les autres ne le soient pas. L'antécédent et la répétition, combinés par la logique, fournissent la preuve. Les modèles utilisés par Alphonse X fonctionnent donc grâce à des renvois intratextuels et extratextuels. Le roi se sert des idées et des connaissances de son temps, des chroniques à disposition, qu'elles soient chrétiennes ou musulmanes, afin d'étoffer et de réélaborer le récit hérité de Jiménez de Rada.

\*\*\*

Plus que des fondateurs, la chronique met en scène un réseau de fondateurs, qui, tel un entrelacs, forment le tissu du passé et des origines de l'Espagne. Chacun des héros fondateurs fait sens séparément par son prestige et son ancienneté, mais la force de la répétition des schémas opératoires permet qu'ils fassent aussi sens ensemble. Le récit des fondations permet de construire la carte de l'Espagne, et les fondateurs étant bien antérieurs à l'émergence des royaumes chrétiens, Alphonse X veut supplanter la légitimité de tous les autres royaumes péninsulaires. Ceux-ci sont dépourvus de passé et de présent puisque leurs villes appartiennent à l'Espagne et qu'aucune sous-partie ne leur est consacrée. Leur existence n'a ainsi aucune légitimité passée, présente et donc future. Le traitement qui leur est accordé est finalement le même que celui accordé aux Maures. Rien dans le traitement topographique ne doit faire apparaître de dissensions dans l'unité de l'Espagne. Il n'est plus temps de se disputer la primatie comme Jiménez de Rada et Lucas de Tuy l'avaient fait par chroniques interposées. Et contrairement à Jiménez de Rada, Alphonse X ne cite pas les Basques ni les

Navarraï<sup>643</sup>. La topographie, à la fois science physique et science sociale, se fait idéologique. Chez Jiménez de Rada, ce sont les Ibères<sup>644</sup> qui descendent de Tubal, alors que chez Alphonse X, ce sont les Espagnols<sup>645</sup>. Un peu plus loin, il parle bien des Cétubales et des Celtibères mais ils lui permettent de rattacher les Espagnols à Tubal et à l'Èbre, origine biblique et ancrage territorial, berceau de l'Espagne. Les habitants de la Péninsule ont toujours été des Espagnols, aucune autre expression ne peut venir parasiter cette vérité proclamée par le Roi Sage. Une telle affirmation de l'unité passée laisse penser qu'Alphonse X s'adresse à toute la péninsule, mais il s'adresse aussi à ses sujets. D'un côté, il se tourne vers l'extérieur en fondant l'ancienneté et la légitimité de l'Espagne et, d'un autre côté, il se tourne vers l'intérieur en tentant de fomenter ce que l'on pourrait appeler une « conscience nationale », en regroupant ses sujets autour d'ancêtres fédérateurs. Les Espagnols sont Espagnols parce qu'ils descendent de ces personnages glorieux par parenté réelle ou symbolique, parce qu'ils vivent en Espagne et parce qu'ils entretiennent une relation privilégiée avec Dieu qui a envoyé les descendants de Tubal peupler la Péninsule. Le monarque construit la mémoire d'une communauté soudée par son origine et ancrée au sens propre dans un territoire qui est le sien depuis le Déluge. La conscience que le Roi Sage espère éveiller est à la fois ethnique et territoriale, elle résulte de la concomitance d'un peuple et d'un territoire. Alphonse X tente de conditionner ses lecteurs en construisant trois identités clés : qu'est-ce que l'Espagne, qui sont les Espagnols, et de qui descendent les rois castillans. La mise en scène de la mémoire doit éveiller et entretenir une cohésion du royaume. En effet, derrière la construction d'un passé et d'un royaume idéalisés existent des enjeux politiques : le monarque entend convaincre ses sujets qu'ils sont Espagnols et que, partant, ils doivent soutenir tous les efforts entrepris par leur roi espagnol afin de reconstruire cette unité perdue.

### C. Du passé lointain au XIII<sup>e</sup> siècle

Les lignées réelles et symboliques développées et étayées par le Roi Sage dans la *Estoria de España* ne prennent-elles pas tout leur sens lorsqu'elles sont mises en parallèle avec le présent de la rédaction ? C'est-à-dire lorsqu'elles sont étudiées au regard des réalités

---

<sup>643</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13, 24-25 : « Vascones et Nauarri ».

<sup>644</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13, 2-3 : « quintus autem filius Iaphet fuit Tubal, a quo Yberes, qui et Hyspani ». *DRH trad.*, p. 64 : « el quinto hijo de Jafet fue Tubal, de quien descenden los iberos, que también se llaman hispanos ».

<sup>645</sup> *PCG*, 3, p. 6, 36a-38a.

politiques, sociales, religieuses et culturelles du XIII<sup>e</sup> siècle et plus précisément du règne d'Alphonse X.

### a. Les fondations mythiques et Alphonse X

Hormis leurs origines prestigieuses et anciennes, les fondateurs mis en scène par la *Estoria de España* ont d'autres points communs. En effet, étudiés dans leur ensemble, un profil se fait jour, particulièrement pour les fondateurs les plus importants : Rocas, Hercule et Hispan.

Ainsi, beaucoup de fondateurs sont des souverains, Rocas (Éden), Hispan, Pyrrhus (Espagne), Didon (Carthage), César (Rome), Léovigilde (Wisigoths), ou des fils de roi comme Hercule (fils du roi Jupiter). Il apparaît donc que c'est au roi que revient le pouvoir de fonder des villes. Pour la plupart, ces rois sont associés par la chronique à la sagesse. Rocas, est un roi sage s'il en est : il arrive de l'Orient qui symbolise la sagesse, il trouve les colonnes couvertes de toutes les connaissances qu'il transcrit dans un livre, et grâce à cela, il peut même anticiper l'avenir<sup>646</sup>. Hercule est décrit comme un spécialiste des astres : « *fue tan buen maestro dell arte de las estrellas que dixieron los sabios que sostiene el cielo en los ombros* »<sup>647</sup>, et il est surtout accompagné du sage Atlas, spécialiste d'astronomie, lorsqu'il s'embarque pour la Péninsule<sup>648</sup>. Hispan est, quant à lui, dépeint comme le plus sage de tous car il a suivi les enseignements d'Hercule et d'Atlas. La chronique dit ainsi : « *era el mas sabidor que auie en Espanna a essa sazón* »<sup>649</sup>. Liberia, la fille d'Hispan, est aussi décrite comme savante dans ce domaine, très cher à Alphonse X, qu'est l'astronomie. Les rédacteurs la décrivent comme « *much entenduda e sabidor destronomia* »<sup>650</sup> et « *sesuda* »<sup>651</sup>. Elle doit ses connaissances à son père Hispan qui lui a tout appris. L'astuce avec laquelle elle parvient à se choisir un époux digne d'elle et à faire assainir et construire Cadix est un exemple de cette intelligence<sup>652</sup>. Elle choisit trois princes et leur promet d'épouser celui qui terminera le premier l'une des trois tâches suivantes : construire des tours, des murs et des maisons, construire un pont pour les hommes et pour l'eau potable, et construire des routes pour pouvoir se déplacer malgré la boue. Pyrrhus, le grec, termine le premier, mais elle lui

---

<sup>646</sup> PCG, 11, p. 12, 49b-50b : « *adeuinawa muchas cosas de las que auien de seer* » et il sait que Troie va être détruite, 11, p. 13, 6a-12a.

<sup>647</sup> PCG, 4, p. 8, 41a-43a.

<sup>648</sup> PCG, 5, p. 8, 50a-52a : « *troxo consigo un muy gran sabio del arte destronomia que ouo nombre Alla* ».

<sup>649</sup> PCG, 10, p. 11, 1b-3b.

<sup>650</sup> PCG, 10, p. 11, 52a-53a.

<sup>651</sup> PCG, 10, p. 11, 19b.

<sup>652</sup> PCG, 10, p. 11, 34b-p. 12, 41a.

demande de ne rien dire tant que les autres n'ont pas fini. Elle gagne ainsi un mari et une ville. L'intelligence de la reine Didon est aussi mise en valeur dans l'épisode célèbre que reprend la chronique et au cours duquel elle échappe, elle et sa fortune, à son frère Pygmalion<sup>653</sup> en faisant croire que les sacs contenant ses richesses sont tombés à l'eau alors qu'il ne s'agissait que de sacs de sable. Cette caractéristique de sagesse royale est un écho à Alphonse X lui-même qui est un sage, entouré de sages, notamment chargés de traduire des textes d'astronomie, et impliqué dans la transmission des savoirs comme le furent Rocas, Hercule et Hispan, le premier à travers son livre et les derniers en enseignant à leur descendant.

« *Poblar* » une ville c'est la fonder, c'est-à-dire la faire naître, lui donner la vie et un nom, et c'est aussi la peupler, la doter d'habitants, comme Hercule qui installe ses compagnons venus de Tyr ou d'ailleurs dans certaines régions de la Péninsule. Les deux actions sont donc inextricablement liées. Au XIII<sup>e</sup> siècle, il n'est plus tellement temps d'insister sur la fondation de nouvelles villes qui pourraient difficilement bénéficier du prestige et de l'ancienneté des fondations attribuées à des héros grecs. En revanche, une activité essentielle de la Reconquête est le repeuplement des villes et régions conquises.

La reconquête militaire ne suffit pas et ne signifie d'ailleurs pas grand-chose si elle n'est pas accompagnée d'une restructuration afin de transformer la ville musulmane en une ville chrétienne, car une ville ne devient pas chrétienne uniquement parce que les chrétiens ont emporté la victoire. Le repeuplement est un processus essentiel mais lent et difficile, en particulier en Andalousie puisqu'il s'agit d'occuper des territoires très peuplés et proches des zones de conflit. Un certain nombre de mesures est nécessaire afin de mener à bien la transformation profonde, réelle et effective de la ville reconquise. Le repeuplement s'articule autour de plusieurs axes, l'implantation d'une population chrétienne bien sûr (Castillans, Basques, Asturiens, Cantabres...), la répartition des terres et surtout la restructuration religieuse et juridique de la ville ou de la région. Certaines mosquées sont ainsi transformées en églises, comme la grande mosquée aujourd'hui détruite – il reste le minaret, la Giralda – ou l'église du Divin Sauveur de Séville consacrées en 1248 lorsque Ferdinand III reconquiert la ville. Alphonse X restaure pour sa part le diocèse de Carthagène en 1252.

Ceux qui ont pris part à la Reconquête se voient remerciés par un système de récompenses, le « *repartimiento* », qui prévoit le partage des terres et des biens immeubles,

---

<sup>653</sup> PCG, 51 et 52, p. 33-34.

essentiellement entre la noblesse et les ordres militaires. Une restructuration légale est aussi nécessaire pour pallier le vide juridique causé par la chute des autorités musulmanes. Les rois octroient alors des fors et des chartes de peuplement afin de codifier la vie locale. Ces chartes sont souvent accompagnées de privilèges fiscaux afin de favoriser le déplacement de population vers le sud. L'entreprise juridique d'Alphonse X – le *Fuero Real*, le *Setenario*, l'*Espéculo de las leyes*, les *Siete Partidas* rédigées sous l'égide du monarque entre 1254 et 1265 –, née de la volonté d'harmoniser la vie juridique du royaume et de ses habitants est d'ailleurs une conséquence de cela. Les circonstances de la naissance et de l'expansion du royaume de Castille et León ont conduit à un agglomérat de systèmes juridiques divers dû à l'existence de fors, de droit coutumier, de droit applicable uniquement à la noblesse ou bien à l'Église... Aux yeux du Roi Sage il est nécessaire de donner une base juridique uniforme à tous les territoires qui intègrent le royaume, même si ses sujets, en particulier les nobles se montrent rétifs à accepter cette harmonisation. Le conquérant apportant la justice est d'ailleurs mis en scène dans la chronique puisque l'empereur Auguste est explicitement présenté dans ces quelques lignes comme celui qui apporte le droit romain à l'Espagne afin de l'intégrer dans son empire :

*Auino assi que Octauiano Cesar con grand sabor que auie de uenir a las Espannas por las assessegar en el sennorio de Roma mas de lo que eran assessegadas, e por les dar sus fueros et sus leyes et les fazer ueuir a todos a una manera segund las leyes romanas*<sup>654</sup>.

Tout comme Auguste, Alphonse X souhaite que tout son royaume, en particulier les nouveaux territoires (re)conquis se placent sous les mêmes lois. Et plus qu'un repeuplement réel (ces zones n'étant pas à proprement parlé dépeuplées, puisque les populations musulmanes ne sont pas toutes parties ou expulsées), le repeuplement est une réorganisation du territoire afin d'incorporer les territoires conquis dans le royaume de Castille et León et de consolider leur intégration. Le terme repeuplement appliqué au XIII<sup>e</sup> siècle est donc à comprendre dans un sens bien plus large que le simple transfert de population, tout comme le verbe « *poblar* » appliqué aux fondations des origines. Une phrase de la *Estoria de España* concernant Ferdinand III est à ce sujet très révélatrice :

*Desque el Rey don Fernando ouo ganada Seuilla, et la ouo poblada et aforada et asesegada bien, et ouo ordenadas todas sus cosas a onrra et a nobleza del et de la çipdat et de su regno*<sup>655</sup>.

---

<sup>654</sup> PCG, 131, p. 101, 40a-46a.

<sup>655</sup> PCG, 1130, p. 770.

À travers les termes « *ganada* » et « *poblada* », les deux actions de conquérir et repeupler sont associées, mais le travail de reconquête ne s'arrête pas là puisque les mots « *aforada* » et « *ordenadas todas sus cosas* » montrent bien que peupler une ville c'est aussi et surtout la réorganiser, notamment juridiquement. Cette phrase située dans la deuxième partie de la chronique fait écho à plusieurs personnages de la première partie, Auguste et Hercule. En effet, dans l'extrait concernant le premier, l'action de l'empereur romain est elle aussi associée aux termes « *assesegar* » et « *fuero* », c'est-à-dire à la pacification et à la législation. Un autre parallèle s'établit avec la phrase suivante concernant Hercule, le héros grec : « *fue ell omne que mas fechos sennalados fizo en Espanna en aquella sazon, lo uno en **conquerir** las tierras, lo al en **poblando** las* »<sup>656</sup>. L'action du héros fondateur est bien une double démarche : conquérir la terre et la peupler. La structure de la phrase « *lo uno... lo al...* » suggère que les deux termes sont associés et doivent fonctionner ensemble, en tous cas si l'on veut que ses actions soient remarquables. Le parallèle avec le présent des rédacteurs et des lecteurs devient alors évident, à travers les actes de Ferdinand III décrits dans la chronique (et à coup sûr encore présents dans les mémoires) et ceux d'Alphonse X, concomitants à la rédaction. Les rois Castillans du XIII<sup>e</sup> siècle sont des continuateurs des héros fondateurs issus des civilisations grecques et romaines. Tout comme eux ils conquièrent et (re)peuplent et (ré)organisent la vie juridique.

Un autre point commun entre de nombreux fondateurs est leur conquête totale de l'Espagne. C'est le cas des Cétubales<sup>657</sup>, de Rocas<sup>658</sup> – qui parcourt toute l'Espagne sans toutefois la conquérir –, d'Hercule<sup>659</sup>, d'Hispan<sup>660</sup>, de César<sup>661</sup> et des Goths<sup>662</sup>. La fondation locale est donc aussi associée à l'occupation totale, notamment en tant que point de départ<sup>663</sup>. En effet, les Cétubales commencent par s'installer dans la plaine de l'Èbre avant de se répandre à travers la péninsule, et Hercule commence par fonder Séville avant de conquérir toute l'Espagne. Si Alphonse X est bien l'héritier de ces fondateurs, s'il marche sur les traces

<sup>656</sup> PCG, 3, p. 7, 8a-17a.

<sup>657</sup> PCG, 3, p. 6, 29b-31b : « *fuieron se tendiendo por las tierras e poblaron toda Espanna* ».

<sup>658</sup> PCG, 12, p. 13, 33a : « *andudola toda enderredor* » et 35a-36a : « *uio que aquel logar era mas en medio dEspanna que otro ninguno* ».

<sup>659</sup> PCG, 8, p. 10, 49b : « *ouo conquista toda Espanna* ».

<sup>660</sup> PCG, 9, p. 11, 39a-40a : « *desque toda la ouo poblada e assesegada* ».

<sup>661</sup> PCG, 6, p. 9, 15a : « *conquirio toda Espanna* ».

<sup>662</sup> PCG, 492, p. 273, 21a-22a : Swinthila « *fue señor de Espanna enteramientre* ».

<sup>663</sup> Hormis pour Rocas qui parcourt l'Espagne avant de s'installer à Tolède, mais il n'est pas réellement question de conquête, contrairement aux autres.

de ses prédécesseurs, ces refondations de villes ne peuvent être, ne doivent être, qu'un point de départ pour la reconquête totale de la Péninsule.

Alphonse X suit à la fois les traces de ses ancêtres symboliques et lointains et celle de ses ancêtres réels et immédiats dont l'histoire est narrée dans la chronique, son arrière-grand-père, Alphonse VIII de Castille, qui a remporté la victoire de Las Navas de Tolosa en 1212, et son père Ferdinand III. Ce dernier réalise l'union définitive de la Castille et du León en 1230, reconquiert la capitale omeyyade Cordoue en 1236, ainsi que le royaume de Murcie en 1243 – Alphonse X alors infant y participe activement – gagnant ainsi le premier accès à la Méditerranée de la Castille et stoppant l'avancée de l'Aragon. Le Roi Sage poursuit à son tour cette progression, notamment avec les conquêtes de Cadix (1261) et de Niebla (1262). Ces victoires sont des étapes importantes dans la progression de la (re)conquête de la Péninsule.

Un double écho se fait jour entre les fondations lointaines et le XIII<sup>e</sup> siècle : le profil des fondateurs alliant royauté, sagesse et désir de conquête totale, ainsi que les villes concernées. En effet, plusieurs des villes dont les fondations sont décrites en début de chronique sont des villes repeuplées (au sens large du terme) par Alphonse X. C'est le cas de Carthagène, reconquise en 1245 par Alphonse X encore infant et dont il restaure le diocèse en 1252, comme Constantin qui avait partagé l'Espagne en six archevêchés dont celui de Tolède dont dépendait Carthagène<sup>664</sup>. Il participe aussi à la reconquête de Séville en 1248 alors que son père est malade et la repeuple ensuite avec difficulté<sup>665</sup>. C'est aussi le cas de Cadix ou Niebla qu'il reconquiert une fois devenu roi en 1261 et 1262. Rappelons aussi que le Roi Sage fait ajouter quatre tours à l'Alcazar de Tolède.

Son attachement à Séville n'est pas sans rappeler l'attachement d'Hispan à Cadix sur lequel insiste la chronique. C'est d'ailleurs là qu'Alphonse X crée en 1254 une école de latin et d'arabe, les *Estudios e Escuelas Generales de latín e de arábigo*<sup>666</sup> et, comme son père, il est enterré dans la cathédrale de Séville. D'ailleurs Séville lui reste fidèle pendant la révolte nobiliaire et sa devise témoigne encore aujourd'hui de la fidélité de la ville à son égard, « *NO 8 DO* », « *no me ha dejado* ». Par ailleurs, Séville est aussi la ville de saint Isidore, évêque de

---

<sup>664</sup> PCG, 329, p. 196, 22b-24b.

<sup>665</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 208-209 : Alphonse X rencontre des difficultés à repeupler Séville, notamment en raison des dangers liés à la guerre, de la révolte mudéjar et des Mérinides. Certains de ceux à qui il a donné des terres ou des maisons les ont revendues et sont repartis ou ne sont même jamais venus.

<sup>666</sup> M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 345 et J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 172.

Séville, revendiqué comme une source, une autorité, dans le prologue<sup>667</sup> de la *Estoria de España*.

Les parallèles qu'un lecteur du XIII<sup>e</sup> siècle ne pouvait manquer d'établir entre le récit des origines et son présent, permettent d'étoffer les lignées symboliques mises en place par la chronique et d'y insérer le nom d'Alphonse « *repoblador* », reconstruteur et « recivilisateur ». Ainsi Séville doit son existence passée et actuelle à Hercule, César, Léandre et Isidore, Ferdinand III et Alphonse X ; Cadix à Hercule, Hispan et Alphonse X ; Carthagène à Didon et Alphonse X ; et Tolède à Rocas, Pyrrhus, Rome et Alphonse X. Dès le récit des plus lointaines origines, le Roi Sage met donc en scène son propre rôle à travers celui de ces préfigures.

#### **b. Le symbolisme de Tolède : siège du pouvoir civil et du pouvoir épiscopal**

Il est aussi un autre lien très présent entre le passé et le présent, celui de Tolède. En effet, comme dans le *De Rebus Hispaniae*, Tolède bénéficie d'un traitement à part dans le récit historiographique alphonsin. Cela s'explique pour deux raisons, une objective ou historique et une autre subjective, guidée par les nécessités du XIII<sup>e</sup> siècle. Tolède était la capitale royale et religieuse du royaume wisigoth et, depuis la conversion de Récarède en 589, les Conciles qui s'y sont tenus sont des assemblées à la fois politiques et religieuses puisqu'il s'agissait aussi bien d'appuyer les politiques royales que de trancher les questions religieuses. Tolède incarnait la culture et la sagesse dans une Europe dominée par les « temps obscurs »<sup>668</sup>. D'après Denis Menjot, « l'église wisigothique atteint un niveau culturel, doctrinal et religieux exceptionnel, très supérieur à celui de toutes les autres Églises contemporaines »<sup>669</sup>, et cet essor culturel est qualifié de « renaissance isidorienne ». Plusieurs siècles plus tard, cet ancien rôle de la ville a causé une querelle entre les évêques de la Péninsule à propos de l'attribution de la primatie.

---

<sup>667</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 33a.

<sup>668</sup> D. MENJOT, *op. cit.*, p. 36.

<sup>669</sup> *Ibid.*, p. 34-36.

## Les Conciles de Tolède<sup>670</sup>

Initialement les termes « Concile » (du latin *concilium*, assemblée) et « synode » (du grec *sunodos*, réunion) pouvaient désigner indistinctement les réunions d'évêques ou les réunions d'un évêque avec son évêché. En 1215, le Concile de Latran IV introduit une différence. Le Concile est l'assemblée des évêques et des théologiens sur des questions de dogme, de liturgie et de discipline ecclésiastique, alors que le synode est l'assemblée de l'évêque avec son diocèse.

Il y eut en tout dix-huit Conciles de Tolède entre 397 et 702. Tous eurent lieu pendant la domination wisigothique sauf le premier. La *Estoria de España*, tout comme le *De Rebus Hispaniae*, ne traite que des dix-sept derniers Conciles. Le premier Concile est survenu sous le règne des coempereurs Honorius (Occident) et Arcade (Orient) et s'il est logique qu'il n'apparaisse pas dans le *De Rebus Hispaniae* puisque Jiménez de Rada ne traite pas de la domination romaine, on peut se demander pourquoi il n'est pas réintroduit dans la *Estoria de España* qui fait pourtant le récit du règne de ces empereurs<sup>671</sup>, mais sans faire la moindre référence à ce Concile. Peut-être les rédacteurs de cette section n'étaient-ils pas les mêmes que ceux de la section wisigothique et n'ont pas eu accès aux actes des Conciles ou peut-être n'ont-ils pas fait le rapprochement avec la période qu'ils traitaient et la tenue de ce Concile. Le II<sup>e</sup> Concile, bien que mentionné, est très peu exploité par Jiménez de Rada et Alphonse X, probablement parce que les Wisigoths n'étaient pas encore convertis au Catholicisme et qu'il ne s'agissait donc pas d'un Concile général. Tout comme le Tolédan, les rédacteurs alphonsins placent erronément ce Concile sous le règne de Theudis au lieu d'Amalaric<sup>672</sup>.

Alphonse X, à la suite de Jiménez de Rada, commence la vraie description de ces Conciles, parfois minutieuse, à partir du troisième (celui de 589) qui marque la conversion des Wisigoths : leur roi Récarède renie l'arianisme au nom de son royaume. Dans le récit, la conversion se passe en deux temps, d'abord le chapitre 474 intitulé « *de como el rey Recaredo enuio por los arçobispos que su padre echara en desterramiento* » annonce le revirement du roi qui a reçu l'enseignement de Léandre, l'archevêque de Séville<sup>673</sup>. Le chapitre 476, intitulé « *del concilio que fizo el rey Recaredo en Toledo sobre fecho de la creencia de los cristianos* », marque ensuite la conversion officielle et fonctionne comme un acte fondateur

---

<sup>670</sup> À propos du rôle des Conciles dans la *Estoria de España* voir p. 245-250 et p. 346-351. Les Conciles de Tolède sont édités par Juan TEJADA Y RAMIRO, *Colección de Cánones, La iglesia española*, 2, Madrid, 1850. <https://books.google.es/books?id=0Mj41ZI8U58C&pg=PA325&hl=fr#v=onepage&q&f=true>.

<sup>671</sup> PCG, 356, p. 204.

<sup>672</sup> Le Tolédan le place sous le règne de Theudis dans le chapitre 12 du livre II mais correctement dans le chapitre 15 du Livre II dans lequel il précise que le II<sup>e</sup> Concile a eu lieu 62 ans avant le III<sup>e</sup>, ce qui le fait remonter à 527, c'est-à-dire sous le règne d'Amalaric. *DRH trad., op. cit.*, note 33, p. 109.

<sup>673</sup> PCG, 474, p. 263, 30b-32b.

qui tire un trait sur le passé hérétique et ouvre une nouvelle ère. Il s'agit d'un acte autant religieux que politique puisque le Catholicisme devient religion d'état. Les Conciles deviennent généraux et la population hispano-romaine, catholique, est pleinement intégrée dans une société qui était jusque-là arienne. Tolède, déjà capitale administrative, s'impose comme capitale religieuse. Bien que ne revêtant pas le même symbolisme, la description des quinze Conciles suivants occupe une place importante dans la chronique. De Recarède à Witiza, c'est-à-dire du III<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> Concile, il y a en tout 73 chapitres<sup>674</sup>, dont 16 contiennent le mot « *concilio* », soit presque vingt pourcents d'entre eux. Tous ces Conciles apparaissent dans le titre du chapitre qui leur est consacré, sauf deux, le VII<sup>e</sup><sup>675</sup> et le XVIII<sup>e</sup> et dernier Concile. Leur tenue n'est pas régulière, mais répond à une nécessité concrète. Ils réunissent normalement tous les évêques du royaume – comme les rédacteurs le précisent<sup>676</sup>, sauf en cas de maladie ou de dispense, leur présence était obligatoire. Les prélats représentent l'autorité maximale dans l'Église wisigothique et tous sont obligés de se conformer aux décisions qui y sont prises<sup>677</sup>, sous peine d'excommunication. C'est le roi qui convoque l'assemblée, lit le discours d'introduction (*tomus regius*) et confirme les décisions prises par les évêques. Cependant, le Concile est présidé par un archevêque, d'abord ceux de Séville (Léandre et Isidore) puis par celui de Tolède. Les rédacteurs alphonsins sont un peu moins systématiques que Jiménez de Rada en ne reprenant pas toujours le nombre et le nom des évêques et archevêques qui participaient aux Conciles, ils se contentent souvent du nom du roi et de l'archevêque de Tolède.

Les deux rôles de Tolède, à la fois capitale politique et capitale religieuse, sont donc inextricablement liés, et c'est ce qui va poser un problème aux royaumes chrétiens du XIII<sup>e</sup> siècle. En effet, si Tolède ne peut plus être capitale politique de la péninsule, elle entend tout de même redevenir la capitale religieuse de la péninsule Ibérique.

## La primatie

Au moment où Lucas de Tuy et Jiménez de Rada rédigent leur chronique respective, le León et la Castille viennent d'être réunis par le roi Ferdinand III qui donne la suprématie

<sup>674</sup> PCG, du chapitre 476 au chapitre 548.

<sup>675</sup> Le contenu du VII<sup>e</sup> Concile apparaît cependant dans le titre, 505, p. 279, « *De como el rey Cindasuindo enuio pedir al papa el libro que dicen Moralia Job* ».

<sup>676</sup> Par exemple certains évêques n'ont pas pu assister au XVIII<sup>e</sup> Concile à cause d'une maladie : « *cayo una enfermedad, que dizen mal de las ingles, en la prouincia de Narbona, e po resta ocasion fueron los obispos daquela prouincia escusados de non uenir al concilio* », PCG, 543, p. 302, 14a-18a.

<sup>677</sup> PCG, 543, p. 302, 14a-18a : « *que todas las posturas daquel concilio que fuessen leydas et recibidas en todas las eglecias obispales, et ell obispo que esto non quisiessse otorgar que fuese descomulgado et pechasse la quinta parte de todas sus rendas* ».

politique à la Castille<sup>678</sup>. S'ensuit alors une tension, une rivalité entre les deux anciens royaumes rivaux, notamment pour la primatie<sup>679</sup>. L'archevêque de Tolède revendique ce statut afin d'exercer son autorité sur tout le clergé séculier des royaumes chrétiens et l'évêque de Tuy refuse de se soumettre à Tolède et tente de démontrer, notamment au moyen d'une source fictive, le pseudo Ildefonse<sup>680</sup>, que la primatie doit revenir à Séville. Quant au récit de Jiménez de Rada, Tolède y acquiert une grande importance en raison des intérêts personnels de l'auteur, en tant qu'archevêque et en tant que castillan<sup>681</sup>.

Examinons les divers arguments des plaidoiries respectives de Lucas de Tuy et de Jiménez de Rada, ainsi que ce qu'en ont retenu les rédacteurs alphonsins.

---

<sup>678</sup> P. LINEHAN, « Reflexiones sobre historiografía... », p. 102 : « desde 1230 Castilla había tenido la primacía secular sobre León » et « Toledo y Castilla gozaban de la enorme ventaja de una supremacía política ».

<sup>679</sup> Le pouvoir primatial avait disparu avec l'invasion de 711 avant de renaître après la formation des royaumes chrétiens. En effet, à l'époque du chroniqueur, il n'y a plus un primat mais quatre : à Braga pour le Portugal, à Santiago de Compostelle pour le León, à Tarragone pour l'Aragon et à Tolède pour la Castille. Les archevêques de Tolède en général, et Jiménez de Rada en particulier, veulent donc faire reconnaître la primatie de Tolède sur tous les autres archevêchés. Face à lui, les autres primats régionaux rejettent cette idée et s'opposent au chroniqueur à plusieurs reprises. Dans le but d'obtenir cette primatie sur toute la Péninsule, l'archevêque voyage plusieurs fois à Rome : fin 1209 ou début 1210, puis en novembre 1215. Juste avant Latran IV (1215), le pape veut profiter de la présence des évêques hispaniques à Rome pour régler le problème de la primatie, et la plaidoirie de don Rodrigue fait semble-t-il sensation, mais la question n'est pas pour autant réglée. Cependant chacune des bulles que l'archevêque demande lui est accordée même si elles sont immédiatement contestées par les autres archevêques. *DRH trad.*, introducción, p.13-29.

<sup>680</sup> P. LINEHAN, « Reflexiones sobre historiografía... », p. 103.

<sup>681</sup> L'intérêt particulier de Rada pour Tolède apparaît aussi à travers la description de l'architecture religieuse et militaire de la ville, notamment à travers le récit de la construction de l'église Sainte-Léocadie par Sisebut (*De Rebus Hispaniae*, II, 17, p. 65, 27) ou la reconstruction de la capitale par Wamba qui donne même lieu à un Concile (IV, 12, p. 91, 13-15). Cette volonté de bâtir fait sans doute écho à la propre action du Tolédan qui pose en 1226, en compagnie du roi Ferdinand III, la première pierre de la Cathédrale de Tolède. Cependant il ne la verra jamais finie puisque même si la partie la plus importante des travaux est achevée en 1300, la cathédrale n'est terminée qu'au XV<sup>e</sup> siècle.

<i>Chronicon Mundi</i>	<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<i>Iste a Romano Papa obtinuit priuilegium ut secundum beneplacitum pontificum Yspanorum primacie dignitas esset Yspalis uel Toleti, et per multa synoda firmata cum episcopis erudiuit ecclesiam</i> <sup>682</sup> .	<i>Iste a Romano Papa optinuit priuilegium ut secundum beneplacitum pontificum Hispanorum primacie dignitas esset Toleti, sicut fuerat ab antiquo</i> <sup>683</sup> .	<i>Enuio pedir all apostoligo un priuilegio tal, a plazer de los obispos de Espanna, que la dignidad del primado que fuesse en Toledo o en Seuilla, o el uiesse que era meior; et el papa otorgogelo. E pues que este priuilegio fue confirmado por muchos concilio de los obispos, mantouo el la elesia mucho en paz</i> <sup>684</sup> .

Sur cet épisode, on voit que les trois auteurs partent du même point de départ, l'autorisation du Pape de choisir le siège de la primatie. Le résultat, en revanche, diverge complètement. Selon Lucas de Tuy, le roi Chindaswinthe a simplement demandé de pouvoir choisir entre Séville et Tolède, alors que Jiménez de Rada se saisit de l'opportunité pour affirmer que le roi avait déjà tranché en faveur de Tolède, et précise une première fois l'ancienneté de Tolède dans cette position grâce à l'expression « *ab antiquo* »<sup>685</sup>. Alphonse X adopte ensuite la version de Lucas de Tuy.

<sup>682</sup> *Chronicon Mundi*, III, 9, p. 170, 4-7, *CM trad.*, p. 208 : « alcançó preuillejo del papa romano que, según quisiesen los obispos de España, fuese la primaçia o en Toledo o en Seuilla, y por muchos si(g)nodos que tractó con los obispos enseñoreó la iglesia ».

<sup>683</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 21, p. 71, 4-6. *DRH trad.*, p. 116 : « consiguió del Papa Romano el privilegio de que, con el visto bueno de los obispos españoles, la dignidad de la primacia radicase en Toledo, como había sido desde antiguo ».

<sup>684</sup> *PCG*, 504, p. 278-279.

<sup>685</sup> L'accord des évêques du VII<sup>e</sup> siècle (« *el visto bueno* ») qui soutiennent le primat contraste singulièrement avec l'opinion des prélats du XIII<sup>e</sup> siècle qui refusent ce statut à Rada.

<i>Chronicon Mundi</i>	<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<i>Hic perfidum Theodistum Yspalensem episcopum sinodali sententia exulauit, et dignitatem primacie transtulit ad ecclesiam Toletanam</i> <sup>686</sup> .	<i>Hic perfidum Theodistum Hispalensem episcopum synodali sententia exulauit, et dignitatem primacie quam ab antiquo habuerat tocius aprobatione concilii Toletane ecclesie confirmauit</i> <sup>687</sup> .	<i>Fizo echar dell arçobispado de Seuilla por sententia del concilio all arçobispo Theodisto [...] fue echado de la dignidad del arçobispado [...] fue echado dell arçobispado [...]. E por esta razon torno el rey la dignidad del primado que auie la eglesia de Seuilla a la siella de Toledo, assi como la ouiera de antiguo</i> <sup>688</sup> .

Un peu plus loin dans le même chapitre, Lucas de Tuy affirme, en inventant au passage un archevêque de Séville, qui se serait appelé Théodiscle<sup>689</sup>, que la primatie a été transférée à Tolède à cause de la conduite de cet évêque apostat et non pour une quelconque question de légitimité ou d'ancienneté. Quelques années plus tard, Jiménez de Rada est obligé de reprendre les mêmes événements que son homologue et prédécesseur léonais, ou pour reprendre la formule de Peter Linehan « *Lucas ya había impuesto la agenda, y el Toledano no tuvo más remedio que seguir sus pasos y discutir el tema* »<sup>690</sup>. Le Tolédan réutilise alors le même évêque apostat, qui lui est tout de même utile puisqu'il lui permet de jeter le discrédit sur Séville<sup>691</sup>. De plus, comme le chroniqueur avait déjà annoncé la décision du roi avant, le comportement de Théodiscle ne change rien à l'affaire. Le chroniqueur utilise donc le verbe « *confirmauit* » qui montre bien l'antériorité de la décision, contrairement au verbe « *transtulit* » qui est utilisé par Lucas de Tuy, ce dernier verbe n'indiquant que le changement. Le Tolédan rappelle aussi l'ancienneté en répétant l'expression « *ab antiquo* ». Dans ce passage, le Roi Sage semble plutôt privilégier la version de l'archevêque. En effet, n'ayant pas indiqué la décision préalable du roi Chindaswinthe, il ne peut utiliser le verbe « *confirmar* », mais le verbe « *tornar* » indique tout de même un retour aux origines, renforcé par l'expression « *assi como la ouiera de antigo* » qui reprend clairement les mots de Jiménez de Rada. Dans le même chapitre Alphonse X favorise donc tantôt une source tantôt l'autre.

<sup>686</sup> *Chronicon Mundi*, III, 9, p. 170, 10-12. *CM trad.*, p. 208 : « *desterró al porfiado Theodisclo, obispo de Seuilla, por sententia sinodal, e traspasó la dignidad de la primacia a la yglesia de Toldedo* ».

<sup>687</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 21, p. 71, 11-14. *DRH trad.*, p. 116 : « *mediante una decisión del Concilio condenó a Teodisto, malvado obispo de Sevilla, y con el beneplácito de todo el concilio confirmó a la iglesia de Toledo la dignidad de la primacia que había poseído desde antiguo* ».

<sup>688</sup> *PCG*, 504, p. 278-279.

<sup>689</sup> P. LINEHAN, « Reflexiones sobre historiografía... », p. 102-103.

<sup>690</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>691</sup> *Ibid.*, p. 105.

Dans les passages qui suivent, les ateliers alphonsins reprennent aussi des passages qui n'existent que chez Lucas de Tuy ou que chez Jiménez de Rada. L'évêque de Tuy insiste sur deux points, l'indépendance de l'Église du León ainsi que la primatie historique de Séville.

<i>Chronicon Mundi</i>	<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
À propos du León : <i>Per Romanum Papam gaudet perpetua libertate, et a nostris predecessoribus extat sedes regia, atque alicui metropoli nunquam fuit subdita</i> <sup>692</sup> .		<i>Por franqueza dell apostoligo es libre pora siempre de toda subiection, et que siempre fue siella real daquellos que ante de nos unieron et numqua obedescio a arçobispado ninguno, tenga por sus terminos aquellos que siempre ouo et uso</i> <sup>693</sup> .
Le roi Wamba dit à propos du León : <i>Nulli umquam subdantur archiepiscopo uel primati</i> <sup>694</sup> .		

Ces deux passages montrent la préoccupation de Lucas de Tuy de démontrer l'indépendance de son diocèse vis-à-vis des autres diocèses péninsulaires, c'est-à-dire son indépendance vis-à-vis de Tolède. Afin de donner du poids à ses propos, il attribue ce qu'il présente comme un état de fait à deux figures inattaquables, le Pape et le roi Wamba. Cette liberté intrinsèque vise à protéger le León de sa rivale Tolède mais présente aussi l'avantage opportun de garantir la liberté du León même après la future reconquête de Séville. Ainsi si cette ville voulait faire valoir ses droits face à Tolède, par exemple en utilisant le travail de Lucas de Tuy, le León resterait indépendant puisque sa liberté lui a été garantie, quelque soit les circonstances, par un Pape et par le plus grand roi wisigoth. Jiménez de Rada omet opportunément ces deux passages embarrassants puisque son combat est justement d'imposer son autorité et de se faire reconnaître primat par toute l'Église, y compris celle du León. Alphonse X reprend la version selon laquelle le Pape aurait confirmé la liberté du diocèse du León et réutilise la même opposition entre toujours et jamais (« *pora* siempre / *numqua* »). Cependant, nulle trace de la décision de Wamba, ce qui peut laisser penser que les rédacteurs n'ont pas jugé utile d'insister sur ce point.

<sup>692</sup> *Chronicon Mundi*, 12, p. 173, 11-13. *CM trad.*, p. 212 : « *por el papa romano goza de perpetua libertad, e fue para silla real de nuestros antecessores y nunca fue sojuzgada a ninguna metropoli* ».

<sup>693</sup> *PCG*, 528, p. 295.

<sup>694</sup> *Chronicon Mundi*, 16, p. 179, 4-5. *CM trad.*, p. 218 : « *nunca sean subietas a algún arçobispo o primado* ».

Passons maintenant aux passages qui désignent Séville comme siège historique de la primatie.

<i>Chronicon Mundi</i>	<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<i>Yspalensi metropoli, que actenus prima fuit sedes Yspaniarum</i> <sup>695</sup> .		<i>All arçobispado de Seuilla, que fue la primera siella de las Espannas</i> <sup>696</sup> .
Wamba : <i>Sic dicens : Toletum metropolis, regia sedes, inter ceteros Yspanie (quandiu huic sancto cetui placuerit) metropolitanos teneat primaciam</i> <sup>697</sup> .		<i>Tenga el primado entre todos los otros arçobispados de Espanna, e obedezcan le estos obispados</i> <sup>698</sup> .

Le premier extrait, repris par Alphonse X affirme que Séville avait été le siège de la primatie avant Tolède, ce qui irait dans le sens des droits de Séville, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, l'ancienneté confère la légitimité. Le second passage précise que la décision de Wamba d'attribuer la primatie à Tolède n'est que passagère. Or, la version alphonsine reprend certes la décision de Wamba contrairement à Jiménez de Rada, mais sans mentionner la restriction temporelle. Cependant, le passage entre parenthèse qui mentionne la restriction temporelle ne figure que dans un seul des manuscrits conservés aujourd'hui<sup>699</sup>. Nous ne savons donc pas si les rédacteurs ont choisi de ne pas traduire ce passage parce que cela ne les intéressait pas de faire pencher la balance en faveur de Séville, ou s'ils n'ont tout simplement pas eu accès à une version présentant cet ajout.

Au vu de ces quelques extraits, l'on pourrait penser que le Roi Sage reprend Lucas de Tuy au détriment de la cause de Rada, mais Rada ne reprenant pas ou ne corrigeant pas ses passages, il n'offre pas de version différente et laisse en quelque sorte le champ libre aux arguments du Léonais que rien ne vient contredire. Les ateliers alphonsins ont peut-être moins choisi d'adhérer à la vision de Lucas de Tuy que voulu être exhaustifs en utilisant toutes les sources qu'ils avaient à disposition. Rada n'offrant aucune contestation sur ces points, la

<sup>695</sup> *Chronicon Mundi*, III, 14, p. 177, 1-2. *CM trad.*, p. 217 : « *metrópoli de Seuilla, que fasta aqui auia seydo prima sede de las Españas* ».

<sup>696</sup> *PCG*, 531, p. 297.

<sup>697</sup> *Chronicon Mundi*, III, 13, p. 176. *CM trad.*, p. 216 : « *diziendo en esta manera : Toledo, real çibdad y metropolitana, tenga la primaçia entre estas sillas metropolitanas de España* [tant que cela convient à cette sainte assemblée] ».

<sup>698</sup> *PCG*, 530, p. 296.

<sup>699</sup> Il s'agit du manuscrit S. Voir E. JÉREZ CABRERO, *op. cit.*, p. 347.

version est reprise telle quelle. Si l'on considère que les rédacteurs alphonsins n'ont pas complètement tout repris de Lucas de Tuy, c'est cette dernière explication qui est la plus convaincante. D'autant plus que lorsque Jiménez de Rada ajoute un élément que Lucas de Tuy ne mentionne pas, comme c'est le cas dans les exemples suivants, Alphonse X suit la version du Tolédan.

<i>Chronicon Mundi</i>	<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
III <sup>e</sup> Concile : Léandre est désigné comme « <i>primas</i> » <sup>700</sup> .	<i>Fuit sub Helladio, et interfuerunt Mausona Emeritensis, Terrachonensis, Hispalensis, Narbonensis, Bracaraensis</i> <sup>701</sup> .	<i>Mausona arçobispo de Merida, Euphímio arçobispo de Tarragona, sant Leandro arçobispo de Seuilla, Migestro arçobispo de Narbona e Partardo arçobispo de Bragana</i> <sup>702</sup> .
IV <sup>e</sup> et V <sup>e</sup> Conciles Sisenand « <i>iste sinoda episcoporum egit</i> » <sup>703</sup> .	IV <sup>e</sup> Concile : <i>Concilium celebravit sub Iusto urbis regie primate</i> <sup>704</sup> .	<i>Era entonces arçobispo de Toledo don Yusto</i> <sup>705</sup> .
	V <sup>e</sup> Concile : <i>Sub Eugenio regie urbis primate</i> <sup>706</sup> .	<i>Era don Eugenio entonces arçobispo de Toledo</i> <sup>707</sup> .
Wamba « <i>hic Toletu ea hora, qua unctus est in regem</i> » <sup>708</sup> .	<i>In primate ecclesia beate Virginis a Quirico eiusdem pontifice in regem omnibus annuentibus consecratur</i> <sup>709</sup> .	<i>Consagrol ell arçobispo Quirigo [...] en la mayor iglesia de Sancta Maria, qne es en la seeia arçobisbal</i> <sup>710</sup> .
	XI <sup>e</sup> Concile : <i>Illud Concilium constitutum "cum longe lateque"</i> <sup>711</sup> .	<i>Fizieron el degredo que se comiença : cum longe lateque</i> <sup>712</sup> .

<sup>700</sup> *Chronicon Mundi*, II, 72, p. 156, 10. *CM trad.*, p. 191 : « *primado* ».

<sup>701</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 15, p. 63, 47-49. *DRH trad.*, p. 109 : « *fue presidido por Eladio y asistieron Másona de Mérida, Eufemio de Tarragona, Leandro de Sevilla, Migecio de Narbona, Partardo de Braga* ».

<sup>702</sup> *PCG*, 476, p. 264, 50a-2b.

<sup>703</sup> *Chronicon Mundi*, III, 2, p. 163, 2-3. *CM trad.*, p. 198 : « *fizo sinodos de obispos* ».

<sup>704</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 19, p. 68, 10-11. *DRH trad.*, p. 113 : « *bajo la presidencia de Justo, primado de la ciudad regia* ».

<sup>705</sup> *PCG*, 497, p. 276, 15a-16a.

<sup>706</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 19, p. 68, 17-18. *DRH trad.*, p. 113 : « *bajo la presidencia de Eugenio, primado de la ciudad regia* ».

<sup>707</sup> *PCG*, 499, p. 276, 18b-19b.

<sup>708</sup> *Chronicon Mundi*, III, 11, p. 171, 2. *CM trad.*, p. 210 : « *fue unguido rey en Toledo* ».

<sup>709</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, 1, p. 75, 10-12. *DRH trad.*, p. 120 : « *fue consagrado rey en la iglesia primada de la Santa Virgen por Quirico* ».

<sup>710</sup> *PCG*, 513, p. 284, 13a-15a.

<sup>711</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, 12, p. 91, 20-21. *DRH trad.*, p. 135 : « *fue aprobado el cum longe lateque* ».

<sup>712</sup> *PCG*, 536, p. 299.

Lucas de Tuy désigne Léandre comme primat lors du III<sup>e</sup> Concile (589) ce qui sous-entend qu'il a présidé le Concile, ce qui est vrai. Jiménez de Rada, suivant son plan, attribue la présidence à Eladius, qui ne devient évêque de Tolède qu'en 615. Alphonse X ne tranche pas vraiment, et donne une liste de cinq archevêques parmi lesquels Léandre, mais Eladius n'est pas mentionné. En revanche, le traitement des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> Conciles est plus parlant. Ils ont été présidés par Isidore de Séville, mais Jiménez de Rada affirme que c'est le primat de Tolède qui a tenu ce rôle<sup>713</sup>. Lucas de Tuy restant muet à ce sujet, Alphonse X retient la version du Tolédan pourtant erronée.

Le cas de l'onction de Wamba est aussi significatif. Julien de Tolède affirme que l'onction, à laquelle il a assisté, a eu lieu en l'église prétorienne de Tolède<sup>714</sup>. Lucas de Tuy ne précise pas le nom de l'église, mais Jiménez de Rada choisit de situer l'évènement en l'église (cathédrale) Sainte-Marie de Tolède, siège de la primatie. Entre l'absence de détail du Léonais et la précision du Tolédan, Alphonse X choisit la précision et situe la cérémonie à l'église Sainte-Marie, siège de l'archevêché, c'est-à-dire de la primatie.

En 681, le XII<sup>e</sup> Concile de Tolède entérine le décret du *Cum longe lateque* qui fait de Tolède le siège de la primatie d'Espagne. Lucas de Tuy ne parle pas de ce décret alors que Jiménez de Rada s'en empare et le fait même remonter au XI<sup>e</sup> Concile<sup>715</sup>, convoqué en 675 probablement car le XII<sup>e</sup> Concile a été présidé par le roi Ervige, accusé d'avoir empoisonné le grand roi Wamba, et que le XI<sup>e</sup> Concile a été présidé par Wamba lui-même ce qui ne peut donner que plus de poids au décret. Alphonse X reprend la même version que le Tolédan, y compris en ce qui concerne la datation erronée alors qu'il avait probablement accès aux archives des Conciles. Alors Alphonse tranche-t-il en faveur de Rada ou comme dit précédemment, se contente-t-il de reprendre fidèlement les informations dont il dispose ? Si l'on analyse tous les tableaux, on a l'impression que les rédacteurs ont voulu tout utiliser. Si un passage n'est présent que chez un seul des devanciers, alors il est reproduit, si le passage est présent chez les deux mais présente des versions différentes, il leur faut faire un choix. Notre analyse nous conduit donc à être moins catégorique que Peter Linehan qui affirme qu'Alphonse X a privilégié la version de l'évêque de Tuy<sup>716</sup>. En reprennent la version de Lucas de Tuy et celle de Jiménez de Rada, les rédacteurs font donc à la fois de Séville et de Tolède les sièges de la primatie d'Espagne.

---

<sup>713</sup> C'est ce qui explique que Juste et Eugène soit qualifiés de primats en 633 (IV<sup>e</sup> Concile) et 636 (V<sup>e</sup> Concile), alors que Tolède ne devient un archevêché qu'en 646, au cours du VII<sup>e</sup> Concile, même si Eugène devient bien le premier archevêque de Tolède à ce moment-là.

<sup>714</sup> P. LINEHAN, « Reflexiones sobre historiografía... », p. 105.

<sup>715</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>716</sup> *Ibid.*, p. 108.

Un tel manque de cohérence peut surprendre, d'autant plus Séville a été reconquise entre temps et que, connaissant l'affection du Roi Sage pour Séville, on s'attendrait à ce qu'il préfère lui attribuer la primatie, sans compter que la primatie aurait contribué à dynamiser cette région difficile à repeupler<sup>717</sup>. Plusieurs explications peuvent être avancées, l'une d'ordre littéraire et les autres, plus satisfaisantes, d'ordre politique.

Il est possible que des rédacteurs différents aient travaillé sur les passages analysés, ce qui expliquerait un décalage qui se produit parfois dans d'autres parties de la chronique. Cependant, les contradictions se produisant dans des chapitres qui se succèdent, voire au sein d'un même chapitre, et non entre deux blocs distincts, cela semble une explication peu plausible. En revanche, l'on peut supposer qu'Alphonse X ne voulait pas affronter ses évêques, avec lesquels il rencontrait déjà des difficultés, à propos d'un sujet dont l'enjeu était bien moindre qu'à l'époque de Lucas de Tuy et du Tolédan. En effet, bien que nous ne soyons qu'une trentaine d'années après les chroniques de Jiménez de Rada et du Léonais, le contexte a changé. Alphonse X a hérité des deux couronnes en même temps contrairement à son père qui avait d'abord été roi de Castille pendant treize ans<sup>718</sup> avant de devenir aussi roi du León, non sans avoir d'abord résolu le conflit causé par son père Alphonse IX qui avait souhaité l'écarter du trône. Alphonse X a donc la même légitimité sur les deux royaumes et il n'est pas question de les séparer à sa mort. Le Roi Sage est le souverain de tout son royaume et n'a aucun intérêt particulier à soutenir le León ou Tolède, contrairement à Lucas de Tuy et Jiménez de Rada, qui, et c'est le cas de le dire, prêchaient pour leur paroisse. La question ne se pose donc plus, le siège de la primatie se trouve dans le royaume dont Alphonse X est le roi, peu importe la ville, sans compter qu'il entend que son pouvoir l'emporte sur le pouvoir de l'Église puisqu'il se présente comme le vicaire de Dieu sur Terre. L'objectif du monarque est de *recupérer* l'Espagne, non de favoriser ou d'alimenter des dissensions internes. D'ailleurs, l'harmonisation du droit à tous les territoires et à tous ses sujets montre qu'il ne souhaite pas qu'une ville ou qu'une institution puisse exercer un pouvoir sur les autres. Sa volonté de (re)conquérir la Péninsule et d'accéder au titre d'Empereur traduisent sa volonté de se tourner vers l'extérieur. Ses royaumes et ses sujets doivent donc présenter un front commun, même si ces plans ne marchent finalement pas comme il le souhaite, notamment en raison du décès de son fils aîné, d'une noblesse rétive et du renoncement à l'empire.

---

<sup>717</sup> Peter Linehan compare d'ailleurs le dynamisme apporté par la primatie à celui apporté par la Coupe du Monde de football, *ibid.*, p. 102 : « *el asunto de la primacia eclesiástica era importante en el siglo XIII por las mismas razones por las que importa hoy obtener la sede del Mundial de fútbol o de los Juegos Olímpicos: por el prestigio y los beneficios económicos* ».

<sup>718</sup> Il devient roi de Castille en 1217 et roi du León en 1230.

De plus, diminuer le pouvoir de Tolède, c'est aussi prendre le risque de réduire son aura en tant que capitale politique et culturelle des Wisigoths et symbole de leur grandeur. On ne peut pas réduire l'importance accordée à Tolède à une querelle entre deux royaumes autrefois séparés. Tolède ne perd ainsi rien de sa superbe dans la version alphonsine. Au contraire, la chronique reprend l'étymologie de Jiménez de Rada qui fait dériver le nom de la ville de deux consuls romains et mentionne la reconstruction par Wamba, ce qui s'insère parfaitement dans sa narration et construction des origines anciennes et glorieuses de l'Espagne. Le fait que le Roi Sage relie les rois Rocas et Pyrrhus à la fondation de Tolède est la preuve de l'importance que conserve la ville dans la chronique. En effet, Alphonse X met en scène une continuité intellectuelle dans l'histoire de Tolède. La ville symbolise la culture dès ses origines avec Rocas, ce roi sage par excellence qui vient d'Orient et qui a parcouru le monde. Son étape wisigothique est l'occasion de mettre en scène – en suivant les traces de Jiménez de Rada – le rayonnement intellectuel, politique et spirituel de la capitale tolédane, qui font à nouveau écho au présent des rédacteurs et des lecteurs. La primatie de Tolède et les traducteurs qui s'y trouvent<sup>719</sup>, particulièrement ceux qui travaillent pour ou avec Alphonse X, établissent ainsi une continuité entre l'époque wisigothique et le XIII<sup>e</sup> siècle.

\*\*\*

À travers l'évocation des origines de l'Espagne et des jeux de correspondance établis grâce à l'onomastique, aux liens du sang ou encore à l'architecture et à l'écriture, les rédacteurs alphonsins parviennent à créer un réseau de proto-fondations et de fondations qui procurent à l'Espagne une unicité ainsi qu'une ancienneté et une grandeur supérieure à ses voisins européens. La chronique démontre la relation entre les fondateurs des origines, ainsi qu'entre eux et le Roi Sage. Ce faisant ils dessinent une continuité et une transmission depuis les origines jusqu'à Alphonse X.

---

<sup>719</sup> Nous suivons ici les travaux de Julio-César Santoyo qui a montré que ce que l'on a longtemps appelé « l'école des traducteurs de Tolède » n'a en réalité jamais existé en tant que telle. Julio-César SANTOYO, « Sobre la historia de la traducción en España, algunos errores recientes », *Hermeneus: Revista de la Facultad de Traducción e Interpretación de Soria*, 6, p. 169-182, p. 3 : « Ni hubo tal escuela en esos siglos ni la hubo tampoco en Toledo. Pero ese qué y ese dónde han demostrado ser uno de mitos recientes más perdurables de la historia de España », et p. 5 : « Hubo traductores que, bien individualmente, bien en pequeños grupos, desarrollaron su trabajo bajo el patronazgo y directrices de un mecenas, traductores a veces itinerantes, permanentes otras en un único lugar ». Et du même auteur, *La traducción medieval en la Península Ibérica, siglos III-XV*, León : Universidad de León, 2009.

## Chapitre 2

### *La Estoria de España, un mythe de création ?*

Le terme mythe a été introduit dans notre culture au XVIII<sup>e</sup> siècle par le philologue Christian Gottlob Heyne (1729-1812)<sup>720</sup>. Il est ensuite attesté en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>721</sup>, et en Espagne en 1884<sup>722</sup>. Le mot « mythe », issu du grec, remplace le mot « fable » issu du latin<sup>723</sup> et prend le sens que le langage courant lui donne encore aujourd'hui. Parler de mythe revient en fait à dire glorifié, imaginaire ou symbolique. Le terme « mythomane » se construit d'ailleurs à partir de la même racine et traduit bien l'idée que celui qui raconte un mythe est un menteur (pathologique). En somme, le mythe est ce qui ne peut exister réellement, ce qui s'oppose à la réalité<sup>724</sup>. Les Lumières associent le mythe à la « crédulité des sociétés primitives »<sup>725</sup>. Or, cette vision provient des propres philosophes grecs qui, dès le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, avaient analysé leurs croyances et avaient remis en cause leur caractère historique, les mythes se trouvant alors « démythifiés » et c'est paradoxalement – paradoxalement seulement en apparence – à ce moment-là que le mythe est désigné comme tel. C'est parce qu'ils ont cessé de croire en la mythologie et qu'ils ont analysés ces récits mettant en scène leurs dieux d'un regard extérieur qu'ils ont pu y déceler une part d'imagination, de glorification, de métaphore... Ou pour reprendre les mots du philosophe Luc Brisson, « le mythe fut nommé lorsque son statut se trouva contesté, et sa fonction remise en question »<sup>726</sup>. Même si le terme est inventé et attribué a posteriori à un état de croyance révolu – en tous cas pour les philosophes grecs –, il n'en désigne pas moins un type de croyance. Le véritable sens du mythe n'est donc pas celui que le langage courant lui attribue aujourd'hui, et ce n'est pas dans ce sens dévalorisant que nous emploierons ici le terme mythe.

---

<sup>720</sup> Pierre ELLINGER, « Mythe », in : Claude GAUVARD et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris : P.U.F., 2015, p. 480-483. Christian Gottlob Heyne est le fondateur de la science de la mythologie et de l'Altertumwissenschaft.

<sup>721</sup> En 1803 selon *Le Grand Robert*, mais en 1818 selon Marie-Catherine HUET-BRICHARD, *Littérature et Mythe*, Paris : Hachette, 2001, p. 131.

<sup>722</sup> J. COROMINAS, « Mito », *op. cit.*, p. 398.

<sup>723</sup> P. ELLINGER, *art. cit.*

<sup>724</sup> Mircea ELIADE, *Mythes, rêves et mystères*, Paris : Gallimard, 1957, p. 21 et *Aspects du mythe*, Paris : Gallimard, 1988, p. 12.

<sup>725</sup> Christophe CARLIER et Nathalie GRITON-ROTTERDAM, *Des mythes aux mythologies*, Poitiers : Ellipses, 1994, p. 13.

<sup>726</sup> Luc BRISSON, *Introduction à la philosophie du mythe. I, Sauver les mythes*, Paris, J. Vrin, 1996, p. 45.

L'historien des religions Mircea Eliade définissait ainsi le mythe : « un mythe est une histoire vraie qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements des humains »<sup>727</sup>. S'il peut partager des points communs avec le conte et la légende sur le plan narratif<sup>728</sup>, il se distingue de ces genres littéraires<sup>729</sup> sur deux points : il implique qu'il soit perçu comme vrai<sup>730</sup>, et il explique la création du monde – cosmogonie<sup>731</sup> – ou d'une partie de celui-ci tel l'établissement d'un pouvoir, la création d'un territoire, la naissance d'une communauté..., « il fournit des modèles pour la conduite humaine »<sup>732</sup> en expliquant et codifiant les institutions, les traditions, le rôle de chacun dans la société, les rapports sociaux...<sup>733</sup>

Une histoire n'est donc un mythe que si la communauté y croit, c'est-à-dire si elle « suscite un phénomène d'adhésion collective »<sup>734</sup>. Quand on déconstruit le mythe, comme en France quand il est apparu que les Gaulois n'avaient finalement pas grand-chose à voir avec les Troyens<sup>735</sup>, celui-ci cesse d'être un mythe pour devenir une fiction qui existe sur le plan littéraire<sup>736</sup> ou légendaire<sup>737</sup>. Quand le mythe est encore vivant, il est considéré comme une histoire vraie<sup>738</sup> et implique une croyance<sup>739</sup>. *Muthos* et le verbe *mutheomai* désignent en effet « une parole d'autorité, fortement exprimée, qui peut n'être pas seulement un récit développé de ce qui s'est passé, mais aussi un conseil pour l'action, un ordre »<sup>740</sup>. Les mythes donnent à voir aux hommes leurs origines et les origines des règles qui régissent leur société et les raisons pour lesquelles ils doivent les respecter. À travers sa racine même, le mythe relève donc d'un double mouvement, on se tourne vers le passé afin de justifier le présent. Au-delà d'une explication du passé, on peut y voir au mieux un conseil, voire un ordre pour le présent et partant, pour l'avenir.

Alphonse X narre l'histoire de l'Espagne à travers les règnes, les actions de ses rois..., et le but affiché de cette chronique est, comme nous l'avons vu plus haut, de dire la vérité, les

---

<sup>727</sup> M. ELIADE, *Mythes, rêves...*, p. 22.

<sup>728</sup> C. CARLIER et N. GRITON-ROTTERDAM, *op. cit.*, p. 7.

<sup>729</sup> Pour M.-C. HUET-BRICHARD, *op. cit.*, p. 18. Il n'y a cependant pas de frontière étanche entre mythe, légende et conte ; Georges Dumézil disait ne pas faire la différence entre mythe et conte.

<sup>730</sup> C. CARLIER et N. GRITON-ROTTERDAM, *op. cit.*, p. 7-8.

<sup>731</sup> *Ibid.*, p. 13. Ces auteurs parlent de « récit sacré rendant compte du mystère des origines », tel la Bible.

<sup>732</sup> M. ELIADE, *Aspects du mythe...*, p. 12.

<sup>733</sup> C. CARLIER et N. GRITON-ROTTERDAM, *op. cit.*, p. 8 et p. 91 ; M.-C. HUET-BRICHARD, *op. cit.*, p. 5 et M. Eliade, *Aspects du mythe...*, p. 16-17.

<sup>734</sup> C. CARLIER et N. GRITON-ROTTERDAM, *op. cit.*, p. 8.

<sup>735</sup> C. BEAUNE, *op. cit.*, p. 26.

<sup>736</sup> M.-C. HUET-BRICHARD, *op. cit.*, p. 19.

<sup>737</sup> M. ELIADE, *Mythes, rêves...*, p. 14.

<sup>738</sup> M. ELIADE, *Aspects du mythe...*, p. 20-22 et M.-C. HUET-BRICHARD, *op. cit.*, p. 5.

<sup>739</sup> C. CARLIER et N. GRITON-ROTTERDAM, *op. cit.*, p. 7-8.

<sup>740</sup> P. ELLINGER, *art. cit.*

rédacteurs multipliant les procédés afin d'en persuader le lecteur et de susciter ainsi son adhésion. Le récit alphonsin partage ainsi des points communs évidents avec la définition donnée par Mircea Eliade puisqu'il s'agit d'un récit des origines et qu'il donné pour vrai<sup>741</sup>.

S'il va de soi qu'Alphonse X n'a pas conscience d'avoir recours à ce que nous désignons par l'expression « mythe de création », cela ne signifie pas pour autant qu'il ne le « pratique » pas. Au cours des chapitres suivants, nous nous proposons d'étudier la prégnance des thèmes et structures mythiques dans la *Estoria de España*. Il s'agit de découvrir dans quelle mesure ils peuvent irriguer le récit et, partant, d'examiner le rôle du mythe dans la chronique.

## **A. Les couples fondateurs**

### **a. Les modèles bibliques et antiques**

Nous avons mis en exergue les couples de fondateurs de la chronique qui, grâce au travail des rédacteurs alphonsins correspondent au schéma mis en évidence par Dubois. Or, ce schéma du mythe de création est présent dans deux types de récits connus de tous au Moyen Âge, les mythes gréco-romains et la Bible (construction d'Israël)<sup>742</sup> qui ont à leur tour inspiré les mythes de création des royaumes européens<sup>743</sup>.

Selon la définition donnée par Claude-Gilbert Dubois ces mythes prennent une forme tripartite : le père, la mère et le fils. Rappelons que<sup>744</sup>, dans cette configuration, le père a la « forme d'un dieu » ou d'un personnage hors du commun et qu'il « reçoit, par élection divine, pour mission d'émigrer de sa terre natale pour se rendre vers une terre promise à sa postérité ». Deux points sont particulièrement importants, l'idée de migration vers la terre promise – de préférence motivée par la volonté divine même si ce n'est pas toujours le cas –, et la promesse d'une descendance. Quant au fils, ou, en tous cas, au descendant biologique ou symbolique, il « réalise en histoire les vœux parentaux » et « implante les éléments formateurs de l'ordre social, qui seront développés et précisés par la société future »<sup>745</sup>.

C'est précisément ce qui se produit dans l'un des épisodes les plus importants de la Bible. Abraham, le premier hébreu, est appelé par Dieu à quitter Harran pour rejoindre la terre

---

<sup>741</sup> Nous laissons pour l'instant de côté la question de la croyance et de l'efficacité quant à servir de « modèle aux comportements humains ».

<sup>742</sup> C.-G. DUBOIS, *op. cit.* p. 23, 26.

<sup>743</sup> Voir p. 99-100, p. 108-109 et p. 112-113.

<sup>744</sup> Voir p. 101.

<sup>745</sup> C.-G. DUBOIS, *op. cit.*, p. 12-13.

de Canaan, la future Israël<sup>746</sup>. Il devient ensuite le père d'Isaac, père à son tour de Jacob qui engendre douze fils. Ces douze fils donnent naissance aux douze tribus d'Israël. Le récit de l'Exode donne aussi lieu à la mise en place d'un schéma tripartite. Moïse reçoit l'ordre divin de libérer son peuple. Il quitte donc l'Égypte vers la même terre promise qu'Abraham. Ici il n'est pas question de fils biologique mais bien symbolique. C'est Josué désigné par un Moïse moribond qui termine la mission divine. Il conquiert le pays de Canaan et y installe les Hébreux avant de partager le territoire entre les douze tribus d'Israël<sup>747</sup>. Nous retrouvons ici les éléments mis en exergue par Dubois, la migration commandée par Dieu, la terre perçue comme « terre promise » – par extrapolation, la Bible n'y faisant jamais référence en ces termes-là –, ainsi que la postérité promise qui établit un nouvel ordre social.

Le fondement même du Christianisme est une variante de ce schéma, Dieu envoyant son fils Jésus en pays de Canaan. Le rôle du père est attribué à Dieu, d'ailleurs appelé « le Père » par les chrétiens, avec une légère modification puisque c'est ici le fils qui reçoit, à travers sa naissance, la mission divine de migrer vers la Terre promise. Il n'implante alors pas seulement les éléments formateurs de l'ordre social, mais il donne naissance à une nouvelle religion développée et précisée par ses successeurs symboliques, ses apôtres et les Pères de l'Église – à commencer par saint Pierre, le premier pape –, qui institutionnalisent peu à peu le Christianisme.

D'un point de vue religieux, ce schéma est tout à fait opérant, c'est même le schéma de création par excellence. Il fonde l'Ancien et du Nouveau Testament. Au XIII<sup>e</sup> siècle, nul ne remet en question les Saintes Écritures. Selon la définition de Mircea Eliade, le Christianisme est bien un mythe dans le sens où il s'agit notamment d'une explication des origines de la vie et du monde et qu'il suscite l'adhésion des chrétiens.

Cependant, le récit mythique n'est pas réservé au domaine religieux. Les mythes de l'Antiquité sont aussi fondés sur le même modèle, en particulier celui de la fondation du plus grand empire, qui continue d'inspirer les hommes plusieurs siècles après sa chute, Rome. Au Moyen Âge, les Occidentaux n'y vouent évidemment aucun culte mais ils n'y croient pas moins pour autant : ils le perçoivent comme un fait historique, ils y croient comme ils croient à l'histoire du monde narrée par la Bible. Ainsi Égée s'empare de la ville d'Athènes et en devient le roi. Son fils Thésée apparaît ensuite comme un « second fondateur, guerrier et

---

<sup>746</sup> *La Bible...* Genèse 12:1 : « Yahvé dit à Abram : "Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai" ».

<sup>747</sup> *La Bible...* Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome et Josué.

conquérant, législateur et organisateur d'Athènes »<sup>748</sup>. Énée fuyant Troie s'établit dans le Latium où il épouse Lavinia, la fille du roi Latinium, et c'est son fils Ascagne qui fonde Albe la Longue puis Romulus qui fonde véritablement Rome. Au XIII<sup>e</sup> siècle, ce type de fondation antique n'est pas moins fort que la Bible et il sert de modèle aux Francs ou encore aux Bretons qui font appel à des héros troyens pour justifier leur fondation.

### **b. Pelayo et Alphonse I<sup>er</sup>**

Dans le récit spécifique des peuplements, nous avons mis en évidence plusieurs couples père/fils qui s'ajustent sur le modèle observé par Dubois et nous avons fait allusion à un autre couple beau-père/gendre, Pelayo et Alphonse I<sup>er</sup>. Pelayo est présenté comme le fils d'un duc wisigoth, Fafile. Le statut du père de Pelayo est primordial, il lui confère la légitimité de diriger la résistance face à l'envahisseur puisque le rang de duc est à l'origine une charge politique et militaire dans une région frontalière de l'Empire romain. Sa position sociale fait de lui le chef naturel des Wisigoths en déroute. Son fils unique meurt rapidement après être monté sur le trône et c'est son gendre, Alphonse I<sup>er</sup>, lui aussi fils d'un duc, qui lui succède. Au cours des siècles, les historiographes ont gardé la trame unissant ces deux rois, mais plusieurs détails ont varié avec le temps.

Sous le règne d'Alphonse III, la *chronique d'Albelda* et la version *érudite* de la *chronique d'Alphonse III* font de Pelayo le fils du duc Fafile<sup>749</sup>, la version *érudite* précisant qu'il est de sang royal. La version *Rotense* de cette même chronique offre une vision un peu divergente en faisant de Pelayo un « spathaire »<sup>750</sup> des rois Witiza et Rodrigue sans mentionner son père ou la fonction de celui-ci<sup>751</sup>. Lucas de Tuy<sup>752</sup> et Jiménez de Rada<sup>753</sup>, mélangent les deux versions et font de Pelayo un spathaire, fils du duc Fafile. Néanmoins, dans la *Estoria de España*, Pelayo n'est présenté que comme le fils du duc Fafile, sans allusion à la fonction de spathaire<sup>754</sup>.

---

<sup>748</sup> C.-G. DUBOIS, *op. cit.*, p. 26.

<sup>749</sup> *Albeldense*, 34, p. 23. « *Fafilanem ducem, Pelagii patrem* », traduit par : « le duc Fafila, père de Pélage ». *Érudite*, 6,1, p. 38 : « *Pelagium, filium quondam Fafilani ducis ex semaine regio* », traduit par : « Pélage, fils de Fafila, qui avait été jadis duc de sang royal ».

<sup>750</sup> Un spathaire était un membre de la garde royale. *DRH trad.*, note 45, p. 146.

<sup>751</sup> *Rotense*, 6, 1, p. 38-39 : « *Pelagius quidam, spatarius Vitizani et Ruderici regum* », traduit par : « un certain Pélage, spathaire des rois Witiza et Rodrigue ».

<sup>752</sup> *Chronicon Mundi*, IV, 1, p. 223, 10-11 : « *Pelagius, filius suprafati ducis Fafile, spatarius regis Roderici* ».

<sup>753</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, 15, p. 95, 6 : « *Faffilam ducem patrem Pelagii* », et IV, 1, p. 114, 7 : « *spatarius* ».

<sup>754</sup> *PCG*, 546, p. 303, 6b-7b : « *al duc Ffafila, padre dell infante don Pelayo* ».

Quant à Alphonse I<sup>er</sup>, la *Chronique Albeldense* le présentait comme le fils de Pierre, duc des Cantabres<sup>755</sup>, sans autre précision sur ses origines, ce qui ferait de la monarchie astur-léonaise une royauté issue d'un goth (Pelayo) et d'un autochtone noble (Alphonse I<sup>er</sup>)<sup>756</sup>. La *Chronique d'Alphonse III* diffère un peu de ce modèle. La version *Rotense* ajoute à cela le fait que le duc Pierre descend d'une lignée royale<sup>757</sup>, renforçant ainsi le prestige du duc, tout en conservant l'ancrage local. La version *érudite* renforce l'origine royale en précisant qu'il descend des roi Léovigilde et Récarède<sup>758</sup>. Jusque-là, ces ajouts montrent la logique d'accumulation des chroniques, chacune reprenant la version précédente en y ajoutant un détail afin de préciser, développer, accentuer un point qui semble important. Alphonse I<sup>er</sup> passe ainsi de fils de duc à fils de duc issu d'une lignée royale et, enfin, à fils de duc issu de grands rois wisigoths. Sur ce point, les chroniques suivent la même logique et servent les vues néo-wisigothiques des rois Alphonse II et Alphonse III qui se présentent comme les successeurs légitimes de la monarchie de Tolède. De plus, une sorte de saut dans le temps établit un lien entre Récarède et Pierre et Alphonse I<sup>er</sup>. Ces derniers descendent de Récarède sans aucun intermédiaire connu, ce qui permet de se débarrasser habilement des autres descendants de Récarède dans la chronique : Ervige, Égica et Witiza, étant, comme nous le verrons plus loin, jugés responsables du déclin du Royaume.

C'est d'ailleurs probablement cette vision néo-wisigothique qui explique le changement de logique qui intervient sur un autre point. Dans l'*Albeldense* et la version *Rotense*, Pierre était duc de Cantabrie<sup>759</sup>, ce qui offrait une légitimité locale à son fils Alphonse I<sup>er</sup>, alors que dans la version *érudite*, il est le chef de l'armée des rois Égica et Witiza<sup>760</sup>. Cette fonction n'enlève rien au prestige d'Alphonse I<sup>er</sup>, elle renforce même sa légitimité militaire, mais l'ancrage local disparaît, les chroniqueurs jugeant sûrement que le lignage wisigoth devait primer. Cependant, cette dernière version n'est pas, à notre connaissance, reprise par la suite, soit que version « duc de Cantabrie » ait été trop ancrée dans l'imaginaire soit que la nécessité d'un rattachement total aux Wisigoths ait été moins impérieuse avec le temps, sans compter

<sup>755</sup> *Albeldense*, 38, p. 23 : « Adefonsus, Pelagii gener, regnauit annis XVIII. Iste Petri Cantabriae ducis filius fuit », traduit par : « Alphonse, gendre de Pelayo, régna dix-huit ans. Il était le fils de Pierre, duc de Cantabrie ».

<sup>756</sup> G. MARTIN, « Un récit... », p. 27-30.

<sup>757</sup> *Rotense*, 6, 4, p. 44 : « Adefonsus, filius Petri Cantabrorum ducis, ex regia prosapia », traduit par : « Alphonse, fils de Pierre, duc des Cantabres, de lignée royale ».

<sup>758</sup> *Érudite*, 8, 1, p. 45 : « filius Petri ducis <qui> ex semine Leuuigildi et reccaredi regum progenitus, tempore Egicani et Witizani princeps militiae fuit », traduit par : « fils du duc Pierre (qui), issu de la race des rois Léovigilde et Récarède, fut le chef de l'armée au temps d'Egica et de Witiza ».

<sup>759</sup> *Albeldense*, 38, p. 23 : « Petri Cantabriae ducis », traduit par : « Pierre, duc de Cantabrie ». *Rotense*, 6, 4, p. 44 : « Petri Cantabrorum ducis », traduit par : « Pierre, duc des Cantabres ».

<sup>760</sup> *Érudite*, 8, 1, p. 45 : « tempore Egicani et Witizani princeps militiae fuit », traduit par : « fut le chef de l'armée au temps d'Egica et de Witiza ».

que cette fonction est utilisée par Lucas de Tuy avec une autre finalité. Quoi qu'il en soit, les chroniques suivantes présentent Alphonse I<sup>er</sup> comme le fils du duc Pierre, duc des Cantabres, et descendant du roi Récarède<sup>761</sup>, symbole de la conversion au Catholicisme, le premier élément étant repris de l'*Albeldense* et de la *version Rotense*, et le second de la *version érudite*, preuve que cette version n'est pas rejetée en bloc mais que les chroniqueurs opèrent bel et bien des choix. Alphonse I<sup>er</sup> a donc les qualités lignagères nécessaires, il est noble et il descend d'un roi wisigoth emblématique. La légitimité et la continuité wisigothique sont ainsi établies.

Donnons quelques extraits de chroniques rédigées sous le règne d'Alphonse III :

<i>Chronique Albeldense</i>	<i>Chronique d'Alphonse III, version Rotense</i>	<i>Chronique d'Alphonse III, version érudite</i>
<i>Petri Cantabriae ducis filius fuit</i> <sup>762</sup> .	<i>Filius Petri Cantabrorum ducis, ex regia prosapia</i> <sup>763</sup> .	<i>Filius Petri ducis &lt;qui&gt; ex semine Leuwigildi et Reccaredi regum progenitus, tempore Egicani et Witizani princeps militiae fuit</i> <sup>764</sup> .

Et de chroniques rédigées au XIII<sup>e</sup> siècle :

<i>Chronicon Mundi</i>	<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<i>Adefonsus catholicus, Petri Cantabriensis ducis filius</i> <sup>765</sup> . <i>Fuerat namque Petrus ex Recaredi serenissimi Gotorum principis progenie ortus</i> <sup>766</sup> .	<i>Fuit filius Petri ducis Cantabrie</i> <sup>767</sup> . <i>Fuit autem Petrus dux ex progenie gloriosissimo principis Recharedi</i> <sup>768</sup> .	<i>Fijo que fue del duc don Pedro de Cantabria</i> <sup>769</sup> . <i>Don Alffonssso fue fijo del duc don Pedro de Cantabria</i> <sup>770</sup> . <i>Unie el duc don Pedro del linnage del mui noble rey Recaredo</i> <sup>771</sup> .

<sup>761</sup> Léovigilde disparaît, sans doute parce que, dans les chroniques, il persécute les catholiques, comme par exemple dans la *Chronique Albeldense*, 19, p. 21.

<sup>762</sup> *Albeldense*, 38, p. 23 : « il était le fils de Pierre, duc de Cantabrie ».

<sup>763</sup> *Rotense*, 6, 4, p. 44 : « fils de Pierre, duc des Cantabres, de lignée royale ».

<sup>764</sup> *Érudite*, 8, 1, p. 45 : « fils du duc Pierre (qui), issu de la race des rois Léovigilde et Récarède, fut le chef de l'armée au temps d'Egica et de Witiza ».

<sup>765</sup> *Chronicon Mundi*, IV, 6, p. 228, 1-2. *CM trad.*, p. 278 : « Alfonso Catholico, fijo de Pedro, duque de Cantabria ».

<sup>766</sup> *Chronicon Mundi*, IV, 8, p. 228, 2-3. *CM trad.*, p. 279 : « fue Pedro nascido de generacion de Recaredo, muy claro principe de los godos ».

<sup>767</sup> *De Rebus Hispanie*, IV, 5, p. 121, 12-13. *DRH trad.*, p. 165 : « fue hijo del duque Pedro de Cantabria ».

<sup>768</sup> *De Rebus Hispanie*, IV, 5, p. 121, 13-14. *DRH trad.*, p. 166 : « el duque Pedro era descendiente del gloriosissimo principe Recaredo ».

<sup>769</sup> *PCG*, 575, p. 328, 29a-33a.

<sup>770</sup> *PCG*, 580, p. 330, 26b-27b.

<sup>771</sup> *PCG*, 580, p. 330, 28-30.

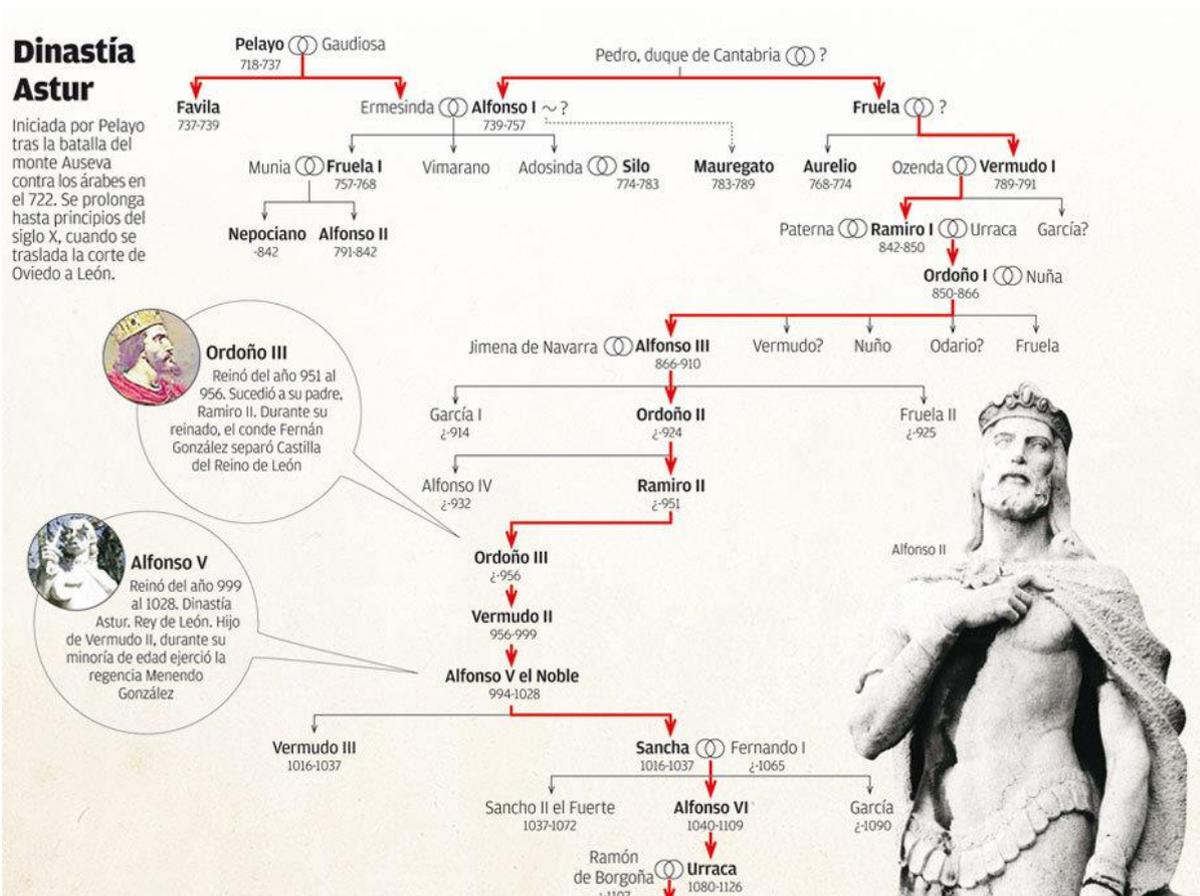
En outre, Lucas de Tuy, que suit le Roi Sage, introduit une nouveauté au sujet de Pelayo en présentant son père comme étant lui aussi duc des Cantabres. Selon notre analyse, cette origine ne prend son sens qu'au regard de celle d'Alphonse I<sup>er</sup>. Cette fonction paternelle rapproche et réunit Pelayo et son gendre. Leurs pères respectifs ont occupé la même fonction sous le royaume de Tolède, et après l'effondrement de celui-ci, les fils occupent à leur tour la même fonction. En outre, les deux hommes sont associés dans leur lutte commune contre l'envahisseur, Alphonse I<sup>er</sup> étant présenté comme un allié de Pelayo : « *entro en Asturias don Alffonso [...] pora ayudar en las batallas de Nuestro Sennor Dios al rey don Pelayo* »<sup>772</sup>. Dans la chronologie du récit, Alphonse I<sup>er</sup> est d'abord présenté comme le fils du duc des Cantabres, puis comme l'allié de Pelayo, qui lui fait ensuite épouser sa fille. Alphonse I<sup>er</sup> est donc légitimé dans un triple mouvement, par le sang, la symbolique et l'alliance qui n'intervient qu'en dernier lieu. Son mariage avec la fille de Pelayo et son origine royale mise en scène par la tradition historiographique en faisaient déjà un héritier légitime. Cependant, la fonction paternelle vient opportunément conforter le statut d'Alphonse I<sup>er</sup> et de sa famille, surtout compte-tenu du fait que ce sont finalement les descendants du frère d'Alphonse I<sup>er</sup>, Fruela, qui règnent définitivement sur les Asturies à partir de Ramire I<sup>er</sup>, roi des Asturies de 842 à 850. Le mariage avec Ermesinde, moins efficient puisqu'il ne relie qu'indirectement Pelayo à Fruela, est renforcé par le lien établi par la fonction des ducs Fafile et Pierre.

---

<sup>772</sup> PCG, 575, p. 328, 29a-33a.

## Dinastía Astur

Iniciada por Pelayo tras la batalla del monte Auseva contra los árabes en el 722. Se prolonga hasta principios del siglo X, cuando se traslada la corte de Oviedo a León.



Généalogie des rois des Asturies de Pelayo jusqu'à Urraca<sup>773</sup>

Bien que noble et wisigoth Pelayo n'est explicitement relié à aucun monarque wisigoth, si ce n'est lorsque les rédacteurs établissent une opposition entre ce héros providentiel et deux mauvais. En effet, Pelayo et son père sont harcelés par les rois Égica et Witiza. Égica envoie ainsi le duc Fafila en exil : « *este rey Egica echara de tierra et en desterramiento al duc Ffafila, padre dell inffante don Pelayo* »<sup>774</sup>, et son fils Witiza fait de même avec Pelayo après avoir tué son père Fafila : « *echo de la cibdad de Toledo en desterramiento all inffante don Pelayo, fijo del duc Ffafila de Cantabria* »<sup>775</sup>. L'éloignement, aussi bien symbolique que géographique, ne saurait être plus grand entre la famille de Witiza et celle de Pelayo. Égica et Witiza apparaissent d'ailleurs comme les parallèles négatifs du couple père-fils du modèle de création. S'il existe une promesse de descendance pour les uns, les autres sèment le malheur, la mort de Fafila et la destruction de l'Espagne. La répétition des termes « *echar ... en desterramiento* » permet d'unir le père et le fils à travers leurs actions néfastes, pendant que

<sup>773</sup> Javier RODRÍGUEZ MUÑOZ, « De Pelayo a Felipe VI », *La Nueva España*, 3 juin 2014, <https://www.lne.es/espana/2014/06/03/pelayo-felipe-vi/1594875.html>.

<sup>774</sup> PCG, 546, p. 303, 5b-7b.

<sup>775</sup> PCG, 549, p. 304, 43a-45a.

face à eux, l'autre père et l'autre fils sont aussi associés, mais dans la persécution subie, à travers la construction croisée : « *X padre de Y* » et « *Y fijo de X* ».

Puisque les deux principaux clans dont sont issus les rois goths – celui de Witiza, descendant de Récarède, et celui de Rodrigue descendant de Chindaswinthe – sont souillés, le sauveur de l'Espagne ne peut leur être rattaché. Alphonse I<sup>er</sup> descend en ligne directe de Récarède, sans intermédiaire suspect, comme si son père et lui descendaient directement de ce roi héros de la conversion de l'Espagne. Il y a eu nécessairement des échelons intermédiaires dans leur lignée – Récarède est décédé en 601 et Alphonse I<sup>er</sup> est devenu roi en 739 –, mais les sources n'indiquent rien et le rattachement à la lignée de Witiza apparaît comme impensable. Apparenter ainsi directement Alphonse I<sup>er</sup> à Récarède permet donc d'écarter les mauvais rois afin que leurs fautes ne viennent pas entacher l'arbre généalogique des rois asturiens et de leurs successeurs.

D'ailleurs, Pelayo n'a pas nécessairement besoin d'une ascendance royale. En effet, si la figure de Pelayo comme meneur de la rébellion est primordiale, dans les deux sens du terme – et cette légitimité-là lui est garantie par la charge de duc de son père –, ce ne sont pas ses descendants qui sont appelés à régner sur l'Espagne, mais ceux de Fruela, le frère d'Alphonse I<sup>er</sup>. C'est donc cette lignée-là qui a le plus besoin de légitimité. La légitimité du lignage, débarrassé des impuretés, est apportée par Récarède, et les éléments vus plus haut, non moins importants, permettent de relier cette lignée au héros salvateur de l'Espagne, Pelayo. Ensuite, les différents historiographes n'ont eu qu'à dérouler la lignée de Fruela afin de légitimer l'accession au trône des rois des Asturies, du León, de Castille et finalement d'Espagne. Un article paru en 2014 dans *La Nueva España* au moment de la proclamation de Felipe VI s'attache d'ailleurs à montrer la continuité de la monarchie espagnole depuis Pelayo<sup>776</sup>.

Alphonse X reprend donc le schéma de création qui repose sur le couple beau-père/gendre déjà développé par l'historiographie sans y introduire de grands changements. Cependant, il lui donne plus de pouvoir, notamment en utilisant l'élément introduit par Jiménez de Rada sur la fonction du père de Pelayo qui fait écho aux modèles mythiques développés au début de la chronique. Ces couples pères/fils ou beau-père/gendre tirent leur force des modèles extratextuels et s'autoalimentent entre eux à l'intérieur du récit. Pyrrhus est issu de la noblesse grecque comme son beau-père Hispan et, comme lui, il a migré de la

---

<sup>776</sup>J. RODRÍGUEZ MUÑOZ, *art. cit.*

Grèce vers l'Espagne. Alphonse I<sup>er</sup> est le fils du duc des Cantabres comme son beau-père et, comme lui, il a migré vers les Asturies. Ce schéma très performant, et qui permet une certaine souplesse narrative, est vraiment opérant, à la fois dans le passé et dans le présent puisque comme l'ont noté les spécialistes du mythe, la fonction du mythe est d'expliquer le présent. Tout comme Abraham et Moïse justifient la naissance d'Israël et Enée celle de Rome, les Cétubales donnent naissance aux Espagnols, Hispan apporte la monarchie en Espagne et Pelayo et Alphonse I<sup>er</sup> sont à l'origine des royaumes chrétiens en péninsule Ibérique. Même si la construction de ces trois moments clés des origines de l'Espagne repose notamment sur un couple fondateur, cela ne suffit pas pour autant à en faire un mythe de création. Nous avons en effet souligné deux points indispensables au schéma tripartite de création, l'idée de migration vers la terre promise – de préférence motivée par la volonté divine même si ce n'est pas toujours le cas –, et la promesse d'une descendance. Il nous faut à présent réexaminer les trois étapes clés afin de comprendre dans quelle mesure ces deux éléments, migration vers une terre promise et descendance, nourrissent le récit des origines de l'Espagne.

## **B. La terre promise**

L'expression « terre promise », utilisée à propos de la terre de Canaan (située entre la Méditerranée et le Jourdain) par les juifs et les chrétiens n'est pas présente dans la Bible, elle a été forgée *a posteriori* pour désigner le territoire vers lequel Dieu a envoyé Abraham puis Moïse.

Dieu a fait alliance avec Abraham et réitère cette alliance avec ses descendants, leur promettant de leur donner une terre. Un grand nombre de passages de la Bible font référence à cette promesse ou alliance. Citons par exemple : « à ta postérité je donne ce pays »<sup>777</sup>, « demeure au pays que je te dirai. Séjourne dans ce pays-ci, je serai avec toi et te bénirai. Car c'est à toi et à ta race que je donnerai tous ces pays-ci et je tiendrai le serment que j'ai fait à ton père Abraham »<sup>778</sup>, « le pays que j'ai donné à Abraham et à Isaac, je te le donne, et à ta postérité après toi je donnera ce pays »<sup>779</sup>, « c'est toi qui conduiras les Israélites au pays que je leur ai promis par serment »<sup>780</sup>, ou encore « [va] vers la terre dont j'ai dit par serment à

---

<sup>777</sup> *La Bible...*, Genèse 15:18.

<sup>778</sup> *La Bible...*, Genèse 26:2-3.

<sup>779</sup> *La Bible...*, Genèse 35:12.

<sup>780</sup> *La Bible...*, Deutéronome 31:23.

Abraham, Isaac et Jacob que je la donnerais à leur descendance »<sup>781</sup>. Les notions de don et de promesse sont explicites. Cependant, le concept de « terre promise » ne fait pas seulement référence au don et à la promesse, elle implique aussi la migration. Dieu dit en effet à Abraham « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai »<sup>782</sup> et à Moïse « va, monte d'ici, toi et le peuple que tu as fait monter du pays d'Égypte »<sup>783</sup>. Le voyage s'accompagne ensuite d'épreuves, notamment symbolisées par l'Exode d'Israël hors d'Égypte (décrit dans les livres de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome).

L'accomplissement de la promesse de Dieu se déroule donc en plusieurs temps, l'annonce de l'alliance, le voyage et la prise de possession de la terre. Même si le Seigneur a octroyé la terre à son peuple, ce dernier ne peut en prendre immédiatement possession. En effet, une fois arrivés en terre de Canaan, les Hébreux ne sont pas encore les maîtres des lieux. Ainsi, lorsque Sara meurt à Hébron, Abraham souhaite l'y enterrer et dit ceci aux Hittites : « je suis chez vous un étranger et un résident. Accordez-moi chez vous une possession funéraire pour que j'enlève mon mort et l'enterre »<sup>784</sup>. Le patriarche se présente comme un étranger sur la terre qui lui a pourtant été promise par Dieu. La Bible parle explicitement de conquête quand le Seigneur s'adresse aux Hébreux en ces termes : « vous posséderez ce pays et vous y demeurerez »<sup>785</sup>. Puis, lorsque les Hébreux arrivent à Canaan, même si Dieu leur apporte son aide, il leur faut conquérir la ville de Jéricho<sup>786</sup> pour s'emparer de la terre promise.

Par ailleurs, le pays de Canaan n'est pas décrit longuement dans la Bible, mais plusieurs passages montrent qu'il s'agit d'un heureux pays<sup>787</sup>, d'une terre fertile et abondante. L'image qui revient le plus est celle d'une terre où ruissellent le lait et le miel<sup>788</sup>, et l'huile, le vin, les farines, les fruits et les métaux sont aussi cités :

---

<sup>781</sup> *La Bible...*, Exode 33:1.

<sup>782</sup> *La Bible...*, Genèse 12:1.

<sup>783</sup> *La Bible...*, Exode 33:1.

<sup>784</sup> *La Bible...*, Genèse 23:4.

<sup>785</sup> *La Bible...*, Nombres 33:53.

<sup>786</sup> *La Bible...*, Josué 6:2-5 : « Yahvé dit alors à Josué : "Vois ! Je livre entre tes mains Jéricho et son roi, gens d'élite. Vous tous les combattants, vous contournez la ville (pour en faire une fois le tour, et pendant six jours tu feras de même. Sept prêtres porteront en avant de l'arche sept trompes en corne de bélier. Le septième jour, vous ferez sept fois le tour de la ville et les prêtres sonneront de la trompe). Lorsque la corne de bélier retentira (quand vous entendrez le son de la trompe), tout le peuple poussera un grand cri de guerre et le rempart de la ville s'écroulera sur place ; alors le peuple montera, chacun droit devant soi" ».

<sup>787</sup> *La Bible...*, Exode 3:8 et Deutéronome 8:7.

<sup>788</sup> *La Bible...*, Exode 3:8, 3:17, 13:5, 33:3, Nombres 13:27, Deutéronome 6:3, 26:9, Job 20:17, Jérémie 32:22...

Pays de froment et d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers, pays d'oliviers, d'huile et de miel, pays où le pain ne te sera pas mesuré et où tu ne manqueras de rien, pays où il y a des pierres de fer et d'où tu extrairas, dans la montagne, le bronze<sup>789</sup>.

Il lui fait chevaucher les hauteurs de la terre, il le nourrit des produits des montagnes, il lui fait goûter le miel du rocher et l'huile de la pierre dure, le lait caillé des vaches et le lait des brebis avec la graisse des pâturages, les béliers, race du Bashân, et les boucs avec la graisse des grains du froment, et pour la boisson le sang de la grappe qui fermente<sup>790</sup>.

La Bible fait aussi référence aux nombreux cours d'eau qui irriguent le pays et garantissent ainsi sa fertilité : « mais Yahvé ton Dieu te conduit vers un heureux pays, pays de cours d'eau, de sources qui sourdent de l'abîme dans les vallées comme dans les montagnes »<sup>791</sup>. La terre promise de la Bible s'appuie sur plusieurs éléments : une terre riche et abondante, la nécessaire migration et la conquête qui sont des éléments qu'Alphonse X reprend à son compte pour écrire son histoire de l'Espagne.

La position géographique de la péninsule Ibérique en Europe fait de l'Espagne un pays littéralement au bout du monde. Dans l'Antiquité et au Moyen Âge, voyager vers l'Espagne c'est voyager vers les limites occidentales du monde connu. Nous avons vu que lorsqu'Hercule arrive, il fait ériger plusieurs statues, une à Cadix et l'autre à Séville. La première indique « *estos son los moiones de Hercules* »<sup>792</sup>. Cette statue sert donc de borne, elle délimite l'Europe ; les rédacteurs écrivent ainsi à propos de Cadix « *aquel logar [...] estaua en el comienço doccident* »<sup>793</sup>. De plus, la statue tient une clé dans sa main droite, et la chronique rapproche explicitement cette statue d'une porte en disant « *cuemo que querie abrir puerta* »<sup>794</sup>. La tour surmontée de cette statue est symboliquement la porte d'entrée vers le continent. La seconde statue indique « *fasta aqui llego Hercule* »<sup>795</sup>. La préposition « *fasta* » indique le mouvement et l'idée d'atteindre une certaine limite, et implique qu'Hercule n'envisage pas d'aller plus loin. La péninsule apparaît donc comme le terme d'un voyage dans lequel Hercule est accompagné d'Hispan. Lorsque Hercule repart vers l'Est, il confie la péninsule à ses compagnons – la chronique précise « *yentes que troxiera consigo* »<sup>796</sup> – parmi lesquels se trouve son neveu.

---

<sup>789</sup> *La Bible...*, Deutéronome 8:8-9.

<sup>790</sup> *La Bible...*, Deutéronome 32:13-14.

<sup>791</sup> *La Bible...*, Deutéronome 8:7.

<sup>792</sup> *PCG*, 5, p. 8, 13b.

<sup>793</sup> *PCG*, 5, p. 8, 5b-6b.

<sup>794</sup> *PCG*, 5, p. 8, 9b-11.

<sup>795</sup> *PCG*, 6, p. 8, 46b.

<sup>796</sup> *PCG*, 8, p. 10, 56b.

Le voyage des Cétubales et celui d'Hercule ne sont pas décrits dans la chronique alphonsine avec précision, mais le texte précise que ces déplacements n'ont pas été aisés. En effet, les premiers ont essuyé la colère divine à Babel, ce qui a provoqué la séparation des hommes et leur errance ou périple vers une terre qui les accueillerait : « *andudieron por muchas tierras, buscando logar pora poblar de que se pagassen, fasta que llegaron a parte doccident* »<sup>797</sup>.

En ce qui concerne Hercule, la chronique cite ses aventures avant de venir en Espagne<sup>798</sup>, notamment ses combats contre les Amazones, contre le lion de Némée, l'hydre de Lerne ou le taureau crétois – ces trois dernières tâches faisant partie des douze travaux d'Hercule. Après ces aventures, il gagne la Péninsule<sup>799</sup> où il se met en quête d'un lieu pour installer la ville qui sera Séville : « *fue yendo por el [Guadalquivir] fasta que llego al logar o es agora Seuilla poblada, e siempre yuan catando por la ribera o fallarien buen logar o poblasen una grand cibdat, e no fallaron otro ninguno tan bueno cuemo aquel* »<sup>800</sup>.

Dans les deux cas, les protagonistes sont à la recherche du meilleur lieu pour s'installer – cela est indiqué par les verbes *buscar* et *catar* –, et trouvent ce qu'ils cherchent en Espagne, terme de leur voyage (Hercule repart, mais sa postérité, Hispan, reste), comme le montrent les expressions « *fasta que llegaron* » pour les Cétubales, et « *fasta que llego* » pour Hercule.

Quant à Pelayo, bien qu'il soit originaire d'Espagne, il doit entreprendre un voyage pour fuir la cruauté du roi Witiza qui a tué son père et qui veut maintenant s'en prendre à lui. Il est contraint à l'exil d'abord vers la Cantabrie, puis vers les Asturies après l'invasion musulmane.

Les Cétubales ont doublement reçu pour mission divine de migrer, une première fois après le Déluge et une seconde fois comme punition après la construction de la Tour de Babel<sup>801</sup>. Quant à Pelayo, il ne reçoit pas explicitement l'ordre de monter vers la Cantabrie, mais c'est grâce à Dieu qu'il survit à l'attaque de Witiza, ce qui provoque sa fuite. Les rédacteurs utilisent l'expression « *Dios querie* »<sup>802</sup>, la volonté de Dieu est explicite, et au moment où les Astures se réunissent autour de lui, Pelayo est qualifié de « *mandadero de Dios* »<sup>803</sup>. Seuls Hercule et Hispan ne reçoivent pas l'injonction divine de quitter leur terre

---

<sup>797</sup> PCG, 3, p. 6, 38a-41a.

<sup>798</sup> PCG, 4 p. 8, 4a-43a.

<sup>799</sup> PCG, 5, p. 8, 48a-50a.

<sup>800</sup> PCG, 5, p. 8, 19b-25b.

<sup>801</sup> Voir p. 102.

<sup>802</sup> PCG, 552, p. 306, 14b-17b.

<sup>803</sup> PCG, 565, p. 320, 11a.

natale, mais la présentation de leur voyage est tout de même semblable à celui des Cétubales et de Pelayo.

Le topique du voyage, voire de l'errance, caractérise d'ailleurs l'arrivée d'autres personnages ou peuples en Espagne. Les rédacteurs racontent que le roi Rocas a quitté l'Éden à la recherche du savoir, et qu'il est passé par Troie et la future Rome avant d'arriver en Espagne, ce qui implique un long voyage. Surtout, son voyage est décrit en ces termes « *començo dir duna tierra en otra* »<sup>804</sup>. Cette expression, renforcée par l'idée de quête, provoque la même impression d'errance.

C'est aussi le cas des Wisigoths, conformément au récit qu'en fait Jiménez de Rada.

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<p><i>Hanc, ut diximus, peragratis fere omnibus et optentis Asiae et Europe provincibus et experti bella et certamina et mansiones varias, quibus insederant, atuentes locorum comoda, ipsam omnibus pretulerunt, eo quod inter omnes mundi provincias specialibus ubertatis titulis redundabat</i><sup>805</sup>.</p>	<p><i>Ca desde que los godos andidieron por las tierras de la una part et de la otra prouandolas por guerras et por batallas et conquiriendo muchos logares en las prouincias de Asia et de Europa, assi como diximos, prouando muchas moradas en cada logar et catando bien et escogiendo entre todas las tierras el mas prouechoso logar, fallaron que Espanna era el meior de todos, et muchol preciaron mas que a ninguno de los otros</i><sup>806</sup>.</p>

Cependant, ce passage de la *Estoria de España* n'est pas une simple traduction de ce que Jiménez de Rada a écrit. Alphonse X retravaille ce passage et insiste davantage sur deux aspects du voyage des Wisigoths, l'errance et le choix. L'expression « *andidieron por las tierras de la una part et de la otra* » est plus visuelle et rend mieux l'idée de mouvement, d'allées et venues à travers l'Asie et l'Europe. Quant aux verbes « *prouando* », « *catando bien* », « *escogiendo* », puis « *fallaron* », ils soulignent l'idée de recherche. Les expressions « *muchas* », « *cada logar* » et « *entre todas las tierras* » accentuent encore l'impression de longue recherche, de prospection, en montrant que les Wisigoths ont vraiment parcouru le monde connu pour trouver le meilleur endroit possible pour s'établir, et cet endroit n'est autre – évidemment – que l'Espagne.

<sup>804</sup> PCG, 11, p. 12, 39b-40b.

<sup>805</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, 21, p. 105, 24-29. DRH trad., p. 149 : « *a ésta – después de recorrer, según he dicho, y conquistar casi todas las provincias de Asia y Europa y tras sufrir guerras y contiendas –, teniendo en cuenta la comodidad de los lugares y las diversas sedes en las que se habían establecido, la prefirieron a todas, porque excedía por méritos propios de fertilidad a todas las tierras del mundo* ».

<sup>806</sup> PCG, 558, p. 311, 25a-35a.

Le chemin pour rejoindre la péninsule Ibérique est semblable à celui que les Hébreux ont emprunté pour rejoindre la terre promise, il peut s'apparenter à une errance et il est semé d'embûches, d'épreuves – au sens propre du terme si l'on pense aux travaux d'Hercule. Tous ceux qui ont conquis l'Espagne ont donc suivi un dur voyage qui les a menés jusque-là. Cependant, comme le pays de Canaan, la Péninsule ne s'obtient pas si facilement, et la fin du voyage ne signifie pas l'appropriation de la terre.

Hormis les Cétubales qui ne rencontrent pas de résistance puisque par définition ils étaient les seuls hommes dans cette région – même si leur installation est tout de même décrite en plusieurs temps, d'abord la vallée de l'Èbre puis le reste de la Péninsule –, les nouveaux arrivants doivent se battre au terme de leur migration pour s'approprier la terre. Hercule affronte notamment le géant Géryon qu'il tue à La Corogne<sup>807</sup>. Quant à Pelayo, il doit d'abord empêcher la conquête des Asturies par les envahisseurs, puis se lancer dans la (re)conquête du reste de l'Espagne, tâche qui occupera les descendants d'Alphonse X pour encore deux siècles. Les deux miracles de la bataille de Covadonga (722)<sup>808</sup> ne sont d'ailleurs pas sans rappeler deux épisodes de l'Exode hors d'Égypte, le passage de la Mer Rouge et la bataille de Jéricho. En effet, les Astures trouvent refuge dans une grotte où Dieu les protège après qu'ils en ont appelé à l'intercession du Christ et de la Vierge<sup>809</sup>. Dans un inversement de situation, Dieu n'abat pas les murs de la cité mais renforce ceux de la grotte, « *e es miu seguro logar bien como si Dios se le fiziesse pora esto* »<sup>810</sup>. Tous les projectiles lancés par les ennemis leur reviennent et les tuent<sup>811</sup>. Ensuite, les musulmans survivants, pris en étau, sont ensevelis par le glissement de terrain provoqué par Dieu et qui les précipite au fond de la rivière Deva. Ici ce n'est pas la mer qui se referme sur eux mais la montagne, avec une même issue, la noyade. De fait, la chronique compare explicitement l'aide apportée par Dieu à Pelayo à celle apportée aux Hébreux lors du passage de la Mer Rouge : « *e este nueuo miraglo daquell affogamiento fizo Dios a pro de los cristianos de Espanna [...], assi como fizo a los fijos de Israel quando les saco del catiuero de Pharaon rey de Egipto et affogo a ell et a todos los suyos en la mar* »<sup>812</sup>. Le Seigneur protège ainsi à la fois son peuple et sa terre.

---

<sup>807</sup> PCG, 7, p. 9, 17b-55b.

<sup>808</sup> P. HENRIET, « Le jour où la "reconquête" commença... », 2 : « sa date est le plus souvent fixée à 722 mais on donne parfois 737 ».

<sup>809</sup> PCG, 568, p. 323, 26a-36a et 44a-47a.

<sup>810</sup> PCG, 567, p. 322, 5b-7b.

<sup>811</sup> PCG, 568, p. 323, 9b-15b.

<sup>812</sup> PCG, 568, p. 323, 33b-40b. La même idée se trouve déjà dans la *Chronique d'Alphonse III, Érudite*, 6.3, p. 43-44 : « *sed recordamini quia qui in Rubro Mari Aegyptios Israelem persequentes demersit, ipse, hos Arabes Ecclesiam Domini persequentes, immensa montis mole oppressit* », « mais rappelez-vous que celui qui engloutit dans la Mer Rouge les Égyptiens qui poursuivaient Israël, fut celui-là même qui écrasa par l'énorme masse de la

Un parallèle s'établit entre la notion de Terre Promise et l'Espagne, et entre le peuple élu et les chrétiens de la péninsule, sauvés par Dieu dans des conditions similaires. Les combats de Pelayo sont appelés les « *batallas de Nuestro Sennor Dios* »<sup>813</sup>, ce qui montre que Pelayo n'est autre que le bras de Dieu en Espagne et que défendre l'Espagne revient à défendre Dieu. Les termes « *miraglo* »<sup>814</sup> et « *mandadero de Dios* » et la référence explicite à la sortie d'Égypte permettent d'associer Pelayo et Moïse<sup>815</sup>, la bataille Covadonga, le passage de la Mer Rouge et la bataille de Jéricho.

De plus, l'Espagne est semblable au pays de Canaan si l'on en croit l'éloge fait par la chronique et connu sous le nom de « *loor de Espanna* », traduction du *De Rebus Hispaniae*, dont la version est largement inspirée d'Isidore de Séville. L'éloge contient des éléments différents de celui du pays de Canaan, notamment des références à la force militaire à travers des expressions telles que « *segura et bastida de castiellos* »<sup>816</sup> ou « *nin se eguale ninguna [tierra] a ella en fortalezas* »<sup>817</sup>. Cependant, le cœur de la glorification s'appuie sur les mêmes ressorts et est essentiellement une ode à la fertilité de l'Espagne. La description insiste sur l'irrigation des terres grâce aux nombreux cours d'eau :

*Ca riega se con cinco rios cabdales que son Ebro, Duero, Taio, Guadalquiuil, Guadiana [...] et por la bondad de la tierra et ell humor de los rios lieuan muchos fructos et son abundados. Espanna la mayor parte della se riega de arroyos et de fuentes, et nunqual minguan poços cada logar o los a mester*<sup>818</sup>.

La répétition du verbe « *riegase* » et l'énumération des fleuves, l'allusion aux puits soulignent l'importance de l'eau dans les récoltes, ce qui est directement lié à la richesse d'un royaume dans l'Antiquité et au Moyen Âge ainsi qu'à la survie de ses sujets, tributaire d'une éventuelle sécheresse apportant famine et désolation. La description fait donc aussi la part belle à l'abondance des récoltes et de ce que l'on qualifierait aujourd'hui de produits agricoles, ainsi qu'au bétail :

---

montagne ces Arabes qui persécutaient l'Église du Seigneur. La version *Rotense* est quasiment identique au mot près.

<sup>813</sup> *PCG*, 575, p. 328, 32a-33a.

<sup>814</sup> *PCG*, p. 321, 14 ; 568, p. 323, 13b et 34b.

<sup>815</sup> Preuve que Pelayo était bien associé à Moïse est que dans la *Chronique Sarrasine*, rédigée en 1443 par Pedro de Corral, la mère de Pelayo l'abandonne sur le fleuve. Il s'agit d'un thème très répandu dans les récits mythiques, même antérieurs à la Bible, mais il semble évident que cet abandon fait référence à Moïse compte tenu de la comparaison avec la Sortie d'Égypte. Inés de la FLOR CRAMER, *Los grupos políticos y sociales en la Crónica sarracina*, New-York : Peter Lang Publishing, 2005, p. 89-91.

<sup>816</sup> *PCG*, 558, p. 311, 14b.

<sup>817</sup> *PCG*, 558, p. 311, 31b-32b.

<sup>818</sup> *PCG*, 558, p. 311, 51a-8b.

*Espanna es abundada de mieses, deleytosa de fructas, viciosa de pescados, sabrosa de leche et de todas las cosas que se della fazen; lena de uenados et de caça, cubierta de ganados, loçana de cauillos, prouechosa de mulos [...], alegre por buenos uinos, ffolgada de abondamiento de pan*<sup>819</sup>.

*Briosa de sirgo et de quanto se faze del, dulce de miel et de açucar, alumbrada de cera, complida de olio, alegre de açafra*<sup>820</sup>.

Certains éléments font écho à la description du pays de Canaan, particulièrement le lait, le miel ou l'huile. Les rédacteurs, à la suite de Jiménez de Rada et dans une moindre mesure d'Isidore de Séville, mettent aussi l'accent sur les minerais, synonymes de richesse, comme les métaux précieux et le sel, ou indispensables pour la fabrication de l'armement :

*Rica de metales, de plomo, de estanno, de argent uiuo, de fierro, de arambre, de plata, de oro, de piedras preciosas, de toda manera de piedra marmol, de sales de mar et de salinas de tierra et de sal en penas, et dotros mineros muchos: azil, almagra, greda, alumbre et otros muchos de quantos se fallan en otras tierras*<sup>821</sup>.

À plusieurs reprises le texte insiste sur l'abondance et le fait que l'Espagne n'ait pas son pareil en la matière : « *ca entre todas las tierras del mundo Espanna a una estremança de abondamiento et de bondad mas que otra tierra ninguna* »<sup>822</sup>, et un peu plus loin : « *complida de todo bien; non a tierra en el mundo que la semeie en abondança* »<sup>823</sup>. Cet éloge de la péninsule Ibérique fait écho au voyage des Cétubales, d'Hercule et des Goths qui ont traversé tout ou partie du monde connu avant de choisir de s'établir en Espagne.

La chronique souligne aussi le lien existant entre Dieu et l'Espagne. En effet, Alphonse X, comme Jiménez de Rada, affirme que l'Espagne n'est pas n'importe quel territoire, elle occupe au contraire une place à part au sein de la Création. Lorsqu'il écrit « *entre todas las tierras que ell onrro mas, Espanna la de occidente fue* »<sup>824</sup>, il crée une hiérarchie des nations, ou plutôt des patries puisqu'il est ici question de terre, et il impose l'Espagne à la première place. Insistant sur la préférence de Dieu pour l'Espagne, la chronique précise que Dieu l'a pourvue de tout ce que l'homme peut désirer : « *ca a esta abasto el de todas aquellas cosas que omne suel cobdiciar* »<sup>825</sup>. Plus que n'importe quelle

---

<sup>819</sup> PCG, 558, p. 311, 9b-16b.

<sup>820</sup> PCG, 558, p. 311, 23b-26b.

<sup>821</sup> PCG, 558, p. 311, 16b-23b.

<sup>822</sup> PCG, 558, p. 311, 35a-37a.

<sup>823</sup> PCG, 558, p. 311, 30b-31b.

<sup>824</sup> PCG, 558, p. 311, 22a-23a.

<sup>825</sup> PCG, 558, p. 311, 23a-25a.

autre terre, Dieu en a fait un paradis pour l'homme, et c'est ce qu'assurent les rédacteurs : « *esta Espanna que dezimos tal es como el parayso de Dios* »<sup>826</sup> .

Dans le récit alphonsin, l'Espagne partage donc certaines caractéristiques avec la terre promise de la Bible. L'abondance, la fertilité règnent et les richesses de l'Espagne sont sans égales, ce qui en fait une terre favorisée par Dieu entre toutes, et de fait semblable au Paradis. Le Seigneur montre en effet à plusieurs reprises sa préférence pour la Péninsule, que ce soit lors de la Création ou en 711, lorsqu'il protège les Asturies de l'envahisseur en y envoyant Pelayo qui partage à son tour plusieurs points communs avec les patriarches bibliques. Bien qu'il ne guide pas explicitement les hommes vers ce Paradis – à aucun moment la chronique n'affirme que Dieu ou ses anges s'adressent aux Espagnols – le topos de l'errance, la nécessité de la conquête malgré la propriété perçue comme légitime, les points communs des éloges sont autant d'éléments qui esquissent une certaine image de la péninsule Ibérique et qui la rapproche du pays de Canaan et de l'Éden.

### **C. La descendance promise**

L'autre aspect important du schéma tripartite du mythe de création est la descendance promise au père et engendrée réellement ou symboliquement par le fils. Dans cette perspective, les descendants ont alors pour rôle d'accompagner et de perpétuer l'ordre social, politique ou religieux instauré par le fils. Le mythe de création ne peut exister qu'à condition qu'il corresponde d'une façon ou d'une autre à un aspect de la société qui est – ou que l'on voudrait – toujours en vigueur, c'est-à-dire si les hommes qui se reconnaissent comme les descendants maintiennent l'ordre censé avoir été fondé par leur ancêtre.

#### **a. Les Cétubales**

Les Cétubales, envoyés par Dieu pour parcourir le monde, sont doublement à l'origine de la vie en Espagne. D'une part, ce sont les premiers êtres humains qui pénètrent dans la péninsule Ibérique après le Déluge, et d'autre part, ils ont donné naissance aux Espagnols lorsqu'ils se sont installés dans la vallée de l'Èbre, berceau de la vie en Espagne. Ils sont donc la source, le commencement de toute vie dans cette région. Le fait que les rédacteurs ne

---

<sup>826</sup> PCG, 558, p. 311, 50a-51a.

parlent pas des Ibères comme Jiménez de Rada, mais directement et uniquement des Espagnols témoigne de leur volonté de lier l'histoire de l'Espagne à celle des Espagnols<sup>827</sup>. Les descendants de Tubal ont été envoyés en Espagne où ils sont devenus les Espagnols. Selon le récit, tous les êtres humains ayant vécu en péninsule Ibérique depuis le Déluge sont des Espagnols. Ils seront modelés, façonnés, civilisés par les dominations successives, mais ils sont déjà Espagnols. La descendance des Cétubales est primordiale dans les deux sens du terme, elle est la plus ancienne et la plus essentielle.

### **b. Hercule et Hispan**

Hercule et Hispan ont introduit la royauté en Espagne. Hispan est le premier personnage que les rédacteurs désignent comme roi, il fixe sa capitale à Cadix. Ce premier roi n'a pas été élu comme pouvaient l'être les Wisigoths, il est devenu roi parce qu'il était le neveu d'Hercule. Hercule n'étant pas mort, il n'a pas hérité de l'Espagne au sens strict du terme, mais il n'a pas été élu par les nobles ou choisi parmi eux. La *Estoria de España* précise qu'Hercule a confié les villes à ses compagnons, mais que la péninsule revint à son neveu : « *puso en cada logar omnes de so linage. E sobre todos fizo sennor un so sobrino* »<sup>828</sup>. Contrairement à Jiménez de Rada qui faisait d'Hispan un noble élevé par Hercule, le lien de parenté introduit par Alphonse X permet de montrer que dès les origines de la monarchie en Espagne, il s'agissait d'une monarchie héréditaire et non élective, version bien plus en accord avec la conception alphonsine de la royauté. Hercule et Hispan ont ainsi donné la monarchie héréditaire à l'Espagne, ainsi que son nom, choisi par Hercule à partir du nom d'Hispan. Ils ont aussi amené une part de civilisation en Espagne. Hercule était accompagné d'Atlas lorsqu'il est arrivé et il a affronté et vaincu le géant Géryon<sup>829</sup>, tyran et voleur, ce qui fait de lui le héros civilisé<sup>830</sup> qui libère la terre du monstre. Quant à Hispan, les rédacteurs lui attribuent la construction de l'aqueduc de Séville et du système très ingénieux du phare de La Corogne<sup>831</sup>.

À ce propos Adeline Rucquoi affirme que « c'est avec Hercule que commence réellement la fondation des villes, c'est-à-dire que l'on passe de l'état de nature à celui de la

---

<sup>827</sup> Voir p. 131.

<sup>828</sup> *PCG*, 8, p. 11, 1a-3a.

<sup>829</sup> *PCG*, 7, p. 9, 13b-56b.

<sup>830</sup> François DELPECH, « Adoradores del Fuego en Al-Andalus. Reflexiones sobre la prehistoria mítica de España », in : J. A GONZÁLEZ ALCANTUD et M. J. BUXÓ REY (éd.), *El Fuego. Mitos, ritos y realidades*, Barcelone : éd. Anthropos, 1997, p. 41-74, p. 43.

<sup>831</sup> Voir p. 108.

civilisation, cette dernière étant grecque par excellence »<sup>832</sup>. En effet, selon l'historienne, les villes, espaces civilisés (*civitas*) s'opposaient aux « déserts » barbares<sup>833</sup>. Dès lors, celui qui fonde des villes implante la civilisation. Si nous adhérons pleinement à l'analyse proposée par Adeline Rucquoi, il nous semble cependant qu'elle emprunte un raccourci trop commode. Il est en effet très tentant de confier à un héros grec l'émergence de la civilisation, mais Hercule n'est pas le premier fondateur, les Cétubales ont fondé Oca, Calahorra, Tarazona et Saragosse ainsi que d'autres régions non spécifiées. Certes les Cétubales sont un peuple lointain, en dehors de la chronologie et sans personnage identifié, cependant nous ne sommes pas certain que cela fasse une différence pour un chrétien du XIII<sup>e</sup> siècle, sûrement persuadé du caractère historique de tous les personnages présentés dans la Bible. De plus, le premier personnage personnifiant la sagesse et parvenant à dompter la nature est le roi Rocas, épigone d'Alphonse X, antérieur à Hercule dans le récit. En revanche, nous rejoignons d'une certaine façon l'historienne, Hercule étant plutôt responsable du retour de la civilisation, disparue suite à un cataclysme.

### c. Sécheresse et récréation

Un épisode étrange, et à notre connaissance inédit dans l'historiographie castillane, introduit une série de catastrophes climatiques en Espagne. Tout d'abord une sécheresse assèche la terre, les fleuves et les végétaux, puis un vent semblable au feu déracine tous les végétaux et finalement survient un déluge réparateur de trois ans :

- *Uino la grand seca que duro XXVI annos que no lloio en Espanna [...] e toda la tierra fue perduda e yerma que non finco ninguna cosa en ella*<sup>834</sup>.
- *El postremer anno de la seca. fizo un uiento tan grande que todos los arboles derribo por que los fallo secos, e tan grand fue el poluo que fizo con aquel uiento que semeiaua fumo, e cuydauan que ardie toda la tierra*<sup>835</sup>.
- *E depues uinieron tres annos que numqua fizo al sino llover, de guisa que toda la tierra era cubierta dagua que semeiaua mar, e fue combrando todo lo que era perdudo*<sup>836</sup>.

<sup>832</sup> A. RUCQUOI, « Le héros avant le saint... », p. 56.

<sup>833</sup> A. RUCQUOI, « Les villes d'Espagne... », p. 3. « Dès l'origine, en Espagne, la memoria de la civitas paraît effectivement s'être confondue avec celui de la *communitas* du royaume, dont l'espace fut divisé entre un monde "civilisé", constitué par un ensemble de villes, et son opposé, la barbarie, les "déserts" où vivaient les *rustici* et les *barbari* qui ne constituaient pas une *societas*. La cité (*civitas*), disait Isidore de Séville dans ses *Étymologies*, au début du VII<sup>e</sup> siècle, est "une multitude d'hommes unie par le lien de la société, appelée ainsi en raison des citoyens, c'est-à-dire des habitants mêmes de la ville (*urbs*) ». *Étymologies...*, XV, 2, 1-6, p. 226-227.

<sup>834</sup> PCG, 13, p. 14, 1a-8a.

<sup>835</sup> PCG, 13, p. 14, 13a-18a.

<sup>836</sup> PCG, 13, p. 14, 18a-22a.

Cette sécheresse fait suite à la discorde survenue entre les deux fils de Rocas après sa mort. L'un conserve la tour construite par leur père tandis que l'autre en construit une autre pour lui-même<sup>837</sup>. La rivalité entre les deux frères renvoie au thème mythique des frères ennemis. L'anthropologue Clyde Kluckhohn, cité par René Girard, affirme qu'il s'agit du type de conflit le plus fréquent dans les mythes<sup>838</sup>. On le retrouve notamment – avec une issue différente – en Égypte avec Seth et Osiris, à Rome avec Remus et Romulus, dans la Bible avec Caïn et Abel ou encore Jacob et Ésaü. Ce type de conflit est d'autant plus fréquent dans les mythes qu'ils n'appartiennent pas seulement au récit mythique mais aussi à la réalité extralittéraire :

Ce n'est pas dans les mythes seulement que les frères sont à la fois rapprochés et séparés par une même fascination, celle de l'objet qu'ils désirent ardemment tous les deux et qu'ils ne veulent ou ne peuvent partager, un trône, une femme, ou, de façon plus générale, l'héritage paternel. Les frères ennemis, à la différence des jumeaux, sont à cheval sur la désymbolisation purement symbolique et la désymbolisation réelle, la vraie crise sacrificielle<sup>839</sup>.

C'est alors que la sécheresse frappe l'Espagne, fait périr les frères ennemis<sup>840</sup> et pousse les habitants à fuir pour se réfugier au-delà des Pyrénées<sup>841</sup>, ce qui implique que seule l'Espagne est visée par le courroux divin. De plus, le décès des frères, sans évocation d'une quelconque descendance laisse penser que leur lignée s'est éteinte, comme celle de Caïn dans la Bible. En effet, dans la Bible, le meurtre commis par Caïn est puni de la malédiction de Dieu<sup>842</sup>, et à terme sa descendance disparaît. De fait, l'humanité est issue d'Abel et non de Caïn, car Noé et sa famille, seuls survivants humains du Déluge, descendent d'Abel. Si l'on suit la logique de la punition biblique, la civilisation ne peut être issue du frère coupable<sup>843</sup>, ou en l'occurrence des frères coupables puisque la chronique parle de « *desabenencia entrellos* »<sup>844</sup>, sans nommer de responsable précis. La rivalité autour de la tour rappelle d'ailleurs la construction de la tour de Babel, elle aussi source d'un châtement divin. Si la première tour renvoyait à Rocas et à sa sagesse, la seconde n'est que le symbole de la discorde fraternelle. Le conflit entre frères et la nature déchaînée qui prive la terre de toute forme de vie – que ce soit la végétation asséchée qui finit par être arrachée par le vent, ou la population qui a fui –, sont autant d'éléments qui renvoient au meurtre d'Abel et au Déluge,

---

<sup>837</sup> PCG, 13, p. 13, 49b-43b.

<sup>838</sup> René GIRARD, *La violence et le sacré*, Paris : Bernard Grasset, 1972, p. 93.

<sup>839</sup> *Ibid.*, p.96.

<sup>840</sup> PCG, 13, p. 14, 4a.

<sup>841</sup> PCG, 13, p. 14, 9a.

<sup>842</sup> *La Bible...*, Genèse 4:11.

<sup>843</sup> Contrairement à Rome fondée par Romulus bien qu'il soit responsable de la mort de son frère.

<sup>844</sup> PCG, 13, p. 13, 51b.

soit deux épisodes bibliques en lien avec la punition réunis ici en un seul épisode. La formule « *dizien que Dios la auie ayrada* »<sup>845</sup> ne laisse guère de doute quant à l'origine de la sécheresse. L'expression « *llantos dEspanna* »<sup>846</sup> qui précède l'allusion à la colère divine attire d'ailleurs l'attention en raison de sa ressemblance avec le chapitre intitulé « *del duello de los godos de Espanna* »<sup>847</sup> et de l'expression « *doloroso es el llanto* »<sup>848</sup> à propos de la chute de 711 attribuée à la colère divine. La similitude entre les formulations et leur cause interroge. Ne peut-on y voir un présage ou une allusion à la lutte fratricide qui opposera les Goths entre eux et qui causera leur perte ?

Cette sécheresse n'apparaît dans aucune des sources chrétiennes d'Alphonse X, alors pourquoi le Roi Sage choisit-il ce cataclysme-là pour mettre en scène la punition divine ? Selon l'historien François Delpech, les historiographes Ibn al-Athîr (XIII<sup>e</sup> siècle), Ibn Idhari (XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles) et Al-Himyari (XV<sup>e</sup> siècle) affirment que les tout premiers habitants de la Péninsule étaient des « *magos* » dont l'idolâtrie irrita Dieu. Ce-dernier provoque une sécheresse qui dura cent ans<sup>849</sup>. De plus, certains éléments de la version alphonsine apparaissent aussi dans le conte intitulé *Le Roi des rats* qui figure dans certaines versions arabes du *Calila et Dimna*. En effet, l'orgueil et la désinvolture du roi sont punis par sa mort puis par une terrible sécheresse, une épidémie, et le vent qui provoque un incendie et détruit tout sur son passage<sup>850</sup>. Le thème de la sécheresse circulait donc dans l'historiographie, la littérature et le folklore arabe et il est probable qu'il soit parvenu, sous une forme ou une autre, jusqu'aux ateliers alphonsins.

Quoi qu'il en soit, à la suite de la sécheresse, les réfugiés peuvent retourner en Espagne. La terre a été purifiée au sens propre comme au sens figuré. La sécheresse, le vent associé au feu puis l'eau à la fois purificatrice comme dans le Déluge et réparatrice, ont littéralement débarrassé l'Espagne de tout ce qui pouvait y pousser, mais aussi et surtout de ses pécheurs. La « destruction de l'humanité par des cataclysmes cosmiques » est presque universellement

---

<sup>845</sup> PCG, 13, p. 14, 12a-13a.

<sup>846</sup> PCG, 13, p. 14, 12a.

<sup>847</sup> PCG, 559, p. 312.

<sup>848</sup> PCG, 559, p. 312, 23b.

<sup>849</sup> F. DELPECH, *art. cit.*, p. 48.

<sup>850</sup> Antoine Isaac Silvestre de SACY (éd.), *Calila et Dimna : ou Fables de Bidpai, en arabe*, Paris : Imprimerie royale, 1916, p. 61-63. Consultable en ligne : <https://books.google.fr/books?id=UPIVAAAAYAAJ&pg=PP409&lpg=PP409&dq=calila+et+dimna+s%C3%A9cheresse&source=bl&ots=DcBy3f1ZDJ&sig=zhjqH4xYIB2UTm9BTkhBgLd31TQ&hl=fr&sa=X&ved=2ahUK EwjyqqaN3qTeAhUMUhoKH5w5BXMq6AEwA3oECAyQAQ#v=onepage&q=calila%20et%20dimna%20s%C3%A9cheresse&f=false>

connue<sup>851</sup>. Que la catastrophe intervienne ou non à la suite d'un péché, il s'agit généralement de régénérer le monde ou l'humanité. Le cataclysme, qu'il s'agisse d'un déluge, d'un tremblement de terre, d'une sécheresse, d'un incendie, d'une épidémie... implique la renaissance. La fin d'une humanité est suivie de l'apparition d'une nouvelle humanité<sup>852</sup>, en l'occurrence pas complètement nouvelle, puisque les Espagnols reviennent, mais sans les coupables. C'est aussi une « création du monde », à travers le verbe « *combrar* » qui montre la régénération de la terre. Plus qu'un mythe de création, il s'agit finalement d'un mythe de recréation.

Table rase a été faite, les Espagnols reprennent le cours de leur vie et Hercule et Hispan sont les premiers fondateurs de ce renouveau. Ils ramènent alors la civilisation en Espagne, à travers les fondations de villes et leur savoir. Le roi Pyrrhus trouve ensuite les deux tours et y construit deux châteaux<sup>853</sup>. L'une d'elles représentait la discorde, mais grâce à la purification et au rôle exemplaire de Pyrrhus, les deux tours peuvent revêtir une symbolique positive. La sécheresse a mis fin à la lignée réelle de Rocas, sans pour autant atteindre sa lignée symbolique dont le flambeau est repris par Hercule, Hispan et Pyrrhus.

#### **d. Pelayo et Alphonse I<sup>er</sup>**

Dans le récit, Pelayo suscite le ralliement des habitants des Asturies qui le rejoignent pour lutter contre l'envahisseur, comme le marque la répétition des verbes de convergence : « *allegaronse a el et fueron con el* »<sup>854</sup>, « *de todas las partes de Asturias unien corriendo pora el* »<sup>855</sup> et « *uinieron se todos pora ell* »<sup>856</sup>. Ils reconnaissent leur roi et savent où est leur place, c'est-à-dire à ses côtés. Ses sujets le soutiennent et le suivent dans ses batailles. Les Astures se regroupent autour de Pelayo car ils ont appris que Dieu lui venait en aide.

*[Quando] oyron dezir el bien et la merçed que Dios fiziera al rey don Pelayo, unieron se todos pora ell a furto et a paladinas, cada unos lo mejor que podien. E auiedo todos a coraçon de seruir a Dios et de morir por la su sancta ley, assi como fizieran en otro tiempo los Macabeos, fizieron su caualgada; e prisieron dessa uez la cibdad de Leon*<sup>857</sup>.

<sup>851</sup> Mircea ELIADE, « Mythes du Déluge », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], p. 1.

<sup>852</sup> *Ibid.*, p. 1 et 3.

<sup>853</sup> *PCG*, 13, p. 14, 40a-43a.

<sup>854</sup> *PCG*, 565, p. 320, 2a-3a.

<sup>855</sup> *PCG*, 565, p. 320, 9a-10a.

<sup>856</sup> *PCG*, 570, p. 325, 14a-15a.

<sup>857</sup> *PCG*, 570, p. 325, 10a-20a.

Les Astures, désireux de servir Dieu, se mettent au service du roi. Les rédacteurs affirment ainsi que pour servir Dieu il faut servir son souverain. Il est difficile de ne pas voir dans ce genre de logique une corrélation avec la politique d'Alphonse X qui affirmait et souhaitait être reconnu comme le vicaire de Dieu sur Terre. Au XIII<sup>e</sup> siècle, tout autant qu'au VIII<sup>e</sup>, servir Dieu c'est servir le roi, et inversement servir le roi c'est servir Dieu. Les sujets, quelle que soit leur époque ou leur position se doivent donc de suivre leur roi et de le soutenir quelles que puissent être les circonstances et les combats de leur souverain, car ce faisant c'est Dieu qu'ils soutiennent.

D'ailleurs, comme l'a très justement fait remarquer Patrick Henriët, dès la version donnée par la *Chronique d'Alphonse III*, la restauration impulsée par la victoire de Covadonga, bien qu'éminemment chrétienne, ne doit rien au clergé. Pelayo prie Dieu, demande l'intercession de la Vierge et du Christ, mais nulle trace de prêtre ou d'évêque, hormis dans le camp adverse<sup>858</sup>. Dieu écoute, accompagne et protège le roi, et non le clergé qui lui a tourné le dos, préférant s'adonner à la luxure et se soumettre à l'envahisseur. « Le salut de l'Espagne est opéré par des laïques et l'Histoire, si elle est chrétienne, n'est pas cléricale »<sup>859</sup>. Si la chute est bien le fait des rois et du clergé, la restauration – ou son impulsion en tout cas – est le fait exclusif du roi. La monarchie alphonsine prend ainsi racine au VIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les Espagnols renouent avec Dieu et sa loi à travers leur roi et non à travers l'Église. Patrick Henriët parle à ce propos d'une « sorte d'ecclésiologie royale ». De plus, Lucas de Tuy ne reprend pas la comparaison entre Covadonga et la Mer Rouge qui renforce le parallèle entre Pelayo et Moïse, sans doute avait-il compris que le rôle quasiment biblique du roi ne coïncidait pas avec les intérêts de l'Église. Si la figure d'Hispan permet d'introduire et d'instaurer la monarchie en Espagne, celle de Pelayo permet d'introduire une forme particulière de monarchie, correspondant davantage à la réalité du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>860</sup> et aux revendications d'Alphonse X.

La *Chronique d'Alphonse III* affirmait que la restauration de la patrie et de la chrétienté s'était produite sous le règne de Pelayo, à la suite de ses victoires éclatantes : « *tunc*

---

<sup>858</sup> Oppa, présenté comme frère de Witiza, est au service de l'envahisseur, il tente de convaincre Pelayo de les rejoindre, *PCG*, 568, p. 322-324.

<sup>859</sup> P. HENRIËT, « Le jour où la "reconquête" commença... », 9.

<sup>860</sup> *Ibid.*, 11.

*populatur patria, restaurantur ecclesiae et omnes in commune gratias referunt Deo* »<sup>861</sup>.

Lucas de Tuy reprend la même idée, tout en insistant et développant ce qu’implique pour lui cette restauration :

*Ceterum Gotorum gens uelut a somno surgens cepit patrum ordinem paulatim requirere et consuetudines antiquorum iurium obseruare, in bello sequi signa, in regno legitimum seruare imperium, in pace fundat ecclesias et studio deuotissimo exornare. Primo et principaliter Deum, qui eis paucissimis de multitudine hostium dederat triumphare, collaudabant toto mentis affectu*<sup>862</sup>.

Dans une vision clairement néo-wisigothique, plus qu’une libération de la terre, la victoire des Astures implique surtout la restauration des Wisigoths ou en tout cas de l’ordre wisigoth. Pour Alphonse X, la victoire de Pelayo n’a pas immédiatement les mêmes conséquences. Il n’est pas fait mention d’une quelconque restauration wisigothique, et il amorce la restauration de la loi de Dieu mais pas encore celle de son Église :

*E auiedo todos a coraçon de seruir a Dios et de morir por la su sancta ley, assi como fizieran en otro tiempo los Macabeos, fizieron su caualgada; e prisieron dessa uez la cibdad de Leon [...]. E dalli adelant fueron cobrando et alçando la sancta fe de Nuestro Sennor que yazie crebantada*<sup>863</sup>.

Pelayo représente en revanche l’espoir : « *cobraron coraçon et lealtad, et allegaronse a el et fueron con el [...] despertolos et sacolos de la couardia en que estauan asi commo si los leuantase de un griewe suenno* »<sup>864</sup>. À défaut de restaurer le royaume, il restaure l’espérance auprès de ses sujets, notamment lorsque les rédacteurs mettent en scène un discours du roi : « *amigos, pero que Dios fiere et quebranta los sus fijos por sus pecados, non quiere por eso olvidarlos pora siempre de se non doler dellos* »<sup>865</sup>.

Pelayo ramène la monarchie en Espagne en tant que premier roi de cette nouvelle ère, et montre par l’exemple quel doit être le rôle d’un roi. Cependant, à terme ce ne sont pas ses descendants qui règneront mais bien la lignée d’Alphonse I<sup>er</sup>. La *Estoria de España* opère un

---

<sup>861</sup> *Rotense*, 6,4, p. 44 : « alors la patrie est repeuplée, les églises sont restaurées et tous les fidèles rendent ensemble grâce à Dieu ».

<sup>862</sup> *Chronicon Mundi*, IV, 5, p. 228, 10-16. *CM trad.*, p. 278 : « *mas la gente de los godos, asi como quien se leuanta de su sueño, escomençó a buscar poco a poco por el orden de los padres (de buscar) las costumbres de los antiguos derechos y guardarlos, en la batalla, [seguir] (en) las señales y [en] el reyno [guardar] el mandamiento legítimo, y en la paz de fundar las yglesias y de orar con estudio muy deuoto ; y primeramente y principal alaba[ban] a Dios con toda affiçion de voluntad qui dio a ellos muy pocos vençer la muchedumbre de los enemigos* ».

<sup>863</sup> *PCG*, 570, p. 325, 16a-24a.

<sup>864</sup> *PCG*, 565, p. 320, 2a-8a.

<sup>865</sup> *PCG*, 565, p. 319, 48b-51b.

glissement vis-à-vis de la *Chronique d'Alphonse III* et du *Chronicon Mundi*, attribuant à Alphonse I<sup>er</sup> la restauration de l'Église. D'ailleurs, cela n'est en rien gênant du point de vue du modèle mythique de création, au contraire : si l'on se réfère au schéma tripartite de Gilbert Dubois, Pelayo n'est que le père, celui qui reçoit l'ordre de migrer, mais c'est bel et bien le fils qui doit (r)établir l'ordre. Pelayo suscite l'espoir et réunit ses sujets, mais c'est Alphonse I<sup>er</sup>, devenu roi par succession et non par élection<sup>866</sup>, qui rétablit véritablement l'ordre, notamment chrétien.

*Ell auiendo muy grand sabor de seruir a Dios et de onrrarle, punno de meter toda su femencia en poner obispos en aquellas cibdades que el ganara de moros por que predigassen et assessegassen por sus palabras et sus ensennamientos los cristianos en la fe de Cristo. Despues refizo todas las iglesias que eran derribadas, et onrrolas muy bien de las cosas que les conuinien et les era mester*<sup>867</sup>.

Le mérite d'Alphonse I<sup>er</sup>, par ailleurs surnommé « *el Catholico* »<sup>868</sup>, réside donc dans la reconstruction des églises et l'installation d'évêques dans les régions reconquises. D'ailleurs, si le clergé apparaît enfin dans le récit jouant son rôle de prédicateur et de magister, il reste subordonné au roi. La chronique utilise l'expression « *poner obispos* », établissant un parallèle intéressant avec Alphonse X qui tente d'imposer la nomination de plusieurs évêques<sup>869</sup>. Encore une fois, c'est le roi qui prend la main sur l'Église et non l'inverse.

Après les Cétubales qui ont mené les Espagnols en Espagne, le couple Hercule/Hispan qui y a introduit la monarchie et la civilisation, le couple Pelayo/Alphonse I<sup>er</sup> se révèle donc bien être une troisième étape clé du schéma de création mythique. Le règne de Pelayo marque d'abord la prise de possession symbolique de la terre promise à travers la victoire de Covadonga et l'instauration d'une certaine forme de monarchie. Puis, le règne d'Alphonse I<sup>er</sup> fixe la monarchie héréditaire et consolide le rétablissement de la Chrétienté. Leur œuvre commune est ensuite poursuivie par leurs successeurs parmi lesquels les rédacteurs incluent Alphonse X.

---

<sup>866</sup> Le *Chronicon Mundi* mentionnait l'élection d'Alphonse I<sup>er</sup> (IV, 8, p. 228, 2 : « *elegitur* ») ce qui n'apparaît ni dans le *De Rebus Hispaniae* ni dans la *Estoria de España*.

<sup>867</sup> PCG, 585, p. 333, 52a-9b.

<sup>868</sup> PCG, 580, p. 330, 20b.

<sup>869</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 78-79 et p. 93. Voir p. 117 et p. 351.

## D. Le motif folklorique

Selon Hayden White<sup>870</sup>, la victoire de la civilisation sur la barbarie s'exprime dans la littérature médiévale à travers une série d'archétypes folkloriques, parmi lesquels celui de tueur de dragons, un homme qui remporte une épreuve, généralement belliqueuse, et qui se marie avec la princesse héritière avant de succéder au vieux roi<sup>871</sup>. Ces contes qui peuvent être interprétés comme un conflit entre la civilisation et la barbarie<sup>872</sup> constituent souvent le noyau des romans de chevalerie, le héros devant vaincre un ennemi barbare ou sauvage afin d'obtenir le pouvoir<sup>873</sup>. Comme l'affirme Cristina González, « *El matador de dragones es el héroe más civilizado de todos, porque es el que vence a la otredad* »<sup>874</sup>. Cette chercheuse rapproche à juste titre deux épisodes de la *Estoria de España* du personnage archétypal de tueur du dragon : l'assainissement de Cadix et la construction de la tour de Tolède par Rocas. Dans le premier cas, Hispan est le vieux roi et Pyrrhus le chasseur de dragon. Il rend Cadix habitable, épouse Liberia, l'héritière, et devient roi à son tour. Dans le second cas, le vieux roi est Tarcus, et c'est Rocas qui doit domestiquer un dragon puis un ours. Il épouse ensuite la fille de Tarcus et hérite des biens de son beau-père<sup>875</sup>. Dans un cas, il s'agit de dominer la nature inhospitalière, dans l'autre de domestiquer des animaux sauvages. Dans les deux épisodes, les deux héros parviennent à dominer la nature sauvage, à la civiliser, c'est-à-dire à construire des villes ou *civitates*.

*Se trata de una prueba fundacional. Pirus y Rocas fundan las ciudades de Cádiz y Toledo respectivamente mediante estas pruebas [...]. Estos personajes, mediante la sabiduría a la que tienen acceso, directo en el caso del sabio Rocas e indirecto en el de Pirus, que sigue los consejos de Liberia, preparan el terreno y echan los cimientos de la civilización*<sup>876</sup>.

Ce type de contes apparaît à plusieurs reprises<sup>877</sup> dans l'*Histoire des rois de Bretagne* que Geoffroy de Monmouth écrivit entre 1135 et 1139 et qui contribua à l'émergence des romans de chevalerie. Cristina González a retrouvé les éléments de l'histoire de Rocas dans la légende arthurienne. Ainsi, le roi Vortigern souhaitant se retirer fait édifier une tour qui s'effondre à plusieurs reprises. Merlin conseille alors au roi de creuser les fondations où ils

---

<sup>870</sup> Cristina GONZÁLEZ, « Salvajismo y barbarie en la Estoria de España », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 40, (1), 1992, p. 63-71, p. 64, elle cite Hayden WHITE, *Topics of Discourse: Essays in Cultural Criticism*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1978, p. 150-182.

<sup>871</sup> C. GONZÁLEZ, *art. cit.*, p. 65.

<sup>872</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>873</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>874</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>875</sup> *Ibid.*, p. 68, PCG, 13, p. 13, 42b-46b : « *fuesse Rocas con Tharco, e casol con su fija [...]. Desi murio Tharcus, e finco quanto el auie a Rocas* ».

<sup>876</sup> C. GONZÁLEZ, *art. cit.*, p. 68.

<sup>877</sup> *Ibid.*, p. 68.

trouvent deux dragons<sup>878</sup>. Plus tard dans le récit, Arthur rêve d'un combat entre un dragon et un ours<sup>879</sup>, les deux animaux que Rocas parvient à dompter grâce à sa sagesse. L'ordre est différent mais les éléments sont là. Rocas domestique le dragon dans la grotte, et après la mort de son beau-père, il fait construire la tour sur la grotte car la compagnie du dragon lui manque. La différence est que celle-ci ne s'effondre pas car comme le fait remarquer Cristina González : Rocas règle le problème du dragon avant de faire construire la tour<sup>880</sup>. Cet épisode rappelle par ailleurs la construction du phare de La Corogne par Hercule qui fait enfouir la tête de Géryon dans les fondations de la tour<sup>881</sup>. Cet élément n'apparaît pas dans le *De Rebus Hispaniae*, mais il est possible que la matière de Bretagne ait inspiré le traitement du roi Rocas et celui d'Hercule, les deux hommes construisant une tour sur ce qui symbolise leur domestication de la sauvagerie, l'un le dragon et l'ours, l'autre le géant tyrannique. Par ailleurs, comment ne pas faire le rapprochement entre ces grottes symboles de civilisation, et la grotte de Pelayo, celle d'où part l'élan de résistance et de restauration de la Chrétienté face à l'envahisseur impie. Ici elle n'est pas construite après la victoire sur la barbarie, c'est Dieu qui la protège en vue de garantir la victoire.

La passation de pouvoir entre Pelayo et Alphonse I<sup>er</sup> est aussi semblable à ce motif folklorique. Lorsqu'Alphonse I<sup>er</sup> épouse Ermesinde, la fille du vieux roi Pelayo, celle-ci n'est pas encore l'héritière, c'est en effet son frère Fafile qui monte sur le trône. Cependant, Fafile se bat en duel avec un ours et ne survit pas au combat.

*Ffafilá fue omne liuiano de seso, et amaua mucho la caça mas que non deuie; et el corriendo un dia mont, fallosse con un osso et deffendio a todos los suyos que ge le dexassen; e ell atreuiendosse en su fuerça, fue lidiar con ell un por otro, et fue assi por su mala uentura quel mato el osso*<sup>882</sup>.

L'épreuve est déplacée, ce n'est pas au futur gendre de remporter l'épreuve, mais au fils légitime. Or, celui-ci étant incapable de remporter l'épreuve, c'est le gendre qui devient roi. Finalement la même épreuve hisse à nouveau le gendre sur le trône. Il est peu probable que la présence de l'ours dans les deux épreuves soit une coïncidence. Là où Rocas domestique l'ours grâce à sa sagesse et emporte l'héritage, Fafile, visiblement indigne de régner, ne parvient qu'à se faire tuer. Le parallèle entre les deux situations permet de mettre en valeur la

---

<sup>878</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>879</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>880</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>881</sup> *PCG*, 7, p. 9, 53b-56b.

<sup>882</sup> *PCG*, 579, p. 330, 9a-15a.

sagesse de Rocas, le roi civilisateur, face à la faiblesse intellectuelle de Fafile, le roi sauvage<sup>883</sup>.

En outre, comme la fille de Tarcus, la princesse Ermesinde n'a aucun rôle en dehors de faire le lien entre le vieux roi et le chasseur de dragon par procuration, la seule princesse héritière dont le personnage est un peu développé est celui de Liberia qui a l'idée de soumettre à un concours ses trois prétendants afin de rendre Cadix habitable. Cependant, elle disparaît une fois enceinte, après avoir fait le nécessaire pour trouver un nouveau roi et avoir conçu un héritier. Si elle souhaite obtenir de son père le droit de choisir, ce n'est pas pour pouvoir faire un mariage d'amour, mais bien pour trouver celui qui sera le plus capable de devenir roi<sup>884</sup>, son seul rôle étant de soumettre le « chasseur de dragon » à l'épreuve.

Néanmoins, contrairement à Pyrrhus ou Rocas, le mariage ne marque pas la fin de l'épreuve civilisatrice pour Alphonse I<sup>er</sup>. Celui-ci hérite du défi civilisateur initié par son beau-père, et son vrai combat commence avec le mariage. Il lui revient en effet de prendre la tête de la Reconquête et d'affronter les ennemis de la Chrétienté, ces mêmes envahisseurs qu'Alphonse X continue d'affronter cinq siècles plus tard.

\*\*\*

Le règne de Pelayo et la bataille de Covadonga représentent bien une charnière entre le récit des origines et l'histoire du royaume des Asturies, la *Estoria de España* pouvant être perçue comme un diptyque de la chute et de la rédemption<sup>885</sup>. Cependant, au-delà de ce schéma, le couple Pelayo/Alphonse I<sup>er</sup> fait aussi sens replacé dans le contexte du récit des origines et ce grâce à la rétroalimentation. Ce concept, utilisé par Marta Lacomba, renvoie en électricité à l'alimentation d'un système ou d'un circuit par réinjection d'une partie de ce qui en est sorti<sup>886</sup>. La réintroduction dans le système, ici dans le récit, contribue à mettre en évidence les structures parallèles. Cette rétroalimentation permet d'inscrire ces règnes dans un schéma plus vaste, d'établir des connexions et d'accéder à une lecture élargie qui permet d'appréhender le récit des origines comme un ensemble qui fait sens et non comme la simple suite de la narration des différentes dominations. Ces couples font sens séparément et

---

<sup>883</sup> C. GONZÁLEZ, *art. cit.*, p. 63 : « *los salvajes se distinguen de los civilizados en que son hombres degradados, animalizados, que no tienen concepto de pecado y dan rienda suelta a sus instintos* ».

<sup>884</sup> *Ibid.*, p. 67-68.

<sup>885</sup> *Ibid.*, p. 66-67 : « *la crónica, que es un díptico de la caída y la redención* ».

<sup>886</sup> Marta LACOMBA, « El héroe y la verdad en las Mocedades de Rodrigo: La analogía narrativa con valor demostrativo en las Mocedades de Rodrigo », à paraître, *e-Spania*, octobre 2019.

ensemble, grâce à la rétroalimentation et aux références extratextuelles. En plus d'élaborer les origines de la monarchie, le récit donne ainsi des Espagnols l'image d'un nouveau peuple élu bénéficiant d'une Alliance avec Dieu et accédant à la terre promise. Dans cette logique, les Cétubales sont les premiers témoins de l'Alliance et Pelayo est le rédempteur et le messager de Dieu, capable de susciter le soutien et le rassemblement autour de lui des Espagnols déçus et de rétablir l'Alliance lors d'une bataille miraculeuse.

## Chapitre 3

### Chute(s) et temps cyclique

L'historiographie médiévale a cherché une cause à la défaite du Guadalete en 711 et à la chute du Royaume de Tolède qui s'ensuivit. En effet, comment admettre qu'un royaume en apparence<sup>887</sup> aussi puissant puisse s'effondrer aussi soudainement après une seule bataille ? Comment justifier la déroute des Wisigoths, le désordre, la confusion qui régnerent après la déroute de Guadalete, et comment expliquer que cette défaite ait ouvert les portes du royaume à des envahisseurs infidèles ? Plus qu'une défaite, la fin des Goths est perçue comme une débâcle. Il fallait donc trouver plus qu'une cause, une victime expiatoire, une victime émissaire<sup>888</sup> qui portât la responsabilité d'une défaite inexplicable et inacceptable. Chrétiens, Mozarabes et Arabes ont ainsi attribué la chute des Goths à une faute royale en lien avec le Providentialisme avec des variantes et des ajouts au cours des siècles. Nous nous proposons ici d'examiner la version retenue et exposée par Alphonse X, ses antécédents, ainsi que sa construction.

#### A. La faute

Les historiographes sont tous d'accord sur l'exemplarité positive de Wamba<sup>889</sup> roi de 672 à 680. Les divergences surgissent en revanche quant au portrait des rois suivants et sur quel(s) roi(s) la faute conduisant à la défaite doit être rejetée. Les choix des différents partis en présence résultent essentiellement des enjeux politiques<sup>890</sup> des premiers siècles d'Al-Andalus et de la Reconquête, bien que des facteurs dramatiques ou littéraires soient aussi entrés en ligne de compte.

---

<sup>887</sup> En réalité, le Royaume de Tolède souffrait de dissensions internes graves qui expliquent en grande partie son affaiblissement. Voir E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 208-212, p. 219, p. 227, p. 261...

<sup>888</sup> R. GIRARD, *op. cit.*, voir « Édipe et la victime émissaire », p. 102-129.

<sup>889</sup> Voir notre troisième partie sur la figure royale.

<sup>890</sup> Nous suivons ici le travail indispensable de Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Floresta de Leyendas...*

### a. La dynamique politique (IX<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles)

Bien avant 711 le royaume wisigoth de Tolède était gangrené par des dissensions internes entre deux clans de l'aristocratie qui s'affrontaient pour le pouvoir : le clan de Witiza issu de Récarède et celui de Rodrigue issu de Chindaswinthe. Chez les Barbares le pouvoir n'est pas héréditaire. Le roi est élu ou coopté parmi les principales familles aristocratiques et le système fonctionne à condition qu'il y ait alternance du pouvoir. Or, la plupart des familles voulaient conserver le pouvoir pour elles, notamment en assassinant le roi issu d'un clan rival, ce qui a poussé le ou les auteurs de la *Chronique de Frédégaire* (VIII<sup>e</sup> siècle) à qualifier à deux reprises la fréquence du régicide et de la conjuration de « *morbum Gothorum* »<sup>891</sup>. À partir des années 670/680 les conflits se sont exacerbés et ont donné lieu à un contexte de guerre civile, réelle ou larvée, conséquence du système de cooptation et de ses dérivés<sup>892</sup>.

Rodrigue monte sur le trône vraisemblablement un an avant la défaite. Il prend le pouvoir à la mort de Witiza sans que cela n'implique – semble-t-il – l'assassinat de ce dernier. Si Witiza est né dans les années 680 comme on le suppose, ses fils étaient trop jeunes pour hériter du pouvoir qui n'avait de toute façon pas vocation à être héréditaire. Le clan de Rodrigue a donc réussi à l'imposer, d'une façon ou d'une autre, ce qui sans nul doute déplut au clan de Witiza. La cohésion de la noblesse wisigothique est définitivement ébranlée et certaines régions se sont peut-être même soulevées contre l'autorité de Rodrigue<sup>893</sup>. À la suite de la défaite et de la mort de Rodrigue, le clan Witiza reste en territoire conquis, Al-Andalus, où ils jouissent d'une position élevée, alors que les fidèles de Rodrigue se réfugient dans le nord de la Péninsule, en zone « libre ».

La *Chronique Mozarabe*, rédigée en 754, récite le plus proche des événements qui nous soit parvenu, insiste sur les qualités de Witiza et sur le coup de force de Rodrigue. À partir de là, chaque camp va élaborer au fil du temps une version de la défaite favorable à ses propres intérêts dans le but de rejeter la faute sur le clan adverse. Les récits qui se succèdent au cours des siècles donnent des versions différentes qui s'éloignent de plus en plus de la version primitive. Cependant, les clans choisissent le même modèle : concentrer une faute multiple et diffuse sur un seul bouc-émissaire que l'on accuse du péché de luxure.

---

<sup>891</sup> FRÉDÉGAIRE (auteur), Olivier DEVILLERS et Jean MEYERS (éd. et trad.), *Chronique des temps mérovingiens*, Turnhout : Brepols, 2001, IV, 82, p. 184-185 et p. 186-187.

<sup>892</sup> D. MENJOT, *op. cit.*, p. 27-29.

<sup>893</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 286.

Dans les royaumes chrétiens, c'est la version rejetant la faute sur Witiza qui prévaut<sup>894</sup>. Dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle, la *Chronique de Moissac* modifie et altère complètement l'image du roi Witiza en en dressant un portrait très défavorable :

*His temporibus in Spania super Gothos regnabat Witicha, qui regnavit annis 7 et meses 3. Iste deditus in feminis, exemplo suo sacerdotes ac populum luxuriose vivere docuit, irritans furorem Domini. Sarraceni tunc in Spania ingrediuntur. Gothi super se Rudericum regem constituunt. Rudericus rex cum magno exercitu Gothorum Sarracenis obviam it in proelio; sed inito proelio, Gothi debellati sunt a Sarracenis, sicque regnum Gothorum in Spania finitur, et infra duos annos Sarracenis pene totam Spaniam subiciunt*<sup>895</sup>.

Selon cette version, Witiza s'adonne non seulement à la luxure mais il entraîne aussi le clergé ainsi que le peuple à suivre son exemple. Ce péché capital provoque la colère divine, et pour les punir Dieu envoie les musulmans envahir l'Espagne. Ce n'est qu'au moment de l'invasion que les Wisigoths choisissent Rodrigue, mais il est trop tard. Ce récit qui est une véritable construction idéologique nous donne donc trois éléments essentiels : 1) une explication de la défaite, 2) un rejet de la faute sur Witiza qui jusque-là était présenté comme un bon roi et 3) la légitimation de l'accès au pouvoir de Rodrigue qui arrive simplement trop tard et à qui on ne peut rien reprocher. Georges Martin suggère que l'élément sexuel a été introduit comme une sorte d'écho au comportement de Charlemagne dont l'historiographe souligne l'appétit sexuel<sup>896</sup>. Cette chronique a en effet été rédigée sous le règne de Louis le Pieux<sup>897</sup> qui œuvrait afin de favoriser la moralisation de la société laïque. Cet élément, qui allait déterminer en grande partie l'explication de la chute du Royaume wisigoth dans les chroniques postérieures, serait finalement dû au moins pour partie à une nécessité politique du royaume franc.

Quoi qu'il en soit, un siècle plus tard, au tout début du X<sup>e</sup> siècle, la *Chronique d'Alphonse III* reprend à son tour la version proposée par la *Chronique de Moissac*. La chronique dénonce la conduite luxurieuse de Witiza et développe le thème de la décadence de l'Église. En effet, par peur que le clergé ne se dresse contre lui, Witiza fait dissoudre les Conciles et abroger leurs canons et ordonne au clergé de suivre son exemple et de s'adonner à la luxure<sup>898</sup>. Quant au roi Rodrigue, la *Chronique d'Alphonse III* suit aussi la version

---

<sup>894</sup> R. MENÉNDEZ PIDAL, *Floresta de Leyendas...*, p. XXIV-XXXVI.

<sup>895</sup> Georg Heinrich PERTZ (éd.), *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores, 1 Annales et chronica aevi Carolini*, Hannover : Impensis Bibliopolii avlici Hahniani, 1826, p. 280–313., p. 290, 31-37.

<sup>896</sup> G. MARTIN, « Un récit... », p. 22.

<sup>897</sup> Roi d'Aquitaine à partir de 781 et Empereur d'Occident de 814 à 840. Il était le fils de Charlemagne.

<sup>898</sup> *Rotense et Érudite*, 4, p. 35-36.

moissagaise en affirmant que son arrivée au pouvoir est légitime<sup>899</sup> et que Witiza est mort de mort naturelle, ou « *morte propria* »<sup>900</sup> comme l'écrivent alors les chroniqueurs. Une petite divergence se fait cependant jour vis-à-vis de la *Chronique de Moissac*. Rodrigue se révèle en effet ne pas être un bon roi, sans que la chronique n'en dise plus, la version *Érudite* étant cependant un peu plus précise que la version *Rotense* :

Version <i>Rotense</i>	Version <i>Érudite</i>
<i>Rudericus in regno est perunctus cuius tempore adhuc in peiori nequitia creuit Spania</i> <sup>901</sup> .	<i>Iste nempe in peccatis Witiziani ambulavit, et non solum zelo iustitiae armatus huic sceleri finem imposuit, sed magis ampliauit</i> <sup>902</sup> .

Cependant, malgré cet accroc dans le portrait de Rodrigue, la chronique est explicite : la chute du royaume est due à Witiza, que ce soit dans la version *Rotense* : « *istud namque Spaniae causa pereundi fuit* »<sup>903</sup>, ou dans la version *Érudite* : « *istud quidem scelus Hispaniae causa pereundi fuit* »<sup>904</sup>. La *Chronique d'Alphonse III* accentue encore cette idée en faisant jouer un rôle aux fils de Witiza dans la défaite, impliquant aussi ce faisant la famille de Witiza et non plus seulement lui-même. Il n'est pas surprenant que la *Chronique d'Alphonse III* développe et amplifie le récit moissagais, puisque la *Chronique de Moissac* n'a pas pour sujet principal la péninsule Ibérique.

<sup>899</sup> *Rotense*, 5,2, p. 37 : « *Postquam Witiza fuit defunctus, Rudericus in regno est perunctus* », « Après la mort de Witiza, Rodrigue reçut l'onction royale », et *Érudite*, 5, p. 37 : « *Witiziane defuncto, Rudericus a Gothis eligitur in regno* », « Witiza défunt, Rodrigue est élu par les Goths à la royauté ».

<sup>900</sup> *Rotense* et *Érudite*, 4, p. 36.

<sup>901</sup> *Rotense*, 5, 2, p. 37. Traduit par : « Rodrigue reçut l'onction royale et sous son règne, la méchanceté de l'Espagne empira encore ».

<sup>902</sup> *Érudite*, 5, p. 37. Traduit par : « celui-ci marcha dans la voie pécheresse de Witiza. Et non seulement il (ne) mit (pas) fin à ce crime en s'armant du zèle de la justice, mais il l'aggrava encore ».

<sup>903</sup> *Rotense*, 4, p. 35. Traduit par : « et cette conduite, en vérité, causa la perte de l'Espagne ».

<sup>904</sup> *Érudite*, 4, p. 36. Traduit par : « ce crime, en vérité, fut la cause de la perte de l'Espagne ».

Version <i>Rotense</i>	Version <i>Érudite</i>
<p><i>Ob causam fraudis filiorum Vitizani, Sarraceni ingressi sunt Spaniam [...]</i></p> <p><i>Sed sourum peccatorum clade oppressi et filiorum Vitizani fraude detecti</i><sup>905</sup>.</p>	<p><i>Filii uero Witizani, inuidia ducti eo quod Rudericus regnum patris eorum acceperat, callide cogitantes, missos ad Africam mittunt, Sarracenos in auxilium petunt, eosque nauibus aduectos Hispaniam intromittunt [...]</i></p> <p><i>Sed dicente Scriptura : « In uanum currit quem iniquitas praecedat ». Sacerdotum uero uel suorum peccatorum mole oppressi, uel filiorum Witiziani fraude detecti, omne agmen Gothorum in fugam sunt uersi et gladio deleti</i><sup>906</sup>.</p>

La chronique affirme ainsi que les fils de Witiza, ont, par vengeance, trahi leur royaume au profit des Sarrasins qu'ils ont fait entrer en Espagne. La version *Érudite* est plus détaillée, elle parle de navires et surtout elle développe la responsabilité du clergé. En effet, la *Chronique de Moissac*, tout comme les deux versions de la *Chronique d'Alphonse III*, affirme que Witiza a poussé le clergé à suivre son exemple. Cependant, la version *Érudite* étoffe cet épisode en parlant aussi des péchés du clergé qui passe ainsi du statut de victime à celui de coupable. Les clercs n'ont pas été entraînés malgré eux dans le péché, ils en sont à l'origine.

Selon Yves Bonnaz, la construction du récit de la défaite imputant la faute à Witiza ne reflète pas une querelle politique<sup>907</sup>. Pour affirmer cela, il fonde ses arguments sur la description de Rodrigue qui aurait dû être plus positive s'il s'agissait de le défendre. En effet, la mention de ses péchés peut poser un problème, mais elle ne nous semble pas rédhibitoire pour autant. La légitimité de Rodrigue sur le trône reste intacte alors que la *Chronique Mozarabe* parlait d'un coup de force, il aurait donc été facile d'en faire un roi usurpateur. De plus, malgré l'évocation des péchés, la faute ne lui est jamais directement imputée, sans compter que la citation « *in uanum currit quem iniquitas praecedat* » semble au contraire indiquer la fatalité de la défaite : il était déjà trop tard pour sauver les Goths. Peut-être la faillibilité de Rodrigue est-elle évoquée afin d'expliquer pourquoi Dieu a tout de même puni

<sup>905</sup> *Rotense*, 5, 2, p. 37. Traduit par : « à cause de la fourberie des fils de Witiza, les Sarrasins envahirent l'Espagne [...]. Mais accablés par le fléau de leurs péchés et se trouvant privés de protection par la trahison des fils de Witiza ».

<sup>906</sup> *Érudite*, 5, p. 37-38. Traduit par : « quant aux fils de Witiza, poussés par la jalousie, parce que Rodrigue avait recueilli la royauté de leur père, ils méditent un dessein perfide : ils envoient des messages vers l'Afrique, appellent les Sarrasins à l'aide, et les introduisent en Espagne à bord des navires [...]. Mais, comme disent les Écritures : "il court en vain celui que l'iniquité précède". Accablées par le poids des péchés, ceux des prêtres en vérité et les leurs, et se trouvant privés de protection par la trahison des fils de Witiza, toutes les troupes des Goths furent mises en fuite et détruites par l'épée ».

<sup>907</sup> Y. BONNAZ, *op. cit.*, p. 129.

l'Espagne, car s'il avait été en tout point exemplaire la punition divine aurait pu sembler injuste.

Pour Yves Bonnaz, la chronique reflète au contraire « l'animosité d'une partie du clergé tolédan contre Witiza »<sup>908</sup>, ce qui n'est pas incompatible. Cette thèse renforce même les conclusions de Ramón Menéndez Pidal. La défaite de 711 a en effet causé des dissensions, voire des ruptures au sein de l'Église de Tolède, certains, comme l'évêque Oppa, s'étant ralliés à l'envahisseur, l'archevêque Sindered ayant fui à Rome, et d'autres encore s'étant réfugiés dans les Asturies<sup>909</sup>. La population chrétienne d'Al-Andalus, qui se sent soumise, humiliée<sup>910</sup> par un pouvoir étranger, s'estime trahie par le clan de Witiza qui a préféré livrer l'Espagne plutôt que de perdre le pouvoir. C'est donc la version défavorable à Witiza qui prévaut<sup>911</sup>. D'ailleurs cette version perdure bien plus longtemps en Al-Andalus que dans les royaumes chrétiens<sup>912</sup>!

Parallèlement à cela, les descendants du clan de Witiza qui ont favorisé l'invasion et se sont alliés aux Arabes ne peuvent accepter une telle version de l'histoire. Ils élaborent donc une autre histoire en miroir de la version des Asturies. La faute est déplacée de Witiza à Rodrigue<sup>913</sup> et leur trahison ainsi justifiée n'en est plus une.

Au X<sup>e</sup> siècle, Ibn Al-Qutiya, l'arrière-arrière-petit-fils de Witiza, écrit *Ta' rīkh iftitāh al-Andalus* ou *Histoire de la Conquête d'al-Andalus* dans laquelle il introduit deux nouveaux épisodes afin d'incriminer Rodrigue. Le premier élément est une anecdote qui lui permet de mettre en scène la luxure de façon plus précise et sûrement plus intéressante pour le lecteur. Rodrigue viole la fille d'un certain Julien, un marchand qui commerçait avec l'Afrique. Julien ne voulant pas laisser sa fille seule pendant son absence, Rodrigue lui propose de s'en occuper et en profite pour la violer. En apprenant ce qui s'est passé, Julien se fait l'intermédiaire entre le clan de Witiza et les Arabes pour préparer l'invasion. Ibn Al-Qutiya rajoute aussi un autre élément. Selon lui, il existait un palais qui abritait un coffre contenant les quatre Évangiles sur lesquels les rois wisigoths prononçaient leur serment. Ce palais n'était ouvert que lorsqu'un roi mourait pour y inscrire son nom et pour que son successeur puisse prêter serment. Or, bien

---

<sup>908</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>909</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>910</sup> R. MENÉNDEZ PIDAL, *Floresta de leyendas...*, p. XXV.

<sup>911</sup> En revanche, les Mozarabes ne s'attachent pas à la figure de Pelayo, car ils n'ont que faire de la restauration d'un sauveur qui ne les a pas sauvés. En réalité, les Astures ont eu assez peu d'influence parmi les chrétiens d'Al-Andalus. R. MENÉNDEZ PIDAL, *Floresta de leyendas...*, p. XXV.

<sup>912</sup> *Ibid.*, p. XXVI-XXVII, p. XXXI-XXXII.

<sup>913</sup> *Ibid.*, p. XXXVI-XXXVII. Chez les auteurs arabes, la faute incombe toujours à Rodrigue.

qu'il ne puisse y pénétrer car il avait volé la couronne, Rodrigue y entre quand même. Dans le coffre il trouve alors une représentation des Arabes sous forme de peinture accompagnée de ce message : « *cuando este palacio sea abierto y se saquen estas figuras, un pueblo semejante a ellas entrará en Andalucía y la dominará* »<sup>914</sup>. C'est alors que l'invasion se produit. Rodrigue, par sa luxure, son orgueil, sa cupidité, est donc présenté comme doublement responsable de l'invasion.

D'où proviennent les deux éléments introduits par l'historiographie musulmane ? Ramón Menéndez Pidal fait état de plusieurs théories proposées par certains chercheurs. Sans entrer dans les détails, il semble que l'épisode du viol puisse provenir ou au moins se développer en parallèle de récits romains et germaniques. Procope de Césarée (v. 500-v. 565) rapporte que Valentinien III, empereur de 424 à 455, utilise un stratagème afin de pouvoir violer l'épouse du sénateur Pétrone Maxime qui se venge ensuite en favorisant la victoire d'Attila<sup>915</sup>. La *Chronique de Frédégaire* rapporte également qu'Avitus, empereur de 455 à 456, parvient à violer la femme du sénateur Lucius en se faisant passer pour malade et en ordonnant que les femmes de sénateurs viennent le visiter. Le mari aide alors les Francs à s'emparer de Trèves<sup>916</sup>. Dans les légendes norvégiennes du XIII<sup>e</sup> siècle, le roi Sigurd Sleva viole Olava dont le mari est absent à cause d'une mission qu'il lui a confiée, Hermanaric, roi des Goths au IV<sup>e</sup> siècle, viole Odila dans les mêmes conditions<sup>917</sup>.

L'épisode du palais proviendrait quant à lui de la littérature arabe et plus précisément du genre narratif des conquêtes. Xerxès I<sup>er</sup> et Darius auraient ainsi violé plusieurs tombes avant leur défaite<sup>918</sup>. Avec le temps, la légende reste sensiblement la même, mais des détails pittoresques et divertissants sont ajoutés pour renforcer l'argument. Deux chroniques arabes *Kitab-al-Ictifá* et *Fatho-al-Aldaluçi*, rédigées dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle<sup>919</sup>, font de Julien un comte, gouverneur de Tanger, et non plus seulement un marchand. De plus, si sa fille est restée au palais, c'est parce qu'il était de tradition pour les filles d'être éduquées à la cour, où le roi leur choisissait un mari et leur donnait une dot. Rodrigue viole la fille du comte Julien et la fait surveiller pour qu'elle ne prévienne pas son père ; elle y parvient toutefois en lui envoyant des cadeaux parmi lesquels elle cache un œuf pourri. En voyant l'œuf Julien

---

<sup>914</sup> R. MENÉNDEZ PIDAL, *Floresta de leyendas...*, p. XXXVII-XXXVIII.

<sup>915</sup> *Ibid.*, p. XXIX, XXX, LX.

<sup>916</sup> *Ibid.*, p. LXI.

<sup>917</sup> *Ibid.*, p. XXXIII.

<sup>918</sup> *Ibid.*, p. XLIV-XLV. Voir aussi Alexander HAGGERTY KRAPPE, « Une version persane de la Maison fermée de Tolède », *Bulletin hispanique*, 30 (2), p. 182-184 et *id.*, « La légende de la Maison fermée de Tolède », *Bulletin hispanique*, 26 (4), 1924, p. 305-311.

<sup>919</sup> R. MENÉNDEZ PIDAL, *Floresta de leyendas...*, p. XL.

comprend ce qui s'est passé et rejoint les Arabes. L'intrigue de cette version est plus forte, plus divertissante et plus saisissante et surtout elle dégrade encore plus l'image de Rodrigue. Il n'a pas seulement violé la fille d'un marchand, il a violé la fille d'un noble. Si les nobles ont des devoirs envers leur roi, c'est aussi le cas du roi envers ses nobles et envers leurs filles puisqu'il est responsable de leur éducation et de leur mariage. C'est donc une trahison impardonnable de la part de Rodrigue. L'épisode du palais est aussi quelque peu modifié. Il n'est plus question d'Évangiles mais simplement d'un palais vide sur lequel chaque nouveau roi pose un cadenas. Rodrigue brise les cadenas, pénètre dans le palais et trouve un parchemin représentant des Arabes et délivrant l'avertissement suivant : « *estos hombres son los árabes : ellos conquistarán este país cuando los candados de este palacio sean violados ; y el violador se arrepentirá* »<sup>920</sup>. La version change mais l'impression demeure : le roi Rodrigue a provoqué et mérité sa défaite, Julien et le clan de Witiza n'ont fait que se défendre.

En Al-Andalus, la légende « anti-Rodrigue » se développe chez les historiographes musulmans, tandis que la légende « anti-Witiza » est durablement implantée dans le milieu populaire mozarabe<sup>921</sup>. Ramón Menéndez Pidal cite ainsi la *Chronica gotorum Pseudo Isidoriana*, datant selon lui de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle et rédigée par un mozarabe tolédan<sup>922</sup>. Cette chronique continue de raconter que Witiza (Getiço) fait preuve de luxure. Le roi entend parler de la beauté de la fille du comte Julien de Tangitanie. Il fait venir Julien, le fait saouler lors de banquets et séduit sa fille. Lorsque Julien s'en rend compte, il s'enfuit à Ceuta avec sa femme en laissant sa fille. Il rassemble ses richesses et propose au roi Tarec de l'aider à envahir l'Espagne. Cependant, le temps que les musulmans arrivent, Witiza est mort et c'est Rodrigue qui les affronte et qui est trahi par les fils de Witiza<sup>923</sup>. L'aventure est la même, mais Witiza reste le coupable pour les Mozarabes. Et cette version reste encore longtemps la norme en Al-Andalus, puisque parallèlement à la rédaction de la *Estoria de España*, l'évêque Pierre Pascal (1227-1300) rédige le *Libro contra la Seta de Mahomat*, dans lequel il continue d'accuser Witiza du viol de la fille du comte Julien (Yllán) pendant l'absence de ce dernier<sup>924</sup>.

---

<sup>920</sup> *Ibid.*, p. XL-XLIII.

<sup>921</sup> *Ibid.*, p. XVIII.

<sup>922</sup> *Ibid.*, p. XXVII.

<sup>923</sup> *Ibid.*, p. XXVII-XXIX.

<sup>924</sup> *Ibid.*, p. XXXI-XXXII.

À partir du IX<sup>e</sup> siècle, le schéma qui explique l'invasion de 711 est fixé selon deux versions. Les chrétiens rejettent la faute sur le clan de Witiza et les musulmans et les descendants de Witiza la rejettent sur Rodrigue. Dans les deux cas, il s'agit d'une construction idéologique opérée afin de servir des intérêts politiques : il s'agit avant tout d'expliquer la défaite et de dégager son camp de toute responsabilité. À partir du XII<sup>e</sup> siècle, si la version « anti-Rodrigue » n'est pas adoptée par les Mozarabes, elle gagne en revanche le León et la Castille.

#### **b. Contamination littéraire et modification des enjeux politiques (XII<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècle)**

La légende développée par les auteurs musulmans est plus divertissante, plus « piquante ». Au nord on disait certes de Witiza qu'il s'adonnait à la luxure et qu'il aurait convaincu le clergé d'en faire de même, mais il n'y avait aucun détail et cette version n'était peut-être pas suffisamment distrayante pour que la légende perdure vraiment en touchant les lecteurs. C'est sûrement pour cela que la version des historiographes musulmans a pu être appréciée. De plus, les Astures, puis les Léonais et les Castellans ne se revendiquaient pas comme des descendants de tel ou tel clan wisigoth. Leur légitimité néo-wisigothique provenant de Pelayo et d'Alphonse I<sup>er</sup>, la querelle entre les deux clans ne constitue donc plus un enjeu. La valeur dramatique, l'évolution des intérêts politiques au cours des siècles et la possible connaissance des épisodes du viol présents dans les légendes germaniques et romaines expliquent sans doute que la version « anti-Rodrigue » conçue au sud finisse par gagner le nord à partir du XII<sup>e</sup> siècle, soit 400 ans après l'invasion. L'historiographe de l'*Histoire Legionense* opère ainsi vers 1115 une sorte de fusion des deux versions. Witiza reste un roi plein de vices, mais Rodrigue l'est également. Pour la première fois, l'histoire du viol est reprise dans les royaumes chrétiens, avec encore une légère variation dommageable à Rodrigue : il devait se marier avec la fille de Julien, mais il la prend comme maîtresse au lieu de l'épouser. À partir de là, dans la *Chronique Najerense* et dans le *Chronicon Mundi*, la perte de l'Espagne sera attribuée conjointement aux deux rois.

Lucas de Tuy introduit deux éléments matériels qui expliquent la défaite des Goths pourtant réputés pour leur valeur et la force de leur armée. Witiza fait détruire les murailles

afin que les habitants ne puissent résister à son influence<sup>925</sup>, puis Rodrigue fait envoyer les armes et les chevaux de guerre en Gaule et en Afrique sur les conseils de Julien<sup>926</sup>. Depuis l'*Histoire Legionense* la faute morale est partagée par les deux rois, et à partir du *Chronicon Mundi*, ils partagent aussi une faute matérielle<sup>927</sup>. De plus, nous avons vu que la version *Érudite* de la *Chronique d'Alphonse III* insistait sur la dépravation de l'Église. En revanche, Lucas de Tuy défend l'Église – nous avons vu qu'il limite la comparaison entre Pelayo et Moïse – et s'attache au contraire à montrer que Witiza harcèle, brutalise le clergé avant de finir par le corrompre pour se protéger lui-même :

*Sed et episcopi et ecclesie ministri aspernabantur ecclesiastica officia, pro nichilo habebantur synodalia, clausis foribus ecclesiarum, despiciebantur ecclesiastica sacramenta, despiciuntur sancti patris Ysidori instituta, deiciuntur concilia, sacri canones dissoluuntur*<sup>928</sup>.

Dans le *Chronicon Mundi*, le clergé apparaît avant tout comme une victime, même si la plupart finissent par être complices de Witiza, bien malgré eux.

### **c. La faute dans la *Estoria de España***

Quelques années après la rédaction du *Chronicon Mundi*, Jiménez de Rada insère de nouvelles variations, et c'est cette version qu'Alphonse X choisit quelques décennies plus tard de suivre sans la modifier. Tout en reprenant la double attribution morale de la destruction de l'Espagne à Witiza et Rodrigue, Jiménez de Rada introduit en effet une nouvelle dynamique dans la perte de l'Espagne : selon lui, le Royaume wisigoth se trouvait déjà sur une pente fatale bien des années avant l'époque de Witiza et de Rodrigue. En effet, selon le Tolédan, ces deux rois sont en quelque sorte l'aboutissement du mauvais comportement de leurs prédécesseurs Ervige et Égica, ce qui a pour effet de renforcer la culpabilité collective des Goths. D'abord Ervige, roi de 680 à 687, s'empare du pouvoir en empoisonnant le roi Wamba qui se retire dans un monastère. Rada n'invente rien, mais les chroniques précédentes attribuaient des qualités<sup>929</sup> à Ervige, en plus de rappeler les nombreux Conciles qu'il a

<sup>925</sup> *Chronicon Mundi*, III, 61, p. 218, 25-29, sauf les murailles de Tolède, León et Astorga.

<sup>926</sup> *Chronicon Mundi*, III, 62, p. 220, 15-25.

<sup>927</sup> R. MENÉNDEZ PIDAL, « Floresta de leyendas... », p. LI-LIII.

<sup>928</sup> *Chronicon Mundi*, III, 61, p. 217, 8-12. *CM trad.*, p. 264 : « los obispos e los ministros de las yglesias eran maltratados, y los offiçios ecclesiasticos e sinodales eran auídos por nada, y los ecclesiasticos sacramentos eran menospreciados, çerradas las puertas de las yglesias; fueron desechados y despreçiados los estatutos del padre sancto Ysidoro ; fueron desatados los conçilios de la sagrada regla ».

<sup>929</sup> *Rotense et Érudite*, 2, p. 34 : « ut fertur, pius et modestus erga subditos fuit », « ut fertur, erga subditos modestus fuit » ; *Chronicon Mundi*, III, 59, p. 216, 9-10 : « pius et modestus erga súbditos fuit ». *CM trad.*, p. 263 : « fue piadoso y mesurado cerca de sus subditos ».

organisés. Jiménez de Rada reprend bien l'énumération des Conciles mais on ne trouve dans son récit nulle mention des qualités relevées par les historiographes antérieurs. Cela, ajouté au récit de sa prise de pouvoir malhonnête, assombrit l'image d'Ervige.

Son gendre Égica, roi de 687 à 702, reçoit dans les chroniques le même genre de traitement que son beau-père : il organise plusieurs Conciles et possède certaines qualités<sup>930</sup>. Jiménez de Rada et Alphonse X reproduisent le même procédé qu'avec Ervige. Le Roi Sage, pas plus que le Tolédan, ne mentionne pas au sujet d'Égica de qualités personnelles et va un peu plus loin en affirmant dès le début de la partie qui lui est consacrée qu'il a été un mauvais roi. Jiménez de Rada écrit « *hic Gothos morte fuit et odio persecutus* »<sup>931</sup>, et Alphonse X traduit « *este Egica quiso grand mal a los godos, et mato muchos delos* »<sup>932</sup>. Cependant, nos deux auteurs ne décrivent pas les mauvaises actions d'Égica. Seul l'exil forcé de Fafile, le père de Pelayo, est évoqué<sup>933</sup>, le grand mal qu'il veut aux Goths se traduisant par le mal qu'il veut à la famille de Pelayo. Ici Fafile et, par voie de conséquence, Pelayo représentent l'ensemble des Goths. Égica a maltraité les Goths parce qu'il a maltraité cette famille.

Le Tolédan et le Roi Sage dans son sillon modifient aussi l'image de Witiza grâce à un procédé qu'Alphonse X utilise notamment pour les portraits des empereurs romains<sup>934</sup>. À la différence des rois Ervige et Égica dont ils suppriment les qualités, ils en accordent à Witiza au début de son règne. Ainsi le chapitre 548 s'intitule « *de los bienes que Vitiza començo a fazer luego en comienço de su regnado* ». Bien que la chronique indique tout de suite la luxure de Witiza, dans un premier temps cela ne semble pas être irrémédiable : « *Vitiza era omne muy luxurioso, pero con tod esto de grand piedad* »<sup>935</sup>. La chronique explicite alors la bonté du jeune roi :

*Ca a los que so padre echara et desterrara de tierra tornolos el y et cogiolos en su gracia, e la premia et el mal fuero que su padre pusiera en la tierra tollio lo ell ende, e los que su padre deseredara tornolo ell a buen estado et dioles lo suyo, e quantas cartas et estrumentos fiziera su padre engannosamientre quemo las ell ante todos en fuego, et dio los omnes por libres de todos los lazos malos et encartamientos, et entrego las heredades que su padre metiera en su cellero et en su rengalengo, e torno en los oficios del palacio los omnes que su padres ende echara*<sup>936</sup>.

---

<sup>930</sup> Rotense et Érudite, 3, p. 35 : « *iste quidem sapiens et patiens fuit* » / « *multumque sapiens et patiens fuit* » ; Chronicon Mundi, III, 60, p. 216, 1-2 : « *sapiens quidem et paciens fuit* ». CM trad., p. 263 : « *fue sabio y paciente* ».

<sup>931</sup> De Rebus Hispaniae, III, 14, p. 93, 6-7. DRH trad., p. 137 : « *maltrató a los godos con saña y sangre* ».

<sup>932</sup> PCG, 543, p. 302, 12a-13a.

<sup>933</sup> PCG, 546, p. 303, 5b-9b et 552, p. 306, 10-11.

<sup>934</sup> Voir p. 273-274.

<sup>935</sup> PCG, 548, p. 304, 3a-4a.

<sup>936</sup> PCG, 548, p. 304, 4a-17a.

Les rédacteurs répètent ici le même schéma : « *a los que su padre + injustice* », suivi d'un verbe indiquant le retour à la justice grâce à Witiza : « *tornolos el / cogiolos en su gracia / tollio lo el / tornolo ell / dioles / dio / entrego / torno* ». Cette répétition permet de mettre en valeur l'esprit de justice dont fait preuve Witiza, tout en l'opposant à l'injustice perpétrée par son père Égica. Si les défauts de ce dernier n'avaient pas été décrits avant, ils apparaissent ici en contraste des bonnes actions de son fils et héritier, il passe alors pour un roi cupide et injuste envers ses sujets qu'il exile et spolie.

Cependant, si au début la chronique n'insiste pas sur la luxure de Witiza mais plutôt sur sa grande piété, laissant ainsi présager un bon règne, c'est pour mieux développer ce thème plus loin et le porter à son paroxysme. En effet, la chronique répète à deux reprises l'évolution négative du Witiza grâce au verbe « *començar* » utilisé dans des constructions semblables : « *Vitiza, que luego en comienço de su regnado començara de seer bueno et de darse a bien, començo luego de darse a mal et a uoleza, e echo de la cibdad de Toledo en desterramiento all infante don Pelayo* »<sup>937</sup>. Cette première construction sert à introduire le thème de l'exil de Pelayo. Tout comme son père avait exilé Fafile, Witiza exile Pelayo. La seconde construction sert à introduire le motif de la luxure du roi : « *Vitiza que fasta estonces fiziera su mal et su luxuria a ascuso, començo dalli adelant a fazer lo en descubierta ante todos* »<sup>938</sup>. Cela implique une double gradation, gradation de la gravité des faits – après l'exil de la noblesse, c'est la luxure, péché capital, à laquelle Witiza s'adonne – ainsi que gradation du comportement avec l'opposition entre les expressions « *a ascuso* » et « *en descubierta ante todos* ». Les quatre chapitres suivants brossent ainsi de Witiza un portrait très négatif.

La chronique met en scène la luxure de Witiza d'abord à travers sa polygamie : « *tenie dessouno muchas mugieres ueladas et muchas barraganas* »<sup>939</sup>. Au XIII<sup>e</sup> siècle, la luxure a une signification précise et sa mention laisse peu de doutes quant à l'issue du règne du coupable. Depuis le pape Grégoire le Grand au VI<sup>e</sup> siècle, le terme « luxure » s'est substitué au terme « fornication »<sup>940</sup> qui était utilisé jusque-là. La fornication désigne l'union charnelle hors du mariage, mais par métonymie, et c'est aussi le sens que prend le terme de luxure, il peut désigner tous les péchés liés à la sexualité. Pour l'Église, la luxure est l'un des sept péchés capitaux, c'est-à-dire l'un des péchés qui conduisent à d'autres péchés, tout comme la tête (*caput*) dirige le reste du corps. Ainsi, selon Grégoire le Grand qui est à l'origine de la

<sup>937</sup> PCG, 549, p. 304, 40a-43a.

<sup>938</sup> PCG, 549, p. 304, 51a-2b.

<sup>939</sup> PCG, 549, p. 304, 12b-13b.

<sup>940</sup> Carla CASAGRANDE et Silvana VECCHIO, *Histoire des péchés capitaux au Moyen Âge*, Paris : Aubier (Collection historique), 2002, p. 234.

diffusion de ce concept<sup>941</sup>, la luxure entraîne « cécité mentale, amour de soi, haine de Dieu, attachement au monde, horreur ou désespoir à l'égard du destin futur »<sup>942</sup>. Durant le Moyen Âge, la luxure est encore plus terrible que les autres péchés car depuis saint Augustin, l'Église associe la chair au péché originel<sup>943</sup>, même si en réalité la concupiscence sexuelle est une conséquence parmi d'autres du péché originel et certainement pas sa cause. Si Adam et Ève mangent le fruit défendu, c'est bien par orgueil, par soif de connaissance et non pour assouvir un quelconque désir sexuel<sup>944</sup>. Bien que saint Augustin ne dise pas que le premier péché était charnel<sup>945</sup>, sa vision est radicalisée par les théologiens du Moyen Âge<sup>946</sup>, dans un « contexte où les invasions barbares avaient détruit la civilisation et conduit l'Église à une vision très pessimiste de l'histoire »<sup>947</sup>.

À ce stade du récit, les chroniqueurs introduisent donc un concept qui n'était pas apparu jusque-là pour désigner la conduite royale<sup>948</sup> : le péché. La luxure de Witiza n'est plus cachée, c'est-à-dire « *a ascuso* », mais bien « *en descubierto ante todos* ». Sa piété, pourtant mise en exergue dans le premier chapitre le concernant ne peut donc plus suffire à la compenser. Les rédacteurs emploient le terme « *mal* » et ses variantes à dix-neuf reprises<sup>949</sup>. Les mots « *auoleza* » et « *nemiga* » sont employés respectivement cinq et six fois. Quant au terme « *peccado* », il est employé sept fois. Tous ces termes renvoient à un seul et même péché : la luxure. En effet, ces chapitres n'imputent aucun autre vice à Witiza. Seul, le meurtre du père de Pelayo, futur roi des Asturies, est rapporté, mais Witiza l'a commis par jalousie car il convoitait l'épouse du duc<sup>950</sup>, ce crime est donc à relier à la luxure. En accord avec les mentalités de l'époque, le désir sexuel est donc perçu de façon négative, à travers l'emploi d'un vocabulaire renvoyant au mal et au péché et jetant l'opprobre sur ceux qui s'y adonnent. Selon le droit canon<sup>951</sup>, tout comme selon les *Siete Partidas*<sup>952</sup>, il s'agit d'un plaisir vécu en

<sup>941</sup> En réalité, il reprend et modifie les huit vices d'Evagre le Pontique (moine du désert égyptien au IV<sup>e</sup> siècle) qui plaçait la fornication en deuxième position. C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 9-10.

<sup>942</sup> Grégoire LE GRAND, *Morales sur Job*, cité par C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 8-9. La luxure est le dernier des 7 péchés capitaux après la vaine-gloire, l'envie, la colère, la tristesse, l'avarice et la gourmandise. Saint Thomas d'Aquin lui, place la luxure en 4<sup>e</sup> position après l'acédie (ou la paresse spirituelle), l'orgueil, la gourmandise, et avant l'avarice, la colère et l'envie.

<sup>943</sup> Jean VERDON, *Le plaisir au Moyen âge*, Paris : Perrin (Collection Tempus), 2010, p. 10.

<sup>944</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 21.

<sup>945</sup> Contrairement aux Cathares par exemple. Voir Jean-Michel MALDAMÉ, *Le péché originel : foi chrétienne, mythe et métaphysique*, Paris : Éd. du Cerf, 2008, p. 66-67 et p. 90-91.

<sup>946</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 232.

<sup>947</sup> J.-M. MALDAMÉ, *op. cit.*, p. 94-95.

<sup>948</sup> Hormis une fois à propos de l'empereur Néron. PCG, 172, p. 123, 51a-1b.

<sup>949</sup> Nous incluons ici les adjectifs dérivés « *maldad* », « *malo* » et « *mala* ».

<sup>950</sup> PCG, 546, p. 303, 9b-12b.

<sup>951</sup> L'Église a entrepris, surtout depuis le IV<sup>e</sup> Concile de Latran de 1215, un contrôle des unions et donc du mariage devenu un sacrement.

dehors des liens du mariage, donc dans l'illégalité<sup>953</sup>, que ce soit avec des concubines appelées de manière péjorative « *barraganas* », ou à travers le viol.

Witiza, conscient de ses péchés craint alors l'Église et ses sujets qui pourraient se retourner contre lui et le détrôner. Le verbe « *temer* » est utilisé à trois reprises à son sujet, et toujours en lien avec ses mauvaises actions :

*Se temie de la clerizia et se recelaua por las auolezas que el fazie*<sup>954</sup>.

*Temiendosse que uernien contra ell et contra sus maldades, et que farien al pueblo quel non obedesciessa*<sup>955</sup>.

*Temiendosse quel toldrien el regno por las auolezas que fazie*<sup>956</sup>.

Afin de se protéger, Witiza met en danger la stabilité du royaume en créant des dissensions en son sein. Grégoire le Grand insistait d'ailleurs sur la dimension sociale<sup>957</sup> du péché, car en empoisonnant les rapports entre les hommes, il rend la loyauté impossible et met en danger la stabilité de la société. L'une des conséquences de la luxure de Witiza, est donc l'apparition en chaîne d'autres péchés : la peur, la méfiance, l'envie et leurs corollaires, c'est là le principe du péché capital. Car selon l'Évangile selon Jean, le péché engendre le péché<sup>958</sup>.

Le seul péché de luxure fait donc entrer le Royaume de Tolède dans un cercle vicieux dont il ne sortira pas. Poussé par la peur, Witiza fait détruire les défenses de son royaume, s'attaque à sa noblesse et contamine volontairement l'Église et tous les Goths. En effet, Witiza a peur d'être détrôné et pour palier à une éventuelle révolte, il fait détruire les murailles ainsi que les armes du royaume pour qu'aucune ville ne se soulève contre lui et qu'aucune armée ne puisse se constituer :

---

<sup>952</sup> Les *Siete Partidas* condamnent la luxure du clergé (*Partida* I, 6, 17- 44) et consacre un titre (*Partida* VII, 17) à l'adultère, qualifié de « *uno de los mayores errores que los omes pueden fazer* ». La Loi 16 du même titre condamne par exemple les bigames à un exil de 5 ans ainsi qu'à la perte de leurs biens.

<sup>953</sup> La chronique utilise les termes « *mugiere* », notamment pour désigner l'épouse officielle, et le terme « *barraganas* » pour les maîtresses. La « *barraganía* » est une union sous forme d'un contrat privé, c'est à dire non reconnu par l'Église (Adeline RUCQUOI, *Aimer dans l'Espagne médiévale : plaisirs licites et illicites*, Paris : Les Belles Lettres (Réalia), 2008, p. 51-52). Une autre forme d'union privée est l'« *amancebamiento* » ou union libre qui faisait de la femme une maîtresse officielle (*Ibid.*, p. 43-49). Ce terme n'est pas employé dans la *Estoria de España*, peut-être parce que le roi Alphonse X lui-même avait eu une « *manceba* », doña Mayor de Guillén, et que le roi ne souhaitait pas se voir assimilé à un roi qui causa la perte de l'Espagne.

<sup>954</sup> *PCG*, 550, p. 304, 42b-44b.

<sup>955</sup> *PCG*, 550, p. 304, 47b-50b.

<sup>956</sup> *PCG*, 551, p. 305, 8b-10b.

<sup>957</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 79.

<sup>958</sup> *La Bible...*, Jean 3:19-20 : « les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. Quiconque, en effet, commet le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient démontrées coupables ».

*Temiendose quel toldrien el regno por las auolezas que fazie, mando derribar los muros de todas las uillas et de todas las cibdades, saluo ende dunas pocas que non oso derribar, e mando fazer de las armas del fierro reias et açadas [...] por que aquellos que se despagauan dell et de los sus malos fechos que se le non pudiessen alçar nin manparar*<sup>959</sup>.

Alphonse X précise ici que selon Lucas de Tuy la destruction des armes est imputable à Rodrigue et non à Witiza<sup>960</sup>. Le Léonais répartissait la double faute matérielle entre les deux derniers rois, mais Jiménez de Rada et Alphonse X l'imputent exclusivement à Witiza qui porte alors l'entière responsabilité des fautes matérielles. Cela montre l'incapacité de ce roi à exercer sa charge et à faire preuve des vertus chères à Alphonse X et indispensables pour maintenir l'intégrité de son royaume, telle que la prudence. Pour se protéger, Witiza finit par mettre toute l'Espagne en danger, car si ses soldats et ses villes ne peuvent plus l'attaquer, ils ne peuvent plus se défendre non plus d'attaques extérieures.

En plus d'affaiblir son armée, le roi s'attaque aussi à la noblesse. Nous avons vu qu'avant de monter sur le trône il avait tué le duc Fafile car il convoitait son épouse. Une fois roi, il tente de faire arracher les yeux de Pelayo afin de le priver de toute chance de régner<sup>961</sup>. Il s'en prend aussi à Théodefrède, le père de Rodrigue. Présenté comme le fils du roi Réceswinthe, Théodefrède est très apprécié de la noblesse ce qui inquiète Witiza qui voit en lui un rival potentiel. Il le fait alors énucléer.

Enfin, Witiza entend contrôler le peuple en utilisant l'Église. En effet, la chronique affirme à deux reprises le pouvoir ou tout du moins l'influence que le clergé exerce sur le peuple : « *farien al pueblo quel non obedesciesse* »<sup>962</sup> et « *ca bien cueda el que por tales clerigos como aquellos que ternie los pueblos a su mandamiento* »<sup>963</sup>. Contrôler le clergé revient donc à contrôler le peuple. En effet, le roi craignant pour son trône souhaite modeler l'ensemble de ses sujets à son image, les pervertir étant à ses yeux le meilleur moyen qu'ils ne retournent pas contre lui. Citons deux passages qui mettent en scène un mouvement qui part du roi pour s'étendre sur l'ensemble de ses sujets à travers la noblesse et le clergé. Tout d'abord : « *mandasse Dios que el solo peresciesse en sus nemigas et non ensuziasse nin mançellasse la nobleza de los godos, assi de la clerizia como dell otro pueblo* »<sup>964</sup>. On note ici les synonymes « *ensuziasse* » et « *mançellasse* » qui marquent la souillure dont Witiza contamine son royaume. Et ensuite, la chronique parle de l'exemple donné par le roi : « *daua*

---

<sup>959</sup> PCG, 551, p. 305, 8b-21b.

<sup>960</sup> PCG, 551, p. 305, 21b-23b : « *pero diz aqui don Lucas de Thuy que el rey Rodrigo mando desfazer las armas et que en su tiempo fue* ».

<sup>961</sup> DRH trad., note 38, p. 142.

<sup>962</sup> PCG, 550, p. 304, 49b-50b.

<sup>963</sup> PCG, 550, p. 305, 3b-5b.

<sup>964</sup> PCG, 549, p. 304, 4b-8b.

*por esta manera exiemplo a sus ricos omnes et a los mayorales de los godos que fiziessen otro tal como el fazie; e otrosi los menores del pueblo por aquella misma manera et por su mandado del firuien en aquel mal et en aquel peccado* »<sup>965</sup>. Quand donner l'exemple ne suffit pas, le roi ordonne que l'on suive son mauvais exemple. On retrouve ainsi le verbe « *mandar* » ou les mots « *mandado* » / « *mandamiento* » à sept reprises dans ce contexte. Pour contrôler l'Église il vient à Witiza deux idées : permettre et ordonner aux clercs qu'ils s'adonnent eux aussi à la luxure et leur interdire d'obéir au Pape, c'est-à-dire à un pouvoir extérieur susceptible d'être plus puissant que le sien :

*Temendosi que uernien contra ell et contra sus maldades et que farien al pueblo quel non obediesse, dio por ende con su maldad licencia et mandamiento a todos los clerigos que cada uno touiesse muchas mugieres et barraganas descubiertamiente, siquier una siquier muchas, como se quisiessen o como se trouiessen, cuedando tornar los assi por esta razón; e de mas mando que non obediesssen a los establecimientos nin a los posturas de Roma que deffendien tal cosa como aquella que les el mandaua fazer*<sup>966</sup>.

La chronique insiste sur les « *mugieres* » et « *barraganas* » que prennent les prêtres tolédans, pas tant pour la gravité que cela pouvait représenter au VIII<sup>e</sup> siècle, mais bien parce qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, Rome a durci ses règles en matière de célibat des prêtres. Witiza est donc décrit comme l'ennemi de Dieu et de son Église : « *enemigo de Dios et de los degredos de Sancta Eglesia* »<sup>967</sup>. Il va jusqu'à favoriser les juifs au détriment des chrétiens<sup>968</sup>. Dans un premier temps, l'Église semble avoir résisté à l'exemple et à l'influence du roi pécheur, particulièrement grâce à l'archevêque de Tolède Gondéric décrit en ces termes : « *omne casto et de grand santidad et por quien Dios fizo muchas uertudes et muchos miraglos* »<sup>969</sup>. Ces quelques mots apparaissent à la fin du chapitre 549 et indiquent qu'il reste en Espagne un obstacle à la luxure du roi. Cependant, dès le début du chapitre suivant, la mort de l'archevêque rebat les cartes. En effet, même si son successeur, Sindered, passe au début pour être un bon choix « *fue omne bueno et iusto* »<sup>970</sup>, son attitude change rapidement. Poussé par le roi, gagné par le péché d'envie, il prend aussi pour cible le clergé : « *este Sinderedo començo de uuscar mal et agrauiamientos por celo de sanctidad a los omnes ancianos et onrrados que auie en la elesia de Toledo; e esto non lo fazie el por su seso, mas por conseio*

<sup>965</sup> PCG, 549, p. 304, 13b-19b.

<sup>966</sup> PCG, 550, p. 304, 47b-p. 305, 3b.

<sup>967</sup> PCG, 552, p. 306, 18b-19b.

<sup>968</sup> PCG, 552, p. 306, 25b-30b : « *poniendo un mal sobre otro, crebanto todos los priuilegios de las elesias, et torno los iudios en tierra et dioles priuilegios et franquezas, et mas onrrados et mas cotados eran los iudios que non las elesias* ».

<sup>969</sup> PCG, 549, p. 304, 20b-22b.

<sup>970</sup> PCG, 550, p. 304, 34b-35b.

*et mandado del rey Vitiza* »<sup>971</sup>. Finalement, le roi décide de remplacer l'archevêque de Tolède par son frère Oppa, déjà archevêque de Séville, et les rédacteurs, reprenant l'expression de Jiménez de Rada, font référence à l'adultère charnel et à l'adultère spirituel des deux frères : « *seyendo Sinderedo aun uiuo ; e assi como se ell ensuziaua por adulterio carnal, assi ensuzio a su hermano por adulterio espirital* »<sup>972</sup>.

Ici Jiménez de Rada et Alphonse X ne suivent pas le *Chronicon Mundi* dans lequel Lucas de Tuy insiste sur le harcèlement du roi à l'égard de l'Église et présente le clergé avant tout comme une victime. Pour le Roi Sage, le clergé, bien que corrompu par Witiza apparaît moins passif que chez le chroniqueur léonais. L'Église, guidée par les archevêques Sindered et Oppa, est aussi corrompue que le roi et participe autant que lui à la destruction de la moralité du royaume en servant de mauvais exemple au peuple.

La *Estoria de España* dépeint donc un Royaume totalement contaminé et une hiérarchie de la société complètement altérée. Lorsqu'il y a péché charnel, le corps prend le dessus sur l'âme, la hiérarchie entre l'âme et le corps s'inverse alors<sup>973</sup>, déréglant l'homme ou en l'occurrence le Royaume. La couronne et le clergé ne sont plus capables de remplir leur rôle à la tête de l'Espagne. Finalement, les rédacteurs résument ainsi la corruption de tout le royaume : « *ca todos los omnes de la tierra auien corrompuda su carrera et ensuciada su uida* »<sup>974</sup> et « *los peccados del Rey Vitiza et de todas sus yentes* »<sup>975</sup>. Nul ne semble épargné par le péché. Toutes les composantes du royaume sont souillées, contaminées. Les relations avec la noblesse sont gangrénées par la peur, le peuple et le clergé sont corrompus par la luxure, et l'armée est affaiblie à cause des décisions du roi. Dans une conception organiciste<sup>976</sup>, Witiza apparaît comme la tête et l'âme du royaume, celui qui impulse la vie dans le royaume et qui contamine toutes les sphères de la société par son exemple et son influence. La chronique affirme d'ailleurs que c'est bien le roi qui donne le ton : « *todos los*

---

<sup>971</sup> PCG, 550, p. 304, 37b-42b.

<sup>972</sup> PCG, 552, p. 306, 22b-25b.

<sup>973</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 231.

<sup>974</sup> PCG, 551, p. 305, 29b-31b.

<sup>975</sup> PCG, 552, p. 306, 38a-39a.

<sup>976</sup> José Manuel NIETO SORIA, *Fundamentos ideológicos del poder real en Castilla (siglos XIII-XV)*, Madrid : Eudema, 1988, p. 90-98 et José Ángel GARCÍA DE CORTÁZAR Y RUIZ DE AGUIRRE, « Alfonso X y los poderes del reino »..., *Alcanate : Revista de estudios Alfonsíes*, 9, 2014-2015, p. 11-40, p. 18 : « Si, a tenor de sus ideas organicistas, el rey Alfonso X era la cabeza, el corazón y el alma del reino, los habitantes de éste constituían el cuerpo del mismo en cuanto miembros dotados de un sentimiento de pertenencia a aquél que, precisamente, el monarca procuró fortalecer ». Voir aussi notre quatrième partie.

*omnes del mundo se forman et se assemeian a manera de su rey* »<sup>977</sup>, ou encore : « *por ende los otros omnes que fueron otrossi en sus tiempos dellos formaron se con ellos et semeiaron les en los peccados* »<sup>978</sup>.

Arrivés au récit de tant de dépravations, les rédacteurs interviennent directement pour clamer leur indignation :

*E porque uos alongaremos la razon mas?, tanta fue la muchadumbre de los peccados et de las nemigas en tiempo deste Vitiza, que la bondad et la nobleza de los godos que solien mandar reys et regnos et yentes alli fue crebantada et metida en fondon del lixo, et en las auolezas que non conuienen a dezir, et en todo mal*<sup>979</sup>.

Dans ce contexte du XIII<sup>e</sup> siècle souiller l'Église n'est pas anodin. La souillure n'est plus seulement charnelle, elle est aussi spirituelle. Pour les chroniqueurs, par le biais de la luxure c'est bien le Diable qui est entré en Espagne, comme l'affirme la chronique à plusieurs reprises. Citons par exemple : « *del embotamiento que el diablo metio en los de Espanna* »<sup>980</sup>, « *el diablo, que es enemigo dell humanal linnage [...] sembro la su mala simient et negra en el regno de Espanna* »<sup>981</sup> et « *por ende metiosse Satanas en la paz que querie Vitiza mostrar por enfinta* »<sup>982</sup>.

À force de pécher, Witiza finit par provoquer ce qu'il redoutait tant, la noblesse se soulève et se choisit, de son vivant, un nouveau roi, Rodrigue. Sur ce point, Jiménez de Rada et Alphonse X s'écartent de la version habituelle. Selon la *Chronique d'Alphonse III*, l'*Histoire Legionense* et le *Chronicon Mundi*, Rodrigue montait sur le trône après la mort de Witiza. Ce changement dans lequel on peut voir un retour à la *Chronique Mozarabe* introduit plusieurs points intéressants. Tout d'abord, il s'agit d'une démonstration logique et imparable : le péché amène le péché. Il s'agit bien d'une sorte de cercle vicieux puisque les péchés de Witiza l'ont mené à la peur, peur qui l'a incité à se conduire encore plus injustement, ce qui a ensuite poussé l'aristocratie à se rebeller.

Ensuite, cela montre que les actions motivées par le péché sont vaines : Witiza s'est attaqué à Théodèfrède pour protéger son pouvoir, ce qui cause finalement sa perte lorsque

---

<sup>977</sup> PCG, 559, p. 314, 7a-8a.

<sup>978</sup> PCG, 559, p. 314, 18a-20a.

<sup>979</sup> PCG, 550, p. 305, 5a-12a.

<sup>980</sup> PCG, 551, p. 305, titre.

<sup>981</sup> PCG, 551, p. 305, 29a-33a.

<sup>982</sup> PCG, 552, p. 306, 40a-42a.

Rodrigue venge son père. De plus, dans cette version Witiza est puni. Dans les chroniques où il meurt de mort naturelle, il ne reçoit en fait aucune punition pour ses péchés.

Enfin, dans le récit du déclin wisigoth développé par Jiménez de Rada, cette prise de pouvoir par la force renvoie à la tradition factieuse du royaume de Tolède, renforce l'image négative de Rodrigue et pose la question, essentielle dans le contexte agité du règne d'Alphonse X, des droits de la noblesse quant à l'éviction de son roi.

Quoi qu'il en soit, Rodrigue, malgré ses qualités<sup>983</sup>, se comporte comme Witiza : « *mas de mannas semeiauaasa bien con Vitiza* »<sup>984</sup>. Il se montre injuste envers les nobles, il se rend coupable du péché de luxure et du péché d'envie. Tout d'abord, il déshonore et exile deux fils de Witiza, Siseberto et Eba, ces derniers se réfugient auprès d'un ami de leur père, le comte Riccila de Tanger<sup>985</sup>. Ensuite, Jiménez de Rada relate l'épisode du palais de Tolède qui n'aurait pas dû être ouvert. Rodrigue fait ouvrir ce palais, fermé depuis très longtemps, et qu'il pense rempli de richesses. L'édifice est vide, il n'y a qu'un coffre qui contient un message sous forme de prophétie : « *que quando aquellas cerraduras fuessen crebantadas et ell arca et el palacio fuessen abiertos et lo que y yazie fuese uisto, que yentes de tal manera como en aquel panno estauan pintadas que entrarien en Espanna et la conqueririen et serien ende sennores* »<sup>986</sup>. Les peintures représentent des cavaliers arabes<sup>987</sup>. Le roi, effrayé, fait refermer le coffre et le palais comme s'il ne s'était rien passé. Enfin, Rodrigue, viole la fille du comte Julien. La chronique – suivant le *Kitab-al-Ictifá* et le *Fatho-al-Aldaluçi* du XII<sup>e</sup> siècle – explique qu'il était de coutume que les jeunes hommes et jeunes filles de la noblesse, « *los donzellas et las donzellas fijos de los altos omnes* » soient éduqués au palais<sup>988</sup>. Le Tolédan ajoute qu'il était déjà convenu que Rodrigue épouse la fille du comte Julien<sup>989</sup>, mais que malgré cela, le roi envoie le comte en Afrique et viole sa fille en son absence<sup>990</sup>. Ici Alphonse X, à la suite de Jiménez de Rada, précise qu'il s'agissait peut-être de l'épouse<sup>991</sup> du comte, peut-être afin de suivre les légendes germaniques et latines évoquées plus haut et dans lesquelles il s'agit toujours du viol de l'épouse. À son retour, la fille de Julien lui parle du

---

<sup>983</sup> PCG, 553, p. 307, 41a-42a : « *era muy fuert omne en batallas et muy desembargado en las fazienda* ».

<sup>984</sup> PCG, 553, p. 307, 42a-43a.

<sup>985</sup> PCG, 553, p. 307, 44a-49a.

<sup>986</sup> PCG, 553, p. 307, 6b-12b.

<sup>987</sup> PCG, 553, p. 307, 15b-22b : « *en aquel palacio estauan pintados omnes de caras et de parecer et de manera et de uestido assi como agora andan los alaraues, e tenien sus cabeças cubiertas de tocas, et seyen en cauallos, et los uestidos dellos eran de muchos colores, e tenien en las manos espadas et ballestas et sennas alçadas* ».

<sup>988</sup> PCG, 554, p. 307, 30b-32b.

<sup>989</sup> Ce qui n'était qu'insinué dans la *Chronique Legionense*, l'*Histoire de Najera* et le *Chronicon Mundi*.

<sup>990</sup> PCG, 554, p. 307, 30b-p. 308, 1a.

<sup>991</sup> PCG, 554, p. 308, 1a-3a : « *algunos dicen que fue la mujer et que ge la forço* ».

viol, il feint de ne rien savoir pour pouvoir se venger. Il emmène ses biens et son épouse à Ceuta, puis revient chercher sa fille sous le prétexte que sa mère est malade<sup>992</sup>. Selon la chronique le viol est à l'origine de la perte du Royaume : « *desto se leuanto destroymiento de Espanna et de la Gallia Gothica* »<sup>993</sup>. En effet, Julien pour se venger va proposer aux Maures et à leur chef Musa de les aider à s'emparer de l'Espagne. La chronique parle alors de la trahison du comte : « *con este Muça ouo el cuende Julian su **aleuosia** fablada, et prometiol quel darie toda Espanna sil quisiesse creer* »<sup>994</sup>. Il s'agit d'autant plus d'une trahison que les rédacteurs précisent que Julien s'est déjà battu contre Musa : « *ca auie ya prouada la fortaleza del cuende en las contiendas et en las faziendas que sus yentes ouieran con el* »<sup>995</sup>. Julien offre donc de trahir sa patrie au profit d'un ennemi reconnu. Sa loyauté ne va plus aux Goths mais aux Maures, on lit : « *e el cuende Julian fue dalli adelante tenido entre los moros por bueno et leal por aquello que auie fecho, ca tenien quel auien ya prouado* »<sup>996</sup> et « *Muça, fiandosse ya en el cuende* »<sup>997</sup>. D'ailleurs Julien n'est pas le seul Goth dénaturalisé, d'autres trahissent aussi l'Espagne : « *el cuende Julian et los godos que andauan con el* »<sup>998</sup>.

Dans les trois chapitres qui décrivent les trois invasions successives de l'Espagne par les Maures, le comte Julien se tient toujours aux côtés des envahisseurs. Ces chapitres reprennent le même schéma : le chef maure – Musa, momentanément remplacé par Tariq (appelé Tarif dans la chronique) – donne les ordres, puis Julien, parfois aidé de Tariq, mène l'assaut et ravage la Bétique et la Lusitanie.

---

<sup>992</sup> PCG, 554, p. 308, 5a-22a.

<sup>993</sup> PCG, 554, p. 308, 4a-5a.

<sup>994</sup> PCG, 555, p. 308, 3b-5b.

<sup>995</sup> PCG, 555, p. 308, 9b-11b.

<sup>996</sup> PCG, 556, p. 309, 7b-10b.

<sup>997</sup> PCG, 557, p. 309, 16b.

<sup>998</sup> PCG, 557, p. 309, 43b-44b.

	Ordres donnés	Invasions et ravages
Première invasion	<i>Muça enuio estonces con ell cuende uno que auie nombre Tarif</i> <sup>999</sup> .	<i>El cuende Julian fizo estonces grand danna et grand mortandad en la prouincia Bethica, que es tierra de Guadalqueuil, et en la prouincia de Luzenna</i> <sup>1000</sup> .
Deuxième invasion	<i>Este Tarif dio al cuende Julian doze mill omnes pora todo fecho; e el cuende passo los aquend mar ascondudamiente en naues de mercaderos pocos a pocos</i> <sup>1001</sup> .	<i>El cuende Julian guio los por la prouincia Bethica, que es tierra de Seuilla, et por la prouincia de Luzenna</i> <sup>1002</sup> .
Troisième invasion	<i>Muça [...] dio a Tharif et a ell [cuende] una hueste muy mayor que la primera, et enuiolos de cabo a Espanna</i> <sup>1003</sup> .	<i>Tarif et el cuende Julian arribaron en Espanna et començaron de destroy la prouincia Bethica, esta es Guadalquiuil, et la de Luzenna</i> <sup>1004</sup> .

Si l'on regarde la première colonne il apparaît que Julien prend une part plus qu'active aux actions menées. Pour la première invasion, Musa envoie Tarif avec lui, ce qui place Tarif dans la position de second et fait *de facto* de Julien le chef de l'expédition. Pour la seconde invasion, Tarif remplace Musa pendant son absence – ce dernier a été rappelé par le Calife – et Julien dirige seul les opérations. Pour la dernière invasion, Tarif et Julien semblent partager le commandement. Quant à la seconde colonne, les groupes verbaux surlignés montrent le double rôle joué par Julien sur le terrain : il sert de guide aux envahisseurs et il mène les assauts destructeurs. En somme, c'est lui, noble goth, le chef militaire de l'invasion maure. L'analyse quantitative confirme ce constat. Dans ces trois chapitres, le nom du comte Julien apparaît à quatorze reprises, c'est-à-dire plus que celui de Rodrigue (douze fois), de Musa (douze fois) et de Tarif (huit fois). Seul le terme « *moros* » apparaît plus souvent (quinze). Julien est bel et bien l'instigateur et le protagoniste de l'invasion.

Les fils de Wtiza, jusque-là principaux traîtres et responsables de l'invasion dans l'historiographie antérieure, n'apparaissent aux côtés de Julien qu'au cours de la troisième et dernière invasion. Après avoir juré fidélité à Julien, ils se tiennent aux côtés de Rodrigue qu'ils abandonnent pendant la bataille : « *los dos fijos de Vitiza que se yuraran con el cuende Julian estidieron estonces con el rey Rodrigo en aquella batalla, ell uno de la parte diestra et*

<sup>999</sup> PCG, 555, p. 308, 18b-19b.

<sup>1000</sup> PCG, 555, p. 308, 42b-45b.

<sup>1001</sup> PCG, 556, p. 309, 28a-31a.

<sup>1002</sup> PCG, 556, p. 309, 44a-46a.

<sup>1003</sup> PCG, 557, p. 309, 16b-18b.

<sup>1004</sup> PCG, 557, p. 309, 23b-26b.

*ell otro de la siniestra, et acabdellauan las azes [...] E por ende desque la batalla fue mezclada, dieron se ellos a foyr* »<sup>1005</sup>. Leur conduite est le fruit de la vengeance, de leur cupidité et aussi de leur bêtise. Ils veulent en effet reprendre le royaume à Rodrigue pour succéder à leur père, car ils pensent que les Maures ne resteront pas en Espagne après leur victoire :

*Ca ellos asmauan que pues que el rey fuesse muerto que podrien ellos cobrar el regno de su padre que auien perdido, ca non cuedauan que los moros pudiessen retener la tierra aunque quisiesen [...], ca assi lo pusieran con Tarif , et prometiera les el que les farie cobrar quanto fuera de su padre*<sup>1006</sup>.

L'Espagne est donc perdue à cause des péchés commis par les rois wisigoths, particulièrement Witiza et Rodrigue. Tous les deux s'adonnent au péché de luxure et, le péché entraînant le péché, il se rendent responsables du délitement du royaume. Par peur, le premier prend injustement pour cible la noblesse, pervertit l'Église et affaiblit l'armée qui sont trois piliers sur lesquels reposent le royaume. La chronique ne parle pas des relations de Rodrigue avec le clergé, mais ses relations avec la noblesse sont désastreuses puisqu'il la trahit à deux reprises. Une première fois en exilant les fils de Witiza, et une seconde fois en violant la fille d'un comte, placée sous sa garde et promise à lui. Comme pour mieux souligner la vilenie du roi, le récit insiste sur la haute lignée du comte : « *era grand fidalgo, et uinie de grand linnage de parte de los godos, et era omne muy preciado* »<sup>1007</sup>. De plus, dès la première invasion, l'archevêque corrompu de Tolède, Sindered, prend peur, et il s'enfuit à Rome, manquant à ses responsabilités et abandonnant ses ouailles<sup>1008</sup>. Tous trahissent donc leur devoir, que ce soit envers le peuple, envers la noblesse, envers le roi ou envers Dieu. En outre, que ce soit dans les chapitres consacrés à Witiza ou à Rodrigue, les rédacteurs distillent plusieurs rappels de la grandeur du Royaume de Tolède en parallèle au récit du déclin de celui-ci. Le contraste renforce l'idée de décadence d'abord royale puis générale<sup>1009</sup>. La chute morale et spirituelle des Goths finit par conduire à la chute physique de leurs dirigeants – Witiza et Rodrigue perdent la vie – et du royaume tout entier. Les rédacteurs utilisent les

---

<sup>1005</sup> PCG, 557, p. 309, 51b-p. 310, 16a.

<sup>1006</sup> PCG, 557, p. 310, 11a-19a.

<sup>1007</sup> PCG, 554, p. 307, 35b-37b.

<sup>1008</sup> PCG, 555, p. 308, 47b – p. 309, 2a : « *en esta sazon seyendo Sinderedo, del que dixiemos ya, arçobispo de Toledo et primado de las Espannas, quando uio la entrada de los moros en Espanna temiosse, et con el miedo que ouo et con el mal quel fiziera Vitiza fuesse pora tierra de Roma et desamparo las oueias que auie de guardar como allegadizo et malo, ca non como buen pastor* ».

<sup>1009</sup> PCG, 551, p. 305, 44a-8b ; 557, p. 310, 26a-33a et 35a-40a.

verbes<sup>1010</sup> « *destoyr* » et « *crebantar* » associés à l'Espagne ou aux Goths à quatorze et dix-huit reprises. L'Espagne est littéralement – ou littérairement – détruite.

#### d. Quel coupable ?

Avec les changements intervenus dans la structure de l'explication de la *débâcle* de 711, on peut se demander qui la *Estoria de España* désigne vraiment comme coupable de la conquête musulmane. Il est vrai que les épisodes du viol et de l'ouverture du palais sont plus efficaces d'un point de vue narratif. Les détails sont plus convaincants et suscitent davantage l'intérêt du lecteur, et l'enchaînement semble plus probant, le déclin de la fonction royale atteint son paroxysme avec Rodrigue le dernier roi<sup>1011</sup>. En effet, la structure initiale faisant de l'avant-dernier roi le coupable pouvait sembler bancale, en faisant partager la faute aux deux derniers rois, la structure gagnait ainsi en logique. Cependant, le fait que Jiméñez de Rada et Alphonse X transposent la faute matérielle de la destruction des armes de Rodrigue à Witiza, accusant ainsi ce roi de la double faute matérielle indique que malgré les apparences, Witiza et Rodrigue ne sont pas égaux quant à leur responsabilité ou culpabilité. L'annonce de la chute et de Dieu armant le bras du Calife est faite dès le règne de Witiza et fait suite au récit de ses crimes et du déclin wisigoth antérieur<sup>1012</sup> développé par Jiméñez de Rada. L'Espagne était donc déjà condamnée dès l'époque de Witiza. C'est pendant son règne que les Goths s'attirent l'ire du Seigneur. Les rédacteurs se montrent en effet explicites lorsqu'ils écrivent : « *mouio los oios de Nuestro Sennor Dios a sanna* »<sup>1013</sup> ou encore « *por los peccados del rey Vitiza et de todas sus yentes que quiso Dios crebantar la gloria et el poder de los godos* »<sup>1014</sup>.

Selon l'*Estoria de España*, Witiza et ses prédécesseurs sont les causes profondes et anciennes de la perte de la péninsule Ibérique, tandis que Rodrigue n'est que la cause immédiate, en quelque sorte l'instrument de la Providence. Le message qu'il découvre dans le palais montre que la fin du Royaume était de toute façon programmée. Il a peut-être précipité

---

<sup>1010</sup> Ainsi que leurs dérivés « *destruccion* », « *crebantamiento* »...

<sup>1011</sup> En réalité, au moins un roi succéda à Rodrigue, Agila II. Roger COLLINS, *Visigothic Spain, 409-711*, Blackwell Publishing, 2004, p. 132 et p. 139-140 ; et E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 286. Un certain Agila II a été roi après Rodrigue ou même sûrement en même que lui sur une partie du Royaume. On a notamment retrouvé deux types de monnaie qui attestent de sa présence dans le nord-est de la Péninsule ainsi qu'à Narbonne. Il serait mort quelques années après l'invasion de 711. Aucune chronique chrétienne ne mentionnant ce roi, nous ferons de même et considérerons Rodrigue comme le dernier roi des Goths.

<sup>1012</sup> Voir les chapitres concernant Ervige et Egica, *PCG*, 538-547 et 559, p. 314, 5a- 12a : « *e digamos agora onde le uino esta cueta et este mal et por qual razón [...] del rey Vitiza et del rey Rodrigo, que fue el postrimero rey de los godos, et de los otros reys que fueron ante dellos* » et 27a-29a : « *fue ya yrado por las nemigas de Vitiza et por las auolezas de los otros reys* ».

<sup>1013</sup> *PCG*, 551, p. 305, 28b-29b.

<sup>1014</sup> *PCG*, 552, p. 306, 37a-40a.

les évènements, mais il n'en est point la cause. D'ailleurs, l'épisode du palais est placé juste avant celui du viol<sup>1015</sup>, ce qui laisse entendre que le viol n'est que la voie par laquelle s'accomplit la Providence<sup>1016</sup>. De plus ses crimes ne provoquent pas explicitement la colère divine dans le récit, contrairement à ceux de Witiza et il n'est pas fait mention de Pelayo pendant son règne, alors que le nom de ce dernier apparaît à plusieurs reprises dans les chapitres consacrés à Witiza.

La débâcle est bien due à la destruction des institutions représentatives de la grandeur des Goths, l'Église et les défenses militaires, ainsi qu'au délitement des relations entre la noblesse et le roi, dont la responsabilité échoit aux derniers monarques ainsi qu'à la noblesse félonne. Cependant, dans le récit alphonsin, la vengeance de Rodrigue à l'égard des fils de Witiza est motivée – et donc en quelque sorte légitimée – par la violence de Witiza envers Théodefrède. Et l'on peut se demander dans quelle mesure, puisque Witiza avait contaminé tout son peuple, la luxure de Rodrigue n'est pas imputable, en partie au moins, à son prédécesseur. L'impression négative laissée par Rodrigue est certes très forte, notamment à cause des épisodes du viol et du palais, mais ces crimes ne sont que la dernière expression – il s'agirait alors d'un enchaînement fatal – du péché induit par les rois précédents.

Alphonse X, suivant Jiménez de Rada, choisit donc une version qui condamne davantage Witiza et ses prédécesseurs sans pour autant exempter Rodrigue de toute culpabilité. Le dernier roi apparaît comme la conséquence logique du déclin wisigoth et non comme son instigateur. Bien que le roi Rodrigue soit devenu le coupable idéal grâce à l'historiographie d'Al-Andalus, il ne s'agit dans la *Estoria de España* que d'un vernis dramatique qui contribue à la cohérence du récit et parachève la trajectoire pécheresse des Wisigoths. En profondeur, le fautif reste Witiza, celui-là même que l'historiographie désignait déjà comme coupable au IX<sup>e</sup> siècle et dont le Tolédan a fait l'incarnation du déclin wisigoth amorcé dès le roi Ervige. Les différents historiographes qui ont manipulé le récit en fonction de leurs intérêts l'ont fait évoluer et l'ont étoffé au cours des siècles, néanmoins, quatre siècles après la rédaction de la *Chronique de Moissac*, l'explication donnée à la chute du Royaume de Tolède a finalement peu changé dans la *Estoria de España*<sup>1017</sup>.

---

<sup>1015</sup> PCG, ouverture du palais, 553, p. 307 et viol, 554, p. 307-308.

<sup>1016</sup> M. PARDO, « Le roi Rodrigue... », p. 48.

<sup>1017</sup> Pour la disparition mystérieuse de Rodrigue et la découverte de son tombeau supposé, voir R. MENÉNDEZ PIDAL, *Floresta de leyendas...*, p. XLVIII ; et M. PARDO, « Le roi Rodrigue... », p. 39-41.

## B. Le providentialisme, du châtement divin au Salut

Dans la tradition historiographique, le déclin wisigoth, attribué tantôt à Witiza, tantôt à Rodrigue, puis aux deux rois et enfin aux quatre derniers rois wisigoths, a provoqué la colère divine et donc la chute de l'Espagne.

La *Estoria de España* est très explicite sur les nombreuses raisons qui ont poussé Dieu à punir ce qu'elle qualifie de « *mezquindad et ell aterramiento de los godos* »<sup>1018</sup>. La cause la plus souvent évoquée est celle de la luxure : « *mas los moros fallando tierra de Espanna [...] sin el Dios uerdadero Nuestro Sennor Ihesu Cristo el que dexaran los godos por la luxuria et el grand fornicio et el sacrilegio que y fazien* »<sup>1019</sup>. Le régicide, le fratricide voire l'infanticide sont aussi reprochés aux Goths qui, selon la chronique, ne reculent devant rien pour s'emparer du pouvoir : « *algunos fueron alçados reys por aleue, algunos por traycion de muerte de sus hermanos o de sus parientes, non guardando la uerdad nin el derecho que deuieran y guardar por quexa de ganar el sennorio mal et torticieramiente como non deuien* »<sup>1020</sup>. Les rédacteurs donnent une liste de ces régicides qui part du roi Athaulf et qui va jusqu'au roi Fruela, en passant par Witiza et Rodrigue<sup>1021</sup>. La *Estoria de España* revient aussi sur l'arianisme des Goths et précise que si Dieu leur a pardonné cet égarement, sa patience a atteint ses limites. Selon le texte, le Seigneur n'entend plus souffrir cette violence ni la présence des Goths en Espagne :

*E por esta razon auiuose la yra de Dios sobrellos, et desamparoles la tierra que les mantouiera et guardara fasta alli, et tollio dellos la su gracia. E pero que Dios les sofrira en la heregia arriana desde el tiempo dell emperador Valent fastal tiempo del rey Recaredo, como dixiemos ya ante desto en la estoria, essora fue ya yrado por las nemigas de Vitiza et por las auolezas de los otros reys, et non les quiso mas sofrir nin los quiso mantener*<sup>1022</sup>.

Les raisons invoquées sont nombreuses, les fautes plurielles, mais toutes imputables au(x) roi(s). Le jugement de Dieu, sa vengeance, s'abat alors sur l'Espagne : « *mas por que el iuyzio de Dios uiene a aquellos que fazen las nemigas por que sufran la pena de la uengança, por ende aquellos que se non quisieron emendar nin castigar de sus peccados leuaron doble pena de mano de Nuestro Sennor* »<sup>1023</sup>. Cette dernière phrase sous-entend que si les Goths s'étaient au moins repentis de leurs péchés, Dieu aurait pu se montrer clément, mais il n'en fut rien. Au contraire, comble du blasphème, Oppa, le frère que Witiza a nommé illégalement

---

<sup>1018</sup> PCG, 559, p. 313, 24a-25a.

<sup>1019</sup> PCG, 561, p. 316, 25b-31b.

<sup>1020</sup> PCG, 559, p. 314, 12a-17a.

<sup>1021</sup> PCG, 559, p. 314, 30a-7b.

<sup>1022</sup> PCG, 559, p. 314, 20a-30a.

<sup>1023</sup> PCG, 552, p. 306, 30b-35b.

archevêque de Tolède, se sert de Dieu pour tromper les Espagnols et les convaincre de se soumettre à l'envahisseur<sup>1024</sup>.

Afin de punir le Royaume de Tolède pour sa dépravation, Dieu se sert des musulmans et de leur Calife, chef politique et religieux, à qui il permet de conquérir une grande partie du monde connu, notamment l'Inde, Jérusalem et Rome<sup>1025</sup>. Les rédacteurs reconnaissent certes des qualités au Calife, c'est un homme sage et un fin stratège<sup>1026</sup>, mais le mérite de ses conquêtes ne lui revient pas. C'est Dieu qui a armé son bras afin que ses hommes finissent par détruire les Goths en Espagne : « *e desi por lo que auie de seer que con la uara de Dios, esto es la su senna, aurie el de ferir todos los pueblos de Espanna, ayudaua Dios en todos sus fechos, de guisa que metio so el su sennorio todas las yentes uezinas* »<sup>1027</sup>. Dans la bataille Dieu est du côté des Maures et abandonne les Goths : « *e la gracia de Dios auie se arredrada et alongada dellos et auie tollido el su poder et el su deffendimiento de los omnes de Espanna* »<sup>1028</sup>. Ils perdent la grâce divine qui les accompagnait jusque-là. Cependant, même sans intervention divine, les Goths étaient perdus : l'armée était diminuée en raison d'une trop longue paix<sup>1029</sup> et d'une famine<sup>1030</sup>, Witiza a affaibli les défenses du royaume<sup>1031</sup>, perverti les relations avec la noblesse, et Rodrigue a provoqué la trahison de Julien et des fils de Witiza. Tout le récit est donc construit afin de démontrer la culpabilité des Goths vis-à-vis de la chute de l'Espagne.

Le parallèle entre les Hébreux et les Espagnols ne s'arrête pas aux notions de peuple élu ou de terre promise. Tout comme le peuple d'Israël, les Goths sont condamnés à subir la colère et le châtement divins. Le thème de la punition divine est un thème récurrent dans l'Ancien Testament. Adam et Ève commettent le péché d'orgueil et sont chassés du Paradis<sup>1032</sup>, les hommes deviennent méchants et Dieu les punit par le Déluge<sup>1033</sup>, les hommes

---

<sup>1024</sup> PCG, 559, p. 313, 13b-15b : « *andaua predigando a los cristianos que se tornassen con los moros et uisquiessen so ellos et les diessen tributo* ».

<sup>1025</sup> PCG, 551, p. 305, 50b p. 306, 6a.

<sup>1026</sup> PCG, 551, p. 305, 42b-45b : « *este Vlid era omne de grand sentido et sabie muy bien guisar sus huestes quando las auie de sacar, et ordenar sus azes* ».

<sup>1027</sup> PCG, 551, p. 305, 45b-50b.

<sup>1028</sup> PCG, 557, p. 310, 23a-26a.

<sup>1029</sup> PCG, 556, p. 309, 48a-3b et 557, p. 309, 46b-50b.

<sup>1030</sup> PCG, 557, p. 310, 21a-23a et 35a-40a : « *mas las manos de los godos que solien seer fuertes et poderosas, eran encoruadas alli et encogidas; e los godos que solien uerter la sangre de los otros, perdieron ellos alli la suya, en poder de sus enemigos* ».

<sup>1031</sup> PCG, 561, p. 316, 25b-27b : « *los moros fallando tierra de Espanna desamparada sin muros et sin fortaleza* ».

<sup>1032</sup> La Bible..., Genèse, 3.

veulent construire une tour pour toucher le ciel et se faire un nom<sup>1034</sup> et Dieu les punit en créant plusieurs langues qui les dispersent sur la Terre, les Hébreux sortis d'Égypte adorent un veau d'or alors que Moïse est monté sur le Sinaï pour chercher les Tables de la Loi et Dieu fait tuer les idolâtres<sup>1035</sup>, les Hébreux continuent d'avoir des idoles et malgré les réformes du roi Josias, Dieu les punit avec la destruction du Temple et l'exil à Babylone<sup>1036</sup>. Dans la Bible, l'histoire du peuple élu est donc associée à un schéma menant à la colère divine.

Si vous craignez Yahvé et le servez, si vous écoutez sa voix et ne vous révoltez pas contre les ordres de Yahvé, vous ainsi que le roi qui règne sur vous, vous suivrez Yahvé, votre Dieu, c'est bien ! Mais si vous n'écoutez pas la voix de Yahvé, et si vous vous révoltez contre les ordres de Yahvé, la main de Yahvé sera sur vous et sur vos pères<sup>1037</sup>.

Selon le théologien Jean-Michel Maldamé, « le récit biblique trace une histoire : don et interdit, oubli du don, défiance, transgression et perte de la vie »<sup>1038</sup>. Le schéma est toujours le même : Dieu donne – le paradis, une terre, une langue commune, un royaume –, les hommes se détournent de lui en goûtant le fruit défendu, en construisant une tour, en se tournant vers les idoles... et Dieu les punit à travers l'expulsion du Paradis, le Déluge, la dispersion des langues, le démantèlement du royaume d'Israël... Ce schéma est transposé à la péninsule Ibérique, avec l'Espagne et les Espagnols en lieu et place d'Israël et des Hébreux. Ce ne sont pas les Babyloniens qui envahissent Israël, mais les Maures qui conquièrent l'Espagne.

Le récit de la chute des Goths est particulièrement frappant au regard de la fin du règne de Salomon. Ce roi s'adonne en effet à la luxure avec ses 700 épouses et 300 concubines, des femmes avec lesquelles Dieu lui avait défendu d'avoir des rapports<sup>1039</sup> et il laisse se développer l'idolâtrie, reniant ainsi les lois divines. Dieu lui annonce alors qu'il va le punir :

---

<sup>1033</sup> *La Bible...*, Genèse 6:5 : « Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée ».

<sup>1034</sup> *La Bible...*, Genèse 11:4 : « Ils dirent : "Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur la toute la terre !" ».

<sup>1035</sup> *La Bible...*, Exode 32:7-10 : « Yahvé dit alors à Moïse : "Allons ! descends, car ton peuple que tu as fait monter du pays d'Égypte s'est perverti. Ils n'ont pas tardé à s'écarter de la voie que je leur avais prescrite. Ils se sont fabriqué un veau en métal fondu et se sont prosternés devant lui. Ils lui ont offert des sacrifices et ils ont dit : voici ton Dieu, Israël, qui t'a fait monter du pays d'Égypte [...] Maintenant laisse-moi, ma colère va s'enflammer contre eux et je les exterminerai ; mais de toi je ferai une grande nation » et 32:26-28 : « Moïse se tint à la porte du camp et dit : "Qui est pour Yahvé, à moi !" Tous les fils de Lévi se groupèrent auprès de lui. Il leur dit : "Ainsi parle Yahvé, le Dieu d'Israël : ceignez chacun votre épée sur votre hanche, allez et venez dans le camp, de porte en porte, et tuez qui son frère, qui son ami, qui son proche". Les fils de Lévi firent ce que Moïse avait dit, et du peuple, il tomba ce jour-là environ trois mille hommes ».

<sup>1036</sup> *La Bible...*, Jérémie.

<sup>1037</sup> *La Bible...*, I Samuel 12:14-15.

<sup>1038</sup> J.-M. MALDAMÉ, *op. cit.*, p. 123-124.

<sup>1039</sup> *La Bible...*, 1 Rois 11:1-2.

Parce que tu t'es comporté ainsi et que tu n'as pas observé mon alliance et les prescriptions que je t'avais faites, je vais sûrement t'arracher le royaume et le donner à l'un de tes serviteurs. Seulement je ne ferai pas cela durant ta vie, en considération de ton père David ; c'est de la main de ton fils que je l'arracherai<sup>1040</sup>.

À la mort de Salomon, le peuple se rebelle contre les impôts et les corvées que son fils et successeur, Roboam, refuse d'alléger. Une partition se produit alors entre le Royaume d'Israël gouverné par Roboam, et le royaume de Juda, aux mains de Jéroboam<sup>1041</sup>. Comment ne pas voir un parallèle entre Salomon, Witiza et Rodrigue, ainsi qu'entre leurs fautes et la punition qu'ils reçoivent, c'est-à-dire le déchirement puis la destruction du royaume après leur mort ? Le parallèle est d'autant plus probant que les Espagnols sont présentés comme le nouveau peuple élu. L'issue finale est la même que pour les Hébreux, la mort dans la bataille ou l'exil, vers les montagnes.

De plus, la *Estoria de España*, censée narrer l'histoire de l'Espagne commence par résumer une partie de la Genèse. Le choix des épisodes rappelés est intéressant : la Création (sans Création du monde, pas de création de l'Espagne), mais cette Création est relatée de façon très succincte, en seulement seize mots. L'historiographe enchaîne aussitôt sur trois moments clés dont on comprend l'importance au cours de la chronique : la Chute d'Adam et Ève, dont les noms sont remplacés par le générique « *omne* », procédé dans lequel on peut voir la volonté de dépersonnaliser la Chute pour montrer son caractère général, Chute associée au terme « péché ». La chronique passe ensuite directement au Déluge provoqué par les fautes et les grandes erreurs des hommes. Aussitôt après dans le récit, les hommes se montrent orgueilleux et arrogants et méprisent Dieu en construisant la Tour de Babel. Ils sont alors détruits à leur tour<sup>1042</sup>. Il est ainsi rappelé que les hommes qui n'obéissent pas à Dieu, qui fautent ou qui pèchent, sont exclus du paradis ou tués.

En revanche, sur les débuts du monde et des hommes et sur les personnages fondateurs, rien n'est dit. Abraham, Sarah, Isaac, Jacob ou Ésaü ne sont même pas cités, et Moïse – qui n'apparaît certes pas dans la Genèse – est à peine évoqué. L'évocation de l'histoire biblique, c'est-à-dire universelle dans les mentalités médiévales, est centrée sur les fautes des hommes qui entraînent leur perte et celle de leur royaume. L'historiographie est affaire de choix, et à travers cette sélection qui met en exergue les diverses punitions qui émaillent la Genèse, le texte développe le motif du providentialisme. Alphonse X fait le choix de confronter le

---

<sup>1040</sup> *La Bible...*, 1 Rois 11:11-13.

<sup>1041</sup> *La Bible...*, 1 Rois 12:1-24.

<sup>1042</sup> *PCG*, 1, p. 4, 26b-50b.

lecteur au pouvoir de Dieu sur sa Création. Il s'agit donc là d'une forme de conditionnement. Dès le début de la chronique, le lecteur est ainsi placé dans l'optique vétérotestamentaire du châtement divin. Consciemment ou inconsciemment, sa lecture est déterminée, ou à tout le moins influencée, par une telle entrée en matière. C'est là la force de cet *incipit*, l'histoire des hommes est résumée, réduite même, à leurs fautes et aux châtements qu'ils reçoivent, le lecteur attentif a alors en tête que toute faute mérite punition. La sécheresse consécutive au conflit entre les fils de Rocas est ainsi un rappel de ce schéma divin qui montre que le providentialisme a déjà été à l'œuvre en Espagne. La sécheresse permet de faire le lien entre histoire universelle et histoire nationale. Dans le récit alphonsin, l'Espagne remplit certains prérequis, elle est la terre promise d'un peuple élu. Or, Dieu punit les hommes qu'il aime, car être son peuple implique des responsabilités et une exemplarité, comme le précise la Bible : « je vous ai choisis, vous seuls parmi toutes les familles de la terre. C'est pourquoi je vous châtierai pour toutes vos iniquités »<sup>1043</sup>. Pelayo, motivant ses troupes avant la bataille de Covadonga ne dit pas autre chose : « *Dios fiere et quebranta los sus fijos por sus pecados, non quiere por eso olvidarlos pora siempre de se non doler dellos* »<sup>1044</sup>.

Cependant, le schéma ne s'arrête pas là. Il est suivi d'un espoir de Salut offert par le Seigneur. Noé préserve l'espèce humaine grâce à son arche, la dispersion des langues n'implique pas la mort, malgré la construction du veau d'or Dieu continue de mener les Hébreux vers Israël... C'est à Babylone que les Hébreux en exil élaborent la Torah – telle que nous la connaissons aujourd'hui – de façon à expliquer la destruction de Jérusalem tout en fournissant un espoir de retour si les hommes se conforment à la loi divine, notamment en bannissant définitivement les idoles – toujours présentes jusque-là, y compris chez les Israélites censés être monothéistes. Le Dieu vengeur ajoute une sorte de dimension didactique à la punition, car « les prophètes présentent les malheurs advenus dans l'histoire du peuple élu comme un processus pédagogique »<sup>1045</sup>. Le thème de la chute rappelle la notion fondamentale de l'Alliance entre Dieu et sa création, le péché étant la rupture de cette Alliance<sup>1046</sup>, mais Dieu n'abandonne pas son peuple pour autant. Tout comme le Seigneur a ordonné la construction d'une arche, tout comme les Grecs sont venus reconstruire l'Espagne après la

---

<sup>1043</sup> *La Bible...*, Amos 3:2, ou encore 1 Pierre 4:17 : « car le moment est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu », et Genèse 18:19 : « car je l'ai distingué, pour qu'il prescrive à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de Yahvé en accomplissant la justice et le droit ; de la sorte, Yahvé réalisera pour Abraham ce qu'il lui a promis ».

<sup>1044</sup> *PCG*, 565, p. 319, 48b-51b.

<sup>1045</sup> J.-M. MALDAMÉ, *op. cit.*, p. 125.

<sup>1046</sup> *Ibid*, p. 119.

sécheresse, le Seigneur met un homme à l'abri du danger incarné par les rois wisigoths décadents. Cet homme, assimilé à Moïse lors de la bataille de Covadonga est aussi un nouveau Noé dont l'arche se trouve dans les Asturies : « *fuesse [...] pora las Asturias que siquier entre las estrechuras de mas montannas pudiesse guardar alguna lumbrera pora la cristiandad* »<sup>1047</sup>. Selon la chronique, Pelayo est le seul refuge, la seule protection dont dispose encore la chrétienté en Espagne : « *por que otro sennor non fincaua en la tierra pora amparamiento de los cristianos si este don Pelayo* »<sup>1048</sup>. La dépravation des derniers rois wisigoths est accompagnée dans le récit de références à Pelayo qui permettent au lecteur de replacer la faute dans une perspective providentialiste : chaque péché, chaque entorse à l'Alliance sont contrebalancés par la protection que Dieu accorde à Pelayo.

À mesure que la contre exemplarité des mauvais rois wisigoths se fait plus évidente, l'aura de Pelayo grandit. Le mouvement descendant affectant les Goths se termine par l'invasion, tandis que le mouvement ascendant correspondant à Pelayo culmine avec la bataille de Covadonga. Le parallèle inversé des deux trajectoires permet de narrer la chute tout en annonçant la restauration future de la monarchie et la chrétienté. Ainsi, Pelayo apparaît deux fois au cours du récit du règne de Witiza. La première référence fait immédiatement suite à l'annonce du changement négatif du roi : « *començo luego de darse a mal et a uoleza, e echo de la cibdad de Toledo en desterramiento all infante don Pelayo* »<sup>1049</sup>. Cet exil est aussitôt suivi de l'assurance du rôle qu'est appelé à jouer Pelayo : « *este fue aquel don Pelayo el que despues se alço con los asturianos contra los moros en Asturias* »<sup>1050</sup>. La seconde occurrence intervient après l'énucléation de Théodefrède, lorsque Witiza tente de faire de même avec Pelayo, alors que le roi s'attaque à nouveau injustement à l'aristocratie : « *mas ell infante Pelayo fuxol, et amparosse le en Cantabria, ca Dios querie guardar en Espanna donde se leuantasse acorro et libramiento a la tierra* »<sup>1051</sup>. La chronique explique ainsi que lorsque le Seigneur a vu les crimes des Goths, il a décidé de les punir certes, mais aussi de leur offrir l'assurance du redressement et du Salut à travers Pelayo et de son refuge. C'est ce qui, selon la chronique, se produit plus tard, lorsque l'Espagne est perdue et que Dieu lui envoie une lueur d'espoir :

*Dios poderoso de todas las cosas pero que era yrado contra [Espanna], non quiso oblidar la su misericordia, et membrese de la su merced, e quiso por ende guardar all infante don Pelayo*

---

<sup>1047</sup> PCG, 564, p. 319, 9a-12a.

<sup>1048</sup> PCG, 560, p. 314, 19b-21b.

<sup>1049</sup> PCG, 549, p. 304, 42a-44a.

<sup>1050</sup> PCG, 549, p. 304, 45a-47a.

<sup>1051</sup> PCG, 552, p. 306, 14b-17b.

*pora ante la su faz, assi como una pequenna centella de que se leuantasse despues lumbre en la tierra*<sup>1052</sup>.

Pelayo, devenu le chef de la résistance, est comparé à une étincelle qui se transformera en lumière avec le temps. Il incarne l'espoir de l'Espagne et de la chrétienté : « *a estos quiso los Dios guardar porque la lumbre de la cristiandad et de los sus sieruos non se amatasse de tod en Espanna* »<sup>1053</sup>. Les rédacteurs écrivent encore : « *e quando se ell alço a las Asturias et finco por sennor de los cristianos* »<sup>1054</sup>.

L'histoire biblique condensée en quelques lignes au début de la chronique, tel un fil d'ariane qui guide le lecteur dans le récit, se révèle être une clé de lecture de l'histoire proposée par Alphonse X. En effet, l'un des axes directeurs de la *Estoria de España* est bien celui de la punition divine. Les différentes étapes de l'histoire de l'Espagne narrée par le Roi Sage n'ont de cesse de reprendre cette notion de faute, le récit débouchant sur l'explication de la chute de 711 et du relèvement providentiel promis par l'avènement de Pelayo.

### C. Le temps cyclique

Les trois couples de fondateurs inspirés du schéma de création mythique renvoient au mythe de recréation<sup>1055</sup> à la suite d'un comportement contrevenant à la Loi. Les Cétubales ramènent l'humanité en Espagne après le Déluge, Hispan et Hercule ramènent la civilisation après la sécheresse, Pelayo et Alphonse I<sup>er</sup> ramènent l'espoir, le Christianisme et la monarchie après la faute des rois wisigoths. La répétition d'un même schéma en forme de chute suivie du relèvement fait émerger une répétition cyclique.

Flavius Josèphe (v. 37 - v. 100) est le premier à faire descendre les Ibères de Tubal dans ses *Antiquités judaïques*<sup>1056</sup>. Quant aux péchés de Witiza, ils sont aussi pleinement exploités depuis plusieurs siècles par l'historiographie. Cependant, un peuplement biblique et un châtement divin ne constituent ni un schéma ni un cycle. L'ajout par Alphonse X de la sécheresse faisant suite au conflit entre deux frères, ainsi que le recours aux couples de recréation mythique permet en revanche d'établir un tel schéma cyclique. C'est donc au Roi Sage que l'on doit l'introduction de la répétition cyclique.

---

<sup>1052</sup> PCG, 564, p. 318, 38b-p. 319, 2a.

<sup>1053</sup> PCG, 564, p. 319, 21a-23a.

<sup>1054</sup> PCG, 560, p. 314, 25b-26b.

<sup>1055</sup> Voir p. 169-172.

<sup>1056</sup> Voir p. 100.

L'arrivée des Cétubales en Espagne correspond au relèvement qui fait suite au double châtement consécutif au Déluge et à la construction de la Tour de Babel, c'est-à-dire au dernier relèvement de l'Ancien Testament qui concerne la péninsule Ibérique. En même temps, d'un point de vue historiographique il s'agit du premier relèvement de l'Espagne. Les Cétubales constituent par là-même une charnière entre histoire biblique et histoire hispanique. La structure fait le lien entre les deux histoires qui n'en deviennent qu'une seule. Dans ce cadre élaboré par Alphonse X, qui prend soin de rappeler les différentes chutes de l'Homme depuis la Création<sup>1057</sup>, l'histoire de l'Espagne devient une succession de châtements divins et de recréation : la chute du Paradis, le Déluge, la dispersion des langues, la sécheresse – rappelant opportunément les conditions du Déluge et la rivalité entre Caïn et Abel –, et enfin la défaite de 711, point d'orgue de l'histoire des origines de l'Espagne. Nouveau peuple élu et installé dans la nouvelle terre promise, les Espagnols répètent à leur tour l'histoire des Hébreux qui s'éloignaient périodiquement de la Loi<sup>1058</sup>, et Pelayo et Alphonse I<sup>er</sup>, rétablissent l'Alliance brisée par les Wisigoths.

La répétition des cycles et leur application *a posteriori* aux nouvelles catastrophes permet d'expliquer et de supporter les événements historiques<sup>1059</sup>. Comme l'explique l'historien des religions Mircea Eliade, « si de telles souffrances ont pu être supportées, c'est précisément parce qu'elles ne semblaient ni gratuites ni arbitraires »<sup>1060</sup>. Les cycles de punitions divines revêtent aussi un aspect politique, l'explication, voire l'exploitation du passé permettant de contrôler le présent et de penser le futur. Par exemple, les élites hébraïques souhaitaient convaincre leurs coreligionnaires que, s'ils ne renonçaient pas aux idoles et suivaient les commandements de Dieu, celui-ci leur garantirait la paix et la prospérité<sup>1061</sup>.

Les cycles ne sont pas pour autant propres à la tradition vétérotestamentaire. Les théories cycliques et astrales qui justifiaient les souffrances dues aux catastrophes, aux guerres, aux maladies... étaient nombreuses dans les sociétés et religions préchrétiennes<sup>1062</sup>. Par exemple, Bérosee a vulgarisé au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère dans tout le monde hellénique la doctrine chaldéenne de la « Grande Année ». L'Univers est considéré comme éternel, mais il

---

<sup>1057</sup> Voir p. 207-208.

<sup>1058</sup> Mircea ELIADE, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris : Gallimard, 1989, p. 120.

<sup>1059</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>1060</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>1061</sup> *Ibid.*, p. 120 et Israël FINKELSTEIN et Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, Paris : Gallimard, 2004, p. 13-15.

<sup>1062</sup> M. ELIADE, *Le mythe de l'éternel retour...*, p. 160.

est anéanti et reconstitué périodiquement chaque « Grande Année » dont le nombre de millénaires varie d'une école à l'autre. Ce concept s'est ensuite transmis à Rome et à Byzance qui y ont été très réceptives<sup>1063</sup>. Mircea Eliade explique que deux mythes annonçant la fin de l'Empire ont préoccupé Rome lors de chaque crise. Le premier considère que la vie de la Cité a une durée limitée liée au nombre mystique révélé par les douze aigles vus par Romulus, et le second considère que la Grande Année mettra fin à l'histoire, donc à celle de Rome<sup>1064</sup>. L'historien souligne que les Romains étaient obsédés par ces mythes crépusculaires, car « chaque fois que les événements historiques accentuaient leur cadence catastrophique, [ils] croyaient que la Grande Année était sur le point de se terminer et que Rome était à la veille de l'écroulement »<sup>1065</sup>. Ainsi, lorsque Alaric s'empare de Rome, il ne fait qu'accomplir la destinée de la cité<sup>1066</sup>.

Cependant, l'avènement du Christianisme propose *de facto* une autre vision de l'histoire. En effet, il y a une dichotomie à première vue insurmontable entre les répétitions cycliques éternelles et l'histoire chrétienne finie. Avec Jésus Christ, l'histoire est linéaire, elle a un sens<sup>1067</sup>, elle va d'un début, la Création, vers sa fin, la Rédemption. L'essence même du Christianisme réside dans cette notion de Rédemption qui va de pair avec la fin de l'histoire. Jésus est né, a vécu et est mort une seule fois, pour une seule Rédemption finale :

Une ligne droite trace la marche de l'humanité depuis la Chute initiale jusqu'à la Rédemption finale. Et le sens de cette histoire est unique. [...] Le déroulement de l'histoire est ainsi commandé et orienté par un fait unique, radicalement singulier. Et, par suite, le destin de l'humanité tout entière, de même que la destinée particulière à chacun d'entre nous, se jouent, eux aussi, en une seule fois, une seule fois pour toutes, dans un temps concret et irremplaçable qui est celui de l'histoire et de la vie<sup>1068</sup>.

Néanmoins, on voit bien que la *Estoria de España* reprend à son compte et exploite la répétition cyclique. C'est que l'histoire linéaire, malgré l'opposition des premiers auteurs chrétiens<sup>1069</sup>, n'empêche pas les « ondulations cycliques », le temps linéaire peut être renouvelé, comme l'explique Mircea Eliade :

---

<sup>1063</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>1064</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>1065</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>1066</sup> *Ibid.*, p. 157. Nous notons cependant que les Romains, sentant venir leur fin, s'inquiétaient *a priori* des événements jugés catastrophiques, alors que les rédacteurs de l'Ancien Testament expliquaient la catastrophe de l'exil *a posteriori*.

<sup>1067</sup> *Ibid.*, p. 121 et p. 160.

<sup>1068</sup> *Ibid.*, p. 160-161.

<sup>1069</sup> *Ibid.*, p. 160 : « bien que les premiers auteurs chrétiens s'y soient opposés d'abord avec acharnement, elle a fini pourtant par pénétrer dans la philosophie chrétienne ».

Même dans le cadre des trois grandes religions – iranienne, judaïque et chrétienne – qui ont limité la durée du Cosmos à un nombre quelconque de millénaires et affirment que l’histoire cessera définitivement *in illo tempore*, il subsiste cependant des traces de l’antique doctrine de la régénération périodique de l’histoire. En d’autres termes, l’histoire peut être abolie, et par conséquent renouvelée, un nombre considérable de fois avant la réalisation de l’*eschaton* final<sup>1070</sup>.

D’ailleurs, le Moyen Âge est « dominé par la conception eschatologique (dans ses deux moments essentiels : la création et la fin du monde), complétée par la théorie de l’ondulation cyclique qui explique le retour périodique des événements »<sup>1071</sup>. C’est d’autant plus vrai que la chronique reproduit un autre type de cycle, la succession des empires qui est aussi une conception bien connue au Moyen Âge. Les rédacteurs donnent le nom des quatre grands empires qui ont régné sur le monde, les Babyloniens, les Carthaginois, les Macédoniens et les Romains<sup>1072</sup>. Babylone et la Macédoine n’ont pas exercé leur pouvoir sur l’Espagne et ne sont pas décrits avec précision dans le récit. En revanche, les rédacteurs consacrent de nombreux chapitres à Carthage et à Rome. Ils mettent l’accent sur les origines de Carthage et sa destruction par Rome tout en répétant une formule, presque une maxime, afin d’insister sur la *uentura* ou la *fortuna voltaria*, c’est-à-dire le fait que rien n’est jamais acquis, que la roue tourne. La chronique dit cela à plusieurs reprises, particulièrement à propos de Carthage :

*Uentura, que numqua dexa las cosas ser en un estado, aguiso assi...*<sup>1073</sup>.

*Uentura, que non dexa las cosas ficar en un estado, aguiso assi...*<sup>1074</sup>.

*Uentura, que pocas uezes dexa a omne ficar en un estado...*<sup>1075</sup>.

On remarque la similitude de la construction de ces maximes qui insistent sur les changements. À l’origine, *Fortuna* est une déesse italique « individuelle », mais à Rome, à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., elle devient une déesse « nationale » où elle symbolise la chance et le hasard. Avec le temps, elle est utilisée par le pouvoir impérial pour fonder sa légitimité religieuse et elle finit par perdre son caractère exclusivement religieux pour devenir une

---

<sup>1070</sup> *Ibid.*, p. 150. « L’année liturgique chrétienne est d’ailleurs fondée sur une répétition *périodique* et *réelle* de la Nativité, de la Passion, de la mort et de la résurrection de Jésus, avant tout ce que ce drame mystique implique pour un chrétien ; c’est-à-dire la régénération personnelle et cosmique par la réactualisation *in concreto* de la naissance, de la mort et de la résurrection du Sauveur ».

<sup>1071</sup> *Ibid.*, p. 162. Mircea Eliade reprend ici une formule de Sorokin (Social and Culture Dynamics, vol. II, New York 1937). « Ce double dogme commande la spéculation jusqu’au XVII<sup>e</sup> siècle, bien que, parallèlement, commence à se faire jour une théorie du progrès linéaire de l’histoire ».

<sup>1072</sup> *PCG*, 16, p. 15, 9b-17b : « *quatro emperios que sennorearon el mundo* ».

<sup>1073</sup> *PCG*, 40, p. 27, 25a-28a.

<sup>1074</sup> *PCG*, 50, p. 32, 4a-15a.

<sup>1075</sup> *PCG*, 58, p. 39, 12a-15a.

déesse plus politique<sup>1076</sup>. Parallèlement à cela, une autre *Fortuna* surgit vers la fin de la République, mais cette dernière personnifie « la précarité de l'existence humaine avec ses alternatives de phases heureuses et malheureuses ». La *Fortuna adversa*, aveugle, inconstante et capricieuse, devient un topique littéraire dans la poésie classique<sup>1077</sup>. C'est cette définition qui apparaît dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville :

*Fortunam a fortuitis nomen habere dicunt, quasi deam quandam res humanas variis casibus et fortuitis inluentem ; unde et caecam appellant, eo quod passim in quoslibet incurrens sine ullo examine meritorum, et ad bonos et ad malos venit. Fatum autem a fortuna separant ; et fortuna quasi sit in his quae fortuiti veniunt, nulla palam causa; fatum vero adpositum singulis et statutum auint<sup>1078</sup>.*

*Fortuna* renvoie donc aux « vicissitudes de l'existence humaine telle qu'elle est vécue subjectivement par l'individu »<sup>1079</sup>, et en cela elle s'oppose normalement aux conceptions des chrétiens pour qui le monde est régi par la Providence divine<sup>1080</sup>. Néanmoins, dans le cas précis du récit des origines, *Fortuna* et Providence ne sont pas incompatibles, au contraire, elles se complètent car elles permettent d'expliquer et d'insister sur la chute inéluctable des empires et des royaumes. C'est particulièrement vrai dans le domaine militaire en général<sup>1081</sup>. L'armée victorieuse finit toujours par être vaincue, le plus grand des empires finit toujours par être dominé... L'idée de renversement de toute situation se double dans la chronique d'une mise en garde contre l'arrogance qui tourne à la désinvolture : « *ca la muy grand segurança aduze a los omnes muchas uezes a muerte o a muy grand danno, porque no meten en si mientes, ni se guardan cuemo deuen* »<sup>1082</sup>. C'est ce qui a perdu les Carthaginois qui se pensaient plus forts que les Romains en raison de leurs nombreuses victoires, et c'est ce qui a perdu les Goths qui ont surestimé leurs forces<sup>1083</sup>. Suivant Jiménez de Rada, la *Estoria de*

<sup>1076</sup> Nicole HECQUET-NOTI, « Fortuna dans le monde latin : chance ou hasard ? », in : Yasmina FOEHRJANSSENS et Emmanuelle METRY (éd.), *La Fortune. Thèmes, représentations, discours*, Genève : éd. Librairie Droz, 2003, p. 13-29, p. 15-17.

<sup>1077</sup> *Ibid.*, p. 18-21.

<sup>1078</sup> *Étymologies...*, VIII, 11, 94, p. 734. Traduction p. 735 : « El nombre de la fortuna dicen que deriva de lo "fortuito", como si fuera una diosa que con sus acciones variadas y fortuitas se burlara de las cosas humanas. Por eso aseguran que es ciega, porque acá y allá llega a unos y a otros sin tener en cuenta alguna sus méritos, y lo mismo alcanza a los buenos que a los malos. Suelen diferenciar el "hado" de la "fortuna", en el sentido de que la fortuna llega sobre la gente de manera fortuita; en cambio, el hado – según dicen – está fijado y es inamovible para cada uno de nosotros ».

<sup>1079</sup> N. HECQUET-NOTI, *art. cit.*, p. 15.

<sup>1080</sup> *Ibid.*, p. 27-29.

<sup>1081</sup> PCG, 62, p. 46, 29b-38b : « *e si por auentura fuessen uençudos, que ellos e su cibdat que se perdiessen en uno, ca esto era cosa que contecie muchas uezes en guerra: uencer los unos, e depues cobrar los otros, e seer aquellos uençudos: e aquellos que una sazón fueran sennores e onrados, uenir depues en seruidumbre y en desonra, e seer los otros sennores dellos; y esto era cosa natural que fuera siempre en el mundo e serie* ».

<sup>1082</sup> PCG, 65, p. 48, 33b-39b.

<sup>1083</sup> PCG, 558, p. 311, 4a-8a.

*España* reprend ce constat au moment de la chute du Royaume de Tolède : « *todos deuen por esto aprender que non se deua ninguno preciar: nin el rico en riqueza, nin el poderoso en su poderío, nin el fuert en su fortaleza, nin el sabio en su saber, nin ell alto en su alteza, nin en su bien; mas quien se quisiere preciar, preciese en seruir a Dios* »<sup>1084</sup>. Plus loin, la chronique récapitule les grands empires qu'elle compare et unit à travers leur fin tragique :

*Quanto mal sufrio aquella grand Babilonna, que fue la primera et la mayoral en todos los regnos del mundo, quando fue destroyda del rey Ciro et del rey Dario [...];  
e quanto mal sufrio Roma, que era sennora de todas las tierras, quando la priso et la destruxo Alarigo et despues Adaulpho reys de los godos [...];  
e quanto mal sufrio Iherusalem que segund la prophecia de Nuestro Sennor Ihesu Cristo fue derribada et quemada que non finco en ella piedra sobre piedra;  
e quanto mal sufrio aquella noble Cartago quando la priso et la quemo Scipio consul de Roma, dos tanto mal et mas que aqieste sufrio la mezquina de Espanna*<sup>1085</sup>.

La dernière proposition de ce passage compare explicitement la fin de ces grandes puissances à la chute des Goths, ce qui permet de hisser le Royaume de Tolède au même rang que ces empires. Les rédacteurs reprennent ici Jiménez de Rada, à cette différence près que Jiménez de Rada n'inclut aucun des empires dans sa chronique. Un lecteur qui ne connaîtrait l'histoire de la péninsule qu'à travers le Tolédan ne saurait pas que les Carthaginois s'y sont un jour installés et pourrait à peine déduire la présence des Romains à travers l'histoire des Goths. En revanche, la *Estoria de España* intègre Carthage, Rome ou la destruction de Jérusalem. Lorsque le rappel de la succession et surtout de la destruction des empires intervient dans le chapitre intitulé « *del duello de los godos en Espanna et de la razon porque ella fue destroyda* »<sup>1086</sup>, l'histoire de ces empires et les commentaires moralisateurs des rédacteurs acquièrent un autre sens. Le cycle de la grandeur et de la destruction successives se fait alors évident.

Les deux conceptions du temps se combinent donc dans la *Estoria de España* qui va d'un début, la Création, ou plus concrètement l'arrivée des Cétubales, vers le présent de rédaction qu'est le règne d'Alphonse X. De plus, le cycle des empires et le cycle des châtements divins convergent dans la chute des Goths. La défaite de 711, à la fois punition et fin d'un empire, permet en effet de faire coïncider les deux ondulations cycliques. Le Roi Sage ne se contente pas là de replacer des épisodes et des conceptions antiques réduits au rang de topiques dénués de sens. La répétition des mêmes schémas du déclin, qu'ils soient dus à une faute ou à la *fortuna voltaria*, sert directement la démonstration alphon sine.

---

<sup>1084</sup> PCG, 558, p. 311, 8a-14a.

<sup>1085</sup> PCG, 559, p. 313, 32b-p. 314, 2a.

<sup>1086</sup> PCG, 559, p. 312.

\*\*\*

Les schémas de création et de recréation mythique qui s'insèrent dans la continuité biblique permettent de construire un récit cohérent et argumentatif. La répétition de mêmes arcs narratifs et de mêmes schémas est sûrement moins le signe de l'adhésion d'Alphonse X à une vision cyclique de l'histoire que l'expression de sa maîtrise de la narration et de la démonstration. En entrelaçant les fils issus de sources aussi hétérogènes que la Bible, l'historiographie latine, chrétienne et musulmane ou encore le folklore médiéval, le Roi Sage parvient à tisser le récit des origines de l'Espagne, où beaucoup d'éléments, de prime abord étrangers les uns aux autres, entrent en résonance et font sens en trouvant leur place dans le système plus vaste du récit. Il utilise des canevas connus et reconnus qui participent de la vraisemblance du récit grâce aux séries d'analogies qu'ils permettent d'établir. Les proto-fondations, les schémas de fondation, les schémas de punition et de relèvement, le temps cyclique sont autant de procédés qui permettent aux rédacteurs de relier les fondateurs entre eux et de les relier également à Alphonse X. Ils permettent notamment d'expliquer et de légitimer plusieurs concepts du XIII<sup>e</sup> siècle tels que la royauté ou la Reconquête. Véritable mythe de création ce récit des origines définit l'Espagne et les Espagnols. L'Espagne est présentée comme un ensemble géographique qui recouvre toute la péninsule Ibérique et dont le Roi Sage n'exclut pas une extension au-delà des Pyrénées et du détroit de Gibraltar. Dans ces conditions les autres royaumes chrétiens n'ont pas plus leur place que les royaumes musulmans. Même si l'Espagne est fractionnée depuis 711, l'unité des origines justifie à elle seule que l'on se batte pour la retrouver. Cette unité perdue ne demande qu'à être restaurée, de préférence sous l'égide d'Alphonse X. L'unité géographique contribue donc aussi à construire une unité politique. En effet, Hispan ou encore les Wisigoths n'étaient pas les rois d'une entité géographique, mais bien d'un royaume, c'est-à-dire d'une entité politique. L'unité géographique sous la bannière d'un seul roi crée du même coup une unité politique. Alphonse X fait donc coïncider entité géographique (même si les frontières en sont variables) et entité politique de l'Espagne.

L'Espagne est également un ensemble humain qui se définit par sa religion et sa grandeur inégalable. Les Espagnols doivent leur existence à des ancêtres et des fondateurs glorieux qui leur apportent une légitimité supérieure à tous les royaumes européens grâce à leur ancienneté et leur prestige, et qui hissent l'Espagne au rang des grands empires de l'Antiquité. De plus, les Espagnols sont catholiques depuis la conversion de Récarède et la résistance providentielle de Pelayo, et ils sont surtout depuis toujours un peuple unique aux

yeux de Dieu, ce qui leur apporte la légitimité suprême. Malgré la réalité politique du XIII<sup>e</sup> siècle, il résulte donc de ces 585 chapitres l'idée d'une unicité originelle du territoire et de ses habitants, unicité qui participe de l'idéal alphonsin.



Troisième partie

**La figure royale**



La *Estoria de España* narre l’histoire des différents rois qui ont gouverné la péninsule Ibérique sans pour autant brosser un portrait moral de chacun d’entre eux. Il ne faut donc pas y chercher des listes de vertus à imiter ou de défauts à proscrire. Par sa nature historiographique la *Estoria de España* semble en effet peu propice à une théorisation politique explicite, contrairement aux textes juridiques. La *Segunda Partida* offre par exemple une systématisation des rôles et des devoirs du roi. Les *Bocados de oro*, traduits<sup>1087</sup> en castillan sur l’ordre d’Alphonse X, proposent aussi des exemples à suivre en matière de sagesse, mais cette fois en alternant narrations biographiques et parties didactiques destinées à instruire le lecteur<sup>1088</sup>. Il ne s’agit pas pour autant d’un catalogue. Selon Ghislaine Fournès, « le savoir, ou plus exactement la sagesse – concept englobant la vérité, la justice, la piété, le conseil... –, est délivré par petites touches, souvent répétitives à travers les *Fechos* et *Dichos* »<sup>1089</sup>. Aussi bien les *Siete Partidas* que les *Bocados de Oro* sont à rapprocher de la littérature sapientiale et du Miroir des Princes, ou *speculum principum*, qui servaient généralement au Moyen Âge à instruire un jeune roi ou un futur roi. D’une manière générale, la finalité didactique ou normative détermine presque entièrement au Moyen Âge l’écriture et la traduction<sup>1090</sup>. L’objectif d’un Miroir des Princes est de construire l’image de ce que doit être la figure royale. En ce sens, la *Estoria de España* qui décrit le règne de dizaines de rois et d’empereurs de la mythologie grecque jusqu’au XIII<sup>e</sup> siècle, s’apparente à ce genre littéraire puisque en faisant le récit des règnes elle donne nécessairement une certaine coloration,

<sup>1087</sup> À partir du *Mukhtâr al-hilam wa-mahâsin al-kali* d’Abu-e-Wafa' al-Mubashshir b. Fâtik (1019-1097). *Bocados de oro*. Kritische Ausgabe des altspanischen Textes von Mechthild Crombach, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn (Romanistische Versuche und Vorarbeiten, 37), 1971. Désormais *Bocados*. Deux manuscrits sont parvenus jusqu’à nous : le mss E-III-10 de la Bibliothèque du monastère de l’Escorial et le mss H III 6 de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Une version latine des *Bocados*, le *Liber philosophorum moralium antiquorum*, a été réalisée par Giovanni de Procida à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, assurant ainsi sa diffusion dans l’Occident médiéval. Enfin, une version remaniée et amplifiée des *Bocados de oro* fut publiée sous le titre de *Bonium* à Séville (Meinardus Ungut et Stanislaus Polonus, 16 mai 1495), puis à Valladolid en 1527 et enfin à Tolède en 1560.

<sup>1088</sup> Ghislaine FOURNÈS, « La construction du paradigme royal des *Bocados de oro* à la *Segunda Partida* d’Alphonse X le Sage », *Las Siete Partidas : une codification normative pour un nouveau monde*, colloque international organisé par Stéphane BOISSELIER, Jérôme DEVARD et Charles GARCIA, du 2 au 4 novembre 2017, à paraître.

<sup>1089</sup> *Ibid.*

<sup>1090</sup> *Ibid.*

positive ou négative, de chaque roi. La *Estoria de España* serait alors une troisième voie, ni théorique ni *mixte*, mais uniquement narrative, le travail de théorisation n'incomant alors pas aux rédacteurs, mais bien au lecteur. Charge lui revient de déceler dans le récit ce qui relève, d'une part, de la bonne gouvernance et, d'autre part, de l'exercice erroné du pouvoir. Le prologue n'indique-t-il pas que la vie et les actes des princes sont mis par écrit pour servir d'exemples et de contre-exemples aux hommes ?

*Escruiieron otrossi las gestas de los principes, tan bien de los que fizieron mal cuemo de los que fizieron bien, por que los que despues uiniessen por los fechos de los buenos punnassen en fazer bien et por los de los malos que se castigassen de fazer mal*<sup>1091</sup>.

Alphonse X laisse cependant suffisamment d'indices pour que la tâche soit aisée. Certains thèmes comme la justice, la guerre, la foi ou les péchés d'orgueil et de chair, sont récurrents et fonctionnent comme des topiques qui permettent au lecteur de se repérer parmi une galerie de rois si fournie. Les conséquences des décisions et des comportements royaux, qui entraînent tantôt prospérité et bonne fortune, tantôt calamités et échecs, sont autant d'indicateurs et de clés qui permettent d'avoir accès à l'imaginaire politique alphonsin.

La figure du monarque est en effet primordiale pour la direction de ses sujets et donc pour l'avenir des territoires réunis sous sa couronne. Sa conduite n'engage pas que lui, elle engage tout le royaume. Il doit prendre les bonnes décisions afin de ne pas causer leur perte et de ne pas mécontenter Dieu. Sa conduite implique aussi des conséquences plus morales, la chronique n'affirme-t-elle pas que le peuple imite et ressemble à son souverain<sup>1092</sup> ? Conformément à la théorie défendue par Jean de Salisbury dans son *Policraticus* vers 1156 et reprise par Alphonse X, le royaume constitue un corps dont le roi est la tête. Ainsi, il est celui qui doit montrer la conduite idoine à ses sujets et leur garantir le salut. À l'inverse, un roi vil engage tout son royaume dans une voie funeste, par son mauvais exemple et par ses décisions erronées. Quels sont donc les critères qui permettent au Roi Sage de construire le paradigme royal à travers l'exemplarité des uns et la déviance des autres ?

---

<sup>1091</sup> PCG, prologue, p. 3, 28b-33b.

<sup>1092</sup> PCG, 559, p. 314, 7a-8a : « todos los omnes del mundo se **forman** et se **assemieian** a manera de su rey ».

# Chapitre 1

## La construction de l'exemplarité royale

### A. Le guerrier

Chez les Grecs, le roi a trois fonctions principales : la guerre, la justice et servir les dieux<sup>1093</sup>. Chez les Romains aussi son rôle est de protéger les frontières de l'Empire<sup>1094</sup>. Au Moyen Âge, bien que la société féodale<sup>1095</sup> limite les pouvoirs du roi<sup>1096</sup>, l'historienne Janet Nelson parle du « leadership [du] guerrier royal »<sup>1097</sup>. Alphonse X lui-même, alors infant menait déjà les troupes de son père pour conquérir le Royaume de Murcia<sup>1098</sup>. Les rédacteurs de la *Estoria de España*, nourris par les conceptions classiques, les sources historiographiques et leur propre réalité, ne proposent pas une autre vision du roi. Le souverain est en premier lieu un chef de guerre, à la fois protecteur et conquérant, celui qui protège son royaume et son peuple des attaques extérieures, et celui qui conquiert de nouveaux territoires afin d'accroître le prestige de son royaume et de consolider la foi chrétienne. Les vertus guerrières sont donc intrinsèquement liées à la figure royale et sont indispensables à la conservation et à l'éventuelle expansion du royaume. C'est particulièrement vrai en péninsule Ibérique, les rois chrétiens s'efforçant d'agrandir leur royaume aux dépens des royaumes voisins, chrétiens ou musulmans.

---

<sup>1093</sup> John PROCOPÉ, « Théories politiques grecques et romaines », in : James Henderson BURNS, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : Puf, 1993, p. 21-36, p. 26.

<sup>1094</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>1095</sup> D. E. LUSCOMBE, « La formation de la pensée politique en Occident », in : J. H. BURNS, *op. cit.*, p. 151-166, p. 153-154 : « Le gouvernement féodal est l'exercice du pouvoir par des rois ou des seigneurs, avec l'appui d'une classe militaire (*comitatus*) de chevaliers liés à leurs seigneurs, comme ceux-ci pouvaient l'être au roi, par des serments de fidélité en vue d'un vasselage permanent ». Bien que le terme *féodalité* soit une « étiquette commode, à caractère général et abstrait », il n'en désigne pas moins un grand nombre de rapports entre les puissants.

<sup>1096</sup> *Ibid.*, p. 157 : « La royauté reposait sur le consentement des sujets d'un roi. Il ne pouvait y avoir aucune succession dans la fonction royale [...], sans une certaine reconnaissance de la capacité de gouverner du roi, ni sans l'élection par certains segments de la communauté, ni sans la promesse de sauvegarder la loi et la coutume. D'une manière générale, toute action gouvernementale importante supposait une consultation. Le roi était soumis à l'autorité de la loi et de la coutume, et la dépendance de la coutume par rapport à la communauté qui y adhérerait signifiait que le gouvernement avait un caractère contractuel ou collectif, au moins de façon implicite, de même que représentatif, car la consultation et le consentement furent fréquemment requis bien avant que ne soient formulées les théories de la représentation. [...] Les rapports horizontaux et les procédures délibératives ont donc une importance qui devrait nuancer l'importance concomitante du rapport vertical de la royauté, de la seigneurie et de la sujétion ».

<sup>1097</sup> Janet NELSON, « La royauté et l'empire », in : J. H. BURNS, *op. cit.*, 202-240, p. 226.

<sup>1098</sup> M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 24.

### a. De grands guerriers

Les chefs de guerre, rois et empereurs qui ont successivement exercé leur pouvoir sur la péninsule Ibérique y sont parvenus grâce à leur armée et surtout grâce à leur capacité à guider celle-ci. La grandeur d'un chef militaire se mesure notamment à l'aune des victoires remportées, des territoires conquis, des ennemis vaincus. Et plus l'ennemi est puissant, plus la victoire est éclatante et impressionnante.

Les différents conquérants qui se sont succédé en Espagne sont décrits comme de grands guerriers, c'est particulièrement le cas des Carthaginois, des Romains et des Wisigoths. Carthage démontre sa valeur en résistant aux Romains lors des Guerres Puniqes<sup>1099</sup>. Rome domine le monde connu. Son empire s'étend sur tout le pourtour méditerranéen et l'Europe de l'Ouest, de la Bretagne à l'Égypte. Les généraux<sup>1100</sup> romains Scipion l'Africain, Pompée et Jules César, ainsi que l'empereur Auguste sont dépeints comme de grands chefs de guerre et des héros des conquêtes romaines. D'ailleurs aucun d'eux ne perd la vie au cours d'un combat<sup>1101</sup>. La chronique décrit ainsi César et Pompée : « *eran de grandes coraçones et muy esforçados en armas, et de grandes fechos et bien andantes en guerras et en lides, et uenturados de uencer las mas uezes* »<sup>1102</sup>.

Quant aux Wisigoths, ils conquièrent une partie de l'Asie et de l'Europe avant d'atteindre la péninsule Ibérique. Le roi Swinthila qui achève la conquête totale de la péninsule<sup>1103</sup> est décrit comme un homme « *sabidor de guerra* »<sup>1104</sup>, le roi Wamba est décrit comme « *buen cauallero darmas* »<sup>1105</sup>. Jusqu'à la fin du Royaume de Tolède, Rodrigue, le dernier roi wisigoth, malgré ses péchés, reste un grand seigneur de guerre puisque les rédacteurs le décrivent ainsi : « *era muy fuert omne en batallas* »<sup>1106</sup>. La défaite reçoit plusieurs explications matérielles et providentielles<sup>1107</sup>, mais elle n'est pas le fait du roi qui ne démérite pas sur le champ de bataille. Dans la chronique, Rodrigue partant pour la bataille perpétue l'image des grands rois wisigoths : « *andaua con su corona doro en la cabeça et*

---

<sup>1099</sup> PCG, 16-38, p. 15-26 et 61-70, p. 44-52.

<sup>1100</sup> Avant que les Romains soient gouvernés par un empereur, ce sont les généraux qui apparaissent dans la chronique comme les représentants de Rome. Bien qu'ils ne soient pas rois, ils personnifient le pouvoir et le royaume.

<sup>1101</sup> Scipion et Auguste meurent de mort naturelle, Pompée est trahi par le pharaon Ptolémée XIII dont il avait été le tuteur, et César est assassiné par des sénateurs romains.

<sup>1102</sup> PCG, 79, p. 57, 44b-48b.

<sup>1103</sup> PCG, 492, p. 273, 21a-23a : « *fue sennor de Espanna enteramientre, lo que non pudo auer ninguno de los otros reys que ante del fueron* ».

<sup>1104</sup> PCG, 492, p. 273, 17a-18a.

<sup>1105</sup> PCG, 513, p. 283, 39b.

<sup>1106</sup> PCG, 553, p. 307, 41a.

<sup>1107</sup> Voir p. 180-217. En dehors des fautes de Witiza et Rodrigue, les Goths doivent leur défaite à une trop longue paix, à la famine, à l'affaiblissement de leurs défenses, ainsi qu'à la trahison le jour de la bataille des fils de Witiza.

*uestido de pannos de peso et en un lecho de marfil que leuauan dos mulos, ca assi era entonces costumbre de andar los reys de los godos* »<sup>1108</sup>. D'ailleurs là où l'armée des Goths faiblit – la bataille dure huit jours<sup>1109</sup> –, le roi reste un chef de guerre exemplaire : « *el rey Rodrigo estaua muy fuert et sufrie bien la batalla; mas las manos de los godos [...] eran encoruadas allí et encogidas* »<sup>1110</sup>.

Les victoires sont d'autant plus grandes, lorsque les vaincus sont de grands guerriers. C'est par exemple le cas d'Hercule. L'étymologie que la chronique prête à son nom montre la prédisposition du Grec au combat « *de her e de cleos, que quier dezir batallador onrado o alabado en fuerça y en lit* »<sup>1111</sup>. Il vainc le roi Geryon décrit comme un géant cruel qui tyrannise ses sujets<sup>1112</sup>. Le combat dure trois jours avant qu'Hercule ne parvienne à lui couper la tête<sup>1113</sup>. La chronique énumère plus d'une dizaine de ses exploits dont certains sont issus des *Douze travaux d'Hercule*. Selon la chronique, Hercule triomphe de serpents, de lions, de centaures, de rois, des Amazones... Il est même responsable de la première chute de Troie. Ce même principe s'applique aussi à la victoire romaine contre Carthage à l'issue des Guerres Puniennes, ou lorsque le roi Alaric s'empare de Rome en 410<sup>1114</sup>, symbole de puissance s'il en est. La force de l'ennemi accentue le prestige de la victoire. La vertu guerrière n'est cependant pas unidimensionnelle. Elle revêt au contraire plusieurs aspects dans la chronique, car il existe plusieurs façons d'être un bon chef de guerre.

### **b. L'honneur et le courage**

La grandeur d'une armée se mesure par exemple à l'aune de l'honneur et du courage de son chef. Ainsi, le général Scipion l'Africain († 183 av. J.-C.) est décrit comme un homme très courageux. En 216 av. J.-C., après la défaite de Cannes qui ouvre la route de Rome à Hannibal Barca, il est le seul à vouloir se battre et défendre la cité, quand les autres sont prêts à fuir et à reconstruire une cité ailleurs<sup>1115</sup>. Un peu plus loin, il est à nouveau le seul qui veut bien se dévouer pour aller en Espagne<sup>1116</sup> alors que tous ont peur de s'y rendre. Dès le premier

---

<sup>1108</sup> *PCG*, 557, p. 309, 35b-39b.

<sup>1109</sup> *PCG*, 557, p. 309, 40b.

<sup>1110</sup> *PCG*, 557, p. 310, 34a-37a.

<sup>1111</sup> *PCG*, 4, p. 7, 39b-41b.

<sup>1112</sup> *PCG*, 7, p. 9, 20b-35b.

<sup>1113</sup> *PCG*, 7, p. 9, 50b-53b. Cet épisode correspond à l'un des *Dix travaux d'Hercule*.

<sup>1114</sup> *PCG*, 408, p. 231-232.

<sup>1115</sup> *PCG*, 28, p. 20, 42a-14b.

<sup>1116</sup> *PCG*, 28, p. 20, 43b-49b.

chapitre qui lui est consacré, Scipion l'Africain apparaît donc comme une figure exceptionnelle au milieu des Romains, celle d'un homme digne de devenir chef de guerre.

Plus loin, les Carthaginois acculés préfèrent mourir plutôt que d'accepter les conditions de reddition proposées par les Romains et jugées indignes. La chronique insiste à plusieurs reprises sur cet aspect :

*Mas valie buena muert que uida deshonorada*<sup>1117</sup>.

*Mas ualie que los matassen en defendendosse que no fincassen a tan mala mesura cuemo era la de los romanos*<sup>1118</sup>.

*No auien por que temer la muerte, pues mejor era que la uida desonrada*<sup>1119</sup>.

La mort est opposée au déshonneur : elle offre au soldat vaincu, qui préfère continuer de se battre malgré une défaite assurée, l'opportunité de conserver son honneur. Elle est aussi préférable à la fuite, signe de lâcheté. C'est ce qui arrive aux frères Scipion. Numériquement inférieurs, ils refusent pourtant de fuir une mort certaine afin de préserver leur honneur : « *non touieron por bien de les foyr la batalla por que les non fuesse tenuto por couardia* »<sup>1120</sup>. Ces généraux vont plus loin encore en conseillant à leurs soldats de ne pas se laisser capturer, le combat ne doit avoir que deux issues possibles : la mort ou la victoire<sup>1121</sup>, en l'occurrence la mort, puisqu'en 211 av. J.-C. les deux frères périssent lors de la bataille du Bétis.

Les traîtres comptent d'ailleurs sur cet aspect, caractéristique des grands chefs de guerre, pour précipiter la fin du roi Rodrigue. Le raisonnement des fils de Witiza est le suivant : « *Rodrigo [...] era omne coraioso, que se dexarie antes matar que foyr* »<sup>1122</sup>. Ainsi, ils pensent que le roi périra pendant la bataille et qu'ils prendront aisément sa place sur le trône.

Selon la chronique, ceux qui s'enfuient et finissent tout de même par se faire tuer reçoivent « *uil muerte* ». Cette mort est aussi déshonorante pour le lâche que pour celui qui lui donne la mort car il ne peut en retirer aucune gloire. César résume ainsi ce principe à ses troupes : « *que non puedan morir fuyendo assi como medrosos, ca es uil muert quier pora qui la toma, quier poral qui la da: porque el que la suffre cae en ella uilmientre, et el quil mata no lieua ende complido prez* »<sup>1123</sup>.

---

<sup>1117</sup> PCG, 62, p. 46, 9b-10b.

<sup>1118</sup> PCG, 62, p. 46, 16b-18b.

<sup>1119</sup> PCG, 62, p. 46, 38b-40b.

<sup>1120</sup> PCG, 27, p. 20, 2a-6a.

<sup>1121</sup> PCG, 27, p. 20, 10a-13a : « *que [...] ningun romano non se dexasse prender, mas que en todas guisas uenciessen o muriesse* ».

<sup>1122</sup> PCG, 557, p. 310, 9a-11a.

<sup>1123</sup> PCG, 97, p. 72, 1b-6b.

L'honneur du chef de guerre se reconnaît aussi au respect qu'il sait témoigner à son ennemi. Lorsque Pompée est trahi et assassiné par le pharaon Ptolémée XIII dont il avait été le tuteur<sup>1124</sup>, le lexique de la douleur rend la réaction de César poignante.

*Mas Julio Cesar, quando lo uio, **pesol muy de coraçon**, ca non quisiera el tanto mal pora Ponpeyo, ni que tan grand uaron cuemo aquel que assi fuesse muerto. Et penso estonces en ell estado deste mundo et en el de los omnes mesquinos cuemo uiuen en el et pasan; et **lloro** tanto, quel **cayeron las lagrimas** por los pechos et por el regaço, et fueron muchas ademas<sup>1125</sup>.*

Le général romain donne ainsi une leçon d'honneur et de justice, car bien que Pompée ait été son ennemi, César reconnaît sa valeur et sa grandeur. Mourir sur le champ de bataille est une chose, être trahi par un allié, assassiné, humilié puis le corps supplicié, en est une autre. César venge alors son défunt ennemi<sup>1126</sup>.

### **c. Les tacticiens**

Un bon roi doit aussi être un bon tacticien. La chronique présente par exemple le général Scipion l'Africain comme un grand stratège, artisan des victoires romaines. Il réorganise en effet à lui seul l'armée romaine, d'abord en la divisant en cinq branches égales car Rome se bat alors sur cinq fronts<sup>1127</sup>, ensuite, en résolvant les trois manques dont souffrait l'armée : le manque d'hommes, le manque d'armes et le manque d'argent. Pour ce faire, il recrute les esclaves, gracie les voleurs et il réquisitionne les armes et les biens des temples et des hommes. Ces conseils, suivis par la République, lui valent d'être rapidement nommé proconsul<sup>1128</sup>. Il fait preuve de la même intelligence au combat puisque face à la flotte d'Hannibal qu'il ne peut combattre frontalement, il échafaude un plan consistant à creuser des tunnels jusqu'aux bateaux de l'ennemi. Les soldats romains peuvent alors s'en emparer directement avant que d'autres navires carthaginois ne viennent à leur secours<sup>1129</sup>.

---

<sup>1124</sup> PCG, 104, p. 80-82. La chronique attribue cet assassinat à Ptolémée XII Dionysos bien qu'il s'agisse de son fils et successeur, Ptolémée XIII Philopator.

<sup>1125</sup> PCG, 106, p. 83, 1a-9a.

<sup>1126</sup> PCG, 106, p. 82-84.

<sup>1127</sup> PCG, 28, p. 20, 20b-40b.

<sup>1128</sup> PCG, 28, p. 21, 32a.

<sup>1129</sup> PCG, 29, p. 21, 1b-6b : « *entendio que non podrie tomar aquellos nauios sino por algun arte; e fizo fazer cauas so tierra que saliessen acerca del nauio, de guisa que assoora firiessen en ellos et los desbaratassen antes que a la flota se uuiassen a coier. E assi cuemo lo mando, fue fecho* ».

D'ailleurs, la conquête ne se fait pas toujours par les armes. La reine Didon qualifiée de « *muy sesuda* »<sup>1130</sup>, dupe les soldats de son frère Pygmalion afin de sauver son trésor et sa vie avant de s'enfuir<sup>1131</sup>. Elle parvient ensuite à s'imposer en Afrique du Nord, où elle se fait apprécier des autochtones qui lui offrent sans le comprendre un immense terrain où elle établit sa ville :

*Dido, com era muy sesuda, no les quiso pedir cosa de que ellos mucho se agraviassen; ca touo que era mejor pedirles poco, e yr todauia creciendo que non pedilles mucho, e auer depues a menguar. E por ende dixoles que no les pidie mas de plaça en aquel puerto de quanto touiesse un cuero de buey; y ellos otorgaron gelo luego, teniendo que era muy poco. Estonce mando Dido buscar un cuero de buey, el mayor que numqua fallaron, e fizol estender e fazer correas muy delgadas, e cosellas unas con otras, de guisa que semeiasse todo una correa. Depues hizo la fazer cuerno cerco, e quando fue fecho, touo una grand plaça; e a plazer de todos los daquela tierra, salio ella con toda su companna de las naues, e uino posar con ellos dentro en aquel cerco que auie fecho daquel cuero del buey*<sup>1132</sup>.

Fine stratège, Didon fait montre d'un esprit aiguisé, capable de venir à bout de tous les défis afin de se construire une nouvelle vie, pour elle et ses hommes.

#### **d. La paix et l'amour**

Néanmoins, être un grand guerrier ne signifie pas forcément être belliqueux ; au contraire, la chronique valorise les rois qui savent aussi faire la paix. En effet, la chronique oppose le roi Récarède, partisan de la paix, à son père, le roi Léovigilde, un roi belliqueux :

*Quanto el padre fue muy **cruel** a los de la fe de Cristo et muy guerrero, tanto fue este Recaredo piadoso et de paz contra todos en **amar** los et **querer** los bien. El padre acrescento mucho el regno **por armas**, et este exalçol mucho en la fe derecha de Cristo*<sup>1133</sup>.

Cependant, cela n'empêche pas Récarède de savoir faire la guerre puisqu'il affronte les Byzantins, les Gascons et les Francs afin de conserver ses territoires et de poursuivre la conquête de la Péninsule<sup>1134</sup>. La chronique insiste d'ailleurs sur le fait que Récarède remporte toujours la victoire : « *uencio los siempre* »<sup>1135</sup>. Les rédacteurs établissent ainsi une différence entre le fait d'aimer la guerre, assimilé à l'adjectif « *guerrero* » et à la cruauté, et le fait de simplement faire la guerre, notamment pour se défendre et pour le bien du royaume.

---

<sup>1130</sup> PCG, 53, p. 35, 26a.

<sup>1131</sup> PCG, 52, p. 33-34.

<sup>1132</sup> PCG, 53, p. 35, 25a-43b.

<sup>1133</sup> PCG, 474, p. 263, 33b-39b.

<sup>1134</sup> PCG, 474, p. 263, 48b-50b et 476, p. 264, 24b-39b.

<sup>1135</sup> PCG, 476, p. 264, 39b.

En bon roi, après avoir fait la guerre, Récarède fait la paix avec ses ennemis sur lesquels il a eu le dessus<sup>1136</sup>. Tout autant que la guerre, la paix est donc nécessaire au roi qui veut conserver son royaume intact : « *las prouincias que so padre ganara por **armas** mantouo las este en **paz** et en **derecho*** »<sup>1137</sup>. Les rédacteurs précisent ainsi, tout en accentuant l'opposition entre le père violent et le fils pacifique, que Récarède préserve son royaume grâce à la paix.

Plus que conserver l'intégrité de son royaume, la paix se révèle être aussi une autre façon de l'accroître. C'est ainsi que Jules César parvient à conquérir certaines régions de l'Espagne :

*Puso en so coraçon que de quanto y pudiesse **ganar por amor o por abenencia**, que lo no leuasse por guerras nin lides **nin muertes ni por esparzer sangre**. E assi cuemo fue entrando por la tierra, trabaiosse de auer las uillas e los castiellos e la otra yent lo mas en paz que el pudo, dando a los unos sos dones granados et prometiendo a los otros. [...] E yendo por Espanna a dentro, tornaaua a si las yentes por esta **sabiduria**, que no fallaua y ninguna grand contienda*<sup>1138</sup>.

Les rédacteurs associent cette tactique fondée sur l'amour de la sagesse<sup>1139</sup>. Le premier roi de la chronique à faire montre de ce type de sagesse est Hispan. Celui-ci s'empare en effet de la Péninsule grâce à l'affect, contrairement à son oncle Hercule auquel la chronique l'oppose. Si le célèbre héros grec utilise la force, son neveu utilise l'amour : « *mas la gano el por **premia** que por **amor*** »<sup>1140</sup> et « *assi cuemo Hercules se apoderaua de la tierra por **fuerça**, assi este se apoderaua della por **amor*** »<sup>1141</sup>. Les termes *premia* et *fuerça* sont opposés à l'amour politique, notion clé des relations vassaliques<sup>1142</sup>. Si la fin est la même, le moyen diffère. L'amour et la sagesse s'opposent donc au sang et à la force.

Les rédacteurs sont particulièrement prolixes à propos de Scipion l'Africain, et dans une moindre mesure à propos de son père et de son oncle, les proconsuls Publius et Cnaeus. La chronique utilise le verbe « *falagar* »<sup>1143</sup>, terme qui signifie apaiser, pacifier, montrer de l'affection, faire preuve si ce n'est de soumission au moins d'humilité, se rendre agréable, plaire, être source de satisfaction, ce que l'on pourrait résumer par s'attirer les faveurs

<sup>1136</sup> PCG, 476, p. 264, 45b-17b : « *puso el rey Recaredo sus pleytos et sus pazes muy grandes con los reys de Francia* ».

<sup>1137</sup> PCG, 476, p. 264, 40b-41b.

<sup>1138</sup> PCG, 96, p. 69, 38b-p. 70, 5a.

<sup>1139</sup> Voir p. 255-274.

<sup>1140</sup> PCG, 8, p. 10, 38b-39b.

<sup>1141</sup> PCG, 9, p. 11, 37a-39a.

<sup>1142</sup> Carlos HEUSCH, « Polysémie de l'amour dans le Moyen Âge ibérique », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 18, 2015/1, p. 11-27, et Georges MARTIN, « Amour (Une notion politique) », *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 169-206. Voir aussi p. 370-375.

<sup>1143</sup> PCG, 24, p. 19, 35a.

d'autrui en incluant une notion de respect et d'affection de la part de celui qui cherche à séduire. Ce rapprochement passe par la promesse – on lit « *prometelles* »<sup>1144</sup> – de leur rendre des services ou de leur apporter ce qu'ils demandent : « *fazelles bien* »<sup>1145</sup>, « *faziendoles mucho de bien* »<sup>1146</sup>, et surtout de conserver fidélité à ceux dont ils ont conquis le cœur : « *los que pudieron auer por amor no les quisieron fazer mal* »<sup>1147</sup>. La chronique utilise alors le terme « *amor* » à deux reprises pour décrire leurs rapports avec les guerriers locaux. Plus que gagner le cœur des hommes (« *ganar los* »<sup>1148</sup> et répétition de « *tornaron* »<sup>1149</sup>), cette méthode permet de « *ganar la tierra* »<sup>1150</sup>, c'est-à-dire de reconquérir les territoires perdus et d'en conquérir de nouveaux<sup>1151</sup>. Après leur mort, Scipion l'Africain fait preuve de la même capacité à s'attirer la fidélité des Espagnols. Ceux-ci n'ont pas oublié Publius et Cnaeus, et Scipion n'a pas oublié non plus comment son père les avait respectés et aimés et il les traite à son tour de la même façon lorsqu'ils viennent à lui : « *uinieron a el los caualleros de Celthiberia, aquellos que ouieran dantes amor con sos tios, y el recibolos muy bien e pusoles a todos grandes soldadas e fizoles mucho dalgo* »<sup>1152</sup>. Ce rapprochement mutuel décrit par la chronique met en scène la fidélité au lignage : fidélité du suzerain aux vassaux du père et de l'oncle, et fidélité des vassaux au descendant du suzerain. Scipion montre son respect et sa bienveillance envers les Espagnols en libérant les captifs, au contraire des prisonniers africains – carthaginois – qui résistent jusqu'au bout et qui sont envoyés à Rome ou vendus : « *por mostrar mayor amor a los espannoles tomo todos los presos que dellos tenie, e diolos a sos parientes en don; e los otros que tenie dAffrica, que no enuiara a Roma, mandolos todos uender* »<sup>1153</sup>.

La *Estoria de España* raconte aussi l'histoire d'une jeune fille prisonnière qui n'est pas sans rappeler l'épisode du viol de la fille du comte Julien par le roi Rodrigue, mais avec une attitude et des conséquences diamétralement opposées. En effet, là où Rodrigue viole la jeune noble qu'il avait en garde, Scipion libère la jeune fille, la rend à sa famille et s'assure qu'elle épouse bien celui à qui elle avait été promise. Grâce à sa magnanimité et son comportement

---

<sup>1144</sup> PCG, 24, p. 19, 35a-36a.

<sup>1145</sup> PCG, 24, p. 19, 36a.

<sup>1146</sup> PCG, 24, p. 19, 36a.

<sup>1147</sup> PCG, 24, p. 19, 38a-39a.

<sup>1148</sup> PCG, 24, p. 19, 36a.

<sup>1149</sup> PCG, 24, p. 19, 37a et 26, p. 19, 34b.

<sup>1150</sup> PCG, 23, p. 18, 23b ; 26, p.19, 32b ; 32, p.23, 25a-30a.

<sup>1151</sup> PCG, 26, p. 19, 31b-43b.

<sup>1152</sup> PCG, 30, p. 22, 23a-27a.

<sup>1153</sup> PCG, 30, p. 22, 27a-31a.

exemplaire, il gagne encore une fois le respect, la reconnaissance et l'amour des parents des jeunes mariés qui s'empressent de répandre la nouvelle :

*De guisa que por este fecho que fizo, todos los parientes del nouio e de la nouia guisaron que todos los mas e los meiores omnes d'España se uinieron pora el, e partieronse de Asdrubal, e fezieron ques le tornaron muchas uillas e castiellos e todo lo demas de la tierra*<sup>1154</sup>.

Contrairement à Rodrigue que l'historiographie rend responsable de la perte de l'Espagne, Scipion lui, la conquiert. Pour la chronique, c'est grâce à cette attitude que Scipion réussit ce qu'aucun homme n'avait fait jusque-là et que les Romains après lui auront beaucoup de mal à pérenniser : la conquête totale de la péninsule Ibérique<sup>1155</sup>. Cela semble paradoxal, car les rédacteurs alphonsins disent aussi à propos du roi wisigoth Swinthila qu'il est le premier à conquérir la totalité de la Péninsule. Il faut sans doute y voir l'influence de Jiménez de Rada. En effet, toute la partie consacrée aux Wisigoths est une traduction fidèle du *De Rebus Hispaniae*. Or, la domination romaine n'est pas traitée par le Tolédan<sup>1156</sup> et Scipion n'apparaît à aucun moment dans le récit. Le fait que le Tolédan fasse de Swinthila le premier homme à régner sur toute la péninsule n'a donc rien de contradictoire. Ensuite Alphonse X inclut les Romains dans son récit, mais de toute évidence, les rédacteurs chargés de la partie sur les Wisigoths n'ont pas pris note de cet ajout et n'ont pas modifié leur texte source en conséquence. L'élargissement des sources et un probable défaut de communication expliquent ainsi cette contradiction.

Une phrase résume l'attitude de Scipion envers les Espagnols : « *e puso otrossi amiztades con aquellos que touo por que podrie mejor acabar so fecho* »<sup>1157</sup>. L'amour qui lie le général aux autochtones est un amour politique et militaire. Scipion sait utiliser les bons leviers afin de convaincre les familles puissantes et influentes et de s'en faire des alliées en vue de conquérir des terres et d'y maintenir la paix. Il sait mériter la confiance et l'affection des Espagnols. Cela ne fonctionne que parce qu'il tient parole et fait montre de la même confiance à leur égard. L'amour doit être réciproque. Scipion est ainsi présenté doté de la même sagesse que Hispan ou César. Après tout, Scipion n'est-il pas lui aussi « *sabidor de guerra* »<sup>1158</sup> ? Les conquêtes sont donc aussi affaires de savoir<sup>1159</sup>.

---

<sup>1154</sup> PCG, 30, p. 22, 47a-53a.

<sup>1155</sup> PCG, 34, p. 24, 40a-41a : « *toda la tierra sessegada* ».

<sup>1156</sup> Voir p. 382-386.

<sup>1157</sup> PCG, 34, p. 24, 12a-13a.

<sup>1158</sup> PCG, 32, p. 22, 37b et 47, p. 30, 33a.

<sup>1159</sup> PCG, 31, p. 22, 36b-39b : « *Cipion, que era muy sabidor de guerra e dauer las gentes de so part, sopolo fazer de guisa que amauan a el y desamauan a Asdrubal* », ou encore 34, p. 24, 30a-33a : « *e tod esto fazie por*

Tous les Scipion n'en apparaissent pas moins comme de redoutables guerriers, ils sont fidèles à ceux dont ils ont conquis le cœur mais utilisent la force pour contraindre ceux qui leur résistent. Les termes « *amor* » ou « *amistad* » sont opposés à cinq reprises à la brutalité dans des structures de phrases semblables :

*Espanna no la ganaron de comienço por fuerça darmas, mas por amistad que pusieron con algunos dellos*<sup>1160</sup>.

*Los que pudieron auer por amor no les quisieron fazer mal, et a los otros matauan los et astragauan los quanto mas podien*<sup>1161</sup>.

*Los romanos començaron a ganar la tierra lo uno por amor, lo al por fuerça*<sup>1162</sup>.

*Fezieron ques le tornaron muchas uillas e castiellos e todo lo demas de la tierra, e algunas dellas por lit, pero la mayor partida por amor*<sup>1163</sup>.

*Cipion uencie siempre e ganaua la tierra lo uno por amor, e lo al por fuerça*<sup>1164</sup>.

On voit que « *amor* » et « *fuerza* » semblent s'opposer, mais pas complètement en réalité. En effet, ces notions sont plutôt complémentaires. Un bon conquérant ou un bon seigneur doit faire appel à la seconde lorsque la première n'a pas fonctionné. En revanche, la force apparaît bien comme élément destructeur et contraire à l'amour si elle est utilisée seule. C'est le cas du général carthaginois Hasdrubal qui conquiert des territoires, « *mas por premia que por amor* »<sup>1165</sup>, en y semant la destruction : « *començaron a tenderse por espanna e a destroyr toda la tierra, assi cuemo la lagosta destruye todos los frutos, de guisa que metieron toda la tierra en so sennorio mas por premia que por amor* »<sup>1166</sup>. La chronique compare ici les Carthaginois à des sauterelles, ce qui rappelle l'épisode biblique de la huitième plaie d'Égypte<sup>1167</sup> et renforce l'idée de violence et de dévastation. Cette brève mais frappante description qui prend le contrepied du récit des conquêtes menées par les Scipion, permet de souligner la valeur de ces derniers, d'autant que contrairement à Scipion, Hasdrubal finit par perdre tous ses alliés en Espagne.

---

*sabor dauelle de la su part mas enteramient; ca **entendio** que era omne con que podrie la tierra apoderar e auella mas asso mandado ».*

<sup>1160</sup> PCG, 23, p. 18, l.22b-25b.

<sup>1161</sup> PCG, 24, p. 19, 38a-41a.

<sup>1162</sup> PCG, 26, p. 19, l.31b-43b.

<sup>1163</sup> PCG, 30, p. 22, 23a-54a.

<sup>1164</sup> PCG, 32, p. 23, 25a-30a.

<sup>1165</sup> PCG, 27, p. 20, l.30a-35a.

<sup>1166</sup> PCG, 27, p. 20, l.30a-35a.

<sup>1167</sup> La Bible..., Exode 10:1-20.

### e. La guerre juste

Il ne s'agit donc pas de condamner la guerre – pour un roi impliqué dans la conquête de la péninsule Ibérique cela n'aurait aucun sens – mais bien d'en donner des exemples édifiants qui servent de modèles et de contre-modèles. La guerre est parfois inéluctable, mais dans ces cas-là, elle doit tout de même obéir à un certain nombre de règles afin d'être considérée comme juste. Bien que saint Augustin n'ait pas directement théorisé la question de la moralité de la guerre<sup>1168</sup>, c'est essentiellement à lui que l'on doit le concept de la *guerre juste*. Quatre cas de figures peuvent rentrer dans la conception que l'on se faisait d'une telle guerre au Moyen Âge.

Tout d'abord, la guerre juste doit essentiellement être défensive<sup>1169</sup> et répondre à une attaque qui met l'intégrité du royaume en danger. C'est par exemple le cas lorsque Récarède défend ses frontières contre les Francs<sup>1170</sup> ou lorsque Wamba prend les armes pour lutter contre les chevaliers et les évêques félons qui se sont emparés du nord du royaume<sup>1171</sup>. Cela n'empêche pas ces deux rois d'être associés à la paix<sup>1172</sup>, d'autant que lorsque la guerre est terminée, Wamba organise la reconstruction de Nîmes<sup>1173</sup>. C'est la définition que les *Partidas* donnent à la guerre juste : « *llaman en latin justa, que quiere tanto dezir en romance como derechurera. E esta es, quando ome la faze por cobrar lo suyo de los enemigos, o por amparar a si mismos, e a sus cosas dellos* »<sup>1174</sup>. Il peut aussi s'agir de « remédier à une injustice grave causée par l'ennemi »<sup>1175</sup>. Une guerre peut également être déclarée juste si elle est « menée sous le commandement d'une autorité publique légitimement établie, non comme une vengeance privée »<sup>1176</sup>. Enfin, la défense et la diffusion de la foi peuvent et doivent aussi être des moteurs puissants de la guerre juste<sup>1177</sup>. L'on parle alors de *defensio* et de *dilatatio*. Le Christianisme étant une religion universaliste, l'un des devoirs des croyants est d'accroître le nombre de fidèles<sup>1178</sup>. Bien sûr, la violence gratuite, la cruauté et autres exactions sont à

---

<sup>1168</sup> R. A. MARKUS, « Les Pères latins », in : J. H. BURNS, *op. cit.*, p. 88-117, p. 110.

<sup>1169</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>1170</sup> *PCG*, 476, p. 264, 26b-28b.

<sup>1171</sup> *PCG*, 513-525, p. 284-294.

<sup>1172</sup> *PCG*, 513, p. 283, 39b : Wamba : « *era buen cauallero darmas et manso et de paz* ».

<sup>1173</sup> *PCG*, 523, p. 292, 51a-4b et 524, p. 293, 50a-51a.

<sup>1174</sup> *Partida* II, 23, 1.

<sup>1175</sup> R. A. MARKUS, « Les Pères latins »..., p. 110.

<sup>1176</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>1177</sup> I. S. ROBINSON, « L'Église et la papauté », in : J. H. BURNS, *op. cit.*, p. 241-290, cite Grégoire I<sup>er</sup> et saint Augustin, p. 279. Grégoire I<sup>er</sup>, *Registrum*, I, 73 « *Dilatandae causa rei publicae, in qua Deum coli conspicimus* », c'est-à-dire mener la guerre « dans le but d'agrandir la *res publica* à l'intérieur de laquelle Dieu est honoré », et saint Augustin : *De civitate Dei*, V, 24 : « *Ad Dei cultum maxime dilatandum* ».

<sup>1178</sup> *La Bible*..., Matthieu, 28:19-20 : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit ».

bannir<sup>1179</sup>. Par exemple, la chronique n'approuve pas que Sisebut (roi de 612 à 621) convertisse les juifs de force<sup>1180</sup>.

Dans le récit, on peut distinguer plusieurs phases dans l'histoire belliqueuse des Goths. D'abord les grandes conquêtes qui mènent les Goths de leur Scandinavie natale jusqu'en Europe de l'ouest au terme d'un long périple<sup>1181</sup>. L'un des points d'orgue de cette période étant le sac de Rome par Alaric en 410<sup>1182</sup>. Ensuite, les Wisigoths installés en Gaule d'ennemis deviennent des alliés de Rome et pénètrent en Espagne en tant que bras armé des Romains. Enfin, les Goths installent leur propre royaume en Espagne à la place du pouvoir romain. C'est la fin des grandes conquêtes européennes, ils se concentrent alors sur la Péninsule, complètement conquise à partir de Swinthila. Si la première période échappe au principe de la guerre juste, il n'en va pas de même pour la deuxième et la troisième période. En effet, la chronique, dans la lignée de Jiménez de Rada, justifie l'invasion de l'Espagne.

La chronique explique en effet ce qui a amené les Goths à entrer en Espagne. Ils l'ont fait non par appât du gain, mais mus par la pitié, la compassion. Les rédacteurs mettent en scène les exactions auxquelles se livrent les Vandales, les Sillings et les Alains : « *oyo Athaulpho las **desmesuras** et las **crueledades** de los barbaros en Espanna, et començo a dolerse de las **mezquindades** et de los **quebrantos** de los españoles, et pensó de yr a uedar gelo* »<sup>1183</sup>. Le lexique des violences, *desmesuras*, *crueledades*, *mezquindades*, *quebrantos*, se cristallise dans le verbe « *dolerse* » qui permet de montrer que les Goths prennent le contre-pied des autres Barbares et qu'ils sont les défenseurs de la Péninsule. Cette évocation rapide des dommages causés à l'Espagne fait écho à une description des maux qu'endurent les habitants de la péninsule bien plus longue présentée plus tôt dans le récit :

*Cuemo eran los barbaros gentes muy **cruas** et much **esquiuas**, començaron a **destroyr** toda la tierra, et a **matar** todos los omnes et las mugieres que y fallauan, et a **quemar** las uillas et los castiellos et todas las aldeas, et a partir entre si muy **cruamientre** los aueres que podien auer daquellos que matauan; e a tan grand cueyta de fambre aduxieron a los moradores de la tierra, que prouauan ya de se comer unos a otros. E no abondaua aquesto a la **crueza** de los barbaros, et tomauan los canes et las otras bestias brauas que son duechas de comer los cuerpos muertos, et echauan las a los uiuos, et fazien ge los matar; e desta **guisa era tormentada la mesquina de Espanna, et destroida** de quatro maneras: la una a **llagas** de bestias fieras, la otra a **fambre**, la*

<sup>1179</sup> R. A. MARKUS, « Les Pères latins »..., p. 111.

<sup>1180</sup> PCG, 485, p. 268, 32b-33b.

<sup>1181</sup> PCG, 386-408, p. 215-232.

<sup>1182</sup> PCG, 408, p. 231-232.

<sup>1183</sup> PCG, 409, p. 232, 21b-25b.

*tercera a pestilencia, que murien los uiuos de la fedor de los muertos; la quarta a fierro que los matauan los barbaros*<sup>1184</sup>.

L'entrée d'Athaulf (roi goth de 410 à 415) en Espagne est donc légitimée puisqu'il s'agit de mettre fin à la cruauté des Barbares qui y ont semé la destruction et la mort<sup>1185</sup>. Sigéric (roi en 415) commence ensuite à s'entendre avec les Romains. Les rédacteurs précisent – Jiménez de Rada ne le disait pas – qu'il est le dernier roi qui les affronte<sup>1186</sup>. On observe ensuite une gradation avec son successeur Wallia (roi de 415 à 418). En effet, Sigéric « *començo de poner sus pazas con los romanos* »<sup>1187</sup>, et Wallia « *firmo sus pazas* »<sup>1188</sup>. Mieux, c'est l'amour qui l'unit à l'empereur Honorius : « *pusso so amor con ell emperador* »<sup>1189</sup>. La chronique met ainsi en scène le rapprochement progressif vers Rome qui se conclut par une paix officielle. C'est dans le cadre de cet accord de paix que les Wisigoths entrent à nouveau en Espagne<sup>1190</sup> : « *enuio rogar Costancio patricio a Vualia quel fuesse ayudar a las Espannas por razon del amor que auie con los romanos* »<sup>1191</sup>. Se fondant sur l'amour politique, c'est-à-dire sur la fidélité qui dorénavant les unit, Rome demande à Wallia d'aller aider l'Espagne. À nouveau, la guerre est justifiée, et même doublement justifiée. Il s'agit, d'une part, de remédier aux injustices commises par les Barbares et, d'autre part, l'invasion est entreprise sous l'autorité de Rome, soit l' « autorité publique légitimement établie » par excellence.

Plus tard dans le récit, un glissement s'opère. Il est d'abord dit que Théodoric II (roi de 453 à 466) exerce le pouvoir en Espagne : « *este Theuderico fue el primer godo que ouo el sennorio dEspanna* »<sup>1192</sup>, puis qu'il est le seigneur de l'Espagne : « *sennor dEspanna* »<sup>1193</sup>. Enfin, Alaric II (roi de 484 à 507) est qualifié à plusieurs reprises de « *rey de Espanna* » ou « *rey de las Espannas* »<sup>1194</sup>. La prise de pouvoir des Goths en Espagne est donc construite de façon à apparaître comme juste et légitime. Il s'agit de porter secours et, qui plus est, sous couvert de l'autorité de Rome. Après que Scipion l'Africain s'est emparé de l'Espagne grâce à l'amour qu'il a su construire avec les Espagnols, l'amour joue à nouveau un rôle dans

<sup>1184</sup> PCG, 366, p. 209, 16b-35b.

<sup>1185</sup> Athaulf est cependant rapidement assassiné à Barcelone, PCG, 409, p. 232, 26b-30b.

<sup>1186</sup> PCG, 410, p. 233, 13a-15a : « *en este se acabo la contienda de los godos contra los romanos en aquella cibdat [Roma] et en todas aquellas tierras* ».

<sup>1187</sup> PCG, 410, p. 233, 26a-27a.

<sup>1188</sup> PCG, 411, p. 233, 2b.

<sup>1189</sup> PCG, 411, p. 233, 1b et 367, p. 210, 10b : « *auie puesto su amor con los emperadores* ».

<sup>1190</sup> Dans la partie du récit consacrée aux Romains, il n'est pas fait mention d'Athaulf, et il est dit que c'est avec le roi Wallia que les Goths entrent en Espagne pour la première fois, PCG, 367, p. 210, 19b-20b.

<sup>1191</sup> PCG, 411, p. 233, 9b-12b, ainsi que 367, p. 210.

<sup>1192</sup> PCG, 416, p. 238, 9a-10a.

<sup>1193</sup> PCG, 417, p. 239, 17a.

<sup>1194</sup> PCG, 430, p. 245, 25a-26a ; 435, p. 247, 7a ; 436, p. 247, 35a-36a ; 438, p. 248, 41a.

l'arrivée des nouveaux maîtres de l'Espagne en justifiant l'invasion des Wisigoths. Comme l'expliquent les rédacteurs dans cette courte phrase : « *entraron los godos en Espanna et ganaron el sennorio della* »<sup>1195</sup>, les Goths ne volent pas, ne détruisent pas l'Espagne, ils la protègent et gagnent légitimement non pas simplement des territoires comme de quelconques envahisseurs, mais bien le « *sennorio* », c'est-à-dire la confluence de la possession de la terre et du pouvoir qui s'exerce sur elle et ses habitants.

Ensuite, lorsque les Wisigoths fondent le Royaume de Tolède suite à la défaite de Vouillé en 507 face à Clovis, ils guerroient pendant un siècle afin d'obtenir le contrôle total de la Péninsule. L'on ne peut invoquer la *dilatatio* contre les Francs et les Byzantins puisque ceux-ci étaient déjà chrétiens, et la nécessaire agression extérieure n'est pas non plus toujours évoquée. Néanmoins, la conquête n'en est pas moins juste. En effet, Alphonse X a montré dès le début de la chronique que l'Espagne correspondait à la totalité de la péninsule, et il est aussi dit que les Romains, qui ont encouragé l'arrivée des Goths, possédaient toute l'Espagne. La Péninsule tout entière revient donc légitimement aux Wisigoths. Il est alors naturel et juste que leurs rois veuillent étendre leur royaume sur l'ensemble des territoires qui leur appartiennent. Cette justification de la conquête, à la fois géographique et théorique, est certes utile pour démontrer que les Goths n'étaient pas des barbares sanguinaires, mais elle est surtout utile dans le contexte du XIII<sup>e</sup> siècle, car démontrer la légitime possession wisigothique revient à démontrer la légitime possession de leurs successeurs autoproclamés, les rois de Castille et du León.

\*\*\*

Depuis l'Antiquité, savoir faire la guerre est bien une qualité inhérente au prince. Cependant, au Moyen Âge il ne s'agit pas seulement de savoir se battre ou d'être courageux, d'autres facteurs que la simple force brute ou *strenuitas*, entrent en ligne de compte. La paix est ainsi aussi importante que la guerre qui doit être perçue comme juste, car de cela dépend la légitimité de la conquête et l'image du roi. La *fortitudo*, qui dans son acception romaine dénote vigueur et détermination morale<sup>1196</sup> convient mieux à la force militaire du bon prince. D'ailleurs, Isidore de Séville affirme qu'en latin, « goth » signifie « *fortitudo* ». Selon

---

<sup>1195</sup> PCG, 385, p. 215, 37b-39b.

<sup>1196</sup> Manuel Alejandro RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *Los reyes sabios. Cultura y poder en la Antigüedad Tardía y la Alta Edad Media*, Madrid : Actas, 2008, note 5, p. 19.

l'historien Kenneth Baxter, l'archevêque cherchait ainsi à transformer la férocité barbare en un courage militaire digne<sup>1197</sup> bien plus valorisant et acceptable, car le roi doit faire preuve de prudence, c'est-à-dire trouver un équilibre entre excès et faiblesse, entre témérité et lâcheté<sup>1198</sup>.

## B. Le juste et le justicier

Une autre fonction topique du roi est de rendre la justice<sup>1199</sup>, un bon roi étant un roi juste et qui s'assure que la justice règne<sup>1200</sup>. La première des *Siete Partidas* n'affirme-t-elle pas que le rôle du roi est d'être le garant de la justice : « *guardar debe el rey las leyes como a su honra e a su hechura, porque recibe poder e razón para hacer justicia* »<sup>1201</sup> ?

### a. Protéger le royaume

Les rédacteurs de la *Estoria de España* utilisent ainsi les expressions « (*muy*) *derechurero* »<sup>1202</sup>, « *derechero en sus juyzios* »<sup>1203</sup>, « *sabidor de juyzio* »<sup>1204</sup>, « *justiciero* »<sup>1205</sup> pour décrire empereurs romains et rois wisigoths, particulièrement Sisebut, Swinthila, Tulga et Wamba. Notons que l'adjectif *derechurero/derechero* fait écho à Isidore de Séville pour qui le mot *rex* signifie que le roi œuvre avec rectitude : « *non autem regit, qui non corregit.*

---

<sup>1197</sup> Manuel Alejandro RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « El paradigma de los Reyes Sabios en el De rebus Hispaniae de Rodrigo Jiménez de Rada », in : Manuel GONZÁLEZ JIMÉNEZ (éd.), Sevilla 1248 : Congreso internacional conmemorativo del 750 aniversario de la conquista de la ciudad de Sevilla por Fernando III, rey de Castilla y León, Madrid : Centro de estudios Ramón Areces, 2000, p. 757-765, p. 760 : « *San Isidoro, en una de sus curiosas interpretaciones etimológicas, llegaba a establecer el significado del nomen gentilicio godo : in lingua nostra significatur Fortitudo* ». Kenneth BAXTER, *Conquerors and chroniclers of Early Medieval Spain*, Liverpool University Press, 1999, p. 16 : « beyond the search for ennobling origins, Isidore sought to translate the "barbaric ferocity" of the Goths into laudable military prowess ».

<sup>1198</sup> Manuel Alejandro RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « Imago sapientiae : los orígenes del ideal sapiencial medieval », *Medievalismo*, 7, 1997, p. 11-39, p. 20.

<sup>1199</sup> J. PROCOPÉ, « Théories politiques grecques et romaines »..., p. 34. À Rome l'empereur doit préserver la justice.

<sup>1200</sup> Pour le rôle du roi législateur, voir p. 369-370.

<sup>1201</sup> *Partidas*, I, 1, 15.

<sup>1202</sup> *PCG*, 254, p. 161, 48a-49a ; 281, p. 172, 45a-46a ; 286, p. 173, 45a ; 517, p. 286, 27b-34b.

<sup>1203</sup> *PCG*, 502, p. 278, 5a-6a.

<sup>1204</sup> *PCG*, 490, p. 272, 19b-22b.

<sup>1205</sup> *PCG*, 495, p. 275, 53a.

*Recte igitur faciendo regis nomen tenetur, peccando amittitur. Vnde et apud veteres tale erat proverbium: Rex eris, si recte facias : si non facias, non eris »*<sup>1206</sup>.

Tout comme la guerre doit permettre au roi de protéger son royaume et son peuple, la justice vise à garantir la protection des sujets. Les rédacteurs synthétisent ainsi ces deux rôles à propos de Sisebut : « *muy sabidor de juyzio [...] et deffendie bien sus yentes et su regno et uencio muchas lides »*<sup>1207</sup>. Quant à Wamba, il exerce conjointement l'art de la guerre et de la justice. Il protège en effet la population des convoitises de ses soldats :

*Començaron a fazer por la tierra robos et adulterios con las mugieres casadas, et quemar las casas. El rey como era sennor derechurero, fizo en aquellos tal uengança como si cayssen en culpa de querer matar sennor. E esto fazie el por dar a todos exeimplio que non osassen cometer tal cosa*<sup>1208</sup>.

Le roi doit donc exercer la justice afin de protéger son royaume et ses habitants et, le cas échéant, réparer les torts subis. Plusieurs rois sont ainsi mis en scène dans le rôle du justicier, lorsque les rois wisigoths pénètrent en Espagne afin de la délivrer des exactions des Barbares ou encore lorsque plusieurs rois réparent les injustices commises par leur père après leur décès. Hispan décrit comme « *omne que amaua iusticia e derecho e fazie bien a los omnes*<sup>1209</sup> » reconstruit l'Espagne après les guerres de son oncle Hercule qui a utilisé la force plutôt que l'amour afin de conquérir l'Espagne<sup>1210</sup>. Nerva (empereur de 96 à 98) désireux de réparer les torts causés par Domitien (empereur de 81 à 96), fait revenir ceux que son prédécesseur avait exilés et spoliés<sup>1211</sup> et plus largement, il répare les erreurs des empereurs qui l'ont précédé<sup>1212</sup>. Il en va de même pour Récarède qui fait revenir les archevêques que son père Léovigilde, hostile aux catholiques<sup>1213</sup>, avait expulsés<sup>1214</sup>, et il rend les biens confisqués à

---

<sup>1206</sup> *Étymologies*, IX, 3, 4, p. 764. Traduit p. 765 : « *no rige el que no corrige. El nombre de rey se posee cuando se obra rectamente; y se pierde cuando se obra mal. De aquí aquel proverbio que corría entre los antiguos: serás rey si obras con rectitud; si no obras así, no lo serás »*.

<sup>1207</sup> *PCG*, 490, p. 272, 19b-22b.

<sup>1208</sup> *PCG*, 517, p. 286, 27b-34b.

<sup>1209</sup> *PCG*, 9, p. 11, 34a-36a.

<sup>1210</sup> *PCG*, 9, p. 11, 13a-16a : « *andudo por la tierra e fizo la poblar y endereçar, ca era muy maltrecha y destroyda por la grand guerra que fiziera Hercules »*.

<sup>1211</sup> *PCG*, 190, p. 141, 18b-21b : « *torno por sentencia, que enuio escripta por tod el mundo, todos quantos Domiciano desterrara a sus tierras et a sus logares, et fizo les cobrar todo lo suyo »*.

<sup>1212</sup> *PCG*, 191, p. 142, 10a-13a : « *endereço en el fecho de Roma et en ell estado dell imperio todo quanto auien mal parado los otros emperadores que fueran ante del »*.

<sup>1213</sup> Les expressions appropriées sont en réalité « Christianisme nicéen » ou « trinitaire ». Néanmoins, dans la conception du XIII<sup>e</sup> siècle, l'opposé de l'arianisme est le Catholicisme, nous faisons donc le choix délibéré d'utiliser les termes « catholiques » et « Catholicisme » pour nous conformer au lexique utilisé et connu par Alphonse X, ses rédacteurs et leurs lecteurs.

<sup>1214</sup> *PCG*, 474, p. 263, 39b-42b : « *luego que començo a regnar enuio por sant Leandro e sant Ffulgencio e por Mausona, los arçobispos et por todos los que fueran desterrados »*.

l'Église<sup>1215</sup>. Rappelons aussi qu'au début de son règne, Witiza rétablit les droits et les possessions de ceux que son père avait injustement exilés et dépouillés<sup>1216</sup>.

Le rétablissement de la justice permet donc de construire l'exemplarité royale : les rois iniques envoient leurs sujets en exil afin d'assouvir leur convoitise tandis que les rois justiciers rappellent ces hommes et leur rendent leurs biens. La générosité est ainsi la compagne de la justice. À Rome, aucun contre-pouvoir ne pouvait s'opposer à l'empereur. Alors, plutôt que d'exiger de lui la justice, « il pouvait être préférable de faire appel à ses vertus royales – sa *clementia*, sa *benignitas*, son *humanitas* et sa *beneficentia* »<sup>1217</sup>, élevées en dernier rempart contre la tyrannie, comme si la construction d'un devoir moral pouvait remplacer une contrainte légale. Dans la tradition politique romaine, ou plutôt dans la tradition philosophique qui s'y rapporte, les vertus morales doivent compléter, en quelque sorte guider, les vertus politiques, et partant, deviennent elles-mêmes des vertus politiques. La générosité est donc une vertu à la fois politique et morale<sup>1218</sup>.

## **b. La générosité**

Conformément à la vision romaine et à la vision médiévale, on retrouve la vertu de générosité mise en valeur par la chronique alphon sine, qu'il s'agisse des empereurs ou des rois wisigoths. Ainsi, Antonin le Pieux (empereur de 138 à 161) et son fils adoptif Lucius Aurelius Verus (appelé Comodo dans la chronique) se montrent-ils généreux envers les Romains. Ils annulent même des dettes qu'ils brûlent en public<sup>1219</sup>. Les co-empereurs Marc Aurèle (empereur de 161 à 180) et Lucius Aurelius Verus (empereur de 161 à 169) renouvellent l'opération en détruisant publiquement et par le feu les livres de comptes<sup>1220</sup>. Quant aux rois wisigoths Récarède, Swinthila et Tulga, ils font l'aumône aux pauvres<sup>1221</sup>. Swinthila est même qualifié de « *padre de los pobres* », ce qui renvoie opportunément à

---

<sup>1215</sup> PCG, 477, p. 265, 23a-33a : « *torno a los obispos et a la clerizia todos los thesoros et las cosas que el pudo saber que su padre tomara de las eglesias [...] pora emendar los tuertos et las brauuras que su padre y fiziera* ».

<sup>1216</sup> PCG, 548, p. 304, 3a-17a. Voir p. 190-191.

<sup>1217</sup> J. PROCOPÉ, « Théories politiques grecques et romaines »..., p. 31.

<sup>1218</sup> J. NELSON, « La royauté et l'empire »..., p. 213.

<sup>1219</sup> PCG, 209, p. 152, 18a-22a : « *dauan a muchos grandes dones; e los debdos que deuien las prouincias all emperador, soltauan gelos todos, et quemauan ende las cartas en medio del mercado de Roma* ».

<sup>1220</sup> PCG, 211, p. 153, 8a-12a : « *fizieron quemar en medio de la cibdat en la plaça los libros en que seyen escritos los debdos que les deuien a ellos* ».

<sup>1221</sup> PCG, 477, p. 265, 28a-29a : Récarède « *fazie muchas elmosnas a pobres et a lazrados* » ; 495, p. 275, 53a-2b : Swinthila « *piadoso et mucho elmosnado, de guisa que non era tan solamientre llamado rey, mas padre de los pobres* », et 502, p. 278, 6a : Tulga « *ranado en dar de su auer* ».

l'empereur Antonin le Pieux qualifié de « *padre de la tierra* ». Dans le premier cas, le Wisigoth est associé à la *pietas*, c'est-à-dire à la miséricorde chrétienne<sup>1222</sup> : « *piadoso et mucho elmosnado, de guisa que non era tan solamientre llamado rey, mas padre de los pobres* »<sup>1223</sup>. Dans le second cas, le Romain est associé à la bonté : « *llamado [...] por la su grand bondat, Padre de la tierra* »<sup>1224</sup>.

Les chroniqueurs prennent cependant soin de préciser que la libéralité royale n'entraîne pas pour autant la prodigalité, ce qui montre que les rois demeurent mesurés dans leurs actions. En effet, si la libéralité est une vertu – saint Thomas d'Aquin note que la libéralité « provoque chez l'homme une attitude d'indifférence à l'égard de ses propres possessions » et que « la quantité donnée a peu d'importance en comparaison de l'attitude de celui qui donne »<sup>1225</sup> – la prodigalité est un vice. Ainsi, lorsque Antonin le Pieux partage ses richesses, il n'en affaiblit pas l'empire pour autant : « *antes que fuese emperador era muy ric omne, et tenie grandes tesoros, et partio los todos entre sus caualleros et sus amigos; et pero con todo aquesto quando a su muerte dexo el tesoro dell imperio muy complido* »<sup>1226</sup>.

La générosité, aspect essentiel de la justice royale, est complétée par un certain nombre de vertus, particulièrement la bonté et la pitié. Il apparaît en effet que dans la chronique ces deux vertus sont associées à la capacité du roi à se montrer juste. Ainsi les rédacteurs parlent de « *la grand piedat et la grand iusticia* »<sup>1227</sup> d'Antonin le Pieux, et précisent que lorsque Witiza fait revenir les nobles injustement écartés, il fait preuve de « *gran piedad* ». Sévère Alexandre (Aurelio Alexandre dans la chronique) a d'ailleurs été choisi comme empereur en raison de ces deux qualités : « *alçaron lo por emperador, fallando que lo merecie muy bien; ca dizien todos que era dantes omne muy **derechurero et muy piadoso**, e que assi lo seria estando en el sennorio* »<sup>1228</sup>. Il n'est pas étonnant que ces vertus soient associées car selon Isidore de Séville, les vertus cardinales du roi sont la *iustitia* et la *pietas*<sup>1229</sup>. En effet, au sens médiéval du terme *iustitia* renvoie surtout au châtement et à la vengeance<sup>1230</sup>. Afin de correspondre au modèle du Christ, « dispensateur des pardons et des punitions », ou en

<sup>1222</sup> P. D. KING, « Les royaumes barbares », in : J. H. BURNS, *op. cit.*, p. 118-147, p. 130.

<sup>1223</sup> *PCG*, 495, p. 275, 53a-2b.

<sup>1224</sup> *PCG*, 202, p. 150, 1a-2a.

<sup>1225</sup> Janet COLEMAN, « Propriété et pauvreté », in : J. H. BURNS, *op. cit.*, p. 574-614, p. 591.

<sup>1226</sup> *PCG*, 210, p. 152, 3b-8b.

<sup>1227</sup> *PCG*, 201, p. 149, 40b-41b.

<sup>1228</sup> *PCG*, 254, p. 161, 46a-50a.

<sup>1229</sup> *Étymologies*, IX, 3, 5, p. 764-765.

<sup>1230</sup> Philippe BUC, « Pouvoir royal et commentaire de la Bible (1150-1350), *Annales*, 1989, 44-3, p. 691-713, p. 696.

d'autres termes pour être un bon roi chrétien, le pouvoir royal doit être associé à la miséricorde<sup>1231</sup>, sans quoi il ne peut être réellement juste. Ces vertus sont aussi associées à la bonté, qualité très souvent citée par la chronique<sup>1232</sup>, sans compter qu'en ancien castillan les *bondades* sont les vertus. Probus (empereur de 276 à 282) est qualifié de « *bueno et derechurero* »<sup>1233</sup>, et nous avons vu que Sisebut était « *muy sabidor de juyzio, e con tod esto era muy piadoso et bueno* »<sup>1234</sup>. Récarède est, quant à lui, décrit comme « *muy manso et muy bueno* »<sup>1235</sup> et « *tan bueno [...] e tan piadoso* »<sup>1236</sup>. Rendre la justice dans la chronique, c'est faire preuve de générosité, de bonté et de pitié ou de miséricorde.

### c. L'ordre et la paix

Ces vertus qui façonnent les bons rois, leur permet de se montrer justes et ainsi de protéger leur royaume. La justice est en effet ce qui garantit les liens de la société<sup>1237</sup> et son bon fonctionnement. Préserver la justice revient donc à préserver la paix. C'est pour cela que les rédacteurs écrivent à propos de Sisebut : « *teniendo su regno en paz et en iusticia* »<sup>1238</sup>. On note que paix et justice sont ici étroitement associées. Alphonse X ne dit pas autre chose dans le prologue des *Siete Partidas* : « *que quando el Rey estuuiesse en su cadira de justicia, que ante el su acatamiento se desatan todos los males, ca pues que lo entendiere guardara a si, e a los otros de daño* »<sup>1239</sup>. Les lois garanties par le roi le protègent lui et son peuple des maux causés par l'injustice. En revanche, lorsque le roi ne remplit pas son rôle, les conséquences peuvent être désastreuses : « *se tornaria á daño comunal del pueblo* »<sup>1240</sup>. Selon Gilles de Rome, la justice se divise en deux catégories, la justice générale ou légale, et la justice spirituelle. Ces deux composantes sont indispensables pour protéger un royaume et garantir sa survie :

*Sin la justicia general no pueden mucho durar los reynos [...].*

<sup>1231</sup> *Ibid.*, p. 696.

<sup>1232</sup> Citons Auguste, *PCG*, 122, p. 97, 16b et 22b : « *muy bueno* », « *su bondat* » ; Titus, 186, p. 138, 9a-10a : « *fue marauilloso en toda manera de bondades* » ; Antonin le Pieux, 210, p. 152, 42a-44a : « *acrecie ell emperador Antonino todauia mas en su bondat* » ; Swinthila 495, p. 275, 52a et 14b : « *bueno* » ; Tulga, 502, p. 278, 5a-6a : « *buen sennor* » ; et Wamba, 517, p. 286, 42a : « *buen rey* ».

<sup>1233</sup> *PCG*, 281, p. 172, 45a-46a.

<sup>1234</sup> *PCG*, 490, p. 272, 19b-22b.

<sup>1235</sup> *PCG*, 477, p. 265, 18a.

<sup>1236</sup> *PCG*, 477, p. 265, 25a-26a.

<sup>1237</sup> R. A. MARKUS, « Les Pères latins »..., p. 93.

<sup>1238</sup> *PCG*, 491, p. 272, 36b-37b.

<sup>1239</sup> *Partidas*, Prologue. Ce passage renvoie à *La Bible*..., Proverbes 20:8 : « Un roi siégeant au tribunal dissipe tout mal par son regard ».

<sup>1240</sup> *Partidas*, I, 1, 16.

*Sin la justicia espiritual [...] no puede mucho durar [...].  
Salvan el reyno e lo mantienen*<sup>1241</sup>.

En effet, lorsque dans la chronique, les lois humaines et spirituelles sont bafouées, l'ordre social et le royaume tout entier sont bouleversés. Au moment où Witiza fait détruire les armes et les défenses du royaume pour se protéger, il ne se comporte pas comme un roi *derechero*. Quand il s'adonne à la luxure et encourage les prêtres à se marier, il enfreint les lois de Dieu et altère la société, ou en tout cas la société du XIII<sup>e</sup> siècle qui n'accepte le mariage des prêtres. Lorsqu'il fait revenir les juifs et qu'il leur donne une place au sein de la société plus importante que celle des chrétiens, c'est l'équilibre du royaume qu'il met en danger puisque, depuis Récarède, le Royaume de Tolède est un royaume catholique. Quand Rodrigue viole la fille du comte Julien, il enfreint la loi des hommes et celle de Dieu et il manque à tous ses devoirs de roi envers la noblesse. La sentence de Gilles de Rome se révèle alors tout à fait adaptée aux conséquences induites par la conduite de ces deux rois : « *do mengua la justica de la ley, conviene que se destruya el pueblo por fuerza derecha* »<sup>1242</sup>. De la justice relève donc la survie ou la disparition du royaume. Sans aller jusqu'à la perte du royaume, les souverains iniques qui finissent par être assassinés sont nombreux dans la chronique, et tout particulièrement les empereurs romains<sup>1243</sup>.

\*\*\*

Les rois justes Récarède, Swinthila, Sisebut, Tulga, Wamba... exercent donc la justice et leur générosité en s'appuyant sur la bonté et la miséricorde ou pitié. On voit que les vertus ne sont pas indépendantes les unes des autres, elles forment au contraire un tout, comme l'a écrit Gilles de Rome : « *las virtudes han entre si tamanna hermandad e tan grande ayuntamiento que la una no se puede partir de la otra, ni puede ser la una sin la otra* »<sup>1244</sup>. Autrement dit, ces qualités forment un cercle vertueux, où chacune d'elles s'appuie sur les autres en même temps qu'elle les renforce.

---

<sup>1241</sup> Gilles de ROME, *op. cit.*, I, II, 11, p. 112-113.

<sup>1242</sup> *Ibid.*, I, II, 11, p. 112-113.

<sup>1243</sup> Voir p. 299-300 et p. 330-334.

<sup>1244</sup> *Ibid.*, I, II, 31, p. 22.

## C. Le champion de la Chrétienté

Au Moyen Âge, il ne suffit pas d'être un parangon de vertus pour être un grand roi, il faut aussi que le roi soit un bon chrétien. Chez un grand roi, les vertus sont à la fois un prérequis à l'exemplarité chrétienne et une manifestation de cette dernière. Il s'agit donc ici d'examiner les rapports entretenus par les rois avec la religion et Dieu. Deux catégories de rois s'ouvrent alors, les non catholiques, essentiellement les empereurs païens – appelés *gentiles* dans la chronique –, et les catholiques, essentiellement les rois wisigoths.

### a. Les empereurs romains

Les rédacteurs peuvent difficilement mettre en valeur la foi des empereurs romains, païens jusqu'à la fin de la proscription par Constantin (empereur de 306 à 337) proclamée par l'Édit de Milan en 313, et la conversion officielle de Théodose I<sup>er</sup> (empereur de 379 à 395) en 380, qui fait du Christianisme la religion officielle de l'Empire romain. Néanmoins, la *Estoria de España* met en exergue certaines qualités compatibles avec les valeurs chrétiennes. C'est le cas des vertus que nous venons d'examiner et c'est aussi le cas du rapport qu'entretiennent certains empereurs avec le Christianisme.

Les théologiens chrétiens ont très tôt mis le Christianisme en relation avec l'Empire romain. Ainsi, Méliton, évêque de Sardes vers 170, voit un signe de la Providence dans le fait que Jésus Christ soit né alors que le règne d'Auguste était en paix<sup>1245</sup>. La *Estoria de España* ne manque pas de rappeler cette vision des choses, unissant dès sa naissance le Christianisme au pouvoir politique : « *Daua a entender que lo fazie el Nuestro Sennor Dios por que auie a nacer en el so tiempo, et quando el nasciesse que fallasse el mundo todo so un señor et guisado pora recibir la su fe et la su ley* »<sup>1246</sup>. À l'occasion des mille ans de la fondation de Rome<sup>1247</sup>, la chronique voit un autre signe dans la conversion de Philippe l'Arabe (empereur de 244 à 249) et de son fils Philippe II, co-empereur<sup>1248</sup> : « *esto todo fue ordenamiento de nuestro Sennor Ihesu Cristo, que quiso que tamanna fiesta cuemo aquella en que se cumplien mil años que fuera poblada Roma, en que auie de ser la cabeça de la cristiandat, que la fiziesse emperador cristiano* »<sup>1249</sup>. Les co-empereurs, qui en réalité ne se sont pas

---

<sup>1245</sup> Henry CHADWICK, « La doctrine chrétienne », in : James Henderson BURNS, *op. cit.*, p. 12-20, p. 17.

<sup>1246</sup> PCG, 135, p. 103, 15a-24a et 122, p. 97, 72b-p. 8, 8a.

<sup>1247</sup> PCG, 262, p. 163, 42b-43b et p. 165, 22a.

<sup>1248</sup> PCG, 262, p. 163, 47b-51b.

<sup>1249</sup> PCG, 262, p. 165, 29a-34a.

convertis, sont qualifiés de « *tan buen cristianos* »<sup>1250</sup>, ce qui explique selon les rédacteurs qu'il n'y ait pas eu de martyrs pendant leur règne<sup>1251</sup>. Pareillement, l'empereur Hadrien devient instrument de Dieu quand il expulse les juifs de Jérusalem, accomplissant ainsi la volonté divine « *se cumplio lo que el Nuestro Sennor Ihesu Cristo dixiera, que serien desterrados et leuados catiuos a todas las partes del mundo* »<sup>1252</sup>.

D'autres empereurs respectent, voire protègent les chrétiens. C'est le cas de Trajan qui tente d'empêcher sans succès les persécutions contre les chrétiens<sup>1253</sup> ; d'ailleurs, le pape Grégoire I<sup>er</sup> (pape de 590 à 604) prie Dieu de faire sortir son âme de l'Enfer afin qu'elle puisse gagner le Paradis<sup>1254</sup>. Hadrien prend la défense des chrétiens après avoir reçu des livres de saint Quadratus (évêque d'Athènes vers 126) et de saint Aristide (apologiste athénien mort vers 134)<sup>1255</sup>. Antonin le Pieux et ses successeurs Lucius Aurelius Verus et Marc Aurèle reçoivent plusieurs livres de Justin de Naplouse (philosophe fait martyr à Rome vers 165), ce qui poussa Antonin à respecter les chrétiens<sup>1256</sup>. Aurélien (empereur de 270 à 275) aide même les chrétiens à lutter contre Paul de Samosate, considéré comme hérétique par le Concile d'Antioche en 269<sup>1257</sup>. Constance I<sup>er</sup> (empereur de 305 à 306), le père de Constantin, ne fait jamais de mal aux chrétiens par ailleurs très nombreux à son service<sup>1258</sup>. À défaut d'être eux-mêmes chrétiens, ces empereurs se montrent cléments, voire protecteurs envers eux. Ce parallèle *a posteriori*, initié par les auteurs chrétiens des premiers siècles n'est pas un cas unique : en France, vers 1500, les historiographes n'hésitent pas à faire des Gaulois un peuple pratiquant une religion pure, et doté de mœurs très élevées qui préfigurent le Christianisme<sup>1259</sup>.

---

<sup>1250</sup> PCG, 262, p. 165, 35a.

<sup>1251</sup> PCG, 263, p. 165, 27b-29b.

<sup>1252</sup> PCG, 199, p. 149, 16a-21a.

<sup>1253</sup> PCG, 193, p. 144, 15b-20b : « *quexo el senado de Roma mucho a Traiano ell emperador que diesse a los gentiles poder de fazer ml a los cristianos; et ell ouo gelo a otorgar a grand pesar dessi* ».

<sup>1254</sup> PCG, 195, p. 145, 34a-47a.

<sup>1255</sup> PCG, 198, p. 148, 19a-25b. Saint Quadratus présente effectivement une *Apologie des Chrétiens* à Hadrien lors de son séjour à Athènes vers 125-126.

<sup>1256</sup> PCG, 204, p. 150, 16a-23b.

<sup>1257</sup> PCG, 277, p. 171, 7a-29a.

<sup>1258</sup> PCG, 307, p. 180, 7a-12a.

<sup>1259</sup> C. BEAUNE, *op. cit.*, p. 39.

## b. Les rois wisigoths

En 410, le roi arien Alaric s'empare de Rome et détruit la Cité, mais lui et ses soldats respectent les chrétiens, ainsi que leurs lieux et objets saints<sup>1260</sup>. Néanmoins, ce sont les rois catholiques qui font pleinement preuve des qualités que l'on attend d'un roi chrétien. En la matière, le règne de Récarède marque un tournant du paradigme royal dans le récit. Jusque-là certains rois pouvaient se montrer cléments envers les chrétiens mais ils ne pouvaient être de grands rois. Lorsqu'il se convertit en 589 au cours du III<sup>e</sup> Concile de Tolède, Récarède expurge l'hérésie, et permet aux Wisigoths de (re)devenir ce qu'ils auraient toujours dû être.

*Torno todos los pueblos a la fe de Ihesu Cristo et tiro los dell yerro en que estauan*<sup>1261</sup>.  
*Fizo este rey Recaredo concilio [...] pora destroyr et dessaygar la heregia arriana*<sup>1262</sup>.  
*Maldixo ell a aquella secta de Arrio*<sup>1263</sup>.  
*Como dantes eran los uerdaderos cristianos maltrechos et segudados et muertos et desterrados, assi fueron después en tiempo deste rey onrrados et exalçados*<sup>1264</sup>.

En effet, selon le récit, les Goths sont d'abord convertis au Christianisme par l'évêque Ulfilas (Gundila dans le récit, mort en 383), mais dans un second temps, l'empereur Valens (empereur de 364 à 378) les trompe et fait d'eux des ariens<sup>1265</sup>. En réalité, l'évêque Ulfilas était arien, ce qui implique que les Goths n'ont jamais été majoritairement catholiques auparavant et qu'ils n'ont pas été trompés. Sur ce point Alphonse X suit Jiménez de Rada<sup>1266</sup>. En effet, si Lucas de Tuy cite bien Valens et Ulfilas, l'ordre du récit est inversé<sup>1267</sup>. En effet, il place d'abord la conversion à l'arianisme due à l'empereur, puis la présence de l'évêque dont rien ne laisse penser qu'il ait été catholique. En modifiant l'ordre, Jiménez de Rada propose un scénario davantage favorable aux Goths. Dans les deux cas les Wisigoths ont été convertis par trahison, mais avec le Tolédan la conversion antérieure leur donne davantage de crédit et une plus grande ancienneté dans la religion catholique.

Avec la conversion de Récarède, le Catholicisme devient religion officielle, et les rois wisigoths règnent sur un royaume catholique. À partir de là, cette nouvelle qualité s'ajoute aux qualités du bon roi, juste et habile au combat. Les vertus des rois prennent une autre ampleur, ils sont bons, miséricordieux... dans le sens chrétien du terme. Ainsi, Swinthila

---

<sup>1260</sup> PCG, 408, p. 231, 39a-40b.

<sup>1261</sup> PCG, 474, p. 263, 42b-44b.

<sup>1262</sup> PCG, 476, p. 264, 46a-50a.

<sup>1263</sup> PCG, 476, p. 264, 15b-16b.

<sup>1264</sup> PCG, 476, p. 264, 19b-23b.

<sup>1265</sup> PCG, 403, p. 227, 10b-p. 228, 3a.

<sup>1266</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 1, p. 39-40, 17-49. DRH trad., p. 87.

<sup>1267</sup> *Chronicon Mundi*, II, 26-27, p. 137-138. CM trad., p. 167-168.

était-il « *buen cristiano* »<sup>1268</sup> et Tulga « *manso et buen cristiano en todos sus fechos* »<sup>1269</sup>. Réceswinthe montre de l'intérêt pour l'étude de la Bible : « *amaua de coraçon la sancta fe, et auie por costumbre de demandar la Sancta Escripura mucho a menudo a los que ueye que la sabien et los articulos de la fe* »<sup>1270</sup>. Quant à Wamba, le dernier bon roi wisigoth, il s'engage envers Dieu à rester chrétien : « *yuro et prometio antell altar de Dios que el ternie la fe católica* »<sup>1271</sup>, comme s'il renouvelait l'engagement de Récarède.

Wamba est d'ailleurs le seul roi qui reçoit l'onction<sup>1272</sup>, ce qui marque le symbole de l'apogée des rois de Tolède. Un miracle se produit alors, une abeille sort de la bouche du nouveau roi :

*Cuenta la estoria que aquella ora quel ouo ell arçobispo unciado, quel salio de la boca una abeia, et que uolo suso en alto contral cielo, et esto que lo uiron todos; mas aquellos que lo uiron et pensaron en ello que podrie ser, entendieron que por aquel Rey serie exalçado et onrrado et auenturado el regno de los godos et que se manternien en bien et en paz*<sup>1273</sup>.

L'onction est un signe de l'élection divine, en effet, « messie », de l'hébreu *maschiakh*, signifie « oint du seigneur ». Le roi qui reçoit l'onction devient de fait un roi messie, comme ceux de l'Ancien Testament, David ou Salomon par exemple. Si Wamba a été choisi par les hommes, sa légitimité est indiscutable puisqu'il est consacré par l'archevêque Quiricius, qui remplace les prophètes vétérotestamentaires dans le rôle d'intermédiaire entre Dieu et son représentant sur Terre. Quant à l'abeille qui sort de la bouche du nouveau roi, elle est un signe énonciateur de paix et de prospérité<sup>1274</sup>.

Pour manifester l'attachement des rois au Seigneur, les rédacteurs les montrent participant à la construction ou à la dotation d'églises, suivant l'exemple de Récarède qui bâtit littéralement l'Église Catholique d'Espagne. Réceswinthe embellit les églises et leurs autels<sup>1275</sup> et Sisebut fait construire la basilique Sainte-Léocadie<sup>1276</sup>. Mais c'est surtout Wamba

<sup>1268</sup> PCG, 495, p. 275, 51a.

<sup>1269</sup> PCG, 502, p. 278, 1a-2a.

<sup>1270</sup> PCG, 509, p. 281, 13b-17b.

<sup>1271</sup> PCG, 513, p. 284, 23a-24a.

<sup>1272</sup> Voir Patrick HENRIET, « Rite, idéologie, fonction : remarques sur l'onction des rois wisigoths et hispaniques du haut Moyen Âge (VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », in : Giles CONSTABLE et Michel ROUCHE (éd.), *Auctoritas. Mélanges offerts à Olivier Guillot*, Paris : PUPS, 2006, p. 179-192.

<sup>1273</sup> PCG, 513, p. 284, 26a-34a.

<sup>1274</sup> PCG, 513, p. 284, 31a-34a : « *entendieron que por aquel rey serie exalçado et onrrado et auenturado el regno de los godos et que se manternien en bien et en paz* ».

<sup>1275</sup> PCG, 509, p. 281, 18b-20b : « *onrauaa et affeytaua los altares de las eglesias con ricos pannos et ricos adobios* ».

<sup>1276</sup> PCG, 490, p. 272, 16b-17b.

qui bénéficie de ce topique religieux. Touché par le sort de Nîmes, il fait réparer les outrages commis par Paul contre les lieux sacrés.

*Pues que el Rey uio la cibdad de Nems depoblada et astragada, ouo duolo della, [...]. E mando uuscar a grand priessa quanto auer et quantos tesoros fueran de los sanctuarios, et fizo los guardar muy bien; e esto non lo fazie el por cobdicia que ouiesse de tomarlos nin de auerlos, mas por fazer dellos reuerencia et onrra a los sanctos et a los logares onde fueran; ca Paulo el traydor con grand maldad de si, auiendo miedo quel fallaciesse ell auer quel diera el rey, metiera mano en mano en robar las eglesias de uasos, de cruces, de calzes, de ciriales et de todos los otros adobos que fallara que de oro et plata fuessen, e faziendo sacrilegio metiolo todo en su thesoro. Demas la corona dell oro que el buen rey Recaredo ofresciera en Gironda all altar de sant Felizes, atrouosse Paulo por su locura a tomarla et poner la en su cabeça et leuarla ende. Pues Bamba, el muy noble rey, quanto desto pudo fallar todo lo mando tornar et leuar a sus logares<sup>1277</sup>.*

De retour à Tolède, Wamba fait aussi rénover les fortifications de sa capitale, sur lesquelles il fait graver deux inscriptions en hommage à Dieu et à sa protection : « *el noble rey Bamba alço et meioro la cibdad de Toledo con ayuda de Dios pora acrescentar la onrra et la nombradia de su yente* »<sup>1278</sup>, ainsi que « *vos sanctos de Nuestro Sennor, que sodes onrrados en este logar, saluad et guardad este pueblo et esta cibdad por el poder que auedes* »<sup>1279</sup>. Le lien entre les rois et la religion, matérialisé au sens propre par la construction ou l'onction est aussi et surtout symbolisé par un aspect inédit dans le reste de l'Occident médiéval<sup>1280</sup>, la tenue des Conciles de Tolède, organes religieux et politiques.

---

<sup>1277</sup> PCG, 523, p. 292, 51a-24b.

<sup>1278</sup> PCG, 526, p. 294, 13b-16b.

<sup>1279</sup> PCG, 526, p. 294, 27b-30b

<sup>1280</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 317-318 : «  *fueron instrumentos de gobierno típicamente españoles* ».

	<b>Rois</b>	<b>Décisions principales des Conciles de Tolède</b>
III (589)	Récarède	Conversion <sup>1281</sup> .
IV (633)	Sisenand	<i>Este concilio fue fecho por muchas cosas que eran a pro de la tierra, et pusieron en el muchos establescimientos buenos</i> <sup>1282</sup> .
V (636)	Chinthila	<i>En este concilio pusieron muchas buenas cosas de que uino despues grand lumbre et grand bien a la cristiandad, tambien en las cosas temporales como en las espiritales</i> <sup>1283</sup> .
VI (638)	Chinthila	<i>En que fue puesto como se deue guardar la fe catholica et otras cosas spiritalas</i> <sup>1284</sup> .
VII (646)	Chinthila	<i>Pusieron en el leys contra los malos clerigos et los malos legos, et desi otras cosas espiritales</i> <sup>1285</sup> . Recherche d'un manuscrit des <i>Morales sur Job</i> <sup>1286</sup> .
VIII (653)	Réceswinthe	<i>En este concilio fueron puestas et confirmadas unas leys que fizo este rey Recesuindo, que eran buenas et prouechosas assi pora las temporales como pora las espiritales; e pusieron y et demostraron otrossi de como se deue tener la fe et creer en la sancta Trinidad</i> <sup>1287</sup> .
IX (655)	Réceswinthe	<i>Fueron puestas en este concilio muchas buenas cosas que eran a grand pro de la tierra</i> <sup>1288</sup> .
X (656)	Réceswinthe	<i>Pusieron en el muchas buenas cosas que fueron pora salud del cuerpo et dell alma</i> <sup>1289</sup> .
XI (675)	Wamba	Désignation de Tolède comme siège de la primatie (décret <i>cum longe lateque</i> ). Règle d'Isidore de Séville <sup>1290</sup> . Répartition des évêchés <sup>1291</sup> .
XII (681)	Ervige	<i>Fueron puestas en aquel concilio muchas buenas cosas pora pro del alma et del cuerpo</i> <sup>1292</sup> .
XIII (683)	Ervige	<i>Fueron puestas en aquel concilio muchas buenas cosas pora pro de los cuerpos et de las almas et aun del regno</i> <sup>1293</sup> .
XIV (684)	Ervige	<i>Fueron puestas en el muchas buenas cosas que fueron a pro de la tierra</i> <sup>1294</sup> .
XV (688)	Égica	Égica libéré de son serment envers Ervige <sup>1295</sup> . Livre de saint Julien <sup>1296</sup> .

<sup>1281</sup> PCG, 476, p. 264, 46a-41b.

<sup>1282</sup> PCG, 497, p. 276, 13a-15a.

<sup>1283</sup> PCG, 499, p. 276, 19b-22b.

<sup>1284</sup> PCG, 501, p. 277, 18b-20b.

<sup>1285</sup> PCG, 505, p. 279, 25a-27a.

<sup>1286</sup> PCG, 505, p. 279, 32a-p. 280, 6a.

<sup>1287</sup> PCG, 507, p. 280, 37b-43b.

<sup>1288</sup> PCG, 508, p. 281, 32a-34a.

<sup>1289</sup> PCG, 509, p. 281, 11b-13b.

<sup>1290</sup> PCG, 536, p. 299, 2a-21a.

<sup>1291</sup> PCG, 527-535, p. 294-p. 298.

<sup>1292</sup> PCG, 539, p. 300, 39b-41b.

<sup>1293</sup> PCG, 540, p. 301, 18a-20a.

<sup>1294</sup> PCG, 541, p. 301, 45a-47a.

<sup>1295</sup> PCG, 543, p. 302, 8a-12a et 32a-35a.

<sup>1296</sup> PCG, 543, p. 302, 35a-8b.

XVI (693)	Égica	_1297
XVII (694)	Égica	_1298
XVIII (v. 702)	Witiza	<i>Sobre ordenamiento et governamiento de la tierra</i> <sup>1299</sup> .

À partir de la conversion de Récarède, l'Église tolédane est devenue une Église politique. En effet, le roi se convertit, en même temps qu'il convertit son royaume tout entier, lors du III<sup>e</sup> Concile de Tolède. Ce jour-là, le politique fait irruption dans le religieux et inversement. Le religieux intervient dans le politique, notamment à travers l'influence de Léandre sur la conversion de Récarède. À partir de là, la Couronne et l'Église continuent de se rencontrer lors de ces Conciles jusqu'à l'implosion du Royaume de Tolède.

Les rédacteurs sont peu loquaces quant au contenu des Conciles de Tolède et aux décrets qui ont été votés. La plupart des décisions prises par les Conciles ne sont pas détaillées, c'est le même type de formule qui revient, construit sur le modèle suivant :

*« a (grand) pro de la tierra »*

*Poner + « muchas buenas cosas » + « pora salud del cuerpo et dell alma »*

*« pora pro del alma et del cuerpo »*

Si l'on observe le tableau synthétique des Conciles, on s'aperçoit que ces derniers ont bien entendu une vocation religieuse, mais dans le récit seulement trois Conciles contiennent des débats ou décisions uniquement spirituels (Conciles VI, VII, et XI), ce qui ne représente même pas un quart des quatorze Conciles dont les décisions sont exposées, même de façon très générale.

En revanche, le XVIII<sup>e</sup> Concile semble traiter exclusivement d'affaires temporelles, et neuf Conciles traitent à la fois de temporalité et de spiritualité, et deux expressions fondées sur la dualité attirent ici l'attention « *temporales / espirituales* » (Conciles V et VIII) et « *alma / cuerpo* » (Conciles X, XII, XIII, XIV). Dans les deux cas, la *Estoria de España* est explicite. Les décrets votés par les Conciles, organes religieux s'il en est<sup>1300</sup>, concernent aussi bien la doctrine – le spirituel et l'âme – que le siècle – le temporel et le corps. L'expression

<sup>1297</sup> PCG, 544, p. 302. Rien n'est précisé sur le contenu du Concile.

<sup>1298</sup> PCG, 545, p. 303, 18a-23a.

<sup>1299</sup> PCG, 548, p. 304, 21a-22a. Les canons conciliaires sont malheureusement perdus : 548, p. 304, 17a-23a : « *este concilio non yaz en el libro de los degredos* ».

<sup>1300</sup> Les Conciles généraux sont la plus haute instance religieuse du royaume.

« *a (gran) pro de la tierra* » (Conciles IV et IX) renvoie aussi à cette dualité en la dépassant, tout comme les mots « *et aun del regno* » (Concile XIII). Quant au III<sup>e</sup> Concile, celui de la conversion de Récarède, il va au-delà du simple débat religieux puisqu'il implique la conversion de tout un royaume et l'abolition des barrières sociales liées à la religion, qui interdisaient notamment les mariages mixtes<sup>1301</sup>. Dix Conciles de Tolède, c'est-à-dire les trois quarts des Conciles décrits par la chronique, concernent donc tout à la fois la spiritualité et les affaires temporelles du Royaume.

Le fait que tous ces Conciles soient systématiquement introduits par le verbe « *fizo* » implique que le roi est à l'origine de ces Conciles et qu'il a une participation directe, supérieure même dans la chronique au rôle réellement joué par les rois lors de ces Conciles. Cette insistance sur l'implication royale nous renseigne sur deux points. D'une part, sur le rôle religieux du roi qui, à partir de 589, prend la main sur l'Église puisque c'est à lui que revient l'initiative d'organiser des Conciles. D'autre part, cela permet au roi d'endosser le rôle de protecteur du royaume dans un autre contexte que celui de la guerre ou de la justice. En effet, l'expression « *a (grand) pro / pora pro* » montre que le roi organise les Conciles pour le bien de ses sujets et de son royaume. Dans la chronique, les nombreux Conciles de Tolède sont donc tout à la fois un acte de foi, une marque de la prééminence du politique sur le religieux et une preuve du désir des rois d'œuvrer pour le plus grand nombre.

Si l'on excepte Ervige, et surtout Égica et Witiza, les rois convocateurs de Conciles sont les rois glorifiés par l'historiographie : Récarède, Sisenand, Chinthila, Chindaswinthe, Réceswinthe et Wamba sont bien de grands et justes guerriers et de bons chrétiens dotés des principales vertus.

### **c. Le clergé wisigoth**

Dans la chronique plusieurs hommes d'Église sont particulièrement mis en avant pour leur sagesse et leur sainteté. C'est le cas de saint Léandre (archevêque de Séville de 579 à env. 599), et de ses deux frères Fulgence (évêque de Carthagène) et saint Isidore. Ces deux prélats font l'éducation catholique de Récarède et contribuent largement à sa conversion bien que la contribution de Fulgence ne soit pas mentionnée dans la *Estoria de España*<sup>1302</sup>. La

---

<sup>1301</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 354-355. Cependant il semble que l'interdiction n'ait pas toujours été respectée.

<sup>1302</sup> PCG, 474, p. 263, 30b-32b : Récarède « *era ensennado de sant Leandro arçobispo de Seuilla quel ensennara a creer en la fe de Nostro Sennor Dios* ». Jiménez de Rada cite Léandre et Fulgence. *De Rebus Hispaniae*, II, 15,

chronique met surtout en exergue le rôle de saint Isidore (archevêque de Séville d'environ 599 jusqu'à 636), qualifié de « *sancto padre* »<sup>1303</sup>. Il lutte contre les hérésies<sup>1304</sup> et rédige de nombreux ouvrages : « *auie y fechos muchos buenos libros et muchas escripturas* »<sup>1305</sup>. Les rédacteurs lui consacrent le chapitre 500, *De las buenas obras de sant Esidro et de la su muert*, dans lequel ils développent à son propos une importante liste de qualités :

*Sant Esidro fue muy noble de spirito pora dezir las cosas que auien de uenir, et muy granado en dar elmosnas, acucioso pora rezebir huéspedes, alegre de coraçon, verdadero en la sentencia que daua, derechero en el iuyzio, auiuado en predigar, en su castigo de buen donario, e en ganar almas a Dios muy agudo, en esponer la Sancta Escriptura atemprado, en el conseio que daua muy prouechoso, en su uestir omildoso, en comer sufrido, en la oracion deuoto, siempre apareiado pora morir por deffendimiento de la uerdad esto es Dios, en todos sus fechos muy onesto. Sin esto, era padre de los clerigos, maestro et mantenedor de los omnes dorden et de las mugieres, consolador de los cuytados et de los que llorauan, amparador de los pobres et de las bibdas, alliuamiento de los muy cargados, deffendedor de los suyos, crebrantador de los soberuios, **perseguidor et maltraedor de las heregias et de los hereges**. El mantouo su arçobispado quarenta annos, **faziendo Dios por el muchos fremosos miraglos et muchas señales**, teniendo el mucho onrradamiente el primado en Espanna et las uezes del papa; a los reys, a los sacerdotes et a los pueblos andaua les que obedesciessen mucho omildosamiente all apostoligo de Roma e a los que lo non quisiessen fazer daua les el su maldición, et partie los de su companna de los fieles de Dios. E **fizo muchas de las escripturas de Nuestro Sennor Dios**<sup>1306</sup>.*

Ce long passage permet de souligner davantage encore son rôle de prédicateur. Isidore répand la foi catholique tout en repoussant les hérésies. Et plus qu'un simple sermonnaire, il marque durablement l'Église d'Espagne en lui laissant une règle qui continue de régir la vie du clergé quarante ans après sa mort<sup>1307</sup>.

À la suite de Jiménez de Rada, les rédacteurs alphonsins mettent particulièrement l'accent sur certains archevêques de Tolède. Eugène est le premier archevêque de Tolède (646-657), et à ce titre, il préside dans la chronique les Conciles de Tolède du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup><sup>1308</sup>, soit un tiers d'entre eux. Cependant, il n'est nommé archevêque que lors du VII<sup>e</sup> Concile et ne préside réellement les Conciles qu'à partir du VIII<sup>e</sup> Concile.

---

p. 62, 7-9 : « *sui exordiis per Leandrum et Fulgencio in fide catholica institutus* ». DRH trad., p. 108 : « *instruido en la fe católica por Leandro y Fulgencio* ».

<sup>1303</sup> PCG, 536, p. 299, 13a.

<sup>1304</sup> PCG, 490, p. 272, 42a-49a.

<sup>1305</sup> PCG, 497, p. 276, 10a-12a.

<sup>1306</sup> PCG, 500, p. 277, 27a-6b.

<sup>1307</sup> PCG, 536, p. 299, 11a-15a : « *pusieron en aquel [XI] concilio que todos los clerigos que uisquiessen segund la regla de sant Esidro el sancto padre, assi como manda el libro que el fizo de la honestad de los clerigos* ». Isidore de Séville est mort en 636 et le XI<sup>e</sup> Concile a eu lieu en 675.

<sup>1308</sup> PCG, V<sup>e</sup> Concile : 499, p. 276, 19b-19b ; VI<sup>e</sup> Concile : 501, p. 277, 17b-20b ; VII<sup>e</sup> Concile : 505, p. 279, 18a-24a ; VIII<sup>e</sup> Concile : 507, p. 280, 21b-30b ; IX<sup>e</sup> Concile : 508, p. 281, 21a-32a et X<sup>e</sup> Concile : 509, p. 281, 52a-3b.

Comme pour les rois ou les papes, les rédacteurs précisent la date de la mort de l'archevêque de Tolède et le nom de son remplaçant, Ildefonse<sup>1309</sup> par exemple est archevêque de 657 à 667. Ce dernier ne préside aucun Concile mais apparaît dans le titre de deux chapitres, *De como sancta Maria dio la uestidura a sant Alffonso*<sup>1310</sup> et *De como murio sant Alffonssso*<sup>1311</sup>. La chronique souligne son engagement et les services qu'il a rendus à l'Église : « *sant Alffonssso fue omne de buen linnage, et disciplo de sant Esidro, e fue monge et omne bueno et sancto* »<sup>1312</sup> ou encore « *sant Alffonso arçobispo de Toledo fiziera mucho bien et mucho seruicio a Dios et a sancta Maria en este mundo* »<sup>1313</sup>. Comme preuve de sa sainteté, la Vierge Marie lui apparaît dans une vision et elle lui remet une tunique provenant du trésor du Christ, afin de le remercier de défendre la foi contre les hérétiques<sup>1314</sup> et d'écrire de nombreux livres<sup>1315</sup> afin de la célébrer.

Saint Julien, archevêque de Tolède de 680 à 690, a notamment écrit *Historia Rebellionis Pauli adversus Wambam* qui nous renseigne sur le règne de Wamba et figure parmi les sources d'Alphonse X. Ce prélat préside les Conciles de Tolède du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup><sup>1316</sup>. Tout comme pour ses prédécesseurs, la chronique met ses qualités en exergue : « *fue tan **bueno** et tan **piadoso** que mas non lo podrie seer omne [...], e fue muy **noble** et mucho **onrrado** en todas las tierras por su **saber** et su **enseñamiento** [...], et fue criado en Toledo et **ensennado** en todos los **saberes** »<sup>1317</sup>. Et tout comme pour Isidore et Ildefonse, les rédacteurs insistent sur son savoir et sur l'enseignement qu'il transmet à son tour. Selon la chronique, saint Julien aurait même écrit un livre sur la Trinité, d'abord mal compris par le Pape, puis reconnu à sa juste valeur après que l'archevêque a insisté<sup>1318</sup>.*

Félix (archevêque de Tolède de 693 à 700), quant à lui, préside les Conciles XVI et XVII<sup>1319</sup>. L'archevêque est loué pour sa sagesse : « *omne mucho onrrado et de grand sabiencia* »<sup>1320</sup>, tout comme son successeur Gondéric (archevêque de Tolède de

<sup>1309</sup> PCG, 510, p. 281, 38b-40b.

<sup>1310</sup> PCG, 510, p. 281-283.

<sup>1311</sup> PCG, 511, p. 283.

<sup>1312</sup> PCG, 510, p. 281, 40b-43b.

<sup>1313</sup> PCG, 511, p. 283, 22a-25a.

<sup>1314</sup> PCG, 510, p. 281, 43b-p. 582, 36a.

<sup>1315</sup> PCG, 511, p. 283, 29a-44a.

<sup>1316</sup> PCG, XII<sup>e</sup> Concile : 539, p. 300, 29b-34b ; XIII<sup>e</sup> Concile : 540, p. 301, 9a-10a ; XIV<sup>e</sup> Concile : 541, p. 301, 30a-32a et XV<sup>e</sup> Concile : 543, p. 302, 30a-32a.

<sup>1317</sup> PCG, 541, p. 301, 50a-7b.

<sup>1318</sup> PCG, 543, p. 302, 35a-8b.

<sup>1319</sup> PCG, XVI<sup>e</sup> Concile : 544, p. 302, 46b-47b et XVII<sup>e</sup> Concile : 545, p. 303, 11a-12a. Rien n'est dit sur le XVIII<sup>e</sup> Concile dont les actes ont été perdus.

<sup>1320</sup> PCG, 545, p. 303, 12a-13a.

700 à 710), qualifié de « *omne casto et de grand santidad et por quien Dios fizo muchas uertudes et muchos miraglos* »<sup>1321</sup>.

Les chroniqueurs mentionnent aussi d'autres clercs, parmi lesquels nous retiendrons Martin, évêque de Braga de 562 à 579 (appelé Martin de Dumio dans la chronique), ainsi que Braule et Tajon, évêques de Saragosse, respectivement de 631 à 651 et de 651 à 664. Martin, décédé dix ans avant la conversion de Récarède, annonce selon Jacques Fontaine, « l'idéal épiscopal de Léandre et Isidore »<sup>1322</sup>. Les rédacteurs font son éloge :

*Fueron Theodemiro et los sueuos tornados a la fe de Ihesu Cristo por la predicacion de don Martin obispo de Dumio. Este don Martin fue muy sancto omne et de muy sancta uida, e fizo et compuso muchas buenas cosas que oy en dia son tenidas et guardadas por santas en los estabescimientos de santa elesia; e por la su sancta uida son oy en dia otrossi exalcadas et onrradas las elesias de Gallizia*<sup>1323</sup>.

La chronique souligne ainsi la sainteté de Martin de Braga et sa capacité à convertir les incroyants. Les rédacteurs ne sont pas moins élogieux à l'égard de Braule :

*En este concilio fue muypreciado et muy onrrado Braulio obispo de Çaragoça, et predigo y muy bien, ca era muy grand clerigo, de guisa que los sus libros et los sus escriptos, que el fizo, oy en dia los ama et los onrra la elesia. Este obispo fue de tan buena palabra et tan bien demostraua lo que querie, que las sus epistolas fueron muy loadas en la corte de Roma*<sup>1324</sup>.

Quant à Tajon de Zaragoza, non moins célébré pour ses écrits, « *era sancto omne et muy letrado et amaua mucho libros et escripturas* »<sup>1325</sup>, il est le témoin dans la chronique de l'apparition de saint Grégoire à Rome<sup>1326</sup>. Chindaswinthe envoie cet évêque à Rome pour chercher le manuscrit des *Morales* de saint Grégoire qui avait disparu – c'est par ailleurs l'occasion de préciser que saint Grégoire écrivit cet ouvrage à la demande de Léandre de Séville. En pleine nuit, alors que Tajon prie et pleure dans la basilique Saint-Pierre, il est visité par un cortège composé de Pierre et de ses successeurs à la tête de l'Église. Saint Grégoire s'adresse alors à lui et lui révèle où il peut trouver le manuscrit qu'il cherche. La vision de ce miracle lui permet d'être tenu en haute estime par les dirigeants de l'Église :

---

<sup>1321</sup> PCG, 549, p. 304, 20b-22b.

<sup>1322</sup> J. FONTAINE, *Isidore de Séville...*, p. 55.

<sup>1323</sup> PCG, 459, p. 258, 43b-51b.

<sup>1324</sup> PCG, 499, p. 276, 28b-36b. Selon Juan Fernández Valverde, le mot *cartas* fait référence à une lettre que Braule envoya au pape Honorius I<sup>er</sup> en réponse à l'envoi d'un délégué par celui-ci au sixième Concile de Tolède pour inciter les évêques du royaume à s'engager dans la conversion des Juifs. Voir *DRH trad.*, note 43, p. 113, et ADMINISTRATION PONTIFICALE, *op. cit.*, p. 33.

<sup>1325</sup> PCG, 505, p. 279, 38a-40a.

<sup>1326</sup> PCG, 505, p. 279, 32a-p. 280, 6a.

« *conto ell obispo aquella uision al papa et a los cardenales, et dalli adelant fue entrellos onrrado etpreciado* »<sup>1327</sup>.

L'évocation de ces éminents hommes d'Église permet de mettre en évidence, d'une part, le paradigme de l'archevêque et, d'autre part, l'aura que ces clercs apportent à l'Église de Tolède. L'éloge des évêques et archevêques repose principalement sur leurs écrits et leur grande sagesse au service de la défense de la foi. La prédication d'Isidore de Séville, de Martin de Braga ou encore de Braule est une façon de protéger et d'étendre le Christianisme. Ces hommes d'Église se distinguent également par une vie sainte et exemplaire, et certains sont même les témoins de miracles ou d'apparitions. Insigne honneur, la chronique précise que les écrits d'Isidore, de Martin et de Braule ont durablement marqué l'Église. De plus, Tajon et Braule sont hautement estimés par Rome et Julien montre sa supériorité sur le Pape qui n'a pas su comprendre dans un premier temps ses écrits.

\*\*\*

Le caractère chrétien exemplaire des rois wisigoths repose donc sur trois aspects essentiels, leurs qualités propres, la tenue des Conciles de Tolède et l'exemplarité des clercs. En effet, Récarède, Swinthila, Chindaswinthe, Réceswinthe ou encore Wamba se comportent en bons chrétiens, et ont su insuffler une dimension chrétienne à leur royaume tout entier à travers les Conciles de Tolède qui offrent au Christianisme un rôle puissant au sein du Royaume. La grande sagesse de leurs évêques et archevêques, respectés et influents aussi bien au sein de l'Église tolédane qu'à Rome, contribue tout autant au rayonnement et au prestige du Royaume de Tolède et par là-même de ses rois. D'ailleurs, à la suite de Jiménez de Rada, les rédacteurs alphonsins énumèrent les grands sages espagnols dans le chapitre se référant aux crimes de Witiza, afin de rappeler la grandeur du Royaume au temps des grands rois exemplaires et chrétiens, pas encore corrompus par la luxure :

*Este regno era [...] devoto en religion, concordado et ayuntado en amor de paz, claro e limpio por ell ensennamiento de los concilios que eran fechos espessamiente de los obispos et por la grand onestad de los omnes de orden que y auie et por la su predicacion et de los sanctos obispos Leandro, Esidro, Eladio, Eugenio, Alffonso, Julian, Ffulgencio, Martin de Dumio,*

---

<sup>1327</sup> PCG, 505, p. 279, 49b-51b.

## D. Le sage

### a. Sagesse et vertus cardinales

Au Moyen Âge, les vertus principales sont au nombre de sept, trois vertus théologiques – la foi, l’espérance et la charité – et quatre vertus cardinales. Tout comme les péchés capitaux engendrent les autres péchés<sup>1329</sup>, les vertus cardinales, du latin *cardo*, charnière, déterminent les autres qualités. Elles sont citées dans la Bible, il s’agit de la tempérance, la prudence, la justice et la force d’âme<sup>1330</sup>. La justice et la force sont assimilables aux deux fonctions royales que nous venons d’étudier, le roi juste et le roi guerrier. La prudence et la tempérance sont tout autant indispensables au bon roi. Pour les auteurs chrétiens, la prudence est la principale des vertus cardinales, celle qui doit diriger les trois autres<sup>1331</sup>. La prudence permet en effet de discerner le bien du mal et ainsi de savoir ce qui convient de faire en toute circonstance. Grâce à elle le roi choisit la voie intermédiaire entre deux excès, comme par exemple la libéralité qui est la juste attitude entre avarice et prodigalité<sup>1332</sup>. La tempérance est la modération, particulièrement face aux plaisirs<sup>1333</sup>. Les excès de boisson, de bonne chère<sup>1334</sup> et de relations charnelles, c’est-à-dire les péchés capitaux de gourmandise et de luxure réduisant l’homme à l’état d’animal, comme l’a écrit Gilles de Rome : « *destemplanza es pecado muy bestial, ca esta en aquellas cosas en que participamos con las bestias* » ou encore « *la destemplanza fase a los omnes [...] no ser dignos de ser principes* »<sup>1335</sup>. L’expression, telle une sentence, est sans appel, un roi dépourvu de prudence et de toutes les vertus que celle-ci apporte, n’est pas un roi. Un roi prudent et tempéré ne se montre pas vindicatif, cruel et belliqueux et ne se laisse pas gouverner par ses passions et ses plaisirs. Bien que la chronique n’évoque pas directement la prudence et la tempérance, les bons rois, ceux qui se montrent justes et mesurés, que ce soit à travers l’exercice de la justice ou à la guerre, incarnent ces vertus. Ils doivent aussi se montrer humbles, comme Tibère au début de son règne :

---

<sup>1328</sup> *PCG*, 551, p. 305, 48a-8b.

<sup>1329</sup> Voir p. 191-192.

<sup>1330</sup> *La Bible...*, Sagesse 8:7.

<sup>1331</sup> Voir par exemple Gilles de ROME, *op. cit.*, I, II, 5, p. 88.

<sup>1332</sup> *Ibid.*, XVII, p. 153 et XVIII, p. 159.

<sup>1333</sup> *Ibid.*, I, II, 15, p. 137, l’auteur cite quatre circonstances dans lesquelles la tempérance permet au roi de se modérer : la nourriture, la boisson, la punition et les plaisirs charnels.

<sup>1334</sup> Par exemple Valentinien « *era tan mesurado en su comer et en su beuer* », *PCG*, 354, p. 203, 26b-27b.

<sup>1335</sup> Gilles de ROME, *op. cit.*, I, II, 16, p. 148.

« *mostrosse por muy mesurado, assi que non se mostraua mas por sennor que qualquier de los otros omnes, e de muchas onras quel querien fazer las yentes, no recibie si no muy pocas et muy pequennas* »<sup>1336</sup>. Le roi qui incarne l'humilité est Wamba, car il refuse d'être élu roi à la mort de Réceswinthe. Suivant la tradition historiographique, les rédacteurs affirment que les Wisigoths sont obligés de le menacer pour qu'il accepte le trône : « *quando a este rey Bamba quisieron alçar rey, que lo non quiso el consentir de seerlo ; mas pero al cabo ouo de otorgar lo con miedo et menazas quel fizieron* »<sup>1337</sup> ! Si, comme l'a écrit saint Augustin, les vertus sont telles les vêtements de l'âme, alors ceux qui portent les plus beaux atours, c'est-à-dire les rois, doivent aussi posséder toutes les qualités, c'est leur fonction qui l'exige, c'est en tout cas ce qu'affirme Gilles de Rome dans son Miroir des Princes :

*Conviene de notar que las virtudes son muy buenas vestiduras del alma, según que dice San Agustín en el IIº libro de la Cibdad de Dios. E si bien conviene a los reyes ser vestidos en los cuerpos más onrradamente que otros ningunos, así les conviene ser vestidos en las almas más notablemente que otros ningunos*<sup>1338</sup>.

Notons ainsi que les rédacteurs soulignent les vertus, ou plutôt la vertu de Wamba, le singulier prenant ici une valeur générique : « *tan buen señor et rey de tal uertud* » et « *este buen rey Bamba, rey de uertud* »<sup>1339</sup>.

Cela étant dit, les vertus cardinales ne suffisent pas à faire un bon roi chrétien. Revenons en effet sur le verset de la Bible qui fait référence à ces quatre vertus cardinales : « Aime-t-on la sagesse ? Ses labours, ce sont les vertus, elle enseigne, en effet, tempérance et prudence, justice et force ; rien de plus utile pour les hommes dans la vie »<sup>1340</sup>, autrement dit, la sagesse est mère de toutes les vertus, elle en est la source indispensable. D'ailleurs le Livre de la Sagesse s'apparente à un miroir des princes qui oriente et explique les actions des rois<sup>1341</sup>. Dans le chapitre 6, Salomon s'adresse directement aux princes : « écoutez donc, rois, et comprenez ! Instruisez-vous, juges des confins de la terre »<sup>1342</sup>, ou encore : « laissez-vous donc instruire par mes paroles : vous y trouverez profit »<sup>1343</sup>. Ici, sagesse a le sens de *sapientia*, une sagesse qui doit être prise dans une acception morale et religieuse. Il n'est pas *a*

<sup>1336</sup> PCG, 157, p. 111, 12a-37a.

<sup>1337</sup> PCG, 513, p. 284, 4a-7a.

<sup>1338</sup> Gilles de ROME, *op. cit.*, I, II, 1, p. 71.

<sup>1339</sup> PCG, 538, p. 300, 43a et 49a.

<sup>1340</sup> *La Bible...*, Sagesse 8:7.

<sup>1341</sup> Voir à ce sujet Adeline RUCQUOI, « El rey sabio : cultura y poder en la monarquía medieval castellana », in : *Re población y reconquista. Actas del III Curso de Cultura Medieval, Aguilar de Campoo, septiembre de 1991*, Palencia : Centro de estudios del románico, p. 77-87, p. 8-10.

<sup>1342</sup> *La Bible...*, Sagesse, 6:1.

<sup>1343</sup> *La Bible...*, Sagesse, 6:25.

*priori* question d'érudition, de science ou de ce que nous appellerions aujourd'hui de culture générale. Si *sapientia* renvoie à la connaissance, c'est celle des vertus morales et de la Vérité<sup>1344</sup> qui permettent de vivre une vie en accord avec la Loi. La sagesse est à la fois connaissance et amour de Dieu, et c'est de lui qu'elle émane<sup>1345</sup>. Un roi sage est donc un monarque qui aime Dieu et qui régit sa vie et son royaume en fonction des vertus nées de cette sagesse. Comme l'a écrit l'historien spécialiste de la question, Manuel Alejandro Rodríguez de la Peña, « *en los hombres sabios hay bondad al igual que en los hombres buenos hay sabiduría* »<sup>1346</sup> ; les vertus mises en scène par la chronique sont ainsi indissociables de la sagesse, le roi sage est vertueux, le roi vertueux est sage.

### **b. Sagesse et *fortitudo***

Cependant, bien que la sagesse soit un attribut du roi Salomon dans la Bible – d'ailleurs le Livre de la Sagesse est aussi connu sous le nom de Sagesse de Salomon – pendant longtemps la sagesse et la royauté ne sont pas allées de pair. En effet, la fonction guerrière et la fonction sacerdotale sont restés longtemps séparées, la sagesse relevant exclusivement de la fonction sacerdotale.

Dans l'organisation tripartite des sociétés indoeuropéennes mise en évidence par Georges Dumézil<sup>1347</sup>, la première fonction sociale représente la sagesse (*sapientia*) à travers l'étude et le culte divin et la seconde représente la force (*fortitudo*) à travers la guerre<sup>1348</sup>. La noblesse belliqueuse et le sage clergé, le politique et le religieux, assument le pouvoir, s'associent parfois, mais ne se confondent jamais, au moins dans le discours du clergé. L'historien Philippe Buc explique cela par la « mémoire des origines où le peuple de Dieu avait longtemps vécu sa religion en présence d'un pouvoir politique qui lui était extérieur »<sup>1349</sup>. Juifs puis chrétiens ont en effet été marqués par la captivité à Babylone et par les grandes persécutions<sup>1350</sup>. Il s'ensuivit une stricte séparation entre le politique et le

<sup>1344</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, note 6, p. 120 : « *sabio no es quien sabe mucho sino aquel cuya vida es ejemplar en tanto reflejo de su conocimiento íntimo de la Verdad* ».

<sup>1345</sup> A. RUCQUOI, « El rey sabio... », p. 6-8.

<sup>1346</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, note 6, p. 120.

<sup>1347</sup> Georges DUMÉZIL, *Mythes et dieux des Indo-Européens*, Paris : Flammarion, 2011 ; et *Mythe et Épopée, I : L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens ; II : Types épiques indo-européens : un héros, un sorcier, un roi ; et III : Histoires romaines*, Paris : Gallimard, 1995. Le modèle de Dumézil reste théorique, mais le cadre général de cette théorie permet de nourrir notre réflexion car il correspond à notre objet d'étude.

<sup>1348</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 19-20.

<sup>1349</sup> P. BUC, *art. cit.*, p. 694.

<sup>1350</sup> *Ibid.*, p. 694.

religieux, dont l'abolition était perçue comme une transgression<sup>1351</sup>. Dans beaucoup de religions, à commencer par le Christianisme, faire la guerre ou faire couler le sang entraîne pour le clerc une impureté spirituelle<sup>1352</sup>. Inversement, selon une disposition du canon XVII du VI<sup>e</sup> Concile de Tolède célébré en 638<sup>1353</sup>, un clerc ne pouvait pas monter sur le trône wisigoth, ce qui marquait de fait une séparation infranchissable entre les deux états. C'est ce qui explique que lorsque le roi Wamba est empoisonné et qu'il prend l'habit, il ne puisse plus être roi<sup>1354</sup>. Comme l'a écrit le professeur Rodríguez de la Peña, « *a la ausencia de fortitudo se responde con la presencia compensatoria de la sapientia y viceversa* »<sup>1355</sup>, ces deux pouvoirs étaient donc complémentaires, voire interdépendants.

Au tournant du Moyen Âge, plusieurs facteurs vont néanmoins contribuer à brouiller cette séparation entre les fonctions du roi guerrier et du sage clerc. D'une part, le culte du héros divinisé, comme celui d'Hercule par exemple, trouve sa continuité dans la vénération catholique pour les saints et les martyrs, des hommes désarmés qui remplacent la force militaire par la force spirituelle<sup>1356</sup>. Avec ses propres armes, ou plutôt sans, le héros-saint se substitue à l'ancien héros-soldat et dépasse ainsi la stricte division traditionnelle en empiétant sur la fonction guerrière.

D'autre part, la chute de Rome et les invasions barbares impliquent que les nouveaux princes de l'Occident sont ces Barbares, sauvages et incultes<sup>1357</sup> que les clercs vont en quelque sorte essayer de romaniser<sup>1358</sup> en les instruisant<sup>1359</sup>, transgressant ainsi la séparation des deux

<sup>1351</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 22.

<sup>1352</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>1353</sup> J. TEJADA y RAMIRO, *op. cit.*, p. 346.

<sup>1354</sup> L'archevêque Julien a vraisemblablement été le complice de cette conjuration. *DRH trad.*, note 20, p. 136.

<sup>1355</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 22.

<sup>1356</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>1357</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 1-112. Les Goths sont évoqués dans la littérature latine à partir de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, lors du passage du Danube (376), mais les barbares du nord, les Scythes, les Gètes, les Daces et les Sarmates sont évoqués dès le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Les Gètes, puis les Goths inspirent la crainte et leur force est rapprochée de la férocité et de la sauvagerie. Ils ne connaissent ni la paix ni le droit. Ils sont décrits comme des monstres possédant une tête humaine et un corps de bête, parfois ils sont même anthropophages. Ce sont des nomades, vêtus de peaux de bêtes, et ils sont associés aux paysages sombres et froids, aux fleuves pris par les glaces sur lesquels roulent leurs chariots, aux immenses étendues de neige et à la nuit quasi perpétuelle qui y règne. Toutefois, le topique du barbare gète/scythe/goth est paradoxal puisqu'ils sont aussi décrits comme des hommes vertueux, d'une grande sagesse et représentant un modèle d'austérité.

<sup>1358</sup> Les empereurs romains pratiquent une politique d'assimilation, notamment depuis Constantin et Valens, politique accentuée par Théodose (378-395) qui amplifie une certaine « romanisation ». M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 83.

<sup>1359</sup> *Ibid.*, p. 22-23 et p. 197-244, p. 202 : « *el proceso de asentamiento de los pueblos germánicos en la Romania propició una ósmosis sociocultural entre dos modelos de civilización. Esta ósmosis romano-germánica tendría como consecuencia la transformación de las élites germánicas en «portadores de cultura» (kulturträger), lo cual les permitiría abandonar su condición marginal de salvaje horda invasora o mercenariado del imperio. No*

fonctions, au moins selon l'historiographie. En effet, au V<sup>e</sup> siècle, les auteurs latins modifient radicalement l'image des Goths<sup>1360</sup>. Les Goths sont utilisés dans une charge contre les Romains et deviennent le bras armé de la punition divine contre Rome. Dans un premier temps, les Goths ne sont qu'un instrument au service d'une démonstration<sup>1361</sup>, celle de la chute physique de Rome comme la juste conséquence de sa chute morale, mais ils ne sont déjà plus ces païens à la limite de l'inhumanité. Orose dans *Les Histoires contre les païens* et Sidoine Apollinaire<sup>1362</sup> dans sa *Correspondance* et ses *Poèmes* font des Wisigoths des protagonistes à part entière<sup>1363</sup> et proposent une vision plus favorable de ces derniers<sup>1364</sup>, en les humanisent davantage et en mettant en exergue leur conduite vertueuse et la pureté de leurs mœurs, renouant ainsi avec l'un des anciens topiques du Barbare. Sidoine Apollinaire présente même les Wisigoths comme le « grand peuple de l'époque, appelé à dominer une partie de l'Empire et à s'y substituer aux Romains dans la lutte contre les Barbares »<sup>1365</sup>. Ils apparaissent en fait comme des Romains « régénérés »<sup>1366</sup>, et le royaume de Toulouse comme le « seul royaume barbare susceptible de se mesurer avec l'Empire romain, et même de se substituer à lui »<sup>1367</sup>. Ces deux auteurs à l'origine d'une nouvelle représentation des Goths dans la littérature latine sont ensuite repris par Cassiodore<sup>1368</sup>, Jordanès et Isidore de Séville. Jordanès, dans l'*Histoire des Goths* rédigée en 551<sup>1369</sup> construit une image sapientielle des Goths, notamment en introduisant quatre philosophes au contact desquels les Goths se seraient humanisés. Selon cet auteur, ces sages modérèrent leurs mœurs barbares et leur

---

*hay que olvidar, en este sentido, que muchos reyes bárbaros de Occidente nunca dejarían de ser más que meros magistri militum, mercenarios, desde el punto de vista bizantino ».*

<sup>1360</sup> Voir à ce propos Suzanne TEILLET, *op. cit.*, p. 113-252, qui décrit avec précision l'évolution de la vision des Goths dans la littérature.

<sup>1361</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 116.

<sup>1362</sup> Sidoine Apollinaire (430-486). Homme politique, évêque et auteur gallo-romain, il fut préfet de Toulouse et évêque d'Arverne. Il était aussi le gendre et le poète officiel de l'empereur Avitus créé par les Wisigoths.

<sup>1363</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 116.

<sup>1364</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>1365</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>1366</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>1367</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>1368</sup> Cassiodore (v. 485-578) rédige une *Histoire des Goths*, aujourd'hui perdue, qui défend la politique de l'Ostrogoth Théodoric c'est-à-dire la collaboration entre Goths et Romains. JORDANÈS (auteur), Olivier DEVILLERS (éd. et trad.), *Histoire des Goths*, Paris : Les Belles Lettres, 2008, p. XIII-XV.

<sup>1369</sup> L'*Histoire des Goths* (en latin, le titre *Getica* fait allusion aux Gètes et non aux Goths) de Jordanès résume l'*Histoire des Goths* de Cassiodore. L'œuvre de Jordanès a été éditée par Antonino GRILLONE, *Getica*, Paris : Les Belles Lettres, 2017 et traduite en français par Olivier DEVILLERS, *Histoire des Goths*, Paris : Les Belles Lettres, 2008. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 225 : « *Ello fue debido a una arbitraria identificación de los Godos con los antiguos Getas, una etnia del mar Negro emparentada con los Escitas y los Dacios. Parece ser que fue el emperador Juliano el Apóstata el primero en utilizar los términos Godos y Getas como sinónimos aunque sabía que no eran el mismo pueblo, confusión en la que sí caerían en el siglo V Claudiano, Prudencio y Paulo Orosio. Finalmente, Jordanes hará canónica esta confusión y entroncará a los Godos con los pueblos bíblicos de Gog y Magog, descendientes de Jafet, uno de los tres hijos de Noé (Génesis, 10), haciéndolos participar en la guerra de Troya y ser nada menos que los esposos de las legendarias Amazonas ».*

enseignèrent la philosophie<sup>1370</sup>. Jiménez de Rada suit Jordanès sur ce point<sup>1371</sup> et écrit à propos de Dicineus<sup>1372</sup> :

*Ipse autem mores eorum barbaricos inmutavit, ipse fere omnem philosophiam, fisicam, theoricam, practicam, logicam, disposiciones XII signorum, planetarum cursus, augmentum lune et decrementum, solis circuitum, astrologiam et astronomiam et naturales ciencias Gothos docuit et ex beluina ferocitate homines et philosophos instauravit*<sup>1373</sup>.

Avec les rois barbares, surtout grâce à l'historiographie qui leur est consacrée, la figure du prince peut dorénavant être associée à la fois à la force et à la sagesse. Isidore de Séville écrit ainsi que les héros méritent le Paradis grâce à leur sagesse et à leur force : « *nam heroes appellantur viri quasi aërii et caelo digni propter sapientiam et fortitudinem* »<sup>1374</sup>. Jean de Salisbury affirme quant à lui que le rôle militaire du roi n'excuse en rien son ignorance, notamment théologique<sup>1375</sup>. Les professeurs Rodríguez de la Peña et Linehan ont montré que Jiménez de Rada propose un modèle royal alliant sagesse et force<sup>1376</sup>. Dans cette continuité, l'expression « *sabidor de guerra* »<sup>1377</sup> rencontrée à plusieurs reprises dans la *Estoria de España* montre que l'association des deux qualités n'est plus impossible ou contre-nature. Les rois sont forts, courageux et habiles tacticiens, mais ils font aussi preuve de prudence et de tempérance. C'est parce qu'elle est éclairée par la sagesse que la guerre devient juste et qu'il n'y a plus de place pour le roi belliqueux ou violent qui aimerait la guerre plus que la paix. La guerre, loin de s'y opposer devient une preuve supplémentaire de la sagesse royale. D'ailleurs la *Vulgate*<sup>1378</sup> met elle-même en scène un lien étroit entre *fortitudo* et *sapientia* à travers les expressions « *docti ad proelium* »<sup>1379</sup> et « *ad bella doctissima* »<sup>1380</sup>.

---

<sup>1370</sup> JORDANÈS et O. DEVILLERS, *op. cit.*, § 39-40, p. 17, § 67-73, p. 28-30 et note 68, p. 136 sur l'origine de leur nom.

<sup>1371</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « El paradigma de los reyes sabios... » p. 761-762.

<sup>1372</sup> Voir aussi p. 268-269.

<sup>1373</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 15, p. 32, 11-17. *DRH trad.*, p. 82 : « *les cambió sus costumbres salvajes y les enseñó casi toda la filosofía, la física, la teórica, la práctica, la lógica, la ordenación de los doce signos, el curso de los planetas, el crecimiento y la mengua de la luna, el giro del sol, la astrología, la astronomía y las ciencias naturales, y de aquel estado fiero y animalesco los convirtió en hombres filósofos* ».

<sup>1374</sup> *Étymologies*, I, 39, 9, p. 352-353 : « *es que héroes se llamaban aquellos varones, como si se dijera, "aéreos", dignos del cielo por su sabiduría y su bravura* ».

<sup>1375</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « Imago sapientiae... » , p. 38. J. de SALISBURY, *op. cit.*, IV, 6, p. 247-254.

<sup>1376</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « El paradigma de los reyes sabios... » , p. 757-759 et Peter LINEHAN, « On further thought : Lucas of Tuy, Rodrigo of Toledo and the alfonsine histories », *Anuario de estudios medievales*, 27, 1997, p. 415-436, p. 427.

<sup>1377</sup> Scipion (*PCG*, 31, p. 22, 36b-39b et 34, p. 24, 30a-33a ), Annibal (38, p. 26, 35a), Pompée (82, p. 59, 32b), Swinthila (492, p. 273, 17a-18a)...

<sup>1378</sup> Traduction latine de la Bible réalisée par Jérôme de Stridon entre 390 et 405. C'est la version de la Bible utilisée au Moyen Âge.

<sup>1379</sup> I Maccabées 4:7 et 6:30, cité par M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « Imago sapientiae... » , p. 20.

<sup>1380</sup> Cantique des Cantiques 3:8, cité par M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « Imago sapientiae... » , p. 20.

### c. Sagesse et émancipation

Si la limite entre les deux fonctions se brouille, elle n'est pas révoquée pour autant. La séparation reste par exemple présente dans les chansons de geste où la figure du sage n'exerce pas la violence<sup>1381</sup>. Les deux ordres demeurent complémentaires, bien qu'il s'agisse plutôt d'une complémentarité asymétrique ou en tout cas concurrentielle. En effet, si les clercs ont certes besoin des nobles pour défendre la société au sens physique du terme, le politique a besoin du religieux pour avoir accès à la sagesse, car l'usage de la force continue d'en éloigner le roi<sup>1382</sup>, de dresser entre lui et la sagesse une barrière infranchissable. La séparation des deux fonctions place donc en réalité *de facto* la monarchie sous la tutelle de l'Église. Le roi doit se soumettre à la sagesse des clercs, seuls capables d'éclairer son jugement, en le guidant ou en l'instruisant. D'ailleurs, Julien de Tolède dans une vision très orientée de la monarchie exalte les vertus martiales de Wamba et entend éduquer les laïcs dans des valeurs qui correspondent à leur état<sup>1383</sup>. Chez Lucas de Tuy, contrairement à Jiménez de Rada, la sagesse n'est pas du côté de la noblesse, mais bien du côté du clergé. Le Léonais reconnaît la sagesse du roi en ceci qu'il se soumet au clergé dans ce domaine<sup>1384</sup> :

*La sabiduría no es, en la visión del obispo de Tuy, una virtud personal del monarca, en tanto que hombre instruido (pues ninguna mención se hace de que deba recibir enseñanza), sino una fuerza, controlada por el ordo episcopal, a la que se debe someter. Es sólo entonces cuando deviene en Rex sapiens<sup>1385</sup>.*

La théorie des Deux Glaives<sup>1386</sup>, cantonnant le roi au pouvoir temporel face au Pape, détenteur du pouvoir spirituel et d'un ascendant moral et politique sur le temporel, ne serait-elle finalement pas la manifestation officielle, institutionnelle de cette séparation très ancienne, remodelée pour mieux perdurer<sup>1387</sup> ? Malgré l'évolution causée par la dislocation de

---

<sup>1381</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 22 : « en los cantares de gesta medievales la figura del sabio nunca ejerce la violencia, erigiéndose únicamente en consejero pasivo: «el sabio es concebido como alguien intrínsecamente no violento».

<sup>1382</sup> G. DUBY, *Les trois ordres...*, p. 49.

<sup>1383</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 295-296.

<sup>1384</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « El paradigma de los reyes sabios... », p. 759.

<sup>1385</sup> *Ibid.*, p. 759.

<sup>1386</sup> La Théorie des Deux Glaives s'appuie sur une lettre de Gélase I<sup>er</sup> (pape de 492 à 496) à Anastase I<sup>er</sup> (empereur byzantin de 491 à 518) en 494. Le Pape notait qu'il existait « deux pouvoirs par lesquels le monde était gouverné, l'autorité sacrée (*auctoritas sacra*) des pontifes et le pouvoir (*potestas*) des rois », voir D. E. LUSCOMBE, « La formation de la pensée politique en Occident »..., p. 161. Cette théorie est ensuite développée en adéquation avec les enjeux du XII<sup>e</sup> siècle, notamment par Bernard de Clairvaux (1090-1153), voir I. S. ROBINSON, « L'Église et la papauté »..., p. 285-290.

<sup>1387</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 22-23 : « Por lo general, cuando hablamos de una *intelligentsia* (intelectualidad orgánica a partir de la conceptualización de Antonio Gramsci), estamos hablando de un grupo de pensadores (intelectuales) cuyo predominio sobre la sociedad sería anímico y no fruto del ejercicio de la violencia. Este predominio anímico, bautizado recientemente como *noocracia*, de los intelectuales sobre el resto de los hombres y el enorme poder social consiguiente provendría a un tiempo de un

l'Empire Romain, l'Église n'a pas perdu son ascendant sur le pouvoir temporel qui continue d'avoir besoin d'elle pour s'instruire. D'ailleurs, comme Philippe Buc l'a mis en évidence, l'Église de Rome utilise le lexique de la royauté dans son propre intérêt et concurrence dans une certaine mesure le pouvoir royal :

L'Église revendique pour elle-même – pour ses membres éminents et ses chefs, pour les réalités morales ou religieuses dont elle est garante – le nom de roi. Fondamentalement, cette revendication repose sur un axiome : le vrai royaume est intérieur. Il consiste en un gouvernement des passions<sup>1388</sup>.

Dans ce contexte de rivalité, la *sapientia* devient alors un enjeu d'émancipation pour un pouvoir laïque qui entend contrer la domination cléricale. Selon Rodríguez de la Peña, au Moyen Âge l'Idéal Sapientiel se manifeste dans deux domaines, l'un théocratique, l'autre laïque, la sagesse devenant ainsi un nouvel instrument de légitimation dans le conflit qui opposait les Deux Glaives<sup>1389</sup>. En effet, si le pouvoir laïque parvient à s'approprier la sagesse, à la faire sienne, alors cela lui offre la légitimité nécessaire afin de s'émanciper de la tutelle des clercs.

Malgré les conclusions de Peter Linehan et Rodríguez de la Peña quant à la vision de la sagesse royale de Jiménez de Rada, le *De Rebus Hispaniae* reste empreint, peut-être malgré lui, du monopole que détient l'Église sur la sagesse, au moins dans le récit concernant le Royaume de Tolède. Si les rois wisigoths sont plus sages, plus chrétiens et plus instruits, ils n'en demeurent pas moins dépendants de l'Église. Ce sont les clercs qui forgent leur mémoire et exaltent leur grandeur à travers des chroniques qui leur sont favorables. Les rois goths sont peut-être sages, mais il s'agit d'une sagesse guidée, qui éclot grâce au clergé. Le prince est placé dans le rôle du disciple qui a besoin de son maître, tout comme Bérandère de Castille avait besoin de Lucas de Tuy et Ferdinand III de Jiménez de Rada pour rédiger l'histoire de la

---

*hipermoralismo y del hecho de constituirse en la instancia suprema que otorga sentido a la realidad, esto es, que otorga una cosmovisión a la civilización que lidera. Obviamente, este predominio anímico de los intelectuales orgánicos los asimila a una casta sacerdotal, sean coincidentes (como ocurrió en la Edad Media) o no, como sucede en la actualidad. Fue Friedrich Nietzsche quien primero llamó la atención sobre el proceso de toma del poder por parte de los intelectuales en el Occidente medieval. El filósofo alemán señaló en su Genealogía de la Moral que la Iglesia católica habría domesticado la voluntad de poder de los invasores bárbaros, «los rubios animales de presa codiciosos de botín», canalizándola hacia la cultura. El predominio anímico de los intelectuales clericales sobre los bárbaros se habría obtenido a partir de la veneración de la inteligencia y la sabiduría como la más alta condición de la existencia en lo que fue un desplazamiento de la fuerza bruta (fortitudo). De esta forma, la cultura habría sido el instrumento de lo que Nietzsche bautiza como «rebelión de los esclavos», esto es, la victoria espiritual final que alcanzó el clero cristiano-romano sobre sus conquistadores germánicos » et p. 23 : « en la Edad Media cristiana este conflicto funcional se habría dado entre clérigos y caballeros, así como entre el papa y el emperador. Un conflicto que marcó la vida intelectual a lo largo del Medievo ».*

<sup>1388</sup> P. BUC, *art. cit.*, p. 694.

<sup>1389</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, « Imago sapientiae... », p. 16, 35-36.

Castille et du León. Car le fait même que la monarchie, le pouvoir politique, fasse appel à des clercs pour rédiger l'histoire, montre le rôle de médiateur du clergé entre la sagesse et les princes. Bien sûr, l'on peut arguer que la royauté, parfaitement consciente du pouvoir de l'historiographie, utilisait les clercs à son profit, mais il n'en demeure pas moins que les monarques continuaient de dépendre de l'Église dans ce domaine, au même titre que les rois wisigoths plusieurs siècles auparavant. Prenons comme exemple le prologue de Jiménez de Rada :

*Serenissimo et inuicto et semper Augusto domino suo Fernando, Dei gracia regi Castelle et Toleti, Legionis et Gallecia, Cordube atque Murcie, Rodericus indignus cathedre Toletane sacerdos hoc opusculum et Regi rerum perpetuo adherere*<sup>1390</sup>.

On note l'opposition topique de la *captatio benevolentiae* entre le roi, exalté, « *serenissimo et inuicto et semper Augusto domino suo Fernando, Dei gracia regi...* », et l'archevêque, faussement humble et réduit au rang d'« *indignus cathedre Toletane sacerdos* ». Bien qu'il n'ait écrit qu'une œuvre mineure, « *opusculum* », et malgré sa modestie appuyée, Jiménez de Rada souligne tout de même que c'est lui qui a écrit cette chronique à destination du roi. Voyons cet autre extrait du prologue, plus explicite encore :

*Quia igitur placuit uestre excellencie maiestatis mee requirere ignoranciam paruitatis ut si, qua de antiquitatibus Hispanie [...], petitioni uestre describere laborarem, et ua a quibus gentibus calamitates Hispania sit perpessa [...] per scriptere mee indaginem ad diligencie uestre noticiam peruenirent, ego uero tanti domini, tam excelsi, non possum precibus contraire et uix possibile cogor ob reuerenciam atemptare*<sup>1391</sup>.

On retrouve l'opposition entre le roi et le chroniqueur. Le premier est à nouveau glorifié : « *uestre excellencie maiestatis* » et « *tanti domini, tam excelsi* », alors que le second est à peine capable de remplir la tâche qui lui a été confiée : « *ignoranciam paruitatis* » et « *uix possibile cogor ob reuerenciam atemptare* ». Il insiste aussi sur le fait qu'il ne fait que répondre à la demande du roi : « *requirere* », « *petitioni uestre* », « *precibus* » et « *cogor ob reuerenciam* », mais il s'agit d'un double discours. En effet, tandis qu'il affirme qu'il n'est rien d'autre qu'un humble serviteur, il souligne aussi, incidemment, que le roi a eu besoin de

---

<sup>1390</sup> *De Rebus Hispaniae*, dédicace, p. 3. DRH trad., p. 55 : « a su señor, el serenísimo, invicto y siempre Augusto Fernando, por la gracia de Dios rey de Castilla y Toledo, León y Galicia, Córdoba y Murcia, Rodrigo, indigno sacerdote de la silla de Toledo, [dedica] esta obrita, y al Rey de reyes con eterna devoción ».

<sup>1391</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 6, 53-63. DRH trad., p. 56-57 : « ya que la excelencia de vuestra majestad tuvo a bien recurrir a la ignorancia de mi pobre persona para que me afanara en relatar, a petición vuestra, lo que viniese a mi memoria de las antigüedades de España [...], y para que a través de la investigación de mis escritos hiciera llegar a conocimiento de vuestra curiosidad los pueblos de los que España sufrió calamidades [...], yo ciertamente, me siento incapaz de negarme a los ruegos de tal y tan magnífico señor, y, por respeto, me veo obligado a intentar lo que a duras penas me es posible ».

lui. Lorsqu'il écrit « *per scriptere mee indaginem ad diligencie uestre noticiam peruenirent* », il montre que c'est lui qui a œuvré, qui a cherché et qui a écrit, afin d'instruire le roi qui sans son intervention n'aurait pu avoir accès à l'histoire de son royaume. L'archevêque est l'enseignant, tandis que Ferdinand III, malgré les louanges, est cantonné dans le rôle de l'enseigné.

Avec le projet alphonsin, la dynamique est modifiée. En prenant la main sur les recherches et la rédaction de sa propre *histoire* de l'Espagne, le roi Alphonse X refuse la mainmise du clergé sur la *sapientia* et affirme ainsi sa propre capacité à rechercher, atteindre, personnifier et transmettre à son tour la sagesse. Dans son prologue, le Roi Sage supprime la mention des Évangiles comme garants de la mémoire des hommes.

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<i>Earum testibus morte sublatis, posset relatione ueridica esse certus, nisi <b>libri canonici aut euangelia</b> testarentur</i> <sup>1392</sup> ?	<i>Ca de tod esto et dotras cosas muchas no sopieramos nada si, muriendo aquellos que eran a la sazón que fueron estos fechos, non dexassen <b>escripturas</b> por que lo sopiessemos</i> <sup>1393</sup> .

Le roi préfère le terme « *escripturas* » qui utilisé sans l'adjectif « *santas* » désigne n'importe quel récit sans exclure la Bible, mais sans se limiter au texte saint pour autant. Au contraire en rédigeant cette *histoire*, Alphonse X montre que la mémoire des hommes n'est pas l'apanage de l'Église mais qu'elle relève tout autant, si ce n'est plus, de la couronne. En s'emparant de la sagesse, il s'empare de l'autorité et de la légitimité que celle-ci confère. Jiménez de Rada restait quoi qu'il en soit archevêque, à la différence du Roi Sage qui n'a aucune difficulté à franchir la barrière symbolique qui sépare le religieux du politique, la sagesse de la fonction martiale. Néanmoins, on ne peut pas parler d'un changement radical dans le récit, Alphonse X et ses rédacteurs conservant les épisodes dans lesquels des rois goths ont besoin des clercs<sup>1394</sup>. Cependant, d'autres passages et d'autres personnages participent de ce nouveau paradigme royal.

<sup>1392</sup> *De Rebus Hispanie*, prologue, p. 6, 43-45. *DRH trad.*, p. 56 : « *una vez que la muerte a eliminado a los testigos, ¿quién podría saber algo con exactitud si no dejaran fe de ellos las obras canónicas o los Evangelios* » ?

<sup>1393</sup> *PCG*, prologue, p. 3, 46b-p. 4, 4a.

<sup>1394</sup> *PCG*, 474, p. 263, 30b-32b : Récarède « *era ensennado de sant Leandro arçobispo de Seuilla quel ensennara a creer en la fe de Nostro Sennor Dios* », 509, p. 281, 13b-17b : Réceswinthe « *amaua de coraçon la sancta fe, et auie por costumbre de demandar la Sancta Esçriptura mucho a menudo a los que ueye que la sabien et los articulos de la fe* ».

#### d. La sagesse royale

Lorsque Hercule arrive en Espagne, il est accompagné du sage Atlas, un astrologue<sup>1395</sup> : « *troxo consigo un muy gran sabio del arte destronomia que ouo nombre Allas* »<sup>1396</sup>. Hercule n'est peut-être qu'un chef militaire – la chronique ne fait mention que de ses aptitudes martiales et le présente comme fondateur –, mais il s'attache la compagnie d'un savant qui le conseille lors des fondations qu'il entreprend<sup>1397</sup> et lui enseigne son savoir, ce qui lui permet à son tour de devenir savant en la matière. En effet, la *Estoria de España* affirme qu'il instruit son neveu Hispan, aux côtés d'Atlas : « *ca lo aprisiera d'Ercules e de Allas el so estrellero* »<sup>1398</sup>. D'enseigné, ou de conseillé, Hercule est devenu à son tour enseignant. Jiménez de Rada ne faisant aucune allusion à ce transfert de connaissance du sage à Hercule puis de Hercule à Hispan, nous devons cette remarque à Alphonse X pour qui le premier seigneur de l'Espagne – dans l'ordre du récit – montre que *militia* et *sapientia* ne sont pas incompatibles.

Hispan, le premier vrai roi de l'Espagne est un personnage introduit par Jiménez de Rada<sup>1399</sup> qui le présentait comme un sage en écrivant : « *opera fortissima prudenter extruxit* »<sup>1400</sup>. Alphonse X reprend cette qualité et la développe : « *com era omne sabio y entendudo, sopoosse apoderar della [Espanna]* »<sup>1401</sup> ou encore « *com era omne muy sabidor, fizo fazer por gran sabiduria* »<sup>1402</sup>. Sa sagesse lui permet de s'emparer de l'Espagne grâce à l'amour<sup>1403</sup>, et elle lui permet aussi de construire l'aqueduc de Ségovie<sup>1404</sup> ou le phare de la Corogne. Plus largement, tout ce qu'il a accompli en Espagne grâce à la sagesse est qualifié de « *lauores marauillosas* »<sup>1405</sup>, car il est après tout l'homme le plus sage de la Péninsule : « *era ende el mas sabidor que auie en Espanna a essa sazon* »<sup>1406</sup>. Si les fondations dépendent en grande partie des aptitudes militaires du héros qui doit d'abord s'emparer des territoires avant d'y fonder une ville, la chronique montre que la sagesse n'est pas pour autant

---

<sup>1395</sup> Dans la mythologie grecque, Atlas est un titan qui soutient la voûte céleste. Il intervient aussi dans les Douze Travaux d'Hercule, ce qui explique probablement sa présence aux côtés du héros grec. Dans une vision évhémériste, Alphonse X, comme Jiménez de Rada avant lui, en fait un astrologue.

<sup>1396</sup> PCG, 5, p. 8, 50a-52a.

<sup>1397</sup> PCG, 5, p. 8, 25b-32b.

<sup>1398</sup> PCG, 10, p. 11, 2b-3b.

<sup>1399</sup> Voir p. 108-109.

<sup>1400</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 7, p. 19, 4-5, DRH trad., p. 71 : « *llevó a cabo con gran sabiduría grandes obras* ».

<sup>1401</sup> PCG, 9, p. 11, 16a-17a.

<sup>1402</sup> PCG, 9, p. 11, 29a-30a.

<sup>1403</sup> Voir p. 229.

<sup>1404</sup> PCG, 9, p. 11, 25a : « *fizo muy marauillosa obra* ».

<sup>1405</sup> PCG, 9, p. 11, 21a-22a.

<sup>1406</sup> PCG, 10, p. 11, 1b-2b.

étrangère à ce processus<sup>1407</sup>. En effet, Hercule reçoit les conseils d'Atlas au moment de fonder Séville et c'est parce qu'il est sage qu'Hispan peut réaliser toutes ces constructions. Quant à sa fille, Liberia, elle est elle aussi très entendue grâce à l'instruction qu'elle reçoit de son père, lui aussi devenu enseignant. La chronique construit ainsi une chaîne symbolique du savoir à la tête de l'Espagne : « *era much entenduda e sabidor destrolomia, ca la ensennara el que era ende el mas sabidor que auie en Espanna a essa sazon, ca lo aprisiera d'Ercules e de Allas el so estrellero* »<sup>1408</sup>. Les seigneurs de l'Espagne sont sages de père en fils, ou plutôt d'oncle en neveu et de père en fille. Leurs connaissances sont mises au service du royaume à travers la construction de villes, du phare pour la protection, d'un aqueduc et d'un système d'assainissement pour l'eau potable.

La chronique évoque peu les monarques carthaginois, mais elle met en scène la reine Didon qui, grâce à sa ruse, parvient à sauver sa vie, celle de ses hommes, ainsi que ses richesses, puis à fonder Carthage<sup>1409</sup>. En revanche, la *Estoria de España* s'attarde davantage sur certains empereurs romains instruits et savants. La chronique vante par exemple la mémoire de Titus (empereur de 79 à 81) et affirme qu'il est un lettré : « *era omne de tan buena memoria que no auie par. [...] E era muy letrado en griego et en latin, quier en fablar et mostrar un pleyto en qualquier lengua dellas, quier en fazer libros de qual natura sel antoiasse* »<sup>1410</sup>. Comme Titus, Hadrien (empereur de 117 à 138) maîtrise le grec et le latin, ainsi que les arts libéraux : « *fue omne muy sabio en griego et en latin, et no tan solamientre en lo fablar, mas en todas las artes que en estas dos lenguas son* »<sup>1411</sup>. La *Estoria de España* mentionne que les empereurs Tibère (14-37), Néron (54-68) et Vespasien (69-79) sont instruits dans les arts libéraux<sup>1412</sup>. Antonin le Pieux et Marc Aurèle sont décrits comme des sages, l'un étant « *muy sabidor a grand marauilla* »<sup>1413</sup> et l'autre « *uerdadero philosopho, et que era mas sabio de lo que mostraua* »<sup>1414</sup>.

Comme les princes grecs, certains empereurs romains reçoivent un enseignement de la part d'un philosophe. Trajan (empereur de 98 à 117) est instruit par Plutarque<sup>1415</sup> « *ouo Traiano por ayo et por maestro un grand philosopho que auie nombre Plutarco, quel*

<sup>1407</sup> La guerre et la sagesse sont d'ailleurs complémentaires, notamment à travers Hispan ou Scipion qui conquièrent des territoires grâce à l'amour, vertu christique par excellence.

<sup>1408</sup> PCG, 10, p. 11, 52a-3b.

<sup>1409</sup> Voir p. 133 et p. 228.

<sup>1410</sup> PCG, 186, p. 138, 16a-29a.

<sup>1411</sup> PCG, 196, p. 145, 17b-20b.

<sup>1412</sup> PCG, Tibère, 152, p. 112, 35a-36a ; Néron, 172, p. 121, 47b-48b ; Vespasien, 185, p. 137, 19b-20b.

<sup>1413</sup> PCG, 201, p. 149, 31b.

<sup>1414</sup> PCG, 211, p. 153, 6a-7a.

<sup>1415</sup> Philosophe romain d'origine grecque du I<sup>er</sup> siècle.

*castigaua yl mostraua por palaura et por libros quel fazie todas buenas costumbres por que mantouiesse bien ell imperio* »<sup>1416</sup>. La chronique reprend aussi le *Capítulo de Segundo filósofo*, un traité médiéval d'origine grecque qui narre la formation du philosophe Segundo, la raison pour laquelle il décide de ne plus jamais parler, puis la rencontre avec l'empereur Hadrien et le dialogue qui s'ensuit. Ce dialogue, en forme de questions orales posées par l'empereur et de réponses écrites par le philosophe, porte sur le monde, la grande mer, Dieu, le Soleil, la Lune, la Terre, l'homme, la beauté, la femme, l'amitié, la richesse, la pauvreté<sup>1417</sup>... Antonin le Pieux reçoit les conseils d'Apollonios<sup>1418</sup> et de Basilide<sup>1419</sup> : « *fueron philosophos de los mas sabios del mundo Apollonio, natural de Calcedonia, e Basilides de Ciropolis, que fueron uerdaderos maestros de Cesar ell emperador* »<sup>1420</sup>. Fronton<sup>1421</sup> enseigne à Marc Aurèle : « *era en Roma Fronto, un rethorico mucho onrado et muy noble, que mostro las letras latinias a Marcho Antonino Uero* »<sup>1422</sup>. Quant à Néron, bien qu'il finisse par les faire assassiner<sup>1423</sup>, il profite des conseils de Sénèque<sup>1424</sup> et de son neveu Lucain<sup>1425</sup> « *que eran grandes philosophos et muy sabios* »<sup>1426</sup>. Les rédacteurs alphonins écrivent : « *fizoles el Cesar mucho dalgo, et tomo a Seneca por su maestro; et dalli adelante guiosse por ellos, et en quantolo fizo, ouo ell emperador assessegadamiento et en paz* »<sup>1427</sup>. Ainsi, les conseils sages et avisés des philosophes permettent au prince de régner en paix sur son royaume. Certains empereurs ne se contentent pas de recevoir l'enseignement et les conseils des philosophes, ils jouent un rôle dans la transmission du savoir. Titus écrit des livres et Hadrien fait construire une bibliothèque à Athènes<sup>1428</sup> :

*Cuemo era omne muy letrado et muy sabidor en todas las artes de griego et de latin, segund que desuso oyestes, en los tiempos que se le no mouien guerras, auie muy grand sabor destudiar; et por que eran a aquella sazon en Athenas las escuelas de todos los saberes, moraua y muy de grado; et fuesse aquel anno pora allá, et moro y toda la yuernada; e fizo y muchas fermosas cosas : [...] maravillosa obra et de muy grand costa pora alçar todos sus libros, et llego y muy grand tesoro dellos*<sup>1429</sup>.

<sup>1416</sup> PCG, 192, p. 142, 40b-45b et p. 143, 33a-36a.

<sup>1417</sup> PCG, 196, p. 146, 35b-p. 147, 8b.

<sup>1418</sup> Apollonios de Chalcedoine, philosophe stoïcien du II<sup>e</sup> siècle.

<sup>1419</sup> Il s'agit probablement de Basilide, un philosophe et théologien paléochrétien qui enseigne à Alexandrie au II<sup>e</sup> siècle.

<sup>1420</sup> PCG, 207, p. 151, 25a-29a.

<sup>1421</sup> Grammairien et rhéteur romain du II<sup>e</sup> siècle, proche de Marc Aurèle.

<sup>1422</sup> PCG, 214, p. 153, 43a-46a.

<sup>1423</sup> PCG, 177, p. 126, 24a-30a. Voir p. 281.

<sup>1424</sup> Philosophe romain (4 av. J.-C. - 65).

<sup>1425</sup> Poète romain (29-65).

<sup>1426</sup> PCG, 173, p. 124, 1b-2b.

<sup>1427</sup> PCG, 173, p. 124, 10b-13b.

<sup>1428</sup> Effectivement construite sur ordre d'Hadrien, la bibliothèque est dévastée en 267 par les Hérules.

<sup>1429</sup> PCG, 198, p. 148, 6a-19a.

Forts de la sagesse qui leur a été transmise, ces empereurs deviennent à leur tour des passeurs en conservant et en transmettent les savoirs, la mémoire, faisant alors écho au prologue de la *Estoria de España* et aux travaux juridiques, scientifiques et historiographiques d'Alphonse X. Le fait que Trajan et Hadrien soient présentés comme des empereurs « espagnols »<sup>1430</sup> ne fait qu'accroître le lien symbolique entre princes grecs, romains puis castillans. Dans le récit alphonsin, les empereurs dits « antonins », Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux et Marc Aurèle, sont les empereurs les plus instruits et les plus entourés par les philosophes et les sages. La grandeur et la paix de leur empire se trouvent donc directement liées à leur *sapientia*.

En ce qui concerne les Wisigoths, la *Estoria de España* mentionne aussi l'instruction et l'intelligence de certains de leurs rois. Récarède a reçu l'enseignement de Léandre de Séville<sup>1431</sup>, Sisebut est « *muy entendudo en letras* »<sup>1432</sup> et Swinthila est qualifié de « *sabio et de gran entendimiento* »<sup>1433</sup>. Néanmoins, Alphonse X ne développe pas plus cet aspect de la royauté de Tolède que Jiménez de Rada ne l'avait fait<sup>1434</sup>. Cela contraste certes avec les développements concernant les figures royales d'Hispan ou de sa fille, ou avec l'instruction des empereurs romains, mais plusieurs explications sont possibles. Peut-être Alphonse X pensait-il que l'archevêque avait déjà parfaitement rempli cette tâche et que son récit sur les Wisigoths n'avait pas besoin d'être modifié. Il se peut aussi que des groupes différents aient travaillé sur les Romains et les Goths et que les seconds n'aient pas eu accès aux sources et au travail des premiers. Il est enfin possible que les rédacteurs aient délibérément porté leur attention sur l'histoire romaine<sup>1435</sup>.

En revanche, les passages repris chez Jordanès puis Jiménez de Rada qui ont donné comme *magistri* à des Goths brutaux et sans foi ni loi quatre philosophes, Zeuta, Zalmoxis, Dicineus et Eumusico<sup>1436</sup>, nous semblent plus éclairants sur la conception alphon sine de la sagesse royale. Dans la *Estoria de España*, Zeutan est un « *philosopho muy sabio* »<sup>1437</sup>, Zalmoxen est « *muy sabio a marauilla en la filosofia* »<sup>1438</sup> et Eumusico est « *sabidor* »<sup>1439</sup>.

<sup>1430</sup> PCG, 196, p. 145, 15b-16b : « *est emperador Adriano fue natural dEspanna, bien cuemo Traiano* ».

<sup>1431</sup> PCG, 474, p. 263, 30b.

<sup>1432</sup> PCG, 490, p. 272, 19b.

<sup>1433</sup> PCG, 495, p. 275, 52a.

<sup>1434</sup> À propos de Sisebut, *De Rebus Hispaniae*, II, 17, p. 65, 22 : « *litterarum sciencia doctus* », DRH trad., p. 111 : « *sabio en el conocimiento de las letras* ». À propos de Swinthila, II, 18, p. 66, 22 : « *prudencia* », p. 112 : « *sabiduría* ».

<sup>1435</sup> Voir p. 382-415.

<sup>1436</sup> Voir p. 259-261.

<sup>1437</sup> PCG, 388, p. 217, 44b.

<sup>1438</sup> PCG, 388, p. 217, 48b.

Comme dans le récit concernant les empereurs romains, les philosophes ont ici pour rôle d'instruire les rois « *mandauan se por el non solamiente los medianos et los menores daquella yent, mas los mayores et aun los reyes* »<sup>1440</sup>. Leurs conseils modifient et améliorent alors notablement les coutumes des Goths : « *dalli adelante començaron a yr **meiorando mucho mas en sus costumbres**, et a ser mas mansos et mas piadosos et mas sabios* »<sup>1441</sup>. Comme chez Jordanès et Jiménez de Rada, c'est Dicineo qui a la plus grande influence sur les Goths :

*Lo que el les conseiaua et tenie por bien aquello iudgauan por cosa prouechosa et de salut et de sanctidat en las cosas que ellos auien de fazer. E aquel **mudo entrellos las costumbres que auien estonçes non tan buenas**; et este Dicineo ensenno a los godos fascas toda la filosofya, et la fisica, et la theorica, et la practica, et la logica, et los ordenamientos de los doze signos, et los cossos de las planetas, et el crescer et el descreçer de la luna, et el cosso del sol, et la astrologia, et la astronomía, et las ciencias naturales. Et **sacolos duna braueza que trayen antes a manera de bestias saluages**, et ensenno los a seer mansos et philosophos; et **ensennandoles los saberes et las buenas costumbres***<sup>1442</sup>.

Grâce à leur sagesse, ces philosophes parviennent à purger les Goths de leur bestialité pour en faire non seulement des hommes, mais les hommes les plus sages : « *dalli adelante non mingo a los godos qui les ensannasse los saberes, et por esta razón fueron los godos mas sabios que todas las otras yentes* »<sup>1443</sup>. La sagesse des philosophes les rapproche aussi du pouvoir politique, là où ils sont le plus utiles. Ainsi Dicineo et Eumusico sont pratiquement élevés au rang de rois, le premier par le roi lui-même, « *dio Boruista a Dicineo por ello fascas tod el poder del sennorio* »<sup>1444</sup> et le second par tous les Goths, « *tanto fue sabidor aqueste que por rey et por obispo le tenien ellos entresi, et iudgaua este en sos pueblos toda iusticia muy complidamiente* »<sup>1445</sup>. D'ailleurs, Rodríguez de la Peña les considère comme des rois philosophes<sup>1446</sup>. Cet épisode des quatre philosophes pourrait recevoir une double interprétation. L'on pourrait en effet y voir la nécessaire tutelle d'une caste différente extérieure à la fonction politique, tel le clergé, mais nous sommes d'accord avec Rodriguez de la Peña quand il écarte cette possibilité :

*Salta a la vista que un pasaje rescatado de la Antigüedad Tardía como este, leído con la mentalidad del siglo XIII, podía recibir una interpretación política sapiencialista en dos*

<sup>1439</sup> PCG, 393, p. 222, 40a.

<sup>1440</sup> PCG, 393, p. 222, 25a-28a.

<sup>1441</sup> PCG, 388, p. 218, 22a-24a.

<sup>1442</sup> PCG, 393, p. 222, 9a-25a.

<sup>1443</sup> PCG, 388, p. 217, 48b-51b.

<sup>1444</sup> PCG, 393, p. 222, 5a-7a.

<sup>1445</sup> PCG, 393, p. 222, 40a-43a.

<sup>1446</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, « El paradigma de los reyes sabios... », p. 761-762.

*direcciones opuestas: bien una proclive a la tutela de la Realeza y el pueblo por parte de los custodios clericales de la Sapientia divina [...],o bien una favorable a una Realeza sapiencial para la cual la figura del Rex philosophus de los godos resultaría legitimadora. [...] Alfonso X y su taller historiográfico no podían menos que sentirse identificados de algún modo con estos antepasados remotos que **conjugaban ocupar el trono con la Filosofía**<sup>1447</sup>.*

Cette dernière phrase nous semble être un élément clé de l'interprétation du récit. Les rois s'entourent de sages – Atlas, Plutarque, Sénèque, Dicineo... –, ce qui leur permet de devenir sages à leur tour et d'exercer le pouvoir avec *sapientia*, c'est-à-dire au mieux des intérêts de leur royaume et de leur peuple. L'influence de ces sages, assimilés à des rois démontre, non pas une nécessaire tutelle extérieure, mais bien la possibilité pour le prince d'être à la fois roi et sage, de conjuguer fonction politique et sapientielle. Le monarque s'entoure de traducteurs, de rédacteurs, qui loin d'exercer une quelconque tutelle à son égard, travaillent à son service, comme en témoigne le surnom de Roi Sage qui lui sera attribué par la suite.

Alors comment définir la sagesse royale qui se dégage de ces différents portraits royaux ? Selon Adeline Rucquoi, la *sapientia* exclut l'érudition : « *el saber por saber, el saber por placer de saber, propio en particular de los sofistas, ha sido vigorosamente condenado por san Bernardo y ningún monarca, en su obra de propaganda externa, lo airearía merced a un apodo* »<sup>1448</sup>. Cette affirmation se verrait par exemple corroborée par le fait que la traduction « Roi Sage » est plus courante en français que « Roi Savant ». Faut-il cependant en conclure qu'Alphonse X n'a été surnommé *el Sabio* qu'en raison de sa *sapientia* ou en d'autres termes que son érudition n'a rien à voir avec sa sagesse ? La chercheuse ajoute ceci : « *el “sabio”, en este contexto, no puede ser, en ningún caso, confundido con el “letrado”, “el sabidor” dirá Alfonso X, o sea aquél que posee un saber escrito, ni es el filósofo* »<sup>1449</sup>. Or, l'analyse du récit montre que justement, « *sabidor* » et « *filósofo* », ainsi que dans une moindre mesure *letrado*, sont utilisés pour définir la sagesse. Plusieurs empereurs et rois wisigoths sont ainsi décrits comme des lettrés. La formation littéraire est associée aux termes « *saber* » et « *sabidor* ». Les philosophes font entrer les Goths dans l'humanité et rappelons par exemple que « *sabidor* » et « *sabiduría* » définissent pareillement Hispan : « *com era omne muy sabidor, fizo fazer por gran sabiduria* »<sup>1450</sup>. Et que dire du roi Rocas ? Rocas est un roi sans peuple et sans royaume qui n'a pas réellement

---

<sup>1447</sup> *Ibid.*, p. 762.

<sup>1448</sup> A. RUCQUOI, « El rey sabio... », p. 7.

<sup>1449</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1450</sup> PCG, 9, p. 11, 29a-30a.

l'occasion de gouverner dans le récit. Son unique fonction est la fonction sapientielle qu'il personnifie à travers son voyage. En effet, son départ est motivé par sa soif d'apprendre : « *tan grand sabor ouo este rey daprender los saberes, que dexo todo so regno e quanto auie, e començo dir duna tierra en otra, parando mientes a aquellas cosas por que podrie mas saber* »<sup>1451</sup>. C'est alors qu'il trouve les soixante-dix piliers recouverts de toutes les connaissances du monde, connaissances qu'il retranscrit dans un livre afin de les conserver. Nous avons vu plus haut<sup>1452</sup> que son rôle de chercheur et conservateur faisait écho à plusieurs prologues alphonsins. En cela il est une préfiguration d'Alphonse X qui reproduit son voyage initiatique à travers la traduction. Rocas a quitté l'Orient, est passé par Troie et Rome et a fini par gagner l'Espagne, Alphonse X fait traduire des textes arabes, hébreux, latins en castillan. Le Roi Sage du XIII<sup>e</sup> siècle, animé par la même démarche de recherche-conservation à laquelle il ajoute la transmission, parcourt symboliquement le même trajet que le premier Roi Sage d'Espagne.

Selon le récit alphonsin, les grands seigneurs de l'Espagne, de Rocas aux Wisigoths en passant par les Grecs, les Carthaginois et les Romains, sont donc des princes sages et instruits. D'ailleurs la célèbre expression de Jean de Salisbury, « *Rex illiteratus est quasi asinus coronatus* »<sup>1453</sup>, montre combien il est important qu'un roi soit lettré. De plus, considérant l'œuvre d'Alphonse X, il nous paraît difficile de croire qu'il ait entrepris un travail d'une telle ampleur sans avoir le moindre goût pour l'érudition. Son activité, à la fois morale, juridique, historiographique ainsi que scientifique fait justement du roi quelqu'un qui sait, un *sabidor*, un *letrado*, un *filosofo*. La recherche des savoirs n'est pas incompatible avec l'acception religieuse de la sagesse, au contraire. N'oublions pas qu'au Moyen Âge, le savoir, les sciences, n'ont de sens que dans un contexte chrétien. Connaissance de Dieu, c'est-à-dire *sapientia*, et connaissances terrestres, *eruditio*, se développent au sein de l'Église. D'ailleurs, le fait que les termes « culte » et « culture » partagent la même racine n'est sûrement pas anodin. En latin, *colere* a le sens d'honorer et de cultiver, se cultiver et cultiver son amour pour Dieu sont finalement les deux faces de la même monnaie. La sagesse ne peut donc qu'inclure l'érudition qui est à la fois une manifestation et un moyen d'atteindre la sagesse.

Selon le professeur Rodríguez de la Peña, il existe au Moyen Âge deux types de modèle royal, la sagesse platonicienne et la sagesse biblique. Dans le premier cas, le roi a recherché la sagesse, notamment à travers l'étude, et le fait de l'avoir trouvée lui donne sa légitimité. Dans

---

<sup>1451</sup> PCG, 11, p. 12, 37b-41b.

<sup>1452</sup> Voir p. 60-65.

<sup>1453</sup> Jean DE SALISBURY, *op. cit.*, IV, 6, p. 251, 107.

le second cas, la sagesse est une révélation de Dieu et non le fruit d'études rationnelles, elle est révélée et non recherchée. Un modèle est ascendant tandis que l'autre est descendant<sup>1454</sup>. Les deux modèles transparaissent dans la *Estoria de España*. En effet, aussi bien les travaux du Roi Sage que le modèle sapientiel royal développé dans la chronique montre que le roi doit être actif dans la recherche du savoir. En tant que roi, c'est à lui d'étudier, de s'entourer d'hommes lettrés et d'accroître ses connaissances. Alphonse X ne rejette pas pour autant le modèle biblique puisque sa sagesse est aussi un don de Dieu dont il est le vicaire sur Terre. En d'autres termes :

*La "obsesión" del rey por cubrir todos los campos del conocimiento, redactando las leyes, escribiendo la historia del mundo y la de España, dejando bajo su nombre obras de astronomía y astrología, de diversión y de poesía, son la prueba patente de su amicitia con Dios que le ha dado su Sabiduría*<sup>1455</sup>.

Dans le contexte de rivalité sapientielle déjà évoqué, les deux voies, ascendante et descendante, contribuent à construire l'image d'une royauté émancipée, indépendante. D'une part, la recherche active et personnelle du roi montre que celui-ci ne dépend pas du clergé, et d'autre part, le don de Dieu montre qu'Alphonse X est bel et bien un représentant du Ciel sur Terre<sup>1456</sup>. Dans les deux cas, le roi n'a nul besoin des clercs pour accéder à la sagesse, sauf s'ils sont à son service comme traducteurs. Cette émancipation, presque une libération, rapproche Alphonse X du modèle salomonique qui, au contraire du modèle davidique plus fidèle ou dépendant par rapport au clergé, revendique une certaine liberté intellectuelle face à l'Église<sup>1457</sup>. Le parallèle entre Alphonse X, auteur des *Cantigas de Santa María*, et Salomon, auteur traditionnel du *Cantique des Cantiques*<sup>1458</sup> ne peut que renforcer l'identification du Roi Sage avec Salomon.

\*\*\*

Dans la chronique, le paradigme royal repose bien sur la Sagesse, mère de toutes les vertus. Sans elle, la vertu martiale est tout à fait insuffisante à faire d'un roi un *bon* roi. C'est la Sagesse qui permet de distinguer le bien du mal et qui permet de toujours rester mesuré. Le

---

<sup>1454</sup> À ce sujet voir M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 27-30.

<sup>1455</sup> A. RUCQUOI, « El rey sabio... », p. 11.

<sup>1456</sup> *Ibid.*, p. 8

<sup>1457</sup> M. A. RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, *op. cit.*, p. 29-30.

<sup>1458</sup> A. RUCQUOI, « El rey sabio... », p. 14.

grand roi est tout à la fois juste, expert à la guerre, chrétien et lettré. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut protéger son royaume et ses sujets. D'ailleurs, la bonté des rois se mesure aussi à l'aune de l'amour que leur porte le peuple et à la peine que ressent celui-ci lorsqu'il perd son roi.

*Fue much amado en toda Espanna [...], fue mucho llannido de los espannoles, assi que algunos y ouo ques mataron por el y otros que numqua quisieron reyr ni auer alegría ninguna ni uestir panno de color*<sup>1459</sup>. (Hispan)

*E tanto que fue sabida la su muerte, començaron a llorar todos*<sup>1460</sup>. (Titus)

*Ouieron todos grand duelo et grand pesar por la su muert*<sup>1461</sup>. (Nerva)

*Fue la muerte muy llorada, et touo muy grand mingua a las yentes de su tierra*<sup>1462</sup>. (Sisebut)

*Fizieron grand duelo et grand llanto todos por el [...], e llorauan le mucho*<sup>1463</sup>. (Tulga)

*Fue ell otrossi mucho amado de todos et seruido*<sup>1464</sup>. (Réceswinthe)

La répétition du verbe « *llorar* » montre à quel point ces rois devaient être bons pour être ainsi aimés par leurs sujets. Comble de la reconnaissance, Récarède était si bon que même les mauvais l'aimaient : « *amauan le et preciauan le por ende, no tan solamiente los buenos, mas en uerdad aun los malos* »<sup>1465</sup>. Et lorsque César est assassiné, les Romains aveuglés par leur tristesse tentent de le venger en brûlant les coupables : « *quando lo sopo el pueblo de Roma, ouieron muy grand pesar por ende, et quisieran quemar el Capitolio con todos los fazedores de la nemiga* »<sup>1466</sup>. À l'inverse, lorsque le roi est mauvais, la population se réjouit de son décès, comme c'est le cas après la mort de Néron : « *quando sopieron en Roma cuemo era muerto, tan grand alegria ouo tod el pueblo, que andauan todos por la cibdat con guirlandas en las cabeças, faziendo muy grand fiesta* »<sup>1467</sup>.

Néanmoins, une conduite juste n'est pas la garantie d'un règne exemplaire, car le comportement d'un roi peut changer. C'est le cas d'Aurélien favorable aux chrétiens dans un premier temps et qui finit par lancer la neuvième grande persécution contre eux. Le cas est rapporté à plusieurs reprises dans la chronique. La construction fondée sur le substantif « *comienço* » et le verbe « *començo* » est semblable dans plusieurs récits de règne :

*En comienço del su regno mostrosse por muy mesurado*<sup>1468</sup>. (Tibère)

*Dexada la bondat que mostrara en el comienço de su regno*<sup>1469</sup>. (Caligula)

<sup>1459</sup> PCG, 10, p. 12, 47a-55a.

<sup>1460</sup> PCG, 187, p. 139, 7a-9a.

<sup>1461</sup> PCG, 191, p. 142, 21a-22a.

<sup>1462</sup> PCG, 491, p. 272, 45b-47b.

<sup>1463</sup> PCG, 503, p. 278, 26a-33a.

<sup>1464</sup> PCG, 509, p. 281, 28b-29b.

<sup>1465</sup> PCG, 477, p. 265, 19a-21a.

<sup>1466</sup> PCG, 120, p. 96, 46b-49b.

<sup>1467</sup> PCG, 178, p. 128, 35b-39b.

<sup>1468</sup> PCG, 157, p. 111, 10a-11a.

*Mostrosse por muy piadoso en el **comienço del su imperio**<sup>1470</sup>. (Néron)*  
*En el **comienço de su imperio** mostrose Domiciano por muy piadoso<sup>1471</sup>. (Domitien)*  
*En **comienço** mostrosse por fazedor de bien<sup>1472</sup>. (Commode)*  
*Avino assi que ell emperador Constante, que regnara en paz et a placer de los omnes **fasta alli, començo** a ser de malas costumbres<sup>1473</sup>. (Constant)*  
*En **comienço** de su regnado **començara** de seer bueno et de darse a bien, **començo luego** de darse a mal et a uoleza<sup>1474</sup>. (Witiza)*

Le contraste introduit par le terme « *comienço* », sous forme substantive ou verbale, permet de souligner le contraste entre les débuts positifs d'un roi et ce qu'il devient par la suite. La chronique propose aussi un autre modèle d'inconstance avec des rois qui alternent bonne et mauvaise conduite. Bien que fondée sur un autre schéma, l'inconduite n'en est pas moins patente :

*En entender las cosas et departirlas maravillosamiente se le **mudaua** el coraçon; ca **a las uegadas** era en ello much entendudo et muy sabio, **a las uezes** muy rebatoso et muy sin conseio et cuemo si no ouiesse entendimiento<sup>1475</sup>. (Claude)*  
***A las uezes** era muy cruo, **a las uezes** de grand piadat, **a oras** tan syn cuydado que no conuinie a princep<sup>1476</sup>. (Galba)*

Les expressions « *a las uegadas* », « *a las uezes* » et « *a oras* » soulignent l'instabilité de l'humeur et du comportement de ces rois qui se montrent tantôt justes, tantôt iniques sans aucun motif. Ce procédé renforce le contraste entre des débuts prometteurs et un changement désastreux et souvent funeste. La versatilité de ces rois montre une nouvelle fois leur inconséquence et prouve que la constance est une qualité qui doit être ajoutée aux vertus indispensables aux bons rois. En effet, à quoi sert d'être le meilleur des rois si ce n'est que transitoire ?

---

<sup>1469</sup> PCG, 166, p. 116, 3a-4a

<sup>1470</sup> PCG, 172, p. 121, 53b-54b.

<sup>1471</sup> PCG, 188, p. 139, 35a-36a.

<sup>1472</sup> PCG, 221, p. 155, 51b-52b.

<sup>1473</sup> PCG, 341, p. 199, 20a-24a.

<sup>1474</sup> PCG, 549, p. 304, 40a-43a. Voir p. 190-191.

<sup>1475</sup> PCG, 167, p. 119, 6a-11a

<sup>1476</sup> PCG, 179, p. 129, 41a-44a.

## Chapitre 2

### Contre-modèles : une exemplarité à rebours

Les rois exemplaires sont guidés par leur sagesse qui leur permet de se comporter en conformité avec la Loi divine. La prudence, la mesure sont des qualités essentielles, ce sont elles qui permettent de trouver le juste milieu entre couardise et témérité déraisonnable, entre libéralité et avarice, entre faiblesse et cruauté... Cependant la *Estoria de España* met aussi en scène des rois dépourvus de cette prudence et des vertus qui l'accompagnent.

Ces rois sont associés aux termes « *vicios* » et « *malas costumbres* », ainsi que « *maldad* » qui s'oppose à la « *bondat* » des rois exemplaires. Bien que le mot « *pec(c)ado* » soit peu utilisé pour désigner le comportement d'un roi, il ne fait aucun doute que les mots relevés désignent les péchés auxquels s'adonnent les rois. Les péchés capitaux rendus populaires par Grégoire le Grand à travers ses *Morales sur Job* sont au nombre de sept, la vaine-gloire, l'envie, la colère, la tristesse, l'avarice, la gourmandise et la luxure. Cette armée de péchés est dirigée par un roi, la superbe ou l'orgueil, qui est la racine de tous les maux<sup>1477</sup> et qui mène le mauvais souverain à causer le malheur de son peuple.

#### A. Les vices charnels

Les sept péchés capitaux peuvent être classés en deux catégories, les vices spirituels et les vices charnels, ces derniers regroupant le péché de gourmandise et la luxure. Nous avons déjà abordé le péché de luxure qui est au cœur du récit de la chute de l'Espagne<sup>1478</sup>. Les rois wisigoths ne sont cependant pas les seuls à se rendre coupables de luxure, la chronique dénonce aussi le comportement de certains empereurs romains. Ainsi, Caligula (empereur de 37 à 41), Néron (54-68), Vitellius (69), Commode (180-192) et Caracalla (211-217), Carin (284-285) puis le Goth Theudigisel (548-549) incarnent-ils une sexualité déviante. Les rédacteurs utilisent les expressions « *omne muy luxurioso* »<sup>1479</sup>, « *grand luxuria* »<sup>1480</sup> ou

---

<sup>1477</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 7-10.

<sup>1478</sup> Voir p. 180-202.

<sup>1479</sup> Caligula, *PCG*, 166, p. 116, 5b.

<sup>1480</sup> Néron *PCG*, 172, p. 123, 3a, Vitellius 181, p. 131, 1b et Caracalla 245, p. 159, 50b-51b.

encore « *omne que se daua mucho a mugieres, tanto que era ademas* »<sup>1481</sup> pour décrire leur comportement. Au-delà d’anecdotes plaisantes – par exemple il est raconté que Néron prenait des bains d’onguents afin de mieux satisfaire les femmes<sup>1482</sup> –, le récit centré sur ces empereurs s’attarde sur les manifestations et les conséquences de leur luxure. Caracalla épouse la femme de son grand-père<sup>1483</sup>, Néron désire sa mère<sup>1484</sup> et Caligula a des relations sexuelles avec ses sœurs avant de les tuer<sup>1485</sup>. La chronique montre donc que la luxure, poussée à l’extrême et associée à l’inceste, permet de déverrouiller les plus grands interdits moraux et légaux. Rappelons qu’au Moyen Âge, l’Église est très stricte en matière d’inceste, imposant des mariages exogamiques au septième degré<sup>1486</sup>. Un tel désir ne peut que jeter l’opprobre sur le roi qui s’en rend coupable.

Quant à Vitellius, il est incapable de faire la guerre et de se défendre tant il est affaibli par la fréquence de ses relations sexuelles « *dio todo su poder a Cecina, cabdiello de la su caualleria, et enuio lo contra [Vespasiano], et el fincosse en la cipdat, por que era muy flaco usando mucho las mugieres* »<sup>1487</sup>. L’empereur, tel un lâche, reste à l’abri dans la ville et envoie à sa place un de ses lieutenants. La concupiscence rend Vitellius incapable de remplir le devoir le plus élémentaire du roi, celui de protéger son royaume ou sa cité. Le corps de Vitellius, devenu « *flaco* », est affaibli, tandis que la luxure de Caligula est qualifiée de « *tan sin razon* »<sup>1488</sup>, ce qui montre que la concupiscence est l’ennemie de la raison, de l’esprit. En ce qui concerne Carin<sup>1489</sup> et Theudigisel<sup>1490</sup>, ils corrompent les femmes de la noblesse par des relations adultérines, déshonorant ainsi les nobles. La luxure est donc responsable d’un affaiblissement du corps et de l’esprit. Soumis à leurs plus vils instincts, les souverains en oublient leur devoir et la morale. La chronique rejoint ainsi saint Grégoire qui notait que la luxure était une inversion des rapports hiérarchiques entre l’âme et le corps<sup>1491</sup>. Ces empereurs se laissent entièrement guider par leur corps et déshonorent la fonction royale. En

<sup>1481</sup> Commode *PCG*, 221, p. 155, 42b-44b.

<sup>1482</sup> *PCG*, 174, p. 125, 5a-7a : « *con cobdicia de poder yazer con las mugieres, bannauasse en unguentes calientes et frios. E yogo con su hermana, et desi matola* ».

<sup>1483</sup> *PCG*, 245, p. 159, 50b-p. 160, 1a : « *fue omne de tan grand luxuria, que tomo por mugier a Julia, que fuera mugier de su auuelo* ». Julia était sa mère et régnait avec lui.

<sup>1484</sup> *PCG*, 172, p. 123, 40a : « *ouo muy grand sabor de yazer con su madre* ».

<sup>1485</sup> *PCG*, 166, p. 116, 16b-19b : « *tan sin razón fue la luxuria de Gayo, que yogo con todas sus hermanas, et al cabo mato las, diciendo les que se yazien con otros, et que eran en conseio de matar a el* ».

<sup>1486</sup> D. LETT, *op. cit.*, p. 95-96 et 99.

<sup>1487</sup> *PCG*, 181, p. 132, 28a-29a.

<sup>1488</sup> *PCG*, 166, p. 116, 16b.

<sup>1489</sup> *PCG*, 288, p. 174, 20a-21a : « *desfazie muchos onrrados casamientos, et forçaua las duennas* ».

<sup>1490</sup> *PCG*, 455, p. 257, 6a-10a : « *manzello, e enlixo los casamientos de muchos omnes poderosos que eran sus uasallos, faziendo les conçeieramientre nemiga con las mugieres a guisa de mal princep* ».

<sup>1491</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 231.

bafouant la loi, ils mettent en péril la société, tout comme Witiza et Rodrigue déshonorent la noblesse et le clergé et provoquent ainsi la chute de l'Espagne<sup>1492</sup>.

Quant au second vice charnel, s'il n'est pas mentionné chez les rois Wisigoths, il apparaît bel et bien chez les empereurs romains. Pour beaucoup, les empereurs débauchés s'adonnent aussi au péché de gourmandise ou de glotonnerie, c'est-à-dire à un excès de nourriture et de boisson.

À ce propos, la chronique affirme que Tibère aime beaucoup le vin, ce qui lui vaut le surnom de « *biberio mero* »<sup>1493</sup>. Claude allie le vin et la nourriture, au point de ne pouvoir se retenir : « *era omne muy comedor et muy beuedor ; e tanto que se le antoiasse, en cualquier logar comie et beuie* »<sup>1494</sup>. Néron, Galba<sup>1495</sup> et Vitellius mangent aussi trop. Néron qualifié de « *gloton* »<sup>1496</sup> passe la moitié de la journée à table<sup>1497</sup>, et Vitellius qui mange trois ou quatre fois par jour<sup>1498</sup>, organise des repas composés de deux mille poissons et sept mille oiseaux sur la table<sup>1499</sup>, une telle exagération ne manquant pas de souligner l'appétit démesuré de ce prince. La concordance des rois luxurieux et gloutons n'a rien d'étonnant si l'on en croit les Pères de l'Église pour qui les deux vices charnels vont de pair. Saint Grégoire affirme ainsi que la proximité entre le ventre et les organes génitaux explique que lorsque le premier est rempli, les seconds sont excités<sup>1500</sup>. Saint Jérôme établit le même parallèle à propos d'Adam : « *quamdiu jejunavit, in paradiso fuit; comedit, et ejectus est ; ejectus, statim duxit uxorem. Qui jejunus in paradiso virgo fuerat, satur in terra matrimonio copulatur* »<sup>1501</sup>. La frugalité et la virginité s'opposent aux excès de chère et de chair, un ventre plein rendant l'homme plus susceptible de succomber aux autres péchés<sup>1502</sup>.

---

<sup>1492</sup> Voir p. 180-202. Pour rappel, Witiza tue le père de Pelayo car il convoitait sa femme et il souille le clergé tolédan jusqu'alors exemplaire. Quant à Rodrigue, il viole la fille du comte Julien.

<sup>1493</sup> PCG, 157, p. 111, 4b-6b : « *por que amaua mucho el uino llamauan lo los jogleares por escarnio por Tiberio Nero, 'biberio mero', que quier dezir beuedor de uino* ».

<sup>1494</sup> PCG, 167, p. 119, 23b-29b.

<sup>1495</sup> PCG, 179, p. 129, 36a-37a : « *omne que comie mucho ademas* ».

<sup>1496</sup> PCG, 172, p. 123, 2a-3a.

<sup>1497</sup> PCG, 172, p. 123, 34a-35a : « *duraua la yantar desde medio dia fasta media noche* ».

<sup>1498</sup> PCG, 181, p. 131, 1b-3b : « *siempre comie tres uezes et quatro al dia, et fazie grandes yantares et grandes cenas et a menudo* ».

<sup>1499</sup> PCG, 181, p. 131, 10b-23b.

<sup>1500</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 211-212.

<sup>1501</sup> Saint JÉRÔME, *Contre Jovinien*, livre II, 2, traduit et publié par F.-Z. COLLOMBET, *Mélanges théologiques, historiques et moraux, empruntés des œuvres de Saint Jérôme*, Paris, 1842, p. 118. Traduction p. 119 : « tant qu'il jeûna, il fut dans le paradis ; quand il mangea, il fut chassé ; et chassé, il prit aussitôt une épouse. Celui qui, à jeun dans le paradis, avait été vierge, celui-là, rassasié, contracta sur la terre un mariage ». Le jeûne auquel fait référence saint Jérôme est en fait l'interdiction de consommer certaines viandes.

<sup>1502</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 199.

Comme la luxure, la glotonnerie ne concerne pas seulement l'empereur, elle entraîne des conséquences néfastes pour le royaume. Vitellius dilapide le trésor romain et oblige ceux qui le reçoivent à faire de même : « *no auie a ninguno de costar menos el guisamiento de quaraenta mil dineros de la moneda que corrie* »<sup>1503</sup>. De plus, lorsque Vespasien l'attaque, et qu'affaibli par sa sexualité débridée il reste à l'abri dans la ville, il est assailli par la peur : « *enbeudauasse tod el día, esperando qua quando uiniesse su enemigo, que lo fallassen buedo et no sintiesse la muerte* »<sup>1504</sup>. Cette peur, conséquence directe de ses vices, le pousse à boire afin d'endormir ses sens et de ne pas sentir la mort. Nous sommes loin des frères Scipion qui allaient au-devant de la mort dans une bataille qu'ils savaient pourtant perdue d'avance.

En s'adonnant à la boisson et à la bonne chère de façon excessive, Tibère dévie de son rôle : « *en uez de castigar los otros, cuemo princep deuie fazer* »<sup>1505</sup>. En effet, l'empereur passe deux journées enfermé à boire et manger avec ses amis, et finit par leur attribuer des postes haut placés qu'ils n'auraient pas dû obtenir :

*Souo una uez dos dias et una noche encerrado con Ponpeyo Flaco et con Lucio Pison, que numqua al fizo sino comer y beuer con ellos; et estando alli, dio all uno la prouincia de Siria, et all otro fizo adelantado de Roma; e la dignidat de los questores diola una uegada a un estranno, et no la quiso dar a los que la merecien por linage*<sup>1506</sup>.

Nous voyons que l'empereur, dont l'esprit est appesanti par la glotonnerie, offre aussi la dignité de questeur à un étranger au lieu de la donner à ceux à qui elle revenait naturellement en raison de leur lignage. C'est donc une habitude pour lui de distribuer les dignités sans tenir compte des mérites ou des règles qui assurent pourtant la stabilité de la Cité<sup>1507</sup>. Une nouvelle fois, un roi porte préjudice à la noblesse et au royaume tout entier en raison de ses excès.

Il apparaît donc qu'un débauché ne peut être un bon prince puisque les vices charnels brouillent son jugement et nuisent à sa capacité à gouverner. Il finit par distribuer des honneurs immérités – lésant ainsi la noblesse –, gaspille les ressources du royaume, fuit le combat, bafoue les lois. En d'autres termes, il tourne le dos à la sagesse et aux vertus indissociables de la bonne gouvernance.

---

<sup>1503</sup> PCG, 181, p. 131, 8b-10b.

<sup>1504</sup> PCG, 181, p. 132, 29a-31a.

<sup>1505</sup> PCG, 157, p. 111, 6b-7b.

<sup>1506</sup> PCG, 157, p. 111, 7b-15b.

<sup>1507</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 211.

## B. La cruauté

La glotonnerie est aussi associée à la cruauté et à l'iniquité impériale. Selon la chronique, l'absence de modération alimentaire induit une absence de modération dans les autres domaines. L'enchaînement dans la description de Vitellius apporte ainsi un éclairage intéressant : « *tan comedor era Vitellio que no podie en ninguna guisa soffrir la fambre, assi que quando yua a los sacrificios de los templos, comie pollas cozinias que fallaua por las carreras. Mataua muy de grado a quiquier por qualquiere razon* »<sup>1508</sup>. Vitellius incapable de se retenir de manger se montre d'autant plus effréné quand il s'agit de tuer.

En effet, certains rois aiment tuer et se montrent cruels, tel Vitellius qui fait preuve de « *crueza* »<sup>1509</sup>, ou Néron et Caligula qualifiés de « *cruel* »<sup>1510</sup>. Caligula est tellement mauvais que l'on reconnaît sa fille, comparée à un animal féroce, au même comportement cruel : « *era braua, [...] yua con los dedos a las caras et a los oios de los que iogauan con ella* »<sup>1511</sup>. Le portrait de la petite Julia se rapproche donc davantage de l'animal enragé que de l'enfant. Néron, désireux de voir comment Troie a brûlé, met le feu à Rome et observe d'une tour en chantant<sup>1512</sup>. Il s'amuse aussi en livrant des hommes vivants à l'un de ses amis, cannibale, afin que celui-ci les tue et les mange devant lui<sup>1513</sup>. Claude fait mettre à mort les perdants des jeux du cirque et prend plaisir à regarder leur visage quand ils expirent<sup>1514</sup>. Il trouve aussi divertissant de s'étonner de l'absence des hommes qu'il a fait assassiner : « *muchas uezes fazie un dia matar los omnes, e otro dia luego, estando a su conseio o iogando a las tablas, demandaua por ellos, et enuiaua les dezir por sus mandaderos que eran dormidores et perezosos* »<sup>1515</sup>. Ces empereurs n'éprouvent aucune compassion, bien au contraire, certains prennent même plaisir à tourmenter les familles de leurs victimes. Tibère, dont la chronique dit qu'il n'a pas connu un jour de règne sans perpétrer d'assassinats<sup>1516</sup>, interdit aux familles et amis de ceux qu'il a tués de les pleurer<sup>1517</sup>. Quant à Caligula, il oblige les parents à assister à la mort de leur(s) fils, poussant la cruauté jusqu'à faire transporter les parents malades dans

---

<sup>1508</sup> PCG, 181, p. 131, 23b-28b.

<sup>1509</sup> PCG, 181, p. 131, 1b.

<sup>1510</sup> PCG, Néron : 173, p. 124, 52a-53a, et Caligula : 166, p. 116, 5b-8b.

<sup>1511</sup> PCG, 166, p. 116, 53b-1a.

<sup>1512</sup> PCG, 175, p. 125, 24a-39a.

<sup>1513</sup> PCG, 177, p. 126, 34a-39a.

<sup>1514</sup> PCG, 167, p. 119, 11a-35a.

<sup>1515</sup> PCG, 167, p. 119, 17b-22b.

<sup>1516</sup> PCG, 157, p. 111, 24b- p. 112, 5a : « *en quanto el regno no passo dia ninguno, por fiesta que fuese, en que no matasse algun omne* ».

<sup>1517</sup> PCG, 157, p. 111, 24b-p. 112 : « *deffendie que no llorassen los parientes ni los amigos a los que el mataua* ».

un lit afin d'être sûr qu'ils assistent bien à la mise à mort<sup>1518</sup>. Après sa disparition, on retrouve dans ses coffres un grand nombre de poisons, ainsi que deux livres contenant le nom de tous ceux qu'il avait fait tuer<sup>1519</sup>. Toujours selon la chronique, Néron et Vitellius, particulièrement sadiques, proposent à des malades ayant mal à la gorge ou souffrant de fièvre de les soulager avec un remède ou de l'eau fraîche qui contiennent en réalité du poison<sup>1520</sup>. Les Claude, Néron, Caligula, et autre Vitellius font preuve d'une cruauté froide, ils se jouent de la douleur et du tourment de leur victime, tel Tibère faisant recoudre les plaies des hommes qui, apprenant qu'il voulait les tuer, ont tenté de se suicider plutôt que d'être déshonorés. Tibère s'amuse de les voir comparaître devant lui « *medio muertos* », car il ne supporte pas l'idée que l'une de ses victimes lui échappent<sup>1521</sup>. Domitien met aussi toute sa ruse au service de sa cruauté : « *a los unos fazie meter fuego por logares que no son de decir, et a los otros cortar las manos; e bien cuemo auie grand la crueza, bien assi auie grand arteria con ella por saber guisar de fazer mal a qui quisiesse* »<sup>1522</sup>.

La justice n'a donc pas sa place dans le règne de ces empereurs. Certains rendent la justice, dans le sens où ils se font juges, mais il s'agit une justice tronquée. En effet, lorsque l'on est juge et partie ou lorsque la sentence est rendue sans procès, on ne peut parler de justice. Tibère et Vitellius croient les premières calomnies venues tant que cela leur permet de condamner leurs sujets à mort, qu'ils soient coupables ou innocents<sup>1523</sup>. Les peines infligées par Tibère sont ainsi complètement disproportionnées au regard du délit : « *por qual yerro de palaura que omne dixiesse, maguer fuesse muy pequenno, luego lo judgava el de muerte* »<sup>1524</sup>. Il fait aussi enfermer deux innocents malgré les preuves les disculpant<sup>1525</sup>.

<sup>1518</sup> PCG, 166, p. 117, 1a-15a : « *mandava que uiniessen los padres a la muerte de los hijos; e a uno que se escusava una uez que era doliente, enuiol su lecho en que lo troxiessen* ».

<sup>1519</sup> PCG, 166, p. 117, 33b-45b.

<sup>1520</sup> PCG, Néron, 176, p. 125, 48b-51b : « *ell adelantado de la cibdat auie mal en la garganta, et el prometiol quel darie con que sanasse ; et diol pozon con que murio* ». Vitellius, 181, p. 131, 28b-38b : « *a uno que auie la fiebre et demandava agua fria que beuiesse, dio gela el mismo por su mano, et diol en ella pozon con que murio* ».

<sup>1521</sup> PCG, 157, p. 111, 24b- p. 112, 5a : « *una uez fizo llamar ante si a pleyto una grand companna de omnes; et una partida dellos, por que sabien que morrien, mataron se en sus casas; e los otros por tal de desfoyr la desonra et ell enxeco del pleyto, beuieron poçon por tal de se matar. E Tiberio que lo sopo, fizo atar las llagas a los feridos, et tales, medio muertos, mando los echar todos en la carcel. A los que querien morir no les dexava, ca tenie que era muy ligero tormento la muerte; onde auino una uegada que quisiera el matar a uno que auie nombre Carnullo, et matosse el ante; e Tiberio que lo sopo, dixo con grand pesar : 'Carnullo me escapo'* ».

<sup>1522</sup> PCG, 189, p. 140, 19b-24b.

<sup>1523</sup> PCG, Tibère, 157, p. 111, 24b : « *quequier quel dixiesse cada uno, todo lo creye* ». Vitellius, 181, p. 131, 28b-38b : « *solamiente quel dizien dalguno que fiziera algun mal, mataualo a menos de lo oyr* ».

<sup>1524</sup> PCG, 157, p. 111, 24b.

<sup>1525</sup> PCG, 157, p. 111, 24b : « *un gramatigo leyo un dictado en que dizie mal de Agamennon, et un escreuidor de estorias leyo una estoria en que dizie que Bruto et Cassio fueran los peores de todos los romanos, et fueron por ello acusados ant el; et maguer que mostrauan que no fizieran ellos aquellos escritos, mas que auie dias que*

Domitien fait également assassiner sans raison, « *por qualquier cosa muy rafez* »<sup>1526</sup>. Une fois de plus le déni de justice est flagrant. Si le bon roi sage est juste, le mauvais roi est inique. Ces empereurs s'opposent à la bonté, à la miséricorde des grands rois. Ainsi, alors que le peuple meurt de faim, Caligula garde la nourriture pour lui : « *muchas uezes tenie el mucho pan además, et dexaua al pueblo auer grand mengua et grand fambre* »<sup>1527</sup>.

La cruauté des empereurs est aussi dirigée contre les sages. Néron les fait brûler à Cordoue<sup>1528</sup> avant de faire tuer Sénèque et son neveu Lucain<sup>1529</sup>, et Domitien ordonne la mort de plusieurs philosophes avant de condamner à l'exil « *quantos philosophos auie* »<sup>1530</sup>. À l'inverse des rois sages qui soutiennent les différentes formes de *sapientia* et s'en inspirent, les rois iniques s'en méfient et s'y attaquent violemment.

Les empereurs se montrent tout aussi cruels envers les membres de leur famille. Claude fait tuer ses gendres<sup>1531</sup> et Aurélien ses neveux<sup>1532</sup>. Caligula tue ses sœurs et est responsable de la mort de sa grand-mère, de son frère et de son beau-père<sup>1533</sup>. Vitellius a probablement pris part à la mort de sa mère<sup>1534</sup>. Néron tue son frère, sa tante, et s'y prend à plusieurs reprises avant de parvenir à assassiner sa mère. Il tue aussi ses deux épouses successives, Octavie et Poppée, la seconde d'un coup de pied dans le ventre alors qu'elle est enceinte<sup>1535</sup>.

Les empereurs prennent aussi pour cible les nobles, ceux-là mêmes qui ont la tâche de les seconder dans l'administration de l'empire. Au lieu de s'en faire des alliés sur qui compter, tel Scipion l'Africain qui suscite l'amour de ses vassaux, les mauvais empereurs affaiblissent la noblesse sans autre motivation que l'envie, la jalousie ou la peur. Claude fait ainsi tuer trente-cinq sénateurs et trois-cents chevaliers<sup>1536</sup>, et Domitien s'attaque aux consuls et aux sénateurs<sup>1537</sup>. Vitellius, se sentant probablement menacé, fait assassiner ceux qui ont un lignage aussi haut que le sien : « *los nobles omnes que eran sus eguales de edat et de linage et que aprisieran con el de so uno, mataua los a qualquiere manera de enganno que el*

---

*fuera fechos et leydos ante Octauiano Agosto, no les ualio nada; ante los metio en prisión, et deffendio les que numqua estudiasen, et que numqua fablasen* ».

<sup>1526</sup> PCG, 188, p. 139, 32b-36b.

<sup>1527</sup> PCG, 166, p. 117, 1a-15a.

<sup>1528</sup> PCG, 173, p. 124, 33a-38a.

<sup>1529</sup> Voir p. 267.

<sup>1530</sup> PCG, 188, p. 139, 36b-53b.

<sup>1531</sup> PCG, 167, p. 119, 11a-35a.

<sup>1532</sup> PCG, 279, p. 171, 20b-23b.

<sup>1533</sup> PCG, 166, p. 116, 16b-19b et 42b-51b.

<sup>1534</sup> PCG, 181, p. 131, 28b-38b.

<sup>1535</sup> PCG, 174, p. 124, 35b-p. 125, 4a ; 176, p. 125, 23b-38b et 176, p. 126, 3a-8a.

<sup>1536</sup> PCG, 167, p. 119, 11a-35a.

<sup>1537</sup> PCG, 188, p. 139, 32b-36b.

podie »<sup>1538</sup>. Néron fait empoisonner les « *afforados* » de son royaume, tous âgés et très riches « *maguer que ellos fueran guiadores del su sennorio* »<sup>1539</sup>, c'est-à-dire malgré le rôle important que ses victimes jouent dans le royaume. Commode sacrifie des sénateurs qualifiés de « *entendudos et sabidores de todo bien* » au profit de ses amis « *malos et de malas costumbres* »<sup>1540</sup>. Ces empereurs manquent à nouveau à leurs devoirs afin de protéger leurs intérêts et ceux de leur entourage malsain, en déshonorant et assassinant une noblesse pourtant précieuse pour leurs territoires.

### C. La convoitise et la prodigalité

La relation aux biens matériels est une bonne illustration de la nécessaire mesure dont un roi doit faire preuve. En effet, si l'envie et l'avarice sont des vices, la prodigalité est aussi dommageable. La tempérance doit permettre au roi de trouver un juste milieu entre ces deux excès<sup>1541</sup>, ce qui explique que les rois qui en sont dépourvus tombent dans la convoitise ou la prodigalité, voire dans les deux.

L'envie est une « douleur provoquée par le bien des autres »<sup>1542</sup>, sa racine n'est-elle pas *in-videre*, c'est-à-dire « voir d'un mauvais œil » ou « mal voir »<sup>1543</sup> ? Saint Grégoire insiste sur la dimension sociale de ce vice<sup>1544</sup> qui fragilise les liens au sein des familles et au sein des royaumes, ce qui ne peut mener qu'au conflit et entraîner des dissensions. Le besoin de s'approprier les richesses d'autrui, celles d'autres rois ou de ses sujets, ainsi que la peur de perdre ses biens sont dans la chronique des manifestations de l'envie royale. Il faut ajouter à cela la convoitise du trône qui a permis à certains princes de s'emparer du pouvoir.

Ainsi, Tibère fait venir des rois étrangers à Rome qu'il ne laisse repartir qu'à condition qu'ils lui donnent ce qu'il veut : « *era muy cobdicioso dauer, et con la grand cobdicia que auie de llegar tesoro, enuio por muchos reyes de muchas tierras, et fizo los uenir a Roma, et no los dexo yr dende fasta quel dieron todo quanto sel quiso* »<sup>1545</sup>. Domitien, quant à lui, veut empêcher les proches d'hériter de la fortune d'un défunt afin de s'emparer de ses biens<sup>1546</sup>, « *robaua este Dominicano los bienes de los uiuos et de los muertos por cualquier*

---

<sup>1538</sup> PCG, 181, p. 131, 28b-38b.

<sup>1539</sup> PCG, 176, p. 125, 51b-3a.

<sup>1540</sup> PCG, 228, p. 156, 35b-42b.

<sup>1541</sup> Gilles de ROME, *op. cit.*, XVII, p. 153 et XVIII, p. 159.

<sup>1542</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 73.

<sup>1543</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>1544</sup> *Ibid.*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>1545</sup> PCG, 157, p. 112, 36a-41a.

<sup>1546</sup> PCG, 188, p. 139, 4b-12b.

*achaque* »<sup>1547</sup>. Néron, « *muy cobdicioso* »<sup>1548</sup>, vole aussi ses sujets afin de garantir son train de vie dispendieux : « *quando auie mucho despendido et fallecie ell auer, achacauasse a los omnes et leuaua dellos quant auien a manera de robo* »<sup>1549</sup>, et comble du vice, il n'hésite pas à voler les temples : « *tomaua de los templos las cosas preciadas que y eran: los idolos doro et de plata fundielos todos pora despender* »<sup>1550</sup>. La chronique met aussi en scène l'empereur Caligula se roulant dans ses montagnes d'or : « *tan grand sabor auie de ueer ell auer et traello entre manos, que se descalçaua muchas uegadas et andaua por los grandes montones dell oro et de la plata que tenie; et a las uegadas fazie los tender, et uolcauasse desnuyo en ellos* »<sup>1551</sup>. Au-delà de l'anecdote, il s'agit d'une image forte, celle d'un prince obnubilé par ses richesses qui perd de vue le rôle qui est le sien, c'est-à-dire la protection de son royaume et de ses sujets.

Chez certains rois, le corollaire de l'envie et de la convoitise est la prodigalité. En effet, bien que cela puisse paraître paradoxal, la prodigalité semblant peu compatible avec la convoitise, il s'avère que la prodigalité alimente l'envie. Pour pouvoir continuer de dépenser sans compter – certains rois n'ayant aucune retenue en la matière –, il faut en effet combler le déficit laissé dans les caisses. Si Othon (empereur en 69) est sobrement qualifié de « *gastador* »<sup>1552</sup>, le train de vie dispendieux de Néron suscite davantage l'intérêt des rédacteurs. Ainsi sa *philosophie* en matière de trésor est simple, il faut le dépenser : « *en ell auer dizie que no auie otro bien sino derramallo [...], numqua auie el mesura en gastar quanto podie auer* »<sup>1553</sup>. Les rédacteurs précisent la façon dont l'empereur dilapide le trésor : Néron achète des vêtements qu'il ne porte jamais deux fois, dépense des fortunes au jeu, accumule les chars, fait construire un palais colossal, garni d'or, d'argent, pierres précieuses et de marbre à profusion<sup>1554</sup>. Alarmé, le Sénat finit même par prendre des mesures drastiques :

*El senado de Roma, ueyendo cuemo este Cesar Nero echaua ell imperio a mal, **despendiendo malamiente et en malos usos todas las rendas et los aueres que ende auie**, touieron por bien de ponerle cosa sennalada pora su espesa, et de alçar ellos lo al pora adelantar ell estado dell imperio quando mester fuese, et **que el no ouiesse poder de despender mas** daquello maguer quisiesse; e por ende pusieron le cient uezes cient mil marcos pora cadanno*<sup>1555</sup>.

<sup>1547</sup> PCG, 188, 189, p. 140, 37b-47b.

<sup>1548</sup> PCG, 172, p. 123, 3a.

<sup>1549</sup> PCG, 166, p. 116, 34b-36b.

<sup>1550</sup> PCG, 166, p. 116, 37b-39b.

<sup>1551</sup> PCG, 166, p. 116, 19b-24b.

<sup>1552</sup> PCG, 180, p. 130, 5a.

<sup>1553</sup> PCG, 172, p. 123, 5b-11b.

<sup>1554</sup> PCG, 172, p. 123, 11b-36b.

<sup>1555</sup> PCG, 176, p. 125, 11b-21b.

Afin de limiter la prodigalité du prince et de protéger l'empire, la curie romaine lui impose une forme de budget ou de revenu maximum qu'il ne peut dépasser.

Caligula apparaît aussi comme un être dénaturé envers sa cité et son sexe puisqu'il ne s'habille ni comme un Romain ni comme un homme, et il porte lui aussi des vêtements couverts de pierres précieuses<sup>1556</sup>, ce que Suétone qualifie de prodigalité<sup>1557</sup>. Or, la prodigalité n'est pas un vice comme les autres puisqu'il est associé à la folie. En effet, dans les *Siete Partidas*, le prodigue est assimilé au fou à onze reprises, comme dans l'exemple suivant :

*Todo ome que fuere sabidor de derecho, o del fuero, o de la costumbre de la tierra, porque lo aya vsado de grand tiempo, puede ser Abogado por otri. Fueras ende el que fuesse menor de diez e siete años. O el que fuesse sordo, que non oyesse nada. O el loco. O el desmemoriado. O el que estouiesse en poder ageno, por rason que fuesse desgastador de lo suyo. Ca ninguno destes non deue ser Bozero por si, nin por otro*<sup>1558</sup>.

Dans la *Estoria de España*, l'envie ne se traduit pas seulement par l'envie de richesse, mais aussi par une envie de pouvoir. C'est ainsi que plusieurs des princes cités dans la chronique sont arrivés sur le trône par le biais du meurtre, c'est même l'une des caractéristiques des rois wisigoths, atteints, nous l'avons vu, de ce que la Chronique du Pseudo Frédégaire appelle *morbus Gothorum*, la maladie gothique. Le Royaume de Tolède est une monarchie élective fondée sur l'alternance du pouvoir, mais les grandes familles ont éprouvé des difficultés à accepter que ce pouvoir leur échappe après la mort d'un roi issu de leur lignage respectif. Elles ont souvent tenté de le conserver quoi qu'il en coûte, les conjurations et les meurtres étant légion<sup>1559</sup>. Selon l'historien Edward Arthur Thompson, les élections se sont rarement déroulées dans des conditions conformes aux règles, à tel point que Wamba serait le seul roi élu selon les canons du IV<sup>e</sup> Concile de Tolède censés régir la succession<sup>1560</sup>. La liste des rois assassinés étant longue, nous retiendrons ici quelques cas intéressants.

Comme la luxure et la cruauté capables de briser à la fois les liens du sang – certains rois n'hésitant pas à avoir des relations sexuelles avec des parents et à tuer des membres de

---

<sup>1556</sup> PCG, 165, p. 116, 25a-32a : « *no andaua uestido a costumbre de Roma ni a manera de omne, ni calçado otrossi; ca traye unas uestiduras pintadas, todas cubiertas de piedras preciosas, et los dedos llenos de aniellos, et las monnecas darmellas doro; et assi andaua a las uezes ante toda la yente; otras uegadas todo sirgado et en çuecos de mugieres* ».

<sup>1557</sup> SUÉTONE (auteur), Henri AILLOUD (éd. et trad.), *Vies des douze Césars*, I-III, Paris : Les Belles Lettres, 1989-1993, *Caligula*, XXXVII, p. 90.

<sup>1558</sup> *Partida III*, 6, 2. On retrouve les expressions « *desgastador de lo suyo* », « *desgastador de sus cosas* » ou « *(des)gastador de sus bienes* », *Partida III*, 11, 3 et 7 ; 13, 1 ; 23, 8 ; 29, 11 et 30, 4. *Partida V*, 4, 1 et 14, 4. *Partida VI*, 1, loi 9 et 2, 2. À propos de la folie royale, voir p. 290-297.

<sup>1559</sup> Voir p. 180.

<sup>1560</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 207.

leur famille –, et les liens maintenant le royaume, la convoitise brise aussi les barrières morales, familiales et sociales<sup>1561</sup>. La chronique condamne l'envie, une envie si forte, si injuste qu'elle pousse certains à trahir leur roi ou leur famille. Dans la *Estoria de España*, convoiter le trône ou vouloir le garder à tout prix, c'est être prêt à tout, y compris au fratricide ou à l'infanticide. L'envie n'est génératrice que de haine et de discorde. Discorde entre le roi et ses sujets, chacun oubliant où se trouve son devoir de protection ou d'obéissance, discorde au sein des familles, comme nous l'avons aussi abordé plus haut avec l'histoire des fils de Rocas, semblables à Caïn et Abel ou Jacob et Ésaü.

#### D. Le péché d'orgueil

Enfin, les vices royaux n'existeraient pas sans le péché d'orgueil ou de vaine-gloire qui est le premier et le principal péché. Le premier car c'est le péché originel qu'ont commis Adam et Ève, le principal car sans péché d'orgueil les autres péchés n'auraient pas vu le jour. Il est l'origine, il est la racine des maux affectant le monde. L'orgueil mène Adam et Ève ainsi que les habitants de Babel à leur perte. Et tout être humain naît en portant en lui ce péché que seul le baptême peut remettre<sup>1562</sup>. La Bible dit ainsi : « le principe de l'orgueil humain, c'est d'abandonner le Seigneur et de tenir son cœur éloigné du Créateur. Car le principe de l'orgueil c'est le péché, celui qui s'y adonne répand l'abomination »<sup>1563</sup>. Dans la chronique, le péché d'orgueil du roi se traduit par une vanité et un culte de la personnalité qui confinent à l'idolâtrie.

L'orgueil de ces empereurs se manifeste par exemple à travers leur volonté de faire perdurer leur nom, ce que la chronique ne condamne pas sur le principe, mais sur les moyens employés. Ainsi, Néron « *auie Nero grand cobdicia que durasse el su nombre por siempre mas no lo fazie con seso ni con recabdo* »<sup>1564</sup>. Si le postulat initial n'a rien de répréhensible, la façon dont il s'y prend l'est davantage. La chronique nous explique alors qu'il change le nom de beaucoup de lieux et de choses à son profit. Le mois d'avril devient *Neroneo* et la ville de Rome, *Neropolim*<sup>1565</sup>. À l'inverse des bâtisseurs qui donnent leur nom aux régions qu'ils ont sauvées ou aux villes qu'ils ont fondées, cet empereur aveuglé par son orgueil se

---

<sup>1561</sup> Voir p. 180-202.

<sup>1562</sup> BENOÎT XVI, *Compendium abrégé pratique officiel du catéchisme de l'Église Catholique*, Librairie éditrice vaticane et Éditions catholiques du Bénin, 2005, 258 p. 88 et 263, p. 89.

<sup>1563</sup> *La Bible...*, Si 10:12-13.

<sup>1564</sup> *PCG*, 177, p. 126, 54a-7b.

<sup>1565</sup> *PCG*, 177, p. 126, 54a-7b.

contente de s'emparer des mérites d'un autre et efface même sa mémoire en même temps qu'il l'usurpe. Commode fait de même en donnant son nom au mois de septembre, ce que les citoyens romains n'acceptent pas<sup>1566</sup>. La chronique fait en effet le *distinguo* avec des princes estimables, César et Auguste, qui eux ont mérité que leur nom soit donné à des mois de l'année<sup>1567</sup>.

De plus, selon la *Estoria de España*, Néron s'écarte des arts libéraux au profit de la peinture et du théâtre<sup>1568</sup>. Cette passion est qualifiée de « *desuergonçamiento* »<sup>1569</sup>, dans la ligne des auteurs latins et de la position de l'Église sur le sujet. À Rome, les acteurs étaient frappés d'infamie, c'est-à-dire qu'ils perdaient leurs droits politiques et une partie de leurs droits civils, et au IV<sup>e</sup> siècle, leur condition s'aggrave encore avec l'excommunication par l'Église<sup>1570</sup>. Néron se montre orgueilleux, il aime qu'on le voie<sup>1571</sup>, qu'on le flatte : « *a muchos prometie su amor porque lo loauan mucho* »<sup>1572</sup>, et il n'accepte pas que l'âge le diminue<sup>1573</sup>. Son goût pour le théâtre le pousse à se préoccuper davantage de ses instruments de musique que des préparatifs de guerre, et il emmène des femmes déguisées en homme pour se battre<sup>1574</sup>, ce qui contrevient grandement à l'ordre des choses et pervertit la guerre.

En ce qui concerne le culte de la personnalité, rappelons la réaction de Dieu lorsque les Hébreux construisent un veau en fonte : il ordonne à Moïse de tuer les idolâtres<sup>1575</sup>. De plus, l'émergence du Christianisme s'est faite à une époque de concurrence avec les polythéismes et les chrétiens refusaient de rendre un culte à l'empereur. Chez les chrétiens, le péché d'orgueil prend une ampleur nouvelle qui n'existait ni chez les juifs ni dans l'Antiquité gréco-

<sup>1566</sup> PCG, 224, p. 156, 39a-45a.

<sup>1567</sup> PCG, 224, p. 156, 40a-45a : « *mas por que era omne malo et de malas costumbres no lo tuou la yente por bien, nin quisieron que fuese adelant el su fecho; et nol prouecio cuemo a Julio nin cuemo a Octauiano, et ouo siempre el mes aquel nombre que antes ouiera* ».

<sup>1568</sup> PCG, 172, p. 121, 47b-53b : « *seyendo ninno aprisiera todas las siet artes. E des que se partio daquel estudio; fue muy sotil en assacar de suyo cosas nueuas. assi que trobaua muy de grado. et fazielo sin tod affan. E fue de pintar muy maestro a marauilla. et de fallar de nueuo muchas estrannas pinturas* ».

<sup>1569</sup> PCG, 172, p. 122, 40a-41a.

<sup>1570</sup> Christophe HUGONOT, « De l'infamie à la contrainte. Évolution du statut de l'acteur sous l'Empire romain », in Christophe HUGONOT, Frédéric HURLET et Silvia MILANEZI (éd.), *Le statut de l'acteur dans l'Antiquité grecque et romaine*, Actes du colloque de Tours 3 et 4 mai 2002, Tours : Presses universitaires François Rabelais, 2004, p. 213-240, p. 214.

<sup>1571</sup> PCG, 172, p. 122, 50a : « *por tal que lo catassen las gentes* ».

<sup>1572</sup> PCG, 172, p.122, 52b-p. 123, 2a : « *a muchos prometie su amor porque lo loauan mucho. a algunos prometiegelo cuemo por encubierta. porque lo no loauan tanto cuemo el querie* ».

<sup>1573</sup> PCG, 178, p. 127, 1a-2a : « *e la cosa de quessel mas dolie era de que enueieciera en jogleria* ».

<sup>1574</sup> PCG, 177, p. 126, 46a-53a : « *a la ora que Nero auie de yr en hueste la primera cosa de que auie cuydado. era de guisar sus carretas en que leuasse sus organos et sus estrumentos et las cosas que auie mester para su iogleria. E de fazer uestir todas sus amigas a manera de omnes et de las mostrar a ferir de segures et mayor miente a tirar dardos a manera de las amazonas* ».

<sup>1575</sup> *La Bible...*, Exode 32:7-10. Voir p. 206.

romaine<sup>1576</sup>. Les débats au sein de l'Église ont aussi été particulièrement âpres entre les iconodoules et les iconoclastes. En 730 un édit de Léon III l'Isaurien (empereur byzantin de 717 à 741) interdit le culte des images des saints, du Christ et de la Vierge, et en 754, le Concile de Hiérea durcit la position iconoclaste de l'Église. Cependant, en 787, le Concile de Nicée II, convoquée par Irène (régente de l'Empire byzantin de 780 à 790 puis impératrice de 797 à 802) rétablit la vénération – et non l'adoration – des icônes. En Occident, Charlemagne convoque en 794 le Concile de Francfort qui adopte une position intermédiaire en reconnaissant une fonction pédagogique et décorative aux images mais en refusant la prosternation. Au-delà de la question religieuse, les décisions sont aussi politiques, Charlemagne cherche à se démarquer de Byzance dont il refuse l'autorité, allant jusqu'à se faire couronner empereur, devenant ainsi l'égal d'Irène et provoquant une scission politique et religieuse définitive<sup>1577</sup>. Les récits latins relatant le culte de la personnalité des empereurs romains ne pouvaient que choquer les conceptions chrétiennes du XIII<sup>e</sup> siècle, fermement opposées à l'idolâtrie. D'ailleurs, même à Rome, la sacralisation de l'empereur de son vivant, normalement impossible<sup>1578</sup>, choque les auteurs. Caligula se fait adorer tel un dieu, fait asseoir sa fille entre les jambes de la statue de Jupiter et dit qu'elle est leur fille à tous deux<sup>1579</sup>, ou s'assoit lui-même entre les statues de Castor et Pollux dans leur temple afin de s'y faire adorer<sup>1580</sup>. Il finit par faire construire sa propre statue<sup>1581</sup> qu'il envoie à travers le monde afin qu'on lui rende un culte, y compris dans le Temple de Jérusalem<sup>1582</sup>. Cet orgueil est qualifié de « *maldat* », puisque se faire adorer comme un dieu, c'est-à-dire se considérer sur un plan d'égalité avec un dieu, représente le péché par excellence, le mal par excellence. Le schéma est le même pour Néron et Domitien qui, emportés par leur vaine-gloire, se font appeler Dieu et font ériger des statues les représentant :

*Con su maldat et con su grand orgul, mandosse llamar dios por tod el mundo*<sup>1583</sup>. (Néron)  
*Fue acresentando en si tanta soberbuia et tanta loçania, que se mando llamar Dios et Sennor de tod el mundo*<sup>1584</sup>. (Domitien)  
*Mando et deffendio muy caramiente que ninguno no fuese osado dalli delante de lo llamar por carta ni por palaura sino Dios et Sennor*<sup>1585</sup>. (Domitien)

<sup>1576</sup> C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *op. cit.*, p. 21.

<sup>1577</sup> M.-F. AUZÉPY, *op. cit.*, p. 15-30.

<sup>1578</sup> Roland AUGUET, *Caligula ou le pouvoir à vingt ans*, Paris : Payot, 1975, p. 133.

<sup>1579</sup> PCG, 166, p. 116, 25b-28b : « *faziesse a las yentes aorar por Dios, et llamauasse hermano de Jupiter; assi que una fija que auie, poniela muchas uezes entre les piernas de Jupiter, et dizie que damos era fija* ».

<sup>1580</sup> PCG, 166, p. 116, 28b-33b.

<sup>1581</sup> PCG, 166, p. 117, 17a-20a : « *tanto crecio la su maldat que se fizo fazer ymagen cuemo a dios, et enuio la por tod el mundo, et mando que la aorassen todas las yentes* ».

<sup>1582</sup> PCG, 166, p. 117, 29a-33a.

<sup>1583</sup> PCG, 174, p. 124, 30b-32b.

<sup>1584</sup> PCG, 189, p. 140, 48a-50a.

*Ponien le en el Capitolio ymagenes cuemo a Dios*<sup>1586</sup>. (Domitien)

Dans une moindre mesure, Dioclétien se fait adorer comme un dieu et porte des pierres précieuses sur ses vêtements et ses chaussures<sup>1587</sup>, Aurélien se fait faire une couronne en or et porte des vêtements cousus d'or et de pierres précieuses<sup>1588</sup> et Commode fait placer sa statue au sommet du Colysée<sup>1589</sup>. Même s'ils ne sont pas chrétiens, la vanité de ces empereurs les pousse à commettre un crime contre Dieu.

## E. Les ennemis de Dieu

Le fait de ne pas être chrétien n'est pas une excuse pour qu'un roi se comporte mal envers Dieu ou les chrétiens. En effet, nous avons vu dans le récit que plusieurs princes, bien que païens ou ariens, respectent, voire éprouvent une certaine empathie pour les chrétiens. Or, nombre d'empereurs, parfois les mêmes qui s'étaient d'abord montrés cléments envers les chrétiens, sont dépeints ensuite comme des princes sanguinaires à l'égard des adeptes de la nouvelle religion. La *Estoria de España* mentionne les dix grandes persécutions « *mas nombradas que fueron en los cristianos* »<sup>1590</sup>. Elle dresse ainsi la liste des martyrs provoqués par ces dix vagues de persécutions sous les règnes de Néron<sup>1591</sup>, Domitien<sup>1592</sup>, Trajan<sup>1593</sup>, Marc Aurèle<sup>1594</sup>, Septime Sévère<sup>1595</sup>, Maximin<sup>1596</sup>, Dèce<sup>1597</sup>, Valérien<sup>1598</sup>, Aurélien<sup>1599</sup> et enfin Dioclétien à qui la chronique attribue la plus longue liste de martyrs<sup>1600</sup>. Les trois persécutions les plus emblématiques dans la chronique sont celles menées par Néron, Dèce et Dioclétien.

---

<sup>1585</sup> PCG, 189, p. 140, 3b-6b.

<sup>1586</sup> PCG, 189, p. 140, 10b-11b.

<sup>1587</sup> PCG, 295, p. 176, 29a-41a.

<sup>1588</sup> PCG, 278, p. 171, 34a-40a.

<sup>1589</sup> PCG, 227, p. 156, 26b-28b.

<sup>1590</sup> PCG, 178, p. 126, 41b-43b. Dans un premier temps les rédacteurs mentionnent douze persécutions « *començo en Nero la primera de las doce persecuciones mas nombradas que fueron en los cristianos* », mais ils s'arrêtent à dix, ce qui correspond au chiffre retenu par Orose qui fait correspondre les dix persécutions aux dix plaies d'Égypte. Certains auteurs ont retenu des décomptes différents, mais inférieurs à dix, nous supposons donc que le chiffre douze est une erreur. Voir Christiane SAULNIER, « La persécution des chrétiens et la théologie du pouvoir à Rome (I<sup>er</sup> - IV<sup>e</sup> s.) », in : *Revue des Sciences Religieuses*, tome 58, fascicule 4, 1984, p. 251-279, notamment note 84, p. 269.

<sup>1591</sup> PCG, 178, p. 128, 40b-49b.

<sup>1592</sup> PCG, 189, p. 141, 42b-46b.

<sup>1593</sup> PCG, 193, p. 144, 15b-22b. Voir p. 244.

<sup>1594</sup> PCG, 215, p. 153, 14b-18b. La chronique ne précise pas qu'il s'agit de la quatrième persécution.

<sup>1595</sup> PCG, 238, p. 158, 39b-44b et 244, p. 159, 18b-24b.

<sup>1596</sup> PCG, 258, p. 162, 50a-54a.

<sup>1597</sup> PCG, 264, p. 166, 1a-12a, 31a-50a. La chronique ne précise pas qu'il s'agit de la septième persécution.

<sup>1598</sup> PCG, 267, p. 167, 39a-42a et 272, p. 169, 45a-10b.

<sup>1599</sup> PCG, 279, p. 171, 36b-51b. La chronique ne précise pas qu'il s'agit de la neuvième persécution.

<sup>1600</sup> PCG, 305, p. 178, 9b-p. 179, 46a.

Néron fait crucifier saint Pierre et décapiter saint Paul. Le martyre des deux apôtres appelés « *gloriosos principes de la cristiandat* »<sup>1601</sup> indignent les rédacteurs. Dèce est décrit comme particulièrement sanguinaire : « *mouio muy grand persecucion contra la cristiandat; de manera que no fallamos que fiziesse en todo el tiempo que regno ninguna otra cosa, si no matar cristianos* »<sup>1602</sup>. Dioclétien s'acharne lui aussi contre les chrétiens lors d'une répression sanglante. La phrase « *martiriaron quantos cristianos auer pudieron* »<sup>1603</sup> traduit cet acharnement, véritable tentative d'anéantissement contre le Christianisme, destiné à faire disparaître les croyants et leurs symboles, puisque les églises sont démolies et les livres brûlés.

La chronique dresse aussi d'autres listes de martyrs qui n'entrent pas dans le cadre de ces grandes persécutions mais qui contribuent à l'image négative des empereurs Commode<sup>1604</sup>, Sévère Alexandre<sup>1605</sup> (empereur de 222 à 235) – qui aurait assassiné sa propre mère devenue catholique<sup>1606</sup> –, Claude II (268-270)<sup>1607</sup>, Carus et ses fils Carin et Numérien<sup>1608</sup>, les co-empereurs Constantin II (337-340), Constance II et Constant I<sup>er</sup><sup>1609</sup>, Julien<sup>1610</sup> – qui retourne à l'idolâtrie<sup>1611</sup> et promet à ses dieux des sacrifices du sang des chrétiens<sup>1612</sup> –, ou encore Valens<sup>1613</sup> – qui a choisi de devenir arien alors qu'il était catholique<sup>1614</sup>.

Cet empereur Valens est celui que la chronique accuse d'avoir traîtreusement converti les Goths à l'arianisme<sup>1615</sup>. Valens est donc indirectement responsable des exactions commises par les Wisigoths ariens contre les catholiques. Citons comme exemple<sup>1616</sup> les rois Amalaric et Léovigilde que l'hérésie pousse à s'attaquer à un membre de leur famille. Amalaric maltraite ainsi son épouse Clothilde, la fille du roi Clovis, qui refuse de se convertir

<sup>1601</sup> PCG, 178, p. 126, 30b-40b.

<sup>1602</sup> PCG, 264, p. 165, 48b-52b.

<sup>1603</sup> PCG, 300, p. 177, 38a-41a : « *no querien aorar los ydolos; e dalli adelante se fue començando poc a poco la persecucion mas braua que numqua ante ni despues fue* », et 304, p. 178, 30a-39a : « *duro diez annos, et fue mas fuerte et mas esquiua de quantas ante fueran; assi que en los dias de la Pasqua mandaron derribar quantas yglesias por tod el mundo auie, et quemaron todos los libros que fallauan de la fe de Ihesu Cristo et martiriaron quantos cristianos auer pudieron, cuydandolos derraygar por aquesta razon* ».

<sup>1604</sup> PCG, 229, p. 157, 12a-19a.

<sup>1605</sup> PCG, 256, p. 162, 7b-12b.

<sup>1606</sup> PCG, 255, p. 162, 36a-40a.

<sup>1607</sup> PCG, 274, p. 170, 15a-23a.

<sup>1608</sup> PCG, 288, p. 174, 29a-35a.

<sup>1609</sup> PCG, 332, p. 197, 34b-40b et 346, p. 200, 5b-14b.

<sup>1610</sup> PCG, 348, p. 201, 8b-14b.

<sup>1611</sup> PCG, 347, p. 200, 40b-45b.

<sup>1612</sup> PCG, 348, p. 201, 7a-11a.

<sup>1613</sup> PCG, 355, p. 203, 40b-51b.

<sup>1614</sup> PCG, 352, p. 202, 52b-p. 203, 2a.

<sup>1615</sup> PCG, 403, p. 227, 10b-p. 228, 3a.

<sup>1616</sup> On pourrait aussi citer Athanaric, 353, p. 203, 43a-46a.

à l'arianisme<sup>1617</sup>. Quant à Léovigilde, il entre en conflit avec son fils aîné Herménégilde, converti au Catholicisme par son épouse la fille de Sigebert I<sup>er</sup> (roi d'Austrasie de 561 à 575). La colère du roi est telle, « *cayo en la yra del padre por ende et desamol mucho además et fizol mucho pesar* »<sup>1618</sup>, qu'il le fait capturer puis exécuter, faisant ainsi de lui un « *martir de Dios*<sup>1619</sup> ». Ses crimes, « *males que fizo contra la cristiandat* »<sup>1620</sup>, ne s'arrêtent pas là :

*Este Leouegildo fue omne muy cruel et muy sin piedad, et demas que era el de la secta arriana; e quando se mouio la persecucion de los cristianos, echo de la tierra a sant Leandro arçobispo de Seuilla, e a Mausona arçobispo de Merida, et a otros muchos, et tomo el pora si las rendas de las eglesias, et tollio les los priuilegios; et torno muchos a la secta de Arrio, los unos por miedo lo otros por dones et auer que les daua; e fizo batear a muchos cristianos que eran de la fe catholica otra uez, que es cosa mucho contra Dios et contra la fe, e fizo assi a los clerigos de missa como a los legos tornar de la fe derecha a la secta de la heregia; assi como fizo fazer a un obispo de Çaragoça, que auie nombre Viçent, quel tiro de la fe de Cristo et fizol seer herege. Este rey fue muy cruo escontra algunos de los suyos, ca a los que eran nobles et poderosos, si non querien tornar a la su secta, o los descabeçaua o les tomava luego los aueres, et echaua los de la tierra. Este fue el qui primero se enriquescio de los robos de las eglesias et de los cibdadanos, et fizo thesoros dello*<sup>1621</sup>.

À l'instar de Néron prenant deux des plus grands symboles du Christianisme pour cible, Léovigilde s'attaque à saint Léandre, symbole de l'Église d'Espagne et l'envoie en exil. Au travers des baptêmes ariens forcés et des persécutions qui n'ont visiblement rien à envier à celles des Romains, le roi parvient à forcer la conversion d'un certain nombre de catholiques. Il s'attaque particulièrement aux églises ainsi qu'aux nobles qu'il fait exécuter avant de s'emparer de leurs biens, afin d'accroître sa richesse, cumulant ainsi crimes envers Dieu, envie et cruauté.

## F. La folie royale ?

Si au Moyen Âge la folie peut concerner toute la société, que ce soit les hommes, les femmes, les enfants, les chevaliers, le peuple ou le clergé...<sup>1622</sup> – elle opère d'ailleurs « un nivellement social »<sup>1623</sup> car les représentations et comportements sont semblables, peu importe la catégorie sociale à laquelle appartient le fou –, elle ne peut cependant s'appliquer aux rois. En effet, selon Muriel Laharie, « l'idéologie royale qui s'est mise en place aux XI<sup>e</sup> et

<sup>1617</sup> PCG, 445, p. 251, 45b-51b.

<sup>1618</sup> PCG, 465, p. 260, 33b-46b.

<sup>1619</sup> PCG, 470, p. 262, 18b-24b.

<sup>1620</sup> PCG, 470, p. 262, titre.

<sup>1621</sup> PCG, 470, p. 262, 31b-p. 263, 2a.

<sup>1622</sup> Muriel LAHARIE, *La Folie au Moyen Âge, XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Le Havre : Le Léopard d'Or, 1991, p. 30.

<sup>1623</sup> *Ibid.*, p. 153.

XII<sup>e</sup> siècles fait que la possible folie du roi est rejetée en tant que maladie »<sup>1624</sup> qui pourrait le rendre inapte à gouverner ou qui assimilerait son image à n'importe lequel de ses sujets. À la limite, le roi peut être frappé de folie – passagère ou non – comme châtiment divin, ou être accusé d'un comportement qui l'écarte de ses devoirs, mais pas de dérèglement mental car cela porte atteinte à l'essence même de la royauté.

Cependant, cela n'empêche pas quelques rois de la chronique de présenter certains aspects de la folie au sens médiéval du terme. Le Psaume 52<sup>1625</sup> définit en effet le fou comme celui qui nie l'existence de Dieu<sup>1626</sup>, ce qui peut désigner l'athée, l'apostat, le juif et le Sarrasin<sup>1627</sup>. De ce fait, est fou celui qui ne se soucie pas de son salut<sup>1628</sup>. À partir des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, la folie est de plus en plus perçue comme ayant une origine satanique, faisant ainsi du fou un possédé, ce qui provoque une confusion entre folie et péché<sup>1629</sup>, car bien que la folie ne fasse pas partie des sept péchés capitaux, les théologiens et les artisans – en particulier sur les bas-relief des cathédrales de Paris, d'Amiens et de Chartres<sup>1630</sup> – des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, ajoutent la folie à la cohorte des péchés en l'opposant à la prudence<sup>1631</sup> ou à la sagesse<sup>1632</sup>. La vision moraliste de cette époque préfère donc envisager la faute du roi comme une folie-péché plutôt que comme une folie-maladie.

Cette folie se traduit par un dérèglement du comportement se caractérisant par l'excès ou l'insuffisance, c'est-à-dire par la perte de la mesure. Le fou cesse de boire et de manger<sup>1633</sup> ou au contraire il s'adonne à la boisson et à la gourmandise<sup>1634</sup>. Il perd la parole<sup>1635</sup> comme un animal, ou au contraire il est bavard et incohérent<sup>1636</sup>. Il peut être colérique<sup>1637</sup>, fiévreux<sup>1638</sup>,

---

<sup>1624</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>1625</sup> *Ibid.*, p. VIII.

<sup>1626</sup> *La Bible...*, Psaume 53 (52) : « L'insensé a dit en son cœur : Non plus de Dieu ! », p. 839 : la numérotation de la Bible hébraïque, suivie par notre édition, est en avance d'une unité sur celle de la Bible grecque et de la Vulgate qui réunissent les Psaumes 9 et 10.

<sup>1627</sup> M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 53, et Huguette LEGROS, *La Folie dans la littérature médiévale. Études des représentations de la folie dans la littérature des XIII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 21.

<sup>1628</sup> H. LEGROS, *op. cit.*, p. 37.

<sup>1629</sup> M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 53 ; H. LEGROS, *op. cit.*, p. 37 et 41.

<sup>1630</sup> M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 60.

<sup>1631</sup> *Ibid.*, et Jean-Marie FRITZ, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, Paris : PUF, 1992, p. 56.

<sup>1632</sup> M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 61, illustration 17 : psautier de St Louis, illustration de l'initiale D du psaume 52 qui représente deux scènes : en haut David ou saint Louis agenouillé contemplant le Christ en majesté inscrit dans une mandorle, donnant la bénédiction de la main droite et tenant le globe de la gauche ; en bas « deux personnages s'affrontent avec fougue ». L'immobilité et la sérénité sont opposées au mouvement et à la hargne.

<sup>1633</sup> *Ibid.*, p. 31 et 156.

<sup>1634</sup> J.-M. FRITZ, *op. cit.*, p. 169.

<sup>1635</sup> H. LEGROS, *op. cit.*, p. 179 et 1, p. 29.

<sup>1636</sup> *Ibid.*, p. 179 et 1, p. 159.

très agité, hargneux ou au contraire hébété<sup>1639</sup>. Il peut aussi être prodigue, ce qui peut être un vrai danger pour les grandes familles<sup>1640</sup> ou le royaume quand il s'agit du roi. Enfin, la perte de la mémoire<sup>1641</sup> empêche le fou de se souvenir de sa famille, de sa parenté, de son rang, c'est-à-dire de sa place dans le monde. Michel Zink rappelle à ce propos qu'au Moyen Âge, la mémoire est « le propre de la raison humaine, par opposition à l'instinct »<sup>1642</sup>. Car la folie éloigne du monde, comme lorsque le fou fuit vers la forêt, topique de la *fuga mundi*<sup>1643</sup>, où il retrouve un comportement primitif, animal<sup>1644</sup>. Il erre, tel un être asocial, ce qui est inconcevable au Moyen Âge où il faut être intégré à un groupe social, à une famille<sup>1645</sup>. Il oublie ou trahit sa famille et son rôle dans la société. Ce terme est par exemple déjà présent dans le *Cantar de mio Cid* dans lequel il désigne le comportement irresponsable du chevalier qui refuse les obligations de son état<sup>1646</sup>.

Cette conception de la folie n'exclut donc pas les fautes du roi dont les devoirs envers la société sont primordiaux. Le monarque est le garant de l'ordre établi, et tout manquement peut mettre tout le royaume en péril. Pour Huguette Legros « si son statut protège le roi de la folie, il peut néanmoins pécher par démesure et/ou par oubli de sa fonction ; alors, il est considéré comme "fou" »<sup>1647</sup>. Le concept de folie peut donc aussi être lié à diverses déviances sociales, à un comportement déréglé pouvant à son tour déréglé l'équilibre du royaume. Dans ces cas-là, le fou n'est pas tant celui qui perd la raison que celui qui fait preuve de démesure ou qui se montre outrecuidant envers Dieu<sup>1648</sup>, un écart s'opérant alors entre les attentes de la société<sup>1649</sup> et ses actions réelles. Les romans de chevalerie ou les chansons de geste dénoncent ainsi par exemple l'injustice, le parjure, le refus d'assistance<sup>1650</sup>, l'ambition démesurée de

---

<sup>1637</sup> J.-M. FRITZ, *op. cit.*, p. 169.

<sup>1638</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>1639</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>1640</sup> M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 245.

<sup>1641</sup> J.-M. FRITZ, *op. cit.*, p. 169 et M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 29.

<sup>1642</sup> Michel ZINK, « Révélation de la mémoire et masques du sens dans la poétique médiévale », in : *Les voix de la conscience, parole du poète et parole de Dieu dans la littérature médiévale*, Caen : Paradigme, 1992, p. 309-318, p. 309.

<sup>1643</sup> M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 159.

<sup>1644</sup> J.-M. FRITZ, *op. cit.*, p. 25.

<sup>1645</sup> M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 157.

<sup>1646</sup> Francisco LÓPEZ ESTRADA (éd.), *Poema del Cid*, Madrid : Castalia, 1999, 83, p. 60-61, 1470-1472 : « Yo me quedo aquí en Valencia, que tanto costó ganar / Pues sería gran locura, desamparar la ciudad. / Pues por heredad la tengo, en Valencia he de quedar ». Après la conquête de Valence, le Cid envoie ses hommes chercher son épouse et ses filles. Il ne peut le faire lui-même, car ce serait *locura* que de laisser la ville sans protection après les efforts déployés pour la conquérir. En tant que chevalier, son rôle est de protéger Valence, l'abandonner reviendrait donc à refuser les obligations que son état lui impose et c'est là que résiderait la folie.

<sup>1647</sup> H. LEGROS, *op. cit.*, p. 22.

<sup>1648</sup> *Ibid.*, p. 22 et 347.

<sup>1649</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>1650</sup> *Ibid.*, p. 407-408, l'auteur cite l'exemple du roi Louis dans *Raoul de Cambrai*.

conquête, le mépris de Dieu, ou encore le fait de faire passer leurs intérêts avant ceux de l'humanité<sup>1651</sup>.

Au Moyen Âge, on peut donc distinguer deux grandes acceptions<sup>1652</sup> de la folie en dehors de ce que nous qualifierions aujourd'hui de maladie mentale, le crime contre Dieu et la déviance sociale qui convergent en fait vers la notion de péché.

Alphonse X précise les manifestations et les conséquences de la folie dans les *Siete Partidas*. Comme les autres textes juridiques de l'époque, aucun titre n'est consacré spécifiquement au fou, mais il apparaît chaque fois qu'une loi peut s'appliquer différemment si le sujet est atteint de folie. Les termes *loco* – attesté à partir de 1140<sup>1653</sup> – et *locura y* apparaissent à soixante-et-onze reprises<sup>1654</sup>, dans cinquante-deux lois.

Dans trente-neuf de ces lois, ces termes désignent les personnes atteintes de folie dans le sens où elles ont perdu ou n'ont jamais eu la capacité de réfléchir. Cette inaptitude est exprimée à l'aide d'expressions telles que « *mengua de seso* »<sup>1655</sup> ou « *non aber entendimiento* »<sup>1656</sup>, mais elle ne peut pas concerner le roi ici, puisque l'idée d'un roi déficient mental n'est pas envisageable. Dans un tiers de ces lois, le fou est associé à l'orphelin, dans la moitié, il est associé à la minorité d'âge<sup>1657</sup>, et dans les trois quarts à l'amnésique (« *desmemoriado* »). Dans une moindre mesure, le fou peut aussi être associé au « *desgastador* » ou prodigue, au sourd ou au muet. Ce qui ressort, c'est que, d'une part, le fou est associé à l'incapacité : l'incapacité à raisonner, à comprendre, à se souvenir et, d'autre part, à la faiblesse : la faiblesse d'un mineur ou d'un orphelin. Ces deux infirmités ont deux conséquences : l'interdiction et la protection. D'un côté, le fou ne peut devenir chevalier, plaider devant la justice, se marier, ou encore tester. On peut en déduire qu'il est à plus forte raison interdit de trône. D'un autre côté, la loi prévoit l'obligation de s'occuper du fou : un curateur qui doit rendre des comptes peut être désigné, et une famille qui ne s'occuperait pas

---

<sup>1651</sup> *Ibid.*, p. 415-420, l'auteur cite l'exemple d'Alexandre le Grand dans le *Roman d'Alexandre*.

<sup>1652</sup> La folie peut aussi être perçue comme une forme de « véridiction », une forme de vérité sortant de la bouche du fou. En effet, dans la tradition chrétienne, bien que le fou soit dépourvu de raison, son discours « est rarement un discours du non-sens » (J.-M. FRITZ, *op. cit.*, p. 367) : au contraire, bien que naïf, il peut révéler des vérités (M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 81). Dans les romans arthuriens, le fou est persécuté pour ses paroles exactement comme les saints le sont dans les récits hagiographiques (J.-M. FRITZ, *op. cit.*, p. 282). À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, le fou peut même devenir un fou à gage à la cour d'un puissant où sa charge symbolique en fait un personnage autorisé à parler très directement au roi. Dans certaines enluminures, le Christ et le fou se regardent, « tandis que le roi assiste, respectueux ou étonné, à cet échange qui le dépasse » (M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 277).

<sup>1653</sup> J. COROMINAS, « *Loco* », *op. cit.*, p. 364.

<sup>1654</sup> *Loco* apparaît à quarante-sept reprises et *locura* à vingt-quatre reprises.

<sup>1655</sup> *Partida* III, 9, 7.

<sup>1656</sup> *Partida* I, 1, 21 et *Partida* VII, 1, 9.

<sup>1657</sup> Tantôt fixée à 25 ans, tantôt à 14 et tantôt à 10 ans et demi.

d'un parent fou serait privée d'héritage. Si les *Siete Partidas* s'occupent de la protection du fou face à la justice des hommes et face à la justice de Dieu, cette protection ne peut s'appliquer au roi. Il n'est en effet pas concevable que le roi ne soit pas responsable de ses actes ou qu'il est besoin d'un curateur pour gérer les affaires du royaume !

De plus, sur les cinquante-deux lois mentionnant la folie, les treize autres ne renvoient pas directement au fou mais à ce que peut représenter la folie dans la société, comme par exemple la désobéissance d'un chevalier à la guerre<sup>1658</sup>, le fait de déshonorer Dieu<sup>1659</sup> ou le roi<sup>1660</sup>, la corruption de femmes honnêtes<sup>1661</sup> ou encore la colère irraisonnée<sup>1662</sup>. D'après le droit, peut donc être qualifié de folie tout ce qui contrevient à l'ordre établi de la société et ce qui se rapporte aux péchés. Le prince qui s'en rend coupable mérite donc l'opprobre.

Dans la *Estoria de España*, les termes *loco* ou *locura* apparaissent à vingt reprises<sup>1663</sup>. Le fou y apparaît opposé au sage dans le couple topique *sabio/loco*<sup>1664</sup>, même si dans deux cas, celui qui est traité de fou est en fait le sage. En effet, ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas voir la vérité et la sagesse là où elles se trouvent inversent les rôles et font du sage le fou afin de se protéger de ce qui les effraie, la mort ou leur propre ignorance. Ainsi, les Troyens traitent Rocus de fou lorsqu'il leur annonce leur fin prochaine<sup>1665</sup>, et les serviteurs tyriens font de même face à la sagesse, inaccessible pour eux, de l'un de leurs seigneurs<sup>1666</sup>. Les hommes se moquent de ceux dont ils ne comprennent pas la sagesse. La folie désigne aussi les hérésies, celles des Almujuces<sup>1667</sup>, des manichéistes<sup>1668</sup>, des dieux romains<sup>1669</sup>, des ariens<sup>1670</sup> ou des musulmans<sup>1671</sup>. Enfin, la folie peut aussi désigner les attitudes qui vont à l'encontre des règles de la société et la mettent en danger, précisément lorsque des soldats causent la mort de leur roi<sup>1672</sup>, qu'un père tente de déposer son fils<sup>1673</sup>, qu'un duc se rebelle contre son roi<sup>1674</sup>, ou

---

<sup>1658</sup> *Partida* II, 23, 27, et 23, 18.

<sup>1659</sup> *Partida* II, 4, 4.

<sup>1660</sup> *Partidas* II, 14, 2 et *Partida* III, 20, 10.

<sup>1661</sup> *Partida* VII, 9, 5.

<sup>1662</sup> *Partida* II, 8, 8.

<sup>1663</sup> *Loco* apparaît à trois reprises et *locura* à dix-sept reprises.

<sup>1664</sup> *PCG*, Prologue, p. 3, 22b-24b et 14, p. 14, 22b- 25b.

<sup>1665</sup> *PCG*, 11, p. 13, 14a.

<sup>1666</sup> *PCG*, 50, p. 32, 13b.

<sup>1667</sup> *PCG*, 14, p. 14. Peuple de magiciens. À propos de leur origine, voir p. 117.

<sup>1668</sup> *PCG*, 281, p. 172, 20b-21b. Religion fondée par le prophète Mani au III<sup>e</sup> siècle et qui sépare le monde entre la lumière et les ténèbres.

<sup>1669</sup> *PCG*, 316, p. 185, 50a et 318, p. 188, 17a.

<sup>1670</sup> *PCG*, 403, p. 228, 3a.

<sup>1671</sup> *PCG*, 493, p. 274, 16a-17a.

<sup>1672</sup> *PCG*, 340, p. 199, 2a. Le terme « *sandio* » qualifie celui qui tue le roi Theudis 453, p. 255, 39b et 41b.

<sup>1673</sup> C'est le cas de Maximien qui tente de déposer son fils Maxence au IV<sup>e</sup> siècle, *PCG*, 308, p. 180, 37b.

<sup>1674</sup> C'est le cas de du duc Paul qui se rebelle contre le roi Wamba au VII<sup>e</sup> siècle, *PCG*, 513, p. 284, 6b ; 522, p. 292, 26a ; 523, p. 292, 20b.

encore lorsqu'un seigneur ne punit pas celui qui doit l'être<sup>1675</sup>. La conception alphonsine de la folie, qu'elle soit historiographique ou juridique, rejoint donc la codification que le Moyen Âge en donne dans la littérature, la théologie et le droit.

Il est frappant de constater que nombre des comportements des mauvais rois se rapprochent de la définition de la folie, bien qu'ils ne soient pas désignés comme tels. Néanmoins, malgré le nombre élevé de rois cruels, luxurieux, imprudents... que la *Estoria de España* nous transmet, les rois n'y sont jamais directement accusés de folie<sup>1676</sup>, quoique disent les sources, notamment les empereurs Caligula et Néron que l'historiographie latine a dépeints comme des fous furieux<sup>1677</sup>.

Quel traitement réserve alors la chronique à la folie royale si celle-ci ne peut être nommée expressément ? Les historiographes latins sont d'accord sur la folie<sup>1678</sup> de Caligula et sur son origine : une maladie qu'il aurait contractée environ six mois après le début de son règne<sup>1679</sup>. Même Lucas de Tuy parle de folie pour Caligula<sup>1680</sup>. Il est donc presque certain que les ateliers d'Alphonse X avaient connaissance de cette maladie, d'autant que chez Suétone, la mention de la folie se situe au milieu d'un chapitre, entre deux passages que la chronique recopie presque mot pour mot<sup>1681</sup>. Le fait que ni la folie ni la maladie qui l'aurait causée ne soient mentionnées par l'historiographie castillane ne saurait donc être un hasard, et l'on peut en déduire que le roi ne peut être explicitement traité de fou. Cependant, beaucoup d'éléments tendent à insinuer que les empereurs Caligula et Néron, ainsi que bien d'autres étaient bel et bien des fous dans le sens médiéval du terme.

Par exemple, la *Estoria de España* n'affirme pas que Caligula est fou, mais les éléments de son portrait physique et moral indiquent bien qu'il se conduit comme tel. En effet, les motifs développés correspondent aux acceptions du fou : le péché et la déviance sociale. De plus, certains détails de son portrait font écho aux attributs du fou au Moyen Âge :

*Muy grand de cuerpo, et de color amariello; pero el cuerpo era feo, ceruiz et las piernas muy delgadas, e las quexadas et los oios encouados, e la frente ancha et toruada, el cauello auie ralo, et en somo de la cabeça no auie ninguno, et esso que auie, era todo espeluzrado [...]. E la*

---

<sup>1675</sup> PCG, 188, p. 139, 29b-31b : Domitien « *dizie por ende muchas uezes que loco era el sennor que no castigaua los mezcladores* ».

<sup>1676</sup> En dehors de Rodrigue jugé responsable de la chute de l'Espagne (PCG, 557, p. 310, 17b), mais on comprend qu'il s'agit d'un cas à part.

<sup>1677</sup> Ce sont essentiellement Dion Cassius, Suétone, Sénèque et Philon d'Alexandrie qui ont décrit la folie de ces empereurs à travers leurs œuvres.

<sup>1678</sup> SÉNÈQUE (auteur), Pierre MARÉCHAUX (éd. et trad.), *La constance du sage*, Paris : Payot et Rivages, 2004, XVIII, 1, p. 92 ; SUÉTONE, *op. cit.*, *Caligula*, L, p. 100.

<sup>1679</sup> Roland AUGUET, *op. cit.*, p. 55 et 164.

<sup>1680</sup> *Chronicon Mundi*, I, 106, p. 98, 22 : « *tantam prorupit uesaniam* ». *CM trad.*, p. 117 : « *tanta locura* ».

<sup>1681</sup> SUÉTONE, *op. cit.*, *Caligula*, L, p. 100-101 ; PCG, 165, p. 116.

*cara auie la por natura espantosa et oscura, et faziela aun mas por maestria, ca se cataua en ell espeio et punnaua de la componer de gestos much espantosos*<sup>1682</sup>.

La rareté de ses cheveux, son attrait pour la lune<sup>1683</sup> qui est réputée causer la folie<sup>1684</sup>, sa prodigalité dont le Moyen Âge se méfie autant que l'époque romaine<sup>1685</sup>, sont autant de signes de sa folie. Néanmoins, nous ne pensons pas qu'il faille chercher dans la chronique une réelle volonté physiognomonique, cette « science » héritée de l'Antiquité gréco-romaine et des Arabes et de nouveau connue en Occident à partir du XII<sup>e</sup> siècle. Selon cette théorie, le corps serait l'expression de l'âme, en d'autres termes, l'aspect extérieur serait le reflet de la bonté ou de la noirceur intérieures<sup>1686</sup>. Malgré les correspondances du portrait de Caligula avec les attributs de la folie ou encore ce commentaire à propos de Maximien : « *la aspereza del so engenno et la braueza del so coraçon mostrauala en la cara que auie muy sannuda et much esquiuua* »<sup>1687</sup>, ces portraits ne nous semblent pas significatifs compte tenu du fait que seuls quelques empereurs<sup>1688</sup> sont décrits physiquement et qu'il n'y a pas de schéma d'exposition unique<sup>1689</sup>. Quoi qu'il en soit, en méprisant, souillant, déshonorant l'aristocratie, le peuple, les dieux romains et Dieu, Caligula s'écarte complètement de ses devoirs d'empereur.

Ainsi, dans la *Estoria de España*, pas plus que dans les autres sources médiévales, la folie du roi ou du gouvernant ne semble être explicitement envisagée ou envisageable. Cependant, si le terme est prudemment évité, le récit n'en décrit pas moins les effets. Dans la *Estoria de España*, Alphonse X se conforme à l'idéologie médiévale concernant le fou, en même temps qu'il élabore dans les *Siete Partidas* un cadre juridique pour les cas de folie. L'impossibilité de parler explicitement de folie à propos d'un souverain entraîne l'élaboration de stratégies du discours qui tendent à l'évoquer de façon indirecte et détournée. Ainsi, en utilisant les topiques littéraires, théologiques, juridiques et iconographiques de la représentation de la folie, l'historiographe dépeint les effets néfastes de la folie des princes, tout en évitant d'utiliser à leur encontre les termes de folie ou de fou. La chronique, tout en respectant ses sources et autorités, essentiellement Suétone et Sénèque, effectue donc une réappropriation de l'histoire antique afin, d'une part, de s'adapter à la vision médiévale de la

<sup>1682</sup> PCG, 165, p. 116, 7a-20a. Voir M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 155.

<sup>1683</sup> PCG, 166, p. 116, 39b-42b.

<sup>1684</sup> M. LAHARIE, *op. cit.*, p. 124-125.

<sup>1685</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>1686</sup> Voir J.-M. FRITZ, *op. cit.*, p.37, et surtout Anne-Marie LECOQ, « PHYSIOGNOMONIE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne].

<sup>1687</sup> PCG, 290, p. 175, 10a-14a.

<sup>1688</sup> PCG, César (117, p. 92, 47b-p. 93, 28a, 24b-26b et p. 94, 45a-26b) ; Claude (167, p. 119, 36b-47b) ; Néron (172, p. 121, 40b-47b) ; Galba (179, p. 129, 30a-36a) ; Othon (180, p. 129, 50b-52b) ; Domitien (188, p. 140, 1a-9a) et Maximien ( 290, p. 175, 10a-14a).

<sup>1689</sup> Le portrait de Claude se situe à la fin de son règne, celui de Néron au début et celui de Domitien au milieu.

folie et, d'autre part, de conforter par une exemplarité à rebours la conception de la royauté véhiculée par l'ensemble de l'œuvre d'Alphonse X : une royauté sacralisée et donc intangible.

## G. Les conséquences de l'inconduite royale

En faisant l'exact opposé de ce que font les bons gouvernants, les rois cruels provoquent les réactions inverses. Les bons s'attirent l'amour de leurs hommes, tel Hispan conquérant l'Espagne, alors que les mauvais rois suscitent le désamour de leurs sujets. C'est ainsi qu'Aurélien s'attire les foudres de ses hommes : « *mato muchos de los nobles omnes de la cibdat, et dio sentencia de muerte contra muchos otros [...], et fue mui cruel en matar las yentes, assi que lo desamaron todos* »<sup>1690</sup>. Le lien entre amour politique et bonté se fait encore plus fort au regard de la corrélation entre cruauté et désamour. Les crimes de ces princes les détournent même de leurs amis qui, même s'ils ne participent pas directement à la conjuration, ne leur viennent pas en aide lorsque la révolte éclate. C'est le cas pour Néron et Galba à qui tous tournent le dos<sup>1691</sup>.

Conscients de leur inconduite, les empereurs ressentent d'ailleurs de la peur, une peur incontrôlée et incontrôlable, à la mesure de leurs crimes. Un épisode du règne de Caligula est à ce propos particulièrement éclairant. Inquiet à l'idée que ceux qu'il a expulsés puissent prier pour sa mort, il décide de tous les faire abattre<sup>1692</sup>. Dans le même esprit les rédacteurs associent explicitement la cruauté de Domitien à sa peur : « *fue con miedo muy cruel* »<sup>1693</sup>. Claude, qualifié de « *tan medroso* »<sup>1694</sup>, vit aussi dans la peur d'être assassiné, à tel point qu'il se fait toujours escorter pour se rendre au palais ou pour manger. Il va jusqu'à faire fouiller le lit des malades à qui il rend visite. Il est si craintif qu'il envisage même d'abandonner le pouvoir. Tibère<sup>1695</sup> et Caligula<sup>1696</sup> ont une peur irrationnelle de l'orage, « *miedo sin medida* »

---

<sup>1690</sup> PCG, 279, p. 171, 20b-24b.

<sup>1691</sup> Néron, PCG, 178, p. 128, 2a-3a : « *ni uinieron los amigos, ni tornaron los mandaderos* » et Galba, 179, p. 129, 17b-20b : « *fue grans marauilla que ni quisieron uenir en su ayuda aquellos por que ell enuiara, nil ayudaron los que estauan con el* ».

<sup>1692</sup> PCG, 166, p. 117, 1a-15a : « *una uez fizo llamar uno que fuera desterrado, et preguntol que fazie quando estaua en desterramiento; et el dixol que oraua por la muerte de Tiberio, que lo desterrara, et por el que fuesse rey. E cuemo quier que lo aquel dixiesse por losenia, cyudo el que assi orauan por su muerte los que el desterrara, et fizo los todos matar por las insulas o estauan* ».

<sup>1693</sup> PCG, 188, p. 139, 1b.

<sup>1694</sup> PCG, 167, p. 119, 39a-53a.

<sup>1695</sup> PCG, 157, p. 112, 31a-35a : « *auie del trueno grand miedo sin medida; cada que uey el cielo annublado, numqua estarie sin corona de laurer en la cabeça, et esto por quel fazien entender que numqua el rayo firie en ramo de laurer* ».

<sup>1696</sup> PCG, 166, p. 116, 33b-37b : « *quando oye algunos truenos pequennos, auie muy grand miedo et enuoluie la cabeça con el manto; et quando los grandes, calle dell estrado y escondiesse so el lecho* ».

pour le premier, et « *muy gran miedo* » pour le second. Pour se protéger Tibère se coiffe d'une couronne de laurier et Caligula enfouit la tête dans sa cape ou se cache sous son lit. Encore une fois, l'image du prince courageux est plus qu'écornée. Le mauvais prince se caractérise davantage par sa couardise que par son courage.

Néanmoins, bien que la peur irrationnelle de certains rois rende leur conduite ridicule et risible, elle n'en est pas pour autant complètement injustifiée. Si les *Siete Partidas* protègent le fou considéré comme faible et incapable de comprendre, les princes ne sont ni des faibles ni des innocents. Le comportement mauvais, dangereux, littéralement nocif pour le royaume et ses habitants de certains princes trouve parfois son terme dans la réponse sans appel de ceux qu'ils ont tyrannisés : la révolte et la mort.

En effet, si l'on examine les règnes de Marc Aurèle, Commode ou Gallien, les conséquences de leur conduite vont au-delà d'eux-mêmes et provoquent des maux plus grands qui touchent l'Empire. Les habitants ne s'y trompent pas et attribuent ces infortunes au comportement des empereurs. Regardons ce que les rédacteurs écrivent à propos de Marc Aurèle, Commode ou encore Gallien :

*Sopieron las yentes de las tierras las grandes pestilencias que uinieran en tierra de Roma et los destruymientos que auie recebido ell imperio*<sup>1697</sup>. (Marc Aurèle)

*Por las grandes maldades que ell emperador Comodo auie en si, touieron las yentes que todas las pestilencias que en la tierra uinien, todas eran por los sus merecimientos*<sup>1698</sup>. (Commode)

*Echo se a vicio et a folgar et a usar de todas malas costumbres, no auiendo cuidado del estado dell imperio que començaua a yr a mal de muchas guisas*<sup>1699</sup>. (Gallien)

Les « *pestilencias* » causées par ces princes attisent le ressentiment et la haine des Romains qui finissent par se soulever. Les révoltes contre l'empereur, manifestées par le verbe « *alçar* » et dans une moindre mesure par « *leuantar* », sont nombreuses au cours du récit. La chronique les attribue systématiquement aux nombreux péchés du prince. La description des malheurs que provoquent Marc Aurèle et Gallien sont suivis des mêmes conséquences : « *alçaron se por ende contrall emperador* »<sup>1700</sup> et « *se alçauan muchas tierras contral sennorio de Roma, et tollieron le las rendas et los pechos et nol quisieron obedecer* »<sup>1701</sup>.

---

<sup>1697</sup> PCG, 217, p. 153, 49b-53b.

<sup>1698</sup> PCG, 225, p. 156, 50a-54a.

<sup>1699</sup> PCG, 270, p. 168, 12a-18a.

<sup>1700</sup> PCG, 217, p. 153, 49b-53b. À propos de Marc Aurèle.

<sup>1701</sup> PCG, 270, p. 168, 12a-18a. À propos de Gallien.

L'envie de Tibère finit par offenser sérieusement les provinces qui se révoltent : « *con la grand cobdicia que en si auie, despechaua mucho las tierras; et por esta razon alçaron se muchas prouincias all imperio de Roma, de guisa que numqua despues fueron suyas* »<sup>1702</sup>. Les vexations imposées par l'empereur provoquent une rébellion puis la perte des territoires qui se sont sentis offensés. Le schéma est identique avec Néron. Ses exactions provoquent des révoltes et la perte de territoires : « *con las grandes cruexas et con estas desmesuras dell emperador Nero, començaron a bollecer entressi por se leuantar contral sennorio de Roma* »<sup>1703</sup>, ou encore : « *e las tierras que eran so el sennorio de Nero, quando uieron cuemo fazie el mal su fazienda, alçaronse todas* »<sup>1704</sup>. Les rédacteurs établissent aussi un lien direct entre le meurtre des sénateurs par Néron et la perte des provinces : « *mato otrossi muchos senadores ; e perdio muchas prouincias del sennorio de Roma* »<sup>1705</sup>. Il en ressort donc que certains empereurs, non seulement incapables de protéger leur empire, ne parviennent qu'à provoquer son morcellement.

Dans d'autres cas, les maux qui résultent du comportement du prince sont si grands que les sujets le tuent pour endiguer les calamités qui les touchent. Ainsi Gallien rendu responsable des malheurs de Rome finit-il par être assassiné : « *tanto se dio alli a malas costumbres, et a yr por su talente, non se castigando por los quabrantos que auie passados et por los males que ueye en la tierra, que lo mataron por y* »<sup>1706</sup>. Il en va de même pour Carin : « *por estos fechos tales perdio ell imperio* »<sup>1707</sup>, ou pour Maximien, en révolte contre Constantin « *a grand derecho recibio tal muerte omne tan cruo et tan cobdicioso et sin uerdad* »<sup>1708</sup>. Vitellius, qui a envoyé ses hommes se battre à sa place par peur, finit par être vaincu par Vespasien qui lui réserve une mort honteuse qu'il n'aurait pas connue s'il s'était battu, c'est-à-dire s'il ne s'était pas adonné au péché<sup>1709</sup>. Et que dire de Valens, rendu responsable de la conversion des Goths, brûlé par ces mêmes Goths<sup>1710</sup> ? Chez les Goths justement, de nombreux meurtres de rois sont attribués à leur mauvaise gouvernance<sup>1711</sup>.

---

<sup>1702</sup> PCG, 157, p. 113, 43a-47a.

<sup>1703</sup> PCG, 173, p. 124, 7a-13a.

<sup>1704</sup> PCG, 178, p. 126, 43b-45b.

<sup>1705</sup> PCG, 174, p. 125, 8a-9a.

<sup>1706</sup> PCG, 272, p. 169, 41a-45a.

<sup>1707</sup> PCG, 288, p. 174, 25a-26a.

<sup>1708</sup> PCG, 310, p. 181, 14b-16b.

<sup>1709</sup> PCG, 181, p. 132, 32a-12b.

<sup>1710</sup> PCG, 355, p. 204, 4a-7a.

<sup>1711</sup> À propos du tyrannicide, voir p. 330-334.

La mort de Thorismond, bien qu'ourdie par ses frères, résulte aussi de son comportement « *brauo* »<sup>1712</sup>. Théodisclé est assassiné par les nobles pour mettre fin à sa luxure qui déshonorait leurs épouses<sup>1713</sup>, et Agila est tué lorsque les Goths se rendent compte qu'il est responsable des conflits qui les opposent et que le fait qu'il soit roi met tout le royaume en danger : « *quando uieron que non murien sus yentes por al si non por la desavenencia que auien entre si mismos, temiendosse que uernien los romanos sobrellos et que perderien la tierra de Espanna por esta razon, mataron entonces a Agila* »<sup>1714</sup>. Théodoric II, l'un des frères conspirateurs de Thorismond, monté sur le trône, est à son tour assassiné par un autre de ses frères, Euric, « *assi cuemo el matara a Turismundo su hermano mayor* »<sup>1715</sup>, c'est-à-dire que Théodoric II reçoit un juste châtement en réponse à son fratricide. Le roi Wittéric, qui a tué l'innocent Liuva II, est assassiné à son tour « *assi como el matara al rey Luyba, que era ninno et sin culpa et que numqual fiziera por que* »<sup>1716</sup>, et Vimara, qui a assassiné son frère Fruela, est tué « *por uengança dell hermano* »<sup>1717</sup>.

Parfois, la réponse aux péchés des princes provient du Ciel. Ainsi le mal causé par Dèce provoque des maladies terribles : « *por este mal que ellos fazien, uino muy grand pestilencia de enfermedades* »<sup>1718</sup>. Les persécutions que mène Marc Aurèle (**A**) à l'encontre des chrétiens provoque maladies, guerres, tremblements de terre et invasion de sauterelles<sup>1719</sup>. La chronique précise aussi que tant que les chrétiens priaient pour Rome tout était pour le mieux, mais lorsque les empereurs (**B**) ont commencé à les persécuter, les conséquences pour l'Empire ont été terribles<sup>1720</sup>. Comme le montre le tableau ci-dessous, les malheurs provoqués par les crimes des princes s'apparentent aux calamités que l'on trouve dans la Bible, particulièrement les plaies d'Égypte, avec la mention des sauterelles et de la maladie qui touche chaque maison.

---

<sup>1712</sup> PCG, 416, p. 237, 54b-p. 238, 7a.

<sup>1713</sup> PCG, 455, p. 257, 5a-15a : « *quando esto uiron los altos omnes des regno, iuraron de todos contra ell et prisieron le en la cibdad de Seuilla, o seye comiendo, et dieron en el grandes feridas, de manera quel mataron* ».

<sup>1714</sup> PCG, 458, p. 258, 15a-20a.

<sup>1715</sup> PCG, 423, p. 241, 40a-42a.

<sup>1716</sup> PCG, 481, p. 267, 35a-38a.

<sup>1717</sup> PCG, 600, p. 343, 43a-45a.

<sup>1718</sup> PCG, 264, p. 166, 12a-13a.

<sup>1719</sup> PCG, 216, p. 153, 26b-41b.

<sup>1720</sup> PCG, 265, p. 166, 21b-31b.

<p><b>A.</b> « <i>Por la persecucion que los emperadores fazien en los cristianos, uino tan grand pestilencia en toda la tierra, que destruyo muchas prouincias et mayormientre quebranto toda la tierra de Italia [...], eran muy grandes las guerras [...]. E a todas partes tremie la tierra, et destruyense por y muchas cibdades. Et auinien los rios et fazien muy esquiuos dannos en muchos logares. La lagosta era tanta que destruye los panes et todos los otros fruytos</i> »<sup>1721</sup>.</p>	<p><b>Les sauterelles (huitième plaie) :</b>  « Elles couvrirent toute la surface du pays et le pays fut dévasté. Elles dévorèrent toute l’herbe du pays et tous les fruits des arbres qu’avait laissés la grêle ; rien de vert ne resta sur les arbres ou sur l’herbe de champs, dans tout le pays d’Égypte »<sup>1722</sup>.</p>
<p><b>B.</b> « <i>El imperio de Roma que solie ante seer much onrado, et quel yua bien en todos sus fechos por las oraciones que los santos cristianos fazien por el, e desque començaron los malos sennores a mouer las persecuciones contra ellos et atormentallos de muchas guisas, fue todauia mal all imperio. Assi que aquel anno no finco ninguna prouincia de Roma ni ninguna cibdat ni casa ninguna en que tan grand pestilencia no cayesse, que adur escapo y omne uiuo</i> »<sup>1723</sup>.</p>	<p><b>La mort des premiers-nés (dixième plaie) :</b>  « Au milieu de la nuit, Yahvé frappa tous les premiers-nés dans le pays d’Égypte, aussi bien le premier-né de Pharaon qui devait s’asseoir sur son trône, que le premier-né du captif dans la prison et tous les premiers-nés du bétail. [...] il n’y avait pas de maison où il n’y eût pas un mort »<sup>1724</sup>.</p>

Dans la Bible, ces calamités sont provoquées par Dieu dans le but de faire pression sur Pharaon afin qu’il permette aux Hébreux de recouvrer leur liberté, ou en d’autres termes, qu’il cesse ses exactions à l’encontre du Peuple Élu. La même dynamique s’applique dans la chronique : les cataclysmes touchent les Romains en réponse aux mauvais traitements qu’ils infligent parfois aux juifs mais surtout au nouveau Peuple Élu. Encore une fois, l’on note que la punition et la Providence sont des notions clés de la *Estoria de España*. Les calamités sont une manifestation providentielle signalant que quelque chose est déréglé dans le royaume, l’empereur en l’occurrence. Si la conduite du prince ne change pas, et elle ne change pas, une intervention divine plus contondante se profile alors, infligeant une punition définitive et sans retour possible.

Caligula se montre injuste envers Petronius (gouverneur de Syrie de 39 à 42), qui ne veut pas obliger les juifs à installer et à adorer sa statue dans le Temple de Jérusalem. Alors qu’il est sur le point de faire tuer son légat, l’empereur est assassiné, et voici ce que les rédacteurs écrivent à propos de sa mort : « *ordenolo Dios dotra manera [...]. E assi fue, ca ell emperador Gayo fazie muchos males, et tenie en coraçon de fazer muy mayores* »<sup>1725</sup>. Dèce

<sup>1721</sup> PCG, 216, p. 153, 26b-41b.

<sup>1722</sup> *La Bible...*, Exode 10:15.

<sup>1723</sup> PCG, 265, p. 166, 21b-31b.

<sup>1724</sup> *La Bible...*, Exode 12:29-30.

<sup>1725</sup> PCG, 166, p. 117, 29a-38b.

est tué « *por juyzio de Dios por quanto mal ello fizieron a los critianos* »<sup>1726</sup>. La huitième grand persécution orchestrée par Valérien provoque aussi la colère divine : « *fue tan fuerte et tan esquiua, que por la grand crueldat della ouo el Nuestro Sennor Ihesu Cristo a tomar grand uengança dell imperio de Roma* »<sup>1727</sup>, ou encore : « *por la uertud del Nuestro Sennor Ihesu Cristo, que quiso tomar uengança dell emperador Valeriano por quanto mal fiziera en los sus sieruos* »<sup>1728</sup>. La répétition de l'expression « *tomar uengança* » est significative, l'empereur doit sa fin à la vengeance divine. Bien qu'il n'y ait pas d'expression équivalente à propos de la fin d'Amalaric, on peut aussi voir dans sa mort une intervention divine. Il maltraite en effet son épouse parce qu'elle est catholique et finit par être tué par Childéric Ier (roi de Paris de 511 à 558 et d'Orléans de 524 à 558), le frère de cette dernière, venu à son secours<sup>1729</sup>. Quant à Julien, redevenu païen il promet à ses dieux de leur sacrifier du sang de chrétiens pour obtenir la victoire, ce que Dieu ne permet pas : « *mas el Nuestro Sennor, que guardo siempre los sus amigos, ordenolo dotra guisa* ». Il est tué par saint Mercure revenu d'entre les morts<sup>1730</sup>.

\*\*\*

Dans la *Estoria de España*, Alphonse X stigmatise nombre de princes pour leur comportement en lien avec les péchés capitaux d'orgueil, d'envie et d'avarice, de luxure, de colère et de gourmandise, ainsi qu'à la folie, car « qui veut donc être ami du monde, se rend ennemi de Dieu »<sup>1731</sup>. La construction d'une contre-exemplarité royale, ou d'une exemplarité à rebours, se fait en miroir de l'éloge des bons princes. En effet, les critères sont finalement essentiellement les mêmes que ceux sur lesquels se fondent l'éloge, ils sont simplement inversés, dans une sorte de symétrie malveillante. Ainsi, les vertus et la Sagesse s'opposent-elles aux péchés. Pour le bon prince il n'y a qu'une voie, celle de la Sagesse, tracée par la mesure qui lui permet de s'écarter des excès. Si la tempérance et la mesure poussent les uns à

<sup>1726</sup> PCG, 264, p. 166, 28a-30a.

<sup>1727</sup> PCG, 267, p. 167, 40a-46a.

<sup>1728</sup> PCG, 268, p. 167, 19b-26b.

<sup>1729</sup> PCG, 445, p. 251-252. Dans une autre version, 559, p. 314, 40a-41a, il est assassiné par ses vassaux.

<sup>1730</sup> PCG, 348, p. 201, 11a-7b.

<sup>1731</sup> *La Bible...*, Jc 4:4. Ce verset est repris par Gilles de ROME dans plusieurs chapitres, *op. cit.*, I, I, 6, p. 30 « *que no conviene al rey de poner su bienandanza en las delectaciones carnales* », 7, p. 35 : « *el rey no debe poner su bienandanza en las riquezas temporales* », 8, p. 40, « *no conviene al rey de poner su bienandanza en las onrras mundanales* » et 9, p. 45, « *como el rey no debe poner su bienandanza en fama ni en vanagloria del mundo* ».

se montrer justes et font d'eux de grands guerriers, l'intempérance et la démesure poussent les autres à l'iniquité et à la lâcheté. Les uns sont de bons chrétiens et les autres sont des persécuteurs sanguinaires. Les uns sont abstinentes et les autres s'adonnent aux vices de la chair. Les uns sont humbles et les autres se font adorer tels des dieux vivants. Les uns sont miséricordieux et les autres sont iniques, cruels et ne se servent de leur position qu'à des fins personnelles. Oublieux de leur devoir de protection envers le royaume et leurs sujets, ils appliquent un modèle de gouvernance exclusivement fondé sur leur bénéfice personnel et leurs plaisirs. Cette conduite les disqualifie dans leur rôle et leur fait mériter l'opprobre et le châtement divin. La seule conséquence possible des vices chez les rois est la perte du contrôle sur eux-mêmes et *in fine* sur leur royaume. Les conclusions des rédacteurs à propos de Geisalic (roi de 507 à 511), qui n'est certes pas le roi le plus important, sont représentatives de cette dynamique : « *perdio despues por esta razon la onrra et el sennorio del regno* »<sup>1732</sup> et plus loin : « *perdio primeramientre la onrra del regno, como dixiemos ya, et despues la uida* »<sup>1733</sup>. La sentence est sans appel, le roi pécheur ne peut que perdre l'honneur, la vie et son royaume. Tel un vade-mecum ou un guide illustré des dangers qui guettent le prince s'il s'adonne au péché ou oublie où est son devoir, la *Estoria de España* assume le rôle d'un Miroir du prince. La chronique avertit en effet le prince des conséquences de sa démesure. Les portraits dépréciatifs permettent d'une part de construire un contremodèle et de montrer le chemin qu'il ne faut pas suivre et, d'autre part, renforcent les modèles positifs qui se retrouvent d'autant plus valorisés et mis en lumière par leur dissemblance avec les mauvais rois. Le contraste entre les deux types de gouvernance, saisissant, favorise la préhension et aide le lecteur à prendre la mesure de ce que doit être un bon roi.

---

<sup>1732</sup> PCG, 439, p. 248, 48b-p. 249, 1a.

<sup>1733</sup> PCG, 440, p. 249, 43a-46a.



Quatrième partie

**Identité du pouvoir et pouvoir de l'identité**



Nous l'avons vu, la *Estoria de España* définit l'Espagne et met en mots les vertus et les crimes royaux qui rendent compte de l'idéal royal du Roi Sage. Ce faisant le récit historiographique construit également une image de la société et du royaume qu'il nous faut à présent analyser. En effet, l'histoire de l'Espagne ne se réduit pas à une définition du territoire et au portrait moral du prince idéal. Ces éléments, bien qu'essentiels, ne suffisent pas à construire une image complète du royaume. Outre le lieu où s'exerce le pouvoir royal, la terre est aussi un espace de rencontre entre les différents acteurs du royaume et où l'on peut observer le rôle qui est dévolu à chacun.

La mise en scène des relations entre le roi, la noblesse et le clergé au sein du royaume devrait faire émerger une image du pouvoir, ou plutôt une succession d'images, à divers moments du récit, c'est-à-dire en synchronie. S'agissant d'un récit des origines, la sélection d'une certaine mémoire plutôt que d'une autre, propose, nous semble-t-il, une vision du pouvoir à travers le temps, en diachronie. L'étude en diachronie et en synchronie des manifestations du pouvoir et des évocations du passé que construit le récit des origines, devrait nous permettre de mettre au jour ce que furent, selon le Roi Sage, les fondements du pouvoir ainsi que l'essence, l'identité même de l'Espagne.

En effet, si Alphonse X met bien en histoire la mémoire de l'Espagne, il s'agit de sa conception de la mémoire, et il convient donc de se demander de quelle mémoire il s'agit, et *in fine*, de déterminer si l'idéal qui apparaît dans le récit des origines correspond au modèle historiographique dont le souverain se veut le continuateur ou s'il s'en éloigne au contraire.

# Chapitre 1

## Le gouvernement de l'Espagne

Dans son œuvre juridique Alphonse X développe une conception organiciste du pouvoir, ainsi définie dans les *Siete Partidas* :

*Los santos dixeron que el rey es puesto en la tierra en lugar de Dios para cumplir la justicia e dar a cada uno su derecho. E porende lo llamaron **corazon e alma del pueblo**. Ca assi como yaze el alma en el corazon del ome, e por ella biue el cuerpo, e se mantiene, assi en el rey yaze la justicia que es vida e mantenimiento del pueblo de su señorío. E bien otrosi **como el corazon es uno e por el reciben todos los otros miembros unidad, para ser un cuerpo**, bien assi todos los del reyno, maguer sean muchos, porque el rey es, e deue ser uno, por esso deuen otrosi ser todos unos con el, para seruirle, e ayudarle en las cosas que el ha de fazer. E naturalmente dixeron los sabios que **el rey es cabeça del reyno**, ca assi como de la cabeça nascen los sentidos por que se mandan todos los miembros del cuerpo, bien assi por el mandamiento que nasce **del rey, que es señor e cabeça de todos los del reyno**, se deuen mandar a guiar, e auer un acuerdo con el, para obedescerle, e amparar, e guardar, e acrescentar el reyno: **onde el es alma e cabeça, e ellos miembros**<sup>1734</sup>.*

*Cabeça del Reyno llamaron los Sabios al Rey, por las razones que de suso son dichas, e a los omes nobles del Reyno pusieron como **miembros***<sup>1735</sup>.

Dans ces lois, le roi est clairement défini comme étant la tête, l'âme et le cœur du royaume, tandis que ses sujets sont les membres de ce corps. Cette théorie est, on l'a vu, influencée par le *Policraticus*<sup>1736</sup> de Jean de Salisbury et par saint Thomas d'Aquin<sup>1737</sup>, deux auteurs qui ont élaboré le même type de métaphore organiciste. La même définition est présente dans le *Fuero Real*, doublée cette fois d'une explication religieuse.

*Nuestro señor Dios Jesucristo ordenó primeramente la su **corte en el cielo**; e puso a sí **cabeza e comenzamiento de los angeles e de los arcangeles** : et **quiso e mandó quel amasen e quel guardasen como a comenzamiento e guarda de todos**. Et despues desto fizo el omne a la manera de su corte. Et como a sí avie puesto cabeza e comienzo, puso al ome la **cabeza en sono del cuerpo**, e en ella puso razon e entendimiento de como se devan guiar los otros miembros, e como deban servir e **guardar la cabeza mas que a si mismos**. E desí ordenó la **corte terrenal** en aquella misma guisa, e en aquella manera que era ordenada la suya en el*

---

<sup>1734</sup> Partida II, 1, 5.

<sup>1735</sup> Partida II, 9, 6.

<sup>1736</sup> Alexander MAREY, « El rey, el emperador, el tirano: el concepto del poder e ideal político en la cultura intelectual alfonsina », *Cuadernos de historia del derecho*, 21, 2014, p. 229-242, p. 234 : « Juan de Salisbury en el texto del *Policraticus*, citando a Plutarco, afirma que el príncipe ocupa el lugar de la cabeza de su república mientras que el senado tiene el papel del corazón de ella (*Policraticus*, V.6 : *Sequitur ut eius imitantes vestigia de membris reipublicae dispiciamus. Dictum est autem principem locum obtinere capitatis, et qui solius mentis regatur arbitrio*) ».

<sup>1737</sup> *Ibid.*, p. 240. Voir aussi Péter MOLNÁR « Saint Thomas d'Aquin et les traditions de la pensée politique », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 69, 2002, p. 67-113.

*cielo, e puso el rey en su logar cabeza e comenzamiento de todo el pueblo, asi como puso a sí cabeza e comienzo de los angeles e de los arcangeles*<sup>1738</sup>.

Cette loi développe une comparaison entre la cour du Seigneur et la cour des hommes. Jésus est la tête, le commencement même de sa cour céleste. Or, le monde d'en bas a été créé en symétrie du monde d'en haut, donc la cour royale est organisée comme la cour céleste. À partir de ce syllogisme, le lecteur doit déduire qu'à l'image du Christ, le roi est la tête de son royaume.

Néanmoins, la *Estoria de España* qui n'est pas un traité de politique, ne définit pas explicitement ce qu'est un royaume, ni les relations que doivent entretenir le roi avec les différents états de son royaume, ni le rôle spécifique de chacun. La chronique n'est pas plus un manuel de gouvernement ou d'organisation de la société qu'elle n'est un manuel de bonne conduite royale. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas d'éléments à partir desquels le lecteur puisse tirer, extraire presque, un certain nombre d'observations sur la noblesse, le clergé, le peuple et le roi, le rôle de chacun et leurs relations. Grâce à l'éclairage apporté par l'idéal politique alphonsin une lecture politique de la *Estoria de España* est possible.

## **A. Le Roi, l'Espagne et les nobles**

### **a. Les mots pour dire la noblesse**

Dans la chronique, les termes « noble » et « nobleza » dérivés du latin *nobilis*, et attestés respectivement en 1184 et entre 1220 et 1250<sup>1739</sup>, désignent essentiellement la qualité honorable d'une personne, d'une action ou d'un objet et non exclusivement le groupe social. Un homme noble possède de grandes qualités morales et c'est par contamination que le terme « noble » finit par désigner le groupe le plus honorable du royaume. Ainsi *noble* n'est utilisé comme substantif qu'à trois reprises dans la chronique ; utilisé comme adjectif il désigne aussi bien une chose<sup>1740</sup>, une ville<sup>1741</sup>, une bataille<sup>1742</sup>... qu'un homme. L'expression « noble(s) omne(s) » désigne ainsi la noblesse<sup>1743</sup>, parfois le roi<sup>1744</sup> et entre en concurrence

---

<sup>1738</sup> *Fuero Real* I, 2, 2.

<sup>1739</sup> J. COROMINAS, « Noble », *op. cit.*, p. 415.

<sup>1740</sup> *PCG*, 11, p. 13, 4a : « lauores » ; 56, p. 38, 44a : « sepulcro » ; 57, p. 38, 50b : « bodas » ; 70, p. 51, 43b : « cosas » ; 105, p. 82, 30a « fechos »...

<sup>1741</sup> *PCG*, 10, p. 12, 42a-43a : « Caliz » ; 55, p. 37, 10a ; 58, p. 39, 38a ; 59, p. 40, 14a et 59, p. 42, 32a : « Carthago »...

<sup>1742</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 7a-8a.

<sup>1743</sup> *PCG*, 12, p. 13, 15b.

<sup>1744</sup> *PCG*, 80, p. 58, 24a ; 164, p. 115, 51a-52a ; 172, p. 122, 36b.

avec d'autres formules qui renvoient à des fonctions militaires, civiles ou simplement à un groupe social élevé.

Parmi les fonctions militaires, les termes « *cabdiello* », « *caualleria* » sont les plus utilisés. Le « *cabdiello* », du latin *caput*, la tête, est le chef militaire qui représente le roi et dirige l'armée dans un territoire donné. Il est parfois combiné avec « *caualleria* » : « *cabdiello de la/su caualleria* ». On retrouve aussi « *alf(i)erez* », qui n'apparaît que trois fois et renvoie à un rang inférieur dans l'armée, et « *duc* » qui désigne surtout les ducs de Cantabrie Ranosindo, rebelle au temps de Wamba, ainsi que les pères de Pelayo et d'Alphonse I<sup>er</sup>. « *Duc* » semble ici avoir conservé le premier sens romain de charge politique et militaire d'une région frontalière, mais n'est employé que pour l'époque des Wisigoths. La *Estoria de España* mentionne aussi plusieurs « *condes* », notamment le comte Julien, fonction inférieure à celle de duc dans l'armée des Wisigoths. Dans les chapitres concernant les Romains, les rédacteurs utilisent le mot « *adelantado* » qui désigne un chef civil et militaire représentant du pouvoir central.

D'autres fonctions semblent davantage politiques et civiles. C'est le cas des sénateurs et consuls romains : « *eran llamados cort los senadores et los consules* »<sup>1745</sup>. L'« *alcalde* » est quant à lui associé à l'administration et à la justice. Ainsi le traître Paul est jugé par les « *alcaldes del palacio* »<sup>1746</sup> et les musulmans nomment des « *alcaldes* » pour récolter l'impôt des chrétiens<sup>1747</sup>.

Cependant, la noblesse n'est pas qu'une fonction, elle s'obtient aussi par la naissance. Ainsi l'on retrouve, bien que très rarement, le « *fijo dalgo* » ou « *fidalgo* » parfois associé à « *linnage* », qui témoigne de la haute naissance, comme dans le cas du roi Wamba ou du traître Julien :

Wamba « *era omne bien fidalgo et del meior linnage de los godos* »<sup>1748</sup>.

Julien « *era un grand fidalgo, et uinie de grand linnage de partes de los godos* »<sup>1749</sup>.

Dans le premier cas il s'agit de glorifier le roi Wamba qui est un parangon de vertus, alors que dans le second cas la haute lignée permet de renforcer la faute de la trahison, tant du

---

<sup>1745</sup> PCG, 167, p. 118, 51a-52a.

<sup>1746</sup> PCG, 523, p. 292, 40b-42b : « *por mandado de los altos omnes et de los alcaldes del palacio que estauan en iuyzio* » et 523, p. 293, 12a-14a : « *todos los ricos omnes et los altos sennores et los alcaldes del palacio dieron por iuyzio et por sentencia* ».

<sup>1747</sup> PCG, 564, p. 319, 23a-26a : « *los moros pusieran sus alcaldes en cada logar que cogiessen las rendas et los tributos de los omnes* ».

<sup>1748</sup> PCG, 513, p. 283, 36b-38b.

<sup>1749</sup> PCG, 554, p. 307, 35b-37b.

roi à l'égard du noble dont il viole la fille, que du noble à l'égard du roi et du royaume. Le mot « *uassallo* » est aussi très présent dans la chronique, mais il fait indifféremment référence au noble dépendant de son suzerain qu'au peuple entier soumis à un roi étranger comme les Goths qui étaient les vassaux des Romains. Ici ce terme ne suppose aucune fonction particulière, mais implique les devoirs d'obéissance et de loyauté inhérents à la vassalité.

La chronique utilise aussi d'autres expressions qui ne se réfèrent pas exclusivement à des fonctions particulières mais plutôt au groupe social le plus élevé du royaume, il s'agit de « *alto(s) omne(s)* », « *omne(s) onrado(s) / onrados omnes* », « *omne(s) bueno(s)* », « *mayoral(es)* », et « *ric(os) omne(s)* ».

### ***Alto omne***

L'expression « *alto(s) omne(s)* » apparaît pour désigner les prétendants de la fille d'Hispan décrits comme « *reyes y altos omnes* »<sup>1750</sup> ainsi que certains Wisigoths. Dans le premier exemple, l'expression désigne clairement une haute position sociale, tout comme lorsque les rédacteurs qualifient le futur roi Égica de « *alto omne* »<sup>1751</sup>. Dans ces deux cas, l'expression reste générale et indique une position sociale et non une fonction. Dans la majorité des occurrences, les « *altos omnes* » du Royaume de Tolède sont dotés d'une double fonction politique, celle de cooptation et de destitution plus ou moins légale du roi, et celle de représentants du roi. Ainsi, ce sont eux qui élisent le roi Theudis, ce sont eux qui se liguent contre le roi Theudigisel et encore eux qui, aux côtés du primat Quiricus (Julien de Tolède en réalité), déposent le roi Wamba suite à son empoisonnement. Les « *altos omnes* » participent aussi au procès du traître Paul et aux Conciles de Tolède où l'on suppose qu'ils représentent et assistent le roi. L'expression « *altos omnes* » est alors accompagnée de la précision « *del palacio (del rey)* »<sup>1752</sup> ou « *de su regno* »<sup>1753</sup>.

### ***Omne onrado***

Dans la chronique l'expression « *omne(s) onrado(s)* » ou « *onrados omnes* » désigne toujours un groupe, sauf lorsqu'elle est employée au singulier où elle peut désigner un homme en particulier : Tharcus, le beau-père du roi Rocas<sup>1754</sup>, ainsi qu'Énée<sup>1755</sup>, Scipion<sup>1756</sup> et

<sup>1750</sup> PCG, 10, p. 11, 18b.

<sup>1751</sup> PCG, 539, p. 300, 23b-25b.

<sup>1752</sup> PCG, 505, p. 279, 20a-21a ; 508, p. 281, 24a-25a ; 509, p. 281, 7b-8b.

<sup>1753</sup> PCG, 548, p. 304, 20a-22a.

<sup>1754</sup> PCG, 12, p. 13, 46a.

<sup>1755</sup> PCG, 59, p. 42, 2a.

<sup>1756</sup> PCG, 64, p. 48, 8a-9a.

César<sup>1757</sup>, héros romains s'il en est. Au pluriel, elle désigne une haute position sociale, la plupart du temps sans précision. Par exemple la chronique dit ceci à propos de Scipion après la prise de Carthage : « *a Magon enuiol preso a Roma con otros omnes onrados que prisiera en la batalla y en la uilla* »<sup>1758</sup>. On voit ici que les « *omnes onrados* », dont certains ont probablement un rôle important, représentent davantage un groupe social qu'une fonction précise. D'ailleurs les rédacteurs expliquent ce que sont ces « *omnes onrados* » :

*E destas dos batallas e de las otras que oyestes que auie uencido annibal. enuio a affrica tres moyos de sortijas doro que fueran sacadas de los dedos de los senadores e de los otros omnes onrados de Roma que matara. Ca en aquel tiempo non traye ninguno sortija doro si non fues omne de grand cuenta e sennor de caualleros*<sup>1759</sup>.

Ils peuvent être sénateurs ou occuper une fonction militaire (*sennor de caualleros* est ici l'équivalent de *cabdiello*), mais pas nécessairement, en tout cas, ils sont « *omne de grand cuenta* », c'est-à-dire que ce sont des hommes de rang élevé. Comme les « *altos omnes* », ils accompagnent les rois aux Conciles. En effet, il est dit de « *todos los onrados omnes de la corte* »<sup>1760</sup> qu'ils assistent aux côtés de l'Empereur Constantin et de sa mère Hélène à une disputation entre chrétiens et juifs, puis toujours aux côtés de Constantin ils sont présents lors du Concile de Nicée I<sup>1761</sup>.

### **Omne bueno**

Les « *omnes buenos* » font partie de la classe sociale la plus élevée. À Carthage par exemple, ils refusent une aide financière à la reine Didon<sup>1762</sup>, ce qui prouve que leur position sociale fait qu'ils sont autorisés, ou plus sûrement qu'ils se sentent autorisés, à opposer un tel refus à leur souveraine. Néanmoins, il s'agit d'une expression ambiguë puisqu'elle peut aussi désigner la qualité humaine sans que cela indique une position sociale. Voyons cet exemple où « *bueno* » donne un double sens à l'histoire :

*Una uez auino que un omne bueno a su muerte dexo su fijo pequenno en guarda de un so amigo, a pleyto que si el ninno muriessa, que heredasse aquel que lo auie en guarda todos sos bienes. E ell omne malo, con cobdicia de heredar lo suyo, matolo a pozon*<sup>1763</sup>.

<sup>1757</sup> PCG, 5, p. 8, 30b-31b.

<sup>1758</sup> PCG, 30, p. 22, 5a-7a.

<sup>1759</sup> PCG, 22, p. 18, 11a-19a.

<sup>1760</sup> PCG, 318, p. 189, 9a-10a.

<sup>1761</sup> PCG, 319, p. 191, 39a-40a.

<sup>1762</sup> Voir p. 318-319.

<sup>1763</sup> PCG, 178, p. 127, 31a-37a.

Ici l'on peut penser que l'homme est important car il est riche, mais en même temps « *omne bueno* » s'oppose à « *omne malo* » dans une perspective morale.

### **Mayoral**

Le terme « *mayoral(es)* » formé sur le superlatif absolu « *mayor* » désigne aussi un groupe social. À la suite d'une victoire, Scipion fait vendre les captifs, sauf les « *mayorales* » et la chronique explique son choix de cette façon : « *fueras ende los mayorales que non quiso equalallos con los otros* »<sup>1764</sup>. On ne sait pas quelle est la fonction précise de ce groupe mais on déduit qu'il s'agit d'une classe supérieure puisque Scipion ne veut pas qu'ils soient traités comme les autres vaincus. Ici le terme « *otros* » n'est pas précisé, mais à deux autres reprises « *mayorales* » s'oppose à « *menores* », les uns représentant clairement une élite, tandis que les autres seraient le peuple. Dans la première opposition, les *menores* sont en désaccord avec les *mayorales* : « *llegando, recibieron le muy bien los mayorales et los otros omnes buenos, et querien le coger en la cibdat. Mas leuantosse el pueblo de los menores contra el* »<sup>1765</sup>. Dans le second exemple, les *mayorales* et les *menores*, bien que désignés séparément suivent le mauvais exemple du roi Witiza : « *daua [...] exemplo a sus ricos omnes et a los mayorales de los godos [...] e otrossi los menores del pueblo* »<sup>1766</sup>. Néanmoins, le *mayoral* peut remplir une fonction à la cour, car à deux reprises le mot désigne ceux qui accompagnent ou représentent le roi dans les Conciles de Tolède : les « *mayorales de su regno* »<sup>1767</sup> et les « *mayorales del palacio* »<sup>1768</sup>. On note que la formule est la même que pour les « *altos omnes* » qui assistent aux Conciles et qui sont appelés « *altos omnes del palacio* » et « *altos omnes de su regno* », ce qui indique que « *mayorales* » et « *altos omnes* » sont le plus souvent synonymes.

Le terme « *mayorales* » renvoie aussi au commandement, civil ou militaire. En effet, ce mot désigne ceux à qui Pompée délègue son autorité en son absence : « *pues que ouo Ponpeyo assessegadas las Espannas, dio les por mayorales, et a quien catassen por sennores en logar del, a estos dos sos fijos* »<sup>1769</sup>. S'agissant de ses fils, on devine que « *mayoral* » désigne un représentant du seigneur qui devient lui-même seigneur en son absence comme l'indique la proposition « *quien catassen por sennores en logar del* » et qu'il peut s'agir d'un

---

<sup>1764</sup> PCG, 66, p. 50, 11b-12b.

<sup>1765</sup> PCG, 84, p. 61, 47a-50a.

<sup>1766</sup> PCG, 549, p. 304, 13b-18b.

<sup>1767</sup> PCG, 497, p. 276, 10a.

<sup>1768</sup> PCG, 499, p. 276, 25b-26b.

<sup>1769</sup> PCG, 78, p. 56, 33b-36b.

membre de la famille du dit seigneur. L'expression « *mayorales de las naues* »<sup>1770</sup> indique qu'un commandant de flotte est aussi qualifié de « *mayoral* ». César fait assassiner les « *mayorales* » de ses ennemis car ils sont responsables des révoltes et des résistances de leur peuple respectif ; les rédacteurs précisent par exemple que « *los mayorales leuataron las guerras* »<sup>1771</sup>. La ville de Lisbonne est abandonnée à Rémismond (roi des Suèves de 459 à 469) par Lusidio, décrit comme « *un cibdadano que y moraua que era el mayoral della* »<sup>1772</sup>. Être « *mayoral* » ne signifie pas pour autant être légitime, puisque le traître Paul qui se rebelle contre le roi Wamba est qualifié de « *mayoral de los otros* »<sup>1773</sup>, ce qui renvoie surtout ici à la fonction de commandement militaire.

D'autres termes formés sur la racine « *mayor* » apparaissent également dans la chronique et désignent une fonction politique. En effet, le Sénat est ainsi défini : « *el consejo de los mayores omnes, a que llamauan senado* »<sup>1774</sup>.

### ***Ric omne***

Hormis lorsqu'il s'agit de l'empereur Antonin le Pieux, décrit comme « *ric omne* » à cause de ses richesses<sup>1775</sup>, ce qui introduit le même d'ambiguïté que pour « *omne bueno* », les autres occurrences de « *ric omne* » désignent un groupe social, probablement caractérisé par sa richesse, mais qui occupe une position particulière dans le royaume. Rappelons que c'est sous ce nom que sont désignés les nobles dans les *Siete Partidas* dans la loi qui leur est consacrée et qui s'intitule « *Quales deuen ser los Ricos omes, e que deuen fazer* »<sup>1776</sup>. En Castille, les « *ricos omnes* » sont le plus groupe social qui réunit lignage, patrimoine et charges politiques à la cour du roi<sup>1777</sup>.

La *Estoria de España* désignent donc ce que nous appelons aujourd'hui la noblesse au moyen de nombreuses expressions qui font référence au groupe social d'un point de vue général ou à des fonctions civiles, politiques ou militaires plus précises. De primer abord cette diversité lexicale ne permet pas d'appréhender précisément le rôle et les devoirs de la noblesse et seule l'analyse des divers épisodes mettant en scène « *altos omnes* »,

---

<sup>1770</sup> PCG, 53, p. 35, 2a-3a.

<sup>1771</sup> PCG, 87, p. 63, 12b-13b.

<sup>1772</sup> PCG, 423, p. 241, 23a-24a.

<sup>1773</sup> PCG, 525, p. 294, 28a.

<sup>1774</sup> PCG, 70, p. 52, 10a-11a.

<sup>1775</sup> PCG, 210, p. 152, 3b-4b.

<sup>1776</sup> Partida II, 9, 6.

<sup>1777</sup> J. VALDEÓN BARUQUE, *Alfonso X...*, p. 89.

« *mayorales* » ou « *ricos omnes* »... devrait nous permettre de comprendre quels étaient, selon la vision alphonsine, les devoirs de la noblesse, ses relations avec le roi et par là-même son influence sur le royaume.

### **b. La noblesse idéale**

Dès le début de la chronique, le rôle des subalternes du prince est précisé : que ce soit sur le champ de bataille, dans les provinces lointaines ou dans la Cité, ils doivent obéir. Ainsi lorsqu'Hercule a quitté le sud de la Péninsule pour poursuivre sa conquête de l'Espagne, il a donné des ordres, en l'occurrence édifier une statue à son image et construire Séville. Lorsqu'il revient, ses ordres ont été exécutés : « *fuesse pora Guadalquiuir, al logar o mndara fazer la imagen, e fallola erizada e plogol mucho. Desi fue adelant, alli o mandara fazer la uilla sobre los palos, e pusol nombre Hyspalis, e mandola cercar de muro e de torres* »<sup>1778</sup>. La statue a été érigée, et la ville aussi puisqu'il lui donne un nom et la dote d'une enceinte. Le même Hercule qui fonde des villes au gré de ses conquêtes, ordonne à ses hommes de s'y installer. En effet, si nous avons mis en évidence<sup>1779</sup> que c'est au roi que revient le pouvoir et le devoir de fondation, il a tout de même besoin de ses sujets pour peupler ses villes.

*Una gran partida de la gente que el traye fueron de Galacia, e mandolos poblar alli, e por esso fue llamada aquella tierra Galizia*<sup>1780</sup>.

**Poblo** una cibdat, al pie de Moncayo, *dunas yentes que uinieran con el de Grecia : los unos eran duna tierra que dizien Tiro, los otros dotra que dizien Ausona, e por esso pussso nombre a la uilla Tirasona*<sup>1781</sup>.

**La poblo** [Esperia] *daquellas yentes que troxiera consigo*<sup>1782</sup>.

Dans le récit l'onomastique fonctionne comme indice et preuve du passé, alors le fait que certains groupes aient donné leur nom aux villes ou régions fondées (*Galacia* > *Galizia*, *Tiro* et *Ausona* > *Tirasona*...) indique que les compagnons d'Hercule lui ont obéi et se sont bel et bien installés dans ces régions. Hercule ne rencontre aucune résistance, il ordonne et ses hommes s'exécutent. Le contraste avec l'époque de rédaction de la chronique est intéressant. Alphonse X qui d'une certaine façon a refondé Séville<sup>1783</sup>, a distribué beaucoup de terres afin de repeupler la ville, de lui donner un nouvel essor, de lui redonner vie, tout en affermissant

---

<sup>1778</sup> PCG, 7, p. 10, 23a-28a.

<sup>1779</sup> Voir p. 99-131.

<sup>1780</sup> PCG, 7, p. 10, 5a-8a.

<sup>1781</sup> PCG, 8, p. 10, 27b-32b.

<sup>1782</sup> PCG, 8, p. 10, 55b-56b.

<sup>1783</sup> Voir p. 132-137.

les positions chrétiennes dans le sud de la Péninsule dans la perspective de la poursuite de la Reconquête. Malheureusement, beaucoup de ces colons ne sont pas restés à Séville, ou parfois ne s’y sont même jamais rendus en raison des dangers liés à la guerre, de la révolte mudéjar et des Mérinides. Certains de ceux à qui il a donné des terres ou des maisons les ont revendues et sont repartis ou ne sont même jamais venus<sup>1784</sup>. Bien que plusieurs facteurs aient concouru à cette désertion, les difficultés et très sûrement les déceptions éprouvées par le Roi Sage dans son entreprise contrastent avec l’obéissance avec laquelle chacun se soumet aux ordres d’Hercule.

Plus loin dans le récit, il est rapporté que quand les frères Scipion sont acculés et qu’ils préfèrent aller à la mort plutôt que perdre leur honneur<sup>1785</sup>, ils convainquent leurs soldats de les suivre jusque dans la mort :

*Antes que ouiessen la batalla, fablaron los Cipiones con los romanos, e dixieron que se menbrassen de la postura que auien entre si, y esta era atal que desde entrasen en batalla ningun romano non se dexasse prender, mas que en todas guisas uenciessen o muriesse; y ellos fizieron lo assi que lidiaron muy ferament<sup>1786</sup>.*

Scipion l’Africain, fils et neveu des deux consuls Scipion, convainc quant à lui les Romains de participer à l’effort de guerre. En effet, l’argent manquant pour défendre l’Empire, Scipion ordonne de prendre les richesses là où elles se trouvent, c’est-à-dire dans les temples et chez les citoyens :

*Del auer pora las soldadas de los caualleros, mando tomar todos los tesoros de los templos e otrossi quanto fallo por las casas de los cibdadanos oro e plata en que lauor ouiessen, que no les dexo ninguna cosa sino sennas onças doro e sennas libras de plata pora sus mugieres e a sus fijas o las bronchas de sus sennales que ellos trayen en los pechos, e desta guisa fueron complidas las huestes de Roma dombres e dauer e darmas e de quanto ouieron menester<sup>1787</sup>.*

Le royaume a besoin d’argent pour se défendre, le prince prend donc les mesures nécessaires et tous doivent participer, dans un seul élan pour le bien général. Nulle objection, nulle protestation, nulle récrimination, les Romains payent, ils donnent même tout ce qu’ils ont hormis une quantité donnée de métaux précieux. Là encore le parallèle avec les problèmes rencontrés par le Roi Sage est troublant. Sa politique fiscale, en grande partie motivée par le très coûteux *fecho del Imperio* a rencontré de grandes oppositions parmi la noblesse<sup>1788</sup>, et sa

---

<sup>1784</sup> J. F. O’CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 208-209.

<sup>1785</sup> Voir p. 226.

<sup>1786</sup> PCG, 27, p. 20, 7a-14a.

<sup>1787</sup> PCG, 28, p. 20, 53b-p. 21, 31a.

<sup>1788</sup> J. F. O’CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 110, M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 125-127.

politique monétaire visant à modérer l'inflation a été un échec<sup>1789</sup>, ce qui a aggravé le mécontentement nobiliaire. En 1275, Alphonse X finit par renoncer à se faire élire empereur. Les facteurs sont multiples, mais les blocages provoqués par la noblesse ont rendu plus difficile encore la campagne du roi pour se faire élire. Les Romains eux n'ont pas renâclé de la sorte et n'y ont pas mis autant de mauvaise volonté. Au contraire, ils ont juré obéissance à Scipion l'Africain : « *fizo los a todos jurar **quel ayudassen a defender Roma e so sennorio, e quel fuessen mandados en todas cosas que les el dixiesse*** »<sup>1790</sup>, et ils l'ont remercié non en se rebellant comme les Castellans, mais en le nommant proconsul<sup>1791</sup>.

Les défilés triomphants organisés par le Sénat romain pour célébrer les victoires des empereurs sont autant de preuves de la reconnaissance de Rome à ses princes<sup>1792</sup>. C'est que les Romains, eux, sont loyaux envers l'Empire. En effet, la chronique précise le rôle des impôts : « *ell oro para condesar por tesoro que despendiesen los sennores o les grand mester fuese pora **guardar et parar bien ell estado dell imperio et asoldadar sus caualleries*** »<sup>1793</sup>. Ainsi, si le prince lève un impôt c'est pour protéger le Royaume, refuser de payer l'impôt est donc une forme de trahison envers le royaume. Selon les circonstances, les Romains suivent même leurs princes jusque dans la mort, alors qu'Alphonse X leur demande *simplement* de le suivre vers l'Empire !

Les *Siete Partidas* expliquent d'ailleurs le rôle que les nobles doivent jouer dans le Royaume :

*Fazen al Reyno **noble, e apuesto, e ayudan al Rey a defenderlo, e acrescentarlo. Por ellos ha de ser hermosa, e noblescense la Corte del Rey, e el Reyno Otrosi deuen los Ricos omes ser esforçados, e rezios, para amparar su Señor, e a su tierra; e para acrescentar su Reyno, a honrra del, e dellos***<sup>1794</sup>.

On remarque ici que l'idée de défense et de protection du Roi et du Royaume et de son accroissement revêt une acception martiale, et aussi financière : comme les Romains, les nobles doivent participer à la guerre en la finançant. Les verbes *defender*, *acrescentar*, *amparar*, associés aux expressions « *fazer noble e apuesto* », « *ser hermosa e noblescense* » et « *a honrra del* » prennent un autre sens. Le devoir des nobles est de contribuer à protéger le Royaume, et aussi d'accroître son honneur, et quel plus grand honneur que d'en faire la tête

<sup>1789</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 162-165.

<sup>1790</sup> PCG, 28, p. 20, 7b-10b.

<sup>1791</sup> PCG, 28, p. 21, 34a-43a.

<sup>1792</sup> PCG, 78, p. 56, 45b-49b ; 85, p. 61, 18b-23b ; 129, p. 100, 48b-52b ; 135, p. 102, 18b-21b...

<sup>1793</sup> PCG, 125, p. 99, 19b-23b.

<sup>1794</sup> Partida II, 9, 6.

d'un Empire ? En outre cette même loi indique que les nobles doivent servir (*seruir*) le roi, comme les Grecs servent et obéissent à Hercule et les Romains à la lignée des Scipion.

La partie du récit consacrée aux Romains s'ouvre d'ailleurs sur une explication de la grandeur de Rome :

*Las estorias antiguas cuentan que por tres cosas fueron los romanos senhores de toda la tierra : la primera por **saber**, la segunda por ser **bien acabdellados**, la tercera por **suffrencia**; ca ellos fueron omnes que sopieron los grandes saberes et ayudaron se bien dellos, [...]; otrossi ellos fueron los meiores cabdiellos del mundo et los que mejor sopieron atraer sus yentes acabdelladas et auenidas; e quando auien la guerra sabien **soffrir lazeria** mas que otros omnes, et por esso conquirien las tierras et sapoderauan dellas<sup>1795</sup>.*

Pour devenir un grand royaume ou un grand empire il faut donc posséder trois qualités : le savoir – Alphonse X a su réaliser une œuvre d'une ampleur inédite –, de bons chefs – Alphonse X a fait ses preuves en tant que chef militaire –, et une armée, ou des sujets capable d'endurer une certaine souffrance et d'accepter les efforts nécessaires à la victoire. Si l'on en croit la chronique il faut donc tendre vers cette formule idéale pour assurer la grandeur de l'Espagne. Le Roi Sage remplit les conditions qui lui incombent, à la noblesse de se remettre en question et de participer à l'ennoblissement du Royaume. Or, la noblesse modèle dépeinte dans la chronique et la noblesse castillane contrastent singulièrement.

### **c. La noblesse félonne**

La *Estoria de España* ne met pas seulement en scène une noblesse exemplaire obéissante, reconnaissante et consciente qu'elle n'est rien sans son prince. En effet, en une sorte de miroir inversé, elle rapporte également que certains nobles personnages n'hésitent pas se montrer ingrats envers leur roi, et vont parfois jusqu'à se révolter pour s'emparer du pouvoir.

Prenons l'exemple de la reine Didon qui vient de fonder Carthage dont elle fait, en puisant largement dans l'héritage de son défunt mari, une place forte grâce à la construction de murailles, de tours et de tranchées de protection :

*Pero por que esto fazie **a muy grand costa de si**, semeiol que los de la cibdat e de la tierra en derredor quel **deuien y ayudar**, ca tod el tesoro que ella auie aducho, que fuera de so marido, lo mas dellos auie y **despendudo**, e lo al quel fincaua no lo querie todo gastar que **cayes en pobreza**. E por esso enuio por todos los **omnes buenos** de la tierra, e dixo les **quel ayudassen***

---

<sup>1795</sup> PCG, 23, p. 18, 7b-22b.

*en aquello. Los que uinieran con ella de Tiro dixieron que les plazie; mas los que eran naturales daffrica, que eran muchos mas que ellos, no lo quisieron fazer; ca dixieron que en su tierra se poblaran, e pora si mismos se pecharien, e non querien pechar a ella pora metello en so tesoro*<sup>1796</sup>.

Le récit pratique une exagération à peine voilée : il semble que la reine est seule à financer toutes ces constructions et qu'elle pourrait bientôt tomber dans la pauvreté si les nobles, « *los omnes buenos* », ne participent pas davantage. Les Tyriens qui l'accompagnent depuis sa fuite de Tyr sont prêts à participer de bon gré, visiblement reconnaissants et conscients de ce qu'ils doivent à Didon. En revanche, les autochtones qu'elle a largement fait bénéficier de ses richesses, oublieux de ce qu'ils doivent à la reine, sont catégoriques, ils ne donneront pas un sou. Officiellement ils refusent d'enrichir le trésor de Didon. Or, Didon est la reine et elle a besoin de cet argent pour le bien commun puisqu'il s'agit des défenses de la ville. Refuser le financement à la reine revient donc à refuser de participer à l'intérêt général de la Cité, ce qui va à l'encontre des devoirs de la noblesse. Pire, l'ingratitude tourne au conflit, conflit qui s'envenime au point que la vie de Didon est en danger.

*Sobresto fueron tan mouudos contra la reyna, que ella, e los que con ella uinieran, temieron se de muerte; e ouieron se conseio ella e una partida daquellos que la conseiauan, e quisieranse yr a otra tierra*<sup>1797</sup>.

Pour sauver sa vie et celle de ses fidèles Tyriens, la reine décide de quitter Carthage et de fonder une nouvelle ville, ce sera Carthagène. Néanmoins, les Africains recouvrent la raison et se rendent compte que ce qu'ils ont fait, ou plutôt ce qu'ils n'ont pas fait, constitue une trahison.

*Pesoles muy de coraçon, ca touieron que dirien los omnes que por alguna traicion que ellos fizieran se yua. E uinieron todos a ella con grand llanto e uestidos de duelo, e pidieron le mercet que se non fuese ni los desamparasse; ca si no, ellos hermarien la tierra e yrsien con ella, ca non querien fincar con mal prez*<sup>1798</sup>.

La noblesse carthaginoise, contrite, va à la rencontre de Didon. Ils lui demandent pardon et la supplie de rester, même s'ils sont prêts à la suivre là où elle ira. *In extremis*, les nobles se souviennent qu'ils aiment leur souveraine et comprennent quel est leur devoir, à savoir participer au financement des projets royaux puisqu'ils sont mis en œuvre pour le bien de tous, et suivre leur prince(sse) là où il/elle juge bon d'aller et quels que soient ses projets.

---

<sup>1796</sup> PCG, 55, p. 36, 11b-25b.

<sup>1797</sup> PCG, 55, p. 36, 25b-30b.

<sup>1798</sup> PCG, 55, p. 37, 23a-30a.

Si les Carthaginois se sont souvenus de leur place et de ce qu'ils devaient à leur reine avant de la chasser et que la séparation soit irrémédiable, d'autres n'ont pas cette chance. Ainsi, Scipion l'Africain finit par être abandonné par les Romains.

*Mas uentura, que numqua dexa las cosas seer en un estado, aguiso assi, que los romanos por enuidia o por alguna otra razon que y acaecio, echaronle de tierra, e andudo desterrado luengo tiempo, assi que [...] uino este Scipion al castiello de Literno; y estando alli echado de tierra, ouo una enfermdat de que murio: e desta guisa fino Cipion Affricano*<sup>1799</sup>.

La chronique affirme qu'il n'y a aucun motif valable qui puisse justifier cet abandon. Ou il s'agit d'envie, ce qui est un péché, ou il s'agit de « *alguna otra razon* », une façon pour les rédacteurs d'insinuer qu'il doit être question d'un sujet sans importance. La référence à la *uentura*, renforce l'impression d'injustice. L'idée de bannissement est ensuite martelée au lecteur à travers les expressions « *echaronle de tierra* », « *andudo desterrado* » et « *echado de tierra* ». En revanche pour lui, contrairement à Didon, il n'y a pas de retour possible. Cet exil forcé le conduit à une triste mort. L'expression « *desta guisa fino Cipion* » cherche à susciter la compassion et le regret pour un exil et une mort injustes et surtout en totale inadéquation avec le rôle joué par Scipion dans l'histoire grandiose de l'Empire.

Le même sort attend Scipion Emilien, le petit-fils de Scipion l'Africain<sup>1800</sup> (185-129 av. J.-C.). Après un grand succès militaire remporté en Espagne, il s'aperçoit en effet que les Romains lui en veulent et il s'empresse de rentrer à Rome afin d'éclaircir la situation.

*Ante que end uiniessa, fue mal mezclado con los romanos, y esto mas por enuidia que por otra cosa que el mereciesse; e luego que lo el sopo, uinos pora Roma, e ayunto tod el conseio de los mayores omnes, a que llamauan senado, e conto les tod el trabaio que auie leuado por seruicio de Roma e por grand pro e onra dellos*<sup>1801</sup>.

Deux points attirent notre attention dans cet extrait. D'abord, Scipion est innocent, ce n'est que l'envie qui lui vaut l'inimitié des Romains, lui n'a pas démerité, au contraire. Ensuite, les rédacteurs mettent en exergue le moteur des campagnes de Scipion qui agit pour le bien commun, à travers les expressions suivantes : « *por seruicio de Roma e por grand pro e onra dellos* ». La noblesse censée protéger son prince et agir pour l'honneur du royaume<sup>1802</sup>, réagit en attaquant son prince, celui qui agit justement pour le bien commun et l'honneur de

---

<sup>1799</sup> PCG, 40, p. 27, 25a-34a.

<sup>1800</sup> PCG, 70, p. 52, 1a. En réalité, il n'est pas le petit-fils biologique de Scipion l'Africain, il est devenu son petit-fils par adoption en étant adopté par le fils aîné de ce dernier et en épousant sa petite-fille Sempronia.

<sup>1801</sup> PCG, 70, p. 52, 6a-13a.

<sup>1802</sup> Partida II, 9, 6 : « *otrosi deuen los Ricos omes ser esforçados, e rezios, para amparar su Señor, e a su tierra; e para acrescentar su Reyno, a honrra del, e dellos* ».

Rome. S'attaquer à lui équivaut donc à contrevenir une nouvelle fois aux devoirs de la noblesse. Encore une fois les intérêts personnels et le manque de clairvoyance de la noblesse, les « *mayores omnes* », portent préjudice au prince et par là-même à la Cité, puisque s'attaquer au prince qui agit pour le bien commun, revient à s'attaquer à la Cité.

Malheureusement, les Sénateurs sont insensibles à la défense de Scipion et celui-ci, comme Didon, comprend qu'il est en danger de mort : « *por la respuesta que ellos le fizieron, entendio que era la mezcla muy grand quel auien fecho, de guisa que **se temio de muerte; ca ell era muy entendudo** en todas cosas* »<sup>1803</sup>. Dans ce passage, les Sénateurs passent soit pour des envieux, s'ils sont complices de la machination ourdie contre Scipion, soit pour des idiots, incapables de distinguer le bien fait par le général face aux calomnies des jaloux. Dans les deux cas, la noblesse, coupable d'envie ou de bêtise, ne sort pas grandie de cet épisode, d'autant plus que le contraste est grand entre ces « *mayores omnes* » et l'homme d'État qualifié de « *muy entendudo* ». Scipion Emilien parvient tout de même à remporter la victoire contre ses détracteurs, mais il est retrouvé mort dans son lit<sup>1804</sup>. Si les rédacteurs rappellent que son épouse Sempronia est suspectée<sup>1805</sup>, selon eux la faute en revient aux Romains qui ont fait montre d'ingratitude.

*Esta fue una cosa de que blasmo tod el mundo a los romanos, dombre que **tanto seruicio** les auie fecho e tan poderoso era en Roma [...] de morir **tal muerte com aquella** [...]. Mas cuemo quier que fuese, **tal muerte** murio Scipion, qua **tantos buenos fechos** fizo com oyestes*<sup>1806</sup>.

L'opposition entre « *tanto seruicio* » et « *tantos buenos fechos* » d'un côté, et « *tal muerte com aquella* » puis « *tal muerte* » de l'autre, en plus de conférer un aspect pathétique à la scène, renforce le contraste entre les actions du général et la « récompense » qu'il a reçue en retour.

Le sort de Jules César est semblable à celui de Scipion l'Africain ou de Scipion Emilien à cette différence près qu'au lieu d'être banni par le Sénat par le premier ou assassiné chez lui, après être tombé en disgrâce comme le second, il est directement trahi et assassiné par les Sénateurs, comme l'indique le titre du chapitre consacré à son meurtre : « *fue muerto a*

---

<sup>1803</sup> PCG, 70, p. 52, 13a-17a.

<sup>1804</sup> PCG, 70, p. 52, 24a-27a.

<sup>1805</sup> PCG, 70, p. 52, 32a-38a.

<sup>1806</sup> PCG, 70, p. 52, 27a-32a.

*traycion en el Capitolio* »<sup>1807</sup>. Le récit de l'assassinat met en exergue un César sans défense face à une horde de traîtres armés qui lui infligent vingt-quatre blessures :

*Entro seguro sin arma ninguna como solie fazer las otras uezes. E dos ricos omnes que y eran, que auien nombre ell uno Bruto et ell otro Cassio, ouieran su fabla et su conseio con otros CC.<sup>os</sup> et sessaenta caualleros romanos que matassen a Julio Cesar a traycion, et eran y todos uenidos con senos estoques so los mantos; e tanto que se poso Julio Cesar, fueron lo todos ferir. E el, que uio que non tenie arma ninguna con que se amparasse ni les podrie escapar de muerte por ninguna manera, non metio en al mientes sinon en como cayesse apuesta mientre en tierra con la muerte, et que non pareciesse feo depues que fuesse muerto; et por ende tomo con la mano diestra la manga de la uestidura que uistie, et cubriosse la cara con ella; e la mano siniestra leuola a las faldas de sus uestiduras et abaxolas a yuso et cubriosse muy bien con ellas, e nunca se quexo si non quanto yemio una uez a la primera ferida, maguer que recibio los otros colpes estando uiuo. E los traydores dieronle XXIII feridas, et assi lo mataron*<sup>1808</sup>.

Le contraste entre « *seguro sin arma ninguna* » et « *eran y todos uenidos con senos estoques so los mantos* » montre l'injustice de cet assassinat perpétré par les « *ricos omnes* » qui puisent force et courage dans leur nombre. Face à cela l'isolement de la victime qui ne se plaint pas, mais se préoccupe au contraire de mourir dans la dignité, souligne la couardise des assaillants. Selon Suétone, les Sénateurs portaient des poinçons pour écrire, de même que César qui était certes seul mais pas désarmé<sup>1809</sup>. Soit les rédacteurs alphonsins ont recopié une source qui proposait déjà cette version, soit ils ont modifié le récit afin de renforcer le pathos qui se dégage de la mort de César, victime de sénateurs félons.

Dans la chronique, Jules César est loin d'être le seul prince assassiné par un membre de la noblesse, ils sont au contraire nombreux, particulièrement chez les Wisigoths. Ainsi, la *Estoria de España*, suivant le *De Rebus Hispaniae*, dresse la liste des rois goths écartés du pouvoir, le plus souvent au moyen du meurtre<sup>1810</sup>. Nous ajouterons le roi Wamba dont le pouvoir a été usurpé par Ervige, soit un total de seize rois.

*Adaulpho rey de los godos fue muerto a traycion en Barcelona, et matol un su uassallo o seye fablando en su solaz; a Sigerigo otrossi; mataronle sus uassallos; Thurismundo fue muerto en Tolosa et matol un su sergent por conseio de su hermano; a Theoderigo matol su hermano Eurigo; a Amalarigo mataron le sus uassallos en Narbona estando en medio de la plaça; a Theudio matol uno que se fazie sandio por tal de auer entrada a ell; a Theodiscllo matol un su uassallo en Seuilla o seye comiendo; a Agila mataronle sus uassallos en Merida; Leouegildo mato a su fijo Ermenegildo por que non querie consentir con ell en su heregia; Luyba fijo del rey Recaredo, matol Viterigo a traycion; a Viterigo mataron unos, que se yuraron contra ell, o*

<sup>1807</sup> PCG, titre 120, p. 96.

<sup>1808</sup> PCG, 120, p. 96, 20b-43b.

<sup>1809</sup> SUÉTONE, *op. cit.*, César, 82, p. 57.

<sup>1810</sup> PCG, 559, p. 314, 32a-10b.

*seye comiendo; a Vitiza cegol el rey Rodrigo; al rey Rodrigo cuedan quel mato el **cuende Julian**; Ffruela mato a **su hermano Vimarano** con sus manos – et esto uiene adelante aun en la estoria – e despues **sus uassallos** mataron a Ffruela en Cangas por uengança dell hermano<sup>1811</sup>.*

Dans dix cas (Athaulf, Sigéric, Thorismond, Amalaric, Theudigisel, Agila, Wamba Witiza, Rodrigue et Fruela) le meurtre, ou l'usurpation dans le cas de Wamba, a été perpétré par un ou plusieurs « *uassallos* », visiblement oublieux de leurs devoirs envers leur roi. Pire, dans quatre cas, le coupable est un membre de la famille. Ainsi, Thorismond est assassiné par ses frères Friteric et Théodoric, afin que Théodoric monte sur le trône. Théodoric périt lui-même assassiné par un autre de ses frères, Euric. Le roi Fruela assassine son frère Vimara « *con sus manos* »<sup>1812</sup>. Quant à Léovigilde qui partage le pouvoir avec son fils aîné Herménégilde, il le fait assassiner car il n'accepte pas qu'il soit devenu catholique et qu'il lui oppose une résistance.

Les récits des trahisons de la noblesse à l'égard du roi sont donc légion dans la chronique. Comment ne pas voir dans ces multiples actes félons une corrélation avec la propre désaffection qui touche les rangs d'Alphonse X ? Le Roi Sage n'a pas été assassiné, mais il est à de nombreuses reprises critiqué, attaqué, menacé par une noblesse rebelle qui lui impose des ultimatums. En 1272-1273, pendant la rédaction de la *Estoria de España*, la révolte nobiliaire menée par le propre frère d'Alphonse X, Philippe, et Nuño Gonzalez de Lara, pourtant un proche du roi<sup>1813</sup>, pousse ce dernier à renoncer à une partie de son projet juridique et politique<sup>1814</sup>. Les compromis proposés par le monarque ne calment pourtant pas les nobles qui demandent toujours plus d'avantages financiers et légaux, qui finissent par l'abandonner complètement au profit de son fils Sanche et par voter sa déposition aux *Cortès* (illégales) de Valladolid en 1282<sup>1815</sup>. Alphonse X qui ne manque pas de s'identifier aux qualités d'un Scipion l'Africain finit par épouser son destin. Le temps passant, le parallèle se fait de plus en plus étroit entre les figures de l'histoire, abandonnée par leurs sujets, et le roi d'abord malmené par la noblesse puis déposé par son propre fils. Signe que la chronique se veut une transposition de la réalité – ou de la vérité d'Alphonse X –, le Roi Sage fait réécrire la *Estoria de España* pendant son repli forcé à Séville où il est assiégé par son fils Sanche.

---

<sup>1811</sup> *PCG*, 559, p. 314, 34a-7b.

<sup>1812</sup> *PCG*, 559, p. 314, 4b. Vimara n'est pas un roi et Fruela est le successeur d'Alphonse I<sup>er</sup>, son règne est donc postérieur à la chute du Royaume wisigoth. Néanmoins, Jiménez de Rada et le Roi Sage l'incluent dans cette liste, probablement pour renforcer les crimes dont certains ont été capables afin de monter sur le trône.

<sup>1813</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 104-107.

<sup>1814</sup> *Ibid.*, p. 266-273.

<sup>1815</sup> *Ibid.*, p. 309.

Aussitôt après la mention de l'assassinat de Fruela à Cangas de Onís, la *Version critique* insère trois noms supplémentaires à la liste des régicides :

*El infant don Garçia tomo el rregno por fuerça a su padre el rrey don Alfonso el Magno. Al rrey don Sacho matol Velit Adolfez a trayçion siendo su uasallo. Al rrey don Alfonso, fijo del rrey don Fernando el que gano Seuilla, tolliol el rregno su fijo el infante don Sancho. Alçaronse con don Sancho todos los del rrey no e ajuramentaronse contra el rrey para prenderle e echarle de la tierra, mas ayudole Dios e los de Seuilla e el rrey Abenijufal de los abonmarines a ese rrey don Alfonso, asy commo adelante lo diremos en su lugar<sup>1816</sup>.*

La liste initiale de la *Version primitive* ne portait que sur les régicides, alors que sur les trois cas ajoutés par la *Version critique*, seul le premier porte sur un tel crime. Les deux autres sont des usurpations. Deux fils ont trahi leur père et se sont emparés de leur trône, et parmi eux figure le futur Sanche IV. Cet addenda à la liste originale permet de placer sur le même plan l'usurpation et le régicide, de relier Alphonse X aux rois injustement victimes de leurs vassaux ou de leur parentèle, et suggère ainsi que Sanche IV est un tyran. La *Version critique* accomplit et achève ainsi le parallèle entre les destins infortunés des rois d'hier et celui du présent de rédaction.

#### **d. La tyrannie**

Dans les *Siete Partidas*, Alphonse X donne deux acceptions au terme « *tyrano* », le tyran est le mauvais roi qui agit à l'encontre des intérêts du royaume<sup>1817</sup> et aussi celui qui s'empare du pouvoir illégalement, c'est-à-dire à l'usurpateur :

*Tyrano tanto quiere dezir, como Señor, que es apoderado en algund Reyno, o tierra, por fuerça o por engaño, o por traicion<sup>1818</sup>.*

La seconde catégorie de tyrannie se manifeste de deux façons dans la chronique : le tyran peut être un usurpateur qui réussit à s'emparer de tout ou partie du royaume alors qu'il existe encore un pouvoir royal légitime ou bien un régicide qui a tué le roi légitime afin d'occuper le trône. Les conséquences sont alors bien différentes.

---

<sup>1816</sup> Ms. Ss, f. 66v°, cité par I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « Variación en el modelo historiográfico alfonsí... », 33.

<sup>1817</sup> *Partida* II, 1, 10.

<sup>1818</sup> *Partida* II, 1, 10.

## Le tyran usurpateur

Dans son récit historiographique, Alphonse X rapporte la rébellion de Paul contre le roi Wamba survenue en 673 et narrée par Julien de Tolède dans son *Historia Wambae*<sup>1819</sup>. Le Roi Sage consacre treize chapitres<sup>1820</sup> à cet épisode riche d'enseignements sur l'attitude de la noblesse. Selon la chronique, en 672, Wamba est élu roi par les Wisigoths contre son gré, s'ensuit alors son couronnement à Tolède, au cours duquel le nouveau reçoit, lors de l'onction, le serment de fidélité de ses sujets : « *yuraronle et fizieronle omenage e prometieronle de seer leales a ell et al regno* »<sup>1821</sup>.

En 673, un premier tyran se soulève contre l'autorité de Wamba, Hildéric, comte de Nîmes. Comme s'il était réellement roi il fait jurer fidélité à ceux qui l'accompagnent, ce qui est une première perversion du véritable serment royal.

*Por tal que la traycion uenciessa a la lealtad, lo que numqua fue nin sera, fizieron jurar consigo compaña dotros traydores muchos; e aun con tod esto non les abundando su mal et su locura*<sup>1822</sup>.

*La grand locura de la deslealtad*<sup>1823</sup>.

Trahison et déloyauté s'opposent ici à la loyauté que les nobles doivent normalement à leur seigneur, par la loi naturelle et par le serment prêté. La rupture des liens d'allégeance et de fidélité est qualifiée à deux reprises de « *locura* », puisqu'au Moyen Âge est perçu comme folie tout ce qui contrevient à l'ordre établi et met en danger la société<sup>1824</sup>. Non contents de trahir leur roi et de s'emparer du pouvoir, les usurpateurs s'enrichissent aux dépens du peuple qu'ils maltraitent : « *tomaron se a robar et a despechar los cibdadanos et los labradores de la tierra* »<sup>1825</sup>. Il s'agit là d'une caractéristique du tyran selon les *Siete Partidas* :

*E estos atales son de tal natura, que despues que son bien apoderados en la tierra, aman mas de fazer su pro, maguer sea daño de la tierra, que la pro comunal de todos, porque siempre biuen a mala sospecha de la perder. E porque ellos pudiessen complir su entendimiento mas*

---

<sup>1819</sup> À ce sujet voir Suzanne TEILLET, « L'Histoire Wambae est-elle une œuvre de circonstance? », *Antigüedad y cristianismo, Los visigodos, historia y civilización*, 3, 1986, p. 415-424 ; Isabel VELÁZQUEZ SORIANO, « Wamba y Paulo: dos personalidades enfrentadas y una rebelión », *Revistas Espacio, Tiempo y Forma, Serie II, Historia Antigua*, 2, 1989, p. 213-222 ; Gregorio GARCÍA HERRERO, « El reino visigodo en la concepción de Julián de Toledo », *Antigüedad y cristianismo : Monografías históricas sobre la Antigüedad tardía*, 12, 1995, p. 385-422 ; et *id.* « Julián de Toledo y la realeza visigoda », *Antigüedad y cristianismo : Monografías históricas sobre la Antigüedad tardía*, 8, 1991, p. 201-256.

<sup>1820</sup> PCG, chapitres 513 à 525, p. 583-594.

<sup>1821</sup> PCG, 513, p. 284, 18a-20a.

<sup>1822</sup> PCG, 513, p. 284, 12b-17b.

<sup>1823</sup> PCG, 513, p. 284, 6b-7b.

<sup>1824</sup> Voir p. 292-294.

<sup>1825</sup> PCG, 513, p. 284, 17b-18b.

*desembargadamente, dixeron los sabios antiguos, que usaron ellos de su poder siempre contra los del pueblo*<sup>1826</sup>.

Ici la question du tyrannicide ne se pose pas, car le roi légitime est toujours en vie et reste seigneur du royaume. Wamba envoie alors Paul, qualifié de « *cabdiello* », reprendre les territoires tombés aux mains des nobles rebelles. Or, Paul en profite pour se soulever lui-aussi contre son roi.

*Crebanto ell omenage que auie fecho al rey Bamba, et demostro su maldad abiertamiente, et trabaiosse de alçar se por rey*<sup>1827</sup>.

*Mostro llenamiente su traycion, assi como la auie pensada, de alçarse contral rey, ca yuro ante todos et dixo que numqua ternie por su rey a Bamba nil farie seruicio*<sup>1828</sup>.

Non seulement Paul trahit son serment, mais il prête à nouveau serment, cette fois-ci de ne pas servir Wamba ! Il se fait alors élire et couronner roi dans une parodie de l'élection de Wamba. Si le modèle est bien l'accession au trône de Wamba, celle de Paul en est un miroir inversé et déformant. Au lieu de se faire élire sur la base de ses mérites ou de l'amour qu'il inspire à ses sujets, Paul utilise la tromperie. D'abord il attire à lui les nobles Yldegiso et Ranosindo, respectivement « *oficial de palacio* » et duc de Cantabrie, en les dupant, la chronique indique cela par l'expression « *por sus engannos* »<sup>1829</sup>. Ensuite, avec l'aide de ces nobles il mystifie les chevaliers qui l'élisent roi.

*Daua por conseio a todos otrosi que escogiesen entressi un omne a que alçassen rey et a que obedesciessen ell et todos los otros. A esto que el dixo respondio el duc Ranosindo que era sabidor de la aleue et de tod el fecho : “non queremos otro por rey si non a Paulo, et a este esleemos, et a aqueste obedesçremos como a princeps et a sennor*<sup>1830</sup>.

Enfin, Paul qui utilise une couronne offerte par Récarède à Gérone, ce que les rédacteurs qualifient de « *locura* »<sup>1831</sup>, se fait couronner roi, et les traîtres lui prêtent serment comme ils avaient auparavant prêté serment à Wamba<sup>1832</sup>. Comble du parjure, déjà doublement déloyal (il a trahi son serment et a fait un second serment de ne plus servir Wamba), c'est à lui que l'on doit maintenant prêter allégeance.

---

<sup>1826</sup> *Partida* II, 1, 10.

<sup>1827</sup> *PCG*, 514, p. 284, 38b-40b.

<sup>1828</sup> *PCG*, 515, p. 285, 17a-20a.

<sup>1829</sup> *PCG*, 514, p. 284, 41b.

<sup>1830</sup> *PCG*, 515, p. 285, 21a-28a.

<sup>1831</sup> *PCG*, 523, p. 17b-21b.

<sup>1832</sup> Suzanne Teillet fait néanmoins remarquer qu'il était courant de faire prêter serment à une ville dont on vient de s'emparer, *op. cit.*, p. 592.

*Paulo el traydor, desmendido de lealdad, cobdicioso de onrra, atreuudo en soberuia, consentio et otorgo con aquellos traydores, et fizo se adobar et guarnir todo a manera de rey, e guiso que yurassen todos en la forma et en la guisa que el yurara con los otros al rey Bamba en Toledo*<sup>1833</sup>.

Malgré les apparences d'une élection qui semble symétrique, Wamba et Paul sont deux figures que tout oppose. L'un est légitimement élu, l'autre est un usurpateur, l'un est bon, l'autre est mauvais, l'un est choisi malgré lui, l'autre usurpe le pouvoir par la force et le mensonge. Suzanne Teillet souligne ici la passivité de celui qui reçoit le pouvoir et l'activité de celui qui s'en empare<sup>1834</sup>. La chercheuse poursuit cette analogie et note que « la distance entre actif et passif représente celle qui sépare l'illégalité de la légitimité »<sup>1835</sup>.

Rejoint par les premiers rebelles, Hildéric et ses complices, Paul s'empare de la *Gallia Gothica* et d'une partie de la Celtibérie, notamment de Gérone et de Barcelone<sup>1836</sup>. Afin de s'assurer le succès il fait aussi appel aux Français, aux Gascons et aux Allemands<sup>1837</sup>, ayant ainsi recours à un ennemi étranger pour combattre sa propre patrie et aggravant si c'est possible la trahison dont il est déjà coupable. Les rédacteurs prennent soin de préciser que les Gascons, qui sont rapidement repoussés par Wamba, en profitent pour piller la Cantabrie<sup>1838</sup>.

Rapidement, Wamba regagne du terrain et finit par assiéger ce qui reste des parjures dans les arènes de Nîmes. Si l'armée loyale est courageuse, il n'en va pas de même pour les félons appelés « *desleales* »<sup>1839</sup> ; on lit en effet « *quanto crescio el coraçon a los que estauan fuera que tienen la uilla cercada, otro tanto crebo a los que yazien dentro cercados* »<sup>1840</sup>. L'opposition *crescio/crebo* met en évidence l'opposition entre les assiégeants légitimes, et les assiégés, fidèles au faux prince ou « *princep contrafecho* »<sup>1841</sup>. Il faut dire que le lexique de la peur, voire de l'épouvante, est particulièrement présent pour décrire les sentiments de Paul et de ses complices. Le mot « *miedo* », ainsi que l'expression « *perder/crebantar el corazon* » servent ainsi à décrire les parjures, comme dans la phrase suivante: « *començaron de auer miedo e de perder el coraçon* »<sup>1842</sup>.

---

<sup>1833</sup> PCG, 515, p. 285, 32a-38a.

<sup>1834</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 591-592.

<sup>1835</sup> *Ibid.*, p. 592.

<sup>1836</sup> PCG, 515, p. 285, 44a-52a, et 517-518, p. 286-287.

<sup>1837</sup> PCG, 520, p. 288, 36b-37b, et 522, p. 291, 17b-18b.

<sup>1838</sup> PCG, 515, p. 285, 2b-14b.

<sup>1839</sup> PCG, 519, p. 287, 15b-16b.

<sup>1840</sup> PCG, 520, p. 289, 6b-8b.

<sup>1841</sup> PCG, 519, p. 287, 19b-20b.

<sup>1842</sup> PCG, 520, p. 289, 47b-48b.

Paul : **Perdio el coraçon**<sup>1843</sup>.

Doblosse le el **miedo**<sup>1844</sup>.

*Fue todo desesparado et amortiguado et fuxo de Narbona, ca non oso y esperar la uenida del rey*<sup>1845</sup>.

*Quando uio la caualleria del rey, crebol el coraçon*<sup>1846</sup>.

*Cayo en desesperanza, ca muy grand lança de pauor le passaua el coraçon*<sup>1847</sup>.

*Perdio toda la brauura qua antes auie por la grand cueta et el grand pesar que tenie en su coraçon*<sup>1848</sup>.

*Ya el mezquino auie el coraçon perdido, et con el miedo et el pauor que auie non sabie que se fiziessa [...] estaua allí muy auiltado et muy desonrrado*<sup>1849</sup>.

Ramire : **Fuyendo** ante que lidiasen la uilla, et salio fuera, et fuxo<sup>1850</sup>.

Victimiro : *Fue estonces muy cuetado por la entrada de los godos, et fuxo*<sup>1851</sup>.

*El mezquino Victimiro, como omne uil et de flaco coraçon, con el grand miedo que ouo del colpe, dexosse caer en tierra*<sup>1852</sup>.

Gumild : **Crebol el coraçon** et penso de foyr<sup>1853</sup>.

Mus par cette peur, tous fuient, jusqu'à se retrouver acculés dans les arènes de Nîmes. L'image de la lâcheté des nobles ne s'arrête pas là, puisque certains se cachent parmi les cadavres<sup>1854</sup> et d'autres dans les souterrains des arènes dont il faut les extirper de force après les combats<sup>1855</sup>. Sentant leur fin proche, les traîtres réfugiés dans les arènes s'entretuent<sup>1856</sup>. L'imposture s'effondre alors, et le règne reprend son cours normal : le tyran Paul perd toute autorité auprès de ses complices et finit par se dépouiller des attributs royaux qu'il s'était injustement attribués.

*Ya nol preciauan nil temien poco nin mucho assi los suyos como los otros*<sup>1857</sup>.

*Cayo entonces en desesperança, et tollio desi las uestiduras et ell adobo real que tomara con soberuia*<sup>1858</sup>.

Face à cela Wamba acquiert la stature du prince légitime et exemplaire. En effet, loin d'être vindicatif ou rancunier, il pardonne aux étrangers qui ont prêté main forte à Paul car il comprend que ce sont des chevaliers extérieurs au conflit qui ont simplement été payés pour y participer et qu'ils ne sont donc pas ses ennemis : « *ca eran omnes fijos dalgo y uineran por*

---

<sup>1843</sup> PCG, 519, p. 287, 20b.

<sup>1844</sup> PCG, 519, p. 287, 22b.

<sup>1845</sup> PCG, 519, p. 287, 24b-26b.

<sup>1846</sup> PCG, 520, p. 289, 12b-13b.

<sup>1847</sup> PCG, 520, p. 290, 11a-12a.

<sup>1848</sup> PCG, 521, p. 290, 20b-23b.

<sup>1849</sup> PCG, 522, p. 292, 16a-22a.

<sup>1850</sup> PCG, 519, p. 287, 31b-33b.

<sup>1851</sup> PCG, 519, p. 288, 31a-32.

<sup>1852</sup> PCG, 519, p. 288, 42a-44a.

<sup>1853</sup> PCG, 519, p. 288, 9b-10b.

<sup>1854</sup> PCG, 521, p. 290, 18b-20b.

<sup>1855</sup> PCG, 522, p. 291, 50b-53b.

<sup>1856</sup> PCG, 521, p. 290, 39a-20b et 33b-47b.

<sup>1857</sup> PCG, 521, p. 290, 45b-47b.

<sup>1858</sup> PCG, 521, p. 290, 47b-49b.

*guerrear et ganar sus soldadas et non por otra malquerencia quel ouiessen* »<sup>1859</sup>. Il pardonne ainsi d'abord aux Gascons qui se retirent rapidement<sup>1860</sup>, puis aux Français et aux Allemands restés avec Paul jusqu'au bout<sup>1861</sup>. La clémence de Wamba ne s'arrête pourtant pas là. Il accorde en effet la vie sauve aux parjurés suite au discours de l'évêque de Narbonne, Argebaud, emmené de force jusqu'à Nîmes.

*El rey fue mouido a piedad por estas palabras, et perdonolos en tal guisa que los perdonarie la uida, salua la iusticia que merescien por tan gran culpa como esta*<sup>1862</sup>.

*La uida uos otorgo agora; mas pero mando que uos guarden en prision muy bien fasta que seades iudgados por corte et leuedes por iuyzio el gualardon que merecistes*<sup>1863</sup>.

Contrairement à Paul, revenu sur sa parole à la première occasion, Wamba est un homme d'honneur, et lorsque les traîtres sont condamnés à mort, le roi commue leur peine en prison à perpétuité : « *mas el rey como era uerdadero, membrosse de lo que prometiera all arçobispo et non lo quiso fazer, et mandolos guardar a uida* »<sup>1864</sup>. La miséricorde de Wamba n'est cependant pas synonyme de faiblesse ou d'impuissance, au contraire, elle est la manifestation de sa grandeur.

*Quando llego a dos leguas de Toledo fizo tresquilar en cruz a Paulo et a sus companneros, et raer le las baruas, et sacar les los oios, et uestir les de margas por fonta et desonrra, et poner los en somo dunos camellos, descalços et malandantes. E a Paulo, que era por mayoral de los otros et se alçara por rey, pusieronle una corona de pez en la cabeça, e yua delante todos, et los otros empos el, uno empos otro atodos en una soga; e assi entraron los mezquinos malandantes en la cibdad de Toledo por traydores et escarnidos et fechos risos et denosto de todos, et fueron metidos en carcel pora siempre. E esto fizo el rey fazer por exiemplo, por que aquellos que se quisieran alçar sobre si mas de su derecho, que yagan et sean sennores en tiniebra et podrescan en mezquindad*<sup>1865</sup>.

Le roi montre sa mesure, il ne se venge pas, il rend la justice, en ne se montrant ni sévère ni faible. En effet, la condamnation est une condamnation à perpétuité, il inflige aussi à Paul une entrée dans Tolède très humiliante. Ce cortège infamant rappelle d'ailleurs les entrées triomphales de l'empereur victorieux à Rome suivi par ses captifs<sup>1866</sup>. Wamba prend aussi la précaution de le faire tonsurer et énucléer, ce qui en cas d'évasion l'empêcherait de prétendre à nouveau au trône.

---

<sup>1859</sup> PCG, 522, p. 292, 35a-41a.

<sup>1860</sup> PCG, 517, p. 286, 2b-10b.

<sup>1861</sup> PCG, 522, p. 292, 35a-41a.

<sup>1862</sup> PCG, 522, p. 291, 3b-6b.

<sup>1863</sup> PCG, 522, p. 292, 28a-32a.

<sup>1864</sup> PCG, 523, p. 293, 19a-21a.

<sup>1865</sup> PCG, 525, p. 294, 22a-39a.

<sup>1866</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 595.

Selon Isidore de Séville, qui mourut trente-sept ans avant ces évènements, mais qui inspira peut-être Wamba, « Dieu permet les complots pour éprouver la clémence des princes »<sup>1867</sup>. Isidore et Wamba servirent peut-être à leur tour de modèle au Roi Sage. En effet, il est possible que les exemples de clémence royale présents dans la *Estoria de España* aient inspiré à Alphonse X sa politique de négociation et de pardon envers la noblesse rebelle. Cette attitude conciliatrice a d'ailleurs amené certains historiens à présenter le Roi Sage comme un roi faible ou dépourvu de sens politique<sup>1868</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'épisode de la rébellion de Paul participe de la construction de l'image de la noblesse dans la chronique, et il s'agit d'une image méprisante, surtout face à l'attitude exemplaire du roi, qui ressort grand de cette rébellion. En effet, si l'oïnt du Seigneur est un grand roi, pieux, courageux et miséricordieux, le tyran et la noblesse félonne, associés au terme « *nemiga* » à sept reprises<sup>1869</sup>, possèdent tous les défauts, particulièrement les vices d'orgueil et d'envie. Ce sont des parjures, des lâches qui fuient alors que le roi va au-devant du danger. Ce sont aussi des sacrilèges qui portent atteinte à l'Église en torturant les clercs récalcitrants, en nommant des évêques tout aussi illégitimes qu'eux<sup>1870</sup>, en pillant les églises<sup>1871</sup> ou en blasphémant, comme Victimiro qui affirme que le pouvoir de protection de la Vierge n'est rien face à son épée<sup>1872</sup>. D'ailleurs, le fait que le récit ne donne aucun nom en dehors de celui des nobles félons, peu nombreux au bout du compte, contribue à leur attribuer toute la culpabilité de la rébellion : leur nom est répété afin de les accuser. Au contraire, les vassaux de Wamba représentent une masse courageuse et loyale d'où n'émerge aucune figure, ce qui induit une focalisation certaine sur la figure royale toute puissante.

### **Le tyran régicide**

Si l'anéantissement de la révolte conduite par le tyran Paul et sa déposition vont de soi puisque le roi légitime est encore vivant, tout se complique lorsque le roi légitime a été assassiné. Une question se pose en effet : les nobles peuvent-ils prendre l'initiative de déposer ou d'assassiner le tyran ? En d'autres termes, le tyrannicide est-il permis ?

La loi que consacre Alphonse X à la tyrannie dans les *Partidas* ne dit rien à ce sujet, car autoriser le tyrannicide reviendrait probablement à encourager le régicide. En effet, en cas de

<sup>1867</sup> *Ibid.*, p. 517, *Sent.* 3, 50, 2 « *multi aduersus principes coniurationis crimine deteguntur, sed probare oulens Deus clementiam principum, illos male cogitare permittit, istos non deserit* ».

<sup>1868</sup> M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 333.

<sup>1869</sup> *PCG*, 516, p. 285, 37b ; 519, p. 287, 21b ; 520, p. 288, 35b-36b, 39b, p. 289, 14a ; 522, p. 291, 34a et 523, p. 292, 32b.

<sup>1870</sup> *PCG*, 513, p. 284, 1b-4b

<sup>1871</sup> *PCG*, 523, p. 292, 13b-17b.

<sup>1872</sup> *PCG*, 519, p. 288, 32a-38a.

mécontentement des sujets – et Alphonse X a souvent mécontenté ses sujets –, rien ne les empêcherait d'affirmer que le roi leur porte tort en privilégiant ses propres intérêts au détriment de la *pro comunal* : ce fut le cas par exemple durant le *fecho del Imperio* lorsque Alphonse X augmenta les impôts. Et si le roi agit comme un tyran ses vassaux peuvent l'éliminer suivant les règles établies par le propre tyran<sup>1873</sup>. On comprend alors l'hésitation du Roi Sage à autoriser le tyrannicide. Au contraire, les textes juridiques défendent l'inviolabilité du roi.

*Cada uno [...] sepa como debe temer, e amar, e guardar al rey, e a su señorío, e a todas sus cosas. Onde establecemos que todos sean apercebidos de guardar e de cobdiar la vida e la salut del rey, e de acrescentar en todas cosas su onra e su señorío, e que ninguno non sea osado por fecho, nin por dicho, nin por conseio de ir contra el rey, nin contra su señorío, nin facera levantamiento nin bollicio contra él nin contra su regno*<sup>1874</sup>.  
*Ninguno non prueve en ninguna guisa traicion nin ningun mal contra la persona del rey*<sup>1875</sup>.

Plus que l'inviolabilité du roi, c'est presque son infaillibilité qui est mise en scène, car la proposition « *que ninguno non sea osado por fecho, nin por dicho, nin por conseio de ir contra el rey* » insinue que les sujets ne peuvent se rebeller contre leur roi par leurs actes ni par leurs paroles. Dans ces conditions, et si cette loi avait été appliquée, toute contestation, toute opposition aurait été impossible. La peine prévue pour de tels actes est semblable à la sentence que subit Paul pour sa révolte contre Wamba : la mort, éventuellement commuée en énucléation.

*Cualquier que ficier estas cosas o algunas dellas, o ensayare de las facer, muera por ello, e non sea dejado vevir. Et si por aventura el rey fuere de tan grant piedat qual quiera dejar vevir, non lo pueda facer a menos de sacarle los ojos*<sup>1876</sup>.

La chercheuse Irina Nanu explique cette inviolabilité, et la sévérité prescrite par la loi qui la défend, par deux facteurs. D'une part, le pouvoir du roi provient directement de Dieu, et aucun homme ne peut contrevenir à la volonté divine. D'autre part, le peuple transmet irréversiblement son pouvoir au roi et renonce ainsi à le contester, même s'il est un tyran :

*Los juristas alfonsíes interpretan la lex regia de imperio en el sentido de una cesión irreversible de la soberanía del pueblo a favor del rey, de donde se deduce que, junto con la soberanía, el*

---

<sup>1873</sup> C'est l'avis de José Manuel NIETO SORIA, « Rex inutilis y tiranía en el debate político de la Castilla bajomedieval », in : François FORONDA, Jean-Philippe GENET et José Manuel NIETO SORIA (éd.), *Coups d'État à la fin du Moyen Âge ? Aux fondements du pouvoir politique en Europe occidentale*, Madrid : Casa de Velázquez, 2005, p. 73-92.

<sup>1874</sup> *Fuero Real* I, 2, 1.

<sup>1875</sup> *Fuero Real* I, 2, 2.

<sup>1876</sup> *Fuero Real* I, 2, 1.

*pueblo renunció también a su derecho a la resistencia y a la rebelión contra el poder político*<sup>1877</sup>.

Alexander Marey, spécialiste des *Siete Partidas*, propose une autre explication qui complète et éclaire le concept d'inviolabilité du roi, qu'il soit ou non un tyran, en se fondant sur la théorie du corps politique. En effet, bien que tyran le roi demeure malgré tout le roi. Or, si la société est bien un corps gouverné par une tête, alors toute tentative de soulèvement contre cette tête est insensée et dangereuse.

*El tirano no deja de ser el corazón, cabeza y alma de su pueblo, lo que hace absolutamente imposible cualquier tentativa de rebelión contra él. Es imposible que el cuerpo se subleve contra la tiranía de su cabeza, alma o del mismo corazón en este caso, como se entiende, el hombre o se volverá loco o, más bien, morirá, el pueblo se convertirá en una multitud*<sup>1878</sup>.

Le *Fuero Real* ne dit pas autre chose : « *ca asi como ningun miembro non puede aver salut sin su cabeza, asi non el pueblo, nin ninguno del pueblo non puede aver bien sin su rey, que es su cabeza* »<sup>1879</sup>. Dans ce contexte, malgré tous les crimes et les péchés du tyran celui-ci reste le roi et continue de jouir de la protection inhérente à cette position. La rébellion du corps contre la tête relèverait du suicide<sup>1880</sup> puisque le corps ne peut vivre sans sa tête.

Si le tyrannicide n'est pas légalement envisagé et est implicitement mais strictement écarté dans le corpus juridique alphonsin, la *Estoria de España* ne se prive pas de rapporter plusieurs cas de tyrannicide. L'anathème qui frappe ce type de meurtre y est-il aussi fort que dans les textes juridiques ? *A priori* oui. En effet, suivant Jiménez de Rada, Alphonse X dresse la liste des régicides wisigoths. Or, cette liste citée plus haut<sup>1881</sup> inclut et condamne indifféremment le meurtre des bons rois et des tyrans.

Néanmoins, il convient d'apporter une nuance à ce constat. En effet, la condamnation du tyrannicide n'est pas si explicite que cela, d'autant que la mort de certains rois est parfois présentée de façon à donner l'impression qu'il s'agit d'une mort méritée<sup>1882</sup>. Citons les assassinats de Théodoric II, monté sur le trône après avoir assassiné son frère Thorismond, et à son tour assassiné par un autre de ses frères, Euric. La précision « *assi cuemo el matara a*

---

<sup>1877</sup> Irina NANU, *La «Segunda Partida» de Alfonso X el Sabio y la tradición occidental de los «specula principum»*. Thèse de doctorat soutenue en 2013, p. 271-272.

<sup>1878</sup> A. MAREY, *art. cit.*, p. 237.

<sup>1879</sup> *Fuero Real* I, 2, 2.

<sup>1880</sup> A. MAREY, *art. cit.*, p. 241.

<sup>1881</sup> Voir p. 322-324.

<sup>1882</sup> Voir p. 300.

*Turismundo su hermano mayor* »<sup>1883</sup> revient à dire que Théodoric reçoit un juste châtement en réponse à son fratricide. Le roi Wittéric, qui a tué l'innocent Liuva II, est assassiné à son tour « *assi como el matara al rey Luyba, que era ninno et sin culpa et que numqual fiziera por que* »<sup>1884</sup>, et Vimara, qui a assassiné son frère Fruela, est tué « *por uengança dell hermano* »<sup>1885</sup>. Le roi Theudis assassiné par un homme qui se fait passer pour fou, fait jurer à ses vassaux de ne pas tuer son meurtrier<sup>1886</sup> car sa mort est méritée après le meurtre de la reine Amalasueta : « *murio de tal muerte qual el merescie* »<sup>1887</sup> et « *ca ell a grand derecho prendie aquella muert, ca otrossi mandara el matar a la reyna su sennora en que fiziera muy mal fecho* »<sup>1888</sup>. Lorsque l'empereur Valens, responsable de la conversion des Goths à l'arianisme est brûlé par ces derniers, les rédacteurs précisent que cela fut « *a grand derecho* »<sup>1889</sup>. Ces commentaires évoquent à tout le moins une tolérance vis-à-vis de ce type de justice.

Ces meurtres peuvent probablement être rapprochés de la Loi du Talion, appelée *faide*<sup>1890</sup> chez les peuples germaniques. Bien que la *faide* soit normalement une vengeance entre deux familles et non au sein de la même famille, il n'est pas difficile d'imaginer que certains nobles ou certains clans ou *sippes* soutenaient un frère, tandis que d'autres nobles soutenaient l'autre frère, ce qui expliquerait les représailles. D'ailleurs, on appelle « *faide royale* » le conflit fratricide qui oppose les fils de Clotaire I<sup>er</sup>, Chilpéric I<sup>er</sup> et Sigebert I<sup>er</sup> de 561 à 613. Ce système de justice privée qui fait partie du droit coutumier s'oppose au système juridique centralisé et homogénéisé que s'efforce d'implanter le Roi Sage, et est contraire à sa vision de l'inviolabilité royale. Persiste donc une ambiguïté entre le concept d'inviolabilité royale, qui implique la condamnation stricte du régicide, et une tendance à, si ce n'est légitimer le tyrannicide, le rendre compréhensible et parfois excusable.

Cependant, le régicide n'est pas présenté comme une solution viable. Lorsque dans la chronique le peuple tue le tyran, bien que le comportement du mauvais roi explique les raisons d'un tel acte, les choses ne s'améliorent pas toujours pour autant. Par exemple, si la déposition du tyran par le roi légitime résout les problèmes, comme pour Wamba – « *fue toda aquella tierra tornada en paz et en concordia que non finco y rayz de reuellamiento nin de*

---

<sup>1883</sup> PCG, 423, p. 241, 40a-42a.

<sup>1884</sup> PCG, 481, p. 267, 35a-38a.

<sup>1885</sup> PCG, 600, p. 343, 43a-45a.

<sup>1886</sup> PCG, 453, p. 256, 24a-27a.

<sup>1887</sup> PCG, 453, p. 256, 22a-23a.

<sup>1888</sup> PCG, 453, p. 256, 27a-30a.

<sup>1889</sup> PCG, 404, p. 228, 23b-24b.

<sup>1890</sup> D. LETT, *op. cit.*, p. 241.

*desabenencia* »<sup>1891</sup>—, le meurtre du mauvais roi ne restaure pas la paix et la concorde et peut, dans certains cas, aggraver la situation et déstabiliser le royaume tout entier.

L'assassinat de Caligula en est une parfaite illustration, puisque la chronique précise ceci : « *luego que ell emperador Casar Gayo [Caligula] fue muerto, leuantosse grand desauenencia en la cibdat de Roma entre la cort et los caualleros et el pueblo* »<sup>1892</sup>. Une foi la tête coupée, le corps – ici la cour, les chevaliers et le peuple – n'est plus capable de fonctionner correctement. Néron, lui-même tyran et mauvais empereur, est acculé au suicide, puis Galba s'empare du pouvoir, devenant lui aussi un tyran, avant d'être assassiné. Loin de rétablir l'ordre, ces deux tyrannicides successifs sont sur le point de provoquer une guerre civile à laquelle Rome n'échappe que grâce à une intervention divine.

*Renouaronse alli entonce uandos et lides entre los cibdadanos de Roma, bien tales cuemo en el tiempo de Julio et de Pompeyo; si no por que quiso Nuestro Sennor, segund cuenta Paulo Orosio, guardar la ciudat por onra de sant Pedro que fuera y martiriado*<sup>1893</sup>.

Dans la *Estoria de España*, le tyrannicide, bien que parfois toléré ne semble donc pas plus légitime que le régicide, au contraire, il mène à la violence et à la guerre civile.

### e. La guerre civile

Selon la théorie organiciste du royaume, tout conflit opposant différents membres de ce corps ne peut qu'être perçu comme une tentative de division, car pas plus que le corps ne peut vivre sans tête il ne peut être bicéphale. En effet, comme l'indiquent les *Siete Partidas* « *el rey es, e deue ser uno* »<sup>1894</sup>. La seule conséquence possible de la multiplication des têtes est la division, puis l'implosion du corps.

La *Estoria de España* propose plusieurs manifestations de guerre *civilis* et même *plusquam civilis* qu'Alphonse X définit ainsi :

*La tercera llaman **civilis**, que quiere tanto dezir, corno guerra que se leuanta entre los moradores de algund Lugar, en manera de bandos, o en el Reyno, por desacuerdo que ha la gente entre si. La quarta llaman **plusquam civilis**, que quiere tanto dezir, como guerra en que combaten, non tan solamente los Cibdadanos de algund Lugar, mas aun los parientes de un lugar vnos con otros, por razon de bando. Assi como fue entre Cesar, e Pompeo, que eran suegro, e yerno. En la qual guerra los Romanos guerreauan los padres contra los hijos, hermanos contra los hermanos, teniendo los vnos con Cesar e los otros con Pompeo*<sup>1895</sup>.

<sup>1891</sup> PCG, 525, p. 293, 49b-51b.

<sup>1892</sup> PCG, 167, p. 118, 48a-51a.

<sup>1893</sup> PCG, 179, p. 129, 34b-40b.

<sup>1894</sup> Partida II, 1, 5.

<sup>1895</sup> Partida II, 23, 1.

Dans le récit, l'exemple le plus frappant de ce type de guerre est justement celui que choisissent les juristes pour illustrer la loi consacrée à la guerre *plusquam civilis*, c'est-à-dire le conflit entre César et Pompée qui a eu lieu entre 49 et 45 av. J.-C. et qui dans la chronique s'étend du chapitre 78 au chapitre 106. La faute de cette guerre civile, ou « *batalla cibdadana de los romanos* »<sup>1896</sup>, selon l'expression employée dans la chronique, est essentiellement rejetée sur César accusé de faire montre d'envie et d'orgueil. Il est en effet jaloux des succès et des honneurs reçus par Pompée qui est consul comme lui. Citons quelques passages qui mettent ces sentiments en exergue :

*Ouo ende grand enuidia, et pesol muy de coraçon. E andaua ya discordia et mal querencia entrellos, pero encubierta aun; e auien la començada pieça antes sobre tales razones cuemo estas, et non se podien soffrir ya. [...] Destos dos principes non puede soffrir ell uno all otro : ni el Cesar a Ponpeyo que fue primero en el sennorio, ni Ponpeyo al Cesar que era so par. E la discordia et la mal querencia començada dantes entrellos et encubierta fasta alli, daqui se començo a descubrir*<sup>1897</sup>.

*Todas estas bien andanças de Ponpeyo crecie mas a Julio Cesar la enuidia et la braueza de ser contra el*<sup>1898</sup>.

*Julio Cesar uio a Ponpeyo en la uenida de sus conquistas recebido en la corte de Roma tan onradamiente cuemo auemos dicho, ouo ende tan grand enuidia, que segund cuentas las estorias, aqui se començo a assannar et a descubrir se contra el. E segund que lo el pudo fazer, assannos aun mas contra la cort por que enuiauan a Ponpeyo a tantos fechos e tantas uezes, e posponien a el*<sup>1899</sup>.

Dans un premier temps, César s'efforce de convaincre le Sénat de retirer la charge de consul à Pompée : « *trabaiosse quanto pudo quel tolliessen el senado e la cort el poder quel dieran* »<sup>1900</sup>. Cependant, les Sénateurs, conscients des motivations de César qui souhaite détenir tous les pouvoirs s'y refusent : « *entendieron la soberuia que traye e la cobdicia con que andaua, e otrossi los uandos e el mal que se ende leuantarie si esto fuese* »<sup>1901</sup>. Jules César prend très mal le refus du Sénat de faire de lui l'unique consul et échange avec eux ce que les rédacteurs appellent des « *palabras brauas* »<sup>1902</sup> et des « *palauras fuertes e malas* »<sup>1903</sup>.

<sup>1896</sup> PCG, 91, p. 67, 19a-20a.

<sup>1897</sup> PCG, 78, p. 57, 14b-26b.

<sup>1898</sup> PCG, 81, p. 59, 49a-51a.

<sup>1899</sup> PCG, 86, p. 62, 8a-17a.

<sup>1900</sup> PCG, 90, p. 65, 53a-1b.

<sup>1901</sup> PCG, 90, p. 65, 31b-34b.

<sup>1902</sup> PCG, 90, p. 65, 47b.

<sup>1903</sup> PCG, 90, p. 65, 50b-51b.

Renonçant à l'action politique, et bien qu'étant le beau-père de Pompée<sup>1904</sup>, César se résout à prendre les armes contre celui-ci et le Sénat. En franchissant le Rubicon il prononce un discours dans lequel il renonce explicitement aux liens du sang et de l'amitié en enfreignant la loi : « *aqui dexo yo las pazes et los derechos crebantados entre nos, e aqui finquen las posturas que eran entre mi et Pompeyo e los otros romanos, et el debdo del parentesco et las amistades* »<sup>1905</sup>. Comme nous l'avons déjà évoqué, les péchés ont le pouvoir de faire oublier le bien, la justice et tous les liens qui unissent les hommes :

*Porque ouieron despues a lidiar et a contecer entrellos [...], auiendo entre si debdo porque non deuiera seer este mal ni este desamor, si no por enuidia et soberuia que uencen todas cosas, o ellas an poder et bueluen tales fechos cuemo este*<sup>1906</sup>.  
*Non deuiera por ninguna manera contecer lo que oyredes adelant que y contecio*<sup>1907</sup>.

S'ensuit alors une guerre civile et de nombreuses batailles. La campagne de Lérida en 49 av. J.-C. est la plus symbolique de toutes, parce qu'elle se produit en Espagne et parce qu'elle illustre la lutte fratricide. En effet, César installe son campement près de celui de son ennemi, et les soldats se reconnaissent entre eux.

*Tan de cerca estauan los unos de los otros de amas las huestes, que se ueyen muy bien; assi que los romanos que y uinien, que eran muchos de cada part, **connocieronse ell hermano all hermano et el padre al fijo et cada uno a so parient**. E pues que se fueron conociendo et uieron quamanno era **el debdo entrellos**, entendieron que aquella **batalla cibdadana** era, et mas que cibdadana; et que tal nemiga com aquella cibdadanos de Roma la mouien **con soberuia et cobdicia***<sup>1908</sup>.

Les amis, les parents sont devenus ennemis *de facto* en raison des conflits fratricides des consuls. Le doute s'insinue alors en eux.

*E maguer que eran alli uenidos pora fazer lo que Julio Cesar mandasse, **dubdaron** entre si los unos et los otros como farien, et estidieron quedados un poco. E en cabo **mouiolos el parentesco** que auien en uno, et començaron a enuiarse sus saludes por sennales mouiendo las espadas en buena manera. E **tanto fue el desseo et ell amor que crecio entrellos**, que les fizo crebantar las leyes et los mandamientos de sos sennores que les mandauan lidiar, et **no lidiauan***<sup>1909</sup>.

Là où César a renoncé à ce qu'il appelle « *el debdo del parentesco et las amistades* », les soldats sont justement rattrapés par ce lien de parenté, comme l'expriment les rédacteurs à

<sup>1904</sup> Pompée a épousé Julia, la fille de César, PCG, 79, p. 57, 37b-40b, et 91, p. 66, 12b-14b. Selon la chronique, Julia aurait maintenu la paix entre son père et son mari jusqu'à sa mort (en 54 av. J.-C.), 91, p. 66, 51b-56b.

<sup>1905</sup> PCG, 92, p. 67, 44b-48b.

<sup>1906</sup> PCG, 78, p. 57, 26b-32b.

<sup>1907</sup> PCG, 79, p. 57, 41b-43b.

<sup>1908</sup> PCG, 97, p. 72, 19b-29b.

<sup>1909</sup> PCG, 97, p. 72, 30b-40b.

travers les expressions « *el debdo entrellos* » et « *mouiolos el parentesco* » et la phrase suivante :

*Atrouieron se aqui las cauallerias de amas las partes uenciendo los el grand amor, et passaron los unos a los otros, pero que estauan alli en sus huestes por lidiar et matarse, et recibieron se muy bien como parientes tan de cerca et cibdadanos duna cibdat; e començaron a fablar en leatad et departir que entre tan parientes aquella nemiga tan grand non se podrie fazer sin mal estança et sin quebrantamiento de leatad*<sup>1910</sup>.

Les Romains décident alors de ne pas se battre. La famille, « *parientes* », et l'Empire, « *cibdadanos duna cibdat* », sont placés sur le même plan. L'amour, qu'il s'agisse du lien de parenté ou de l'appartenance au même royaume l'emporte. Néanmoins, l'amour de la guerre<sup>1911</sup> et les arguments de Petreius<sup>1912</sup>, le légat de Pompée, ont finalement le dernier mot, car comme le rappelle la chronique, l'envie prend le dessus et dissout les liens qui unissent les hommes : « *con la grand cobdicia de la ganancia oluida se a los omnes ell amor et el parentesco muchas uezes, et assi contescio aqui a los romanos* »<sup>1913</sup>.

Le raisonnement de Petreius pour convaincre ses soldats est simple et révélateur des enjeux et des conséquences d'une guerre *plusquam civilis*. En effet, les hommes doivent se battre car ils doivent se montrer loyaux envers leur seigneur : « *lidiat como uarones leales* »<sup>1914</sup>. Or, en disant cela, Petreius introduit un dilemme. En effet, la loyauté envers les généraux, « *leales* », fait écho en même temps qu'elle s'oppose à la loyauté naturelle envers la famille et le royaume manifesté par les passages cités plus haut et notamment par les expressions « *fablar en leatal* » et « *quebrantamiento de leatad* ». Normalement, lorsque le royaume est uni, la loyauté envers le seigneur, le royaume et la famille existe dans un même élan, mais lorsque le royaume est divisé, lorsque deux têtes cherchent à gouverner ce corps que représente le royaume, alors le royaume se déchire, tiraillé, écartelé entre deux loyautés qui n'auraient jamais dû être disjointes. Pour ces soldats, obéir à son seigneur revient à renoncer à sa famille, et choisir sa famille suppose renoncer à la loyauté envers son seigneur. La faute n'est pas celle des Romains, elle est celle de César, aveuglé par sa jalousie, qui en renonçant à sa propre loyauté, et en se battant pour prendre la tête de l'Empire, l'entraîne tout entier avec lui. Si le seigneur est un bon prince, cet écart infranchissable ne peut advenir. C'est le péché qui introduit une opposition insoluble entre la loyauté au seigneur et la loyauté envers la famille et la société.

---

<sup>1910</sup> PCG, 97, p. 72, 44b-54b.

<sup>1911</sup> PCG, 97, p. 73, 1a-21a.

<sup>1912</sup> PCG, 98, p. 73, 27a-p. 74, 20a.

<sup>1913</sup> PCG, 97, p. 73, 18a-20a.

<sup>1914</sup> PCG, 98, p. 73, 28b.

Dans ce contexte, et en accord avec la conception alphonsine du pouvoir, le royaume ne pouvant être bicéphale, devient une hydre monstrueuse à deux têtes, vénéneuse et condamnée à la destruction, comme l'hydre de Lerne. Le lexique utilisé par les rédacteurs pour parler des conséquences de cette guerre fratricide ne dit pas autre chose.

*E diz que fue sennal del **crebanto** que Roma e so imperio auien a tomar por las lides destos dos principes*<sup>1915</sup>.

*Fue por ello **muy quebrantado e muy abaxado** el sennorio dell imperio de Roma*<sup>1916</sup>.

*Llego a tanto el fecho del et de Ponpeyo, por que si ellos se uoluïessen, que ouiera a ser **destroyda** Roma*<sup>1917</sup>.

Les mots renvoyant à la destruction, « *crebanto* » / « *quebrantado* », « *abaxado* », « *destroyda* », montrent que lorsque les hommes ne savent pas rester à la place que la société leur a attribuée, la seule conséquence possible est au mieux l'affaiblissement du royaume, et au pire sa ruine et son anéantissement.

Une fois Pompée traîtreusement assassiné sur l'ordre de Pharaon, César se révèle finalement être un bon prince<sup>1918</sup>. C'est comme si en vengeance la mort indigne de Pompée malgré la haine qui les séparait<sup>1919</sup>, César avait effacé son crime. Pompée vengé, une certaine forme de loyauté entre les deux hommes retrouvée, l'unité de l'Empire restaurée sous une seule tête, César devient un grand prince. Cette fois-ci, Rome parvient à se sauver de la ruine. Néanmoins, ce n'est pas toujours le cas.

En effet, la chronique rapporte que, sous le règne des co-empereurs Constantin II et Constance II, plusieurs nobles se soulèvent contre l'autorité de l'empire et s'autoproclament empereur<sup>1920</sup>, Magnence (soulevé de 350 à 353) et Vétranion (350) sont tous les deux qualifiés de « *ric omne* », et Népotien (350) est le cousin de Constantin II et de Constance II, ce qui fait qu'il appartient aussi à la plus haute noblesse. Le texte ne s'étend pas sur ses rebellions simultanées, mais la conclusion qu'il leur donne est intéressante : « *ouieron muchas batallas muy fuertes et much esquiuas, de guisa que se **perdio en aquella guerra la mayor partida del poder de Roma**; tantos caualleros et tantos nobles omnes y murieron* »<sup>1921</sup>. Selon la *Estoria de España*, les guerres civiles qui découlent de ces conflits participent directement de la perte de Rome.

---

<sup>1915</sup> PCG, 90, p. 65, 42a-49a et 11b-17b.

<sup>1916</sup> PCG, 90, p. 66, 8a-10a.

<sup>1917</sup> PCG, 86, p. 62, 23a-25a.

<sup>1918</sup> PCG, 117-118, p. 93-94.

<sup>1919</sup> Voir p. 227.

<sup>1920</sup> PCG, 341 et 342, p. 199.

<sup>1921</sup> PCG, 342, p. 199, 17b-21b.

Le même cas se produit en Espagne en 711. Au-delà des péchés royaux, le royaume est affecté, pour ne pas dire contaminé, par les conflits fratricides.

*Este regno tan noble, tan rico, tan poderoso, tan onrrado, fue derramado et astragado en una arremessa por **desavenencia** de los de la tierra que **tornaron sus espadas en si mismos unos contra otros**, assi como si les minguassen enemigos; et **perdieron** y todos, ca todas las cibdades de Espanna fueron **presas** de los moros et **crebantadas** et **destroydas** de mano de sus enemigos<sup>1922</sup>.*

Les participes passés « *crebantadas* » et « *destroydas* » sont les mêmes que ceux que les rédacteurs ont employés à propos de la guerre civile romaine. Cependant, cette fois, point de salut pour le royaume, gangrené par les péchés et les régicides.

*Algunos fueron alçados reys por aleue, algunos por traycion de muerte de sus hermanos o de sus parientes, **non guardando la uerdad nin el derecho que deuieran y guardar por quexa de ganar el sennorio mal et torticieramientre como non deuien**, [...]; e por esta razon **auiuose la yra de Dios sobrellos**<sup>1923</sup>.*

Les Espagnols sont doublement concernés par la guerre civile. D’abord avec César et Pompée qui ont tous deux des Espagnols dans leurs rangs, qui pour rester fidèles à leur seigneur doivent s’entretuer. Ensuite ils sont à nouveau concernés par les conséquences désastreuses de la guerre civile durant le Royaume de Tolède. Entre les lignes la chronique suggère que, s’ils n’y prennent pas garde, les vassaux d’Alphonse X, en provoquant continuellement leur roi et en refusant de lui obéir, pourraient bien précipiter la Castille dans le même type de conflit. En effet, soit la contestation se termine à temps et le royaume retrouve son unicité, comme dans le cas de Pompée et César, soit il est trop tard et la guerre fratricide mène à l’anéantissement, comme dans le cas des Wisigoths.

#### **f. L’image de la noblesse**

La métaphore organiciste du pouvoir fait que le royaume ne peut être gouverné que par une seule tête et elle implique aussi que sans cette tête le royaume n’est plus rien. Tout comme le peuple, les hauts personnages du royaume ont besoin de leur roi pour les diriger. Seuls, ils sont au mieux, incapables de se gouverner, et au pire ils mènent directement le royaume à sa perte.

---

<sup>1922</sup> PCG, 558, p. 312, 5a-13a.

<sup>1923</sup> PCG, 559, p. 314, 12a-21a.

Prenons d'abord l'exemple des Tyriens, ceux sont les futurs Carthaginois, qui souhaitent abandonner leur tyran Pygmalion, mais qui n'osent pas le faire car ils ont besoin de l'aide d'un chef, en l'occurrence la reine Didon : « *los ombres onrados daquel logar querien mal al rey e auien sabor dir se de la tierra, si fallassen con quien. Estonce fablolo [Dido] con ellos, e pusieron so pleyto que se fuessen todos en uno con ella* »<sup>1924</sup>. Ces hommes, ces « ombres onrados », sont incapables de partir seuls malgré leur position. Il n'est pas question de manque d'argent ou d'opportunité, il leur manque explicitement un meneur (on lit « *quien* »), quelqu'un avec qui partir, quelqu'un qui les guide, les dirige, en d'autres termes, un roi ou une reine.

Un autre épisode, plus tôt dans le récit mais plus tard dans la chronologie, met en scène l'incapacité et même la lâcheté des hommes sans prince. À la suite de la cuisante défaite infligée à Rome par Hannibal Barca lors de la bataille de Cannes (Apulie) en 216 av. J.-C., les rescapés Romains sont en effet tellement désorientés qu'ils sont prêts à abandonner Rome pour se construire une vie ailleurs : « *fuieron tan desconortados los otros que y fincaron, temiendosse que non podrien defender la tierra, que ouieron so conseio de despoblarla e yr buscar otro logar o poblasen* »<sup>1925</sup>. Il faut l'intervention de Scipion l'Africain pour les en dissuader. Les Romains menés par les frères Scipion étaient prêts à mourir plutôt que de renoncer à leur honneur et par là-même à celui de Rome, et par contraste, quelques chapitres plus loin, les Romains livrés à eux-mêmes veulent abandonner Rome, ce qu'ils auraient fait sans l'intervention de Scipion l'Africain. La lâcheté des nobles esseulés contraste avec le courage et l'obéissance de ceux qui sont guidés. Par ailleurs, les verbes « *despoblar* » renvoie aux fondations du début du récit. Les rois fondent et peuplent, les nobles livrés à eux-mêmes dépeuplent et abandonnent la terre.

Lors du même épisode qui voit Scipion l'Africain prendre le pouvoir sur des Romains décidément bien incapables, la noblesse faillit encore. À ce moment-là, l'Empire se bat sur cinq fronts et Scipion décide donc de partager l'armée en cinq contingents afin de pouvoir se battre sur tous ces fronts<sup>1926</sup>. Néanmoins, les Romains, visiblement conscients de la supériorité de Scipion – « *quando esto oyeron, gradecieron gelo por que entendieron que se adelentaua mucho en aquellas cosas que eran su pro e su onra* »<sup>1927</sup> –, rencontrent d'autres difficultés dont ils ne sont pas non plus capables de triompher. Il leur manque en effet, des

---

<sup>1924</sup> PCG, 52, p. 33, 23b-27b.

<sup>1925</sup> PCG, 28, p. 20, 48a-52a.

<sup>1926</sup> PCG, 28, p. 20, 20b-41b.

<sup>1927</sup> PCG, 28, p. 20, 49b-52b.

hommes, des armes et de l'argent pour mener ces guerres. Encore une fois c'est Scipion qui leur apporte la solution :

*Uieron que les minguauan tres cosas: la una que no auie y abondo de yente segundo el cuento que ellos querien enuiar, la otra que no auien **armas** pora ellos, la tercera que no auien auer pora **pagar** las soldadas de los caualleros e de los otros omnes darmas que fuessen y. Estonce dixoles Cipion que el les darie conseio pora todo queriendol creer; ellos dixieron le que farien quant el mandasse. (1) Mando ell essora que troxiessen quantos sieruos auien, e quando fueron aduchos, escoio el todos aquellos que eran pora armas, e fizolos afforrar; e dixo les que los afforraua sennaladamientre por uengar a Roma o morir por ella; y esso mismo a todos los que eran echados de Roma, e aun a los ladrones que tenien los caminos, perdono e acoiolos a todos; e desta guisa ayunto quanta yent ouo mester. (2) E pora las armas que minguauan, mando tomar todas aquellas que fallo en los templos y en las casas de los omnes uieios e flacos, e assi ouo complimiento. (3) Del auer pora las soldadas de los caualleros, mando tomar todos los tesoros de los templos e otrossi quanto fallo por las casas de los cibdadanos oro e plata en que lauor ouiesse, que no les dexo ninguna cosa sino sennas onças doro e sennas libras de plata pora sus mugieres e a sus fijas o las bronchas de sus sennales que ellos trayen en los pechos, e desta guisa fueron complidas las huestes de Roma dombres e dauer e darmas e de quanto ouieron menester<sup>1928</sup>.*

Scipion apparaît comme le seul capable d'avoir les idées et de prendre les décisions nécessaires pour solutionner des difficultés insurmontables aux yeux des nobles. Sans lui, sans un seigneur qui les gouverne, le manque d'hommes, d'armes et d'argent – trois choses indispensables à la guerre et donc à la protection du royaume et de ses habitants – aurait pu être fatal à l'Empire.

Même dans les rares cas où les nobles sont en position de conseiller le roi, ils n'ont en fait aucun pouvoir de décision. Avant de partir affronter le tyran Paul, Wamba alors en Cantabrie prend ainsi conseil auprès des « *ricos omnes* » et « *altos de su palacio* » : faut-il retourner à Tolède pour chercher des renforts ou faut-il partir directement à la poursuite des félons ? Le conseil n'est pas unanime, « *el conseio partiosse luego en dos guisas* », et il revient alors au roi de trancher<sup>1929</sup>. Le conseil semble avoir pour unique rôle de mettre en valeur la sagesse et le pouvoir décisionnaire du roi, le seul apte à prendre les décisions liées au combat.

\*\*\*

---

<sup>1928</sup> PCG, 28, p. 20, 53b-p. 21, 31a.

<sup>1929</sup> PCG, 516, p. 285-286.

Noblesses militaire et de cour ont beau constituer le groupe social le plus élevé du royaume, en réalité la diversité du lexique – *ric omne, mayoral, alto omne, omne onrado, omne bueno* – fractionne la noblesse et affaiblit son rôle. De plus, le fait de ne pas donner la plupart du temps les noms des nobles et de passer sous silence les charges et fonctions qu'ils peuvent occuper, relègue cette noblesse à un rôle secondaire dans l'histoire de la Péninsule. Diversité lexicale et anonymat contribuent à un effacement de la noblesse dans la chronique. Malgré cela, certains épisodes permettent tout de même de déduire la fonction principale qui échoie aux nobles : l'obéissance.

L'image de la noblesse est donc double. D'un côté, les rédacteurs prennent soin de mettre en scène une noblesse idéale qui entretient des relations de vasselage avec le roi et, d'un autre côté, ils dépeignent à de multiples occasions une noblesse rétive et de mauvaise volonté, responsable alors des maux qu'endure le royaume. Mais ce paradoxe n'est qu'apparent, exemples et contre-exemples servant un même objectif qui est d'établir des normes de conduite pour la noblesse castillane, premier destinataire de l'œuvre historiographique du Roi Sage.

L'image du *ric omne* se construit ainsi en creux de celle du Roi, plus courageux, plus clairvoyant, en somme le seul apte à prendre les décisions et à assurer la bonne marche du Royaume. C'est donc une relation de dépendance qui se construit tout au long du récit. Une dépendance du type vassalique, les nobles doivent obéissance et loyauté à leur suzerain, et une dépendance plus générale qui d'une certaine manière fait des nobles des mineurs qui ont besoin de leur seigneur, tel les membres d'un corps qui ne sont rien sans leur tête.

## **B. Le Roi, l'Espagne et l'Église**

Au Moyen Âge la théorie des Deux Glaives attribue au roi le pouvoir temporel et au Pape, successeur de saint Pierre, le pouvoir spirituel ainsi qu'un ascendant moral et par là-même politique sur le prince<sup>1930</sup>. Le prologue de la *Segunda Partida* rappelle d'ailleurs cette conception des deux pouvoirs :

*Los perlados [prelados -abades, obispos, etc.-] e... toda la clerecia... son puestos para... guardar la fe, no tan solamente de los enemigos manifiestos que en ella no creen, mas aun de los malos cristianos que la no obedesçen ni la quieren creer ni guardar. E porque esto es cosa que se deve vedar e escarmentar crudamente, a lo que ellos no pueden fazer porque el su poderio es espiritual, que es todo lleno de piadad [piedad] e de merçed, por ende nuestro*

---

<sup>1930</sup> Voir p. 261.

*Sennor Dios puso otro poder temporal en la tierra con que esto se cumpliese, assi como la iusticia que quiso que se fiziese en la tierra por mano de los enperadores e de los reyes. E estas son las dos espadas porque se mantiene el mundo: la primera espiritual, e la otra temporal. La espiritual taja los males ascondidos [escondidos] e la temporal los manifiestos*<sup>1931</sup>.

Néanmoins, Alphonse X dénie à l'Église la possibilité d'interférer dans le domaine temporel et tient à préserver l'autorité de la couronne. La Sagesse royale déployée à travers son œuvre scientifique et historiographique, mise en scène et revendiquée dans les portraits royaux de la *Estoria de España* est déjà un moyen d'émancipation du pouvoir politique vis-à-vis de l'Église, traditionnelle détentrice de la *sapientia*. Et au-delà de l'autonomie du pouvoir royal, le Roi Sage entend en fait exercer sa propre autorité sur le pouvoir spirituel, ou du moins sur l'Église castillane. Cette revendication s'appuie sur deux fondements, l'un légal et l'autre théologique. D'une part, le roi en tant que tête du royaume exerce son autorité sur l'ensemble de ce royaume :

*El rey es cabeça del reyno [...] es señor e cabeça de todos los del reyno*<sup>1932</sup>.  
*Juez sobre todos los del reyno*<sup>1933</sup>.

Le texte est sans appel, le pouvoir du roi s'applique à tous ses sujets. D'ailleurs le peuple est ainsi défini : « *pueblo tanto quiere decir como ayuntamiento de gentes de todas las maneras de aquella tierra do se allegan. E desto no sale home ni muger, ni clerigo, ni lego* »<sup>1934</sup>. Le clergé fait donc partie intégrante du peuple, et partant, il est placé sous la juridiction royale<sup>1935</sup>. Le Roi ne peut admettre qu'une partie du peuple échappe à son autorité.

D'autre part, nous avons vu qu'Alphonse X développe dans le *Fuero Real* une analogie entre le Royaume céleste et le Royaume terrestre<sup>1936</sup> et compare explicitement le roi au Christ. Si la cour d'Alphonse X est bien l'équivalent terrestre de la cour du Christ, il va de soi – en tout cas pour le Roi Sage – que le monarque possède les mêmes pouvoirs. En ce sens, les *Partidas* affirment que le roi est le vicaire de Dieu :

*Vicarios de Dios son los Reyes, cada uno en su Reyno, puestos sobre las gentes, para mantenerlas en justicia [...]. E los Santos dixeran, que el Rey es puesto en la tierra en lugar de Dios, para cumplir la justicia, e dar a cada vno su derecho*<sup>1937</sup>.

---

<sup>1931</sup> *Partida II*, prologue.

<sup>1932</sup> *Partida II*, 1, 5.

<sup>1933</sup> *Partida II*, 1, 6.

<sup>1934</sup> *Partida I*, 2, 5.

<sup>1935</sup> A. MAREY, *art. cit.*, p. 233.

<sup>1936</sup> Voir p. 308-309.

<sup>1937</sup> *Partida II*, 1, 5.

Le terme vicaire, du latin *vicarius*, remplaçant, suppléant, indique que Dieu lui a délégué son pouvoir sur Terre. En d'autres termes Alphonse X remplace le Seigneur auprès des hommes. Bien que « *vicarius Christi* » soit l'un des titres des papes, Alphonse X revendique l'exercice du pouvoir spirituel pour lui-même. D'ailleurs, il précise qu'auparavant, les rois exerçaient bien le double pouvoir temporel et spirituel :

*En el tiempo de Gentiles el Rey non tan solamente era guiador e Cabdillo de las huestes, e Juez sobre todos los del Reyno, mas aun era Señor en las cosas espirituales [...]. E porende los llamauan Reyes, porque regian tambien en lo temporal como en lo espiritual*<sup>1938</sup>.

L'origine divine du pouvoir était déjà proclamée dans la Bible, et Isidore de Séville affirmait lui aussi l'origine divine du pouvoir monarchique<sup>1939</sup>.

Que chacun se soumette aux autorités en charge. Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu<sup>1940</sup>.  
*Potestas bona est, quae a Deo donante est*<sup>1941</sup>.  
*Dedit Deus principibus praesulatum pro regimine populorum, illis eos praeesse uoluit*<sup>1942</sup>.

Ce vicariat a deux conséquences. D'abord il autorise Alphonse X à inclure l'Église dans sa juridiction. Ensuite, puisque son pouvoir lui est directement délégué par Dieu et que le Christ est le « Roi des rois »<sup>1943</sup>, le souverain n'a pas à reconnaître d'autre autorité que celle du Seigneur.

Au vu de cette théorie politique du Roi Sage une question se pose, la rivalité entre les deux glaives affleure-t-elle dans le récit des origines de la *Estoria de España*, et si oui, de quelle manière ? Quel est le rôle dévolu au clergé dans cette partie de la chronique, et quelles sont ses relations avec le pouvoir temporel ?

### **a. La direction de l'Église**

Dans ses textes juridiques, le Roi Sage affirme que le clergé est placé sous sa juridiction temporelle. Il s'avère que dans la chronique certains princes jouent un rôle dans

---

<sup>1938</sup> *Partida II*, 1, 6.

<sup>1939</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 520.

<sup>1940</sup> *La Bible...*, Épître aux Romains 13:1.

<sup>1941</sup> Isidore de Séville, *Sententiae*, 3, 48, 5, cité par S. TEILLET, *op. cit.*, note 124, p. 520.

<sup>1942</sup> Isidore de Séville, *Sententiae*, 3, 49, 3, cité par S. TEILLET, *op. cit.*, note 124, p. 520.

<sup>1943</sup> *La Bible...*, Apocalypse, 17:14 et 19:16. *Partida II*, 1, 6 : « *señaladamente tomo el Rey nome de nuestro Señor Dios, ca assi como el es dicho Rey sobre todos los Reyes* ».

l'organisation, voire dans la direction de l'Église, exerçant ainsi un pouvoir temporel et spirituel.

### L'organisation de l'Église

La *Estoria de España* montre les princes jouant un rôle dans l'organisation même de l'Église. Par exemple, l'empereur Justinien donne l'ordre de construire des églises : « *mando a todos los obispos cristianos que fiziessen las eglesias et que fuessen mantenidas et seruidas por clerigos de la santa fe* »<sup>1944</sup>. Ce n'est pas à ses sujets qu'il demande ces constructions, mais bien aux évêques qu'il enjoint par ailleurs d'en assurer l'organisation et le fonctionnement, afin que la liturgie y soit célébrée.

Il est rapporté, qu'après avoir vaincu des barbares qui opprimaient les Espagnols<sup>1945</sup>, l'empereur Constantin prend l'initiative de partager l'Espagne en six archevêchés dont les sièges sont Narbonne, Braga, Tarragone, Tolède, Mérida et Séville<sup>1946</sup>. Il n'est nullement question d'une intervention extérieure, c'est l'empereur en personne qui a donné ses archevêchés à l'Espagne : « *cuemo auie grand sabor de adelantar la cristiandat, partio toda Espanna en seis arçobispados* »<sup>1947</sup>. Deux siècles plus tard, Théodemir, roi des Suèves de 559 à 570, abandonne l'arianisme sous l'influence de Martin de Braga<sup>1948</sup> et établit les archevêchés et évêchés de Galice et du Portugal<sup>1949</sup>. Cette fois-ci, le roi n'est pas le seul à intervenir. On lit en effet :

*Fizo fazer concilio en Gallizia en la cibdad de Lugo, e fue en este concilio Aduolpho obispo de Leon con todos los otros obispos que eran y de Gallizia pora confirmar el escripto del departamento de los arçobispados et de los obispados que el rey querie fazer, ca el departio los arçobispados et los obispados de tierra de Gallizia et de Portogal*<sup>1950</sup>.

Néanmoins, on note que l'impulsion et la décision viennent bien du roi qui a par ailleurs convoqué le Concile. Enfin, deux siècles après, c'est au tour de Wamba de définir la carte épiscopale de son royaume. Il confirme la répartition de Théodemir<sup>1951</sup> qu'il complète pour les autres archevêchés<sup>1952</sup>. Comme l'indique la phrase « *con conseio et consentimiento de los*

---

<sup>1944</sup> PCG, 441, p. 249, 37b-40b.

<sup>1945</sup> PCG, 329, p. 196, 30a-5b.

<sup>1946</sup> PCG, 329, p. 196, 7b-40b.

<sup>1947</sup> PCG, 329, p. 196, 5b-7b.

<sup>1948</sup> PCG, 459, p. 258, 43b-45b.

<sup>1949</sup> PCG, 527, p. 295, 30a-17b.

<sup>1950</sup> PCG, 527, p. 295, 21a-30a.

<sup>1951</sup> PCG, 527, p. 295, 29a-30a.

<sup>1952</sup> PCG, 528-535, p. 295-298.

*arçobispos et de los obispos dellas* »<sup>1953</sup>, le roi a pris le conseil des clercs pour l'organisation spatiale de son Église, mais ensuite il la présente directement au Concile qui n'a visiblement plus son mot à dire : « *todas estas cosas que de suso son escriptas fizo leer el muy noble rey Bamba en el concilio* »<sup>1954</sup>. Constantin, Théodemir puis Wamba sont dépeints comme les chefs de l'Église. Sur les territoires de leur royaume – Empire romain, Royaume suève ou Royaume wisigoth – ces princes exercent le pouvoir temporel et spirituel.

Il en va de même lorsque Chindaswinthe fait expulser Théodisque, primat d'Espagne et qu'il fait transférer le siège de la primatie de Séville à Tolède<sup>1955</sup>. Bien que quelques lignes plus haut la chronique rapporte que le roi demande au Pape l'autorisation d'établir la primatie à Séville<sup>1956</sup>, cette fois le roi prend la décision seul. Le Pape est bien reconnu comme chef de l'Église, il ne s'agit pas de contester l'autorité du Saint Siège, mais dans le contexte péninsulaire, le roi est le chef de l'Église d'Espagne. Cette affirmation – ou revendication ? – est plus patente encore dans le récit de la représentation des Conciles.

## Les Conciles

Dans la chronique, il est précisé que c'est le roi qui convoque les Conciles. Ainsi, Constantin convoque le Concile de Nicée I en 325. L'expression « *mando llegar concilio* »<sup>1957</sup> ne laisse aucun doute sur celui qui prend l'initiative. Cependant, avant même que le Concile ne commence, son bon déroulement est mis en danger par des disputes entre les évêques. Voyant le Concile menacé, Constantin s'empare de la question.

*Ante que fablassen ninguna cos adel fecho de la fe sobre que fueran legados, començaron los obispos a querellarse le ell uno dell otro de los tuertos que se fazien en seyendo uezinos. E el santo princep, que uio que se enbargarie por aquellas contiendas el grand fecho por que uinieran, sennaloles dia en que uiniessen todos antel, et quel troxiesse cada uno todas sus querellas en escripto. E ellos fizieron lo assi. E quando uino aquel dia, dieron le todos por escripto quantas querellas auien unos dotros. E ell encerrolas en su seno, et ante que leyesse ninguna dellas, començo a fablar et dixo : “Obispos, assi es que el Nuestro Sennor Dios uso establecio por sus sacerdotes e uos dio poder de iudgar a nosotros, e por ende podemos nos con ser iulgados de uso; mas a uso no uos pueden iudgar los omnes, e conuiene que esperedes el iuyzio de Dios tan solamientre [...]. E por ende, hermanos, dexat todas estas querellas agora, et departid en iudgar sin toda malquerencia la contienda de la fe sobre que sodes aqui venidos”<sup>1958</sup>.*

---

<sup>1953</sup> PCG, 535, p. 298, 35b-36b.

<sup>1954</sup> PCG, 536, p. 298, 43b-45b.

<sup>1955</sup> Voir p. 142.

<sup>1956</sup> PCG, 504, p. 278, 6b-10b.

<sup>1957</sup> PCG, 319, p. 190, 52b-53b.

<sup>1958</sup> PCG, 319, p. 191, 1a-32a.

L'on pourrait penser que lorsque Constantin dit que les clercs ne sont en quelque sorte pas placés sous sa juridiction, il s'agit d'un aveu de faiblesse ou qu'il reconnaît ne pas avoir d'autorité sur la sphère religieuse. Néanmoins, cet aveu n'est autre qu'une prétention, car en disant cela il met fin *de facto* aux conflits du clergé. Tout en refusant d'arbitrer, il montre son autorité et leur signifie que les querelles internes sont terminées. Il y a un contraste favorable à Constantin entre d'un côté les clercs, davantage occupés à leurs affaires personnelles qu'à la défense de la foi contre l'arianisme – pourtant présenté comme une dangereuse hérésie dans la chronique –, et de l'autre côté un roi supérieurement sage qui n'a pas de mal à rappeler les clercs à l'ordre. Dans ce contexte, l'expression « *santo princep* » n'est pas anodine et rappelle opportunément que le roi a le premier rôle dans les affaires spirituelles du royaume. Et son rôle ne s'arrête pas là. À la fin de l'assemblée, les évêques lui présentent leurs travaux, et c'est l'empereur qui ordonne que leurs conclusions soient appliquées par tous les chrétiens.

*Los santos obispos dieron en escripto all emperador Costantino todas las cosas que fueron establecidas en aquel concilio: et la primera dellas fue el Credo in unum Deum que cantan a la missa cada fiesta [...]. E ell emperador mando las todas tener et creer tan bien cuemo los quatro Euangelios, et mando que fuessen echados de tierra quantos las no creyesen*<sup>1959</sup>.

Constantin joue donc un rôle direct dans l'application du Concile – on pourrait presque en déduire que sans son intervention les décisions seraient restées lettre morte – ainsi que dans la question du dogme, puisqu'il impose aux chrétiens de réciter le *Credo*, ou profession de foi, prière toujours en vigueur au XIII<sup>e</sup> siècle.

Ensuite se tient un Concile à Séville en 619 (la chronique donne la date de 621) pour lutter contre l'hérésie acéphale<sup>1960</sup>. C'est Isidore de Séville qui remporte la dispute contre l'évêque acéphale<sup>1961</sup>, mais c'est le roi Sisebut qui a convoqué le Concile : « *fizo concilio* »<sup>1962</sup>, c'est à lui que revient l'initiative de lutter contre l'hérésie.

Cela dit, les Conciles les plus importants narrés dans la chronique sont les Conciles de Tolède. Là encore, c'est le roi qui convoque ces Conciles, ce que nous signalent les rédacteurs en utilisant systématiquement le verbe « *fizo* »<sup>1963</sup>. Le fait que dans la Tolède catholique tous les Conciles soient convoqués par le roi – les rois ariens n'ont logiquement pas convoqué les

---

<sup>1959</sup> PCG, 319, p. 192, 11b-20b.

<sup>1960</sup> Les Acéphales appartenaient à un courant du monophysisme, une doctrine qui ne reconnaît que la nature divine du Christ. À la différence des Monophysites, et comme l'indique leur nom, les Acéphales n'ont pas de chef spirituel.

<sup>1961</sup> PCG, 490, p. 272, 45a-49a.

<sup>1962</sup> PCG, 490, p. 272, 42a-44a.

<sup>1963</sup> Voir p. 250.

deux premiers Conciles –, implique qu'un Concile ne peut qu'être organisé à la demande d'un roi. En fait, certains rois wisigoths comme Réceswinthe ont même interdit la tenue de Conciles pendant leur règne<sup>1964</sup>. Si les rédacteurs le savaient ils se sont bien gardés de l'écrire car même si cela avait montré que les rois dominaient nettement l'Église, il aurait fallu expliquer pourquoi des rois chrétiens exemplaires empêchaient la tenue de telles rencontres.

Depuis la conversion de Récarède survenue officiellement lors du III<sup>e</sup> Concile de Tolède en 587, ces Conciles sont autant des rencontres politiques que religieuses. Selon le récit historiographique, seulement trois Conciles donnèrent lieu à des débats ou décisions uniquement d'ordre spirituel (Conciles VI, VII, et XI), ce qui ne représente même pas un quart des quatorze Conciles dont les décisions sont toutes exposées, même si cela est fait de façon très générale<sup>1965</sup>. En réalité, la tenue de nombre de Conciles témoigne avant tout des troubles de l'époque. En effet, plusieurs rois convoquèrent des Conciles dans le but d'asseoir leur pouvoir et dans un effort – souvent vain – d'empêcher les révoltes nobiliaires qui secouent régulièrement le royaume<sup>1966</sup>. Si les Conciles débattent de politique, il est évidemment aussi question de religion. Par exemple, il est question de décrets contre les mauvais clercs, de la désignation de Tolède comme siège de la primatie ou encore de l'adoption de la règle de saint Isidore...<sup>1967</sup>. Toutefois, absolument rien dans la chronique n'indique que le roi se contente d'assister ou de ratifier seulement les canons concernant les affaires temporelles du royaume. Cela signifie donc que pour le roi ces Conciles sont là encore l'occasion d'exercer tout à la fois son pouvoir temporel et son pouvoir spirituel.

L'intromission du politique dans le religieux lors des Conciles de Tolède s'exprime de trois façons dans la chronique : par la présence de fonctionnaires laïques aux Conciles, par le *tomus* et par la confirmation royale des canons conciliaires. En effet, des fonctionnaires assistent aux Conciles de Tolède dès la conversion de Récarède, bien qu'Alphonse X ne les mentionne pas pour ce Concile, et à partir du VII<sup>e</sup> Concile ces fonctionnaires royaux doivent en signer les actes<sup>1968</sup>. Dans le récit, la présence nobiliaire apparaît à partir du IV<sup>e</sup> Concile, le premier convoqué par Chinthila, et lors de huit autres Conciles. Ces fonctionnaires royaux sont appelés « *mayorales de su regno/del palacio* » (Conciles IV<sup>1969</sup> et V<sup>1970</sup>), « *omnes*

---

<sup>1964</sup> E.A THOMPSON, *op. cit.*, p. 265 et p. 319-320.

<sup>1965</sup> Voir p. 245-250, particulièrement le tableau.

<sup>1966</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 208-212, 264-265, 320.

<sup>1967</sup> Voir p. 245-250, particulièrement le tableau.

<sup>1968</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 334-335.

<sup>1969</sup> PCG, 497, p. 276, 10a.

<sup>1970</sup> PCG, 499, p. 276, 25b-26b.

*buenos* » (Conciles VIII<sup>1971</sup> et XII<sup>1972</sup>), et « *altos omnes del palacio (del rey) / de su regno* » (Conciles VII<sup>1973</sup>, IX<sup>1974</sup>, X<sup>1975</sup> et XVIII<sup>1976</sup>). Ces trois expressions montrent la haute position de ces hommes ainsi que leur appartenance au palais, ce qui indique qu'ils devaient rendre des comptes au roi. Le chapitre sur le V<sup>e</sup> Concile de Tolède indique même ceci à propos des envoyés royaux : « *los mayores del palacio los que eran para concilio* »<sup>1977</sup>, comme si certains nobles se consacraient spécialement aux Conciles ou aux relations avec le clergé. Cette présence nobiliaire indique tout à la fois une surveillance du déroulement du Concile par le pouvoir politique et une participation de ce même pouvoir. L'influence du temporel sur le spirituel est donc patente dans la chronique.

Les fonctionnaires étaient particulièrement vigilants quant au traitement accordé au *tomus* du roi. À partir du premier Concile de Réceswinthe en 653, les rois donnent un *tomus regio* à l'assemblée des évêques. Il s'agit d'une sorte de déclaration programmatique dans laquelle le roi mentionne les sujets qu'il souhaite voir traités par le Concile ou les questions qu'il leur demande de résoudre<sup>1978</sup>. Même si le mot *tomus* n'apparaît pas, la chronique explique précisément de quoi il s'agit : « *[Egica] mostro un escripto all arçobispo de Toledo et a tod el concilio, et rogo los quel tornassen respuesta sobre las cosas que y yazien* »<sup>1979</sup>. Lorsque le même Égica demande au XV<sup>e</sup> Concile de le délier de la parole donnée à Ervige, il s'agit du même mécanisme : « *demando a tod el concilio quel absoluiessen de muchas cosas, et des juramiento que fiziera al rey Eruigio* »<sup>1980</sup>. Égica peut visiblement demander ce genre de chose sans risque de se voir opposer un refus, car selon E. A. Thompson, spécialiste des Wisigoths, les Conciles soutiennent toujours le roi : « *de las dos partes que formaban los concilios, la Corona y la Iglesia, la Corona era la dominante y la Iglesia la dominada* »<sup>1981</sup>.

En fait, ce n'est pas tellement aux clercs de confirmer les décisions royales mais plutôt le contraire. La chronique montre en effet à plusieurs reprises que les rois confirment les canons des Conciles. Ainsi, Récarède confirme-t-il le décret de la conversion :

---

<sup>1971</sup> PCG, 507, p. 280, 24b.

<sup>1972</sup> PCG, 539, p. 300, 33b.

<sup>1973</sup> PCG, 505, p. 279, 20a-21a.

<sup>1974</sup> PCG, 508, p. 281, 24a-25a.

<sup>1975</sup> PCG, 509, p. 281, 7b-8b.

<sup>1976</sup> PCG, 548, p. 304, 20a-22a.

<sup>1977</sup> PCG, 499, p. 276, 25b-26b.

<sup>1978</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 320.

<sup>1979</sup> PCG, 545, p. 303, 21a-23a.

<sup>1980</sup> PCG, 543, p. 302, 32a-35a.

<sup>1981</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 321.

*Pues que los arçobispos et los obispos ouieron fechas sus posturas et sus establecimientos, uino entonces el rey Recaredo al concilio, et oyo tod aquello que pusieran, et touolo por bien et pagosse ende et confirmolo*<sup>1982</sup>.

Les évêques ont pris des dispositions, mais c'est finalement au roi que revient le dernier mot. Une précision sur un Concile convoqué par Réceswinthe introduit cependant une ambiguïté : « *en este concilio fueron puestas et confirmadas unas leys que fizo este rey Recesuindo, que eran buenas et prouechosas assi pora las temporales como pora las espiritales* »<sup>1983</sup>. Cela signifie-t-il que le roi a besoin que le clergé confirme ses lois, ou impose-t-il au contraire au clergé d'adhérer à ses lois, l'obligeant ainsi à s'y tenir ? La seconde option nous semble plus vraisemblable au vu des autres éléments.

Il arrive aussi que les rois qui n'ont pas encore convoqué de Concile confirment les canons des assemblées antérieures.

*[Tulga] confirmo todas las posturas que los reys dante del pusieran en los concilios que fizieran*<sup>1984</sup>.

*[Wamba] confirmo las leys et las costumbres quantas eran derechas*<sup>1985</sup>.

Il est probable qu'il s'agisse là d'une tradition, d'une simple formalité, mais cette confirmation, cette autorisation à continuer de les suivre, sous-entend que le roi a le choix de le faire et que s'il ne le faisait pas, les canons ne seraient plus en vigueur. D'ailleurs la chronique ne dit pas seulement que Tulga ratifie les Conciles antérieurs, mais bien qu'il confirme les lois édictées *par* les rois dans des Conciles réunis *par* les rois.

Les rois dirigent donc les Conciles, de leur convocation à leur approbation en passant par les sujets abordés. Non que le clergé risquât d'aller à l'encontre de leurs intérêts ou de leurs volontés, mais ces détails permettent de montrer qui est le chef de l'Église d'Espagne, et selon la *Estoria de España* ce n'est visiblement pas l'archevêque de Tolède, mais bien le roi. Présents ou non aux débats<sup>1986</sup> – leurs représentants sont là de toute façon –, en lisant la chronique il semble bien que ce sont les rois qui ont gouverné l'Église, et non l'inverse, ce qui est d'ailleurs une image assez proche de la réalité. Véritables instruments de gouvernement,

---

<sup>1982</sup> *PCG*, 476, p. 264, 10b-15b.

<sup>1983</sup> *PCG*, 507, p. 280, 37b-41b.

<sup>1984</sup> *PCG*, 502, p. 278, 7a-9a.

<sup>1985</sup> *PCG*, 513, p. 284, 24a-26a.

<sup>1986</sup> Les rois n'assistaient pas toujours aux débats (E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 216-218). La chronique précise d'ailleurs qu'Egica s'est présenté en personne au XVII<sup>e</sup> Concile, ce qui peut sous-tendre que cela sort de l'ordinaire, *PCG*, 545, p. 303, 18a-19a.

les Conciles de Tolède sont un cas unique, nulle part ailleurs en Europe aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, le pouvoir politique n'a eu autant de pouvoir sur l'Église<sup>1987</sup>.

Dans le récit, le schéma *convocation > intervention dans les débats > confirmation* est sensiblement le même pour le Concile de Nicée I ou pour les Conciles de Tolède. La permanence de l'intervention du temporel dans le spirituel tendrait à montrer que le rôle du prince n'a pas changé depuis l'Empire romain, qui a vu naître le Christianisme, jusqu'au temps des Wisigoths. Charge ensuite au lecteur d'en déduire que cela rend légitime l'intervention d'Alphonse X dans les affaires de l'Église. Par exemple, alors que c'est au Chapitre d'élire les évêques, comme le prévoient d'ailleurs les *Siete Partidas*<sup>1988</sup>, le souverain entend nommer lui-même les nouveaux évêques. Considérant notamment que ce sont les rois qui ont reconquis la terre, converti les mosquées en églises, créé et doté de nouvelles églises, il exige de pouvoir intervenir dans les nominations. Il tente par exemple d'imposer ses frères, les infants Philippe et Sanche. Ce bras de fer entre le Roi, le Pape et les chapitres fait que certains sièges restent vides plusieurs années durant<sup>1989</sup>. Au regard du récit, habillage orienté, les revendications du Roi Sage n'ont rien de déraisonnable ou d'absurde, elles ne sont que le fruit d'une tradition millénaire que le monarque entend faire perdurer.

### **b. Exemplarité et contre-exemplarité cléricale**

La chronique fait la part belle aux clercs exemplaires. Les portraits de Martin de Braga, de Léandre et d'Isidore de Séville ou encore d'Alphonse de Tolède dépeignent des évêques et archevêques au service de l'Église et de Dieu. Leur prédication, leurs écrits ont contribué à évangéliser l'Espagne et à y faire briller la lumière du Christianisme. Néanmoins, aux côtés de ces modèles, la chronique propose aussi quelques portraits à rebours de l'exemplarité épiscopale.

### **Théodiscle**

On se souvient que, dans le contexte du conflit sur la primatie, Lucas de Tuy a inventé un mauvais archevêque, Théodiscle, qui aurait été responsable du transfert du siège de la

---

<sup>1987</sup> E. A. THOMPSON, *op cit.*, p. 317-318.

<sup>1988</sup> *Partida I*, 5, 17-27.

<sup>1989</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 78-79 et p. 93. Voir p. 117 et p. 175.

primatie de Séville à Tolède<sup>1990</sup>. Si Jiménez de Rada reprend cet épisode afin de le réorienter à son avantage, il est possible qu'Alphonse X, qui ne s'intéresse pas à ce conflit, soit plus intéressé par le contenu de la faute de Théodiscle. En effet, le portrait de cet apostat prend le contre-pied systématique des images topiques des bons prélats.

*Fizo echar dell arçobispado de Seuilla por sentencia del concilio all arçobispo Theodisto por esta razon : este Theodisto era natural de Grecia, et sabia fablar muchos lenguajes, e en la palabra que el dizie et demostraua semeiaua muy blando et muy manso, mas dentro en el coraçon era lobo uerdaderamente que yazie so piel de oueia, assi como lo el demostro despues; e libros que fiziera san Esidro et compusiera muy fremosamente, et que non eran aun leydos nin oydos, que fabluan de las naturas et de la natura de la física et de la sciencia que llaman notaoria, **corrompiolos** el como en razon de fe, et tiro dellos las cosas uerdaderas, et **escruiuo y las falsas**, e fizo las otras trasladar de latin en arauio a uno que auie nombre Auisennian. E pues en esto et en otras cosas muchas **seyendo el falso et mintroso a Dios**, et sabiendo lo ya todos, et seyendol prouado que era **contrallo et torticiero en las articulos de la fe et herege**, fue echado de la dignidad del arçobispado; ca el **dizie que Nuestro Sennor Ihesu Cristo de souno con el Padre et ell Spirito Sancto non era un Dios uerdadero, mas era como por fiio**. Pues que este Theodisto fue echado dell arçobispado, assi como dixiemos, paso la mar et fuesse pora los alaraues, et **touosse a la secta de Mahomat, et predigo muchas falsas cosas**<sup>1991</sup>.*

Les saints ont écrit des livres et Théodiscle les traduit, mais en les corrompant ; les saints prêchent et combattent les hérésies, lui les répand et finit par se convertir à l'Islam. Comme les évêques de Nicée I qui auraient pu faire échouer le Concile, Théodiscle met en danger l'Espagne en tant que royaume chrétien. Il est donc un traître qui a trahi les fidèles, c'est-à-dire tout le royaume et donc le roi. Cela permet aux rédacteurs de développer deux arguments. D'une part, les clercs ne sont pas moins faillibles que les autres hommes dont les actes sont rapportés dans la chronique et ils peuvent mettre le royaume en danger. D'autre part, Chindaswinthe, comme Constantin, est placé en position de supériorité morale et légale. Supériorité morale car sa foi à lui est intacte, d'autant plus que, juste avant cet épisode, le récit indique qu'il fait chercher et protéger les écrits des saints, ce qui fait de lui l'exact opposé de Théodiscle : « *fizo uuscar los libros de los sanctos Padres muy de femencia, et que guardassen muy bien todos los establecimientos que sant Esidro fiziera* »<sup>1992</sup>. Et supériorité légale car c'est lui qui met fin aux agissements de l'hérétique. Certes l'Église y participe, « *por sentencia del concilio* », mais c'est au roi que le verbe d'action « *fizo* » est attribué, le même verbe qui annonce la tenue des Conciles.

---

<sup>1990</sup> Voir p. 142.

<sup>1991</sup> PCG, 504, p. 278, 21b-p. 279, 1a.

<sup>1992</sup> PCG, 504, p. 278, 18b-21b.

## Les rébellions contre Wamba

Théodisque trahit directement son Seigneur et indirectement son roi. Les clercs qui accompagnent Hildéric puis Paul dans leur rébellion contre Wamba trahissent à la fois Dieu, le Roi et le royaume. Lors de la première révolte, Hildéric, comte de Nîmes, est soutenu par deux clercs, Gumild, évêque de Maguelone de 654 à 673, et l'abbé Ramire ordonné évêque de Nîmes en lieu et place du véritable évêque, Arejius (672-675), ce dernier refusant de participer à la conjuration est livré aux Français et torturé<sup>1993</sup>. Deux autres conjurés les accompagnent, eux aussi évêques<sup>1994</sup>. La *Estoria de España* ajoute ici que ces agissements sont contraires aux canons des Conciles : « *esto era contral derecho de los degredos* »<sup>1995</sup>. Cette précision dispensable accentue encore la gravité du crime de ces clercs qui ont trahi leur serment envers le roi et sali l'Église en ordonnant indûment des évêques. D'ailleurs Gumild et Ramire sont qualifiés de faux évêques, « *falso(s) obispo(s)* », à trois reprises<sup>1996</sup>. Ce n'est pas tout, ces clercs ne sont pas simplement des suiveurs ou des simples d'esprit victimes d'une manipulation, non, ils prennent une part active aux côtés d'Hildéric, le conseillent et semblent diriger la rébellion à ses côtés :

*[Gumildo] fuera siempre consejero de toda aquella nemiga*<sup>1997</sup>.

*Partieron la tierra entressi desde mont Camelo fasta Nems. E por tal que la traycion uenciessa a la lealtad, lo que nunca fue nin sera, fizieron jurar consigo companna dotra traydores muchos*<sup>1998</sup>.

Gumild et Ramire poussent la trahison jusqu'à exiger qu'on leur prête serment, comme s'ils étaient rois. Il s'agit d'une double trahison. D'abord, il y a parjure, comme pour les autres nobles qui se rebellent contre Wamba, et, ensuite, il y a crime contre les décrets des Conciles de Tolède<sup>1999</sup> qui établissent qu'un clerc ne peut devenir roi. Même s'il n'est pas dit explicitement qu'ils se considèrent comme roi, la prestation de serment rappelle immanquablement le serment prêté à Wamba qui est le seul serment de ce type qui apparaisse dans la chronique. Comme Hildéric, les deux évêques poursuivent leur félonie et se joignent à Paul lorsqu'il se soulève à son tour.

---

<sup>1993</sup> PCG, 513, p. 284, 34a-12b.

<sup>1994</sup> PCG, 513, p. 284, 2b-4b.

<sup>1995</sup> PCG, 513, p. 284, 4b-5b.

<sup>1996</sup> PCG, 519, p. 287, 29b (Ramire), 519, p. 288, 7b (Gumild) et 515, p. 285 48a-49a (tous les deux).

<sup>1997</sup> PCG, 519, p. 288, 8b-9b.

<sup>1998</sup> PCG, 513, p. 284, 11b-15b.

<sup>1999</sup> On pourrait même parler d'un triple crime puisque les Conciles de Tolède interdisaient les rébellions.

## La perte de l'Espagne

Selon la chronique, Sindered, archevêque de Tolède sous le règne de Witiza, et semblable à son roi, se montre jaloux des saints hommes de l'Église espagnole qu'il n'hésite pas à persécuter : « *començo de uuscar mal et agraiamientos por celo de sanctidad a los omnes ancianos et onrrados que auie en la eglesia de Toledo* »<sup>2000</sup>. Bien que cet évêque soit rapidement remplacé par Oppa, le frère de Witiza<sup>2001</sup>, ses péchés ne s'arrêtent pas là. Celui qui malgré tout est encore officiellement primat – Witiza n'a pas le droit de remplacer un archevêque encore vivant<sup>2002</sup> –, montre rapidement sa lâcheté. Dès la première incursion des musulmans et alors que la bataille du Guadalete se déroule après la troisième incursion des Maures, il fuit l'Espagne pour se réfugier à Rome.

*Quando uio la entrada de los moros en Espanna temiosse, e con el miedo que ouo et con el mal quel fiziera Vitiza fuesse pora tierra de Roma et desamparo las oueias que auie de guardar como allegadizo et malo, ca non como buen pastor*<sup>2003</sup>

Certes victime de Witiza – décédé à ce moment-là –, le clerc fuit surtout par peur des envahisseurs comme le souligne l'emploi des deux synonymes peu flatteurs « *temiosse/con el miedo* ». Ce que les rédacteurs font surtout remarquer c'est que l'archevêque abandonne les Espagnols à leur sort au lieu de rester pour les protéger et de lutter contre les infidèles qui vont bientôt envahir toute la Péninsule. La mention au berger/pasteur et à ses brebis est évidemment une référence à une métaphore biblique :

Moi, je suis le **bon pasteur** ; le bon pasteur dépose sa vie pour ses brebis.

Le **mercenaire**, qui n'est pas le pasteur et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit-il venir le loup, il laisse les brebis et s'enfuit, et le loup s'en empare et les disperse<sup>2004</sup>.

Yahvé est mon berger, rien ne me manque.

Sur des près d'herbe fraîche il me fait reposer.

Vers les eaux du repos il me mène<sup>2005</sup>.

Dans ce contexte, le primat d'Espagne devient le « mercenaire » que la Bible décrit et qui abandonne ses brebis face à l'arrivée du loup, en l'occurrence les musulmans. Son remplaçant, Oppa, ne fera pas mieux. D'abord archevêque de Séville puis faux archevêque de Tolède, il est donc tout à la fois prince du Royaume et prince de l'Église et sur lui pèse une double responsabilité. Lorsque Witiza le nomme illégalement archevêque de Tolède la

---

<sup>2000</sup> PCG, 550, p. 304, 37b-40b.

<sup>2001</sup> PCG, 568, p. 324, 2a-3a.

<sup>2002</sup> PCG, 552, p. 306, 20b-22b et 568, p. 324, 4a-6a.

<sup>2003</sup> PCG, 555, p. 308, 49b-p. 309, 2a.

<sup>2004</sup> La Bible..., Jean 10:11-12.

<sup>2005</sup> La Bible... Psaume 23 (22).

chronique accuse le roi de commettre un « *adulterio espiritual* »<sup>2006</sup> puisque Sindered est encore en vie. Comme nous l'avons déjà noté<sup>2007</sup>, Oppa est donc dès le début très loin de se conformer à l'exemplarité exigée d'un archevêque, mais sa bassesse se manifeste pleinement après la défaite de Rodrigue. Oppa participe en effet activement à l'invasion et à l'occupation de l'Espagne en apportant son aide aux Maures pour conquérir les villes.

*Andaia predigando a los cristianos que se tornassen con los moros et uisquiessen so ellos et les diessen tributo [...]. Et por tal encubierta fueron los omnes engannados, e dieron los castiellos et las fortalezas de las uillas; et fincaron los cristianos mezclados con los alaraues*<sup>2008</sup>.  
*Por la su nemiga fueran los godos engannados et destroydo [...] quando les fizo dar las fortalezas*<sup>2009</sup>.

L'utilisation de « *predigando* » est intéressante car ce verbe appartient au lexique religieux et rappelle ainsi le rang et les devoirs d'Oppa. Le primat d'Espagne, continue de prêcher auprès des Espagnols, mais il ne prêche plus pour les Saintes Écritures, il les trompe afin de les mener à la reddition. En livrant les villes à l'ennemi, la défaite n'est pas que militaire, elle est aussi religieuse puisque c'est aussi ouvrir la porte à l'Islam. Déloyal envers son sang goth, déloyal envers sa foi, déloyal envers son royaume, déloyal envers son Dieu, Oppa est l'exemple parfait du traître, littéralement sans foi ni loi. D'ailleurs, le prologue de la chronique l'inclut dans la liste des responsables de la perte de l'Espagne :

*Como por el desacuerdo que ouieron los godos con so sennor el rey Rodrigo et por la traycion que urdio el conde do Yllan et ell arçobispo Oppa, pasaron los dAffrica et ganaron todo lo mas dEspanna*<sup>2010</sup>.

On se souvient que Witiza avait persécuté et tué le père de Pelayo avant d'essayer de faire de même avec Pelayo, sans succès d'ailleurs. C'est maintenant au frère de Witiza de s'attaquer à Pelayo. Tarik envoie en effet Oppa dans les Asturies afin de mettre fin à la rébellion de Pelayo, que ce soit par la négociation ou par les armes<sup>2011</sup>. L'archevêque tente alors d'user des mêmes expédients avec le roi asturien que ceux qu'il a mis en œuvre précédemment avec les places fortes qui résistaient aux envahisseurs.

---

<sup>2006</sup> PCG, 552, p. 306, 23b-25b.

<sup>2007</sup> Voir p. 196.

<sup>2008</sup> PCG, 559, p. 313, 13b-21b.

<sup>2009</sup> PCG, 566, p. 321, 27b-29b.

<sup>2010</sup> PCG, prologue, p. 4, 7b-11b.

<sup>2011</sup> PCG, 566, p. 321, 21b-25b.

*Començo de dezir a don Pelayo con sus palabras mansas et falagueras pero **engannosas**, assi como sil pessasse del crebanto de los cristianos, cuendandol **engannar** assi como fiziera ya a muchos cristianos*<sup>2012</sup>.

Oppa tente alors de convaincre Pelayo de le rejoindre car les Goths sont selon lui vaincus. Il lui promet honneur et richesses, comme si l'honneur et la loyauté d'un roi pouvaient s'acheter.

*¡Ay Pelayo!, bien sabes tu quan grand fue siempre el prez et el poder de los godos en Espanna, ca maguer que ouieron guerra con los romanos et los barbaros **nunqua fueron uençudos**; mas agora sonlo ya por el iuzio de Dios, et toda su fuerça crebantada et aterrada. Pues di agora ¿en que te esfuerças? por que assi te encerreste aqui en esta cueua con unos pocos de omnes et cuedas reuallar et deffenderte a los alaraues, quando el rey Rodrigo con toda la caualleria et la yente de los godos non los pudo sofrir. Acuerdate agora de como **el regno de los godos fue siempre abundado de grand sabiduria et de mucha nobleza et de grand poder que siempre ouo en el**, et agora en cabo es todo perdido et destroydo et tornado a nada; pues toma conseio de tu uida et de tu fazienda et de la daquellos que contigo son, et non quieras morir mala muert, e metete en poder de **Tarif aquel princep tan onrrado que nunqua fue uençudo**, et auras onrra tu et los que contigo son, et seras tu et ellos ricos et onrrados en toda uuestra uida*<sup>2013</sup>.

Le rappel de la grandeur, de la force et de l'honneur des Goths, pour l'heure disparus, trouve son pendant dans l'éloge de l'honneur et la force de Tarik, appelé « *princep* ». Dans son discours Oppa établit un parallèle entre les Goths et les musulmans : « *mucha nobleza / tan onrrado* », « *nunqua fueron uençudos + de grand poder / nunqua uençudo* ». Lorsqu'il exhorte Pelayo à abandonner les Goths pour passer du côté des musulmans, il établit une continuité entre le pouvoir wisigothique et la domination arabe. À travers ce discours le primat s'efforce en fait de construire une *translatio regni*. Cependant, les rédacteurs ont prévenu le lecteur, le discours d'Oppa est mensonger. La répétition « *engannosas / engannar* » fait que le raisonnement de l'archevêque ne convainc pas : il s'agit d'un raisonnement fallacieux. Et l'image de Pelayo en ressort bien sûr valorisée puisque ce dernier veut restaurer le royaume chrétien des Goths tandis que le lâche clerc/prince se soumet à un ennemi infidèle à qui il livre le royaume.

Dans la chronique, les défaillances de la part du clergé sont certes peu nombreuses mais elles peuvent être très graves. Elles vont des querelles peu flatteuses des participants de Nicée I que le roi doit rappeler à l'ordre, jusqu'aux crimes des prélats félons qui se révoltent contre Wamba et ensuite contre Rodrigue et qui finissent par abandonner ou livrer le Royaume, reniant ainsi leur foi. Dans la *Estoria de España* le clergé est ou plutôt peut être,

---

<sup>2012</sup> PCG, 568, p. 322, 30b-35b.

<sup>2013</sup> PCG, 568, p. 322, 35b-p. 323, 7a.

autant que le roi, responsable du délitement de l'Église, contrairement au *Chronicum Mundi* de Lucas de Tuy qui dépeint un clergé victime de la mauvaise influence royale<sup>2014</sup>.

Malgré cela, dire que dans la chronique alphon sine l'image du clergé est négative serait aller trop loin tant les portraits de saints évêques contrebalancent les représentations négatives. On retiendra que le texte historiographique offre du clergé une image contrastée. S'il participe à la grandeur du Royaume goth, il participe aussi à sa ruine. S'il participe à la grandeur de l'Église, il la met aussi en danger. Les clercs et prélats ne sont ni dangereux ni corrompus par nature, cependant ils ne remplissent pas toujours leur rôle ou le dénature. Surtout leur loyauté envers le roi et le royaume, pourtant essentielles, n'est pas acquise, comme l'a appris le Roi Sage à ses dépens. L'Église a en effet contrarié les projets alphon sins en s'opposant à ses politiques juridiques et fiscales et en refusant son intervention dans leurs affaires. Les clercs réclamaient notamment l'abolition des *tercias reales*<sup>2015</sup> et du *ius spoli*<sup>2016</sup>, refusaient d'être jugés par des tribunaux laïques<sup>2017</sup> et se plaignent des ingérences royales dans le fonctionnement interne de l'Église. En 1282, la plupart des abbés et certains évêques forment une *hermandad* pour défendre leurs privilèges et soutenir ouvertement Sancho dans sa rébellion<sup>2018</sup>. Cela remet en cause la capacité du clergé à remplir son rôle de berger. Sindered n'a pas joué son rôle de berger et a abandonné son troupeau, et Oppa a fait pire encore en se servant de son statut pour livrer ses brebis au loup. Ces prélats dénaturent et corrompent leur rôle de gardien, et l'on en vient à se demander qui est dans le récit des origines le véritable berger de l'Espagne.

### **c. Le roi pasteur**<sup>2019</sup>

Dans la *Estoria de España*, plusieurs rois peuvent être considérés comme des rois pasteurs en raison de leur rôle de guides et de protecteurs du troupeau que Dieu leur a confié.

---

<sup>2014</sup> Voir p. 189.

<sup>2015</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 82-88. Depuis Ferdinand III, la Couronne prélevait un tiers de la dîme pour financer la Reconquête. Alphonse X avait promis d'y renoncer mais il ne l'a pas fait. Il demande aussi au clergé de l'aider à payer sa dette au Pape.

<sup>2016</sup> H. S. MARTÍNEZ, *op. cit.*, p. 351. Le *ius spoli* est le droit qu'avait le roi à s'approprier les biens du diocèse à la mort de l'évêque.

<sup>2017</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 88.

<sup>2018</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>2019</sup> Nous empruntons cette expression à Suzanne TEILLET, *op. cit.*, p. 513.

## Récarède et la conversion

Comme nous l'avons déjà évoqué, lorsque Récarède se convertit en 589, ce n'est pas une conversion personnelle mais collective. Avec lui, c'est tout un royaume qui se convertit, ou plutôt la partie du royaume qui était arienne, puisque les Hispano-romains eux, étaient déjà catholiques. Cet acte va bien au-delà de la personne royale ou de l'acte de foi. En se convertissant, Récarède réalise l'unité religieuse de son royaume, et par là-même son unité politique. Les Goths ariens représentaient sûrement beaucoup moins de dix pourcents de la population<sup>2020</sup>, et jusque-là, ils vivaient à l'écart des Hispano-romains. Les deux ethnies étaient gouvernées par un seul roi, mais séparément. Il s'agissait d'une double société : chaque groupe avait ses églises, ses tribunaux, sa culture... En théorie les mariages mixtes étaient interdits, mais ce n'était vraisemblablement pas respecté. Si le palais était sûrement majoritairement goth, il y avait aussi sûrement des Hispano-romains, notamment dans l'administration fiscale. E. A. Thompson affirme ainsi : « *Puede decirse que a lo largo de su historia hasta la época de Recesvinto, el reino estuvo bajo la administracion y el control conjuntos de la nobleza barbara y romana* »<sup>2021</sup>.

À partir de la conversion, tous les habitants du royaume ont la même religion. Même les vêtements et l'art romains se substituent aux vêtements et à l'art goths<sup>2022</sup>. L'origine ethnique cesse d'importer, et sauf exception, dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle, *gothi* désigne tous les habitants du royaume, indifféremment de leurs origines ethniques<sup>2023</sup>. C'est à partir de là qu'Isidore de Séville imagine et élabore l'union de l'Espagne et des Wisigoths, union rendue possible par la conversion. S. Teillet précise qu'il « contribue à formuler et par là-même à réaliser une fusion, une assimilation idéologique entre les Goths et l'Espagne, qui n'existait pas chez Grégoire de Tours entre les Francs et la Gaule »<sup>2024</sup>. Et effectivement dans la *Estoria de España*, « *godo* » désigne un habitant du Royaume de Tolède, sans que rien n'indique son origine et, plus que cela, à partir du règne de Léovigilde et jusqu'à celui de Pelayo le mot « *espannol* » n'apparaît plus dans le récit, « *godo* » et dans une moindre mesure « *los de Espanna* », sont les seuls gentilés qui désignent les habitants du royaume.

---

<sup>2020</sup> E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 329.

<sup>2021</sup> *Ibid.*, p. 354-355.

<sup>2022</sup> *Ibid.*, p. 356.

<sup>2023</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 553. E. A. THOMPSON, *op. cit.*, p. 356-357. Les règnes de Chindaswinthe et Réceswinthe marquent de ce point de vue là une rupture. Ils balayent le droit romain et les Hispano-romains expulsés du gouvernement perdent leur pouvoir, peut-être même au sein de l'Église mais ce n'est pas sûr. En tout cas cette purge indique qu'il demeurait un antagonisme entre les deux ethnies, mais rien ne le montre dans les sources. L'auteur se demande ce qui pouvait encore les séparer ou les opposer et envisage une éventuelle distinction linguistique.

<sup>2024</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 499.

La chronique indique bien qu'à partir du Concile de 589 tout le royaume est devenu catholique : « *e daquel concilio adelant ficaron los godos en la uerdadera et derecha fe de Cristo* »<sup>2025</sup>. Néanmoins Jiménez de Rada insiste davantage sur le fait que tout le royaume était concerné : « *abdicans, pontificibus et palatii primioribus, clero et milicia aprobantibus cum populo uniuerso* »<sup>2026</sup>. Cette énumération montre que le roi est entouré de tout le peuple, notamment la noblesse et le clergé. Faut-il y voir une manifestation pro-nobiliaire de Jiménez de Rada<sup>2027</sup> ou simplement la volonté du Tolédan d'insister sur la conversion de tout le Royaume ? Toujours est-il que la *Estoria de España* choisit la version de Lucas de Tuy qui ne fait mention de personne en dehors du roi et des évêques<sup>2028</sup>. Puisque l'ajout de Jiménez de Rada insistait sur l'union dans la conversion, ce qui correspond quand même au sens du récit alphonsin, l'on peut supposer que sa suppression n'est pas anodine. En effet, le schéma du Concile est le suivant : conclusion des évêques > confirmation par le roi, et uniquement par le roi. La mention de la présence des nobles en tant que délégués du roi, preuve de l'intromission de temporel dans le spirituel, apparaît dès le Concile suivant, mais pour le Concile fondateur, le roi doit être l'unique protagoniste, l'unique pasteur qui « conduit son peuple à la vraie foi »<sup>2029</sup>. Lorsque Chindaswinthe expulse l'évêque Théodisque pour avoir notamment prêché que le Christ n'était pas de nature divine, le roi poursuit en quelque sorte l'œuvre de Récarède, même si l'évêque apostat n'est pas explicitement accusé d'être arien. En effet, après la conversion, il n'est plus du tout fait mention de l'arianisme dans la chronique. Le Concile avait d'ailleurs pour but de détruire cette hérésie :

*Destoyr et derraygar la heregia arriana*<sup>2030</sup>.

*En este concilio fue escodrinada et echada de toda Espanna la heregia de Arrio*<sup>2031</sup>.

*Maldixo ell a aquella secta de Arrio*<sup>2032</sup>.

Dans le récit c'est chose faite, cette hérésie n'existe plus, et s'il apparaît une trace de survivance d'antitrinitarisme, le terme « *arriano* » est soigneusement évité et le roi Chindaswinthe expulse le coupable. Par sa conversion, Récarède a éradiqué cette hérésie.

<sup>2025</sup> PCG, 476, p. 264, 8b-10b.

<sup>2026</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 15, p. 62, 14-15. DRH trad., p. 108 : « *renegando, junto con los obispos, los cortesanos, el clero, el ejército y todo el pueblo* ».

<sup>2027</sup> À propos des intérêts pro-nobiliaires de Jiménez de Rada, voir Amaia ARIZALETA, « Ut lector agnosceret: discurso y recepción en la obra de Rodrigo Jiménez de Rada (primera mitad del siglo XIII) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 26, 2003, p. 163-186, p. 176-181.

<sup>2028</sup> *Chronicon Mundi*, II, 72, p. 156. CM trad., p. 190.

<sup>2029</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 527.

<sup>2030</sup> PCG, 476, p. 264, 49a-50a.

<sup>2031</sup> PCG, 476, p. 264, 2b-4b.

<sup>2032</sup> PCG, 476, p. 264, 15b-16b.

Le geste de Récarède construit en réalité l'unité et l'identité chrétienne de l'Espagne. Cette même unité chrétienne qui est l'un des fondements de la construction de la Reconquête et des Royaumes chrétiens. L'année 589 est le point de départ de l'unité de l'Espagne et par là-même le point de départ de la justification de la Reconquête.

Par ailleurs, la *Estoria de España* a privilégié, afin de mettre en exergue le rôle du roi, Lucas de Tuy plutôt que Jiménez de Rada, elle fait exactement le contraire lorsque Lucas de Tuy accorde une trop large place à Léandre de Séville dans son récit. En effet, le Tudense raconte en détail le voyage de Léandre à Constantinople et ses prédications<sup>2033</sup>. Reconnaître l'enseignement de Léandre de Séville est une chose<sup>2034</sup>, lui consacrer plus de la moitié du chapitre sur la conversion en est une autre. Dans le *Chronicon Mundi* le primat vole en quelque sorte la vedette au roi : Récarède convoque le Concile et se convertit puis Léandre prêche :

*Gotis predicando suasit ut Patrem et Filium et Spiritum Sanctum trinum secundum personarum distinctionem et unum secundum nature diuinitatem Deum esse crederent. Illis credentibus prior dedit precepta et ecclesiastica officia quibus fruerentur*<sup>2035</sup>.

Pire, Lucas de Tuy écrit aussi ceci : « *Leander uero post multos labores, quos pro fide Christi pertulit, ecclesie pace adeptus spiritum celo reddidit* »<sup>2036</sup>. Le chroniqueur affirme ici que Léandre a gagné la paix de l'Église espagnole, c'est-à-dire la réconciliation entre les Goths puisqu'ils pratiquent désormais la même forme de Christianisme. On comprend aisément qu'Alphonse X n'ait pas repris ce passage. Dans la *Estoria de España* la conversion royale vaut conversion nationale effective et c'est en cela que Récarède devient « roi pasteur ». Léandre a été son conseiller, certes, et les évêques se sont réunis en Concile, mais le monarque une fois converti n'a nul besoin de l'intercession du clergé pour convertir son royaume. L'intercesseur entre Dieu et le peuple c'est lui. La conversion fait de Récarède un vicaire de Dieu en son royaume.

---

<sup>2033</sup> *Chronicon Mundi*, II, 72, p. 156-157, 10-27. *CM trad.*, p. 191.

<sup>2034</sup> *Chronicon Mundi*, II, 71, p. 156, 2-3. *CM trad.*, p. 190.

<sup>2035</sup> *Chronicon Mundi*, II, 72, p. 157, 20-24. *CM trad.*, p. 191 : « *a los godos les amonestó que creyesen el Padre y el Hijo y el Spiritu Sancto, tres cosas según la distinción de las personas y vna cosa según la diuinidad de la natura, ser vn Dios; y después que ellos lo creyeron, primeramente les dio mandamientos y officios ecclesiasticos de que vsasen* ».

<sup>2036</sup> *Chronicon Mundi*, II, 72, p. 157, 25-27. *CM trad.*, p. 191 : « *Leandro, después de muchos trabajos que sufrió por la fee de Christo, y después que ganó la paz de la yglesia, dio el spiritu al cielo* ».

## Wamba et l'onction

Même si Isidore de Séville a décrit dans ses écrits l'onction royale<sup>2037</sup>, c'est Wamba qui le premier – et le dernier aussi –, reçoit selon la chronique l'onction durant son couronnement. Jusqu'alors il n'y avait pas d'ornement ou de rituel particulier lors d'un couronnement en dehors des vêtements et des couleurs, probablement la couleur pourpre, que Léovigilde a institués pour se différencier de ses vassaux<sup>2038</sup>, la chronique appelle ces vêtements le « *guarnimiento real* »<sup>2039</sup> de Wamba.

Toujours est-il que l'onction que reçoit Wamba marque une double sacralisation, la sacralisation du Roi qui devient l'Oint du Seigneur, et la sacralisation du Royaume tout entier. Par cette onction le peuple d'Espagne devient officiellement le peuple élu de Dieu. Toutes les comparaisons entre l'Espagne et la Terre promise, entre les Espagnols et les Hébreux cessent d'être symboliques et deviennent réalité.

En devenant l'Oint du Seigneur, Wamba reçoit l'esprit de Dieu et participe de sa puissance, lui qui est le Roi des Rois<sup>2040</sup>. Cette onction confirme que Wamba a été choisi par Dieu, elle « rend présente et efficace une réalité d'ordre spirituel, en l'occurrence le fondement religieux du pouvoir »<sup>2041</sup>.

L'onction royale possède une double fonction, elle est à la fois réalité intérieure et signe extérieur<sup>2042</sup>. En tant que réalité intérieure elle a une valeur constitutive et confère la puissance royale. En tant que signe extérieur elle a une valeur déclarative et désigne celui qui la reçoit comme le roi. En cela elle reproduit en fait les deux onctions du roi David, une première secrète et constitutive, et la seconde publique et déclarative. En effet, Dieu envoie d'abord Samuel chercher David alors qu'il est encore un enfant et lui demande de lui donner l'onction royale : « Samuel prit la corne d'huile et l'oignit au milieu de ses frères. L'esprit de Yahvé fondit sur David à partir de ce jour-là et dans la suite »<sup>2043</sup>. Cette onction, clairement constitutive montre que le futur roi est en quelque sorte habité par Dieu. David est ensuite oint publiquement et officiellement à Hébron, ce qui fait effectivement de lui le roi : « les hommes de Juda vinrent et là, ils oignirent David comme roi sur la maison de Juda »<sup>2044</sup>. Wamba ne reçoit qu'une seule onction, mais, comme le baptême qui est signe extérieur d'appartenance à

---

<sup>2037</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 509, 590.

<sup>2038</sup> PCG, 470, p. 263, 2a-6a.

<sup>2039</sup> PCG, 513, p. 284, 22a-23a.

<sup>2040</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 609

<sup>2041</sup> *Ibid.*, p. 613.

<sup>2042</sup> À propos de cette double onction, voir *ibid.*, p. 609.

<sup>2043</sup> *La Bible...*, I Samuel 16:13.

<sup>2044</sup> *La Bible...*, II Samuel 2:4.

l'Église et réalité intérieure, elle possède ces deux fonctions. Isidore qui a préparé, théorisé la sacralité du Royaume goth écrit : « *illis unctio sacri unguenti **nomen** ac **potestatem** regiam conferabat* »<sup>2045</sup>. Dans le récit, Wamba est donc désigné comme roi sacré choisi par Dieu en même temps qu'il en reçoit sa puissance.

Plus prosaïquement, il s'agit aussi pour Wamba de protéger son pouvoir en renforçant les multiples anathèmes prononcés par les Conciles à l'encontre des usurpateurs et des régicides. Le serment prêté au roi prend en effet une dimension religieuse<sup>2046</sup>, les traîtres ne sont plus seulement parjures envers le monarque mais aussi envers le Seigneur. Malheureusement cela ne lui sera pas plus utile que les canons conciliaires<sup>2047</sup> puisqu'Hildéric et Paul se soulèvent contre lui moins d'un an après son sacre, et il est déposé en 680 par Ervige.

Le récit affirme aussi qu'une abeille sort de la bouche du roi, ce qui est interprété comme un signe de gloire pour le roi et son royaume<sup>2048</sup>. Étonnamment les rédacteurs ne reprennent pas la version de Julien de Tolède qui incluait aussi une colonne de nuée, alors qu'il s'agit d'une référence biblique qui symbolise Dieu guidant les Hébreux<sup>2049</sup> :

Lorsque la nuée s'élevait au-dessus la Tente, alors les Israélites levaient le camp ; au lieu où la nuée s'arrêtait, là campaient les Israélites. Les Israélites partaient sur l'ordre de Yahvé et sur son ordre ils campaient. Ils campaient aussi longtemps que la nuée reposait sur la Demeure<sup>2050</sup>.

Il faut dire que les chroniques précédentes (*Alphonse III, Najerense, Chronicon Mundi, De Rebus Hispaniae...*) citent l'abeille mais non le miracle de la nuée. Les rédacteurs alphonsins ont probablement lu la chronique de Julien de Tolède au travers du prisme de ces chroniques, mais il est aussi possible qu'ils aient choisi de ne pas sélectionner cet épisode pour les mêmes raisons que celles pour lesquelles les rois de Castille n'ont pas eu recours à des attributs théocratiques pour légitimer leur monarchie. Les Rois de Castille et du León, en effet, ne sont pas oints, pas plus qu'ils ne sont déclarés thaumaturges<sup>2051</sup>.

C'est qu'en réalité, bien que le sacre confère une dimension divine au roi et à son pouvoir, il s'agit d'une reconnaissance à double tranchant. Le sacre présente le très net

---

<sup>2045</sup> *Étymologies*, VII, 2, 2, p. 632.

<sup>2046</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 617.

<sup>2047</sup> *Ibid.*, p. 620

<sup>2048</sup> Voir p. 246.

<sup>2049</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 615.

<sup>2050</sup> *La Bible...*, Nombres, 9:17-18.

<sup>2051</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 47-48. Voir aussi Adeline RUCQUOI, « De los reyes que no son taumaturgos: los fundamentos de la realeza en España », *Relaciones, Estudios de Historia y Sociedad*, 51, XIII, 1992, p. 55-100.

inconvenient de dépendre du clergé, puisque c'est l'archevêque qui doit oindre le roi. Ce faisant, l'Église s'immisce dans la création d'un roi<sup>2052</sup> et prend l'ascendant sur lui puisqu'il lui devrait son pouvoir autant, si ce n'est plus, qu'à Dieu. Alphonse X sait-il par exemple qu'en l'an 800 le Pape Léon III avait posé la couronne sur la tête de Charlemagne, par surprise et sans s'être prosterné au préalable, montrant ainsi que c'était l'Église qui faisait du roi un empereur<sup>2053</sup> ?

Si le Roi Sage se bat pour imposer son autorité au clergé castillan ce n'est pas pour leur devoir ensuite son pouvoir. En se présentant comme le vicaire de Dieu en son royaume, Alphonse X construit au contraire l'image d'une monarchie qui tient directement son pouvoir de Dieu. Le prologue de la chronique ne dit pas autre chose en disant du Roi Sage qu'il est « *por la gracia de Dios rey de Castilla...* »<sup>2054</sup>. Ce faisant il se dispense d'intermédiaire et devient lui-même intermédiaire entre Dieu et les hommes. De manière complémentaire, dans la *Estoria de España* le récit transmet l'image d'une Église au service du roi et du royaume, donc l'intervention cléricale est acceptable d'autant qu'elle participe de la gloire du roi et du royaume. De plus, l'onction royale rappelle aussi l'onction épiscopale<sup>2055</sup>, ce qui consacre la gouvernance spirituelle du roi sur son peuple. Wamba, oint du Seigneur et roi pasteur, rejoint finalement l'idéal alphonsin du vicariat royal.

De plus, lors du sacre, il y a une double prestation de serment. Le déroulé du récit est le même que chez Jiménez de Rada – Lucas de Tuy ne mentionne aucun des deux serments –, mais les rédacteurs alphonsins utilisent les mêmes verbes *yurar* et *prometer* pour les deux engagements. La répétition crée ainsi une sensation de continuité dans l'action.

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<i>[...] consecratur. Et omnes in electione eius promissione spontanea subscripserunt et fidem ei et patrie iurauerunt [...]. Iam et regio cultu insignitus ante altare diuinum fidem catholicam est professus</i> <sup>2056</sup> .	<i>Consagrol [...], e yuraronle et fizieronle omenage e prometieronle de ser leales a ell et al regno [...]. E el rey Bamba, estando ya guarnido del guarnimiento real, yuro et prometio antell altar de Dios que el ternie la fe catolica</i> <sup>2057</sup> .

<sup>2052</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 613-614, et M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 267.

<sup>2053</sup> Robert FOLZ, *Le couronnement impérial de Charlemagne*, Paris : Gallimard, 2008, p. 183-189. En 1804, lors de son sacre en présence du Pape Pie VII, Napoléon se pose lui-même la couronne sur la tête.

<sup>2054</sup> PCG, prologue, p. 4, 21a-22a.

<sup>2055</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 610.

<sup>2056</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, 1, p. 120, 12-15. DRH trad., p. 120 : « fue consagrado rey [...]. Y todos confirmaron espontáneamente esta elección y juraron lealtad a él y a la patria [...]. Y una vez revestido de la pompa real hizo profesión de la fe católica ante el altar divino ».

<sup>2057</sup> PCG, 513, p. 284, 13a-24a.

La chronologie est importante, d'abord les hommes jurent fidélité au roi, et ensuite le roi jure fidélité au Seigneur. C'est comme si après avoir reçu le serment des Goths, Wamba se retournait vers l'autel pour prêter serment à Dieu. Le lecteur voit se dessiner une progression verticale de la fidélité, dans laquelle le roi est un échelon entre les hommes et le seigneur.



Wamba a bien été sacré par un clerc, mais avant le premier serment. Ainsi le clergé n'a pas sa place dans ce schéma et n'intervient dans aucun des deux serments successifs, hormis peut-être pour jurer fidélité au roi aux côtés de tous les Goths. Rien ni personne ne se place entre le roi et ses sujets, ou entre le roi et Dieu.

### **Pelayo et Covadonga**

Comme nous l'avons déjà évoqué, de nombreux éléments du récit de la vie de Pelayo, le sauveur de l'Espagne, le rapprochent des héros de la Bible<sup>2058</sup>. Pelayo est d'abord assimilé à Noé. Dieu ordonne à ce dernier de construire l'arche pour sauver les hommes, et il sauve Pelayo de la persécution de Witiza pour les mêmes raisons : « *ca Dios querie guardar en Espanna donde se leuantasse **acorro** et **libramiento** a la tierra* »<sup>2059</sup>, et plus loin on lit : « *otro sennor non fincaua en la tierra pora **amparamiento** de los cristianos si este don Pelayo* »<sup>2060</sup>. Noé préserve l'espèce humaine grâce à son arche et depuis les Asturies l'arche de Pelayo préserve les Espagnols/chrétiens. D'ailleurs, les deux arches ne sont pas si différentes puisque l'arche de Noé s'arrête sur les monts d'Ararat lors de la décrue<sup>2061</sup>, et la grotte de Covadonga se situe sur les contreforts du Mont Auseva. Ensuite, justement lors de la bataille de Covadonga, et après que Pelayo en a appelé à l'intercession du Christ et de la Vierge, les deux miracles qui se produisent rappellent l'Exode hors d'Égypte : le renforcement de la grotte devenue imprenable, et le glissement de terrain qui précipite les ennemis dans la rivière.

Rappelons que dans un premier temps, Dieu renforce les murs de la grotte, la rendant imprenable : « *e es mui seguro logar bien como si Dios se le fiziesse pora esto* »<sup>2062</sup>. Tous les

<sup>2058</sup> Voir p. 164.

<sup>2059</sup> *PCG*, 552, p. 306, 16b-17b.

<sup>2060</sup> *PCG*, 560, p. 314, 19b-21b.

<sup>2061</sup> *La Bible...*, Genèse 8:4 : « et, au septième mois, au dix-septième jour du mois, l'arche s'arrêta sur les monts d'Ararat ».

<sup>2062</sup> *PCG*, 567, p. 322, 5b-7b.

projectiles lancés par les ennemis leur reviennent et les tuent. Cette péripétie rappelle, dans un écho inversé, la prise de Jéricho, au cours de laquelle Dieu abat les murs de la Cité pour permettre aux Hébreux d'y entrer. Dans un second temps, les musulmans survivants, pris en étau, sont ensevelis par le glissement de terrain provoqué par Dieu et qui les précipite au fond de la rivière Deva. Même si ce n'est pas la mer qui se referme sur eux mais la montagne, l'issue est la même, la mort. Les rédacteurs comparent explicitement l'aide apportée par Dieu à Pelayo à celle apportée aux Hébreux lors du passage de la Mer Rouge : « *e este nueuo miraglo daquell affogamiento fizo Dios a pro de los cristianos de Espanna [...], assi como fizo a los fijos de Israel quando les saco del catiuero de Pharaon rey de Egipto et affogo a ell et a todos los suyos en la mar* »<sup>2063</sup>.

La victoire de Covadonga, bien que placée sous le signe de la résistance et de la restauration chrétiennes, ne doit rien au clergé. Pelayo n'a recours à l'intercession de personne pour prier Dieu, demander l'intercession de la Vierge et du Christ, et surtout pour l'obtenir. Aucun clerc n'apparaît dans cet épisode en dehors d'Oppa dans le camp adverse où il abuse les chrétiens et les incite à se rendre à l'ennemi. Le seul membre du clergé présent avilit donc son rôle de pasteur et se sert de sa position pour faire le mal. Face à lui, le roi choisi est protégé par le Seigneur. On l'a vu, Patrick Henriët conclut que « le salut de l'Espagne est opéré par des laïcs et l'Histoire, si elle est chrétienne, n'est pas cléricale »<sup>2064</sup>. Si la chute est bien le fait des rois et du clergé, la restauration – ou son impulsion en tout cas – est le fait exclusif du roi. La monarchie alphonsine prend ainsi racine au VIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les Espagnols renouent avec Dieu et sa loi à travers leur roi pasteur et non à travers l'Église. Contrairement à Lucas de Tuy qui rejette presque exclusivement la faute de la dépravation sur la monarchie et qui ne reprend pas la comparaison entre Covadonga et la Mer Rouge, défendant ainsi les intérêts de l'Église, Alphonse X choisit de suivre une version qui correspond davantage à ses revendications politiques. Pelayo, appelé « *mandadero de Dios* »<sup>2065</sup>, est donc l'unique intercesseur des Espagnols auprès de Dieu, et leur unique guide. Dans le récit, il incarne tour à tour les nouveaux Noé, Josué et surtout Moïse, berger au sens propre comme au figuré. Pelayo devient à son tour roi berger ou roi pasteur pour son troupeau.

---

<sup>2063</sup> PCG, 568, p. 323, 33b-40b.

<sup>2064</sup> P. HENRIËT, « Le jour où la "reconquête" commença... », 9. Et voir p. 173.

<sup>2065</sup> PCG, 565, p. 320, 11a.

Par ailleurs, le récit assimile directement la figure royale au Seigneur. Ainsi, les combats de Pelayo sont appelés les « *batallas de Nuestro Sennor Dios* »<sup>2066</sup>, ce qui fait de Pelayo le bras de Dieu en Espagne. En se battant pour l'Espagne, Pelayo se bat pour Dieu. Et les Espagnols qui ont rejoint Pelayo se battent donc pour le roi et pour Dieu. Ainsi, les Espagnols rejoignent Pelayo après la bataille de Covadonga car ils ont appris que Dieu lui venait en aide.

*[Quando las yentes] oyron dezir el bien et la merçed que Dios fiziera al rey don Pelayo, uinieron se todos pora ell a furto et a paladinas, cada unos lo meior que podien. E auiendo todos a coraçon de seruir a Dios et de morir por la su sancta ley, assi como fizieran en otro tiempo los Macabeos*<sup>2067</sup>.

Le lien entre Pelayo et Dieu pourrait difficilement être plus explicite, les Espagnols rejoignent le roi – « *uinieron se todos pora ell* » – pour servir Dieu – « *auiendo todos a coraçon de seruir a Dios* ». Ici les rédacteurs insistent sur l'indissociabilité de la monarchie et du Ciel. Ni Jiménez de Rada, ni encore moins Lucas de Tuy n'étaient allés si loin. Regardons ce même passage dans les deux sources de la *Estoria de España*.

<i>Chronicon Mundi</i>	<i>De Rebus Hispaniae</i>
<i>Ceterum Gotorum gens uelut a somno surgens cepit patrum ordinem paulatim requirere et consuetudines antiquorum iurium obseruare, in bello sequi signa, in regno legitimum seruare imperium, in pace fundare ecclesias et studio deuotissimo exornare. Primo et principaliter Deum, qui eis paucissimis de multitudine hostium dederat triumphare, collaudabant toto mentis affectu. <b>Conueniebant ad eos omnes Goti</b> qui dispersi erant per Gallias et per ceteras regiones, et Caldeos in manu ualida expugnabant</i> <sup>2068</sup> .	<i>Gothi autem quibus fuge facultas affuerat, audientes quod a Gothis manus Domini non discesserat, clanculo se furantes ad Pelagium principem aduenerunt et zelantes legem et Machabeorum iusticiam emulantes pro fide conmori elegerunt</i> <sup>2069</sup> .

<sup>2066</sup> PCG, 575, p. 328, 32a-33a.

<sup>2067</sup> PCG, 570, p. 325, 10a-20a.

<sup>2068</sup> *Chronicon Mundi*, IV, 5, p. 228, 10-18. *CM trad.*, p. 278 : « *mas la gente de los godos, asi como quien se leuanta de su sueño, escomençó a buscar poco a poco por el orden de los padres (de buscar) las costumbres de los antiguos derechos y guardarlos, en la batalla, [seguir] (en) las señales y [en] el reyno [guardar] el mandamiento legítimo, y en la paz de fundar las yglesias y de orar con estudio muy devoto; y primeramente y principal alaba[ban] a Dios con toda affiçion de voluntad que dio a ellos muy pocos vencer la muchedumbre de los enemigos. Venian a ellos todos los godos que eran esparzidos por las Gallas y por las otras comarcas, y combatian los caldeos con mano valiente* ».

<sup>2069</sup> *De Rebus Hispaniae*, IV, 4, p. 120, 12-16. *DRH trad.*, p. 165 : « *los godos que no habían tenido posibilidad de huir, al oír que la mano del Señor no había abandonado a los suyos, se marcharon junto al príncipe Pelayo a escondidas y con disimulo, y en su celo por la ley y su emulacion por la justicia de los Macabeos prefirieron morir en defensa de la fe* ».

Chez Lucas de Tuy, il n'y a aucun lien entre Pelayo et le Seigneur pour la bonne raison que Pelayo n'est même pas mentionné. Ce sont les Goths en général qui sortent tout seuls de leur sommeil et entreprennent de résister et de restaurer les anciennes coutumes. On suppose que Pelayo en fait partie, mais son rôle est tellement limité qu'il n'apparaît pas.

Chez le Tolédan, le Seigneur et Pelayo sont bien mentionnés, mais la relation qui les unit est tout de même moins explicite que dans la *Estoria de España*. Les Espagnols rejoignent le roi car ils ont compris que le Seigneur ne les a pas abandonnés. « *Los suyos* » marque la protection de Dieu sur l'ensemble des hommes et pas seulement sur Pelayo qui fait donc moins figure d'unique intermédiaire, de trait d'union entre Dieu et ses sujets. Ceux-ci rejoignent Pelayo car il incarne la résistance mais pas la protection divine.

La *Estoria de España*, dans laquelle servir Dieu et son roi sont un seul et unique devoir, diffère sur ce point. Il est difficile de ne pas voir dans ce genre de logique une corrélation avec la politique d'Alphonse X. Au XIII<sup>e</sup> siècle, tout autant qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, servir Dieu revient à servir le roi, et inversement servir le roi c'est servir Dieu. Les sujets, quelle que soit l'époque ou leur position dans la société, se doivent donc de suivre leur roi et de le soutenir quelles que puissent être les circonstances et les combats de leur souverain, car ce faisant c'est Dieu qu'ils servent.

\*\*\*

Dans la *Estoria de España* on assiste au renversement de la hiérarchie topique entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Le pouvoir politique est non seulement indépendant du pouvoir spirituel, mais c'est le prince qui exerce sa tutelle sur l'Église, à tel point que c'est lui qui incarne, au moins en partie, le pouvoir spirituel, et ce dès les origines du Christianisme. En effet, la chronique affirme qu'il faut voir un signe de la volonté divine dans le fait que le Christ soit né durant le règne d'Auguste, ce qui relie le Christianisme à l'Empire romain dès ses origines. De plus, après la destruction de Jérusalem en 70, Titus s'empare de l'Arche d'Alliance : « *leuara consigo de Iherusalem ell Archa del Testamento que seye en el templo o es agora la iglesia de san Johan que dizen de Letran* »<sup>2070</sup>. Titus n'est pas chrétien, mais le fait qu'il rapporte ainsi cet emblème religieux à Rome, ville du martyr de saint Pierre

---

<sup>2070</sup> PCG, 184, p. 136, 48b-53b.

et de saint Paul, futur centre religieux malgré une rivalité avec Byzance<sup>2071</sup>, permet d'opérer une première *translatio* entre l'ancienne religion et la nouvelle, de la Jérusalem détruite vers Rome. Ensuite Constantin donne à la péninsule Ibérique sa division épiscopale, amorçant ainsi une nouvelle *translatio*, de l'Empire à l'Espagne, puis Récarède achève la *translatio* en se convertissant lui-même et en convertissant ainsi *de facto* tout son peuple avec lui. Sous l'ère wisigothique, l'Église d'Espagne, brillante, rayonnante jusqu'à Rome, reste sous l'autorité du roi qui participe ainsi de sa grandeur. Wamba confirme alors l'Alliance entre Dieu et l'Espagne en recevant l'onction. Enfin, Pelayo incarne la résistance et la restauration chrétienne, en même temps qu'il sert de relais entre l'Espagne wisigothique et l'Espagne de la Reconquête. Tout au long du récit, les rédacteurs mettent en évidence le rôle que les rois jouent dans l'implantation puis le développement du Christianisme et dans l'intercession entre Dieu et les hommes. Le clergé n'est pas complètement exclu de ce processus, mais il est loin d'y jouer le rôle principal. Notons ainsi que l'évangélisation réalisée en Espagne par saint Jacques est passée sous silence. L'Église d'Espagne doit tout à ses rois pasteurs qui lui ont apporté la lumière du Christ<sup>2072</sup>. Ces vicaires de Dieu, dotés de la *sapientia* et doubles terrestres du Christ dans leur royaume, remplissent une mission de transmission et d'intercession entre le Ciel et la Terre. Ce vicariat rend alors légitime, non l'ingérence royale dans les affaires de l'Église, mais la conduite naturelle des affaires spirituelles par le roi, chef temporel et spirituel dans son royaume. N'en déplaise à l'Église du XIII<sup>e</sup> siècle, l'organisation des Conciles, la répartition des évêchés, la nomination de évêques sont autant d'attributions royales. De plus, lorsque les archevêques dirigeaient les débats des Conciles de Tolède, ne se mettaient-ils pas justement au service du roi qui les avait convoqués ? Jusqu'à un certain point, le récit fait parfois apparaître le primat d'Espagne comme un délégué du roi aux affaires spirituelles. Puisque les rois ont été placés sur Terre pour faire progresser le bien et éradiquer le mal<sup>2073</sup>, lorsque les évêques luttent contre les hérésies et rédigent des ouvrages théologiques ils aident en fait le roi à accomplir sa mission et l'assistent dans ses fonctions spirituelles. Comme l'indique la chronique à propos de Pelayo, servir le roi c'est servir Dieu, en d'autres termes, pour servir Dieu il *faut* servir le roi.

---

<sup>2071</sup> Le Pape Boniface III (607) obtient de Phocas (empereur Byzantin de 602 à 610) que Rome devienne « *cabeça de todas las iglesias de los cristianos* », *PCG*, 476, p. 265, 6a-9a.

<sup>2072</sup> *PCG*, 564, p. 318, 41b-p. 319, 3a : « *quiso por ende guardar all infante don Pelayo pora ante la su faz, assi como una pequenna centella de que se leuantasse después lumbre en la tierra. Este don Pelayo fuxiera ante Witiza quandol quisiera cegar* ». La métaphore est d'autant plus forte que Witiza voulait énucléer Pelayo. Celui qui aurait dû devenir aveugle devient la lumière des Espagnols.

<sup>2073</sup> *Fuero Real* I, 1, 2.

## C. Le Roi et l'Espagne

### a. Le roi législateur

Le récit des origines construit donc l'image d'un roi pasteur et ne cesse d'établir des parallèles entre le prince et le Seigneur, faisant du premier le représentant du second sur Terre. Le vicariat royal est fondé sur le mimétisme, chacun régnant sur des royaumes parallèles, l'un céleste l'autre terrestre. Et puisque le Seigneur est le garant de la justice, le roi a donc pour fonction de préserver la justice dans son royaume, ce que le premier titre de la *Partida Segunda* répète à plusieurs reprises :

*Segund dixo el Rey Salomon, que fue sabio y muy justiciero, que quando el Rey estuuiesse en su cadira de justicia, que ante el su acatamiento se desatan todos los males, ca pues que lo entendiere guardara a si, e a los otros de daño*<sup>2074</sup>.

*Vicarios de Dios son los Reyes, cada uno en su Reyno, puestos sobre las gentes, para mantenerlas en justicia [...]. E los Santos dixeron, que el Rey es puesto en la tierra en lugar de Dios, para cumplir la justicia, e dar a cada vno su derecho*<sup>2075</sup>.

*Señaladamente tomo el Rey nome de nuestro Señor Dios, ca assi como el es dicho Rey sobre todos los Reyes, porque del han nome, e los gouierna, e los mantiene en su lugar en la tierra, para fazer justicia e derecho; assi ellos son tenudos de mantener, de guardar en justicia e en verdad a los de su Señorío*<sup>2076</sup>.

*E otra razon y a spiritual, segun dicho de los Profetas, e de los Santos, porque fueron los Reyes, e es esta : que la justicia que nuestro Señor Dios auia a dar en el mundo, porque biniessen los omes en paz e en amor, que ouiesse quien la fiziesse por el en las cosas temporales, dando a cada vno su derecho segund su merescimiento. E tiene el rey lugar de Dios, para fazer justicia, e derecho, en el Reyno en que es Señor*<sup>2077</sup>.

Les parallèles établis par les rédacteurs entre la justice céleste et la justice terrestre sont nombreux et renforcés par les expressions « *en lugar de Dios / en su logar* » ou « *quien la fiziesse por el* ». Quant à l'expression « *cadira de justicia...* », elle renvoie directement au proverbe biblique « un roi siégeant au tribunal dissipe tout mal par son regard »<sup>2078</sup>. Le roi siégeant sur le trône de la justice remplace Dieu, comme Salomon avant lui. La dernière loi précise que l'autorité du roi s'exerce dans les affaires temporelles du royaume. Néanmoins, le *Fuero Real* indique ceci : « *puesto por Dios para adelantar el bien, e para vengar e vedar el mal* »<sup>2079</sup>. Les termes « *bien* » et « *mal* » peuvent se référer

---

<sup>2074</sup> *Siete Partida*, prologue.

<sup>2075</sup> *Partida* II, 1, 5.

<sup>2076</sup> *Partida* II, 1, 6.

<sup>2077</sup> *Partida* II, 1, 7.

<sup>2078</sup> *La Bible...*, Proverbes 20:8.

<sup>2079</sup> *Fuero Real* I, 2, 2.

à la justice temporelle, mais ils appartiennent aussi et surtout au lexique religieux. La responsabilité morale du roi s'étend donc bien au-delà de la justice ordinaire.

De plus, Alphonse X ne reconnaît à personne le droit de légiférer en son royaume :

*Emperador o rey puede hacer leyes sobre las gentes de su señorío; e otro ninguno no ha poder temporal, salvo si lo hiciere con otorgamiento de ellos. E las que de otra manera fuesen hechas no han nombre ni fuerza de leyes*<sup>2080</sup>.

Le roi ne partage pas le pouvoir et n'a pas à le faire puisque c'est le Seigneur qui le lui a transmis. Le monarque incarne la loi et le pouvoir de légiférer lui échoit à lui et uniquement à lui.

La *Estoria de España* se prononce régulièrement sur le caractère juste ou injuste des rois, mais met très peu en scène la fonction législative, hormis à propos d'Auguste puisqu'il est écrit : « *compuso ell emperador Octauiano muchas leyes por que se mantouiessen las tierras et uisquiessen las yentes en paz* »<sup>2081</sup>. Néanmoins, les rédacteurs précisent à plusieurs reprises que les rois confirment les bonnes lois de leurs prédécesseurs et modifient ou abrogent celles qui doivent l'être, comme le font les empereurs romains Antonin le Pieux, Commode et Marc Aurèle. On lit en effet : « *tollieron todas las malas leyes por el mundo, et mudaron las malas en nueuas et buenas* »<sup>2082</sup> et « *tollieron a los romanos unas leyes fuertes et malas que auie y, et meioraron las, et dieron les de nueuo otras de que se pagaron todos* »<sup>2083</sup>, ou encore pour Wamba lors de son sacre : « *confirmo las leys et las costumbres quantas eran derechas* »<sup>2084</sup>. Même si les exemples sont rares, on note que les verbes sont toujours conjugués au singulier, le prince seul compose, confirme et modifie les lois.

## **b. Le roi face à ses sujets**

En tant que représentant de Dieu sur Terre, c'est au roi que revient le devoir de protéger son royaume, et c'est ce que mettent en scène les portraits royaux de la chronique. Les vertus martiales et surtout morales comme la sagesse, l'humilité, la miséricorde... construisent, on l'a vu, l'idéal royal alphonsin et construisent le paradigme du bon roi. Même les portraits des tyrans participent de cette dynamique, car ils mettent en exergue le rôle central, prépondérant

---

<sup>2080</sup> *Partida* I, 1, 12.

<sup>2081</sup> *PCG*, 151, p. 108, 54a-56a.

<sup>2082</sup> *PCG*, 209, p. 152, 24a-26a.

<sup>2083</sup> *PCG*, 211, p. 153, 13a-15a.

<sup>2084</sup> *PCG*, 513, p. 284, 24a-26a.

du roi, qui, s'il n'y prend pas garde et se détourne des vertus, précipite son royaume à sa perte. Les rois de la chronique, qu'ils soient de bons rois ou des tyrans, dessinent le portrait idéal du roi qui exerce son autorité dans tous les domaines : militaire, politique, sapientiel et spirituel. Ils ne sont pas *primus inter pares*, car étant les vicaires de Dieu, ils ne peuvent avoir de pairs, ce qui en fait à la fois le cœur et la tête de leur royaume.

Comme corollaire de son pouvoir à la fois temporel et spirituel, le roi doit répondre à des impératifs moraux, qu'il respecte grâce à la Sagesse et aux vertus qu'elle confère, et il agit dans l'intérêt général, la *pro comunal*. Ses sujets, et en particulier la noblesse et le clergé lui doivent obéissance. C'est là la seule forme de réciprocité possible, car les relations n'ont rien de symétrique, la tête gouverne, et le corps obéit selon la théorie organiciste. L'une des versions de la mort de Didon illustre justement ce qui arrive lorsque le roi, ou la reine, est placé sur un pied d'égalité avec ses sujets. Quand la reine autorise les femmes à se marier avec des étrangers, les émissaires d'un roi étranger lui font alors remarquer qu'elle doit elle-même s'exécuter :

*Dixieron le que pues que ella dizie que las mugieres dalli pudiessen casar con omnes dotras tierras, que ella deuie luego començar primero que todas las otras [...]. E por end los mandaderos cuytaron la mucho que los que ella dixiera, que lo cumpliesse*<sup>2085</sup>.

Ne pouvant se résoudre à un tel mariage, Didon préfère se suicider au terme de l'ultimatum<sup>2086</sup>. Considérer le roi *primus inter pares* revient donc selon la chronique à le mettre dans une position indigne de son rang et surtout intenable politiquement.

La diversité lexicale qui qualifie la noblesse en même temps que son anonymat construit, nous l'avons vu, une image floue et lointaine de celle-ci. Et lorsque ses traits se précisent c'est pour mieux laisser percevoir sa dépendance vis-à-vis du roi ou, dans quelques cas, sa félonie. Les *ricos omnes* de la chronique ne semblent pas avoir un grand rôle à jouer dans la marche du royaume qui dépend entièrement du roi. D'ailleurs, les rédacteurs n'hésitent pas à le dire : « *mas de todos estos sennorios et priuanças no fablaremos nos mas daqui adelante, si no de los principes por quien se mantouo el fecho de Roma* »<sup>2087</sup>. Le verdict est sans appel, c'est le prince qui fait exister le royaume, et non ses conseillers ou les nobles. Ces derniers n'ont finalement d'autre fonction que celle d'obéir, d'aimer et de soutenir le roi, car si d'aventure ils se montrent désobéissants, les liens qui cimentent la société s'effondrent

---

<sup>2085</sup> PCG, 56, p. 37, 42b-53b.

<sup>2086</sup> PCG, 56, p. 38, 1a-14a. C'est aussi l'occasion de poser la question du pouvoir au féminin et de ses éventuelles limites. À ce sujet voir Ghislaine FOURNÈS, « Didon dans l'historiographie alphonsine », *e-Spania*, 1, 2006.

<sup>2087</sup> PCG, 109, p. 87, 31b-35b.

et le royaume avec lui. Cela ne signifie pas que les catégories sociales disparaissent, que le clergé et la noblesse n'ont réellement aucun rôle à jouer. Pour Alphonse X, il ne s'agit pas de nier leur existence ni leur importance en tant que défenseurs du royaume mais de s'affranchir de leurs ingérences, voire de leur tutelle. Chacun, quel que soit son rang, doit ainsi rester à la place que la chronique lui assigne et rester fidèle au souverain.

Lorsque ses sujets jurent fidélité au roi, ils jurent en même temps fidélité au royaume : « *yuraronle et fizieronle omenage e prometieronle de seer **leales a ell et al regno*** »<sup>2088</sup>. Roi et royaume sont donc deux éléments indissociables, et trahir le roi c'est trahir tout le royaume, et même trahir Dieu. En effet, Wamba est un roi oint, de plus le double serment réalisé durant son sacre fait de lui l'intermédiaire entre le peuple et le Seigneur dans une fidélité verticale. Ceux qui rompent leur serment envers le roi brisent toute la chaîne de fidélité. La loyauté est une vertu tandis que la déloyauté est un péché. Les traîtres sont appelés « *companna peccador* »<sup>2089</sup>, et lorsque Wamba demande à Paul d'expliquer sa trahison, celui-ci répond que c'est le diable qui en est responsable : « *quanto el fiziera todo fuera por el diablo que gelo metiera en coraçon* »<sup>2090</sup>. La fidélité due au roi est donc aussi placée sous le signe de la religion. Le récit des événements de 711 corrobore et illustrent cette vision politique d'Alphonse X. Rodrigue mort c'est tout le royaume qui s'effondre. Le roi est bel et bien la tête du corps que constitue le royaume, une fois la tête coupée, le corps meurt. Trahir le roi c'est donc bien trahir le royaume. Or, la défaite de Rodrigue représente aussi la fin ou du moins le recul du Christianisme. La fin du Royaume de Tolède prouve que livrer le roi à ses ennemis revient à livrer le royaume et se détourner de Dieu. La *Estoria de España* contribue ainsi à construire et illustrer les liens indéfectibles et fondés sur l'amour entre le roi et Dieu et, dans un enchaînement parfait, entre le royaume et le roi.

### **c. Le concept de *naturaleza***

L'amour vertical est déjà un élément clé de la dépendance féodale et vassalique, relation politique de caractère personnel et volontaire qui s'établit entre un vassal et son suzerain<sup>2091</sup>. Alphonse X, quant à lui, fait évoluer ce modèle d'amour politique d'une relation personnelle et volontaire vers une dépendance obligatoire pour l'ensemble de ses sujets. Dorénavant, c'est

---

<sup>2088</sup> *PCG*, 513, p. 284, 18a-20a.

<sup>2089</sup> *PCG*, 520, p. 288, 44b.

<sup>2090</sup> *PCG*, 523, p. 38b-40b.

<sup>2091</sup> C. HEUSCH, « Polysémie de l'amour... », p. 18.

tout le royaume qui *doit* aimer le roi. Les *Siete Partidas* fondent cette obligation sur le concept de « *naturaleza* », terme que Georges Martin traduit par « naturalité »<sup>2092</sup>. Alphonse X n'invente pas ce concept, mais il est le premier à lui donner une ampleur tout à la fois juridique, politique et philosophique.

Les *Partidas* définissent ainsi les liens de naturalité :

*Diez maneras pusieron los Sabios antiguos, de naturaleza. La primera, e la mejor es, la que han los omes a su Senior natural: porque tamhien ellos, como aquellos de cuyo linaje descien den, nascieron, e fueron raygados, e son, en la tierra onde es el Señor. La segunda es, la que auiene por vasallaje. La tercera, por criança. La quarta, por caualleria. La quinta, por casamiento. La sexta, por heredamiento. La setena, por sacarlo de captiuo, o por librarlo de muerte, o deshonorra, La octaua, por aforramiento de que non rescibe precio el que lo aforra. La nouena por tornar lo Christiana. La dezena, por morança de diez años, que faga en la tierra, maguer sea natural de otra*<sup>2093</sup>.

Comme l'a fait remarquer Georges Martin, les liens que cette loi établit, sont de deux natures. Les liens 2 à 9, que nous laisserons de côté, appartiennent à l'histoire de chacun, il s'agit de « liens personnels noués au cours d'événements engageant deux acteurs : entrée en vasselage, éducation (« nourriture »), adoubement, mariage, héritage, libération ou sauvegarde, affranchissement, conversion au Christianisme »<sup>2094</sup>. En revanche, le lien 1 fonde la relation sur la naissance. C'est la naissance dans un endroit donné sous le règne d'un seigneur donné qui fonde le lien qui doit unir le peuple à son roi :

Cette naturalité-là, les hommes l'ont à leur naissance ; par toute autre voie, la « naturalité » ne fait que leur *advenir*<sup>2095</sup>.

[Elle] ne relève plus de l'engagement personnel, actif ou passif, mais de l'appartenance territoriale, de la naissance<sup>2096</sup>.

Le dixième lien complète le premier, car celui qui réside depuis dix ans sur le territoire finit par acquérir la naturalité. Cette façon d'*obtenir* la naturalité, non par la naissance mais par la résidence – soit par migration, soit que la terre ait été conquise par le roi – s'apparente aussi aux liens 2 à 9 puisqu'il s'agit d'une relation nouée au cours de la vie.

Le terme *naturaleza* ne se forme pas sur *natura*<sup>2097</sup>, mais sur *natural*, du roman « natif », « né quelque part »<sup>2098</sup>. Le seigneur naturel de ses sujets est donc le seigneur que la

---

<sup>2092</sup> Georges Martin, « Le concept de “naturalité” (*naturaleza*) dans les Sept parties d'Alphonse X le Sage », e-Spania, 5, 2008, 7.

<sup>2093</sup> *Partida IV*, 24, 3.

<sup>2094</sup> G. MARTIN, « Le concept de “naturalité”... », 11-13.

<sup>2095</sup> *Ibid.*, 13.

<sup>2096</sup> *Ibid.*, 14.

naissance leur a octroyé. Et ce qui fait que l'on naît sous la seigneurie de tel ou tel roi, c'est la terre où l'on naît. Le rapport au territoire est donc primordial, dans tous les sens du terme. C'est le premier et le plus fondamental.

Le seigneur [est] naturel moins à cause d'une caractéristique qui lui serait propre qu'en vertu d'une caractéristique du sujet : la naissance de celui-ci sur la terre où ce seigneur exerce son pouvoir. En d'autres termes : il semble que le seigneur ne soit pas conçu comme « naturel » en lui-même, mais comme « naturel » du point de vue de son sujet. Sans doute cette focalisation sémantique traduit-elle un glissement notionnel profond du concept de « seigneur naturel » du dynastique au territorial<sup>2099</sup>.

Alphonse X réinvente la dépendance du peuple vis-à-vis de son roi. Il n'est plus question d'engagement personnel ou volontaire, la dépendance existe de fait parce que les *naturales* sont nés là où ils sont nés. Même si le lien d'engagement est d'une nature différente, la naturalité reste donc une notion d'amour vertical.

*Deue el Pueblo auer siempre en su memoria, e en su remembranca, al Señorío e la naturaleza que el Rey ha sobre ellos; e el bien que han recebido del, e gradescergelo, e fazerle seruicio por ello*<sup>2100</sup>.

Dans le sens descendant la naturalité est la seigneurie que le roi exerce sur le peuple, et dans le sens ascendant elle est l'amour et la reconnaissance que le peuple doit au roi<sup>2101</sup>. Les *Partidas* exposent d'ailleurs les devoirs du peuple à l'égard du roi :

*Todos los del reyno, maguer sean muchos, porque el rey es, e deue ser uno, por esso deuen otrosi ser todos unos con el, para seruirle, e ayudarle en las cosas que el ha de fazer. Todos los del reyno, se deuen mandar a guiar, e auer un acuerdo con el, para obedescerle, e amparar, e guardar, e acrescentar el reyno. Quel amasen e quel guardasen como a comenzamiento e guarda de todos. Guardar la cabeza mas que a si mismos.*

---

<sup>2097</sup> Carlos HEUSCH, « La construction de la naturalité dans les Parties d'Alphonse X », in : Jean-Pierre JARDIN, Patricia ROCHWERT-ZUILLI, Hélène THIEULIN-PARDO (éd.), *Histoires, femmes et pouvoirs. Péninsule Ibérique (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle). Mélanges offerts au Professeur Georges Martin*, Paris : Classiques Garnier, 2018, p. 603-617, p. 610. Dès la fin du XII<sup>e</sup> et pendant tout le XIII<sup>e</sup> siècle, les juristes européens et, notamment bolonais, réfléchissent à ce qu'on pourrait appeler une « naturalisation » du droit, à la manière dont on peut penser un droit fondé justement sur la *natura* (p. 603 et p. 609). L'on peut avancer à cela une raison pratique. La *natura* intervient beaucoup dans les textes scientifiques du Roi Sage (p. 108), ce qui aurait pu entraîner une éventuelle confusion avec la nature physique des choses. *Natura* se réfère ainsi à l'ordre physique du monde, tandis que *naturaleza* se réfère à la dépendance politique. Ces deux termes permettent de « distinguer organisation physique et organisation politique du monde, même si, comme il le dira lui-même, celle-ci découle, en quelque sorte, de celle-là » (p. 110). *Partida* IV, 24, 1 : « e el departimiento que ha entre natura e naturaleza es este: ca natura es una virtud que faze ser todas las cosas en aquel estado que Dios las ordeno. **Naturaleza es cosa que semeja a la natura e que ayuda a ser e mantener todo lo que descende della** ».

<sup>2098</sup> G. MARTIN, « Le concept de "naturalité"... », 15.

<sup>2099</sup> G. MARTIN, « Le concept de "naturalité"... », 15.

<sup>2100</sup> *Partida* II, 13, 11.

<sup>2101</sup> G. MARTIN, « Le concept de "naturalité"... », 5.

Les verbes en gras relèvent essentiellement de deux notions différentes : l'obéissance et la protection qui se rejoignent dans le verbe « *amasen* ». Cette conception augustinienne<sup>2102</sup> unit le roi et son peuple par l'amour, ciment indispensable du corps/royaume.

Les extraits précédents mettent aussi en évidence la foule des sujets à travers les expressions suivantes « *todos los del reyno* », « *muchos* » et « *todos unos* », face à l'unicité du roi « *deue ser uno* », « *el* ». Qu'est-ce qui fait que malgré ce grand nombre les sujets forment un peuple et non une multitude ? C'est justement le point commun de leurs devoirs envers le roi qui les unit, et l'amour politique est leur devoir premier, celui qui conditionne obéissance et protection.

*Uno de los grandes debdos que los omes pueden auer, vnos con otros, es naturaleza. Ca bien como la naturaleza los ayunta por linaje, assi la naturaleza los faze ser como vnos, por luengo vso de leal amor*<sup>2103</sup>.

*Naturaleza tanto quiere dezir, como debdo que han los omes vnos con otros, por alguna derecha razon en se amar, e en se querer bien*<sup>2104</sup>.

La naturalité est donc ce qui permet l'existence de la communauté<sup>2105</sup>, c'est ce qui fait que les hommes ne sont pas une multitude mais forment un corps, un royaume. La naturalité fonde l'amour et les devoirs du peuple envers le souverain et permet en même temps aux sujets de former une communion dans ce même amour. Ils ne sont pas liés individuellement au roi, ils font partie d'un groupe, d'un corps qui est lui-même lié au roi. La naturalité est à la fois le fondement de la communauté et la relation de celle-ci au roi : elle est en fait à la fois amour vertical et amour horizontal.

Dans la chronique, les scènes de tristesse à la mort de certains princes participent de cet amour politique. Bien sûr, il s'agit d'un topique littéraire qu'Alphonse X n'a pas inventé et qui est destiné depuis longtemps à souligner les qualités du roi. Toutefois, le deuil du peuple à la mort de son seigneur illustre la communion *nationale* créée par la naturalité.

#### **d. Le roi et la terre**

La naturalité attache les sujets à leur seigneur naturel tout autant qu'à la terre sur laquelle ils sont nés. Il n'est évidemment pas anodin que la même loi traite des devoirs qui incombent aux hommes envers leur seigneur et envers leur terre : « *del debdo que han los*

---

<sup>2102</sup> A. MAREY, *art. cit.*, p. 240.

<sup>2103</sup> *Partida IV*, 24, prologue.

<sup>2104</sup> *Partida IV*, 24, 1.

<sup>2105</sup> C. HEUSCH, « La construction de la naturalité... », p. 614.

*naturales con sus Señores, e con la tierra en que biuen; e como decae ser guardada esta naturaleza entrellos* »<sup>2106</sup>.

*A los Señores deuen amar todos sus naturales, por el debdo de la naturaleza que han con ellos; e servirlos, por el bien que dellos resciben, e esperan auer; e honrrarlos, por la hourra que resciben dellos; e guardarlos, porque ellos, e sus cosas son guardadas por ellos; e acrescentar sus bienes, porque los suyos se acrescentan porende, e rescibir buena muerte por los Señores, si menester fuere, por la buena, e honrrada vida, que ouieron con ellos.*

*E a la tierra han gran debdo, de amarla, e de acrescentarla, e morir por ella, si menester fuere; en la manera, e por las razones que diximos en la segunda Partida deste libro, en las leyes que fablan en esta razon.*

*E esta naturaleza que han los naturales con sus Señores, deue siempre ser guardada con lealtad*<sup>2107</sup>.

Comme l'écrit Georges Martin, les « *naturales* contractent spontanément et indissociablement, à la naissance, une double obligation envers un pays et envers un seigneur »<sup>2108</sup>. Par exemple, lorsque la *Estoria de España* montre des Romains qui obéissent aux ordres de Scipion l'Africain et donnent presque tout ce qu'ils possèdent, elle illustre en quelque sorte cette théorie politique. Les nobles obéissent au roi parce qu'il est leur seigneur naturel – relation verticale –, et parce qu'il s'agit de défendre leur territoire ainsi que toute la communauté – relation horizontale. La notion d'intérêt général, ou de *pro comunal*, trouve sa place dans la naturalité car elle regroupe tout à la fois défense du roi, de la terre et de la communauté.

Le concept de dépendance naturelle ne serait pas complet sans Dieu, puisque Dieu est le Créateur sans qui ni le roi, ni sa terre, ni les hommes n'existeraient.

*Con Dios ha ome el mejor debdo, que con otra cosa que ser pueda. E este debdo descende de natura, porque lo fizo nascer, e le mantiene la vida, e la espera auer del en el otro mundo para siempre, segund su merescimiento: e deuele conoscer, e amar, e temer, por aquellas razones*<sup>2109</sup>.

Carlos Heusch parle à ce sujet des « trois objets de l'amour des citoyens », Dieu, le roi et la terre et explique que « en aimant Dieu ils apprennent à s'aimer les uns les autres dans la concorde ; en aimant leur roi ils acceptent le lien de dépendance naturelle et en aimant la terre ils la rendent prospère »<sup>2110</sup>. En réalité cette trinité construit la communauté, le royaume. Sans

---

<sup>2106</sup> Partida IV, 24, 4, titre.

<sup>2107</sup> Partida IV, 24, 4.

<sup>2108</sup> G. MARTIN, « Le concept de "naturalité"... », 19.

<sup>2109</sup> Partida IV, 24, 3.

<sup>2110</sup> C. HEUSCH, « Polysémie de l'amour... », p. 18.

Dieu, Alphonse X et la terre-Espagne – plus exactement la Castille et le León –, et la naturalité qui y lie les hommes, il ne peut y avoir de royaume-Espagne.

*Muy grande es a maravilla el pro que aducen las leyes a los hombres. Pues ellas **muestran conocer a Dios**, e conociéndole sabrán en que manera lo deben amar e temer. Otrosí les **muestra como conocer su señor natural** e en qué manera le deben ser obedientes e leales<sup>2111</sup>.*

Les principes qui unissent les hommes à leur roi sont les mêmes que ceux qui les unissent à Dieu. Ils sont fondés sur la connaissance et le respect réunis dans l'amour. Le monarque est le seigneur naturel en son royaume tout comme Dieu est le seigneur naturel de toute la terre.

#### **e. Vers une définition du royaume-Espagne**

Au terme de sa longue étude justement intitulée *Des Goths à la nation gothique*, Suzanne Teillet affirme que le *regnum Gothorum* théorisé et construit par Isidore de Séville constitue une nation, même si le terme peut sembler anachronique pour l'époque.

Après maintes vicissitudes, et beaucoup plus tard, au déclin du Moyen Âge, l'idée de nation réapparaîtra plus solide, apte à se détacher de l'idée de monarchie à laquelle elle était restée liée jusque-là. On peut cependant affirmer qu'elle est déjà présente ainsi que le sentiment national qui l'exprime, dans les textes wisigothiques des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Et l'on peut affirmer que c'est à cette époque qu'est née, première des nations d'Europe, dans les provinces romaines de la péninsule Ibérique occupées par les Goths et sous l'influence déterminante d'Isidore de Séville, la nation hispanique<sup>2112</sup>.

En 633, lors du IV<sup>e</sup> Concile de Tolède, Isidore de Séville définit le Royaume goth, le *regnum Gothorum* comme « *Rex, gens et patria Gothorum* »<sup>2113</sup>, c'est-à-dire une patrie commune au roi et au peuple ou à la communauté politique<sup>2114</sup>.

La *gens Gothorum* prend vie dans le sens abstrait de « collectivité » ou de « communauté d'intérêts » grâce à la nouvelle unité interne née de la conversion au Catholicisme<sup>2115</sup>. Selon Suzanne Teillet, « le *regnum* n'est pas seulement la propriété du *rex*, mais aussi celle de la *gens* [...] qui se partagent en quelque sorte le *regnum* »<sup>2116</sup>. Chez Isidore, contrairement au royaume franc défini par la formule « *rex et gens sua* », les Goths ne sont pas uniquement envisagés par-rapport au roi et semblent jouir d'une certaine

---

<sup>2111</sup> *Partida* I, 1, 10.

<sup>2112</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 644.

<sup>2113</sup> *Ibid.*, p. 503.

<sup>2114</sup> *Ibid.*, p. 527.

<sup>2115</sup> *Ibid.*, p. 524-525.

<sup>2116</sup> *Ibid.*, p. 528 et p. 530.

souveraineté politique<sup>2117</sup>. Néanmoins, la *gens* continue d'exister en référence au roi, surtout que la formule « *gens et patria* » finit par assimiler le peuple et la terre qui doivent être défendus par le prince<sup>2118</sup>.

Quant à la *patria*, Isidore est le premier à utiliser ce concept en relation avec la « réalité politique wisigothique »<sup>2119</sup>. L'archevêque fait coïncider le début du *regnum Gothorum* avec l'installation des Goths en Espagne<sup>2120</sup>, le sol d'Espagne constitue donc une part indissociable du Royaume puisqu'il a contribué à lui donner vie, tout comme la conversion a donné vie à la *gens*. *Patria* et *gens* sont parfois substitués par le terme *Hispania(s)* qui englobe le facteur géographique et le facteur humain pour désigner la nation gothique<sup>2121</sup>.

Isidore est ainsi le premier à avoir élaboré une idéologie de la communauté humaine qui vivait dans la péninsule Ibérique et il constitue l'une des principales sources indirectes de la *Estoria de España*. La conception du royaume qui se détache de notre chronique est-elle pour autant la même ? Le royaume est-il *rex, gens et patria* ?

### ***Espanna***

Les législateurs alphonsois n'utilisent pas le mot *patria* mais *tierra*, et pour cause *patria* n'est attesté en castillan qu'au XV<sup>e</sup> siècle<sup>2122</sup>, mais cela ne signifie pas que le sens qu'ils donnent à *tierra* soit différent. Isidore définissait ainsi la patrie : « *vocata quod communis sit omnium, qui in ea nati sunt* »<sup>2123</sup>. Selon cette définition, la patrie est la terre commune à tous ceux qui y sont nés. *Patria* prend le sens concret de lieu de naissance, comme la petite patrie des poètes latins – *in ea nati sunt* – ainsi que le sens abstrait de communauté d'intérêt – *communis*<sup>2124</sup>. On retrouve tout à fait le sens que les *Partidas* donnent au mot « *tierra* » qui est le territoire du royaume où les *naturales* naissent, à la fois point commun et trait d'union, et qui crée la communauté du Royaume et qui fait que les sujets ne sont pas une multitude mais un corps uni.

Dans la chronique, « *tierra* » est remplacé par *Espanna* que les législateurs ne sont pas censés utiliser puisque Alphonse X ne règne pas sur l'Espagne, c'est-à-dire sur la totalité de la péninsule Ibérique. Contrairement aux juristes, les historiographes ne semblent pas tenus de limiter le territoire *national* aux frontières étriquées de la Castille et du León – pas si étriquées

---

<sup>2117</sup> *Ibid.*, p. 528 et p. 625.

<sup>2118</sup> *Ibid.*, p. 625.

<sup>2119</sup> *Ibid.*, p. 529.

<sup>2120</sup> *Ibid.*, p. 471.

<sup>2121</sup> *Ibid.*, p. 532-533, p. 630.

<sup>2122</sup> J. COROMINAS, « Padre », *op. cit.*, p. 432.

<sup>2123</sup> *Étymologies*, XIV, 5, 19, p. 190.

<sup>2124</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 531.

que cela par rapport aux autres royaumes chrétiens surtout si l'on considère les difficultés pour repeupler les territoires (re)conquis, mais étriquées quand même si l'on considère les aspirations du Roi Sage. Le territoire de la *Estoria de España* recouvre donc toute la péninsule Ibérique et s'épanouit même au-delà des Pyrénées et de la Méditerranée<sup>2125</sup>. Même si les limites de l'Espagne varient parfois, *Espanna* prend le sens concret et abstrait de la patrie isidorienne. La réalité géographique donne une réalité communautaire à ceux qui naissent sur le sol *d'Espanna*. *Espanna* est même plus fort que *patria* et *tierra*, car elle se substitue et désigne le royaume tout entier. *Espanna* recouvre la terre, le roi et ses sujets et les personnifie tout à la fois.

### *Espannoles*

Juristes et historiographes utilisent dans ce cas encore un vocabulaire différent. Le peuple est souvent appelé dans le récit des origines « *espannoles* » ou « *los de Espanna* », tandis que les *Partidas* utilisent l'expression vague de « *los del reyno* ».

Suzanne Teillet indique que pour Isidore la *gens* avait un sens politique en tant que communauté active à côté du roi. Elle parle même au sujet de la *gens* d'une certaine « autonomie »<sup>2126</sup> dans le sens où cette *gens* forme une communauté à part entière dans la formule tripartite *rex, gens et patria*. Dans la *Estoria de España* en revanche, il n'y a pas de place pour une quelconque communauté politique. Le roi capte tous les pouvoirs, toute la lumière, et il surplombe tout le royaume. Le peuple espagnol ne peut donc en aucun cas être compris comme la *gens gothorum* définie par Isidore. Toutefois, le roi ne peut exercer son pouvoir s'il n'a pas de sujets. C'est là le paradoxe du terme « *espannoles* » dans la chronique. D'un côté ils sont effacés, délibérément gommés : ces « *espannoles* » ont une existence floue et restent cantonnés à l'arrière-plan de la scène historique, réservée aux rois. Parfois la noblesse apparaît, soit par son exemplarité soit par sa félonie, mais elle ne joue pas vraiment un rôle déterminant et retourne ensuite à son anonymat. D'un autre côté, il faut bien que le peuple existe, qu'il forme le corps du royaume, et pas n'importe quel corps puisqu'il s'agit du nouveau peuple élu. En fait, ils sont même indispensables, mais on ne les voit pas ou peu, on les devine en filigrane. Les Espagnols ne sont pas une communauté politique, ce sont des *naturales* que la Providence a en quelque sorte fait naître en Espagne sous la seigneurie de ses rois.

---

<sup>2125</sup> Voir p. 97-98.

<sup>2126</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 528.

Le concept de naturalité est en effet une des clés de la *Estoria de España*. Bien sûr la terre crée la communauté, dans le sens où elle unit ceux qui y sont nés, et bien sûr les Espagnols constituent le corps du royaume, mais dans la chronique plus qu'avec les hommes, la terre fait surtout sens avec le roi. La terre-Espagne ne suffit pas à donner vie aux Espagnols. Les Espagnols existent, l'histoire du royaume-Espagne existe, uniquement parce qu'il y a un roi à leur tête. D'ailleurs, le tout premier devoir des rois dans la chronique est bien de donner vie. Dieu a créé la terre et les hommes, mais ce sont les rois qui lui ont donné une histoire, qui l'ont fondée, nommée, structurée et peuplée. C'est parce qu'il y a eu ces rois fondateurs, que l'Espagne a une histoire et qu'elle existe. Tout cela est rendu possible par la figure royale, primordiale, centrale et totalisatrice du récit.

Il existe donc une dichotomie entre d'un côté Isidore de Séville et Jiménez de Rada, et de l'autre Alphonse X. Pour les deux premiers chroniqueurs, c'étaient les Goths qui comptaient et qui donnaient vie à l'Espagne, qui l'incarnaient<sup>2127</sup>. Alors que dans la *Estoria de España*, c'est le sol qui « prime »<sup>2128</sup>, l'histoire ne s'articule plus autour des Goths, mais autour de la terre-Espagne.

Les rédacteurs expliquent d'ailleurs eux-mêmes pourquoi ils parlent des Romains : « *por que en los fechos de los romanos tanne mucho de los de Espanna, por esso non podemos escusar que no fablemos dellos* »<sup>2129</sup>. La chronique regroupe donc en diachronie et en synchronie l'histoire de tous ceux qui y ont exercé le pouvoir, indépendamment de l'ethnie<sup>2130</sup>. L'axe du récit est en effet ce que les rédacteurs appellent le « *sennorio* ». La continuité du récit s'organise autour de la ligne chronologique du pouvoir, de ceux qui détiennent le *sennorio* sur l'Espagne<sup>2131</sup>.

La chronique parle de « *fecho(s) de los romanos* »<sup>2132</sup>, « *fecho(s) de los godos* »... mais en réalité le sujet n'est ni les Romains ni les Goths, mais bien les princes romains et les princes goths. Le roi est la tête du royaume, il est donc naturellement le critère, le principe organisateur de la chronique. Le principe fondamental de l'organisation de la *Estoria de España*, le fil conducteur, ce qui donne du sens à cette disparité ethnique, est le couple « terre / roi ». D'une certaine façon la chronique est une mise en scène de la naturalité au

---

<sup>2127</sup> Voir le chapitre suivant.

<sup>2128</sup> G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 333 : « l'histoire d'Espagne était d'abord celle de la rencontre d'un espace géographique et du peuple wisigoth. Une approche localiste et ethnique : faits des Romains, des Suèves, Alains et Vandales, des Arabes, n'étaient convoqués qu'à la périphérie d'une histoire d'Espagne dont l'axe était la destinée des Goths ». Voir le chapitre suivant.

<sup>2129</sup> PCG, 107, p. 84, 32b-35b.

<sup>2130</sup> G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 333.

<sup>2131</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias...*, p. 19-26.

<sup>2132</sup> PCG, 107, p. 84, 32b-33b.

cours du temps. La naturalité fonde le *sennorio* (et la loyauté qui doit l'accompagner) en tant que coïncidence de la terre et du pouvoir que le roi exerce sur celle-ci. L'histoire de l'Espagne existe au travers du pouvoir que les rois ont exercé sur la terre, en d'autres termes, c'est le pouvoir du roi sur la terre-Espagne qui donne vie au royaume-Espagne et aux Espagnols.

## Chapitre 2

### Quelle mémoire pour l'Espagne ?

Les principales sources de la chronique sont, on l'a vu, le *Chronicon Mundi* et le *De Rebus Hispaniae*. Or ces deux chroniques participent d'une conception néo-gothiciste de l'histoire de l'Espagne, en accord avec le contexte politique de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle lié à la Reconquête ainsi qu'à la construction et à l'affirmation des différents royaumes chrétiens de la péninsule Ibérique. Néanmoins le nouveau principe organisationnel développé par Alphonse X dans le récit des origines bouscule la représentation traditionnelle des origines de l'Espagne. En plaçant le *sennorio* et donc le roi, au centre du récit, il redistribue les rôles et la place de chacun des peuples qui a dominé la péninsule, puisque tous les rois depuis Hispan ont leur place dans la chronique. Les Goths ne sont plus les seuls ancêtres dont peut se prévaloir l'Espagne, les Romains eux aussi occupent une place importante dans la chronique. L'histoire romaine de l'Espagne se fait à partir de la vie de personnages exemplaires illustrant l'idéal politique alphonsin, en tant que modèles ou contre-modèles. Les vertus du prince, les relations de la noblesse ou du clergé avec leur souverain, le rôle de chacun dans le royaume sont autant de thèmes que la domination romaine permet d'aborder. L'importance soudaine que les rédacteurs accordent à Rome dans la *Estoria de España* modifie-t-elle la mémoire des origines de l'Espagne ? L'essence de la royauté demeure-t-elle néo-wisigothique ou l'idéal du Roi Sage altère-t-il aussi ce modèle historiographique ?

#### A. Analyse quantitative

##### a. Le *De Rebus Hispaniae*

Jiménez de Rada construit l'histoire de l'Espagne comme une histoire des Goths<sup>2133</sup>. Après avoir présenté les origines bibliques de l'Espagne et l'arrivée d'Hercule et d'Hispan, l'archevêque évoque brièvement et de façon elliptique les événements qui se succèdent en Espagne après Hispan :

---

<sup>2133</sup> Voir p. 35-41.

*Grecorum igitur seruitate Hispania remansit oppressa usque ad tempora Romanorum; medio tempore regno diuiso plurium preda diripiencium uastationem non potuit fugere, que leonum faucibus cogebatur inferri*<sup>2134</sup>.

Le chroniqueur résume ainsi sept siècles d'histoire en à peine quelques lignes, et il passe directement à l'histoire des Goths, depuis leurs origines jusqu'à leur arrivée en péninsule Ibérique, en passant par leurs conquêtes, leur évolution..., ce qui représente quatre-vingt-dix pour cent du récit des origines jusqu'à Pelayo<sup>2135</sup>. Ce parti-pris implique deux conséquences majeures. D'une part, la présence des autres peuples qui ont envahi et occupé tout ou partie de la péninsule est pratiquement passée sous silence. D'autre part, l'Espagne elle-même disparaît pratiquement de la chronique pendant plusieurs chapitres.

Ainsi, les Carthaginois ne sont jamais mentionnés dans la chronique du Tolédan et la présence romaine est à peine rapportée. Jiménez de Rada cite les Romains à seulement vingt-et-une reprises, deux fois dans le prologue, six fois dans des titres<sup>2136</sup> et treize fois dans le corps du récit. Six références renvoient ainsi à l'occupation romaine :

**Romani** mortis iudicia intulerunt<sup>2137</sup>.

*Grecorum igitur seruitate Hispania remansit oppressa usque ad tempora **Romanorum***<sup>2138</sup>.

*Uis **Romanorum** principum occupauit*<sup>2139</sup>.

*Tempore consulum Affrica et Hyspania a Scipione destructis Toleton et Brutus duo **consules** condidere Toletum*<sup>2140</sup>.

**Romanorum** gladio sauciata<sup>2141</sup>.

Les autres mentions<sup>2142</sup> des Romains renvoient aux combats au cours desquels les Goths se sont battus soit pour eux (deux mentions), soit contre eux (douze mentions en comptant les titres).

---

<sup>2134</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 7, p. 19, 13-16. *DRH trad.*, p.71 : « España permaneció sometida a la servidumbre de los griegos hasta los tiempos de los romanos; durante un período intermedio el reino, roto, quedó al arbitrio del saqueo de cuantos querían y no pudo evitar su devastación, como la presa que a dentelladas se disputan los leones ».

<sup>2135</sup> *De Rebus Hispaniae*, du chapitre I, 8 jusqu'au chapitre III, 24, soit cinquante-huit chapitres des soixante-cinq qui constituent le récit des origines.

<sup>2136</sup> Inés FERNÁNDEZ-ORDOÑEZ, « La técnica historiográfica del Toledano. Procedimientos de organización del relato », *Cahier de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, 2003, p. 187-221. Le découpage en livres du *De Rebus Hispaniae* a été ajouté par Nebrija au XVI<sup>e</sup> siècle et il n'est utilisé que pour des raisons pratiques (p. 187), en revanche, le découpage en chapitre, qui constituait une nouveauté à l'époque, reprise par Alphonse X, est le fait de Jiménez de Rada (p. 203).

<sup>2137</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 85-86. *DRH trad.*, p. 57 : « los castigos morales que los romanos les infligieron [los antepasados] ».

<sup>2138</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 7, p. 19, 13-14. *DRH trad.*, p.71 : « España permaneció sometida a la servidumbre de los griegos hasta los tiempos de los romanos ».

<sup>2139</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 14, 33-34. *DRH trad.*, p.65 : « fue ocupada por el poderío de los príncipes romanos ».

<sup>2140</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 14, 46-48. *DRH trad.*, p.66 : « durante el consulado fueron asoladas África y España por Escipión, y dos cónsules, Tolemón y Bruto, fundaron Toledo ».

<sup>2141</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, 22, p. 106, 9-10. *DRH trad.*, p.150 : « fue herida por la espada de los romanos ».

*Honorius [...] inito consilio cum senatu ut eos a finibus Ytalie pelleret, prouincias longe positas, scilicet, Gallias et Hispanias quas pene perdiderant, concesserunt*<sup>2143</sup>.  
*Itaque ad Hispanias per Constancium patricium eucatus, Romani nominis causa barbaris intulit magnas cedes*<sup>2144</sup>.

*De Gallo et Volusiano et Claudio imperatoribus et pugnibus eorum cum Gothis*<sup>2145</sup>.  
*De Constantino imperatore et Geberit et Hermanarico Gothorum regibus et eorum bellis*<sup>2146</sup>.  
*De fame Gothorum et morte Valentis imperatoris*<sup>2147</sup>.  
*De quibusdam vastationibus et pace Romanorum et morte Athanarici et Frigiderni*<sup>2148</sup>.  
*De strage Redagaysi et Stilicionis et vastatione Italiae*<sup>2149</sup>.  
*De destructione urbis et morte Alarici*<sup>2150</sup>.

*Sepe etiam contra insolencias Romanorum (Récarède)*<sup>2151</sup>.  
*Aduersus Romanos bellum (Wittéric)*<sup>2152</sup>.  
*Militem Romanum obsedit (Gundomar)*<sup>2153</sup>.  
*Urbes Romanas sibi subiecit (Sisebut)*<sup>2154</sup>.  
*De Romanis quoque personaliter bis feliciter triumphauit (Sisebut)*<sup>2155</sup>.  
*Domuit Romanorum [...]. Postquam uero regni apicem est adeptus, urbes residuas, quas in Hispaniis manus occupauerat Romanorum... (Swinthila)*<sup>2156</sup>.

Malgré la longue présence romaine – les six dernières références concernent Byzance – en Espagne, les allusions à Rome sont donc rares et, dans plus de la moitié des cas, la mention des Romains se fait à travers le prisme de l’histoire des Goths.

Quant aux peuples barbares, Vandales, Suèves et Alains, qui ont envahi la péninsule Ibérique au V<sup>e</sup> siècle en profitant de la faiblesse de Rome, ils apparaissent à plusieurs reprises

---

<sup>2142</sup> Toutes sauf deux. Une occurrence renvoie à l’hispanité de l’empereur Théodose (*De Rebus Hispaniae* II, 3, p. 42, 4-6, *DRH trad* p. 90) et l’autre aux glorieuses batailles des Romains (prologue, p. 6, 47-48. *DRH trad.*, p. 57).

<sup>2143</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 4, p. 44, 42-45. *DRH trad.*, p. 92 : « Honorio [...] decidió de acuerdo con el senado cederles [a los godos] provincias más distantes, esto es, las Galias y España, que estaban en trance de perder ».

<sup>2144</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 7, p. 49, 22-23. *DRH trad.*, p. 96 : « reclamado [Valia] en España por el patricio Constancio, infligió graves pérdidas a los barbaros en nombre del pueblo romano ».

<sup>2145</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 17, p. 35. *DRH trad.*, p. 84 : « sobre los emperadores Galo, Volusiano y Claudio y sus combates con los godos ».

<sup>2146</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 18, p. 36. *DRH trad.*, p. 85 : « sobre el emperador Constantino y los reyes godos Geberid y Hermanarico, y sus guerras ».

<sup>2147</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 2, p. 40. *DRH trad.*, p. 88 : « sobre el hambre de los godos y la muerte del emperador Valente ».

<sup>2148</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 3, p. 42. *DRH trad.*, p. 90 : « sobre algunos saqueos, la paz con los romanos y la muerte de Atanarico y Frigiderno ».

<sup>2149</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 4, p. 43. *DRH trad.*, p. 91 : « sobre la derrota de Radagaiso y de Estilicón, y el saqueo de Italia ».

<sup>2150</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 5, p. 45. *DRH trad.*, p. 92 : « sobre la destrucción de Roma y la muerte de Alarico ».

<sup>2151</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 15, p. 63, 27-28. *DRH trad.*, p. 108 : « guerreó muchas veces haciendo frente a los desplantes de los romanos ».

<sup>2152</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 16, p. 64, 9-10. *DRH trad.*, p. 110 : « lanzaba la guerra contra los romanos ».

<sup>2153</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 16, p. 64, 18. *DRH trad.*, p. 110 : « sitió al ejército romano ».

<sup>2154</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 17, p. 65, 10. *DRH trad.*, p. 110 : « sometió a las ciudades romanas ».

<sup>2155</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 17, p. 65, 27-28. *DRH trad.*, p. 111 : « logró en persona dos fructíferos triunfos sobre los romanos ».

<sup>2156</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 18, p. 66, 4-9. *DRH trad.*, p. 112 : « doblégó las fortificaciones de los romanos [...], conquistó y sometió mediante combates a las demás ciudades que las fuerzas romanas habían ocupado en España... ». Cette victoire marque l’expulsion définitive des Byzantins de la Péninsule.

dans la chronique, mais en dehors d'une exception<sup>2157</sup>, leur présence est toujours subordonnée à l'histoire des Goths qui les affrontent souvent. Ces combats s'organisent d'abord depuis la Gaule, à la demande des Romains ou de leur propre chef, puis depuis Tolède, dans une volonté d'étendre leur pouvoir à toute la Péninsule. Les Barbares apparaissent donc à travers leurs affrontements avec les Goths Athaulf<sup>2158</sup>, Wallia<sup>2159</sup>, Théodorède<sup>2160</sup> et Léovigilde<sup>2161</sup>. Les Arabes, quant à eux ne sont pas mentionnés avant l'épisode de la première pénétration<sup>2162</sup>.

Il est vrai que le Tolédan a aussi rédigé une *Histoire romaine*, une *Histoire des Ostrogoths*, une *Histoire des Vandales, des Suèves, des Alains et des Silings*, ainsi qu'une *Histoire arabe*<sup>2163</sup>. Selon Inés Fernández-Ordóñez, ces histoires s'intégraient pleinement dans le *De Rebus Hispaniae* qui se composait non seulement de l'*Histoire des Goths*, mais de toutes ces histoires<sup>2164</sup>, ce qui signifie que les Romains n'étaient pas complètement exclus de l'histoire de l'Espagne. Néanmoins, le fait que Jiménez de Rada passe directement des origines bibliques et mythiques de l'Espagne à l'histoire des Goths, puis à la Reconquête, montre bien que les acteurs principaux de l'histoire de l'Espagne sont les Goths<sup>2165</sup>. D'ailleurs, dans ces histoires dites *mineures*, les Romains sont placés sur le même plan que les Ostrogoths, les Vandales, les Suèves, les Alains, les Silings (branche des Vandales) et les Arabes. Sous la plume du Tolédan, l'histoire de l'Espagne est donc résolument une histoire des Goths.

C'est ce qui explique aussi que l'Espagne disparaisse provisoirement de la chronique. Entre Hispan et l'arrivée des Goths en péninsule Ibérique, soit seize chapitres<sup>2166</sup>, le chroniqueur ne mentionne plus l'Espagne<sup>2167</sup>. Celle-ci ne reparait que lorsque les Romains

---

<sup>2157</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 4, p. 43, 8-9 : « *sub Theodosio Alani, Vandali et Sueui Hispanias sunt aggressi* ». DRH trad., p. 91 : « *durante el gobierno de Teodosio los alanos, vándalos y suevos irrumpieron en España* ». Cette exception correspond à leur première apparition dans l'œuvre. Il s'agit du moment où ils pénètrent en Espagne et s'installent chacun dans une région de la Péninsule.

<sup>2158</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 6, p. 47, 22-23. DRH trad., p. 94-95.

<sup>2159</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 7, p. 49, 23-30. DRH trad., p. 96.

<sup>2160</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 9, p. 54-56. DRH trad., p. 100-102.

<sup>2161</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 14, p. 61, 29-32. DRH trad., p. 107.

<sup>2162</sup> *De Rebus Hispaniae* III, 19, p. 100-101. DRH trad., p. 145.

<sup>2163</sup> Rodrigue JIMÉNEZ DE RADA (auteur), Juan FERNÁNDEZ VALVERDE et Juan Antonio ESTÉVEZ SOLA (éd.), *Roderici Ximenii de Rada Historia de rebus hispanie minores*, Turnhout : Brepols, 1999.

<sup>2164</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « La denotación de 'España'... », note 26, p. 55.

<sup>2165</sup> G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 333 : « l'histoire d'Espagne était d'abord celle de la rencontre d'un espace géographique et du peuple wisigoth. Une approche localiste et ethnique : faits des Romains, des Suèves, Alains et Vandales, des Arabes, n'étaient convoqués qu'à la périphérie d'une histoire d'Espagne dont l'axe était la destinée des Goths ».

<sup>2166</sup> *De Rebus Hispaniae*, livre I chapitres 8 à 19, et livre II, chapitre 1 à 3.

<sup>2167</sup> Hormis *De Rebus Hispaniae*, I, 9, p. 23, 67, dans un résumé de l'histoire des Goths.

cèdent la Gaule et l'Espagne aux Goths<sup>2168</sup>, et lorsque le roi Athaulf y pénètre et y meurt<sup>2169</sup>. Ces seize chapitres représentent tout de même un quart des soixante-cinq chapitres censés narrer les origines de l'Espagne, du Déluge jusqu'au règne de Pelayo.

### **b. La Estoria de España**

Comme on peut le constater dans le tableau suivant, la structure de la *Estoria de España* est bien différente de celle que proposait Jiménez de Rada.

Chapitres	Peuples	Nombre de chapitres	Proportion
1 à 13	Fondateurs mythiques	13	2,3%
14 à 15	Almujuces	2	0,4%
16 à 22 (et 49 à 60)	Carthaginois	7 19	1,2% 3,3%
23 à 364	Romains	342 330 <sup>2170</sup>	60,5% 58,4%
365 à 385	Vandales, Silings, Alains et Suèves	21	3,7%
386 à 565	Goths	180	31,9%

Tous les peuples qui ont envahi ou dominé la péninsule Ibérique sont représentés dans la chronique, dans laquelle les Wisigoths ne correspondent plus qu'à un petit tiers du récit des origines – un peu moins encore si l'on considère que quatorze<sup>2171</sup> de ces chapitres sont consacrés à l'histoire des musulmans –, au lieu de pratiquement la totalité chez le Tolédan.

La chronique regroupe donc en diachronie et en synchronie l'histoire de tous ceux qui y ont exercé le pouvoir, indépendamment de l'ethnie<sup>2172</sup>. Conformément à ce que nous avons montré, l'axe du récit est en effet ce que les rédacteurs appellent le « *sennorio* ». La continuité du récit s'organise autour de la ligne chronologique du pouvoir, de ceux qui détiennent le *sennorio* sur l'Espagne<sup>2173</sup>. La chronique est structurée par une suite de dominations exercées

<sup>2168</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 4, p. 44-45. DRH trad., p. 91-92.

<sup>2169</sup> *De Rebus Hispaniae*, II, 6, p. 47-48. DRH trad., p. 94-95.

<sup>2170</sup> Si l'on décompte les chapitres 49 à 60 consacrés à Didon et à la fondation de Carthage.

<sup>2171</sup> PCG, chapitres 466, 467, 469, 471, 472, 475, 478, 483, 486, 487, 488, 489, 493, 494.

<sup>2172</sup> G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 333.

<sup>2173</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias...*, p. 19-26, et « El taller historiográfico alfonsi... », p. 9. Voir p. 21 et p. 380-381.

par les différents peuples et non par l’histoire des Goths. Il est probable que cette nouvelle conception de l’histoire de l’Espagne n’allait pas de soi pour les contemporains du Roi Sage – comme beaucoup de ses projets –, et c’est sûrement la raison pour laquelle les rédacteurs alphonsois se montrent si pédagogues avec le lecteur qu’ils guident dans la progression du récit. En effet, en plus de la structuration en livres et chapitres<sup>2174</sup>, à partir de l’arrivée des Almujuces, le récit de chaque *sennorio* est encadré d’une forme d’introduction et de conclusion qui permettent au lecteur de se situer et de comprendre pourquoi la chronique change soudainement de protagonistes.

Arrivée des Almujuces :

*De cuemo los almujuces ganaron Espanna et fueron sennores della*<sup>2175</sup>.

Fin des Almujuces – Arrivée des Carthaginois :

*Duro este sennorio fasta que uinieron los dAffrica e ganaron Espanna*<sup>2176</sup>.

*Cuemo entro el sennorio de los dAffrica en Espanna*<sup>2177</sup>.

Fin des Carthaginois – Arrivée des Romains :

*Mas agora dexa aqui ell estoria de fablar desto e torna a contar de cuemo el poder de los romanos entro en Espanna*<sup>2178</sup>.

*De cuemo el poder de los romanos entro en Espanna*<sup>2179</sup>.

Fin des Romains – Arrivées des Barbares :

*Mas por que aquell año de acabo el sennorio de los romanos en Espanna et le ganaron los uandalos et los sueuos et los silingos et los alanos, unas gentes que eran estrannas et muy buenos omnes darmas segund su poder, torna la estoria a contar dellos, onde fueron et de los fechos que fizieron*<sup>2180</sup>.

*De qual tierra et que gentes fueron los uandalos et los silingos et los alanos et los sueuos, et de los fechos que les auinieron ante que entrassen las Espannas*<sup>2181</sup>.

Fin des Barbares – Arrivée des Goths :

*Por end dexa aqui la estoria de fablar de los sueuos et de los uandalos et de los fechos que contescieron en Espanna et cuenta de los godos que fueron ende sennores depues aca todauia, cuemo quier que ouieron y los moros yaquanto tiempo algun sennorio*<sup>2182</sup>.

*Aqui comiença la estoria de los godos et cuenta de que yentes fueron et de quales tierras salieron*<sup>2183</sup>.

<sup>2174</sup> Lucas de Tuy avait divisé sa chronique en livres, mais pas en chapitres. Le Tolédan était le premier à structurer son récit en chapitres, mais il ne l’a pas découpé en livres. Alphonse X est le premier à construire son récit en livres et chapitres. I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « La técnica historiográfica del Toledano... ».

<sup>2175</sup> PCG, titre 14, p. 14.

<sup>2176</sup> PCG, 15, p. 15, 53a-54a.

<sup>2177</sup> PCG, titre 16, p. 15.

<sup>2178</sup> PCG, 22, p. 18, 47a-50a.

<sup>2179</sup> PCG, titre 23, p. 18.

<sup>2180</sup> PCG, 364, p. 207, 28a-35a.

<sup>2181</sup> PCG, titre 365, p. 207.

<sup>2182</sup> PCG, 385, p. 215, 39b-44b.

<sup>2183</sup> PCG, titre 386, p. 215.

Dans ces passages explicatifs on note la présence systématique du mot *Espanna(s)*, hormis dans le premier titre qui concerne les Goths qui ne pénètrent en Espagne que vingt-trois chapitres plus loin<sup>2184</sup>. Les rédacteurs martèlent en quelque sorte que le fil conducteur du récit est l'Espagne, et non un peuple en particulier qui serait identifié à l'Espagne comme l'étaient les Wisigoths jusqu'à présent. Lorsqu'un peuple s'installe et s'empare de l'Espagne – cela étant signifié dans la chronique par « *ganaron* » ou « *entro* » –, il chasse les précédents maîtres. Les conquérants passent, l'Espagne demeure.

La conception de l'histoire ne se fait donc plus à travers un seul peuple, mais à travers plusieurs, dont le point commun est l'Espagne. Comme nous l'avons mis en évidence, le Roi Sage adopte une conception géographique de l'histoire. Dorénavant, le sol prime<sup>2185</sup>, et les Wisigoths n'incarnent plus l'Espagne à eux seuls. L'histoire ne s'articule plus autour d'eux, mais autour de la terre-Espagne. Cette perception diffère radicalement des sources historiographiques d'Alphonse X et, particulièrement sur les deux points mentionnés plus haut : les Goths perdent leur exclusivité, et l'Espagne est au centre du récit. Le critère qui détermine l'hispanité n'est plus l'appartenance à la nation gothique d'Isidore, mais la présence en péninsule Ibérique. Est Espagnol celui qui est né en Espagne, où qui y réside depuis dix ans si l'on se réfère aux *Partidas*.

Cependant, cela n'implique pas que l'Espagne soit présente à chaque chapitre, lorsque les rédacteurs introduisent un nouvel envahisseur, ils présentent ses origines, comme l'indiquent par exemple le premier titre consacré aux Barbares et celui consacré aux Goths. Parfois comme pour les Goths ou pour Didon, la présentation nécessite même plusieurs chapitres, mais dans ces cas-là, l'éloignement de l'Espagne n'a pas les mêmes implications que chez Jiménez de Rada. En effet, il ne s'agit plus uniquement des Goths, puisque les autres peuples aussi sont concernés. Ces digressions ne donnent donc pas une impression de focalisation sur tel ou tel peuple, mais plutôt d'exhaustivité. Elles ne servent pas à établir une généalogie de l'Espagne qui remonterait à tel ou tel ancêtre goth ou tyrien, mais à présenter le peuple qui détient ou va détenir le *sennorio* de la façon la plus complète possible. Lorsque les rédacteurs donnent les noms des différents types de dirigeants romains, ils rappellent pourquoi ils le font : « *por que en los fechos de los romanos tanne mucho de los de Espanna, por esso non podemos escusar que no fablemos dellos* »<sup>2186</sup>. Même si de prime abord

---

<sup>2184</sup> PCG, chapitres 386 à 408.

<sup>2185</sup> G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 333.

<sup>2186</sup> PCG, 107, p. 84, 32b-35b.

certaines digressions n'ont pas l'air de se rapporter à l'Espagne, si ces éléments se réfèrent au peuple qui exerce le pouvoir, alors ils concernent l'Espagne.

Malgré les changements de focalisation et quelques digressions, ces rappels structurels, ainsi que l'exposition chronologique<sup>2187</sup> en tête de chaque chapitre ou presque, apportent une continuité au récit. Les années de règne se succèdent, les rois se succèdent, et finalement les peuples se succèdent à la tête de l'Espagne dans un enchaînement naturel. La ligne de succession des différents peuples et rois qui ont exercé le *sennorio* sur l'Espagne dessine ainsi une continuité chronologique depuis la Création jusqu'à Alphonse X. Cependant, cette impression ne résiste pas à un examen plus précis, surtout pour la période postérieure à l'invasion de 711. Même si cette période ne touche pas directement notre étude, le récit des origines est tout de même concerné. En effet, les Arabes qui ont pourtant exercé leur pouvoir sur une grande partie de la péninsule Ibérique ne bénéficient pas de leur propre sous-partie, alors que les Carthaginois qui n'ont pas dominé plus de territoire que les Arabes sont pourtant reconnus comme seigneurs de l'Espagne dans une sous-partie de sept chapitres ainsi que dans douze chapitres successifs insérés dans la sous-partie consacrée aux Romains. Si la logique structurelle initiale avait été suivie jusqu'au bout, les chapitres sur le Prophète auraient dû se trouver en tête d'une partie consacrée au *sennorio* des Arabes et non pas émailler la partie consacrée aux Wisigoths. Le chapitre 559 intitulé « *del duello de los godos de Espanna et de la razon porque ella fue destroyda* »<sup>2188</sup> aurait pu être le dernier chapitre du *sennorio* des Goths, et le chapitre 560, intitulé « *de como Tarif enuio destroyr tierra de Espanna et de como fue presa Cordoua* »<sup>2189</sup>, aurait pu être le premier de celui des Arabes. Cependant, tel n'est pas le cas. De plus, tout le récit postérieur à la proclamation de Pelayo se concentre sur le royaume astur-léonais puis sur les royaumes du León et de Castille, à l'exclusion des autres royaumes chrétiens. Tous les peuples qui ont exercé leur pouvoir sur tout ou partie de la Péninsule ne reçoivent donc pas le même traitement dans le récit.

De plus, certains royaumes sont exclus de l'histoire de l'Espagne par la structure même du récit. Par ce choix de construction qui accorde une place toute secondaire au Portugal, à la Navarre à l'Aragon ou à Al-Andalus<sup>2190</sup>, la chronique exclut ces royaumes de la ligne successorale<sup>2191</sup> du pouvoir exercé sur l'Espagne. L'établissement de la continuité

---

<sup>2187</sup> Voir p. 21.

<sup>2188</sup> *PCG*, 559, p. 312.

<sup>2189</sup> *PCG*, 560, p. 314.

<sup>2190</sup> Contrairement aux Almujuces, aux Carthaginois ou aux Vandales par exemple.

<sup>2191</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias...*, p. 24.

chronologique est donc le fruit de choix, d'inclusions et d'exclusions. C'est ce qu'Inés Fernández-Ordóñez appelle le « *señorío natural* »<sup>2192</sup>, pour la chercheuse, il ne s'agit pas seulement de montrer ceux qui ont dirigé l'Espagne, mais ceux qui l'ont légitimement dirigée. Dans ces conditions, l'histoire de l'Espagne est en fait l'histoire de la Castille...

*La estructura de la Estoria de España manifiesta las aspiraciones de la monarquía castellano-leonesa a ser reconocida como heredera de los derechos al dominio sobre todo el territorio penínsular*<sup>2193</sup>.

En d'autres termes, la structure même de la chronique constitue un élément de revendication et de légitimation. La succession des règnes des seigneurs de l'Espagne n'est donc pas tant une construction chronologique qu'une construction idéologique, et même doublement idéologique. D'une part la structure tend à légitimer les prétentions de la Castille grâce à la continuité chronologique, et d'autre part la focalisation sur l'Espagne induit un changement radical dans la présentation des origines, et l'introduction de plusieurs autres peuples. En se concentrant sur les Wisigoths même avant leur arrivée en Espagne, les prédécesseurs du souverain avaient d'une certaine manière excentré le sujet, Alphonse X le recentre.

## **B. Analyse qualitative**

L'analyse quantitative de la chronique a permis d'établir les changements structurels introduits par le Roi Sage vis-à-vis de ses sources, ainsi que sa conception nouvelle de l'histoire, recentrée sur l'Espagne. Le fait que le rapport de force entre les Romains et les Goths ait été inversé signifie-t-il pour autant que leur image a changé ? Quel peuple constitue désormais le meilleur ancêtre ? Quel peuple est le plus utile à Alphonse X pour légitimer son règne ? Après l'analyse quantitative, une analyse qualitative du récit consacré aux Grecs, aux Romains et aux Wisigoths s'impose.

### **a. Isidore de Séville et Rodrigue Jiménez de Rada**

À l'époque d'Isidore de Séville, les Byzantins possèdent encore de larges territoires dans le sud de la Péninsule et cette présence si proche représente une menace militaire et

---

<sup>2192</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, « Evolución del pensamiento alfonsí... », p. 268.

<sup>2193</sup> I. FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *Las Estorias...*, p. 24.

religieuse pour le Royaume de Tolède. Des combats opposent régulièrement les Byzantins aux rois goths qui veulent s'emparer de toute la Péninsule. L'évolution théocratique de l'Empire byzantin inquiète aussi Isidore qui y voit un danger pour l'Église d'Espagne<sup>2194</sup>. Aux yeux d'Isidore, c'est sans doute l'idéal romain, probablement encore vivace en Espagne<sup>2195</sup>, qui présente le plus grand danger. Il empêche les Wisigoths, barbares et anciens fédérés romains, de construire leur légitimité et les condamne à vivre dans l'ombre de la grandeur de Rome. L'Empire romain d'Occident s'est effondré en 476, soit plus d'un siècle avant la conversion de Récarède, mais c'est justement cela qui le rend plus dangereux. L'on peut vaincre les Byzantins et les bouter hors de la péninsule, on peut repousser les Francs au-delà des Pyrénées, mais il est plus difficile d'abattre un idéal disparu. Isidore de Séville a donc entrepris d'affirmer le Royaume de Tolède face aux autres barbares<sup>2196</sup>, face aux Byzantins ainsi que face à Rome<sup>2197</sup>.

Face à ces trois dangers potentiels, Isidore développe une réponse sur mesure à travers son *Histoire des Goths*. Il y construit l'unité du Royaume à partir de la conversion, compose un mythe des Goths en opposition à celui de Rome, et institue une *translatio regni*<sup>2198</sup> qui appuie ce nouveau mythe au détriment de Rome<sup>2199</sup>. En fait l'archevêque tente d'affaiblir l'idéal romain tout en l'utilisant pour établir une *translatio regni* qui légitime les Goths. En effet, pour qu'il y ait *translatio* il faut qu'il y ait disparition, on ne peut hériter d'un vivant. Il s'agit donc d'achever littérairement et idéologiquement Rome au profit des Goths. Ainsi, la prise de Rome par Alaric<sup>2200</sup>, l'expulsion définitive des Byzantins – appelés Romains – par Swinthila<sup>2201</sup> sont deux étapes clé de la *translatio regni* entre Rome et Tolède opérée par Isidore. Après le sac symbolique de 410 par la seule armée capable de se mesurer à celle de Rome<sup>2202</sup>, Alaric emporte la *potestas* romaine avec lui, ses successeurs l'installent en Espagne et Swinthila achève la transition en éliminant la dernière présence romaine. La fin du *regnum*

---

<sup>2194</sup> J. FONTAINE, *Isidore de Séville...*, p. 373. « L'Empire d'Orient n'était plus seulement indésirable en Espagne pour des raisons politiques, il était aussi devenu une terre d'hérésies, soumise aux options religieuses d'un empereur qui se prenait pour un théologien. Les interventions brutales de Justinien contre certains évêques d'Afrique du Nord [...], ne laissaient augurer rien de bon de la réintégration éventuelle de l'Espagne dans un Empire où la foi orthodoxe elle-même était asservie aux options de l'autocrate sacré et de ses représentants ».

<sup>2195</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 464.

<sup>2196</sup> *Ibid.*, p. 464.

<sup>2197</sup> S. TEILLET, *op. cit.* p. 464.

<sup>2198</sup> *Ibid.*, p. 467-468, p. 475...

<sup>2199</sup> *Ibid.*, p. 464 et p. 467.

<sup>2200</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>2201</sup> *Ibid.*, p. 468, notes 40 et 41, p. 469, 475.

<sup>2202</sup> *Ibid.*, p. 481.

*Romanorum* en Espagne coïncide ainsi avec la proclamation du *regnum Gothorum*<sup>2203</sup>. Rome cesse alors d'être le centre du monde.

Parallèlement aux âges du monde – au plan religieux de l'histoire –, se succèdent les royaumes – au plan temporel –, de manière irréversible. Ainsi Rome n'occupe-t-elle qu'une place temporaire, relative, et non privilégiée dans l'histoire du monde<sup>2204</sup>.

Isidore remplace le mythe romain par le mythe goth<sup>2205</sup>, en composant notamment un *Laus Spaniae*, un éloge de l'Espagne, qui précède la version longue de son *Histoire*<sup>2206</sup>, et dans lequel il célèbre le mariage entre l'Espagne et les Goths, qui succède au premier mariage de l'Espagne avec Rome. Cette métaphore des secondes nocces<sup>2207</sup> participe de cette *translatio regni*, de ce remplacement de l'Empire romain par le Royaume de Tolède. Il fait aussi figurer la datation de l'ère hispanique avant la datation romaine<sup>2208</sup>, et il n'établit aucun lien entre le règne d'Auguste et la naissance du Christ<sup>2209</sup>. Suzanne Teillet affirme même que l'archevêque « s'attache souvent à détruire sur un plan politique ce monde romain qu'il s'efforce ailleurs de conserver dans l'ordre de la culture et de la langue »<sup>2210</sup>. Non seulement Isidore a rendu ces envahisseurs barbares plus présentables mais il a aussi construit leur légitimité à gouverner l'ancienne province d'Hispanie<sup>2211</sup>. Ils n'ont rien à envier aux Romains, qu'ils soient occidentaux ou orientaux, ni encore moins aux autres Barbares.

Malgré les siècles écoulés, la chronique de Lucas de Tuy et surtout celle de Jiménez de Rada sont imprégnées de l'œuvre isidorienne. Le contexte politique a changé, mais le mythe goth est devenu plus utile que jamais. En effet, il n'est plus seulement utile à la construction d'un présent idéalisé dans le contexte des royautes barbares, il est désormais indispensable à

---

<sup>2203</sup> *Ibid.*, p. 475.

<sup>2204</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>2205</sup> *Ibid.*, p. 464.

<sup>2206</sup> J. FONTAINE, *Isidore de Séville...*, p. 224-225.

<sup>2207</sup> *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves, Laus Spaniae*, 4, 82 : « *jure itaque te jam pridem aurea Roma caput gentium concupivit, et licet te sibimet eadem Romulea virtus primum victrix spoponderit, denuo tamen Gothorum florentissima gens post multiplices in orbe victorias certatim repuit et amavit, fruiturque hactenus inter regias infulas et oves largus, imperii felicitate segura* ». Traduction p. 10-11 : « autrefois déjà, la Rome rayonnante, la première des nations, t'a convoitée : les fils de Romulus, grâce à leur honneur victorieux, t'ont épousée une première fois. Mais maintenant, le très brillant peuple des Goths, après avoir récolté à l'envi de multiples victoires dans le monde, jouit dans un bonheur tranquille des insignes royaux et des œuvres généreuses de ton empire ».

<sup>2208</sup> S. TEILLET, *op. cit.*, p. 476.

<sup>2209</sup> *Ibid.*, p. 467. Voir p. 243.

<sup>2210</sup> *Ibid.*, note 8, p. 464.

<sup>2211</sup> Voir p. 258-260.

la construction d'un passé idéalisé justifiant la Reconquête<sup>2212</sup>. Dès son prologue, Jiménez de Rada, expliquant son projet de rédiger l'histoire de l'Espagne, présente ainsi les Goths :

*Inter omnes autem principes Gothorum reges secula **precipuos** habuerunt et testamentali edicto Hispanie legauerunt, quorum **insigna** usque ad tempora que me pretereunt deriuauit*<sup>2213</sup>.

Cette phrase contient la clé du passé de l'Espagne selon le Tolédan : des racines uniques, reliées à l'exaltation des Goths. Comme l'a montré l'analyse quantitative, Jiménez de Rada exclut tout autre origine possible, l'Espagne n'est que gothique et c'est de là que tire toute sa légitimité Ferdinand III, à travers Pelayo et les rois asturléonais. L'archevêque reprend les mêmes idées qu'Isidore, la glorification des Goths et la dépréciation des Romains. Il reprend aussi son *Laus Spanie*, qu'il transforme en *De destructione Gothorum et conmmendatione Hispanie*<sup>2214</sup> qu'il place au moment de la chute des Goths et non plus au début du récit comme Isidore. Les Romains pratiquement inexistantes dans le *De Rebus Hispaniae*, sont présentés comme une plaie – au sens biblique du terme – pour l'Espagne. Ils sont essentiellement présents à travers l'histoire des Goths, ce qui en fait *de facto* les ennemis du peuple qui incarne l'Espagne. Les autres mentions sont placées sous le signe de l'oppression brutale :

*Romani **mortis iudicia intulerunt***<sup>2215</sup>.

*Uis Romanorum principum **occupauit***<sup>2216</sup>.

*Tempore consulum Affrica et Hyspania a Scipione **destructis** Toleton et Brutus duo consules condidere Toletum*<sup>2217</sup>.

*Romanorum **gladio sauciata***<sup>2218</sup>.

Au XIII<sup>e</sup> siècle et sous la plume du Tolédan, l'essence du mythe goth a peu ou pas changé, de même que la perception de la présence romaine toujours présentée comme nocive à l'Espagne. Du reste, les Grecs reçoivent sensiblement le même traitement que les Romains, hormis Hispan, le fondateur éponyme.

---

<sup>2212</sup> Voir p. 35-41.

<sup>2213</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 75-78. DRH trad., p.57 : « entre todos los príncipes los siglos tuvieron por principales a los reyes de los godos y los transmitieron de generación en generación, y sus grandezas las he continuado hasta el tiempo que me precedió ».

<sup>2214</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, 21, p. 104-106. DRH trad., 148-150.

<sup>2215</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 85-86. DRH trad., p. 57 : « los castigos morales que los romanos les infligieron [los antepasados] ».

<sup>2216</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 14, 33-34. DRH trad., p.65 : « fue ocupada por el poderío de los príncipes romanos ».

<sup>2217</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 14, 46-48. DRH trad., p.66 : « durante el consulado fueron asoladas África y España por Escipión, y dos cónsules, Tolemón y Bruto, fundaron Toledo ».

<sup>2218</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, 22, p. 106, 9-10. DRH trad., p.150 : « fue herida por la espada de los romanos ».

*Procedensque per Cartaginensem prouinciam occupans deuastauit*<sup>2219</sup>.  
*Optenta Hispania, immo uerius desolata, que a sui principio, quam primo Cetubeles habitarunt, satis prospera felicitate gaudebat, infelices populos, quos longa quies inermes fecerat et ignauos, Grecorum iugo, qui naturaliter subditis sunt infesti, gladius Herculis subiugauit*<sup>2220</sup>.  
*Hyspan autem uir industrius, strenuus et de heroum maioribus, quem Hercules prefecerat genti misere Hesperorum, dissipatam Hispaniam reparauit et opera fortissima prudenter extruxit*<sup>2221</sup>.  
*Grecorum igitur seruitate Hispania remansit oppressa usque ad tempora Romanorum*<sup>2222</sup>.

Le lexique de la désolation « *deuastauit* », « *desolata* », et « *dissipatam* », ainsi que celui du malheur « *infelices populos* » et « *genti misere* », renforcés par la métaphore de l'épée venant blesser l'Espagne, la même que pour les Romains, montrent des Espagnols victimes des exactions d'Hercule. L'image du joug associée à la servitude aggrave encore l'image des Grecs.

### **b. La Estoria de España**

Comparons dans un premier temps la présentation des Grecs, des Romains et des Goths dans le prologue de Jiménez de Rada et dans celui d'Alphonse X afin d'identifier d'éventuelles discordances.

---

<sup>2219</sup> *De Rebus Hispaniae* I, 5, p. 16, 15-16. DRH trad., p. 68 : « *avanzando luego a través de la provincia Cartaginense, la devastó tras ocuparla* ».

<sup>2220</sup> *De Rebus Hispaniae* I, 5, p.17, 46-50. DRH trad., p. 68-69 : « *tras conquistar, o mejor, devastar España, que desde sus orígenes, tan pronto como la habitaron los cetúbales, disfrutaba de una pacífica prosperidad, la espada de Hércules les puso bajo el yugo de los griegos a sus desgraciadas gentes* ».

<sup>2221</sup> *De Rebus Hispaniae* I, 7, p. 19, 2-5. DRH trad., p. 70-71 : « *Hispán, a quien Hércules había puesto al frente del desdichado pueblo de los hésperos, como era hábil, valeroso y de estirpe de héroes, reconstruyó la devastada España y llevó a cabo con sabiduría grandes obras* ».

<sup>2222</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 7, p. 19, 13-14. DRH trad., p. 71 : « *España permaneció sometida a la servidumbre de los griegos hasta los tiempos de los romanos* ».

	<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
1	<i>Gloriosa etiam prelia Romanorum</i> <sup>2223</sup> .	<i>Las nobles batallas de los romanos</i> <sup>2224</sup> .
2	<i>Bella Herculis que exercuit super eos</i> <sup>2225</sup> .	<i>Las batallas que Hercoles de Grecia fizo contra los espannoles</i> <sup>2226</sup> .
3	<i>Romani mortis iudicia intulerunt</i> <sup>2227</sup> .	<i>Las mortandades que los romanos fizieron en ellos [los espannoles]</i> <sup>2228</sup> .
4	<i>Pompei Throgi, qui fuit historiarum orientalium sollicitus supputator, et aliis scripturis, quas de membranis et pitaciis laboriose inuestigatas laboriosius compilauit</i> <sup>2229</sup> .	<i>Et de Pompeyo Trogo, et dotras estorias de Roma las que pudimos auer que contassen algunas cosas del fecho dEspanna, et compusiemos este libro</i> <sup>2230</sup> .
5	<i>Inter omnes autem principes Gothorum reges secula precipuos habuerunt et testamentali edicto Hispanie legauerunt, quorum insigna usque ad tempora que me pretereunt deriuauit</i> <sup>2231</sup> .	<i>Mostrar la nobleza de los godos</i> <sup>2232</sup> .

La comparaison des prologues indique que, en ce qui concerne les Grecs et les Romains, Alphonse X reste très proche de Jiménez de Rada (extraits 1 à 3). Le quatrième extrait introduit en revanche une précision. Jiménez de Rada indiquait qu'il avait eu accès à d'autres chroniques sans préciser leur sujet, Alphonse X, quant à lui, en profite pour spécifier qu'il utilise plusieurs autres chroniques qui traitent de Rome. Il s'agit-là d'une première indication que Rome va occuper une place plus importante dans son récit que dans celui du Tolédan. Le dernier extrait va dans le même sens, en effet. Le Roi Sage parle de la noblesse des Goths mais arrête là son éloge. Contrairement à l'archevêque il ne précise en aucune manière que les Goths sont les personnages principaux de l'histoire de l'Espagne.

<sup>2223</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 6, 47-48. *DRH trad.*, p. 56 : « los gloriosos combates de los romanos ».

<sup>2224</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 7a-8a.

<sup>2225</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 85. *DRH trad.*, p. 57 : « las batallas que Hércules realizo contra los antepasados ».

<sup>2226</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 50a-51a.

<sup>2227</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 85-86. *DRH trad.*, p. 57 : « los castigos morales que los romanos les infligieron [los antepasados] ».

<sup>2228</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 51a-52a.

<sup>2229</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 69-72. *DRH trad.*, p. 57 : « de Pompeyo Trogo, que fue infatigable descifrador de las historias orientales, y de otros escritos que, leídos con trabajo en pergaminos y pieles, con más trabajo recopilé ».

<sup>2230</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 41a-44a.

<sup>2231</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 75-78. *DRH trad.*, p. 57 : « entre todos los príncipes los siglos tuvieron por principales a los reyes de los godos y los transmitieron de generación en generación, y sus grandezas las he continuado hasta el tiempo que me precedió ».

<sup>2232</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 1b-2b.

Dans son prologue, Alphonse X suit pas à pas celui de Jiménez de Rada et si l'on excepte la disparition logique de la *captation benevolentiae* destinée à Ferdinand III<sup>2233</sup> et la disparition des Évangiles comme unique garante de la mémoire et de l'histoire humaine<sup>2234</sup>, il y a bien peu de différences. L'ajout des histoires romaines et la suppression du monopole goth ne peuvent être le fruit du hasard et confirment au contraire le constat de l'analyse quantitative. Les Goths ne représentent qu'un petit tiers de l'histoire contre quatre-vingt-dix pourcents chez le Tolédan. En revanche, les Romains qui n'avaient même pas un chapitre qui leur était consacré dans le *De Rebus Hispaniae* occupent désormais près de soixante pour cent du récit des origines. Voyons à présent dans le détail l'image des Grecs, des Romains et des Goths dans la *Estoria de España*, ainsi que ce que leur présence a apporté à l'Espagne.

### Les Grecs

Les princes grecs de la chronique ne sont pas nombreux ; il s'agit d'Hercule, d'Hispan et de Pyrrus, ce dernier ayant été ajouté par Alphonse X. Comme le *De Rebus Hispaniae*, la *Estoria de España* construit une critique d'Hercule en opposition à l'image exemplaire d'Hispan :

*Fizo la poblar y endereçar, ca era muy maltrecha y destroyda por la grand guerra que fiziera Hercules*<sup>2235</sup>.

*Por que ell era omne que amaua iusticia e derecho e fazie bien a los omnes, amauan le todos tanto, que assi cuemo Hercules se apoderaua de la tierra por fuerça, assi este se apoderaua della por amor*<sup>2236</sup>.

À propos d'Urgel, Jiménez de Rada indiquait simplement qu'Hercule avait construit la ville<sup>2237</sup>, mais, étrangement, les rédacteurs alphonsins ajoutent que le héros grec a conquis la terre par la force : « *tod aquella tierra las la gano el por premia que por amor* »<sup>2238</sup>.

Néanmoins, en dehors de ces trois extraits, l'image d'Hercule est plus positive que chez le Tolédan. Ainsi, Hercule apparaît comme un grand fondateur dans l'œuvre d'Alphonse X, alors que sous la plume de l'archevêque, les fondations semblent avoir un goût amer. En effet, l'occupation de la Galice selon Jiménez de Rada s'apparente plus à un forfait qu'à une fondation : « *partem illam Hesperie populis qui secum a Galacia uenerant captam tradidit*

---

<sup>2233</sup> Voir p. 61.

<sup>2234</sup> Voir p. 264.

<sup>2235</sup> *PCG*, 9, p. 11, 14a-16a.

<sup>2236</sup> *PCG*, 9, p. 11, 34a-39a.

<sup>2237</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 5, p. 17, 38-39 : « *ciuitatem Vrgellum hedificauit* ». *DRH trad.*, p. 68 : « *levantó la ciudad de Urgel* ».

<sup>2238</sup> *PCG*, 8, p. 10, 38b-39b.

*habitandam* »<sup>2239</sup>. Le chroniqueur donne ici l'impression qu'Hercule est coupable de vol et les Galates de recel et de vol. Alors que la formulation alphonsine, « *mandolos poblar alli* »<sup>2240</sup>, est dépourvue d'une telle insinuation.

Surtout, la bataille contre Géryon est l'occasion de rédiger l'éloge d'Hercule. En effet, là où le Hercule tolédan tue le monstre et s'empare de son troupeau<sup>2241</sup>, comme s'il n'était motivé que par l'avidité, le Hercule alphonsin est mû par la compassion. Ainsi, Géryon est-il d'abord dépeint comme un mauvais roi, avide et cruel : « *auien le por fuerça a dar los omnes la meatad de quanto auien, tan bien de los fijos e de las fijas cuamo de lo al, e a los que no lo querien fazer mataualos* »<sup>2242</sup>. Hercule est ensuite appelé à l'aide par les Espagnols qui ont besoin de son aide pour se défendre du tyran :

*Cuando sopieron que Hercules uinie, enuiaron le decir, que el, que tantos buenos fechos fiziera e tantos omnes sacara de premia e de mal sennorio, que acorriesse a ellos, e quel darien toda la tierra. Quando esto oyo Hercules, plogol mucho e fuesse pora ella; ca maguer ell era del linaje de los gigantes e muy fuerte, no era por esso omne cruo ni de mala sennoria, ante era muy piadoso a los buenos e muy brauo e fuert a los malos; e quando oyo las querellas daquellas yentes, doliosse dellas e fuese pora ellos*<sup>2243</sup>.

Dans la *Estoria de España*, Hercule n'est ni cruel, ni tyrannique, il est au contraire plein de compassion et de pitié pour les Espagnols. L'expression « *sacara de premia* » contraste d'ailleurs avec les affirmations selon lesquelles Hercule aurait conquis l'Espagne « *por premia* ».

Par ailleurs, Hispan est le premier roi d'Espagne, celui qui y apporte et y enracine la monarchie. Il est symboliquement le père de tous les rois qui exercent le pouvoir en Espagne, jusqu'à Alphonse X. Il est aussi celui qui donne son nom, ou plutôt dont Hercule donne le nom, à l'Espagne. Le héros grec éponyme est donc doublement l'ancêtre des rois espagnols, par sa fonction et par son nom. De plus, comme Hercule avant lui qui est arrivé en compagnie du sage Atlas et qui a éliminé le monstre Géryon, Hispan apporte la civilisation à la péninsule Ibérique avec l'assainissement de Cadix – auquel participent Pyrrus –, l'édification de l'aqueduc de Séville ou encore la construction du système très ingénieux du phare de La

---

<sup>2239</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 4, p. 15, 31-33. DRH trad., p. 67 : « *la parte de Hesperia que conquisto la entrego a las gentes que habían venido con él desde Galacia para que la habitaran* ».

<sup>2240</sup> PCG, 7, p. 10, 5a-8a.

<sup>2241</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 4, p. 15, 19-31. DRH trad., p. 66-67.

<sup>2242</sup> PCG, 7, p. 9, 25b-28b.

<sup>2243</sup> PCG, 7, p. 9, 31b-42b.

Corogne<sup>2244</sup>. La présence grecque est peu importante d'un point de vue quantitatif, mais les apports de ses trois princes sont non négligeables.

## Les Romains

Il est vrai que, comme Jiménez de Rada, les rédacteurs alphonsins rappellent les nombreuses guerres que les Romains livrèrent aux Espagnols pour conquérir la Péninsule et la garder sous leur contrôle. Les expressions « *muy porfiosas contiendas* »<sup>2245</sup> ou encore « *grandes contiendas* »<sup>2246</sup> ne sont pas sans rappeler les écrits du Tolédan. L'Espagne est aussi le théâtre des guerres puniques<sup>2247</sup> et de la guerre civile entre César et Pompée<sup>2248</sup> dont les Espagnols tentent pourtant de rester à l'écart « *mientre ellos andudieron en aquellas contiendas, los de las Espannas fincaron en paz lo mas que ellos pudieron* »<sup>2249</sup>. Citons aussi l'exemple suivant pour montrer ce que ressentent, selon la chronique, les Espagnols face aux mauvais traitements infligés par l'envahisseur : « *tan grand era el **desamor** que auien con los otros que les enuiaran por **mucho mal** que les fizieran, que estauan assi cuemo **desesperados**, teniendo que numqua de Roma uernie sino **mal*** »<sup>2250</sup>. La chronique exprime ici du désespoir face au comportement des Romains défini à deux reprises par le mot « *(mucho) mal* ». Face à cela, les motifs et les cas de révoltes ne manquent pas. Par exemple, lorsqu'en 150 av. J.-C. Sergio Galba (Servius Sulpicius Galba) trahit la confiance des Lusitaniens et les massacre, il provoque une rébellion à l'échelle de toute la Péninsule :

*Llamolos todos cuemo para corte, assegurandolos qui uiniessen a saluo, e quando los touo en so poder, matolos todos que non dexo uno a uida. Esta desleald fue muy sonada por toda Espanna, e dalli adelante se alborozaron todos los españoles contra Roma mas que numqua fizieran*<sup>2251</sup>.

Plus loin, c'est Sertorius (126-72 av. J.-C), un rebelle romain, qui convainc les Espagnols de se soulever contre Rome en invoquant leur liberté bafouée qui pourrait être retrouvée :

---

<sup>2244</sup> Voir p. 108 et p. 168.

<sup>2245</sup> PCG, 40, p. 27, 50a.

<sup>2246</sup> PCG, titre 41, p. 27.

<sup>2247</sup> PCG, 23-69, p. 18-51.

<sup>2248</sup> Voir p. 336-339.

<sup>2249</sup> PCG, 101, p. 78, 16a-17a.

<sup>2250</sup> PCG, 41, p. 27, 7b-12b.

<sup>2251</sup> PCG, 42, p.2 8, 30a-36a.

*Enuio adelant a Espanna sos truiamanes a los espannoles que se alçassen con el contra Roma, et que el los defendrie de los romanos, et **fincarien depues libres et quitos de todo sennorio**. Los espannoles fizieron lo, et alçaron se con el*<sup>2252</sup>.

Dans le *Duello de los godos*<sup>2253</sup>, les rédacteurs alphonstins, traduisant Jiménez de Rada, reprennent aussi la métaphore de l'épée à l'encontre des Romains : « *Espanna que en ell otro tiempo fuera llagada por la espada de los romanos, pues que guaresciera et cobrara por la melezina et la bondad de los godos* »<sup>2254</sup>.

Toutefois, la chronique est bien loin de proposer uniquement cette image sombre de Rome, au contraire. Les rédacteurs décrivent des relations d'amour politique, des empereurs parangons de vertus, dont certains sont même originaires de la Péninsule, et à qui l'Espagne doit beaucoup.

Scipion l'Africain et Pompée entretiennent un amour politique très fort avec l'Espagne et ses habitants. Les relations de Scipion avec les Espagnols sont qualifiées de « *amiztades* »<sup>2255</sup> et « *amor* »<sup>2256</sup>, et c'est bien grâce à cela que les Espagnols soutiennent les Romains lors de la troisième guerre punique, et non plus les Carthaginois : « *sopolo fazer de guisa qua amauan a el y desamauan a Asdrubal* »<sup>2257</sup>. Plus tard, la même situation se reproduit avec Pompée auquel les Espagnols se rallient volontiers : « *dieron se todas las cibdades et toda tierra de Espanna a Ponpeyo [...]. E quedo de guerras estonce Espanna, et fico toda assessegada so el sennorio de los romanos por Pompeyo* »<sup>2258</sup>. Le consulat de Pompée est synonyme de paix pour la Péninsule et non de guerre contrairement à l'image que donnait Jiménez de Rada des Romains. D'ailleurs Pompée aurait été le premier romain appelé empereur, même si cela n'était pas officiel, comme nous l'expliquent les rédacteurs, lorsqu'Auguste devient lui-même empereur après avoir vaincu Cléopâtre : « *lo llamaron emperador primeramientre, bien cuemo fizieron a Ponpeyo por los granados fechos que fiziera, cuemo de suso oyestes* »<sup>2259</sup>.

Marc Aurèle apparaît aussi comme un ami de l'Espagne. La chronique indique qu'il existe deux versions de sa venue en Espagne, et les rédacteurs choisissent celle qui met l'empereur en valeur : « *no fallamos escrito ciertamente si se alço Espanna et uino el con*

---

<sup>2252</sup> PCG, 77, p. 55, 23b-28b

<sup>2253</sup> PCG, 559, p.312-314.

<sup>2254</sup> PCG, 559, p. 312, 36a-40a.

<sup>2255</sup> PCG, 34, p. 24, 13a.

<sup>2256</sup> PCG, 34, p. 24, 28a.

<sup>2257</sup> PCG, 32, p. 22, 38b-39b. Voir p. 228-231.

<sup>2258</sup> PCG, 77, p. 56, 55a-10b.

<sup>2259</sup> PCG, 133, p. 101, 47b-50b.

*hueste por la assesegar, o si lo fizo con sabor de ueer la tierra ; pero las mas hystorias acuerdan que uino y por la ueer et por meiorar ell estado della »<sup>2260</sup>.*

Plusieurs Romains sont aussi présentés comme les sauveurs de l'Espagne. C'est le cas de Constantin qui vient en Espagne pour défendre les Espagnols contre des Barbares :

*Costantino guiso sus huestes et uino pora Espanna a **librar** la dunas yentes de barbaros que la tienien **apremiada** [...] et **torno** los espannoles a sus logares que andauan **foydos** et alçados por las montannas et por las sierras<sup>2261</sup>.*

L'opposition entre « *librar* » et « *apremiada* », ainsi qu'entre « *torno* » et « *foydos* » montre le secours qu'apporte l'Empereur. Rome n'apparaît pas du tout comme l'opresseur mais bien comme le libérateur. Plus loin, ce sont deux frères qui gardent la Vallée d'Aspe et empêchent les Vandales, Silings, Alains et Suèves de passer en Espagne. Le parallèle avec l'invasion de 711 est intéressant, car les musulmans ont pénétré deux fois en Espagne avant l'invasion de grande envergure, et les Barbares s'y prennent eux aussi à trois reprises pour passer les Pyrénées. En effet, les deux frères les en empêchent une première fois<sup>2262</sup>, puis une deuxième<sup>2263</sup>, et lorsqu'ils reviennent la troisième fois, les deux frères ont été assassinés par Constance, ce qui leur ouvre les portes de la Péninsule<sup>2264</sup>, tout comme la disparition de Rodrigue à l'issue de la bataille du Guadalete ouvre la porte de l'Espagne aux envahisseurs.

L'épisode de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie est aussi digne d'intérêt car la chronique fait de Ptolémée le coupable, alors que César est normalement rendu responsable de cette immense perte<sup>2265</sup>. Et contrairement à Marc Aurèle, les rédacteurs ne mentionnent absolument pas qu'il existe une autre version de cet incendie.

*Estaua la flota del rey Tolomeo daquella parte de la cibdat o posaua Julio Cesar; et tanto auie Tholomeo a coraçon de cumplir alli lo que querie, que no cato la perdida que el y tomarié; et enuio so mandado a Achillas que encendiesse aquella su flota et que la fiziesse llegar al muro por que se aprisiesse el fuego a las casas, et ardiendo que llegarie a la posada de Julio Caesar; et que duna guisa o dotra que se perderie y ell et los sos. E Achillas fizo lo assi, et ardio una grand parte de la uilla que le non pudieron amatar. Et cuenta en este logar la estoria de Paulo Orosio que seyen alli en unos palacios bien quaraenta mil libros condesados en que*

---

<sup>2260</sup> PCG, 220, p. 155, 29a-34a.

<sup>2261</sup> PCG, 329, p. 196, 31a-5b.

<sup>2262</sup> PCG, 365, p. 208, 35b-43b.

<sup>2263</sup> PCG, 365, p. 209, 6a-10a.

<sup>2264</sup> PCG, 365, p. 209, 18a-20a.

<sup>2265</sup> Notamment par Plutarque, Suétone et Aulu-Gelle. André BERNAND, *Alexandrie la Grande*, Paris : Fayard, 1998, p. 137.

*fuera ayuntadas todas las gestas et todos los buenos fechos de los reyes de Egipto et de los otros nobles uarones et de muchos principes de las otras tierras*<sup>2266</sup>.

Bien que nous ne puissions affirmer catégoriquement qu'il s'agit d'une invention, cette version, très commode pour le Roi Sage qui n'est ainsi pas obligé de présenter César comme le coupable d'un tel désastre<sup>2267</sup>, ressemble fort à une manipulation. César était orgueilleux et envieux de Pompée, mais à partir de la mort de celui-ci, il devient exemplaire, comme nombre de princes romains parangons de vertus martiales et morales, tels Scipion l'Africain, Pompée, Auguste, Antonin le Pieux<sup>2268</sup>... D'autant que comme les Grecs, les Romains, eux aussi, ont apporté la civilisation aux Espagnols, et une civilisation encore visible au XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui, comme pour les fondations mythiques, permet de rendre crédible les assertions de la chronique.

Ainsi, c'est aux Romains que les hommes doivent le calendrier avec une répartition en années de douze mois et en semaines de sept jours. Ce sont aussi eux qui ont donné leur nom aux jours de la semaine<sup>2269</sup> et aux mois de l'année. Trois mois tirent même directement leur nom des princes romains : janvier (Janus, ici présenté comme un roi et non comme un dieu), juillet (Jules César) et août (Auguste). Les rédacteurs expliquent aussi, que pour que le mois d'août ait trente-et-un jours, Auguste a pris un jour au mois de février, ce qui explique que celui-ci ne compte que vingt-huit jours<sup>2270</sup>. Ces explications montrent la sagesse des Romains, mais surtout elles font d'eux les maîtres du temps, les détenteurs d'un monopole de savoirs, et l'on sait le grand intérêt que portaient les hommes du Moyen Âge à la chronologie<sup>2271</sup>. Non seulement la datation en tête des chapitres se fait d'abord en fonction de la fondation de Rome, y compris quand il s'agit d'évènements survenus après la naissance du Christ, mais en plus ils ont inventé le calendrier et les mots qui s'y rapportent. Ils ont littéralement donné vie au temps et malgré leur disparition ils continuent encore de l'ordonner au XIII<sup>e</sup> siècle.

En plus du calendrier, le monde doit aussi l'argent à Rome. En effet, selon la chronique, Numa Pompilius, le successeur de Romulus a le premier fait battre monnaie<sup>2272</sup>, preuve en est qu'il a donné son nom au terme « *moneda* »<sup>2273</sup>. L'étymologie établit là encore la dette de

---

<sup>2266</sup> PCG, 106, p. 83, 25b-42b.

<sup>2267</sup> Même si selon la *Estoria de España*, Dieu intervient afin d'empêcher les livres de brûler. PCG, 106, p. 83, 47b-52b.

<sup>2268</sup> Voir notre troisième partie sur la figure royale.

<sup>2269</sup> PCG, 118, p. 95, 5a-27a.

<sup>2270</sup> PCG, 118, p. 95, 1a-2a et 36a-45b ; 135, p. 103, 24a-41a.

<sup>2271</sup> Voir p. 30.

<sup>2272</sup> PCG, 125, p. 99, 42a-43a.

<sup>2273</sup> PCG, 125, p. 99, 43a-54a.

l'Espagne vis-à-vis de Rome qui lui a apporté sagesse et civilisation. C'est aussi l'occasion d'établir une continuité et une légitimité entre les rois romains et Alphonse X.

*Ante deste rey no auien las yentes moneda ninguna que fuese de ninguna sennal; et las cosas que mester euien, mercaun las unas por otras. Despues desto a luengo tiempo fueron los regnos saliendo de so el sennorio de Roma, et fizieron los reyes sus monedas, et amenguaron los dineros, et mandaron les fazer cada unos sus señales, et pusieron sus nombres departidos, a los unos de los sennores que los fizieran, a los otros de las cibdades en que los fazien; bien cuemo dicen agora en Castiella al maravedi "alfonsi" del nombre del rey don Alfonso, que gano Toledo de moros, quel hizo fazer primero; e "burgaleses" a los de la cibdat de Burgos, por que los fizieron y ante que en otro logar; e a los de la cibdat de Leon "leoneses"; et assi a los de las otras tierras »<sup>2274</sup>.*

La démonstration part du roi Numa Pompilius, élargit le champ d'application en parlant des rois au pluriel, puis se resserre sur le règne d'Alphonse X grâce aux exemples des maravédis frappés par Alphonse VI (roi du León de 1065 à 1109, de Castille de 1072 à 1109, et de Galice de 1090 à 1109), et ceux frappés à Burgos et León. La chronique affirme qu'à la suite de Numa Pompilius, battre monnaie, et donc créer la monnaie, relève des prérogatives royales. De plus, le « *maravedi alfonsi* » rappelle opportunément la politique monétaire d'Alphonse X qui, tentant de réduire la crise inflationniste de son royaume, a créé plusieurs monnaies qui sont bien loin de faire l'unanimité<sup>2275</sup>.

Selon la chronique, l'Espagne doit encore le droit à Rome, ce qui est aussi une occasion de mettre en exergue l'ancienneté de cette prérogative impériale, et donc la légitimité pour les rois de légiférer et d'imposer les lois à leurs sujets.

*Octauiano Cesar con grand sabor que auie de uenir a las Espannas por las assesegar en el sennorio de Roma mas de los que eran assesegadas, e por les **dar sus fueros et sus leyes** et les fazer ueuir a todos a una manera segund las leyes romanas<sup>2276</sup>.*

***Dio** ell emperador Cesar Octauiano **sus leyes a los españoles** de amas las Espannas, et mando les a todos que uiuiessen a una manera de ley et por unos fueros<sup>2277</sup>.*

***Compuso** ell emperador Octauiano muchas leyes por que se mantouiessen las tierras et uisquiessen las yentes en **paz**<sup>2278</sup>.*

Dans le récit des origines, il s'agit-là des toutes premières lois que reçoivent les Espagnols. Ils les doivent à Rome, et plus particulièrement à l'empereur Auguste. Comme l'indique le verbe « *compuso* », c'est le prince lui-même qui édicte les lois, c'est-à-lui

---

<sup>2274</sup> PCG, 125, p. 99, 54a-16b.

<sup>2275</sup> J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 162-165.

<sup>2276</sup> PCG, 131, p. 101, 41a-46a.

<sup>2277</sup> PCG, 139, p. 105, 9b-13b.

<sup>2278</sup> PCG, 151, p. 108, 54a-56a.

qu'échoit le droit et le devoir de le faire, car les lois sont la seule garantie de la paix et le prince est le protecteur du royaume. L'insistance des rédacteurs qui répètent à plusieurs reprises ce qu'Auguste apporte à l'Espagne relève autant d'une volonté de souligner ce que le royaume doit à Rome que de mettre en exergue l'une des fonctions royales souvent contestée par les sujets du Roi Sage. La ressemblance entre Auguste et Alphonse X ne s'arrête pas là. L'empereur souhaite imposer un code unique à toute l'Espagne, ce que certains refusent.

*E a aquella sazón no auien todas [las Espanna] un fuero; e desde que Octauiano lleo alla et lo sopo, **no lo touo por bien, e asmo de fazer ueuir a todos a manera et a fuero dunas leyes.** E entrando el por tierras de occident et aprendiendo lo que y fizieran los sennores de Roma fastal su tiempo, touo por poco lo que auien fecho en dozientos annos ante del, si los pueblos de Cantabria et los de las costeras de la mar, que son muy fuertes dos tierras en Espanna, assi **los dexasse el usar de sus leyes et de sus fueros que ouieran fasta estonce apartados de las otras gentes;** ca est apartamiento mantenien ellos por **soberuiar et forçar et fazer tuertos** a sus uezindades, **mas que por ueuir en justicia et en paz.** E eran aquel tiempo Cantabria et las Asturias una partida de la prouincia de Gallizia, e comiençasse assi cuemo tienen los collados de los montes dAspa, no alexos de la segunda mar de so septentrion. E estauan estas dos yentes de Cantabria et de Asturias muy guisadas, no tan solamiente pora deffender los usos et los fueros por que uiuien et sus franquezas, mas pora leuar de todos sus uezinos quequier que les alcançassen, e por esto **robauan et destruyen todel dia** a las yentes a que llamauan vacceos, et a los turmagos et a los autrianos<sup>2279</sup>.*

Le parallèle avec les difficultés rencontrées par le Roi Sage pour faire appliquer sa réforme légale est patent. Les rédacteurs nous expliquent alors pourquoi il est dangereux que les régions ne soient pas toutes régies par les mêmes lois. En effet, un tel écart sépare les hommes les uns des autres, ce qui n'est pas souhaitable pour un royaume censé constitué un seul corps, et poussent les uns à s'attaquer aux autres. Seule une homogénéité juridique peut garantir la justice et la paix. À travers les verbes « *soberuiar* », « *forçar* », « *fazer tuertos* », « *robauan* », et « *destruyen* », la chronique fait la démonstration que les lois locales n'apportent que la désolation, à l'inverse du droit romain unique. De plus, la réforme alphonsine consiste justement à réintroduire le droit romain en Castille et León. En lisant ces lignes insistantes, le lecteur est censé faire le lien entre les lois d'Auguste et celles d'Alphonse X et en conclure qu'il s'agit des mêmes, ou au moins que les secondes sont les héritières des premières. En quelques lignes, la chronique montre l'ancienneté du droit romain et l'ancienneté de cette prérogative royale, et par là-même leur légitimité.

Ces nombreux apports romains à l'Espagne sont probablement ce qui explique le traitement que reçoit la figure de Viriathe. Au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Viriathe (mort en 139

---

<sup>2279</sup> PCG, 136, p. 103, 9b-37b.

av. J.-C) mène la révolte des Lusitaniens contre les Romains. Selon l'archéologue Mauricio Pastor Muñoz, auteur d'un ouvrage sur Viriathe, ce chef de guerre promeut une certaine unification militaire et politique en mobilisant les peuples voisins contre Rome. Sa mort marque la fin de la résistance ibérique face à Rome qui s'impose dans toute la Péninsule<sup>2280</sup>. La tradition historiographique latine le présente comme un homme vertueux et un grand chef militaire : « *lo presentaban como un hombre sobrio, enérgico, justo y fiel a la palabra dada, con absoluto desprecio por el lujo y las comodidades y, sobre todo, como un excelente estratega milita* »<sup>2281</sup>. En revanche, la *Estoria de España*, suivant Orose<sup>2282</sup>, en fait un voleur :

*Se leuanto en Espanna un omne muy guerrero, que llamauan Viriato, y era natural de tierra de Luzenna, e fuera primeramiente pastor, e depues tenedor de caminos, et desi ayunto muy grand gente e començo a fazer mal descubiertamiente por las tierras, robandolas e destruyendolas todas*<sup>2283</sup>.

*Uiriato, aquel ladrón que de suso oyestes, guerroo con los romanos catorze años, e desbaratoles muchas huestes, e mato muchos omnes onrados dellos*<sup>2284</sup>.

*Uiritao el ladrón*<sup>2285</sup>.

Le récit présente donc Viriathe comme un berger devenu bandit de grand chemin, la répétition à trois reprises du mot « *ladrón* » ne laisse aucun doute sur la valeur accordée à ce chef rebelle. Sa rébellion a beau faire suite à la trahison de Sergio Galba et au massacre qui s'ensuivit, il n'est pas du tout présenté comme un défenseur de la liberté contre un envahisseur déloyal et cruel. Soit les ateliers alphonsins n'ont pas eu accès à une autre version, ce qui semble étonnant compte tenu du fait que nombre d'auteurs romains mentionnent la révolte des Lusitaniens (tels Appien, Tite Live, Diodore de Sicile ou encore Dion Cassius)<sup>2286</sup>, soit les rédacteurs ont délibérément choisi de suivre Orose et de faire de ce résistant un simple brigand, afin de refuser le moindre crédit, la moindre légitimité à cette révolte. D'autant que les rédacteurs ne précisent pas qu'il a lui-même réchappé au massacre perpétré par Sergio Galba, comme pour mettre une distance entre les actes condamnables du Romain et la révolte que rien ne doit venir justifier. Après de nombreuses victoires remportées contre les Romains<sup>2287</sup>, Viriathe est trahi et assassiné par ses hommes : « *encabo mataron le los sos a traycion, aquellos en que se el mas fiaua; e cuydaron auer de los romanos gualardon, mas ellos non gele quisieron dar por la traycion que fizieran en matar so*

<sup>2280</sup> Mauricio PASTOR MUÑOZ, *Viriato, la lucha por la libertad*, Madrid : Alderabán Ediciones, 2000, p. 10.

<sup>2281</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>2282</sup> OROSE, *op. cit.*, V, 4, 1-14, p. 89-92.

<sup>2283</sup> PCG, 43, p. 28, 53a-6b.

<sup>2284</sup> PCG, 44, p. 28, 52b-p. 29, 2a.

<sup>2285</sup> PCG, 45, p. 29, 11a.

<sup>2286</sup> M. PASTOR MUÑOZ, *op. cit.*, p. 55-56.

<sup>2287</sup> PCG, 43, p. 28, 6b-41b.

*señor* »<sup>2288</sup>. Il apparaît ici que non seulement les Romains ne sont pas les *méchants* de l'histoire, mais qu'en plus, ils refusent de récompenser les amis de Viriathe qui l'ont trahi, vengeant ainsi la mort de leur ennemi, tel César vengeant la mort de Pompée<sup>2289</sup>. Si Galba s'est montré déloyal et cruel, Viriathe, dépeint comme un voleur, permet aux Romains de briller à nouveau grâce à cette noble attitude. Si Alphonse X avait suivi la vision de Jiménez de Rada, il aurait pu faire du Lusitanien un héros de la résistance contre l'opresseur romain. Cependant, il n'en est rien, bien au contraire. Il fait de lui un brigand avide qui s'oppose à Rome et ainsi à tous les bienfaits que l'Empire apporte par la suite à l'Espagne. Loin d'être le sauveur de l'Espagne, sa rébellion la met en danger. S'il avait triomphé, il l'aurait privée de la sagesse romaine, de ses lois et même du Christianisme ! En effet, selon la chronique ce sont les Romains qui ont christianisé l'Espagne. Dieu a d'abord choisi le règne d'Auguste pour y faire naître son fils. Titus a ramené l'Arche à Rome et Constantin a doté l'Espagne d'archevêchés<sup>2290</sup>. Sans domination romaine, l'Espagne ne serait pas devenue chrétienne et les Goths seraient restés ariens.

Par ailleurs, Rome présente également le gros avantage d'être un Empire. Grâce à cela, l'Espagne a déjà été gouvernée par des empereurs, dont certains, Trajan et Hadrien, étaient issus de la Péninsule. La relation avec Rome n'est donc pas une relation à sens unique, mais de réciprocité. Dès l'Empire, l'Espagne a donné des empereurs à Rome, se hissant ainsi à son niveau. L'Espagne et ses rois sont « associés au destin impérial »<sup>2291</sup>. C'est d'autant plus important pour Alphonse X qu'il cherche lui-même à devenir empereur du Saint Empire Germanique<sup>2292</sup>. Par la démonstration de la tradition impériale de l'Espagne Alphonse X montre tout à la fois qu'il est l'héritier de cette tradition et que l'Espagne serait tout à fait à sa place à la tête d'un empire. Le rejet de Rome par Jiménez de Rada aurait rendu très difficile une vraie continuité entre l'Empire romain et le règne du Roi Sage.

Dans le récit, l'Empire romain apporte donc de nombreux bienfaits à l'Espagne. Les Romains structurent en effet le temps, ils inventent la monnaie mettant ainsi fin au troc, autant d'avancées qui sont toujours en usage au XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui fait la preuve de la sagesse romaine et du fait que les apports de l'Empire sont bénéfiques plus de mille ans après. Rome donne aussi à l'Espagne ses premières lois, des lois qu'Alphonse X tente justement de

---

<sup>2288</sup> PCG, 44, p. 29, 2a-6a.

<sup>2289</sup> Voir p. 227.

<sup>2290</sup> Voir p. 367-368.

<sup>2291</sup> G. LE MORVAN, *op. cit.*, p. 474.

<sup>2292</sup> Voir p. 14.

réimplanter dans son royaume pour le plus grand bien de tous. Le Christianisme et l'Empire sont aussi deux apports fondamentaux que les Espagnols doivent à Rome. Loin de l'image véhiculée par Jiménez de Rada, Rome représente un jalon fondamental de l'histoire de l'Espagne.

## Les Wisigoths

Tous les efforts de la tradition historiographique antérieure à Alphonse X tendaient vers la démonstration de l'importance de l'*imperium* wisigoth dans l'histoire culturelle, religieuse, institutionnelle de la péninsule Ibérique. La représentation radicalement différente des Romains ne signifie pas pour autant que les Wisigoths soient dépréciés puisque la *Estoria de España* reprend le *De Rebus Hispaniae* dans la partie du récit qui concerne les Wisigoths.

Ainsi, sur le plan juridique, les rois Euric, Léovigilde et Réceswinthe promulguent des lois dans la chronique. Euric n'édicte pas de lois à proprement parler, le *Code d'Euric* est davantage une compilation qu'un texte nouveau, mais il joue tout de même un rôle essentiel : « *en su tiempo deste rey Eurigo començaron los godos de meter en escripto sus leyes et sus usos et sus costumbres, ca antes desto non uiuien si non por su aluidrio* »<sup>2293</sup>. La mise par écrit des lois des Wisigoths montre qu'ils ne sont plus des hordes barbares, mais qu'ils ont fondé un royaume dirigé par un roi lettré qui assume ses fonctions législatives et fait donc régner la justice. Il prend la suite d'Auguste en donnant à son tour des lois à l'Espagne.

La chronique mentionne ensuite les lois du roi Léovigilde : « *de las leys que establescio el rey Eurigo tollio el muchas delas, et acrescento y de las que se el fizo* »<sup>2294</sup>. Le *Code de Léovigilde*, dont nous ne conservons que des traces indirectes à travers le *Liber Iudiciorum*, abroge notamment l'interdiction des mariages mixtes. Léovigilde est aussi le premier roi qui prend l'habitude de s'habiller différemment de ses sujets afin de marquer une différence entre le roi et ses vassaux : « *este fue otrossi qui primero souo en siella appartadamientre uestido de pannos reales ; ca los otros reys que fueran ante del, comunalmientre se uistien como los otros caualleros* »<sup>2295</sup>. Cette nouvelle coutume rappelle évidemment la pourpre des Romains, mentionnée à plusieurs reprises dans la chronique<sup>2296</sup> et permet de conférer un attribut impérial à la royauté wisigothique.

---

<sup>2293</sup> PCG, 428, p. 244, 16a-20a.

<sup>2294</sup> PCG, 470, p. 263, 8a-10a.

<sup>2295</sup> PCG, 470, p. 263, 2a-6a.

<sup>2296</sup> PCG, 172, p. 122, 26b ; 174, p. 124, 33b ; 270, p. 168, 31a ; 291, p. 175, 46a-47a : « *uistiosse pannos de porpola, que era sennal del emperio* » ; 295, p. 176, 38a ; 299, p. 177, 23a ; 316, p. 184, 50b-51b ; 341, p. 199, 6b ; 427, p. 243, 13b.

Enfin la *Estoria de España* cite les lois promulguées par Réceswinthe : «  *fueron puestas et confirmadas unas leys que fizo este rey Recesuindo, que eran buenas et prouechosas assi pora las cosas temporales como pora las espiritales* »<sup>2297</sup>. Bien que la chronique ne le précise pas, le *Liber Iudiciorum* est en fait une initiative du père de Réceswinthe, Chindaswinthe, décédé avant d'avoir pu achever son projet. Même si la chronique ne mentionne pas la participation de Chindaswinthe à l'édifice juridique espagnol, ni celle d'Alaric II, instigateur du *Bréviaire d'Alaric*, Euric, Léovigilde et Réceswinthe sont un jalon non négligeable entre l'empereur Auguste et Alphonse X et prouvent qu'au cours du temps et indifféremment de l'identité du pouvoir, les rois espagnols ont toujours fait les lois en Espagne. De plus, la convocation des Conciles de Tolède, la mainmise royale sur les affaires de l'Église, et la figure du roi pasteur sont autant de clés de la légitimation des prétentions politiques d'Alphonse X<sup>2298</sup>.

En outre, les Wisigoths continuent de légitimer le rôle de la Castille dans la Reconquête, que ce soit à travers leur entrée légitime en Espagne<sup>2299</sup>, la lutte pour faire de l'entité géographique une seule entité politique, ou bien grâce à la continuité établie entre le Royaume de Tolède d'un côté et Pelayo, Alphonse I<sup>er</sup> et leurs successeurs de l'autre. L'éloge de Rome n'entraîne donc en aucune façon une dépréciation des Wisigoths. Au contraire, leurs vertus et leur mode de gouvernement entrent en résonance avec ceux des Romains.

### **C. Les Espagnols descendent-ils des Goths ou des Romains ?**

Comment expliquer la place prépondérante que les rédacteurs alphonsins accordent dorénavant à Rome ? L'on peut avancer l'argument d'exhaustivité, plusieurs siècles d'histoire ne sont ainsi plus passés sous silence, mais cela n'explique pas le changement d'image et la mention insistante des avancées que l'Espagne leur devrait selon la chronique.

Tout récit historique est le fruit de l'époque où il est conçu, or le contexte de rédaction a nécessairement évolué<sup>2300</sup>. Si Isidore de Séville voyait Rome et Byzance comme des dangers pour son royaume, les choses ont bien changé pour Alphonse X. L'Empire romain d'Occident n'est plus qu'un lointain souvenir et l'Empire romain d'Orient est moribond depuis le sac de

---

<sup>2297</sup> PCG, 507, p. 280, 37b-41b.

<sup>2298</sup> Voir p. 261-264 et p. 357-368.

<sup>2299</sup> Voir p. 234-236.

<sup>2300</sup> Nous avons par exemple montré p. 147-148 qu'en seulement quelques décennies, le contexte avait changé au point que ce qui était un enjeu majeur pour Lucas de Tuy et Jiménez de Rada, la primatie de l'Église d'Espagne, n'est plus une question capitale pour Alphonse X, du moment que la primatie se situe dans son royaume.

Constantinople par les Croisés en 1204. L'Antique Rome ne représente donc plus du tout une menace ; au contraire, l'Empire mort, il ne reste de lui que le souvenir de sa gloire. Les Romains ne peuvent plus faire d'ombre à l'Espagne, ils ne peuvent que la grandir. La France non plus n'est plus une ennemie<sup>2301</sup>. Ceux qui représentent une menace, ceux qui fractionnent l'Espagne, ce sont désormais les musulmans, ainsi que les autres royaumes chrétiens. Il n'est donc plus l'heure de rejeter Rome, qui de statut d'ennemie, passe à celui d'argument utile aux desseins d'Alphonse X.

Selon Jiménez de Rada et ses prédécesseurs, les Espagnols descendaient des Wisigoths qui étaient les seuls à incarner les origines de l'Espagne. Cependant, avec l'historiographie alphonsine, on assiste au renforcement du rôle de la royauté grecque et surtout à l'introduction de l'histoire romaine de la Péninsule, changements qui bouleversent la structure du récit et les codes préétablis. Dans ce nouveau système quel peuple est l'ancêtre des Espagnols ? Où va la préférence du Roi Sage ? De quelle origine se réclame-t-il ? En d'autres termes, l'histoire conçue par Alphonse X participe-t-elle du néo-gothicisme ou inaugure-t-elle un « néo-romanisme » ?

À la fin de la partie consacrée aux Barbares, les rédacteurs annoncent l'histoire des Goths et affirment que cette histoire perdue jusqu'au moment où ils rédigent cette chronique :

*Por end dexa aqui la estoria de fablar de los sueuos et de los uandalos et de los fechos que contescieron en Espanna et cuenta de los godos que fueron ende sennores depues aca todauia, cuemo quier que ouieron y los moros yaquanto tiempo algun sennorio*<sup>2302</sup>.

Cette phrase affirme donc que l'histoire continue de courir jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, en d'autres termes que le Royaume de Castille et León est une survivance du Royaume de Tolède, comme le prétendaient les rois Alphonse II et Alphonse III en leur temps<sup>2303</sup>. D'ailleurs, les rédacteurs présentent les résistants chrétiens comme des survivants goths :

---

<sup>2301</sup> Alphonse X entretient des relations cordiales avec la France depuis les fiançailles de sa fille Bérandgère avec Louis de France, le fils et héritier de saint Louis, malheureusement décédé en 1260, avant le mariage (J. F. O'CALLAGHAN, *op. cit.*, p. 196-197). En 1269, Ferdinand de la Cerda, héritier d'Alphonse X, épouse Blanche de France, la fille de saint Louis. Malgré des désaccords survenus après la mort de Ferdinand, Alphonse X et Philippe III tentent de s'entendre sur une éventuelle succession au trône de Castille du fils de l'infant défunt, Alphonse de la Cerda (*ibid.*, p. 299, et M. GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *op. cit.*, p. 178-182).

<sup>2302</sup> PCG, 385, p. 215, 39b-44b.

<sup>2303</sup> Voir p. 37-38.

*Los godos que fincaran alçaran se los mas que pudieron, assi como dixiemos, por estorcer de la muert a las montannas de los montes Pireneos et a las Asturias et a Gallizia<sup>2304</sup>. Crebantaron el poder de los godos de guisa que non auie y ninguno que se les deffendiesse, sinon unos pocos que fincaran et se alçaran otrossi en las Asturias et en Vizcaya et en Alaua et en Guipuzcua porque son muj grandes montannas, et en los montes Rucones et en Aragon. E a estos quiso los Dios guardar por que la lumbre de la cristiandad et de los sus sieruos non se amatasse de tod en Espanna<sup>2305</sup>.*

Plus loin, après que Pelayo est devenu roi, les rédacteurs se réclamant de Sigebert de Gembloux, moine, hagiographe et chroniqueur bénédictin mort en 1112, et affirment que le Royaume wisigoth a été détruit, mais seulement provisoirement :

*Cuenta Sigeberto en su estoria que tan grandes poderes de moros passaron con el de tierra de Affrica, que toda la tierra conqueriron et astragaron et metieronla so el su sennorio; e diz que dalli adelante fue el regno de los godos et de los sueuos destroydo et astragado **por un mui grand tiempo**, et assi como el dize fueron bien **trezientos et sesaenta et seys annos**<sup>2306</sup>.*

Ces quelques lignes sont placées dans le récit de l'année 719, et si l'on ajoute les 366 ans au cours desquels le royaume wisigoth est réputé perdu, nous arrivons en 1085, année de la reconquête de Tolède par Alphonse VI. Effectivement, Tolède est restée sous domination musulmane pendant tout ce temps. Pelayo lui-même affirme qu'il compte remplacer les Goths morts au combat : « *creemos que con estos pocos que aqui somos que **cobraremos toda la yente de los godos que es perdida**, assi como de los pocos granos se crian las muchas miesses* »<sup>2307</sup>.

Néanmoins, les deux derniers extraits, qui se situent pendant le règne de Pelayo, ont de quoi nous laisser perplexes. En effet, la victoire d'Alphonse VI à Tolède signifie-t-elle que ce sont les Goths qui ont repris leur ancienne capitale, ou cela veut-il simplement dire que la ville n'est plus sous domination ennemie ? Et le vœu en forme d'affirmation de Pelayo signifie-t-il qu'il compte remplacer les Goths parce que lui et ses hommes se considèrent comme des Goths ou qu'ils vont les remplacer en tant qu'Espagnols ? En effet, alors que le récit sur le Royaume de Tolède utilise presque exclusivement le mot « *godo* » pour se référer aux habitants du royaume<sup>2308</sup>, le récit sur les événements postérieurs à l'élection de Pelayo (719) ne fait pas de même. Les habitants de la Péninsule ne sont plus appelés les Goths, ce qui marque une différence avec Lucas de Tuy et Jiménez de Rada qui continuent, au moins dans

---

<sup>2304</sup> PCG, 561, p. 316, 34b-38b.

<sup>2305</sup> PCG, 564, p. 319, 14a-23a.

<sup>2306</sup> PCG, 566, p. 322, 24a-32a.

<sup>2307</sup> PCG, 568, p. 323, 34a-40a.

<sup>2308</sup> Hormis à sept reprises où ils les appellent « *espannoles* » ou « *los de Espanna* », dont trois fois pour les opposer aux Francs. Voir p. 377-379 à propos de l'utilisation de l'expression « *gens Gothorum* » pour désigner tous les habitants du royaume.

un premier temps, à appeler les habitants de la péninsule, les Goths. Voyons ce passage commun aux trois chroniques :

<i>Chronicon Mundi</i>	<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de España</i>
<i>Ceterum Gotorum gens uelut a somno surgens cepit patrum ordinem paulatim requirere et consuetudines antiquorum iurium, in pace fundare ecclesias et studio deuotissimo exornare. Primo et principaliter Deum, qui eis paucissimis de multitudine hostium dederat triumphare, collaudabant toto mentis affectu. Conueniebant ad eos omnes Goti qui dispersi eran per Gallias et per ceteras regiones, et Caldeos in manu ualida expugnabant<sup>2309</sup>.</i>	<i>Gothi autem quibus fuge facultas affuerat, audientes quod a Gothis manus Domini non discesserat, clanculo se furantes ad Pelagium principem aduenerunt et zelantes legem et Machabeorum iusticiam emulantes pro fide conmori elegerunt<sup>2310</sup>.</i>	<i>Quando las yentes que fuxieran et derramaran por muchos logares por cueta de guardar sus uidas, oyron dezir el bien et la merçed que Dios fiziera al rey don Pelayo, uinieron se todos pora ell a furto et a paladinas, cada unos lo meior que podien. E auiendo todos a coraçon de seruir a Dios et de morir por la su sancta ley, assi como fizieran en otro tiempo los Macabeos<sup>2311</sup>.</i>

Les rédacteurs évitent d'appeler les habitants de l'Espagne les Goths, comme si l'élection de Pelayo marquait une frontière rupture. Bien que Pelayo soit présenté comme un Wisigoth, et son gendre Alphonse I<sup>er</sup> – à qui tous les rois sont apparentés par la généalogie –, comme un descendant direct de Récarède, une distance s'établit entre être goth et être espagnol. Les rois de Castille et Leon et à plus forte raison les rois astur-léonais sont des descendants des Goths, mais ils ne sont plus Goths. C'est comme si l'élection de Pelayo modifiait l'essence de la royauté. Malgré la continuité dynastique entre Récarède et Alphonse I<sup>er</sup>, la nouvelle royauté astur-léonaise est d'essence espagnole et non d'essence wisigothique.

De plus, la *Version enmendada* de la chronique, qui présente peu de différences avec la *Version primitive*, comporte tout de même deux ajouts intéressants qui séparent l'histoire des Goths de la suite du récit :

<sup>2309</sup> *Chronicon Mundi*, IV, 5, p. 228, 10-18. *CM trad.*, p. 278 : « mas la gente de los godos, asi como quien se leuanta de su sueño, escomençó a buscar poco a poco por el orden de los padres (de buscar) las costumbres de los antiguos derechos y guardarlos, en la batalla, [seguir] (en) las señales y [en] el reyno [guardar] el mandamiento legítimo, y en la paz de fundar las yglesias y de orar con estudio muy deuoto ; y primeramente y principal alaba [ban] a Dios con toda affiçion de voluntad que dio a ellos muy pocos vencer la muchedumbre de los enemigos. Venian a ellos todos los godos que eran esparzidos por las Gallas y por las otras comarcas, y combatian los caldeos con mano valiente ». Et IV, 8, p. 228, 1-2 : « Adefonsus catholicus ab uniuerso **populo Gotorum** in regen eligitur ». *CM, trad.*, p. 279 : « Alfonso Catholico fue elegido por rey del pueblo de los godos ».

<sup>2310</sup> *De Rebus Hispaniae*, IV, 4, p. 120, 12-16. *DRH trad.*, p. 165, « los godos que no habían tenido la posibilidad de huir, al oír que la mano del Señor no había abandonado a los suyos ».

<sup>2311</sup> *PCG*, 570, p. 325, 10a-20a.

*Aqui se acaba la Estoria de los godos, en que a contados todos los sus fechos e de los sus rreyes desde que salieron de tierra de Scançia fasta que peresçio el su fechos en tiempo del rrey Rrodrigo que fue el postrimero rrey en las Espannas*<sup>2312</sup>.

*Aqui se comiença la Estoria de los fechos de los rreyes de Espanna que fueron despues de la destruycion de los reyes godos que pereçieron en tiempo del rei Rodrigo, que fue el su postrimero rrey, segunt cuenta la Estoria de los godos*<sup>2313</sup>.

Gaël Le Morvan considère que cette version ne constitue pas un « nouveau modèle historiographique très abouti »<sup>2314</sup>. Il est vrai que cette version conserve malgré tout la phrase qui ouvre le récit sur les Goths et affirme que leur *sennorio* dure jusque dans le présent de rédaction, et que la *Version critique* ne reprend pas l'ajout de la *Version enmendada*, peut-être parce que cela représentait un changement trop important vis-à-vis du modèle historiographique traditionnel. Nous ne croyons pas non plus qu'il s'agisse d'un nouveau modèle historiographique, car selon nous, le nouveau modèle historiographique est déjà contenu dans la *Version primitive*. N'oublions pas en effet que le prologue de la *Estoria de Espanna*, pourtant très fidèle à celui de Jiménez de Rada, parle de la noblesse des Goths mais n'affirme pas qu'ils soient les principaux rois de l'Espagne :

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de Espanna</i>
<i>Inter omnes autem principes Gothorum reges secula <b>precipuos</b> habuerunt et testamentali edicto Hispanie legauerunt, quorum <b>insigna</b> usque ad tempora que me pretereunt deriuauit</i> <sup>2315</sup> .	<i>Mostrar la nobleza de los godos</i> <sup>2316</sup> .

Sans parler de rupture dans le modèle historiographique, nous pensons qu'Alphonse X opère tout de même glissement du modèle. Gaël Le Morvan<sup>2317</sup> a étudié les modifications apportées par la *Estoria de España* à l'éloge de l'Espagne de Jiménez de Rada. La chercheuse fait remarquer la place beaucoup plus importante que les rédacteurs accordent à l'Espagne avec douze occurrences contre seulement trois chez Jiménez de Rada<sup>2318</sup>. Le récit est

<sup>2312</sup> Ms. T, fol. 61v°, cité par Diego CATALÁN, *De la silva textual...*, p. 195.

<sup>2313</sup> Ms. T, fil. 92, *ibid.*, p. 195.

<sup>2314</sup> G. LE MORVAN, *op. cit.*, p. 495.

<sup>2315</sup> *De Rebus Hispaniae*, prologue, p. 7, 75-78. *DRH trad.*, p.57 : « entre todos los príncipes los siglos tuvieron por principales a los reyes de los godos y los transmitieron de generación en generación, y sus grandezas las he continuado hasta el tiempo que me precedió ».

<sup>2316</sup> *PCG*, prologue, p. 4, 1b-2b.

<sup>2317</sup> G. LE MORVAN, *op. cit.*, p. 480-486.

<sup>2318</sup> *Ibid.*, p. 481. En revanche, nous ne sommes pas d'accord avec elle lorsqu'elle conclut que les Wisigoths acquièrent dans ce chapitre « un plus grand prestige » (p. 482). Selon nous, rien ne le laisse présager.

désormais recentré sur l'Espagne. Le titre même du chapitre *Del loor de Espanna como es complida de todos bienes*<sup>2319</sup> indique ce changement de focalisation, puisque ce même chapitre chez Jiménez de Rada s'intitule *De destructione Gothorum et commendatione Hispanie*<sup>2320</sup>. Les Goths ne sont ni revalorisés ni dévalorisés, mais ils ne sont simplement plus l'unique centre du récit.

Pelayo et Alphonse I<sup>er</sup> sont légitimes, comme les Goths étaient légitimes lorsqu'ils sont entrés en Espagne et y ont fondé leur royaume, et ils inaugurent une nouvelle ère, proprement espagnole. Ils bénéficient de la légitimité et de l'héritage politique grecs, romains et goths, renforcé par le sang wisigoth qui coule dans leurs veines, mais ils n'ont plus besoin d'aide ou de domination extérieures. À partir de 719, l'Espagne appartient aux Espagnols, le seul peuple qui y est présent depuis le début de l'humanité. En effet, chez Jiménez de Rada, les premiers habitants de l'Espagne étaient les Ibères, alors que chez Alphonse X, ce sont les Espagnols, même avant l'arrivée d'Hispan.

<i>De Rebus Hispaniae</i>	<i>Estoria de Espanna</i>
<i>Quintus autem filius Iaphet fuit Tubal, a quo Yberes, qui et Hispani</i> <sup>2321</sup> .	<i>Del quinto fijo de Japhet, que ouo nombre Thubal, donde uinieron los espannoles</i> <sup>2322</sup> .
<i>Genti misere Hesperorum</i> <sup>2323</sup> .	<i>Finco por sennor en Espanna</i> <sup>2324</sup> .

Les habitants de la Péninsule sont des Espagnols depuis l'installation des Cétubales, c'est-à-dire depuis l'installation des premiers hommes après le Déluge. Et ils le restent. Après l'effondrement du Royaume de Tolède, ils redeviennent espagnols. Les Espagnols, malgré leur absence de rôle politique, sont le fil conducteur du récit. Ce sont eux qui sont indissociables de l'Espagne, et non les Wisigoths. Ces derniers ne perdent rien de leur gloire, ils ne sont simplement plus les seuls héros de l'histoire de l'Espagne. La chronique se détache du modèle néo-wisigothique, mais ne l'abandonne pas. Elle glisse plutôt vers ce que nous qualifierions de « néo-gothicisme non exclusif », allié à du néo-romanisme.

<sup>2319</sup> PCG, titre 558, p. 310.

<sup>2320</sup> *De Rebus Hispaniae*, III, titre 21, p. 104.

<sup>2321</sup> *De Rebus Hispaniae*, I, 3, p. 13, 2-3. DRH trad., p. 64 : « el quinto hijo de Jafet fue Tubal, de quien descendieron los iberos, que también se llaman hispanos ».

<sup>2322</sup> PCG, 3, p. 6, 36a-38a.

<sup>2323</sup> *De Rebus Hispaniae* I, 7, p. 19, 2. DRH trad., p. 70-71 : « el desdichado pueblo de los hésperos ».

<sup>2324</sup> PCG, 9, p. 11, 12a.

\*\*\*

Dans la *Estoria de España*, Alphonse X bouscule et altère le récit des origines de l'Espagne tel qu'il avait été établi depuis plus de six siècles par Isidore de Séville. Même si le récit concernant les Wisigoths est sensiblement le même que chez Jiménez de Rada, ces Barbares, devenus champions de la Chrétienté, ne détiennent plus le monopole des racines espagnoles. Ils ne représentent même pas un tiers du récit. Il ne s'agit cependant pas de déprécier les Goths pour leur préférer un nouvel ancêtre plus prestigieux, Le Roi Sage ne rejette pas les racines wisigothes de l'Espagne, mais recentre son récit sur l'Espagne dont il complète et renforce les origines.

Si les chroniques précédentes légitimaient les royaumes astur-léonais, puis castillan, ainsi que la Reconquête à travers leurs (supposées) origines wisigothiques, nous ne croyons pas que le Roi Sage s'inscrive dans la même démarche. Il ne s'agit pas de trancher, entre quel peuple est le plus intéressant, lequel est le plus sage, lequel a été le plus apporté à l'Espagne... En multipliant les ancêtres, la chronique est certes plus exhaustive et ne passe plus sous silence plusieurs siècles d'histoire, mais le propos alphonsin n'est pas là, ou plutôt n'est pas uniquement là. En réalité, nous ne pensons pas qu'il faille vraiment chercher dans cette chronique une logique des origines *biologiques* de l'Espagne, mais plutôt une logique de ses origines politiques<sup>2325</sup>. En effet, ce qui se dessine est du ressort de la continuité symbolique.

D'ailleurs, si l'historiographie propose une continuité entre les Goths et les Astur-léonais, une telle parenté ne fonctionne pas avec les empereurs Romains. La seule façon de se prévaloir d'une légitimité romaine est d'adopter une filiation symbolique. Alphonse X établit ainsi une continuité sapientielle, religieuse et politique entre les différents *sennorios* qu'il met en scène dans le récit des origines. Le roi sage Rocas qui a le premier recopié tous les savoirs dans un livre, les rois grecs et les empereurs romains instruits par des sages, les rois goths éclairés par les saints évêques sont autant d'image de la sagesse royale. D'autant que d'enseignés, ces princes sont devenus à leur tour enseignants de leurs contemporains ou de leurs successeurs. Ils constituent une ligne sapientielle qui puise ses racines directement dans l'Éden et qui se perpétue jusqu'à Alphonse X, comme s'il était le dépositaire de toute la sagesse et de tous les savoirs de ces princes exemplaires.

---

<sup>2325</sup> G. MARTIN, *Les Juges de Castille...*, p. 333.

La chronique développe également une *translatio* religieuse, opérée d'abord par les empereurs romains qui sont les seuls artisans de l'arrivée du Christianisme en Espagne. Les rois de Tolède magnifient l'héritage romain avec la conversion générale de Récarède et l'organisation des Conciles de Tolède. Cette continuité ancrée dans le glorieux passé de la Péninsule permet au Roi Sage de se prévaloir de cette tradition royale de pilotage religieux afin de se libérer de la tutelle cléricale.

Enfin, Alphonse X se présente comme le garant d'un héritage politique prestigieux. Hispan a apporté la monarchie en Espagne, les Romains ont ennobli la royauté en la transformant en empire. L'implantation de l'empire romain en Espagne, qui à son tour donne des empereurs à Rome, permet d'unir solidement le royaume et l'Empire et contribue à légitimer les ambitions impériales du Roi Sage. Même si les Goths ne sont pas empereurs, l'image de roi pasteur conférée à Récarède puis perpétuée et accrue par Wamba et Pelayo, justifie et légitime les fonctions et les prérogatives politiques, juridiques et spirituelles dont se prévaut Alphonse X.

Chaque *sennorio* se nourrit des avancées précédentes et nourrit à son tour la continuité politique de ses propres caractéristiques. Loin de diviser les origines, la multiplicité des *sennorios* permet d'agglutiner leurs différentes qualités afin de constituer la légitimité du Roi Sage. Les sources de la *Estoria de España* n'établissent pas de continuité entre les origines mythiques et la suite du récit. Les Goths et l'Espagne qu'ils avaient construite semblaient déconnectés des fondations mythiques par ailleurs peu étoffées. Alphonse X développe les fondations mythiques qui permettent d'ancrer solidement les racines de l'Espagne et déroule ensuite naturellement son récit jusqu'à 711 puis jusqu'au règne de son père.

Le récit des origines met donc en place un double jeu de transferts. D'une part, des transferts successifs s'établissent dans le temps, sur toute la longueur de l'histoire et permettent de mettre en scène plusieurs *translatio regni*. D'autre part, des transferts directs s'établissent également à chaque étape du récit entre le(s) prince(s) mentionné(s) et Alphonse X. Ces ponts entre le passé et le présent de la rédaction de la chronique se traduisent par exemple par le rappel des fondations mythiques prouvées par l'ononastique ou par l'architecture qui sont autant de traces visibles du passé dans le présent<sup>2326</sup> ; ou encore par les portraits textuels des princes et le récit de leur gouvernement : en faisant montre des vertus

---

<sup>2326</sup> Voir p. 119-131.

militaires, de justice, de miséricorde et de sagesse ces princes sont autant de pré-figures du Roi Sage et lui permettent de construire un *ethos* royal<sup>2327</sup>.

Le développement des fondations mythiques et l'introduction de l'histoire romaine permettent bien de décupler l'héritage politique d'Alphonse X et de magnifier le transfert de puissance dont le souverain est le dépositaire. Il entend ainsi tirer sa légitimité de cette *translatio* multiple. C'est là que se déploie l'originalité du monarque. La continuité par le sang n'est pas la clé des origines de l'Espagne ni de la légitimité selon Alphonse X, ou en tous cas, elle n'est plus la seule clé. La continuité ne se fait pas des terres de Scythie vers la Castille en passant par le Royaume de Tolède, mais à travers un transfert politique fondé sur la territorialité. Sa légitimité est donc avant tout politique et en lien direct avec le territoire péninsulaire. Sans l'Espagne qui fait le lien entre les *sennorios*, cet héritage serait caduc. Le concept du sol permet au Roi Sage de concentrer tout l'héritage politique de ceux qui ont dominé et façonné l'Espagne.

---

<sup>2327</sup> Voir notre troisième partie sur la figure royale.



## **Conclusions**



## Conclusions

Au Moyen Âge, écrire ses origines, que l'on soit un lignage, une ville, une paroisse ou à plus forte raison un roi, est avant tout une course à l'ancienneté et au prestige, seules qualités aptes à fonder la légitimité. Les royaumes européens ont abondamment eu recours au mythe troyen avec Brutus en Angleterre et Francion en France, tandis qu'en péninsule Ibérique l'historiographie héritée d'Isidore de Séville s'est focalisée sur les Wisigoths. Alphonse X, dans le récit des origines présent dans la *Estoria de España*, se démarque à la fois de ses voisins européens et de ses sources péninsulaires. Non qu'il rejette la gloire apportée par des origines troyennes et wisigothiques, mais il les inscrit dans une continuité dont elles ne sont plus l'acmé – tels Énée et Francion quittant Troie en flamme ou les Goths quittant la Scythie –, mais un jalon.

Nous avons montré qu'en dépassant le Royaume de Tolède et en dépassant Troie, le récit des origines donne à l'Espagne une ancienneté et un prestige, et donc une légitimité supérieure à tous les royaumes européens, puisqu'elle remonte jusqu'aux temps bibliques. Le récit de Jiméñez de Rada rapportait déjà l'installation des compagnies de Tubal et les fondations d'Hercule et d'Hispan, mais les fondations tolédanes étaient peu nombreuses et, surtout, Hercule apparaissait moins comme un fondateur prestigieux que comme le premier envahisseur venu troubler la tranquillité de l'Espagne. Le Hercule alphonsin, sage, valeureux et défenseur des opprimés, est bien plus apte à fonder l'ancienneté et la gloire de l'Espagne, d'autant qu'Alphonse X introduit à ses côtés d'autres personnages et d'autres épisodes qui donnent plus de corps au récit des origines. Rocas, Pyrrhus, Didon... sont autant de personnages qui viennent enrichir le récit des fondations en Espagne. Ces nouveaux personnages et épisodes, inspirés de topiques bibliques, antiques et médiévaux tissent un récit des origines bien plus fort et significatif que les chroniques précédentes ne le faisaient.

Le schéma tripartite de fondation père/mère/fils que nous avons associé aux fondations narrées dans la chronique, permet de légitimer et de *prouver* les fondations anciennes en les adossant aux modèles bibliques et antiques connus des lecteurs d'Alphonse X. La « mère », c'est-à-dire l'Espagne, ou une région particulière de l'Espagne, accueille en son sein « le père », le héros fondateur qui a émigré de sa terre natale, comme Tubal, Hercule et Pelayo

l'ont fait. Ensuite, leur descendance, réelle ou symbolique, « réalise en histoire les vœux parentaux » et « implante les éléments formateurs de l'ordre social, qui seront développés et précisés par la société future »<sup>2328</sup>. Hispan instaure ainsi la royauté et Alphonse I<sup>er</sup> restaure un royaume chrétien censé incarner l'Espagne à partir duquel il impulse la Reconquête. Plusieurs siècles plus tard, Alphonse X fait partie de la descendance symbolique de ces fondations tripartites et, en poursuivant la Reconquête et en cherchant à devenir empereur, il continue de développer l'ordre établi par ses prédécesseurs. Comme nous l'avons signalé, la répétition de ces schémas les fait résonner entre eux à l'intérieur du récit ainsi qu'avec des schémas extérieurs à la chronique, particulièrement ceux qui unissent Abraham et Moïse à la Terre promise dans la Bible ou celui d'Énée fondant Rome dans la mythologie romaine. Puisque ces modèles de fondation sont reçus comme vrais par la société du XIII<sup>e</sup> siècle, toute fondation bâtie sur le même modèle doit aussi être perçue comme vraie puisqu'elle a les apparences de la vérité ou du moins de la vraisemblance. À travers ce schéma, Alphonse X parvient également à assimiler l'Espagne à la Terre promise et à faire de ses habitants le nouveau peuple élu. En cela, il s'inspire d'Isidore de Séville qui, à travers son *Laus Spaniae*, avait fait des Wisigoths le peuple élu du Seigneur. Néanmoins, le Roi Sage enrichit cette comparaison initiale et fait de tous les Espagnols un peuple élu, et ce dès les Cétubales,

Nous avons aussi mis en évidence le rôle joué par le temps cyclique. En effet, celui-ci nourrit aussi le récit des origines car il permet d'inscrire les origines de l'Espagne et donc l'Espagne elle-même dans une double continuité : le néo-gothiciste et la *translatio imperii*. Selon l'idéologie néo-gothiciste, les Wisigoths commettent une faute qui entraîne une punition puis le relèvement initié par Pelayo et poursuivi par les rois des Asturies. Ce schéma providentialiste est un élément fondamental de la légitimation de la monarchie astur-léonaise et de la Reconquête. Alphonse X n'invente donc pas ce schéma, mais il le renforce. Il introduit ce schéma dès le tout premier chapitre de la chronique avec la narration de l'Expulsion du Paradis, du Déluge et de la Tour de Babel. Il ajoute surtout l'épisode d'une sécheresse qui touche toute l'Espagne après le conflit survenu entre les fils de Rocas. La discorde fraternelle et la sécheresse ne sont pas nécessaires pour prouver les origines glorieuses de l'Espagne. En effet, il n'aurait pas été absurde que chaque frère érigeât sa propre tour, et le lien avec Alphonse X – qui ajoute quatre tours d'angle à l'Alcazar de Tolède, lieu où la chronique situe l'une des tours des fils de Rocas – aurait été assuré. Non, la discorde permet de faire le lien avec les frères ennemis de la Bible et d'introduire une première

---

<sup>2328</sup> C.-G. DUBOIS, *op. cit.*, p. 12-13. Voir p. 111.

punition propre à l'Espagne. Les rédacteurs étayent donc délibérément le schéma de la punition et du relèvement en introduisant le motif de la jalousie entre deux frères et la sécheresse qui s'ensuit.

Le temps cyclique qui reproduit le même schéma encore et encore est également présent dans l'exploitation de la théorie de la *translatio imperii*. Là encore, Alphonse X n'invente pas cette conception ; il se sert de ce que l'historiographie a construit avant lui et le développe. Il ne s'agit plus d'une *translatio* de Romains, pratiquement inexistantes voire nocifs chez le Tolédan pour l'Espagne, vers les Goths, mais d'une suite de transferts dès les Cétubales jusqu'à la Castille, en passant par une vraie royauté grecque, par l'Empire romain et par les Goths. Cette *translatio imperii* est en fait annoncée dès les premiers chapitres de la chronique à travers l'épisode du roi Rocas venu d'Orient qui passe par Troie, cité à laquelle il annonce sa fin prochaine, puis par la future Rome à qui il donne son nom avant de finir son voyage en Espagne. Ce roi opère physiquement un transfert de grandeur depuis l'Orient jusqu'à l'Espagne en passant par les deux grandes puissances troyenne et romaine.

Nous avons montré que le récit des origines établit une continuité à deux niveaux, une continuité inscrite dans le temps long, la *translatio imperii*, et une continuité directe entre chaque fondateur, chaque roi exemplaire et le Roi Sage. En effet, les rédacteurs établissent des ponts entre les princes des origines et le présent de rédaction, notamment à travers l'onomastique et l'architecture. Ces procédés fonctionnent comme des indices qui doivent prouver au lecteur la véracité du récit. Selon la théorie de la *razón de nombres*, le signe et le signifié sont nécessairement liés, l'étymologie prouve le lien entre les régions et les villes d'Espagne et leurs fondateurs. L'Espagne tient son nom d'Hispan, Tarazona des compagnons d'Hercule qui venaient de Tyr et d'Ausone, Tolède des consuls romains Tholemon et Brutus... Ces liens, personne ne peut les réfuter puisque tous peuvent les entendre sans besoin d'être lettré ou cultivé. Il en va de même avec l'architecture. Le phare de La Corogne, l'aqueduc de Ségovie, les colonnes de Séville, les tours de Tolède sont des preuves visuelles qui permettent au passé narré par Alphonse X de faire irruption dans le présent, littéralement sous les yeux du lecteur. Cette rétro-alimentation permanente alimentée par des topiques bibliques, antiques et médiévaux et par des références avec la réalité du XIII<sup>e</sup> siècle établissent donc bien deux continuités, l'une linéaire sur le long terme et l'autre directe, qui se rejoignent dans la figure du Roi Sage qui devient l'héritier d'une longue tradition en même temps qu'il est rattaché individuellement à chaque héros de son récit des origines.

Même lorsqu'il y a rupture apparente entre deux *sennorios*, les rédacteurs parviennent à les relier. Par exemple, lorsque tous les Espagnols ont fui à cause de la sécheresse et que les

fils de Rocas ont disparu, la découverte par Pyrrhus des deux tours rétablit un lien entre Rocas et Pyrrhus, lien confirmé et consolidé lorsque Pyrrhus érige à son tour deux places fortes associées aux deux tours. La continuité entre les Grecs et les Romains n'est pas non plus évidente car leurs dominations respectives sont séparées par celle des Almujuces et des Carthaginois. Néanmoins, le fait qu'Hercule ait construit des tours et fait graver un message à destination de César à l'emplacement de la future Séville et que César fonde réellement Séville après avoir retrouvé le message d'Hercule dont il fait reconstruire le phare à La Corogne, matérialise un lien entre les deux hommes et donc entre les Grecs et les Romains. Ce que nous avons appelé les proto-fondations forment une passation de pouvoir qui correspond à la structure même du récit qui s'organise autour de l'Espagne et non autour de tel ou tel peuple. L'axe principal de la chronique est bien l'exercice du pouvoir par les rois sur l'Espagne. Lorsqu'un peuple cesse de dominer l'Espagne, ce peuple cesse d'être au cœur du récit. Cette logique est renforcée par les commentaires didactiques des rédacteurs qui s'assurent, à chaque changement de domination de faire le lien entre les *sennorios* en remplaçant systématiquement l'Espagne au centre du récit.

Néanmoins, les diverses continuités mises en scène par la chronique n'établissent de parenté réelle qu'avec les Wisigoths. Les rois de Castille ne peuvent se réclamer du sang de Rocas, d'Hispan ou encore de Scipion, ce ne peut donc pas être ce qui intéresse Alphonse X dans ce récit des origines. Les portraits royaux, les proto-fondations, les schémas tripartites de fondation et les schémas de punition établissent en revanche une parenté symbolique entre tous ceux qui ont un jour dominé la péninsule Ibérique. Comme nous l'avons démontré, c'est en fait une continuité politique, sapientielle et spirituelle que le récit des origines construit.

En effet, la chronique légitime la Reconquête et elle légitime aussi et surtout le pouvoir du roi dans toutes ses manifestations ; justifier la Reconquête n'est donc plus le seul objectif de l'historiographie. Bien sûr, l'entrée légitime des Goths en Espagne, leur conquête totale de la Péninsule, la chute de 711 et le relèvement selon des topiques bibliques demeurent des aspects importants de la chronique, mais ils ne sont plus les seuls. Les transferts successifs de puissance font du roi de Castille le dépositaire de toutes ces légitimités et de tous les pouvoirs accumulés au cours des *sennorios*. L'ensemble des princes et l'ensemble des civilisations construisent la grandeur de l'Espagne. C'est la confluence de leurs apports qui légitime l'exercice du pouvoir d'Alphonse X. Entre exemplarité et contre-exemplarité les portraits des princes dessinent ainsi l'image d'un roi idéal qui n'est autre qu'Alphonse X.

En effet, nous avons établi que les rois exemplaires sont des préfigures du Roi Sage. Toutes leurs actions, toutes leurs vertus sont autant d'échos aux actions et aux vertus d'Alphonse X. Le bon prince défend les frontières de son royaume et entreprend de conquérir les territoires qui lui reviennent, comme Alphonse X poursuivant la Reconquête. Le bon prince est un fondateur, comme Alphonse X, repeuplant les territoires récemment conquis. Le bon prince s'assure que la justice règne, comme Alphonse X édictant de nouvelles lois. Le bon prince est un roi chrétien, comme Alphonse X restaurant les diocèses ou édifiant des églises. Le bon prince est empli de pitié, de miséricorde et de bonté, et il gouverne son royaume grâce à l'amour politique, comme Alphonse X qui fait montre d'une grande magnanimité face aux nobles qui se rebellent contre lui alors que le *Fuero Real* prévoit au contraire la peine capitale, éventuellement commuable en énucléation<sup>2329</sup>. Comme le bon prince, il est animé par la *sapientia*, la sagesse chrétienne qui permet de discerner le bien du mal, de connaître Dieu et sa Loi et de toujours agir avec mesure. Le bon prince est savant, comme Alphonse X qui développe le droit, l'astronomie, l'historiographie, hisse le castillan au rang des langues savantes...

Notre étude a permis de montrer que les nombreux règnes rapportés par la chronique permettent également d'introduire un modèle politique qui fait écho à l'idéal alphonsin. Dans la chronique, les rois sont présentés comme la tête et le cœur du royaume en parfait accord avec la théorie organiciste largement défendue dans les *Siete Partidas*. Sans le roi, le royaume et son histoire n'existeraient pas puisque ce sont les rois qui fondent les villes, qui constituent le royaume, et c'est aussi autour des règnes des rois que le récit s'organise. La chronique permet donc au monarque de mettre en exergue et de déployer sa sagesse et son autorité tant sur la forme que sur le fond.

En effet, le Roi Sage s'empare de l'autorité d'énonciation et relègue les rédacteurs à l'anonymat des ateliers. L'historiographie n'émane donc plus des clercs au service des rois, mais du roi lui-même qui n'a plus besoin de l'aide de l'Église : il est lui-même devenu un sage. Le recours au castillan qui permet au roi de s'imposer comme artisan langagier, participe de cette émancipation vis-à-vis de l'Église, traditionnelle détentrice d'une sagesse contenue dans des livres rédigés uniquement en latin. Le monarque se met aussi en scène dans le prologue et se donne le rôle du sage qui rassemble, préserve et transmet à son tour les savoirs. Alphonse X devient l'enseignant de tout son royaume, rôle normalement dévolu à l'Église. Ce faisant, il s'identifie aussi à Moïse, le premier historiographe de l'histoire selon la

---

<sup>2329</sup> *Fuero Real* I, 2, 1.

Bible, et le premier personnage qui apparaît dans la chronique, le récit des origines s'ouvrant sur ces mots : « *Moysen escriuio un libro que a nombre Genesis* »<sup>2330</sup>. Et que fait Alphonse X dans cette première partie de la chronique si ce n'est écrire la Genèse de l'Espagne ?

La chronique revendique à travers les règnes rapportés dans le récit des origines de la *Estoria de España* une relation directe entre Dieu et le roi, le roi ou l'empereur n'ayant nul besoin de l'intercession du clergé pour accéder au divin. C'est lui qui joue le rôle d'intercesseur entre le Ciel et les hommes ; ainsi Constantin donne des archevêchés et des évêchés à l'Espagne, Récarède convertit son peuple, Pelayo fédère les Espagnols autour de lui car il a été choisi par Dieu. Pelayo redresse d'ailleurs seul l'Espagne, car si le clergé participe à la ruine du Royaume de Tolède, il n'intervient pas dans la restauration du royaume chrétien. L'Église ne joue finalement qu'un rôle mineur dans l'histoire de l'Espagne selon Alphonse X, puisque le rôle qui est normalement le sien revient très souvent aux rois qui apparaissent, nous l'avons démontré, comme des rois pasteurs, uniques bergers de leurs brebis/sujets. Le prince n'est pas un éternel mineur nécessitant les lumières de l'Église, il est le vicaire de Dieu dans son royaume. Plus qu'une émancipation royale vis-à-vis du clergé, il s'agit d'un renversement des rôles. Non seulement, Alphonse X dénie à l'Église la possibilité d'interférer dans le domaine temporel, mais il revendique le droit d'intervenir dans les affaires de l'Église castillane. Le pouvoir politique n'est plus sous la tutelle de l'Église, c'est l'Église qui apparaît placée sous la tutelle royale. Même si le récit des origines n'utilise pas pour désigner le roi l'expression « vicaire de Dieu », la mise en scène des relations entre les rois et l'Église ne montre pas autre chose.

L'image de la noblesse dans cette narration nous est apparue tout aussi instructive. Les hauts personnages du royaume sont en effet comme effacés de la chronique. Les nobles sont placés dans une relation de dépendance vis-à-vis du roi. Suivant la théorie organiciste, le récit démontre que sans la présence du roi ils sont incapables de faire vivre le royaume. Leur seul et unique rôle est d'obéir au roi qui seul sait ce qu'il y a de mieux pour ses sujets. Lorsque la chronique montre des nobles félons c'est pour mieux mettre en exergue les conséquences de leur désobéissance. En effet, la noblesse et les autres sujets forment le corps du royaume et le corps ne peut qu'obéir à la tête. Si le corps se rebelle ou si plusieurs têtes tentent de gouverner, alors l'ensemble du royaume est en danger. Cela équivaut à un véritable suicide car un corps sans tête ne peut survivre, comme lorsque Rodrigue disparaît et que tout le royaume wisigoth disparaît purement et simplement avec lui.

---

<sup>2330</sup> *PCG*, 1, p. 4, 26b-27b.

La chronique insiste sur le schéma de punition divine à travers les épisodes de l'Expulsion du Paradis, du Déluge et de la Tour de Babel, mais nous avons montré qu'elle développe surtout une forme particulière de faute et de punition propre à l'Espagne, celle du conflit fratricide, tel Caïn et Abel, qui mène à la perte de la collectivité. En effet, la sécheresse qui vide la Péninsule de ses habitants fait suite à la discorde survenue entre les deux fils de Rocas ; la guerre civile entre César et Pompée, qui implique les Espagnols, menace Rome de dislocation ; et la perte de l'Espagne, liée au péché est grandement causée par les discordes entre les rois et les nobles qui n'hésitent finalement pas à trahir Rodrigue et le royaume. Le risque de ruine pour l'Espagne est donc spécifiquement celui du conflit au sein du royaume. Cet avertissement de la chronique renvoie dans une certaine mesure aux divergences entre les royaumes chrétiens de la Péninsule, mais elle renvoie surtout au contexte interne du Royaume de Castille et au refus d'obéissance de la noblesse envers Alphonse X. Le récit des origines prévient les sujets du Roi Sage que s'ils continuent de s'opposer à lui, ou pire s'ils se soulèvent comme son propre fils finit par le faire, ils provoqueront la ruine de la Castille, tout comme les Wisigoths ont provoqué la ruine du Royaume de Tolède. Il est affirmé dans ce récit que le roi n'est plus *primus inter pares* : il tient son pouvoir de Dieu, et il domine tout son royaume et tous ses sujets sans exception. Le récit fait sens avec les œuvres juridiques du Roi Sage et avec la réalité politique de la Castille. Dans la réalité Alphonse X revendique tous les pouvoirs sans toujours parvenir à s'imposer, dans la chronique, il s'en empare. Le prince du récit des origines est un roi omnipotent, dont l'autorité s'applique à tous les domaines. Il ne rend compte à personne hormis à Dieu, il exerce le pouvoir temporel et spirituel et préside à la destinée de son royaume sans tolérer d'intromission de la part des nobles ou des clercs.

La multiplication des *sennorios* qui ont dominé l'Espagne s'explique par la nouvelle conception de l'Espagne, placée au cœur du récit. Alphonse X recentre son récit sur la terre-Espagne dont la rencontre avec le pouvoir royal donne vie au royaume-Espagne. En plus de convoquer plus de personnages et de rapporter davantage de situations susceptibles de mettre en scène l'idéal du Roi Sage, cette *amplificatio* permet aussi de faire reculer les origines du pouvoir royal dans des temps très lointains. Comme pour les villes et les royaumes dont la légitimité repose sur des origines anciennes et prestigieuses, Alphonse X ancre son pouvoir le plus loin possible dans le temps. Ce transfert de puissance à travers le temps long permet au souverain de légitimer sa façon d'exercer son pouvoir. Tout comme les *auctoritates* fournissent aux chroniqueurs un abri idéologique derrière lequel se protéger pour narrer l'histoire qui leur convient le mieux, les princes dont les actions sont rapportées dans la chronique, fournissent un abri idéologique à Alphonse X, qui ne fait – ou ne ferait – que se

conformer au modèle de gouvernement légué par ses prédécesseurs illustres. Il justifie ainsi son idéal politique et son exercice du pouvoir tout en se hissant à la hauteur des grands rois de l'histoire.

Chaque complication, chaque déconvenue rencontrées par Alphonse X dans la réalité semble trouver sa réponse dans la chronique, qu'il s'agisse de justifier le fait de s'immiscer dans les affaires du clergé, de forcer les nobles à payer les impôts, à obéir à ses lois ou, tout simplement, à le suivre dans ses projets. Les rédacteurs ont sans doute compulsé leurs sources à la recherche de personnages et d'épisodes qu'ils puissent mettre en corrélation avec les événements du règne d'Alphonse X, quitte à réarranger le récit des faits de sorte à pouvoir faire correspondre parfaitement ces ajouts aux besoins idéologiques de la réalité extratextuelle. La mise en scène des origines est particulièrement signifiante puisqu'elle est probablement le lieu où s'exerce la plus grande liberté des rédacteurs. En effet, l'abri idéologique garanti par les *auctoritates* combiné avec la distance temporelle offre une marge de manœuvre importante au monarque, plus importante sûrement que pour le récit des événements récents. Plus les temps rapportés sont lointains, plus grande est la possible émancipation vis-à-vis des sources. Nous avons pu ainsi conclure que le Roi Sage se construit ainsi une histoire de l'Espagne sur mesure parfaitement ajustée au contexte politique du moment. Sur fond d'*exempla* et d'*anti-exempla*, Alphonse X met en scène sa politique grâce à l'historiographie. D'une certaine façon, le récit des origines est l'illustration des *Partidas* et donc de l'idéal politique alphonsin, à la manière d'une fresque en mouvement.

En outre, nos recherches nous permettent d'affirmer que le récit des origines constitue un véritable mythe de la fondation de l'Espagne comme nation. Rappelons la définition du mythe que donne Mircea Eliade : « un mythe est une histoire vraie qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements des humains »<sup>2331</sup>. La chronique se pare de tous les atours de la vérité et est destinée à être crue. Elle commence avec l'évocation de l'Expulsion du Paradis et de la dispersion des hommes sur la Terre, premiers temps de l'humanité. Enfin, la série de portraits royaux et les récits de règne doivent servir de modèle au comportement des futurs rois et surtout aux sujets d'Alphonse X qui entend leur imposer son autorité. À travers le récit des origines, le Roi Sage construit bel et bien un mythe. Plus que cela, il met en forme un mythe de fondation nationale à l'échelle de toute la Péninsule. En effet, malgré une foi commune, la diversité politique et linguistique

---

<sup>2331</sup> M. ELIADE, *Mythes, rêves...*, p. 22.

propre aux royaumes chrétiens péninsulaires rend difficile une quelconque unité politique sous la bannière d'Alphonse X. Afin de remédier à cela, le récit des origines crée une cohésion autour d'un territoire commun, gouverné par des rois communs, une cohésion qui s'ancre dans le passé, dans une histoire nationale commune à tous. La foi commune est en fait un lien secondaire. Elle est secondaire parce que chronologiquement elle n'est pas le premier fil qui unit les Espagnols – les fondations mythiques les lient bien avant la naissance du Christ –, et elle est aussi secondaire parce qu'elle est le fruit de tout le réseau de transferts de puissance construit dans le récit des origines.

La *Estoria de España* dépasse ainsi le jeu médiéval de la *course* à l'ancienneté. Les rédacteurs ne se contentent pas de montrer l'ancienneté de la terre-Espagne. En effet, dire que les Cétubales et les Grecs ont fondé des villes suffirait à établir le prestige de l'Espagne. Alphonse X va plus loin, il ancre son règne dans le passé. En rendant le passé mythique et vivant dans le présent il nourrit sa propre image, et conforte sa propre légitimité. C'est ainsi que la description géographique de l'Espagne permet non seulement de montrer dès le début du récit l'unité d'un territoire et d'en dilater les frontières au-delà de la péninsule Ibérique, et aussi de définir un territoire politique. Nous pouvons donc affirmer que la *Estoria de España* n'est pas l'histoire d'une entité géographique mais d'une entité politique. Le premier pouvoir du roi est de fonder les villes, de leur donner un nom et des habitants, en somme de leur donner une existence. Fonder c'est aussi donner une existence politique, c'est associer une autorité à un territoire. La terre n'est pas qu'un espace géographique, elle est le lieu où s'exerce le pouvoir. Le principe même de fondation de villes explique la confluence du pouvoir royal et de l'Espagne. Lorsqu'Alphonse X (re)conquiert des territoires, les repeuple, y réinstalle des diocèses et leur redonne des lois, il réactualise les divers mythes de fondation présents dans la chronique. Dès le début du récit historiographique, le roi incarne donc les villes et le royaume qu'elles composent. À travers le récit des origines, Alphonse X et ses rédacteurs dotent l'Espagne d'une identité et d'une unité fondée sur la naturalité, une seule terre gouvernée par un seul roi. C'est la convergence de ces deux éléments qui font l'Espagne et non plus la seule confluence des Goths et de l'Espagne. La réunion de l'entité territoriale avec la royauté crée l'Espagne en tant qu'entité politique. Évidemment, le récit postérieur à la chute des Wisigoths montre que la légitimité du pouvoir *central* échoit au Royaume de Castille, mais le récit des origines fonde d'ores et déjà la nation espagnole. Il célèbre l'unité dans un passé commun fondé sur le territoire, la politique et la foi. Même si le terme est anachronique, c'est pourtant une véritable histoire nationale qu'Alphonse X construit au XIII<sup>e</sup> siècle. En effet, qu'est-ce qu'une nation ? Une nation est un groupe humain « qui se

caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun »<sup>2332</sup>. Or, que fait Alphonse X si ce n'est construire littérairement cette unité dans le passé pour la faire advenir dans le présent ou au moins dans le futur ? Une nation est aussi une « communauté politique établie sur un territoire défini [...], et personnifiée par une autorité souveraine »<sup>2333</sup>. Peut-être les Castellans, les Portugais et les Aragonais sont-ils nés dans des royaumes différents, mais selon le récit alphonsin ils appartiennent à la nation espagnole car ils sont nés sur son sol. Ils sont unis par leur passé commun et leur naissance. Alphonse X construit ainsi l'image d'une Espagne qui, depuis les origines de l'humanité, forme une communauté politique, dans les frontières élargies de la péninsule Ibérique et incarnée par l'autorité de princes comme Hispan, Pompée, Récarède ou Wamba.

Il est saisissant de voir à quel point les mots prononcés par Ernest Renan lors d'une conférence à la Sorbonne en 1882<sup>2334</sup> auraient pu être écrits à propos du concept de nation tel qu'il émerge dans le récit des origines de la *Estoria de España* :

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. **L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis.** [...]

Avoir des **gloires communes dans le passé**, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. [...]

Dans le passé, **un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser** ; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques ; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue.

Selon le philosophe et historien, la nation repose sur un passé qui fédère le présent, idée qui anime de Roi Sage dans son travail d'historiographe. Le monarque forge un passé qu'il soumet à ses lecteurs afin de les persuader de cet héritage qui les unit, et de fomenter « le consentement actuel, le désir de vivre ensemble ». L'héritage commun dont Alphonse X dote les Espagnols est justement un « héritage de gloire et de regrets à partager ». La gloire des fondateurs mythiques, la gloire romaine, la gloire wisigothique, ainsi que leurs revers, sont autant d'éléments qui se veulent fondateurs et fédérateurs. Selon notre analyse, le récit des origines met en scène un passé qui est en même temps l'annonce d'un « programme à réaliser » dans l'avenir.

---

<sup>2332</sup> « Nation », *Le Grand Robert* en ligne.

<sup>2333</sup> *Ibid.*

<sup>2334</sup> Ernest RENAN, « Qu'est-ce qu'une nation ? » in : Philippe FOREST (éd.), *Littérature et identité nationale de 1871 à 1914*, Paris : Bordas, 1991, p. 12-48, III, p. 41.

Le récit des origines se veut donc programmatique, et plus que cela, performatif. Il s'agit d'un projet total, à la fois modèle royal, sociétal et national. Les finalités générales de l'historiographie n'ont pas changé avec la *Estoria de España*, Alphonse X cherche toujours par l'évocation du passé à avoir prise sur le présent. Néanmoins, nous avons démontré qu'en à peine vingt-cinq ans – Jiménez de Rada termine sa chronique en 1246 – les visées de l'historiographie castillane ont bel et bien évolué. Bien sûr, la justification de la Reconquête et le néo-gothicisme continuent de tenir une place importante dans la chronique, mais nombre d'enjeux ont changé et notre travail nous permet de conclure que la chronique se détache de ses modèles et glisse vers ce que nous avons appelé un « néo-gothicisme non exclusif », teinté de « néo-romanisme ». Désormais ce n'est plus tant d'une lignée réelle que le Roi Sage peut se prévaloir, mais d'une lignée symbolique et politique. Le récit des origines présent dans La *Estoria de España* est en fait un outil de gouvernance qui tout à la fois illustre et légitime l'idéal politique d'Alphonse X, qui se réapproprie l'histoire ancienne qu'il modèle selon ses intérêts propres. Même si, comme nous l'avons évoqué dans l'introduction, la *Estoria de España* n'est ni un Miroir des princes, ni un traité philosophique, ni un code juridique, le texte historiographique est en réalité tout cela à la fois, d'autant plus efficace qu'il n'admoneste pas, ni ne conseille, ni ne stipule... mais raconte un passé et, usant à la fois du *prodesse* et du *delectare*<sup>2335</sup>, convainc et séduit le lecteur.

---

<sup>2335</sup> HORACE, *Art poétique*, Lyon : Louis Perrin, 1841, vers 326-340, p. 34.



# Bibliographie

## SOURCES PRIMAIRES

### **ALPHONSE X, *Estoria de España***

MENÉNDEZ PIDAL, Ramón (éd.), *Primera crónica general. Tomo I, Texto : Estoria de España que mandó componer Alfonso el Sabio y se continuaba bajo Sancho IV en 1289*, Madrid : Bailly Bailliere, 1906.

FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés (éd.), *Versión Crítica de la Estoria de España. Estudio y Edición desde Pelayo hasta Ordoño II*, Madrid : Fundación Ramón Menéndez-Pidal, Universidad Autónoma de Madrid, 1993.

CAMPA GUTIÉRREZ, Mariano de la (éd.), *La Estoria de España de Alfonso X : Estudio y edición de la versión crítica desde Fruela II hasta la muerte de Fernando II*, Málaga : Universidad de Málaga, 2009.

### **JIMÉNEZ DE RADA, Rodrigue, *De Rebus Hispaniae***

FERNÁNDEZ VALVERDE, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada Historia de rebus hispanie sive historia gothica, Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis, LXXII*, Turnhout : Brepols, 1987.

Traduction : FERNÁNDEZ VALVERDE, Juan (éd. et trad.), *Historia de los hechos de España*, Madrid : Alianza, 1989.

FERNÁNDEZ VALVERDE, Juan, et ESTÉVEZ SOLA, Juan Antonio (éd.), *Roderici Ximenii de Rada Historia de rebus hispanie minores*, Turnhout : Brepols, 1999.

### **TUY, Lucas de, *Chronicon Mundi***

FALQUE, Emma (éd.), *Lucae Tudensis Opera omnia. Tomus I. Chronicon mundi*, Turnhout : Brepols, 2003.

Traduction : PUYOL Julio, *Crónica de España por Lucas, obispo de Tuy, primera edición del texto romanceado, conforme a un códice de la Academia, preparada y prologada por Julio Puyol*, Madrid : Real Academia de la Historia, 1926.

## SOURCES SECONDAIRES

### ŒUVRES MÉDIÉVALES

#### **ALPHONSE X, *Calila e Dimna***

CACHO BLECUA, Juan Manuel et LACARRA, María Jesús (éd.), *Calila e Dimna*, Madrid : Castalia, 1984.

#### **ALPHONSE X, *Espéculo***

*Opúsculos legales del rey Don Alfonso el Sabio : publicados y cotejados con varios códices antiguos, 1 : El Espéculo o espejo de todos los derechos*, Madrid : Real Academia de la Historia : 1836. Consultable en ligne : <http://fama2.us.es/fde/opusculosLegalesT1.pdf>

#### **ALPHONSE X, *Fuero Real***

*Opúsculos legales del rey Don Alfonso el Sabio : publicados y cotejados con varios códices antiguos, 2 : Fuero real*, Madrid : Real Academia de la Historia, 1836, p. 1-169. Consultable en ligne : <http://fama2.us.es/fde/opusculosLegalesT2.pdf>

#### **ALPHONSE X, *General Estoria***

G. SOLALINDE, Antonio G. (éd.), *General Estoria, primera parte*, Madrid : Centro de Estudios Históricos, 1930.

*Id., Segunda parte*, Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Miguel de Cervantes, 1957.

SÁNCHEZ-PRIETO BORJA, Pedro (éd.), *General Estoria [tercera parte, cuarta parte, quinta y sexta partes]*, Madrid : Fundación José Antonio de Castro, 2009.

#### **ALPHONSE X, *Lapidario***

RODRÍGUEZ M. MONTALVO, Sagrario (éd.), *Lapidario (según el manuscrito escurialense H. I. 15)*, Madrid : Gredos, 1981.

#### **ALPHONSE X, *Libro de las cruces***

KASTEN, Lloyd A. et KIDDLE, Lawrence (éd.), *Libro de las cruces*, Madrid-Madison : CSIC (Instituto Miguel de Cervantes), 1961.

**ALPHONSE X, *Libro de las tablas alfonsíes***

RICO Y SINOBAS, Manuel (éd.), « Libro de las tablas alfonsíes », in : *Libros del saber de astronomía del rey don Alfonso X de Castilla*, Madrid : Tipografía de don Eusebio Aguado, impresor de Cámara de S. M. y de su real casa, 1863-1867, vol. 4, 1866.

**ALPHONSE X, *Setenario***

VANDERFORD, Kenneth Hale (éd.), *Alfonso el Sabio, Setenario*, Universidades de Buenos Aires, Instituto de Filología, 1945. Consultable en ligne : [www.cervantesvirtual.com/downloadPdf/setenario--0/](http://www.cervantesvirtual.com/downloadPdf/setenario--0/).

**ALPHONSE X, *Siete Partidas***

LÓPEZ, Gregorio (éd.), *Las Siete partidas, glosadas por Gregorio López*, Madrid : Compañía general de impresores y libreros del reino, 1843.

\*\*\*

***Calila et Dimna***

DE SACY, Antoine Isaac Silvestre (éd.), *Calila et Dimna: ou Fables de Bidpai, en arabe*, Paris : Imprimerie royale, 1916. Consultable en ligne : <https://books.google.fr/books?id=UPIVAAAAYAAJ&pg=PP409&lpg=PP409&dq=calila+et+dimna+s%C3%A9cheresse&source=bl&ots=DcBy3f1ZDJ&sig=zhjqH4xYIB2UTm9BTkhBgLd31TQ&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjywwqAN3qTeAhUMUhoKHYw5BXMq6AEwA3oECAYQAQ#v=onepage&q=calila%20et%20dimna%20s%C3%A9cheresse&f=false>.

***Cantar de mio Cid***

LÓPEZ ESTRADA, Francisco (éd.), *Poema del Cid*, Madrid : Castalia, 1999.

***Chronique d'Albelda***

BONNAZ, Yves (éd. et trad.), *Chroniques Asturiennes (fin IX<sup>e</sup> siècle)*, Paris : CNRS, 1987. Texte et traduction, p. 10-30.

***Chroniques (dites) d'Alphonse III***

BONNAZ, Yves (éd. et trad.), *Chroniques Asturiennes (fin IX<sup>e</sup> siècle)*, Paris : CNRS, 1987. Version *rotense* et version *érudite* en regard, texte et traduction, p. 31-59.

### **Chronique de Frédégaire**

DEVILLERS, Olivier, et MEYERS, Jean (éd. et trad.), *Chronique des temps mérovingiens*, Turnhout : Brepols, 2001.

### **Chronique de Moissac**

PERTZ, Georg Heinrich (éd.), *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores, 1, Annales et chronica aevi Carolini*, Hannover : Impensis Bibliopolii avlici Hahniani, 1826, p. 280–313.

### **Chronique de Sampiro**

GÓMEZ-MORENO, Manuel (éd. et trad.), *Introducción a la Historia silense, con versión castellana de la misma y de la crónica de Sampiro*, Madrid : Est. tipográfico sucesores de Rivadeneyra (e.a.), 1921.

### **Chronique Legionense, anciennement appelée Silense**

GÓMEZ-MORENO, Manuel (éd. et trad.), *Introducción a la Historia silense, con versión castellana de la misma y de la crónica de Sampiro*, Madrid : Est. tipográfico sucesores de Rivadeneyra (e.a.), 1921.

### **Chronique Mozarabe**

MOMMSEN, Theodor (éd.), *Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi, 11, Chronica Minora 2*, Berlin : Apud Weidmannos, 1894, p. 334-368.

Traduction : FANJUL, Serafin (intro.) et CORONEL RAMOS, Marco Antonio (trad.), *Crónica mozarabe*, Valence : Institució Alfons el Magnànim, 2011.

### **Chronique Najerense**

ESTÉVEZ SOLA, Juan Antonio (éd.), *Chronica Naierensis*, Turnhout : Brepols, 1995.

Traduction : ESTEVEZ SOLA, Juan Antonio (éd. et trad.), *Crónica Najerense*, Madrid : Akal, 2003.

### **Chronique Prophétique**

BONNAZ, Yves (éd. et trad.), *Chroniques Asturiennes (fin IX<sup>e</sup> siècle)*, Paris : CNRS, 1987, p. 2-9.

### **JORDANÈS, Histoire des Goths**

GRILLONE, Antonino (éd.), *Gética*, Paris : Les Belles Lettres, 2017.

Traduction : DEVILLERS, Olivier (éd. et trad.), *Histoire des Goths*, Paris : Les Belles Lettres, 2008.

**ROME, Gilles de, *De Regimine Principum***

BENEYTO PÉREZ Juan (éd.), *Glosa castellana al Regimiento de príncipes de Egidio Romano*, Madrid : Centro de estudios políticos y constitucionales, 2005.

**Saint Isidore de SÉVILLE, *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves*,**

DESGRUGILLERS-BILLARD, Nathalie (éd. et trad.), *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves*, Clermont-Ferrand : Éd. Paleo, 2009.

**Saint Isidore de SÉVILLE, *Étymologies***

MARCOS CASQUERO, Manuel Antonio et OROZ RETA, José (éd.), DÍAZ Y DÍAZ, Manuel (préface), *Etimologías*, Madrid : Ed. Católica, 1982.

**Saint Julien de TOLÈDE, *Historia Wambae***

HILLGARTH, Jocelyn Nigel, LEVISON, Wilhelm et BISCHOFF, Bernhard (éd.), *Sancti Juliani Toletanae sedis episcopi opera. Pars 1*, Turnhout : Brepols, 1976.

**SALISBURY, Jean de, *Policraticus***

KEATS-ROHAN, Katharine Stephanie Benedicta (éd.), *Ioannis Saresberiensis Policraticus I-IV*, Turnhout : Brepols (Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis, CXVIII), 1993.

ŒUVRES GRÉCO-LATINES

ARISTOTE (auteur), LAUXEROIS, Jean (éd. et trad.), *Rhétorique*, Paris : Pocket, 2007.

CICÉRON (auteur), ACHARD, Guy (éd. et trad.), *De l'Invention*, Paris : Les Belles Lettres, 1994.

CICÉRON (auteur), COURBAUD, Edmond (éd. et trad.), *De Oratore*, Paris : Les Belles Lettres, 1966.

DIODORE DE SICILE, *Histoire universelle*, V. Consulté en ligne sur <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/diodore/livre5.htm>.

FLAVIUS JOSÈPHE (auteur), NODET, Etienne (éd. et trad.), *Les Antiquités juives*, Paris : Cerf, 1990.

HORACE, *Art poétique*, Lyon : Louis Perrin, 1841.

OROSE (auteur), ARNAUD-LINDET, Marie-Pierre (éd. et trad.), *Histoires contre les Païens*, Paris : Les Belles Lettres, 1991.

POLYBE (auteur), DÉPECH, Paul (éd. et trad.), *Histoires*, Paris : Les Belles Lettres, 1961.

QUINTILIEN (auteur), COUSIN, Jean (éd. et trad.), *Institution Oratoire*, Paris : Les Belles Lettres, 1976.

Saint AUGUSTIN (auteur), ESLIN, Jean-Claude (éd.), MOREAU, Louis (trad.), *La Cité de Dieu*, Paris : Seuil, 1994.

Saint JÉRÔME (auteur), COLLOMBET, F.-Z (éd. et trad.), « *Contre Jovinien* », in : *Mélanges théologiques, historiques et moraux, empruntés des œuvres de Saint Jérôme*, Paris, 1842. Consulté en ligne : [https://books.google.fr/books?id=T2AAIS8u4BMC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=T2AAIS8u4BMC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false)

SÉNÈQUE (auteur), MARÉCHAUX, Pierre (éd. et trad.), *La constance du sage*, Paris : Payot et Rivages, 2004.

SILIUS ITALICUS, *La Guerre punique*, III. Consulté en ligne sur [http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Silius\\_puniquesIII/texte.htm](http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Silius_puniquesIII/texte.htm).

SUÉTONE (auteur), AILLOUD, Henri (éd. et trad.), *Vies des douze Césars*, I-III, Paris : Les Belles Lettres, 1989-1993.

TITE-LIVE (auteur), BAILLET, Gaston (éd. et trad.), *Histoire romaine. Livre I, La fondation de Rome*, Paris : Les Belles Lettres, 2009.

***La Bible***

*La Bible de Jérusalem*, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris : Éditions du Cerf, 1998.

ÉTUDES

**A**DMINISTRACION PONTIFICALE DE LA BASILIQUE PATRIARCALE SAINT-PAUL, *Les Papes, vingt siècles d'histoire*, Librairie Éditrice vaticane, 2002.

ALARCOS, Emilio,

- « El Toledano, Jornandes y San Isidoro », *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, 17 (2), 1935, p. 101-129.

- « El Toledano y los poetas clásicos latinos », *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, 1932 (Homenaje a don Miguel Artigas, 2), p. 325-335.

ALDEA VAQUERO, Quintín, « Los españoles ante el destino universal de España », in : PALACIO ATARD, Vicente (éd.), *De Hispania a España. El nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de Hoy, 2005, p. 217-236.

ALVAR NUÑO, Guillermo, « Las Antigüedades de Hispania. Fundadores y reyes míticos en la literatura medieval », in : BORRELL VIDAL, Esperança et CRUZ PALMA, Óscar de la (éd.), *Omnia Mutantur, canvi, transformació i pervivència en la cultura clàssica, en les seves llengües i en el seu llegat*, 2, Barcelone : Universitat de Barcelona, 2016.

ÁLVAREZ JUNCO, José et DE LA FUENTE MONGE, Gregorio, « Orígenes mitológicos de España », document de travail du séminaire d'histoire de l'Université Complutense de Madrid, session du 4 novembre 2010. Consulté en ligne le 22.07.2018, <https://www.ucm.es/data/cont/docs/297-2013-07-29-7-10.pdf>.

ARIÉ, Rachel, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, Paris : Éditions E. de Boccard, 1973.

ARIZALETA, Amaia,

- *Les clercs au palais, chancellerie et écriture du pouvoir royal (Castille, 1157-1230)*, *Les Livres d'e-Spania*, 2010.

- « Ut lector agnosceret : discurso y recepción en la obra de Rodrigo Jiménez de Rada (primera mitad del siglo XIII) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 26, 2003, p. 163-186.

- « Las “estorias” de Alexandre : Rodrigue Jiménez de Rada, historiador de Alejandro Magno », in : PAMPÍN BARRAL, Mercedes et PARILLA GARCÍA, Carmen (éd.), *Actas del IX Congreso Internacional de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval, A Coruña, 18-22 de septiembre de 2001*, Universidade da Coruña, 2005, p. 343-359.

AUGUET, Roland, *Caligula ou le pouvoir à vingt ans*, Paris : Payot, 1975.

AUZÉPY, Marie-France, *L'iconoclasme*, Paris : PUF, 2006.

AYALA MARTÍNEZ, Carlos de, « La política eclesiástica de Alfonso X : el rey y sus obispos », *Alcanate : Revista de Estudios Alfonsíes*, 9, 2014-2015.

**B**ARBERO, Abilio et VIGIL, Marcelo, *La formación del feudalismo en la Península ibérica*, Barcelone : Crítica, 1978.

BARON, Nacima et BOISSELLIER, Stéphane, « Sociétés médiévales et approches géographiques : un dialogue de sourds ? », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 38, 2007, p.163-177.

BARTHES, Roland,

- *Sade, Fourier, Loyola*, Paris : Seuil, 1971.

- « Le discours de l'histoire », *Social Science Information*, 6 (4), 1967, p. 63-75.

BAUTISTA, Francisco, « Escritura cronística e ideología histórica. La *Chronica latina regum Castellae* », *e-Spania*, 2, décembre 2006.

BAXTER, Kenneth, *Conquerors and chroniclers of Early Medieval Spain*, Liverpool University Press, 1999.

BAZÁN, Iñaki, « La condition du témoin dans le droit castillan et navarrais médiéval », in : Benoît GARNOT (éd.), *Les témoins devant la justice, une histoire des statuts et des comportements*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 43-53.

BEAUNE, Colette, *Naissance de la nation France*, Paris : Gallimard, 1993.

BENITO RUANO, Eloy, « Los reinos cristianos medievales y la idea de España », in : PALACIO ATARD, Vicente (éd.), *De Hispania a España. El nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de Hoy, 2005, p. 79-84.

BENNISON, Amira K., *Almoravid and Almohad Empires*, Edinburgh University Press, 2016.

BENOÎT XVI, *Compendium abrégé pratique officiel du catéchisme de l'Église Catholique*, Librairie éditrice vaticane et Éditions catholiques du Bénin, 2005.

BERNARD, André, *Alexandrie la Grande*, Paris : Fayard, 1998.

BESGA MARROQUÍN, Armando, « Consideraciones sobre el fin del reino visigodo de Toledo », *Letras de Deusto*, 98, 2003, p. 9-34.

BIAGGINI, Olivier, « Le témoin impossible : Gonzalo de Berceo et la construction de l'auteur », *La Question de l'auteur, Actes du XXXe congrès de la SHF*, Brest : Université de Bretagne Occidentale, 2002.

BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, José María, « El nombre de Hispania aparece en la historia. Los hispanos en el Imperio Romano », in : PALACIO ATARD, Vicente (éd.), *De Hispania a España. El nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de hoy, 2005, p. 17-39.

BONNAZ, Yves,

- « Le néo-gothisme », in : BONNAZ, Yves (éd.), *Chroniques asturiennes (fin IX<sup>e</sup> siècle)*, Paris : CNRS, 1987, p. LXXXVIII-XCIII.

- « Divers aspects de la continuité wisigothique dans la monarchie asturienne », in : *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 12, Madrid : Casa de Velázquez, 1976, p. 81-99.

BOQUET, Damien, *L'ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Caen : CRAHM, 2005.

BOQUET, Damien et NAGY, Piroska, *Sensible Moyen Âge, une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris : Seuil, 2015.

BOSWELL, John Eastburn, *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité : les homosexuels en Europe occidentale, des débuts de l'ère chrétienne au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris : Gallimard, 1985.

BOUHAÏK-GIRONÈS, Marie, « L'historien face à la littérature : à qui appartiennent les sources littéraires médiévales ? », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 38, 2007, p.151-161.

BOURDIEU, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Seuil, 2001.

BRISSON, Luc, *Introduction à la philosophie du mythe. I, Sauver les mythes*, Paris : J. Vrin, 1996.

BRONISCH, Alexander Pierre,

- « La (sacralización de la) guerra en las fuentes de los siglos X y XI y el concepto de guerra santa », in : AYALA MARTÍNEZ, Carlos de, HENRIET, Patrick et PALACIOS ONTALVA, J. Santiago (éd.), *Orígenes y desarrollo de la guerra santa en la península Ibérica, Palabras e imágenes para una legitimación (siglos X-XIV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2016.

- « La ideología asturiana y la historiografía en época de Fernando III », in : AYALA MARTÍNEZ, Carlos de, et RÍOS SALOMA, Martín (éd.), *Fernando III, tiempo de cruzada*, Madrid : Sílex, 2012, p. 415-455.

- « El concepto de España en la historiografía visigoda y asturiana », *Norba : Revista de historia*, 19, 2006, p. 9-42.

BUC, Philippe, « Pouvoir royal et commentaire de la Bible (1150-1350), *Annales*, 44-3, 1989, p. 691-713.

BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : PUF, 1993.

**C**CABALLERO LÓPEZ, José Antonio,

- « Presencia y función del relato mítico en la Primera Crøica General », *Romania*, 126, 501-502, 2008, p. 103-120.

- « Desde el mito a la historia », *in* : IGLESIA DUARTE, José Ignacio de la, et MARTÍN RODRÍGUEZ, José Luis (éd.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval : XIII Semana de Estudios Medievales, Nájera, del 29 de julio al 2 de agosto de 2002*, 2003, Instituto de Estudios Riojanos, p. 33-60.

CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris : Armand Colin, 2013.

CAMPA GUTIÉRREZ, Mariano de la,

- « Las versiones alfonsíes de la *Estoria de España* », *in* : FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés (éd.), *Alfonso X el Sabio y las Crónicas de España*, Valladolid : Universidad de Valladolid / Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 2000, p. 83-106.

- « La versión primitiva de la *Estoria de España* de Alfonso X : edición crítica », *in* : SEVILLA ARROYO, Florencio, et ALVAR EZQUERRA, Carlos (éd.), *Actas del XIII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, 1, Madrid : Castalia, 2000, p. 59-72.

CANO AGUILAR, Rafael,

- « Los prólogos alfonsíes », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 14-15, 1989, p. 79-90.

- « Castellano ¿ drecho ? », *Verba*, 12, 1985, p. 287-306.

CARBONELL, Charles-Olivier, *L'historiographie*, Paris : PUF, Que sais-je ?, 1981.

CÁRDENAS-ROTUNNO, Anthony J., « Alfonso X nunca escribió castellano drecho », in : VILANOVA, Antonio (éd.), *Actas del X Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas : Barcelona 21-26 de agosto de 1989*, 1, Promociones y Publicaciones Universitarias, PPU, 1992, p. 151-160.

CARLIER, Christophe, et GRITON-ROTTERDAM, Nathalie, *Des mythes aux mythologies*, Poitiers : Ellipses, 1994.

CARLOS VILLAMARÍN, Helena de, « Mitos fundacionales en la Península Ibérica. Entre la historiografía medieval y la del temprano humanismo », *Euphrosyne*, 23, 1995, p. 247-258.

CASAGRANDE, Carla, et VECCHIO, Silvana, *Histoire des péchés capitaux au Moyen Âge*, Paris : Aubier, 2002.

CASSIRER, Ernst,

- *Le mythe de l'État*, Paris : Gallimard, 1993.

- *Langage et mythe : à propos des noms de dieux*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1973.

CASTILLO-LLUCH, Mónica, « Translación y variación lingüística en Castilla (siglo XIII) : la lengua de las traducciones », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 28, 2005, p. 131-144.

CASTRO, Américo,

- *La realidad histórica de España*, México : Porrúa, 1962.

- « El enfoque histórico y la no hispanidad de los visigodos », *Nueva revista de filología hispánica*, 3 (3), 1949, p. 217-263.

CATALÁN, Diego,

- *De la silva textual al taller historiográfico alfonsí*, Madrid : Fundación Menéndez Pidal, Universidad Autónoma, 1997.

- *La Estoria de España de Alfonso X : creación y evolución*, Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 1992.

- « España en su historiografía : de objeto a sujeto de la historia », *in* : Ramón MENÉNDEZ PIDAL (éd.), *Los españoles en la historia*, Madrid : Espasa-Calpe, 1982, p. 9-67.
- « El taller historiográfico alfonsí. Métodos y problemas en el trabajo compilatorio », *Romania*, 84, 1963, p. 354-375.
- *De Alfonso X al conde de Barcelos. Cuatro estudios sobre el nacimiento de la historiografía romance en Castilla y Portugal*, Madrid : Gredos, 1962.

CHADWICK, Henry, « La doctrine chrétienne », *in* : BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : PUF, 1993, p. 12-20.

CHEVREL, Yves, « Les études de réceptions », *in* : BRUNEL, Pierre, et CHEVREL, Yves (éd.), *Précis de littérature comparée*, Paris : PUF, 1989, p. 176-214.

COBAS GONZÁLEZ, Jacinto, « Procedimientos de organización textual en la prosa alfonsí », *in* : *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 33, 2010, p. 197-213.

COLEMAN, Janet, « Propriété et pauvreté », *in* : BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : PUF, 1993, p. 574-614.

COLLINS, Roger, *Visigothic Spain, 409-711*, Malden : Blackwell Publishing, 2004.

COROMINAS, Joan, *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid : Editorial Gredos, 1987.

COUMERT, Magali, *Origines des peuples. Les récits du Haut Moyen Age occidental (550-850)*, Paris : Institut d'Études Augustiniennes, 2007.

CRUZ DÍAZ, Pablo de la, « El mito godo en la construcción de Castilla », *in* : CRUZ DÍAZ, Pablo de la, LUIS CORRAL, Fernando, et MARTÍN VISO, Iñaki (éd.), *El historiador y la sociedad (Homenaje al Profesor José María Mínguez)*, Salamanca : Ediciones de la Universidad de Salamanca, p. 53-65.

**DANBLON**, Emmanuelle,

- « La rhétorique : art de la preuve ou art de la persuasion ? », *Revue de métaphysique et de morale*, 2010-2, 66, p. 213-231.

- « Sur le paradoxe de la preuve en rhétorique », *Communications*, 2009, 84, p. 9-20.

DELAGE, Pascal-Grégoire (éd.), *Les Pères de l'Église et la chair : entre incarnation et diabolisation, les premiers chrétiens au risque du corps : actes du V<sup>e</sup> Colloque de La Rochelle, 9, 10 et 11 septembre 2011*, Royan : Association Caritas Patrum, 2012.

DELPECH, François, « Adoradores del Fuego en Al-Andalus. Reflexiones sobre la prehistoria mítica de España », in : J. A GONZÁLEZ ALCANTUD et M.J. BUXÓ REY (éd.), *El Fuego. Mitos, ritos y realidades*, Barcelone : éd. Anthropos, 1997, p. 41-74.

DESWARTE, Thomas,

- *De la destruction à la restauration : l'idéologie du royaume d'Oviedo-León (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout : Brepols, 2003.

- « Le viol commis par Rodrigue et la perte de l'Espagne dans la tradition mozarabe (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) », in : Michel ROUCHE (éd.), *Mariage et sexualité au Moyen Âge*, Paris : PUPS, 2000, p. 69-79.

DROGI, Pierre, « Les enjeux idéologiques de la fiction médiévale », in : MICHEL, Alain (éd.), *Rhétorique et poétique au Moyen Âge*, Turnhout : Brepols, 2002, p. 61-80.

DUBOIS, Claude-Gilbert, *Récits et mythes de fondation dans l'imaginaire culturel occidental*, Bouloc : PUB, 2009.

DUBY, Georges, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris : Gallimard, 1978.

DUMÉZIL, Georges,

- *Mythes et dieux des Indo-Européens*, Paris : Flammarion, 2011.

- *Mythe et Épopée, I : L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens ; II : Types épiques indo-européens : un héros, un sorcier, un roi ; et III : Histoires romaines*, Paris : Gallimard, 1995.

**E**LIADÉ, Mircea,

- *Le mythe de l'éternel retour*, Paris : Gallimard, 1989.
- *Aspects du mythe*, Paris : Gallimard, 1988.
- *Mythes, rêves et mystères*, Paris : Gallimard, 1957.
- « Mythes du Déluge », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] [www.universalis.fr](http://www.universalis.fr).

ELLINGER, Pierre, « Mythe », in : GAUVARD, Claude, et SIRINELLI, Jean-François (éd.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris : PUF., 2015, p. 480-483.

ESTÉVEZ SOLA, Juan Antonio,

- « Los orígenes míticos de Hispania en las Crónicas españolas de la Edad Media », in : CANDAU MORÓN, José María, GONZÁLEZ PONCE, Francisco, et CRUZ ANDREOTTI Gonzalo (éd.), *Historia y mito : el pasado legendario como fuente de autoridad (Actas del simposio internacional celebrado en Sevilla, Valverde del Camino y Huelva entre el 22 y el 25 de abril de 2003)*, Málaga : Servicio de publicaciones centro de ediciones de la diputación de Málaga, 2004, p. 365-388.
- « Algo más sobre los orígenes míticos de Hispania », *Habis*, 24, 1993, p. 207-218.
- « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania », *Habis*, 21, 1990, p. 139-152.

EUVÉ, François, *Crainte et tremblement, une histoire du péché*, Lonray : Seuil, 2010.

**F**ALQUE, Emma,

- « Lucas de Túy y Rodrigo Jiménez de Rada : el uso de las fuentes », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 26, 2003, p. 151-161.
- « Una edición crítica del *Chronicon mundi* », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 24, 2001, p. 219-233.

FERNÁNDEZ FERNÁNDEZ, Laura, « Transmisión del Saber, transmisión del Poder, la imagen de Alfonso X en la Estoria de España, Ms. Y-I-2, RBME », *Anales de Historia del Arte*, 187, 2010, volumen Extraordinario, p. 187-210.

FERNÁNDEZ GALLARDO, Luis, « De Lucas de Tuy a Alfonso el Sabio : idea de la historia y proyecto historiográfico », *Revista de poética medieval*, 12, 2004, p. 53-119.

FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés,

- « La denotación de ‘España’ en la Edad Media, perspectiva historiográfica (siglos VII-XIV) », in : GARCÍA, José María (éd.), *Actas del IX Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española (Cádiz, 2012)*, 1, Madrid & Frankfurt am Main : Iberoamericana & Vervuert, 2015, p. 49-105.

- « La técnica historiográfica del Toledano. Procedimientos de organización del relato », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 26, 2003, p. 187-221.

- « De la historiografía fernandina a la alfonsí », *Alcanate : Revista de Estudios Alfonsíes*, 3, 2002-2003, p. 93-133.

- « Estoria de España », in : ALVAR, Carlos, et LUCÍA MEGÍAS, José Manuel (éd.), *Diccionario filológico de literatura medieval española*, Madrid : Castalia, 2002, p. 54-80.

- « Novedades y perspectivas en el estudio de la historiografía alfonsí », *Alcanate : Revista de Estudios Alfonsíes*, 2, 2000-2001, p. 283-301.

- « Apéndice. La transmisión textual de la Estoria de España y de las principales crónicas de ella derivadas », in : FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés (éd.), *Alfonso X el Sabio y las Crónicas de España*, Valladolid : Universidad de Valladolid / Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 2000, p. 219-260.

- « El taller de las Estorias », in : FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés (éd.), *Alfonso X el Sabio y las Crónicas de España*, Valladolid : Universidad de Valladolid / Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 2000, p. 61-82.

- « Evolución del pensamiento alfonsí y transformación de las obras jurídicas e históricas del Rey Sabio », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 263-283.

- « Variación en el modelo historiográfico alfonsí en el siglo XIII. Las versiones de la Estoria de España », in : MARTIN, Georges (éd.), *La historia alfonsí : el modelo y sus destinos (siglos XIII-XV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2000, p. 41-74.

- « El taller historiográfico alfonsí. La Estoria de España y la General estoria en el marco de las obras promovidas por Alfonso el Sabio », in : DOMÍNGUEZ RODRÍGUEZ, Ana, et MONTROYA MARTÍNEZ, Jesús (éd.), *Scriptorium alfonsí, de los libros de astrología a las Cantigas de Santa María*, Madrid : Universidad Complutense, 1999, p. 105-126.

- *Las Estorias de Alfonso el Sabio*, Madrid : Istmo, 1992.

FERNÁNDEZ VALVERDE, Juan, « De Laude et deploratione Spanie (estructura y fuentes literarias) », in : *Los Visigodos. Historia y civilización*. Actas de la Semana Internacional de Estudios Visigóticos, III, Murcie : Universidad de Murcia, 1986, p. 457-462.

FINKELSTEIN, Israël, et SILBERMAN, Neil Asher, *La Bible dévoilée*, Paris : Gallimard, 2004.

FLOR CRAMER, Inés de la, *Los grupos políticos y sociales en la Cronica sarracina*, New-York : Peter Lang Publishing, 2005.

FOLZ, Robert, *Le couronnement impérial de Charlemagne*, Paris : Gallimard, 2008.

FONTAINE, Jacques, *Isidore de Séville : genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout : Brepols, 2000.

FOURNÈS, Ghislaine,

- « La construction du paradigme royal des *Bocados de oro* à la *Segunda Partida* d'Alphonse X le Sage », *Las Siete Partidas : une codification normative pour un nouveau monde*, colloque international organisé par Stéphane BOISSELIER, Jérôme DEVARD et Charles GARCIA (éd.), du 2 au 4 novembre 2017, à paraître.

- « Didon dans l'historiographie alphonsine », *e-Spania*, 1, 2006.

- « Le prologue comme pré-texte chez Alphonse X (*Lapidaire, Calila e Dimna*), *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 24, 2001, p. 399-415.

- « Alphonse X, auteur et acteur des *Cantigas de Santa María* », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 349-361.

FOURNÈS, Ghislaine, et CANONICA, Elvezio (éd.), *Le miroir du prince : écriture, transmission et réception en Espagne, XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles*, Presses universitaires de Bordeaux, Pessac, 2011.

FRITZ, Jean-Marie, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, Paris : PUF, 1992.

**GARCIA, Charles,**

- « Histoire et littérature médiévales : l'impossible séparation. La mémoire des villes castillanes », *e-Spania*, 23, février 2016.

- *L'espace, le temps et le merveilleux dans le Royaume de León au Moyen Âge (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles). Représentations et pratiques sociales*, dossier d'Habilitation à Diriger des Recherches, 2014.

**GARCÍA DE CORTÁZAR Y RUIZ DE AGUIRRE, José Ángel,** « Alfonso X y los poderes del reino », *Alcanate : Revista de estudios Alfonsíes*, 9, 2014-2015, p. 11-40.

**GARCÍA-GALLO, Alfonso,** « El imperio medieval español », *Arbor*, 11, 1945, p. 199-228.

**GARCÍA HERRERO, Gregorio,**

- « El reino visigodo en la concepción de Julián de Toledo », *Antigüedad y cristianismo : Monografías históricas sobre la Antigüedad tardía*, 12, 1995, p. 385-422.

- « Julián de Toledo y la realeza visigoda », *Antigüedad y cristianismo : Monografías históricas sobre la Antigüedad tardía*, 8, 1991, p. 201-256.

**GARCÍA MORENO, Luis,**

- « Los últimos tiempos del reino visigodo », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 189, 1992, p. 425-459.

- « Patria española y etnia goda (siglos VI-VIII) », *in* : PALACIO ATARD, Vicente (éd.), *De Hispania a España. El nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de Hoy, 2005, p. 41-53.

**GIRARD, René,** *La violence et le sacré*, Paris : Bernard Grasset, 1972.

**GÓMEZ REDONDO, Fernando,**

- « La construcción del modelo de crónica real », *in* : FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés (éd.), *Alfonso X el Sabio y las Crónicas de España*, Valladolid : Universidad de Valladolid / Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 2000, p. 132-158.

- « La voz y el discurso narrativo de la Estoria de España; los trece primeros capítulos », *in* : GENÊT, Jean-Philippe (éd.), *L'histoire et les nouveaux publics dans l'Europe médiévale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1997, p. 145-164.

- « Relaciones literarias entre la historiografía latina y las crónicas romances del siglo XIII », in : BELTRÁN, Vicente (éd.), *Actas del I congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval, Santiago de Compostela, 2 al 6 de diciembre de 1985*, Barcelone : Promociones y Publicaciones Universitarias, 1988, p. 305-320.

GONZÁLEZ, Cristina, « Salvajismo y barbarie en la Estoria de España », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 40, (1), 1992, p. 63-71.

GONZÁLEZ GARCÍA, Francisco Javier,

- « Las fuentes del relato de la invasión de los almujuces en la *Estoria de Espanna* de Alfonso X el Sabio », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 42-1, 2012, p. 185-203.
- « La invasión de los “almujuces” : un posible tema mítico de origen celta en la *Primera Crónica General* de Alfonso X el Sabio », *Gallaecia*, 20, 2001, p. 333-372.

GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel,

- « Sobre la ideología de la Reconquista : realidades y tópicos », in : IGLESIA DUARTE José Ignacio de la, et MARTÍN RODRÍGUEZ, José Luis (éd.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval. XIII Semana de estudios medievales, Nájera, 2002*, Logroño : Instituto de Estudios Riojanos, 2003, p. 151-170.
- *Alfonso X, 1252-1284*, Palencia : Ed. La Olmeda, 1999.

GUENÉE, Bernard,

- « Histoire et chronique. Nouvelles réflexions sur les genres historiques au Moyen Âge », in : POIRION, Daniel (éd.), *La Chronique et l'histoire au Moyen Âge*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1984, p. 3-12.
- *Politique et histoire au Moyen-âge. Recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale (1956-1981)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1981.
- « Y a-t-il une historiographie médiévale », in : *Politique et histoire au Moyen Âge, recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale (1956-1981)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1981, p. 205-219.
- « Histoires, annales et chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Âge », in : *Politique et histoire au Moyen Âge, recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale (1956-1981)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1981, p. 279-298.
- « La culture historique des nobles : le succès des « Faits des Romains » (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », in : *Politique et histoire au Moyen-âge. Recueil d'articles sur l'histoire*

*politique et l'historiographie médiévale (1956-1981)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1981, p. 299-326.

- *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris : Aubier-Montaigne, 1980.

- *Le métier d'historien au Moyen Âge. Études sur l'historiographie médiévale*, Paris : Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Centre de recherche sur l'Occident Médiéval, 1977.

- « L'enquête historique ordonnée par Édouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, en 1291 », in : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 119, 1975, p. 572-584.

## HAGGERTY KRAPPE, Alexander,

- « Une version persane de la Maison fermée de Tolède », *Bulletin hispanique*, 30 (2), p. 182-184.

- « La légende de la Maison fermée de Tolède », *Bulletin hispanique*, 26 (4), 1924, p. 305-311.

HARTOG, François, *Régimes d'historicité, présentisme et expériences du temps*, Paris : Seuil, 2003.

HECQUET-NOTI, Nicole, « Fortuna dans le monde latin : chance ou hasard ? », in : FOEHRJANSSENS, Yasmina, et METRY, Emmanuelle, (éd.), *La Fortune. Thèmes, représentations, discours*, Genève : éd. Librairie Droz, 2003, p. 13-29.

## HENRIET, Patrick,

- « Perte et récupération de l'Espagne. Les constructions léonaises (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) », in : CHASTANG, Pierre (éd.), *Le passé à l'épreuve du présent. Appropriations et usages du passé au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris : PUPS, 2008, p. 119-135.

- « Le jour où la "reconquête" commença : jeux d'écritures et glissements de sens autour de la bataille de Covadonga (VIII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) », in : CAROZZI, Claude, et TAVIANI-CAROZZI, Huguette (éd.), *Faire l'événement au Moyen Âge*, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2007, p. 41-58.

- « Rite, idéologie, fonction : remarques sur l'onction des rois wisigoths et hispaniques du haut Moyen Âge (VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », *in* : CONSTABLE, Giles, et ROUCHE, Michel (éd.), *Auctoritas. Mélanges offerts à Olivier Guillot*, Paris : PUPS, 2006, p. 179-192.
- « L'espace et le temps hispaniques vus et construits par les clercs (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) », *in* : HENRIET, Patrick (éd.), *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, *Annexes des Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 15, 2003, p. 81-127.
- « Hagiographie et historiographie en Péninsule Ibérique (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles). Quelques remarques », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 53-85.

HERNÁNDEZ, Francisco J., « Relaciones de Alfonso X con Inglaterra y Francia », *Alcanate : Revista de estudios Alfonsíes*, 4, 2004-2005, p. 167-242.

HEUSCH, Carlos,

- « La construction de la naturalité dans les Parties d'Alphonse X », *in* : JARDIN, Jean-Pierre, ROCHWERT-ZUILI, Patricia, et THIEULIN-PARDO, Hélène (éd.), *Histoires, femmes et pouvoirs. Péninsule Ibérique (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle). Mélanges offerts au Professeur Georges Martin*, Paris : Classiques Garnier, 2018, p. 603-617.
- « Polysémie de l'amour dans le Moyen Âge ibérique », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 18, 2015/1, p. 11-27.
- « Présentation », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 35, 2012, p. 11-26.
- « Traductions et pouvoir d'Alphonse X à Alphonse XI : l'exemple de la fiction littéraire », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 33, 2010, p. 79-96.

HUET-BRICHARD, Marie-Catherine, *Littérature et Mythe*, Paris : Hachette, 2001.

HUGONIOT, Christophe, « De l'infamie à la contrainte. Évolution du statut de l'acteur sous l'Empire romain », *in* : HUGONIOT, Christophe, HURLET, Frédéric, et MILANEZI, Silvia (éd.), *Le statut de l'acteur dans l'Antiquité grecque et romaine*, Actes du colloque de Tours 3 et 4 mai 2002, Tours : Presses universitaires François Rabelais, 2004, p. 213-240.

**J**ARDIN, Jean-Pierre,

- « El modelo alfonsí ante la revolución trastámara », in : MARTIN, Georges (éd.), *La historia alfonsí : el modelo y sus destinos (siglos XIII-XV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2000, p. 141-156.
- « Rodrigue Jiménez de Rada comme auctoritas : les sommes de chroniques générales du XV<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 26, 2003, p. 295-307.
- « La figure du roi Alphonse X chez quelques chroniqueurs du XV<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 20, 1995, p. 75-96.

JAUSS, Hans Robert (auteur), MAILLARD, Claude (trad.), STAROBINSKI, Jean (préface), *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard, 2015.

JÉREZ CABRERO, Enrique, *El Chronicon mundi de Lucas de Tuy (c. 1238) : técnicas compositivas y motivaciones ideológicas*, Thèse de doctorat, Université Autonome de Madrid, 2006.

JONXIS-HENKEMANS, Wilhelmina, « En torno a los prólogos de la General Estoria de Alfonso el Sabio », *Bulletin of Hispanic Studies*, 66, 1989, p. 343-350.

**K**ING, P. D., « Les royaumes barbares », in : BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : PUF, 1993, p. 118-147.

**L**ACOMBA, Marta,

- « El héroe y la verdad en las Mocedades de Rodrigo : la analogía narrativa con valor demostrativo en las Mocedades de Rodrigo », à paraître, *e-Spania*, octobre 2019.
- « Estrategias y fundamentos del discurso alfonsí : una tentativa de romper con el topos literario de la especularidad », *Letras*, 67-68, 2013, p. 133-141.
- « Réécriture et traduction dans le discours d'Alphonse X », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 33, 2010, p. 27-42.

- « Estrategias y eficacia de los prólogos alfonsíes », in : ARREDONDO, María Soledad, CIVIL, Pierre, et MONER, Michel (éd.), *Paratextos en la literatura española (siglos XV-XVIII)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2009, p. 253-266.

LACROIX, Benoît, *L'historien au Moyen Âge*, Montréal : Publications de l'Institut d'études médiévales, 1971.

LADERO QUESADA, Miguel Ángel, *La formación medieval de España*, Madrid : Alianza, 2003.

LAHARIE, Muriel, *La Folie au Moyen Âge, XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Le Havre : Le Léopard d'Or, 1991.

LE GOFF, Jacques,

- *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Arthaud : Paris, 1964.

- *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957.

LE GOFF, Jacques, et TRUONG, Nicolas, *Une histoire du corps au Moyen Âge*, Paris : Liana Levi, Piccolo, 2006.

LE MORVAN, Gaël,

- « Les vertus des rois wisigoths au service du pouvoir alphonsin dans l'Estoire d'Espagne d'Alphonse X le Sage », *e-Spania*, 22, octobre 2015.

- *Le mythe néo-wisigothique dans la culture historique de l'Espagne médiévale (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, thèse de doctorat réalisée sous la direction de Georges Martin et soutenue en 2013.

- « Reinos e imperio : la Historia legionensis (llamada silensis) y la reivindicación leonesa de la herencia visigótica », *e-Spania*, 14, décembre 2012.

- « Le concept de "tierra" espagnole et le néo-wisigothisme dans le Liber regum », *e-Spania*, 9, juin 2010.

- « La Chronica naiarensis : d'un néo-gothisme astur-léonais à un néo-gothisme castillan », *e-Spania*, 7, 2009.

LECOQ, Anne-Marie, « PHYSIOGNOMONIE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] [www.universalis.fr](http://www.universalis.fr).

LEGROS, Huguette, *La Folie dans la littérature médiévale. Études des représentations de la folie dans la littérature des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012.

LEMERCIER, Claire, et ZALC, Claire, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris : La Découverte, 2008.

LETT, Didier, *Famille et parenté dans l'Occident médiéval, V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris : Hachette, 2000.

LINEHAN, Peter,

- « Don Rodrigo and the government of the kingdom », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 26, 2003, p. 87-99.

- « Reflexiones sobre historiografía e historia en el siglo alfonsino », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 101-111.

- « Lucas de Tuy, Rodrigo Jiménez de Rada y las historias alfonsíes », in : FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés (éd.), *Alfonso X el Sabio y las crónicas de España*, Valladolid : Universidad de Valladolid / Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 2000, p. 19-36.

- « On further thought : Lucas of Tuy, Rodrigo of Toledo and the alphonso histories », *Anuario de estudios medievales*, 27, 1997, p. 415-436.

LODARES, Juan Ramón, « Las razones del castellano derecho », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 18, 1993, p. 313-334.

LÓPEZ QUIROGA, Jorge, « El “mito-motor” de la Reconquista como proceso de etnogénesis socio-política », in : DESWARTE, Thomas, et SÉNAC, Philippe (éd.), *Guerre, pouvoirs et idéologies dans l'Espagne chrétienne aux alentours de l'an mil : actes du colloque international organisé par le Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale Poitiers-Angoulême (26, 27 et 28 septembre 2002)*, Brepols, 2005, p.113-122.

LUSCOMBE, D. E., « La formation de la pensée politique en Occident », in : BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : PUF, 1993, p. 151-166.

**M**ALDAMÉ, Jean-Michel, *Le péché originel : foi chrétienne, mythe et métaphysique*, Paris : Éditions du Cerf, 2008.

MARAVALL, José Antonio,

- « La historia del pensamiento político, la ciencia política y la historia », *Revista de estudios políticos*, 84, 1955, p. 25-65.
- *El concepto de España en la Edad Media*, Madrid : Instituto de estudios políticos, 1954.
- « El concepto de reino y los “Reinos de España” en la Edad Media », *Revista de estudios políticos*, 73, 1954, p. 81-144.

MAREY, Alexander, « El rey, el emperador, el tirano: el concepto del poder e ideal político en la cultura intelectual alfonsina », *Cuadernos de historia del derecho*, 21, 2014, p. 229-242.

MARKUS, R. A., « Les Pères latins », in : BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : PUF, 1993, p. 88-117.

MARTIN, Georges,

- « Linaje y legitimidad en la historiografía regia hispana de los siglos IX al XIII », *e-Spania*, 11, juin 2011.
- « Le concept de « naturalité » (natureza) dans les Sept parties, d’Alphonse X le Sage », *e-Spania*, 5, 2008.
- « Los intelectuales en la corte alfonsí. La producción científica y literaria al servicio de la monarquía », in : RODRÍGUEZ LLOPIS, Manuel (éd.), *Alfonso X y su época*, Murcie : Carroggio, 2002, p. 259-285.
- « Dans l’atelier des faussaires. Luc de Túy, Rodrigue de Tolède, Alphonse X, Sanche IV : trois exemples de manipulations historiques (León-Castille, XIII<sup>e</sup> siècle) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 24, 2001, p. 279-309.
- « El modelo historiográfico alfonsí y sus antecedentes », in : MARTIN, Georges (éd.), *La historia alfonsí : el modelo y sus destinos (siglos XIII-XV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2000, p. 9-40.
- « Alphonse X de Castille, roi et empereur. Commentaire du premier titre de la Deuxième Partie », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 323-348.
- « Un récit (la chute du royaume wisigothique d’Espagne dans l’historiographie chrétienne des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles) », in : *Histoires de l’Espagne médiévale*.

*Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 11-42.

- « L'hiatus référentiel (une sémiotique fondamentale de la signification historique au Moyen Âge) » in : *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 43-56.

- « Temporalités (Trois logiques temporelles du récit historique médiéval) », in : *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 57-68.

- « Compilation (cinq procédures fondamentales) », in : *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 107-121.

- « Le pouvoir historiographique (L'historien, le roi, le royaume. Le tournant alphonsin) », in : *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 123-136.

- « Structures de parenté et régimes de la dépendance politique », in : *Histoires de l'Espagne médiévale, Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 153-167.

- « Amour (Une notion politique) », in : *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero, Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, 1997, p. 169-206.

- « Alphonse X maudit son fils », *Atalaya*, 5, 1994, p. 153-179.

- « Alphonse X ou la science politique (Septénaire, 1-11) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 18-19, 1993-1994, p. 79-100.

- « Luc de Tuy, Rodrigue de Tolède, leurs traducteurs et leurs compilateurs alphonsins. Comparaison segmentaire d'une lexicalisation », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 14-15, 1989, p. 173-206.

- *Les Juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris : Klincksieck (*Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*), 6, 1992.

MARTÍNEZ, H. Salvador, *Alfonso X, el Sabio : una biografía*, Madrid : Polifemo, 2003.

MENCÉ-CASTER, Corinne,

- « Dire l'Histoire, raconter des histoires : esquisse d'une théorie des enjeux de la mise en récit dans le moyen âge hispanique », *e-Spania*, 23, février 2016.

- *Un roi en quête d'auteurité. Alphonse X et l'Histoire d'Espagne (Castille, XIII<sup>e</sup> siècle)*, Carai'bédicions-Université, 2011.

- « Traduction et ethos royal dans les textes alphonsins », in : *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 33, 2010, p. 15-25.
- « Le poids des mots dans la Deuxième partie », *e-Spania*, 5, juin 2008.
- « Du rôle des modalités dans la construction de l'ethos discursif du locuteur : le récit de la révolte des esclaves de Tyr contre leurs maîtres dans la Première chronique générale d'Espagne », *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 27, 2004, p. 95-106.

MENÉNDEZ PIDAL, Gonzalo, « Cómo trabajaron las escuelas alfonsíes », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 4, 1951, p. 363-380.

MENÉNDEZ PIDAL, Ramón,

- *Floresta de leyendas heroicas españolas. Rodrigo, el último godo*, 3 tomes, Madrid : Espasa-Calpe, 1956-1958.
- *Los españoles en la historia y en la literatura*, Buenos Aires : Espasa-Calpe, 1951.
- « *El imperio hispánico y los cinco reinos* », *Revista de Estudios Políticos*, 49, 1950.

MENJOT, Denis,

- *Les Espagnes médiévales 409-1474*, Paris : Hachette, 2009.
- « L'historiographie du Moyen Âge espagnol : de l'histoire de la différence à l'histoire des différences », *e-Spania*, 8, décembre 2009.

MICHEL, Alain, « La rhétorique au Moyen Âge : l'idéal, l'être et la parole », in : MICHEL, Alain (éd.), *Rhétorique et poétique au Moyen Âge*, Turnhout : Brepols, 2002, p. 13-28.

MILHOU, Alain, « De Rodrigue le pêcheur à Ferdinand le Restaurateur », in : FONTAINE, Jacques, et PELLISTRANDI, Christine (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, colloque international du CNRS tenu à Paris, 14-16 mai 1990*, Madrid : Casa de Velázquez, 1992, p. 365-382.

MOLNÁR, Péter, « Saint Thomas d'Aquin et les traditions de la pensée politique », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 69, 2002, p. 67-113.

MONSALVO ANTÓN, José María, « La imagen de las ciudades y regiones altomedievales de León y de Castilla en las Crónicas generales (de Sampiro a la Estoria de España) », *Studia histórica. Historia medieval*, 28, 2010, p. 83-123.

MONTENEGRO, Julia, et CASTILLO, Arcadio del, « Don Pelayo y los orígenes de la Reconquista : un nuevo punto de vista », *Hispania*, 180, 1992, p. 5-32.

**N**IETO SORIA, José Manuel,

« Rex inutilis y tiranía en el debate político de la Castilla bajomedieval », *in* : FORONDA, François, GENET, Jean-Philippe, et NIETO SORIA, José Manuel (éd.), *Coups d'État à la fin du Moyen Âge ? Aux fondements du pouvoir politique en Europe occidentale*, Madrid : Casa de Velázquez, 2005, p. 73-92.

- « Tiempos y lugares de la "realeza sagrada" en la Castilla de los siglos XII al XV », *in* : HENRIET, Patrick (éd.), *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, *Annexes des Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 15, 2003, p. 263-284.

- « Los fundamentos mítico-legendarios del poder regio en la Castilla bajomedieval », *in* : ÉTIENVRE, Jean Pierre (éd.), *La leyenda : antropología, historia, literatura*, Madrid : Casa de Velázquez, Universidad Complutense, 1989, p. 55-68.

- *Fundamentos ideológicos del poder real en Castilla (siglos XIII-XVI)*, Madrid : Eudema, 1988.

NANU, Irina, *La "Segunda Partida" de Alfonso X el Sabio y la tradición occidental de los "specula principum"*, thèse de doctorat soutenue en 2013.

NELSON, Janet, « La royauté et l'empire », *in* : BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : PUF, 1993, 202-240.

NOUSCHI, André, *Initiation aux sciences historiques*, Paris : Nathan, 1993.

**O**'CALLAGHAN, Joseph F., *El rey sabio : el reinado de Alfonso X de Castilla*, Séville : Universidad de Sevilla, 1999.

OFFENSTADT, Nicolas, *L'historiographie*, Paris : PUF, Que sais-je ?, 2011.

OLMEDO, Fernando, VALDÉS, Anselmo, TORREMACHA, Antonio, et GRAMMATICO, Daniele, *Ruta de los almorávides y almohades: de Algeciras a Granada por Cádiz, Jerez, Ronda y Vélez-Málaga, Gran itinerario cultural del Consejo de Europa*, Fundación El legado andalusí, 2006.

ORLANDIS, José,

- « Sobre los orígenes de la nación española », *Memòries de la Reial Acadèmia Mallorquina d'Estudis Genealògics, Heràldics i Històrics*, 17, 2007, p. 7-17.
- « La doble conversión religiosa de los pueblos germánicos (siglos IV al VIII) », *Anuario de historia de la Iglesia*, 9, 2000, p. 69-84.
- « Problemas canónicos en torno a la conversión de los visigodos al catolicismo », *Anuario de historia del derecho español*, 32, 1962, p. 301-322.

OSCHEMA, Klaux, « Les Europes des médiévistes. Remarques sur la construction d'une identité entre science historique et actualité politique », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 38, 2007, p. 37-50.

**P**ALACIO ATARD, Vicente (éd.), *De Hispania a España. El nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de Hoy, 2005.

PARDO, Madeleine,

- « Le roi Rodrigue ou Rodrigue roi », *Annexes des Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 17, 2006, p. 23-60.
- « Place et fonction du portrait du roi dans les chroniques royales », *Annexes des Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 17, 2006, p. 137-173.

PASTOR MUÑOZ, Mauricio, *Viriato, la lucha por la libertad*, Madrid : Alderabán Ediciones, 2000.

PATTISON, David, « Los equipos alfonsíes y post-alfonsíes frente a Jiménez de Rada : problemas y soluciones », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 26, 2003, p. 259-266.

PÉREZ DE URBEL, Justo, et DEL ARCO Y GARAY, Ricardo, « España cristiana. Comienzo de la reconquista (711-1038) », in : MENÉNDEZ PIDAL, Ramón (éd.), *Historia de España*, 6, Madrid : Espasa-Calpe, 1956.

PÉREZ VEJO, Tomás, *España imaginada. Historia de la invención de una nación*, Barcelone : Galaxia Gutenberg, 2015.

POIRIER, Marine, « Autorité et pouvoir dans les prologues alphonsins », *Questes*, 29, 2015, p. 115-136.

POIRRIER, Philippe, *Introduction à l'historiographie*, Paris : Belin, atouts, 2009.

POMIAN, Krzysztof, *Sur l'histoire*, Paris : Gallimard, 1999.

PROCOPÉ, John, « Théories politiques grecques et romaines », in : BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, Paris : PUF, 1993, p. 21-36.

PROCTER, Evelyn S., *Alfonso X of Castile. Patron of Literature and Learning*, Oxford : Clarendon Press, 1951.

PROST, Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris : Éditions Points, 2014.

**R**ANCIÈRE, Jacques, *Les Mots de l'histoire : essai de poétique du savoir*, Paris : Seuil, 1992.

RENAN, Ernest, « Qu'est-ce qu'une nation ? » in : Philippe FOREST (éd.), *Littérature et identité nationale de 1871 à 1914*, Paris : Bordas, 1991, p. 12-48.

REYDELLET, Marc,

- *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, Rome : École Française de Rome, 1981.

- « Les intentions idéologiques et politiques dans la Chronique d'Isidore de Séville », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 82 (1), 1970, p. 363-400.

RICCEUR, Paul, *Le conflit des interprétations, Essais d'herméneutique*, Paris : Éditions Points, 2013.

RIQUER, Jeneze, « *Iberia legendaria (24). La leyenda del rey Rocas* », 2017, [https://cvc.cervantes.es/el\\_rinconete/anteriores/septiembre\\_17/08092017\\_01.htm](https://cvc.cervantes.es/el_rinconete/anteriores/septiembre_17/08092017_01.htm), consulté le 06.08.2018.

ROBINSON, I. S., « L'Église et la papauté », in : BURNS, James Henderson, *Histoire de la pensée médiévale*, p. 241-290.

ROCHWERT-ZUILI, Patricia,

- « D'Alphonse X à Alphonse XI : l'affirmation du pouvoir dans les prologues des œuvres castillanes aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 35, 2012, p. 45-60.

- « Les enjeux du portrait dans l'historiographie alphonsine et néo-alphonsine », *Les langues néo-latines*, 364, 2013, p. 3-24.

ROCHWERT-ZUILI, Patricia, et THIEULIN-PARDO, Hélène, « Conceptions et représentations de la parenté dans la Deuxième partie », *e-Spania*, 5, juin 2008.

RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, Manuel Alejandro,

- *Los reyes sabios. Cultura y poder en la Antigüedad Tardía y la Alta Edad Media*, Madrid : Actas, 2008.

- « La figura del obispo cronista como ideólogo de la realeza en León y Castilla : la construcción de un nuevo modelo de didáctica política en la primera mitad del siglo XIII », in : AURELL, Martin, et GARCÍA DE LA BORBOLLA, Ángeles (éd.), *La imagen del obispo hispano en la Edad Media*, Pampelune : Eunsa, 2004, p. 115-152.

- « El paradigma de los Reyes Sabios en el De rebus Hispaniae de Rodrigo Jiménez de Rada », in : Manuel GONZÁLEZ JIMÉNEZ (éd.), *Sevilla 1248 : Congreso internacional conmemorativo del 750 aniversario de la conquista de la ciudad de Sevilla por Fernando III, rey de Castilla y León*, Madrid : Centro de estudios Ramón Areces, 2000, p. 757-765.

- « Imago sapientiae : los orígenes del ideal sapiencial medieval », *Medievalismo*, 7, 1997, p. 11-39.

RODRÍGUEZ MUÑOZ, Javier, « De Pelayo a Felipe VI », *La Nueva España*, 3 juin 2014, <https://www.lne.es/espana/2014/06/03/pelayo-felipe-vi/1594875.html>.

RODRÍGUEZ TORO, José Javier, « Las estorias alfonsíes y dos de sus fuentes latinas cara a cara (datos para el estudio de la filiación) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 26, 2003, p. 241-257.

ROMERO, José Luis, « San Isidoro de Sevilla. Su pensamiento histórico político y sus relaciones con la historia visigoda », *Cuadernos de historia de España*, 8, 1947, p. 5-71.

ROUCHE, Michel, « Du royaume de Tolède à la future Europe (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) », in : FONTAINE, Jacques, et PELLISTRANDI, Christine (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, colloque international du CNRS tenu à Paris, 14-16 mai 1990*, Madrid : Casa de Velázquez, 1992, p. 45-50.

ROUDIL, Jean, « Alphonse X le Savant, rédacteur de définitions lexicographiques », in : *Mélanges de linguistique et de philologie romanes dédiés à la mémoire de Pierre Fouché*, Paris : Klincksieck, 1970, p. 153-175.

RUCQUOI, Adeline,

- « Le héros avant le saint : Hercule en Espagne », in : LAMAZOU-DUPLAN, Véronique (éd.), *Actes du Colloque international, Pau, 14-15-16 mai 2009*, Pau : Presses Universitaires de Pau, 2011, p. 55-75.

- *Aimer dans l'Espagne médiévale : plaisirs licites et illicites*, Paris : Les Belles Lettres, 2008.

- « Les villes d'Espagne : De l'histoire à la généalogie », in : BRAND, Hanno, MONNET, Pierre, et STAUB, Martial (éd.), *Memoria, communitas, civitas. Mémoire et conscience urbaines en Occident à la fin du Moyen Âge*, Ostfildern : Jan Thorbecke Verlag, 2003, p. 145-166.

- « La royauté sous Alphonse VIII de Castille », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 215-241.

- *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Paris : Seuil, 1993.

- « El Rey sabio : Cultura y poder en la monarquía medieval castellana », in : HERNANDO GARRIDO, Juan Luis, et GARCÍA GUINEA, Miguel Ángel (éd.), *Reconquista y repoblación : Actas del III Curso de cultura medieval*, Aguilar de

*Campoo, septiembre de 1991*, Palencia : Centro de estudios del románico, 1993, p. 77-87.

- « De los reyes que no son taumaturgos : los fundamentos de la realeza en España », *Relaciones. Estudios de historia y sociedad*, 51, XIII, 1992, p. 55-100.

- « Les Wisigoths, fondements de la nation Espagne », in : FONTAINE, Jacques, et PELLISTRANDI, Christine (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, colloque international du CNRS tenu à Paris, 14-16 mai 1990*, Madrid : Casa de Velázquez, 1992, p. 341-352.

- « Genèse médiévale de l'Espagne moderne : du pouvoir et de la nation (1250-1516) », in : GENÊT, Jean-Philippe, *Genèse de l'État moderne. Bilans et perspective*, Paris : CNRS, 1990, p. 17-32.

### SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio,

- *España, un enigma histórico*, Barcelone : Edhasa, 2000.

- *Orígenes de la nación española : Estudios críticos sobre la historia del reino de Asturias*, 3 vol., Oviedo : Instituto de estudios asturianos, 1972.

- *Investigaciones sobre historiografía hispana medieval (siglos VIII al XII)*, Buenos Aires : Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Historia de España, 1967.

### SANTOYO, Julio-César,

- *La traducción medieval en la Península Ibérica, siglos III-XV*, León : Universidad de León, 2009.

- « Sobre la historia de la traducción en España, algunos errores recientes », *Hermeneus : Revista de la Facultad de Traducción e Interpretación de Soria*, 6, 2004, p. 169-182.

SAULNIER, Christiane, « La persécution des chrétiens et la théologie du pouvoir à Rome (I<sup>er</sup>-IV<sup>e</sup> s.) », *Revue des Sciences Religieuses*, 58, 4, 1984. p. 251-279.

SESMA MUÑOZ, José Ángel, « La creación de la memoria histórica, una selección interesada del pasado », in : IGLESIA DUARTE, José Ignacio de la, et MARTÍN, José Luis (éd.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval. XIII Semana de estudios medievales, Nájera, 2002*, Logroño : Instituto de Estudios Riojanos, 2003, p. 13-32.

SOCIÉTÉ DES HISTORIENS MÉDIÉVISTES DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR PUBLIC, *Être historien du Moyen Âge au XXI siècle*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2008.

SOLALINDE, Antonio García, « Intervención de Alfonso X en la redacción de sus obras », *Revista de Filología Española*, II, 1915, p. 283-288.

SUÁREZ FERNÁNDEZ, Luis, « La “pérdida de España” », in : PALACIO ATARD, Vicente (éd.), *De Hispania a España. El nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de Hoy, 2005, p. 55-62.

TATE, Robert Brian, « Mythology in Spanish historiography of the Middle Ages and the Renaissance », *Hispanic Review*, XXII, 1954, p. 1-18.

TEILLET, Suzanne,

- *Des Goths à la nation gothique : les origines de l'idée de nation en Occident, du V<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle*, Paris : Les Belles Lettres, 2011.

- « L'Histoire Wambae est-elle une œuvre de circonstance ? », *Antigüedad y cristianismo, Los visigodos, historia y civilización*, 3, 1986, p. 415-424.

TEJADA Y RAMIRO, Juan (éd.), *Colección de Cánones, La iglesia española*, 2, Madrid, 1850.

<https://books.google.es/books?id=0Mj41ZI8U58C&pg=PA325&hl=fr#v=onepage&q&f=true>.

THIEULIN-PARDO, Hélène, « Modelos y contramodelos en la Historia legionensis (llamada silensis) », *e-Spania*, 14, décembre 2012.

THOMPSON, Edward Arthur, *Los godos en España*, Madrid : Alianza Editorial, 1979.

**V**ALDEÓN BARUQUE, Julio,

- *La Reconquista. El concepto de España : unidad y diversidad*, Madrid : Espasa-Calpe, 2006.

- « La idea de España en el siglo XIV », in : PALACIO ATARD, Vicente (éd.), *De Hispania a España. El nombre y el concepto a través de los siglos*, Madrid : Temas de Hoy, 2005, p. 137-150.

- *Alfonso X el Sabio, la forja de la España moderna*, Madrid : Temas de hoy, 2003.

VELÁZQUEZ SORIANO, Isabel, « Wamba y Paulo, dos personalidades enfrentadas y una rebelión », *Revistas Espacio, Tiempo y Forma, Serie II, Historia Antigua*, 2, 1989, p. 213-222.

VERDON, Jean, *Le plaisir au Moyen âge*, Paris : Perrin (Collection Tempus), 2010.

VILA RUBIO, María Nieves, « Léxico y conciencia histórica en Alfonso X », *Cahiers de linguistique hispaniques médiévale*, 23, 2000, p. 13-24.

**W**ARD, Aengus,

- « El prólogo historiográfico medieval », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 35, 2012, p. 61-77.

- « Rodrigo Ximénez de Rada : auteur et acteur en Castille à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 26, 2003, p. 283-294.

WEBER, Benjamin, « El término “cruzada” y sus usos en la Edad Media. La asimilación lingüística como proceso de legitimación », in : AYALA MARTÍNEZ, Carlos de, HENRIET, Patrick et PALACIOS ONTALVA, J. Santiago (éd.), *Orígenes y desarrollo de la guerra santa en la península Ibérica, Palabras e imágenes para una legitimación (siglos X-XIV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2016.

**ZIMMERMANN**, Michel, « Conscience gothique et affirmation nationale dans la genèse de la Catalogne (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles) », *in* : FONTAINE, Jacques, et PELLISTRANDI, Christine (éd.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, colloque international du CNRS tenu à Paris, 14-16 mai 1990*, Madrid : Casa de Velázquez, 1992, p. 51-67.

ZINK, Michel, « Révélation de la mémoire et masques du sens dans la poétique médiévale », *in* : *Les voix de la conscience, parole du poète et parole de Dieu dans la littérature médiévale*, Caen : Paradigme, 1992, p. 309-318.

ZUMTHOR, Paul, *La lettre et la voix*, Paris : Seuil, 1987.







